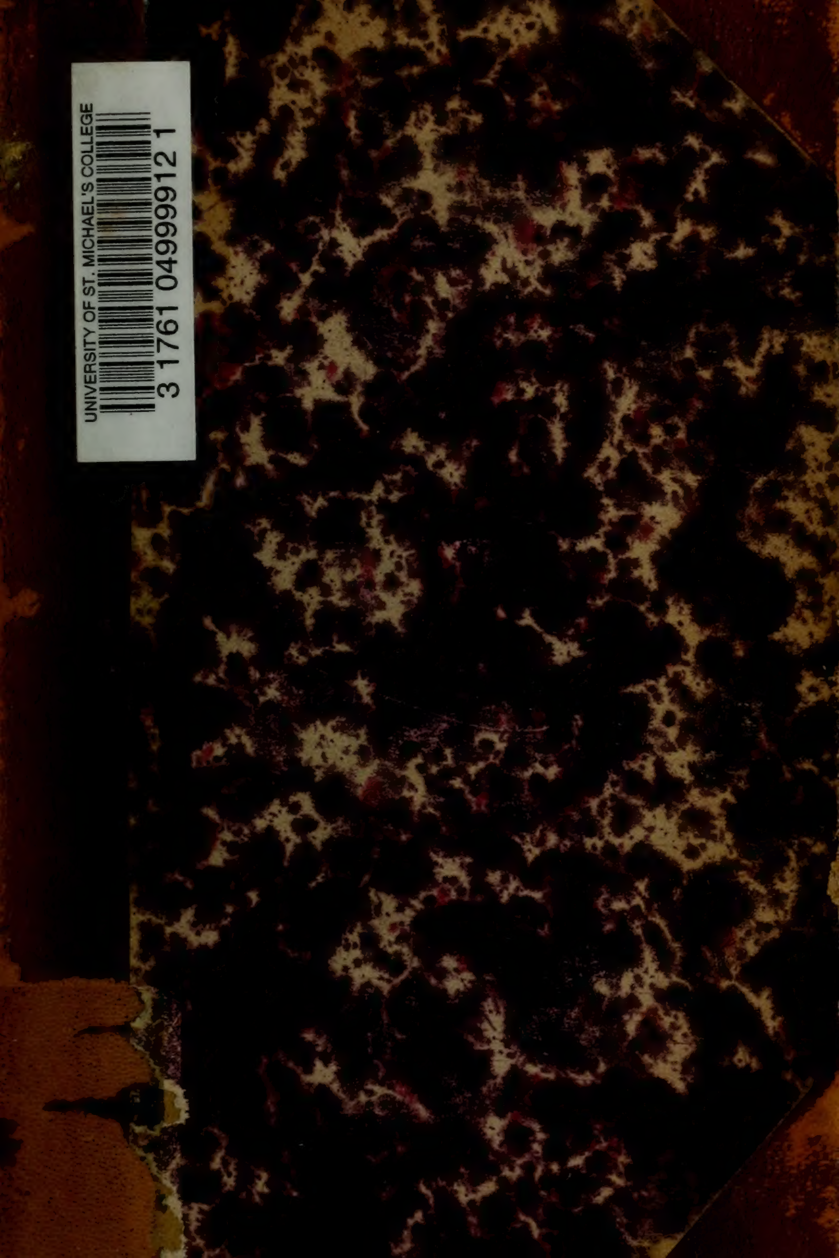
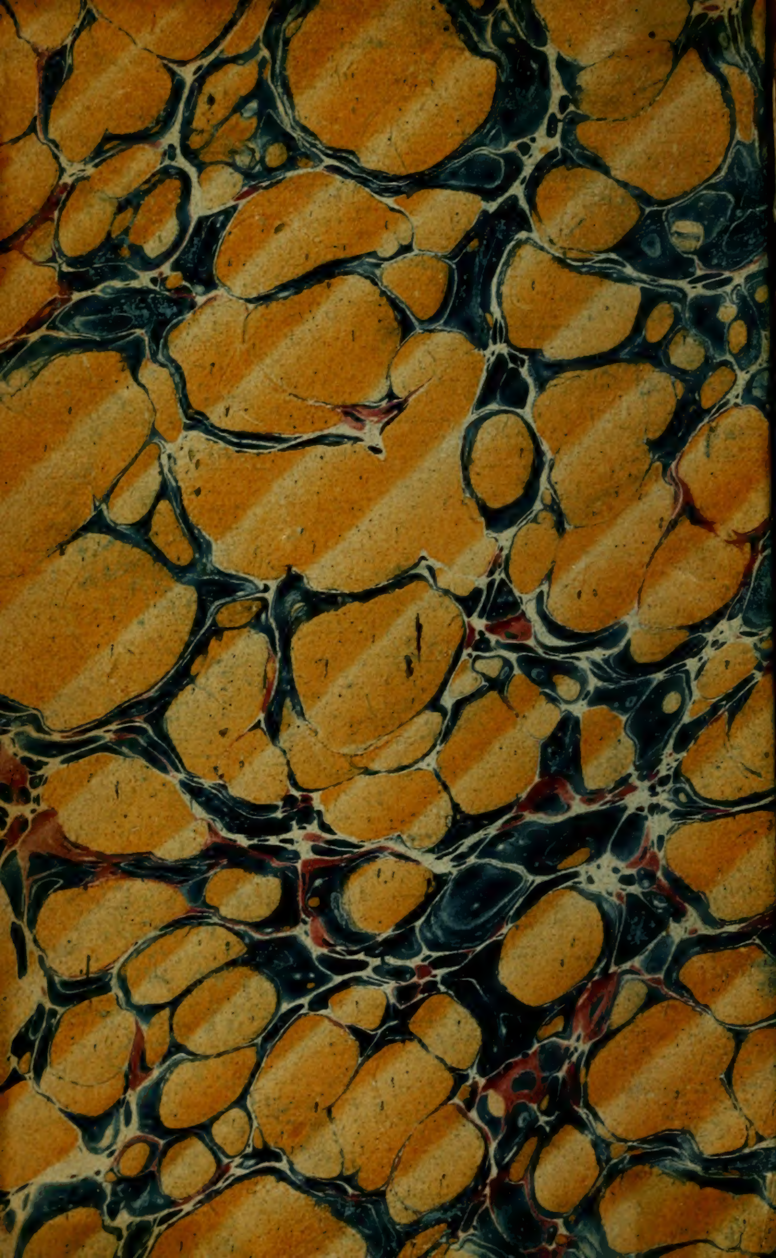
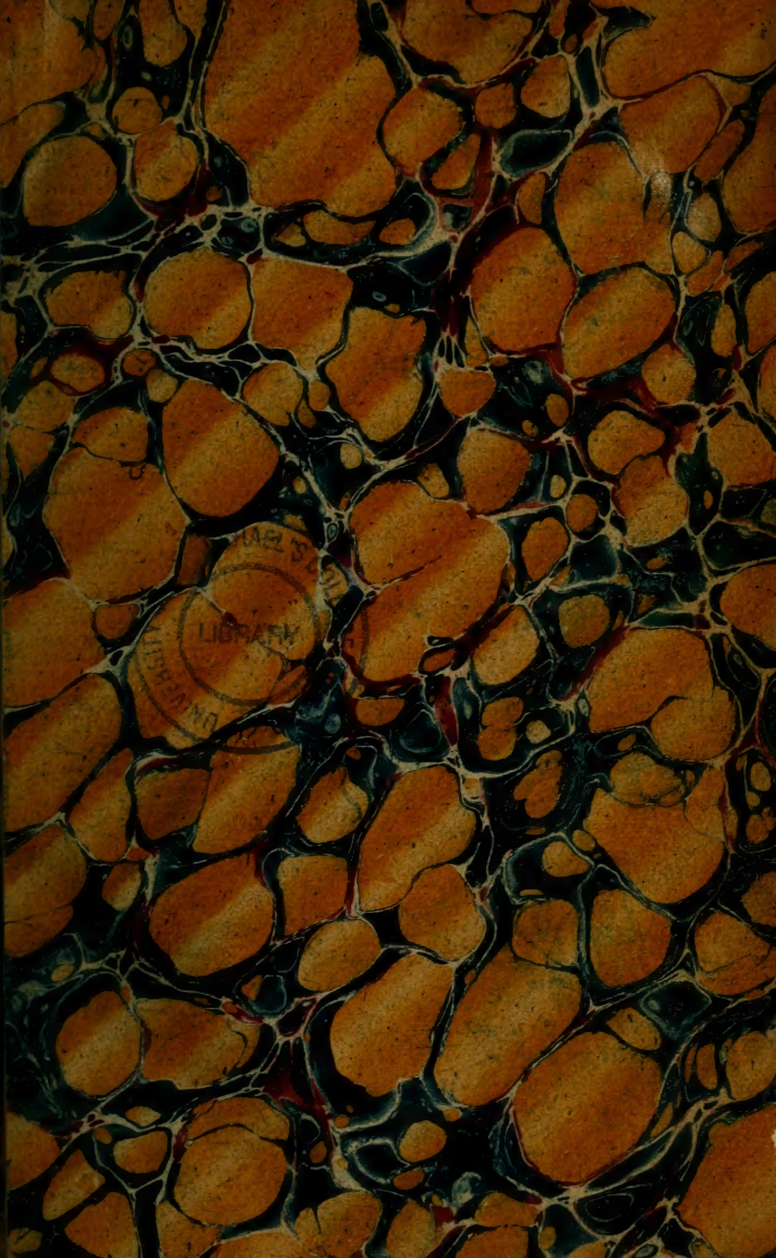
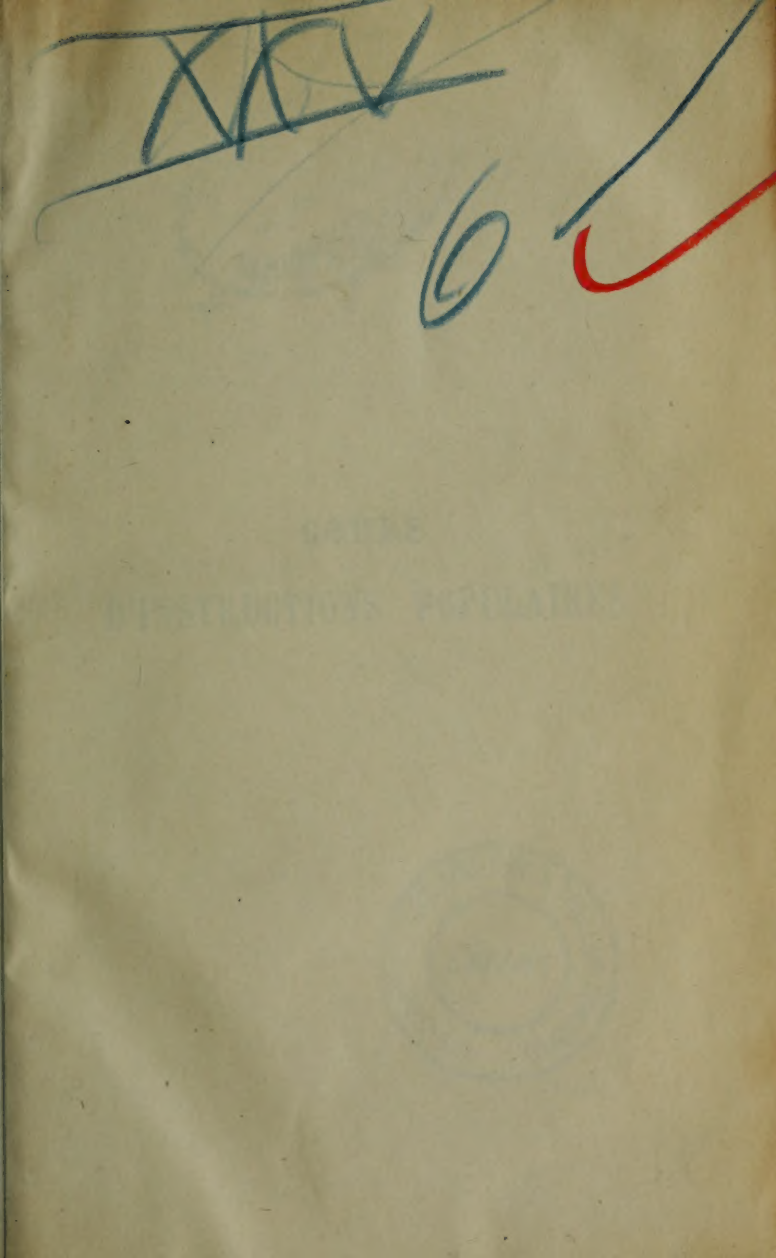

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04999912 1




LIBRARY



COURS
D'INSTRUCTIONS POPULAIRES

***

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie

19, RUE MONTPARNASSE, 19

***

COURS
D'INSTRUCTIONS
POPULAIRES

PAR

M. l'Abbé J.-B. LOBRY, Curé de Vauchassis

ANCIEN PROFESSEUR DE THÉOLOGIE AU SÉMINAIRE DE TROYES

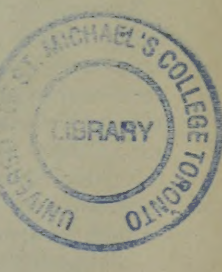
Ouvrage approuvé par S. G. Mgr Cortet, Évêque de Troyes

INSTRUCTIONS POPULAIRES
SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU ET DE L'ÉGLISE

TROISIEME ÉDITION

TOME TROISIEME





PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

—

1880

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES

COMMANDEMENTS DE DIEU

INSTRUCTIONS PRÉLIMINAIRES

(Première instruction.)

Promulgation des Commandements de Dieu ; combien sont sages leurs prescriptions.

Texte. — *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* Si vous voulez arriver à la vie éternelle, observez fidèlement les commandements. (*Saint Matthieu, ch. XIX, v. 17*).

Exorde. — Mes frères en terminant nos instructions sur le Symbole, nous vous parlions de la vie éternelle... Nous avons essayé, selon notre pouvoir, de vous donner une idée du ciel, du bonheur immense, des joies éternelles qui seront notre partage dans le Paradis, si nous avons le bonheur d'y aller un jour... Et pourquoi n'irions-nous pas dans ce séjour de délices ?... Pourquoi serions-nous privés de ce te félicité immortelle, puisque c'est pour la posséder que Dieu nous a placés sur cette terre ?... Le ciel ! c'est notre pays, c'est notre véritable patrie, et Dieu lui-même, dans son amour, a voulu nous indiquer le chemin qui devait nous y conduire... Quel est donc ce chemin ?... Écoutez une histoire tirée de l'Évangile...

Notre adorable Sauveur, manifestant la bonté de son cœur divin, venait de dire à ceux qui éloignaient de lui les enfants...« Laissez ces chers petits s'approcher de moi, car le royaume des cieux leur appartient. » Enhardi par

tant de douceur, un jeune homme lui fit cette question. « Maître si bon, veuillez me dire ce que je dois faire moi-même pour obtenir la vie éternelle... » Et Jésus lui répondit : Si vous désirez posséder un jour cette vie bienheureuse, vous n'avez qu'une seule chose à faire : Observer fidèlement les commandements de Dieu... *Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata...* Pouvait-on, mes frères, nous indiquer plus clairement le chemin qui doit nous conduire au ciel ! O Paradis, palais splendide habité par les saints, séjour de gloire et de félicité, dans lequel notre divin Redempteur nous a préparé une place à tous ; une seule route peut nous conduire dans ton sein : l'observation des commandements de Dieu....

Proposition. — S'il en est ainsi, frères bien-aimés, vous comprenez combien il est important, pour vous tous, d'écouter avec une religieuse attention, et surtout de mettre à profit les instructions dans lesquelles nous chercherons à vous expliquer avec détail ce que prescrivent, et ce que défendent ces préceptes divins... Aujourd'hui, afin de vous inspirer un grand respect pour ces augustes commandements, je vous dirai comment Dieu les a donnés aux hommes ; puis j'essayerai de vous montrer combien ils sont justes et sages...

Division. — Donc : *premièrement*, promulgation des commandements de Dieu. *Secondement* : leur sagesse. Telles sont les deux considérations sur lesquelles nous allons nous arrêter...

Première partie. — Dieu en créant l'homme à son image, en lui donnant l'intelligence et la raison, avait, dès l'origine, gravé dans son âme toutes les prescriptions que renferment ses commandements divins... Abel, Noé, Abraham et les autres Patriarches *adoraient* le très-Haut et lui offraient des sacrifices, longtemps avant que Dieu eût donné sa loi sur le Sinaï... Caïn, en tuant son frère Abel, était coupable, bien que ce commandement : *Tu ne tueras pas*, ne fût pas encore écrit sur les tables de pierre. Avant que Moïse eut, au nom de Dieu, formulé ces préceptes : *Honore ton père et ta mère... Ne commets point*

d'impuretés, Cham était maudit pour n'avoir pas respecté son père, le déluge punissait les désordres dans lesquels se vautrait le genre humain, et une pluie de soufre et de feu, juste châtiment de leurs abominations, dévorait Sodome et ses habitants.... C'est que, comme je le disais, le Créateur, dès l'origine, a imprimé dans le cœur de l'homme les obligations contenues dans les commandements ; ils forment comme le fond, la base de notre intelligence... Pour les connaître, il suffit d'interroger sérieusement cette lumière intérieure, qu'on appelle la conscience... Voilà pourquoi, avant, comme depuis Moïse, l'observation des commandements de Dieu a toujours été obligatoire pour les hommes, à quelque nation qu'ils appartinssent...

Mais hélas ! frères bien-aimés, quelle large brèche le péché a faite dans l'âme humaine !... Peu de siècles se sont écoulés depuis le déluge, je vois l'idolâtrie répandue dans tout l'univers ; le vrai Dieu est méconnu, ses préceptes sont oubliés ; les passions ont obscurci la raison de l'homme et faussé sa conscience... C'est alors que le Seigneur, dans sa miséricorde, daigna promulguer d'une manière solennelle ses commandements divins, les grava sur deux tables de pierre, et chargea Moïse de les communiquer aux enfants d'Israël...

Voici comment eut lieu cette promulgation... Les Hébreux, après avoir traversé la Mer rouge à pied sec, étaient arrivés au pied du mont Sinaï, lorsque s'adressant à Moïse, Dieu lui parla ainsi : Dis à ton peuple que je veux contracter alliance avec lui, qu'il se prépare à recevoir ma loi. Puis, trois jours après, le peuple, réuni au pied de cette sainte montagne, la vit soudain se couvrir d'une nuée très-épaisse... Le tonnerre se fit entendre ; des éclairs formidables sillonnèrent cette nuée... Le rocher paraissait fumant et semblait chanceler sur ses bases, quand tout à coup, du milieu d'un tourbillon, un ange dicta à Moïse, au nom du Très-haut, les commandements suivants : « C'est moi, ô Israël, qui t'ai tiré de l'Égypte ; tu n'auras point d'autre Dieu que moi ; tu

n'adoreras et ne serviras que moi seul ; tu ne prendras point mon nom en vain... Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat... Tu peux travailler pendant six jours ; mais le septième, je me le réserve ; il m'appartient... Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre... Tu ne seras point adultère... Tu ne déroberas point... Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain... Tu ne convoiteras ni la femme, ni les autres biens de ton prochain... »

Les enfants d'Israël, éblouis, par les éclairs, épouvantés par l'éclat de cette voix terrible, qui retentissait à leurs oreilles comme le bruit de la foudre, prièrent Moïse de monter sur le Sinaï, de s'entretenir seul avec l'Éternel, qui daigna graver ses commandements sur deux tables de pierre, afin que le peuple juif les conservât comme un témoignage impérissable de l'alliance que Dieu contractait avec lui...

Telles furent, frères bien-aimés, les principales circonstances qui accompagnèrent la promulgation des commandements de Dieu... Notre Seigneur, tout en abolissant les lois cérémonielles des Juifs, a conservé et confirmé lui-même, par ses enseignements, ces préceptes divins... Au jeune homme qui lui demandait ce qu'il fallait faire pour obtenir la vie éternelle, il disait : — Il faut garder les commandements. — Et quels commandements dois-je donc observer, répliqua ce jeune homme? — Et notre Sauveur lui répondait en énumérant les préceptes donnés par Dieu, sur le mont Sinaï...

Seconde partie. — Frères bien-aimés, je désire maintenant vous montrer combien ces commandements sont justes et sages, comment ils répondent aux désirs les plus légitimes de notre cœur, aux lumières les plus pures de notre conscience... Un mot seulement sur chacun d'eux. *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement* !... Est-il rien de plus conforme à la justice que d'adorer le Dieu qui nous a créés, qui nous conserve la vie, et qui, chaque jour, nous comble de ses biens ?... Voyez-vous les pauvres idolâtres prodiguant leurs hommages à une

foule de dieux, dont ils ne pouvaient rien espérer... Que le chrétien serait coupable si, malgré les lumières que lui donne la Foi, il se livrait à de pareils errements !... Le second commandement nous défend de jurer et de blasphémer. Que penseriez-vous d'un homme qui, comblé des faveurs d'un roi, insulterait ce prince et vomirait des imprécations contre lui ?... Vous diriez : « C'est un misérable ! » Et vous auriez raison... Ainsi, mes frères, ceux qui jurent et qui blasphèment contre Dieu, sont des misérables et des ingrats... *Les Dimanches tu sanctifieras en servant Dieu dévotement* : Ah ! voilà bien l'un des commandements les plus scandaleusement violés de notre temps !... Cependant, réfléchissez... Quoi de plus juste que de consacrer, au Dieu qui nous donne chaque heure et chaque minute, le jour qu'il s'est réservé ?... Hommes insensés, qui profanez par le travail le jour du Seigneur, que de misères de l'âme, que d'infirmités du corps vous attendent !...

Voyons maintenant les commandements qui regardent nos devoirs à l'égard du prochain. *Père et mère honoreras*, etc. Est-il juste, dites-moi, est-il bon, est-il sage de respecter ceux qui nous ont donné la vie ; d'honorer ce père, dont les bras se sont si souvent fatigués pour nous, cette mère qui nous a nourris de son lait, bercés tant de fois dans ses bras, élevés avec tant de tendresse et d'amour ?... Mais peut-être le cinquième précepte : *Homicide point ne seras*, etc, vous paraîtra-t-il moins juste, moins sage !... S'il défendait seulement d'attenter aux jours de son prochain, on comprendrait encore ; mais il défend d'avoir contre le prochain, de la haine, de la rancune ; il nous ordonne de pardonner les injures que nous avons reçues de nos frères, comme nous voulons que Dieu lui-même nous pardonne... Est-ce juste, est-ce sage ?... Oui, frères bien-aimés, en défendant jusqu'aux pensées de haine, ce commandement s'oppose aux terribles effets qu'elles produisent dans un cœur ulcéré... Que de meurtres, que d'homicides ont eu pour principe une simple pensée de haine !... Donc ce commandement est sage en arrêtant le

mal jusque dans sa source... *Luxurieux point ne seras*, etc, tel est le sixième commandement... Dites-moi, vous tous qui m'écoutez, aimeriez-vous que le libertinage allât porter le désordre dans vos foyers ?... Hommes, je vous ai vus pendant la dernière guerre ; ce que vous craigniez le plus pour vos épouses et pour vos filles, c'était le déshonneur ;... ce qu'elles-mêmes redoutaient davantage, c'étaient les insultes auxquelles aurait pu les exposer la brutalité des soldats... Ah ! vous aimez donc la pudeur, et vous ne voudriez pas qu'un libertin vînt jeter le trouble et porter la honte dans vos familles...C'est précisément ce que défend le commandement dont nous parlons... Il ne sera pas difficile, mes frères, de vous montrer la sagesse et la justice du précepte qui défend le vol, la rapine et la fraude... *Bien d'autrui ne prendras ni retiendras à ta connaissance*. Jamais, direz-vous, prescription ne fut plus sage : il est juste que le vol, le larcin, soient défendus par la loi divine, et la justice humaine punit ce crime avec raison... Mais, remarquez, ce commandement va plus loin : il défend ces usurpations, ces fraudes cachées, ces industries coupables contre lesquelles la loi humaine est souvent impuissante... C'est comme s'il disait : Dans toute votre conduite, vous serez loyal et honnête ; Laboureur, tu n'échancreras pas le sillon de ton voisin ; domestiques,vous emploierez religieusement votre temps et vous ne prendrez point le bien de vos maîtres ; négociants de tout genre, vous agirez avec bonne foi, vous contentant d'un gain légitime ; vous ne fraudrez ni sur la quantité ni sur la qualité de la marchandise... Ah ! si toutes ces prescriptions étaient observées, combien les relations sociales deviendraient plus douces et plus faciles !... Quant au huitième commandement : *Faux témoignage ne diras ni mentiras aucunement*, qui n'en comprend la sagesse et l'équité !... Ne parlons pas de ces misérables qui, par de faux témoignages, ont plus d'une fois conduit des innocents dans les prisons, et peut-être même à l'échafaud. Mais le simple mensonge, quel vice hideux !... Quelle humiliation pour un homme quand on peut lui dire en

face : Vouc êtes un menteur !... Et si ce mensonge a contribué à décrier injustement le prochain, à noircir sa réputation, quelle infamie !... Qu'elle est criminelle, la langue du calomniateur !... Eh bien ! mes frères, calomnie, mensonge, faux témoignage, tout cela n'est-il pas sagement défendu par le huitième commandement?... Je ne parlerai pas des deux derniers qui nous défendent de convoiter la femme ou les biens du prochain. Pourtant, ils sont aussi justes et sages: le mal ayant sa racine dans le cœur, en défendant les mauvais désirs, ils tendent à le détruire jusque dans ses plus intimes profondeurs...

PÉRORAISON. — Frères bien-aimés, ces quelques mots suffisent pour vous montrer la sagesse et l'équité des commandements divins. Dans les instructions suivantes, entrant dans plus de détails, nous espérons, avec l'aide de Dieu, vous faire comprendre combien il nous est utile et avantageux de les observer fidèlement...

Le saint roi David, après les deux énormes fautes dont il s'était souillé, regrettait vivement son infidélité. « Heureux, s'écriait-il, ceux qui, ayant toujours suivi les sentiers de l'innocence, font de la loi du Seigneur la règle de leur conduite... Heureux ceux qui méditent sans cesse les commandements de Dieu, et font tous leurs efforts pour les observer... Les pécheurs, ceux qui commettent le mal, ô mon Dieu, ne marchent point dans la voie que vous leur avez tracés... » Puis il faisait un magnifique éloge de la loi de Dieu... Il disait que c'était en observant les commandements divins, qu'on pouvait réparer les fautes de la jeunesse... « Seigneur, ajoutait-il, ne me repoussez pas ; afin de ne plus vous offenser, j'ai fait de votre loi l'objet de mes affections... Elle m'a paru préférable à toutes les richesses de ce monde [1]... »

Croyez-vous, frères bien-aimés, que ce saint roi fut dans l'erreur, quand l'observation des commandements de Dieu lui paraissait préférable aux richesses, aux honneurs, à la possession même du trône sur lequel il était

[1] *Psaum.* CXVIII, *passim.*

assis ?... Nullement ; car, ni les richesses,ni les honneurs, ni tous les biens de ce monde ne sont le but, la fin pour laquelle nous avons été créés ; ils ne sont pas même le chemin, la route qui doit nous conduire à la possession de ces biens... Tandis que, si nous observons fidèlement les commandements que Dieu nous a donnés, nous arriverons infailliblement à cette vie éternelle, à ce bonheur sans fin,pour lequel Dieu nous a donné l'existence. *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* : Si donc vous voulez arriver à la vie éternelle, gardez les commandements... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

(Seconde instruction préliminaire.)

—

Obligation d'observer les commandements de Dieu ; que leur observation est possible.

Texte. — *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas, propter retributionem.* J'ai disposé mon cœur à accomplir vos justes commandements, à cause des récompenses que vous promettez à la fidélité. (*Ps.* CXVIII *vers.* 112.)

Exorde. Frères bien-aimés, dans l'instruction précédente, nous vous avons raconté comment Dieu avait donné aux hommes ses commandements divins ; puis nous vous avons montré en peu de mots combien ils étaient sages... Mais ce n'est pas tout... Dieu, dans son immense méséricorde, a promis de grandes récompenses à ceux qui les observeraient avec fidélité. Ce ciel, ce beau Paradis, dont nous vous parlons si souvent, doit être leur partage... Le saint roi David avait été un grand

pécheur ; cependant, plein de confiance en la bonté de Dieu, il fait des efforts, il combat ses passions, il lutte contre toutes les séductions de la royauté, pour se montrer désormais fidèle. « Oui, mon Dieu, s'écrie-t-il, vos commandements sont justes ; je veux les observer... Quels que soient les penchants qui cherchent désormais à troubler mon cœur, à l'entraîner de nouveau au mal, je veux qu'il s'incline devant votre loi... » Et pourquoi donc, ô prince, imposer ce frein à vos passions?... Pourquoi ne dites-vous pas, comme tant de chrétiens de nos jours : Il faut jouir de la vie, amasser des biens, satisfaire ses penchants ?... Au milieu des épreuves, qui parfois leur arrivent, au lieu de répéter avec vous : « Dieu est juste, il me punit parce que je l'ai beaucoup offensé, » je les entends se plaindre et murmurer... Ah! mes frères, c'est que nous ne comprenons pas les récompenses qui nous attendent, c'est que nous n'avons pas cette foi énergique qu'avait le prophète, quand il disait : Oui, j'ai disposé mon cœur à observer fidèlement vos commandements, parce que la rémunération qui m'attend est grande. » *Inclinavi cor meum*, etc.

Proposition. — Je me propose, mes frères, de vous montrer dans cette instruction, l'obligation où nous sommes d'observer tous les commandements de Dieu, sans en excepter un seul, et de vous prouver que cette observation n'est impossible à aucun de nous.

Division. — Donc : *Premièrement*, Obligation pour nous d'observer les commandements de Dieu ; *Secondement*, il nous est possible de les observer.

Première partie. — Il me suffit, chrétiens, de m'adresser à votre bon sens naturel, pour vous faire comprendre que nous sommes obligés de nous soumettre aux commandements de Dieu et de les observer fidèlement... Pénétrons ensemble au sein de la première famille venue... Voyez-vous ce père ? Il donne des ordres aux nombreux enfants réunis autour de lui. Aucun ne l'écoute ; on méprise sa parole, on le regarde avec dédain, on se moque de ses prescriptions... C'était ainsi hier, il en sera de

même demain... Vous blâmez les enfants et vous avez raison. Mais dites-moi, que pensez-vous de ce père, qui ne sait pas faire respecter son autorité?... Que c'est un pauvre homme, un caractère faible, incapable de gouverner une famille... Et nous, chrétiens, en n'observant pas les commandements,que nous a faits notre Père qui est aux cieux, le grand chef de la famille humaine, en nous faisant un jeu de les violer, quelle idée nous formons-nous donc de lui?... Est-ce qu'il serait aussi, lui, un père faible, incapable, donnant à ses enfants des commandements,qu'ils peuvent impunément mépriser?... Certes, mes frères, avoir une telle idée de ce Maître suprême qui gouverne le monde, ce serait blasphémer sa sagesse et outrager ses perfections infinies... Donc, quand Dieu commande, nous, ses enfants, nous sommes obligés de lui obéir...

Mais disent certains impies et quelques mauvais chrétiens, il est impossible d'observer tous les commandements de Dieu. Frères bien-aimés, examinons ensemble ce que peuvent signifier ces paroles. Lequel donc des commandements vous paraît impossible? — Est-ce celu qui vous oblige à adorer votre Créateur, à le prier le matin et le soir? Ce n'est pas celui-là, j'espère. — Est-ce celui qui vous défend de blasphémer le saint nom de Dieu? Oh non! Vous conviendrez vous-mêmes que l'habitude de jurer est quelque chose de vil et d'abject, indigne d'un homme et d'une femme qui se respectent. — Mais, je vous comprends!... Impossible, direz-vous, de ne pas travailler le Dimanche; les temps sont mauvais, l'ouvrage presse, c'est le temps de la moisson, c'est la saison des vendanges. — Vous croyez, sans doute, avoir donné une bonne réponse?... Non, non; c'est le Dieu qui fait croître les épis dans vos champs et les raisins dans vos vignes, qui a fait ce commandement,vous devez l'observer...La preuve qu'il est possible, c'est que vos aïeux s'y montraient fidèles,c'est que, dans certains pays, on le garde encore avec fidélité; or, vos aïeux étaient aussi riches et plus heureux que vous...

D'autres diront : Il nous est impossible d'être chastes, de pardonner à nos ennemis, de ne point faire de médisances!... Que sais-je? Frères bien-aimés, écoutez ma réponse : vous êtes tous probes et honnêtes. Eh bien. imaginons un voleur faisant le même raisonnement. Il a dérobé votre linge, votre argent : il est arrêté et convaincu ; les juges l'interrogent... Impossible à moi, dit-il, d'être honnête, je ne saurais observer le commandement qui défend de prendre le bien d'autrui !... Que penseriez-vous de sa réponse ? « Juges, diriez-vous, condamnez ce fripon, ce voleur. Que deviendrait la société, si l'on acceptait de pareilles excuses !... » Eh bien, vous qui vous livrez à de folles passions, vous qui élevez mal vos enfants, vous qui profanez le Dimanche. Dieu non plus n'accueillera pas vos excuses, et vous serez condamnés avec justice à son tribunal !...

Frères bien-aimés, il suffit de connaître Dieu, de réfléchir un instant sur sa bonté et sur sa justice, pour comprendre qu'il nous est possible d'observer ses divins commandements... Nous avons déjà parlé d'un père, reprenons encore cette comparaison... Voici un bloc énorme de pierre. « Mon fils, dit un père à son petit enfant, tu vas prendre ce bloc dans tes bras, et le transporter sur la montagne voisine... » Ne faudrait-il pas que cet homme fut insensé pour exiger une telle chose de son enfant ?... Or, vous qui prétendez que l'observation des commandements de Dieu est impossible, vous comparez Dieu, le meilleur des pères, à cet homme stupide et sans intelligence!... Allons donc, n'est-il pas manifeste que l'observation des commandements de Dieu n'est pas impossible, et que c'est pour nous une obligation rigoureuse de nous y soumettre...

Seconde partie. — Pour mieux vous montrer cette vérité, pour bien vous faire comprendre qu'il nous est possible, et même facile à tous tant que nous sommes de garder ces préceptes divins, que de preuves j'aurais encore à vous donner !... Ici, c'est le prophète David affirmant que les ordonnances du Seigneur *sont droites et*

qu'elles font naître la joie dans le cœur [1] ; ailleurs, c'est l'apôtre saint Jean nous disant que les *commandements de Dieu sont faciles* [2] ; enfin, c'est Jésus-Christ lui-même, nous avertissant que le *joug qu'il impose est facile à porter* [3].

Mais citons des preuves qui seront plus compréhensibles encore, je les emprunte à la *Vie des saints.* Il y a quelques années à peine, le Souverain Pontife plaçait au rang des bienheureux un grand nombre de martyrs qui, dans un pays appelé le Japon, avaient souffert les plus cruels tourments plutôt que de renier leur foi... Ah! Les courageux chrétiens avaient bien pu garder la loi du Seigneur !.. Agenouillés près des croix, sur lesquelles ils allaient mourir, la prière s'exhalait encore de leurs lèvres, et tous, père, mères et même les enfants en bas âge répétaient ; « Un seul Dieu tu adoreras [4], » puis ils mouraient avec le même courage, avec la même joie que les anciens martyrs... Frères bien-aimés, comme ce courage des saints martyrs confondra un jour notre lâcheté, à nous qui négligeons de dire nos prières le matin et le soir, et qui prétendons qu'il nous est impossible de rendre au Dieu qui nous a créés les hommages et les adorations que nous lui devons !...

Vous montrerai-je tant d'autres martyrs expirant dans les tortures, pour n'avoir pas voulu blasphémer le nom du Dieu tout puissant et celui de Jésus-Christ, son Fils ? Mais non, le commandement qui, de nos jours, semble le plus difficile, le commandement le plus souvent et le plus scandaleusement violé, c'est celui qui nous oblige à sanctifier le dimanche. La cupidité, l'avarice allèguent mille raisons pour se dispenser d'observer ce précepte... Soyons sincères, voyons, vous n'ignorez pas, chrétiens, ce que valent ces raisons... Vous n'avez pas le temps d'assister aux offices, le dimanche ; mais qu'un ami, qu'un parent viennent vous visiter, vous ne manquez pas

[1] Psaum. XVIII, 9. — [2] I. Jean, V, 3. — [3] Matth., XI, 30.
[4] *Martyrs du Japon,* par le P. Charlevoix.

de les recevoir, de leur consacrer de longues heures, et loin de vous en plaindre, souvent vous trouvez leur visite trop courte... Et vous oseriez dire que vous n'avez pas le loisir de consacrer quelques heures par semaine à vous entretenir avec le bon Dieu, qui, pourtant, est votre premier parent et votre meilleur ami !... Chaque dimanche, nous, vos prêtres, nous offrons le saint sacrifice pour vous, pour les besoins de la paroisse entière et vous négligez d'y assister sous les plus frivoles raisons !... Vous n'avez donc pas la foi, vous n'êtes donc plus chrétiens?... O Jésus, Dieu de l'eucharistie, qu'il me soit permis de vous adresser la prière que vous adressiez vous-même à votre Père : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font...» Frères bien-aimés, laissez-moi vous dire que tous ceux qui sont au ciel ont sanctifié le jour du Seigneur, et j'ajouterai pour vous, chers ouvriers, qu'ils ont été moins malheureux que vous sur cette terre, et surtout plus rassurés, à l'heure de leur mort, sur le jugement qui les attendait...

Les saints ont honoré leurs parents ; inutile d'insister sur ce point, de vous raconter l'histoire si connue du jeune Tobie, de vous dire avec quelle docilité il écoutait leurs avis, et de quel pieux respect il environnait leur vieillesse. Je ne veux pas être trop long...Quelques mots seulement sur le sixième précepte, sur celui qui prescrit la pudeur, la chasteté, la modestie. Écoutez à ce sujet saint Augustin : — Moi aussi, dit-il, avant de me convertir, je croyais qu'il était impossible d'observer ce commandement : Luxurieux point ne seras. Les passions, l'habitude tyrannique de me livrer au mal, cherchèrent souvent à ébranler mes résolutions. Quoi ! me disaient-elles d'une voix doucereuse, tu nous renvoies, tu renonces à nous pour jamais ; pourras-tu vivre sans nous ? Alors je me représentais cette foule d'enfants, de jeunes filles, de chrétiens de tout âge et de tout sexe, qui avaient su s'arracher aux étreintes de l'impureté et conserver une vertu parfaite, et je me disais : Comment, avec la grâce de Dieu, ne pourrais-tu pas ce qu'ont pu tant d'âmes expo-

sées aux séductions les plus fortes? Et, je rougissais de ma faiblesse, et je comprenais, par l'exemple de ces fidèles chrétiens, qu'il était possible et même facile d'observer tous les commandements du Seigneur [1]. —

Péroraison. — Je m'arrête, frères bien-aimés ; plus tard, en vous expliquant chaque commandement, nous vous montrerons cette vérité avec plus d'évidence... Mais, dès maintenant vous devez comprendre que nous sommes obligés d'observer tous les commandements de Dieu, et que nous pouvons les garder avec fidélité, puisque tous les saints qui sont au ciel, ne doivent le bonheur dont ils jouissent qu'à l'exactitude avec laquelle ils les ont pratiqués... Pourtant, je dois vous dire, en terminant, que nous avons besoin de la grâce de Dieu pour bien remplir toutes les obligations qu'ils renferment... Cette grâce, Dieu ne nous la refusera pas pourvu que nous la lui demandions avec humilité et de tout notre cœur...

Mais vous savez qu'il y a deux sortes de grâce : l'une qu'on appelle *habituelle*, c'est la vie de l'âme, l'exemption du péché mortel... Si nous la possédons, l'observation des commandements nous devient plus facile ; ainsi l'homme qui jouit d'une bonne santé, exécute avec facilité des travaux, qui lui seraient impossibles s'il était faible ou malade... Soyons toujours en état de grâce, et il nous sera non-seulement possible, mais facile de garder les préceptes divins. L'autre genre de grâce, qu'on appelle *actuelle*, est un secours, que la bonté de Dieu nous donne, lorsque nous en avons besoin. C'était un secours de cette sorte qui fortifiait saint Laurent, sur le gril, et les autres martyrs au milieu de leurs tourments. Ce sont ces grâces actuelles, ces lumières, ces bons mouvements qui éclairent, soutiennent et dirigent les bons chrétiens, au milieu des difficultés que peut offrir à notre nature déchue l'observation des commandements de Dieu... Or, nous avons un moyen infaillible d'obtenir

[1] *Confess. et méditations, passim.*

ces grâces, c'est la prière... Frères bien-aimés, une mère pieuse disait à son enfant, qui est devenu un saint [1] : « Mon fils, dans les tentations, dites à la sainte Vierge : Bonne mère, venez à mon aide, et elle y viendra. » Et moi, je vous dis, chrétiens, dans les difficultés que vous rencontrez pour l'observation des commandements de Dieu, dites à votre Père céleste, à notre divin Sauveur, à sa douee mère, la vierge Marie : Venez à mon aide, et soyez-en sûrs, ils y viendront... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Troisième instruction.

PREMIER COMMANDEMENT.

Première instruction.

Sommes-nous obligés d'adorer Dieu ; comment devons-nous l'adorer?

Texte. — *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.* Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. (*Saint Matth. ch.* IV *vers. 10.*)

Exorde. Mes frères, l'Evangile nous raconte que, plus d'une fois les Scribes, les Pharisiens, les ennemis de notre divin Sauveur essayèrent de l'embarrasser par des questions difficiles, cherchant à le surprendre dans

[1] Bienheureux Crispin de Viterbe.

ses paroles, et à mettre sa sagesse en défaut... Vaines tentatives, qui tournaient toujours à leur confusion!...

Un jour, ils se pressaient plus nombreux autour de lui et l'accablaient d'interrogations, auxquelles il répondait avec un calme parfait et une prudence divine. — Maître, lui disait l'un, faut-il payer le tribut à César? — La monnaie, répondit-il, porte l'effigie de César; rendez donc à César ce qui est à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu... A un autre il venait de prouver la vérité de la résurrection de la chair, quand un troisième s'approchant lui fit cette question! — Maître, veuillez me dire quel est le plus grand commandement que renferme la loi de Dieu? — Voulait-il simplement s'instruire; c'est possible [1]... Voulait-il éprouver sa sagesse?... Peut-être [2]?... Mais écoutez la réponse que lui fit notre divin Sauveur. « Le plus grand commandement est celui-ci: Apprends, ô Israël, que le Seigneur ton Dieu, est un Dieu unique; tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. Voilà le premier et le plus grand commandement. Le second lui est semblable et en découle naturellement: Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Dans l'observation de ces deux commandements sont renfermés la loi et les prophètes...

— « Maître, reprit l'interrogateur, vous avez sagement répondu. Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, et chérir le prochain comme soi-même sont des choses plus méritoires que toutes les cérémonies extérieures [3]. »

Ces paroles nous montrent, mes frères, quelle est la dignité, l'importance du premier commandement de Dieu. Il renferme, en quelque sorte, tous les autres... Aimer Dieu, c'est l'adorer, c'est lui obéir, c'est faire tous ses efforts pour ne point l'offenser, et, par conséquent, c'est observer exactement tout ce qu'il nous a prescrit.

[1] Voyez saint Marc, ch. XII, v. 94.
[2] Saint Matthieu dit: *tentans eum*, ch. XXII, 35.
[3] Saint Marc XII, 29 et suivants.

Proposition. — Il nous faudra plusieurs instructions pour expliquer ce premier commandement... Dieu est notre souverain Maître, notre Créateur, notre Père, notre bienfaiteur de chaque jour ; tous ces titres nous imposent des devoirs que nous devons connaître, afin de les remplir exactement. Ce matin, nous nous bornerons à quelques considérations générales, plus tard nous entrerons dans les détails pratiques...

Division. — *Premièrement* : Sommes-nous obligés d'adorer Dieu? *Secondement*, comment devons-nous l'adorer?— Deux questions auxquelles nous allons essayer de donner une réponse,que tous vous puissiez comprendre...

Première partie. — Certes, mes frères, je n'entreprendrai pas de vous prouver qu'il existe un Dieu créateur de cet univers, dont la Providence conserve et gouverne tout ce qui existe ; je ne répéterai pas ce que nous avons dit de ses infinies perfections, en expliquant le Symbole [1]... Ne faudrait-il pas être d'une ignorance stupide, ou d'une impiété poussée jusques à la folie pour nier l'existence de ce Maître souverain... Mais il s'est rencontré des hommes qui ont prétendu que nous n'avions aucun devoir à remplir envers lui ; et même de nos jours, même parmi ceux qui sont baptisés, est-il rare de trouver des personnes qui ne rendent à Dieu aucun témoignage de respect?... Des mois, des années peut-être s'écoulent,sans qu'ils adressent à leur Créateur un seul mot de prière, un seul acte d'adoration!... Quelle monstrueuse ingratitude!... Mais il n'en est point parmi vous ; or c'est à vous que je dois m'adresser, vous que je dois instruire...

Qu'est-ce donc qu'adorer Dieu? « C'est, dit le Catéchisme, lui rendre le respect et l'honneur que nous lui devons comme à notre souverain Seigneur et Maître, de qui nous dépendons en toute chose. » Adorer Dieu, c'est reconnaître qu'il est éternel, qu'il est tout-puis-

[1] Voir le second volume de ce *Cours d'Instructions populaires*, qui traite du *Symbole des Apôtres*.

sant, qu'il possède des perfections infinies... Adorer Dieu, c'est reconnaître qu'il est le seul auteur de tout ce qui existe, qu'il est le Maître absolu de ses créatures, qu'il peut à chaque instant les replonger dans le néant d'où il les a tirées... Cette haute idée de la puissance et des perfections de Dieu, nous pénètre d'admiration, de respect, d'amour, de reconnaissance... Or, c'est l'ensemble de ces sentiments, conçus dans le cœur et exprimés par des signes extérieurs, qui constitue l'adoration que nous devons à Dieu [1]...

Ce genre d'hommages n'est dû qu'à Dieu seul, parce que seul il est le souverain Seigneur et Maître... Les saints, les anges, la sainte Vierge elle-même ne sont que des créatures ; c'est du Dieu souverain qu'ils tiennent l'existence, les dons dont ils sont ornés, le crédit dont ils jouissent... Nous les prions, nous les vénérons ; mais nous ne les adorons pas... Et ce serait un crime, une idolâtrie de leur offrir un culte qui n'est dû qu'au Maître suprême... Pour vous, ô Dieu souverain, à combien de titres vous méritez nos adorations !... Etait-il donc besoin de faire le commandement de vous adorer à l'homme, votre créature de prédilection? La raison, l'intelligence, cette âme formée à votre image, que vous avez unie à l'argile de nos corps, pouvait-elle ignorer votre grandeur et méconnaître votre puissance !... Hélas, frères bien-aimés, il en fut ainsi... Après, comme avant le déluge, les hommes, égarés par les passions, adorèrent les démons sous des formes diverses, et leur offrirent des hommages comme au Maître souverain... De là, la nécessité de ce commandement divin : *Un seul Dieu tu adoreras*, etc.

Mais, lors même que ce précepte n'existerait pas, nous serions encore tenus de rendre à Dieu le culte suprême de l'adoration. Ne possède-t-il pas un domaine universel sur tout ce qui existe?... Considérez et réflé-

[1] Conf. S. Thomas. *Summa Theolog. secunda secundæ. Quæst.* LXXXIV, art. 1.

chissez... Est-il un seul être qui puisse lutter contre sa puissance?... Ne parlons plus de la création ; dites-moi seulement quelle main promène les astres à travers l'espace? Qui dit au soleil d'éclairer l'univers?... Rois de la terre, potentats de ce monde, est-ce vous qui tenez les nuées suspendues dans les airs : est-ce vous qui les faites retomber en pluie dans nos plaines?... Savants de tous les siècles, enseignez-nous les retraites où se forment les vents ; venez commander à la foudre!... Qui donc ordonne aux saisons de se renouveler!... Qui verse sur ce monde la miséricorde ou le châtiment? Est-ce toi, Satan, si puissant que tu sois, qui tiens la terre par ses deux pôles, et la secoue pour en faire tomber l'impie [1].. Non, non ; Dieu seul est le souverain Seigneur et Maître!... A genoux devant lui ; que les têtes les plus élevées comme les plus humbles se courbent devant sa Majesté suprême...

Dois-je, de plus, frères bien-aimés, vous montrer que l'adoration de Dieu nous est imposée à nous, chrétiens, par la reconnaissance... Non-seulement nous sommes ses créatures, mais nous sommes plus spécialement ses enfants, rachetés par le sang de son Fils, et consacrés à son service par les promesses de notre baptême... O Dieu, ô majesté souveraine, par combien de titres vous méritez nos adorations!...

Nous vous adorons donc, nous nous abaissons devant vous ; Maître absolu, vous êtes notre souverain Seigneur C'est à vous que nous devons l'existence ; c'est à vous que nous devons tout ce que nous sommes ; daignez agréer l'hommage de notre soumission et de notre dépendance...

Seconde partie. — Comment devons-nous adorer Dieu... Vous connaissez sans doute, mes frères, des hommes, et peut-être des femmes, qui se font une sorte de religion à leur guise, et dans laquelle ils retranchent, sinon tous les devoirs du chrétien, au moins les plus gênants et les plus difficiles... Interrogeons-les un instant :

[1] Voir Job, ch. XXXVIII.

« Mais, mon cher frère, ma bonne sœur, vous n'êtes donc plus chrétiens ; car vous vivez comme de véritables païens... jamais vos enfants ne vous ont vus vous mettre à genoux pour adorer, pour prier le soir et le matin le Dieu, qui vous a donné et qui vous conserve la vie. Vous assistez bien rarement à la sainte Messe, qui est l'acte d'adoration par excellence. — Ah disent-ils, je n'ai pas le temps... mais je ne suis pas un impie... j'ai ma religion et j'adore Dieu à ma manière. — Ah! vous avez votre religion,peut-être?...Mais prenez garde ; ce n'est pas celle que Notre-Seigneur Jésus-Christ a établie, et que l'Eglise nous enseigne... Vous adorez Dieu à votre manière! D'abord, soyons francs, vous ne l'adorez pas du tout... Mais je suppose qu'en effet vous l'adorez à votre manière ; qu'importe, si cette manière n'est pas la bonne, si ce n'est pas celle que le Maître souverain exige de vous!... Que de fois nous avons entendu des impies ou des ignorants, nous faire ces réponses sottes et indignes d'un homme sensé... Dites-moi, frères bien-aimés, si un tailleur vous apportait un habit fait de mille pièces disparates, le recevriez-vous, quand même il vous dirait : C'est ainsi que je travaille, c'est ma manière... Evidemment, non. Vous lui diriez : Puisque c'est moi qui vous paye, c'est selon mon goût que vous devez travailler... Ainsi le Maître souverain qui nous a créés, qui doit un jour nous récompenser, veut être servi et adoré selon la manière qu'il a prescrite...

Or, comme il nous a donné une âme et un corps, il réclame de nous l'adoration de l'âme et l'adoration du corps, c'est à dire un culte intérieur et un culte extérieur... Sans doute, le culte que notre âme rend à Dieu est le plus important. Il est la base, le fondement sur lequel reposent toutes les cérémonies et tous les actes du culte extérieur.... Aussi, un jour que notre Sauveur intruisait une pauvre femme de Samarie, il lui disait, entre autres choses : Le Père éternel, le Maître souverain désire et cherche, non pas des adorations qui se

bornent à des cérémonies extérieures, mais des hommes qui l'adorent *en esprit et en vérité*[1].

Nous donnons à Dieu l'adoration intérieure, qu'il réclame de nous, quand nous lui soumettons toutes les facultés de notre âme... Maître souverain du ciel et de la terre, vous êtes la Sagesse et la Vérité éternelles. Quand vous daignez parler aux hommes, leur esprit doit se soumettre humblement et croire sans hésiter tout ce que vous leur enseignez... C'est là, mes frères, l'adoration intérieure de notre esprit, de notre intelligence, adoration qui n'est autre que la Foi... Mais, dans sa miséricorde infinie, Dieu nous a fait des promesses... « A vous le ciel, nous a-t-il dit, à vous ce beau royaume du Paradis, si vous êtes fidèles. Que les difficultés ne vous rebutent point, qu'aucun obstacle ne vous arrête, priez-moi, adressez-vous à moi, avec humilité, avee confiance, et je vous donnerai tous les secours nécessaires. » Père céleste, mon cœur me dit que vous êtes bon, que vous réaliserez vos promesses, j'espère en vous : c'est l'adoration de l'Espérance... Si nous aimons Dieu de tout notre cœur, et par-dessus toutes choses ; si notre volonté se soumet humblement à ses lois ; si nous préférons mourir plutôt que de l'offenser ; alors c'est le culte de la Charité... Nous développerons ces pensées dans les instructions suivantes ; mais vous comprenez déjà que la Foi, l'Espérance et la Charité sont les trois principales vertus, sur lesquelles doit reposer l'adoration intérieure.

Disons seulement deux mots sur le culte extérieur, nous y reviendrons plus tard... Dieu a toujours voulu que l'adoration extérieure fût jointe au culte intérieur. De là les sacrifices, les cantiques de louanges, les autels, les temples, toutes ces belles cérémonies et toutes ces saintes solennités, qui se trouvent mêlées aux adorations que la sainte Eglise catholique rend au Dieu souverain... Dès l'origine du monde, Abel offre au Créateur des sa-

[1] Saint Jean, ch. IV.

crifices qu'il daigne agréer ; Noé, au sortir de l'arche, Abraham, dans plusieurs circonstances, rendirent également au Seigneur ce culte extérieur qui consiste dans les sacrifices... Dans la loi que Dieu donna aux Juifs par Moïse, il prescrivit lui-même avec quels rites et quelles cérémonies extérieures il voulait être adoré... D'ailleurs la raison elle-même nous montre que, pour être vraie, l'adoration intérieure doit se manifester par des signes extérieurs... Le sujet s'incline devant son prince,pour témoigner le respect intérieur dont il est pénétré pour sa personne ; ainsi nous nous agenouillons, nous nous prosternons devant Dieu, en témoignage de respect, de soumission pour sa Majesté souveraine...

Péroraison. — Terminons, mes frères, cette instruction par un exemple, qui nous montre que le vrai Dieu a seul droit à nos adorations ; nous verrons en même temps comment il protége ses fidèles adorateurs... Nous lisons dans nos livres saints que Nabuchodonosor, dans le temps qu'il tenait les Juifs en captivité, fit élever sur une place publique une grande statue. Ebloui par ses succès, aveuglé par l'orgueil, il fit annoncer que, sous peine de mort, tous ses sujets devaient adorer cette idole... Trois jeunes Hébreux, officiers à la eour de ce prince, refusèrent de se soumettre à cet ordre impie, et d'offrir à une vile statue des hommages, qui ne sont dus qu'au Dieu suprême... Le roi irrité les fait venir en sa présence. — Est-il vrai, leur dit-il, que vous osiez mépriser mes commandements, et refuser d'adorer la statue que j'ai élevée ? — Prince, répondirent les trois jeunes gens, lorsque vos ordres sont justes, nous les exécutons, mais quant à celui d'adorer votre statue, il est contraire à notre loi ; notre Dieu nous défend de nous y soumettre. — Insolents, poursuivit Nabuchodonosor transporté de fureur, vous allez mourir, et l'on verra si votre Dieu est assez puissant pour vous arracher de mes mains. — Notre Dieu,prince,est assez puissant pour nous tirer de vos mains ; mais, quand même il ne voudrait pas le faire,sachez que jamais nous n'adorerons que lui seul.

— Le roi les fit alors jeter dans une fournaise embrasée : or Dieu veillait sur ses fidèles serviteurs ; la flamme ardente ne put les dévorer, et, se promenant au milieu des brasiers, ils chantaient ce beau cantique, appelé le *Cantique des trois enfants dans la fournaise*, dans lequel ils invitent toutes les créatures à s'unir à eux pour adorer et bénir le Seigneur [1]...

A leur exemple, frères bien-aimés, soyons fidèles à garder pour Dieu seul les hommages et les adorations de nos cœurs ; chaque matin, chaque soir, souvent même dans la journée, au milieu de nos travaux, levons nos regards vers ce Maître souverain, dont nous sommes les créatures et les enfants. Reconnaissons sa grandeur, bénissons sa bonté, soumettons-nous à sa sainte volonté ; soyons pour lui, sur cette terre, des adorateurs *en esprit et en vérité*... Nous mériterons ainsi d'être associés là-haut, dans la patrie bienheureuse, aux adorations, que les Anges et les Saints lui offrent et lui offriront pendant toute l'éternité... Ainsi soit-il.

[1] Daniel, ch. VI.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quatrième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Deuxième instruction.

—

Sur la Foi : sa nécessité ; ses qualités ; elle doit être vivante.

Texte. — *Sine Fide autem impossibile est placere Deo.* Or, sans la Foi il est impossible de plaire à Dieu. (*Epître aux Hébreux,* ch, xi, 6.)

Exorde. — Mes frères, nous vous disions dans l'instruction précédente, que nous devions à Dieu l'adoration de notre esprit, de notre intelligence, et que cette adoration n'était autre que la Foi, vertu surnaturelle, don de Dieu, qui nous porte à croire toutes les vérités révélées par Jésus-Christ et enseignées par la sainte Eglise catholique... Commençons, ce matin, par réciter posément et avec réflexion l'acte de Foi -- Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que l'Eglise catholique et romaine me propose à croire, parce que vous les lui avez révélées, vous qui êtes la vérité même. — C'est donc, frères bien aimés, d'après l'autorité de Dieu, sur sa parole infaillible, que nous croyons les mystères de notre sainte religion et les autres enseignements qui en découlent... L'histoire nous apprend, que certains philosophes des temps anciens avaient tant de respect pour l'autorité du fondateur de leur secte, tant de confiance en sa parole, qu'à toutes les difficultés qu'on leur opposait, ils se contentaient de répondre : « *Notre Maître*

l'a dit... » Pourtant, ô disciples de Pythagore, votre maître était un homme sujet à l'erreur, et que d'absurdités n'enseigne-t-il pas. — Il n'importe ; il l'a dit : *dixit*, et nous les croyons. — Comme le chrétien est plus certain et mieux fondé dans sa croyance!... C'est sur l'autorité de Dieu, la Vérité éternelle, que sa foi est appuyée. *Dieu lui-même l'a dit!...* Telle est la réponse que nous pouvons faire aux incrédules de tous les siècles... Qu'ils viennent me dire : Quoi vous croyez à des mystères! Quoi la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie font partie de vos dogmes!.., Je leur répondrai avec les saints martyrs, avec les plus illustres docteurs, avec l'Eglise tout entière : Oui, je les crois, parce que c'est Dieu lui-même, qui les a enseignés... *Deus dixit* : et, avec sa grâce, je verserais, s'il le fallait, mon sang pour les défendre...

Proposition. — C'est de cette vertu théologale et divine, de cette adoration intérieure, qu'on appelle la Foi, que nous parlerons dans cette instruction, et dans celles qui la suivront... Nous traiterons de sa nécessité, de ses qualités, des actes par lesquels elle doit se produire, et des péchés qu'on peut commettre contre cette importante vertu...

Division. — Ce sujet est vaste, et, pour ne pas être trop long, nous allons aujourd'hui nous arrêter à ces deux pensées : *Premièrement*, nécessité de la Foi : *Secondement*, qualités que doit avoir la Foi...

Première partie. — Nécessité de la Foi... Frères bien-aimés, il en est peut-être parmi vous, qui ont fait construire, ou qui se proposent de faire construire une maison. Je désire les interroger un instant. — Voudriez-vous me dire par où vous pensez commencer votre construction? — Mais par les fondations?... — Pourquoi cela? — Par la raison qu'une maison ne serait point solide et croulerait au moindre choc, si elle n'avait pas une base, un fondement solide ; il y a plus, il serait même impossible de l'élever. — Ah! je vous comprends... Eh bien, chrétiens, ce que les fondations sont

pour un édifice, la Foi l'est pour notre sanctification... Sur la base de la construction que vous projetez, viendront se poser les diverses assises de pierre, puis les fenêtres, puis la couverture qui en fera le couronnement ; ainsi sur la Foi s'élève l'Espérance, puis la Charité et toutes ces belles vertus, qui forment la sainteté parfaite... Il faut croire en Dieu, pour espérer en lui ; il faut également croire en Dieu pour l'aimer et pour le servir...

J'ouvre nos saints livres, et j'y trouve une foule de témoignages, établissant cette indispensable nécessité de la Foi... Glorieux saint Paul, vous le docteur des nations, apprenez-nous ce que nous devons faire pour plaire à Notre-Seigneur Jésus-Christ, car nous désirons vivement nous sauver... Est-ce par les richesses, les honneurs, la puissance qu'on lui devient agréable ?. — Nullement ; tous ces titres ne valent rien devant lui... Les riches, les puissants du siècle, les savants des académies : il les a dédaignés ; il n'en a point voulu. *Non multi potentes*, etc[1]. — Mais nous, humbles fidèles, nous avons à lui offrir l'honneur, la probité, l'économie, le travail, cela sans doute doit suffire pour qu'il nous reçoive comme ses enfants. — « Non, reprend l'Apôtre, ni les cérémonies légales, ni les bonnes œuvres purement humaines n'ont de valeur devant lui, mais seulement la Foi qui opère dans la charité... Sans la Foi il est absolument impossible de plaire à Dieu... » Peut-on, frères bien-aimés, se servir de paroles plus énergiques pour nous montrer combien la Foi est une vertu nécessaire, indispensable...

Mais voici l'évangéliste saint Jean, le disciple bien-aimé, l'apôtre de la charité, peut-être sera-t-il moins exigeant que saint Paul. Ecoutons : ce sont les propres paroles de son divin Maître qu'il nous transmettra : « Celui qui ne croit pas, disait notre Sauveur, est déjà jugé et condamné, parce qu'il refuse de soumettre son intelligence au Fils unique de Dieu... Celui qui croit au Fils et sur le chemin qui mène à la vie éternelle. Celui

[1] 1re *Epitre aux Corinthiens*. ch. I, 46.

qui refuse de croire ne possédera point cette vie bienheureuse ; mais la colère de Dieu plane et demeure sur lui[1]. » Vous entendez !... Quiconque aspire à la vie éternelle doit avoir la Foi, et celui qui n'a point cette vertu est pour Dieu un objet d'indignation et de colère...

Souvent, mes frères, pour montrer la nécessité de la Foi, les saints Pères se servent de la comparaison du soleil[2]. Ce que cet astre est pour les yeux du corps, la lumière de la foi disent-ils, l'est pour notre intelligence... Imaginez pour un moment le soleil éteint, ou n'éclairant plus ce monde des rayons de sa lumière. Ce serait une nuit perpétuelle... Quel désordre, quel chaos!... Nul moyen de distinguer les objets qui nous environnent ; nos yeux inutiles et obscurcis ne peuvent rien reconnaître au milieu de ces ténèbres épaisses ; ils se représentent des ombres, des fantômes qu'ils prennent pour des réalités! Et quels dangers ne courrait pas notre corps tout entier, en voulant s'orienter à tâtons au sein de cette obscurité profonde!...

Ainsi, frères bien-aimés, sans la Foi, l'esprit, l'intelligence de l'homme se trouvent plongés dans l'ignorance et dans l'obscurité la plus complète au sujet de Dieu, de notre âme, de nos destinées immortelles... On l'a vu avant Jésus-Christ, quand, privés du flambeau de la Foi, les sages les plus renommés, les peuples les plus policés, méconnaissant leur Créateur, se prosternaient en foule aux pieds des idoles... Ils saisissaient des ombres, des fantômes, croyant tenir la vérité... Pauvres philosophes, dites-nous qui vous a créés?... Ils n'en savent rien!... Avez-vous une âme immortelle? Peut-être... Ils n'en sont pas bien sûrs!... Y a-t-il après la mort un ciel pour les bons, un enfer pour les méchants?... Nous l'ignorons... Venez donc petits enfants de nos catéchismes, éclairés par le soleil de la Foi, dites à ces pauvres savants ce qu'ils ignorent ; venez leur apprendre qu'il

[1] *Saint Jean ch.* III, *vers.* 18 *et suivants.*
[2] *Confer Lohner, verb. Fides.*

n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; que ce Dieu nous a placés dans ce monde pour le connaître, l'aimer et le servir ; que notre âme immortelle rachetée par le sauveur Jésus est appelée à jouir au ciel d'un bonheur sans fin... Il est donc vrai, mes frères, que la Foi est une vertu nécessaire, indispensable...

Seconde partie. — Voyons maintenant les qualités que doit avoir notre Foi pour être agréable à Dieu. Elle doit être *certaine* ; c'est-à-dire que nous devons croire, sans hésitation aucune, aux vérités, qui nous sont proposées par l'Eglise. Elle doit être *humble* et soumise ; la Foi étant, comme nous l'avons dit, un acte d'adoration de notre esprit, qui se soumet à Dieu, comme à la vérité suprême, il est clair qu'un orgueil, qui raisonnerait et disputerait sur nos dogmes divins, enlèverait à cet acte tout son mérite... Notre Foi doit être *complète* ; c'est-à-dire qu'il faut qu'elle accepte toutes les vérités sans en excepter une seule... Une horloge ne saurait marquer l'heure, s'il lui manque une roue ; ainsi vous n'êtes plus un véritable croyant, si vous refusez d'admettre une seule vérité ; l'Eglise vous repousse de son sein. C'est ce qu'elle fit pour Luther. Il avait commencé par nier seulement l'efficacité des indulgences. Pour cette seule erreur, il fut exclus du nombre des fidèles ; et, Dieu l'ayant abandonné, il en vint à enseigner les dogmes les plus monstrueux et la morale la plus infâme. Enfin, notre foi doit être *ferme* et *persévérante* [1].

Cependant, au lieu de m'étendre sur chacune de ces qualités, je vais m'arrêter à une seule, mais qui renferme toutes les autres. Notre Foi doit être vivante ; c'est-à-dire qu'elle doit se manifester par des œuvres en rapport avec nos croyances. Vous croyez par exemple, que le moindre péché mortel nous prive du Paradis et

[1] Ce sujet de la foi a déjà été traité dans ce *Cours*. Se reporter aux *Instructions préliminaires sur le Symbole des Apôtres*. On y trouvera, sur les qualités de la foi, des explications, que nous n'avons pas voulu reproduire ici, où nous traitons ce sujet sous un autre aspect.

nous mérite l'enfer, et néanmoins vous restez des mois, des années peut-être, en état de péché mortel.. Eh bien ! votre conduite est-elle en rapport avec votre Foi?... Vous croyez que Dieu s'est réservé le septième jour, que ce jour, il veut qu'il soit sanctifié par la cessation des œuvres serviles et l'assistance aux offices, et toutefois vous violez scandaleusement le précepte de Dieu qui renferme ces prescriptions... Dites-moi, encore un coup, votre conduite concorde-t-elle avec votre Foi?... Non... Donc, alors votre Foi est morte, puisqu'elle n'agit point...

La preuve de la vie, c'est l'action... Voici un cadavre, l'âme l'a quitté ; il a des yeux, il ne voit pas ; il a des oreilles, il n'entend plus ; il a des jambes, il ne saurait se mouvoir ; ses mains demeurent inactives... C'est l'état de notre Foi, quand la grâce n'est plus en nous, quand le péché mortel trône dans notre cœur et dans notre conscience... Alors notre Foi est morte, ce n'est plus qu'un cadavre... Et cependant, je le disais, la qualité essentielle que doit avoir notre Foi, celle qui renferme toutes les autres, c'est qu'elle soit vivante, et que sa vie se traduise par des œuvres méritoires et conformes aux vérités que nous croyons.

Frères bien-aimés, oui pour être un acte d'adoration digne de Dieu, pour être méritoire il faut absolument que notre Foi soit vivante... « De quel droit peut-il se proclamer chrétien, celui qui vit comme un! païen !... Osera-t-il dire qu'il regarde Jésus comme véritable Fils de Dieu, cet homme qui n'est ni effrayé par ses menaces, ni attiré par ses promesses, qui méprise ses commandements et refuse de suivre ses conseils... Sa bouche dira peut-être qu'il le reconnaît comme Dieu, mais ses actes proclament le contraire[1]. » Ces paroles sévères ne sont pas de moi ; elles sont de saint Bernard, et tous les saints docteurs tiennent le même langage ; ils l'ont

[1] Saint Bernard serm. sur le Cant. des cant, *apud. Lohner verbo ; Fides.*

appris de l'apôtre saint Jacques qui nous dit : « C'est en vain que vous vous vantez d'avoir la Foi ; si les œuvres qu'elle commande ne l'accompagnent pas ; elle vous sera inutile et ne pourra vous sauver [1]... »

Voyons les effets que cette Foi vivante a produits chez les saints, et nous comprendrons mieux encore combien cette qualité est essentielle, indispensable. « Par leur foi, dit saint Paul, les saints ont vaincu les puissances, opéré leur sanctification et gagné les récompenses promises [2]. » Comment cela?... Levez-vous, saints martyrs, quittez, pour un moment, ces châsses, où nous gardons vos précieuses reliques, ou mieux encore, que vos âmes bienheureuses sortent un instant du Paradis ; dites-nous par quel moyen vous avez triomphé des persécuteurs et lassé vos bourreaux?... Quoi donc vous soutenait au milieu de tant de tourments, dont le récit seul nous fait frissonner... Frères bien-aimés, de toutes les bouches de ces héros du christianisme sort une même réponse : C'est la Foi, mais une foi vivante, forte, énergique, qui nous a rendus vainqueurs des tyrans et des persécutions... La Foi me soutenait sur ce gril, où mon corps était brûlé à petit feu, dit saint Laurent! La Foi me faisait saluer avec amour la croix sur laquelle j'allais mourir, ajoute saint André!... C'était la Foi, poursuit sainte Reine, qui m'encourageait lorsqu'on promenait sur tout mon corps des torches embrasées!... Et les persécuteurs étaient domptés, et les tyrans, les bourreaux s'en retournaient honteux et confus de leurs exécutions ; nos martyrs les avaient vaincus... Et vous qui m'écoutez, quelle puissance s'oppose donc à ce que vous soyez de bons chrétiens? Quel tyran vous persécute? quel bourreau vous menace? S'agit-il de subir d'affreux supplices et de perdre la vie?... Non, ce sont seulement vos passions qu'il faut vaincre, et peut-être les railleries, les sarcasmes de quelques impies, qu'il faut mépriser... Que sont

[1] *Epitre* de saint Jacques, ch. II, *passim*.
[2] *Epitre aux Hébreux*, ch. XI, 33.

donc ces puissances à côté de celles dont les saints ont triomphé?... Ah! si la foi était vivante en nous, comme ces ennemis seraient bientôt vaincus et terrassés!...

Par la Foi, les saints ont opéré leur sanctification. Un mot seulement sur cette vérité... Les passions sont de tous les temps, de tous les âges et de toutes les conditions ; or, les saints les ont éprouvées comme nous. Mais la Foi leur montrait le bien et la vertu dans toute leur beauté ; ils ont suivi les inspirations de leur foi, voilà pourquoi ils sont devenus des saints... Un jeune homme, doué des plus beaux talents, sentait le désir de la gloire et des honneurs de ce monde envahir son cœur... Il se disait : « Je veux être riche, considéré, arriver aux honneurs, aux dignités. » Saint Ignace le rencontre, il fait un appel à sa foi ; il lui montre la vanité des biens auxquels il aspire. Ce jeune homme docile à la grâce, foule aux pieds toutes les ambitions humaines, embrasse la pauvreté, se fait missionnaire et devient saint François-Xavier... Suivons aussi, mes frères, les inspirations de la foi ; elle nous apprendra à remplir fidèlement nos devoirs envers Dieu, envers notre prochain, et nous fera opérer ainsi notre sanctification...

Péroraison. — Enfin, saint Paul ajoute que, par leur Foi, mais, je le répète, par une foi vivante et accompagnée des œuvres, les saints ont obtenu les récompenses promises... Quelles sont ces récompenses promises à la Foi?... Frères bien-aimés, vous les connaissez ; ce sont les joies du Paradis, c'est ce bonheur éternel devenu le partage des saints. Deux choses sont nécessaires pour l'obtenir ; la foi et les œuvres... Sans la foi, nos actions, même les meilleures, sont stériles pour le ciel...

J'entends parler des anciens sages du paganisme ; sont-ils au ciel?... Nullement; leurs vertus, n'ayant pas la foi pour principe, n'ont pu mériter une telle récompense... Ainsi, en est-il de certaines bonnes œuvres que font souvent par ostentation ceux qui n'ont pas la foi... Ces bonnes œuvres sont comme une monnaie de faux

aloi, à laquelle il manque l'effigie du prince ; elle est sans valeur devant Dieu... Mais aussi la foi sans les œuvres ne saurait nous sauver. Judas croyait ; une foule de réprouvés ont eu la Foi ; mais, parce qu'ils n'ont pas pratiqué les œuvres que commande la Foi, il leur a été inutile d'ètre baptisés, et de croire toutes les vérités de notre sainte religion... Frères bien-aimés, ne soyons pas de ce nombre ; croyons fermement toutes les vérités enseignées par l'Eglise. Mais, à l'exemple des saints, que notre conduite soit conforme à notre foi ; observons tous les devoirs qu'il nous impose ; pratiquons toutes les vertus qu'elle nous commande ; ce sera pour nous un moyen infaillible d'obtenir un jour les récompenses promises... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Cinquième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Troisième instruction.

—

Croire de cœur et confesser de bouche; actes auxquels la Foi nous oblige.

Texte. — *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit salutem.* Il faut croire de cœur pour obtenir la justice, et confesser de bouche, pour être sauvé. (*Épitre aux Romains*, ch. x, v. 10.)

Exorde. — Mes frères, si, en commençant cette seconde instruction sur la première des vertus théologales,

je vous posais cette question : Qu'est-ce que la Foi ? Vous ne seriez pas embarrassés pour me répondre... « La Foi, diriez-vous, est un don de Dieu et une vertu surnaturelle, par laquelle nous croyons en Dieu et à tout ce qu'il a révélé à son Église... » Bien... Mais si je vous demandais : Comment la foi est-elle *un don de Dieu* ? Quand nous a-t-il doués de cette vertu ?... Vous seriez peut-être moins assurés de donner une bonne réponse... Eh bien, écoutez : La Foi est appelée *un don de Dieu*, parce qu'il nous l'accorde gratuitement, sans aucun mérite de notre part ; c'est une lumière spirituelle, qui nous fait connaître la véracité de Dieu, et nous porte à donner une adhésion pleine et entière aux vérités, qui nous sont enseignées par la sainte Église catholique...

Quand cette lumière nous est-elle communiquée ? — Au moment même de notre Baptême... Je vous étonne peut-être ?... Une comparaison vous fera, je l'espère, comprendre ma pensée... Le grain de froment, lorsqu'il n'est pas étique et rabougri, renferme en lui le germe et les racines de la plante qu'il doit produire... Confiez-le à la terre... Il semble dormir pendant l'hiver ; mais vienne le printemps, vous le verrez se développer en feuilles verdoyantes, pousser une tige. Que si le terrain ne s'y oppose pas et que la saison soit favorable, de cette tige sortira un épi, qui vous donnera des grains au centuple. Ces grains, ces feuilles, cette tige étaient donc, d'une manière invisible, contenus dans la semence jetée sur le sillon...

Ainsi, frères bien-aimés, l'âme de l'enfant, au sortir des fonts sacrés, renferme en elle-même, le germe, le principe de la Foi et de plusieurs autres vertus ; ce germe croît peu pendant les premières années ; mais au moment où la raison se développe, comme la Foi devient facile à cette jeune intelligence !... Que cette âme est belle, pure, croyante, au jour de la première communion !... Puissent, pendant les années qui suivront, les mauvaises passions et les compagnies perverses ne pas étouffer sa foi, et l'empêcher de produire les fruits que

nous en attendons !... Or, dites-moi, chrétiens, est-ce la faute du laboureur si la grêle vient briser les épis en herbe, ou si un terrain trop stérile ne permet pas au grain d'arriver à maturité... Est-ce aussi la faute de Dieu, si les passions et l'indifférence nous ont fait perdre cette foi, que nous avions reçue au baptême ?...

Proposition. — Après vous avoir prouvé, dans la précédente instruction, la nécessité, l'importance de la Foi, je me propose, aujourd'hui, de vous montrer comment nous pouvons conserver cette vertu, et quelles obligations elle nous impose...

Division. — Pour conserver la Foi, pour qu'elle soit méritoire, il faut, *premièrement* croire de cœur, et affirmer sa foi par ses paroles et par ses actes ; *secondement*, il faut la confesser devant Dieu et devant les hommes.

Première partie. — Saint Paul résume dans une seule phrase les obligations qui nous sont imposées par la Foi. — Il faut, dit-il, croire du fond du cœur pour être justifié, et proclamer extérieurement sa foi par ses paroles et par ses actions pour être sauvé [1]. — C'est-à-dire que la foi intérieure, l'assentiment complet de notre esprit, de notre intelligence aux vérités qu'elle enseigne, est absolument nécessaire pour que nous soyons justes et agréables à Dieu. D'un autre côté, la manifestation de notre croyance, soit dans nos paroles, soit dans notre conduite est également indispensable pour conserver et augmenter en nous cette justice intérieure, et nous faire obtenir la vie éternelle...

Mais, saint Apôtre, vous nous paraissez bien exigeant? Vous demandez deux choses ; une seule ne pourrait-elle pas suffire?... Voyons... « Je crois, vous dira certain fidèle, à tout ce que l'Église enseigne ; cependant, le respect humain, la crainte des railleries, l'habitude, mes occupations m'empêchent de manifester cette foi qui vit au fond de mon cœur... Si je souris lorsque des impies plaisantent sur quelques vérités, si même je me joins quelquefois aux

[1] *Epitre aux Romains*, ch, x, v. 10.

propos qu'ils tiennent contre notre sainte religion ; ce n'est pas que j'approuve leurs impiétés... Non, Dieu voit bien, qu'au fond de ma conscience, je crois tout ce que je croyais au jour de ma première communion ! Cela n'est-il pas suffisant ?... Non, mon cher frère, cela ne suffit pas ; il faut la manifestation extérieure de votre foi... Mais ceux qui, sans conviction intérieure, affichent, par leurs actions, une foi qui n'est pas dans leurs cœurs ; ces jeunes filles qui font leurs Pâques par convenance, ces domestiques qui n'ont de religion que pour se faire estimer de leurs maîtres. et tant d'autres, juges, magistrats, instituteurs, fonctionnaires de tout genre, qu'il serait trop long de nommer, ont-ils une foi suffisante ?... Non, frères bien-aimés, si leur intelligence n'est pas intimement convaincue ; ce sont des hypocrites, voilà la vérité... Deux choses, je le répète avec saint Paul, sont absolument indispensables ? Croire de cœur et manifester sa foi par des paroles ou d'autres signes extérieurs.

Nous lisons dans l'histoire de l'Église que le pape saint Marcellin, ayant été amené par l'empereur Dioclétien à faire un acte qui pouvait scandaliser les fidèles et favoriser l'idolâtrie, sut glorieusement le réparer [1]...

L'empereur effrayé du grand nombre des chrétiens, et voyant que le sang des martyrs allait couler par torrents, se persuada qu'il viendrait facilement à bout des simples fidèles, s'il pouvait séduire ou gagner, n'importe comment, le Souverain-Pontife... Il fait donc venir Marcellin dans son palais. « Je sais, lui dit-il, que vous êtes peut-être destiné à changer en une amitié fidèle la haine que je portais jusqu'ici au nom chrétien... Venez, et que le peuple entier soit témoin de notre réconciliation, et de la bienveillance que je vous témoigne... » Saint-Marcellin, qui voyait chaque jour son troupeau décimé par la persécution, suivit sans défiance l'empereur, désirant vivement en obtenir la paix de l'Église... Ils entrèrent en-

[1] Voyez dans l'*Histoire de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras, cette question si controversée.

semble dans un temple dédié à la déesse Vesta. Là, le Souverain-Pontife laissa seulement tomber quelques grains d'encens sur le trépied de l'idole... Bien qu'il n'eût point sacrifié, qu'il n'eût prononcé aucune parole d'apostasie, et qu'il eût conservé dans son cœur la foi intacte et complète, cette marque de condescendance donnée à l'empereur scandalisa les fidèles. Mais le saint répara glorieusement cette faiblesse, et, peu de jours après, se présentant lui-même à Dioclétien, il lui reprochait sa cruauté, confessait courageusement le nom de Jésus-Christ, et recevait la couronne du martyre... Vous voyez, par cet exemple et beaucoup d'autres, que je pourrais vous citer, qu'il ne suffit pas de croire de cœur, mais qu'il faut, dans certaines circonstances, donner des signes extérieurs de sa foi, sous peine d'être pour le prochain une occasion de scandale... Nous devons donc confesser notre foi devant Dieu et devant les hommes...

Seconde partie. — Mais nous, simples fidèles, sommes-nous donc aussi obligés d'affirmer notre foi devant Dieu et devant les hommes... Oui, frères bien-aimés ; et surtout de nos jours où l'impiété lève audacieusement la tête, où je ne sais quelle funeste indifférence tend à tout envahir, nous, chrétiens qui avons la foi, nous devons, par notre conduite, par nos paroles, par toutes nos actions, protester, avec toute l'énergie de notre conviction, contre les défaillances et les lâchetés, dont nous sommes les témoins... Le témoignage d'amour le plus méritoire et le plus héroïque que notre adorable Sauveur reçut pendant sa Passion, ce fut, sans aucun doute, celui de sainte Véronique... Le voyez-vous, cet adorable Jésus, chargé de sa croix ; cette foule qui l'accompagne l'accable de railleries, d'insultes, de malédictions et de coups... Accours, pieuse femme, viens te jeter à ses pieds... Intrépide, elle s'avance ; qui lui importent, à elle, les sarcasmes et les injures!.. Elle essuie le visage de son Jésus... Elle l'adore, quand tous le méconnaissent et l'outragent!... — A la bonne heure! — Voilà du courage, voilà de la foi!... « Vous, impies, vous ne croyez à rien ; moi je crois

à toutes les vérités que m'enseigne la sainte Église ; vous ne venez jamais aux offices, moi j'y assiste régulièrement. Vous plaisantez sur la confession, sur l'Eucharistie ; venez à Pâques, venez à la messe de minuit, et vous me verrez agenouillé à la table sainte pour recevoir et adorer mon Dieu. » Voilà comment il faudrait parler et agir !...

Hélas ! que ce courage est rare, et que de chrétiens dissimulent lâchement la foi qui vit au fond de leur cœur... Je ne veux pas faire de la politique ; mais une réflexion me frappe : je veux vous la communiquer... Remarquez-vous comme un jour d'élection, surtout dans nos grandes villes, les hommes de désordre s'unissent et votent comme un seul homme, tandis que les bons citoyens, insoucieux et indifférents, s'abstiennent ou dispersent leurs suffrages... La même chose a lieu quand il s'agit de la Foi, les incrédules, les impies, qui le plus souvent sont les hommes de rien, ou des femmes mal famées, ont le verbe haut !... Et nous chrétiens timides, quoique plus honnêtes et plus nombreux, nous semblons les craindre et rougir devant eux de notre Foi !...

Voyons donc, en peu de mots, à quoi cette Foi nous oblige, et comment nous devons la confesser devant Dieu et devant les hommes...

Devant Dieu... La Foi étant, comme nous l'avons dit, un acte d'adoration, de soumission de notre intelligence à Dieu comme Vérité éternelle, il est clair que nous devons lui donner des témoignages de cette soumission... Vous vous acquitterez de ce devoir, si tous les jours vous récitez avec attention le Symbole des Apôtres... Que si vous désirez donner au Maître souverain un témoignage, en quelque sorte, plus réfléchi de votre foi, vous ne manquerez pas de réciter souvent l'acte de foi qui commence par ces mots : *Mon Dieu je crois fermement*, etc. Chaque fois que vous le direz, vous pourrez gagner une indulgence, que les Souverains-Pontifes ont attachée, à cette récitation ; tant il est vrai que l'Église désire que tous nous sachions, et répétions souvent cette formule de foi, que nous avons apprise au Catéchisme...

Il est encore deux circonstances où nous sommes obligés de protester devant Dieu, que nous avons la Foi, que nous voulons lui rester fidèles. La première, c'est lorsqu'il nous survient des doutes contre les vérités de notre sainte religion... Nous devons nous souvenir alors que nous sommes sous le regard de Dieu, et protester que nous voulons rester ses disciples,et demeurer à toujours les enfants soumis de la sainte Église... La seconde circonstance, c'est le moment de la mort. La mort, mystérieux passage, qui de cette vie nous transporte dans la demeure de notre éternité... C'est l'instant décisif, c'est le moment où Satan redouble ses efforts ; c'est aussi celui où, les lèvres collées sur le crucifix, nous devons dire et répéter souvent : « Mon Dieu je crois fermement à vos grandeurs infinies, à votre amour, à votre miséricorde... » Si l'on a vu saint Martin et tant d'autres saints tourmentés par les démons au moment de la mort, qui de nous oserait assurer,qu'à cet instant suprême, il sera à l'abri des attaques de ces esprits infernaux... Donc, armons-nous alors du bouclier de la Foi...

Pour conserver la Foi, pour remplir les devoirs qu'elle nous impose, nous sommes aussi obligés de la confesser, de l'affirmer devant les hommes... Deux mots seulement... Sans doute, nous ne sommes pas obligés de discuter sans cesse avec les impies ; souvent le silence et le mépris sont la meilleure réponse qu'un simple fidèle doive faire à leurs sottes objections... Mais aussi ne rougissons jamais de notre foi... On peut, pour éviter de provoquer des paroles impies, ou des blasphèmes, s'abstenir de faire le signe de la croix, de dire son *Benedicite*, et de produire certains actes extérieurs de peu d'importance ; encore, dans ces circonstances, doit-on élever son âme vers Dieu, et protester qu'on croit intérieurement dans son cœur.

Ai-je besoin d'ajouter que s'il s'agissait d'une persécution ouverte, ce serait pour nous tous un devoir de confesser, même au péril de notre vie, notre foi devant les hommes... Ici, la moindre dissimulation serait coupable,

et deviendrait une véritable apostasie, c'est-à-dire un renoncement de la foi... Écoutez ce qui se passait au temps de saint Cyprien... Une persécution horrible sévissait contre les chrétiens... Quelques fidèles riches envoyaient leurs esclaves, qui se présentaient sous leur nom devant les tribunaux, et reniaient la foi ; d'autres donnaient une somme d'argent, et on leur remettait un billet attestant qu'ils avaient sacrifié aux idoles... Ils croyaient, par ces moyens ou par d'autres, avoir suffisamment confessé leur foi. — Vous êtes des apostats, leur disait saint Cyprien, — Non, mon père, lui répondait celui-ci, je n'ai pas même été interrogé, et c'est mon serviteur qu'on a pris pour moi. — On l'a pris pour vous, parce que vous l'avez envoyé, pour renier en votre nom ; vous êtes donc un apostat, continuait le saint, et je vous retranche de la communion de l'Église. — Moi, du moins, poursuivait un autre, je ne me suis point fait représenter par un esclave, j'ai donné un peu d'argent, et l'on m'a remis un billet attestant que j'avais satisfait aux ordres de l'empereur, et sacrifié aux idoles ; mais je n'ai rien fait de contraire à ma croyance ; j'ai voulu seulement sauver ma vie avec un peu d'argent. — Vous êtes un lâche et je vous excommunie, répondait le saint évêque ; ce n'était pas de l'argent que Jésus votre Sauveur vous demandait, mais la confession de votre Foi, l'affirmation de votre croyance [1] !...

Péroraison. — Que de choses il me resterait encore à vous dire sur cet intéressant sujet ; nous y reviendrons... Concluons en disant que, pour rendre à Dieu l'adoration de la Foi, nous sommes obligés non-seulement de donner aux vérités qu'il nous a révélées l'assentiment de notre esprit, mais qu'il faut que notre bouche les avoue, que notre conduite les proclame... J'ajouterai que nous devons donner à Dieu des signes de notre conviction intérieure ; en faisant fréquemment des actes de Foi, en ré-

[1] Voir les lettres et les ouvrages de saint Cyprien, et en particulier son Livre *de Lapsis.*

sistant avec énergie aux doutes, qui peuvent naître dans notre esprit, et que, surtout au moment de la mort, nous devons lui unir notre âme par un assentiment complet aux vérités qu'il nous a révélées... Quant à confesser notre foi devant les hommes, Jésus-Christ a prononcé à ce sujet une parole énergique ; veuillez la méditer un instant... Il a dit : « Vous qui me reconnaîtrez devant les hommes, je vous reconnaîtrai un jour pour mes disciples devant Dieu ; vous qui aurez rougi de moi devant les hommes, je rougirai de vous devant mon Père ; je vous dirai : Allez je ne vous connais pas... »

Frères bien-aimés, de quel côté serons-nous ? Parmi ceux que reconnaîtra le divin Sauveur, ou parmi ceux qui n'ayant qu'une foi affaiblie auront rougi de lui !... Je ne sais... Mais pendant qu'il vous est permis de choisir, je vous en conjure, choisissez et choisissez bien !... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Sixième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Quatrième instruction.

—

Obligations particulières imposées par la Foi : 1° aux Supérieurs ; 2° à chaque Chrétien selon sa condition.

Texte. — *Fides tua te salvam fecit.* Votre Foi vous a sauvée. (*S. Matthieu, ch.* IX, v. 22.)

Exorde. — Frères bien-aimés, quand nous lisons l'Évangile, après l'immense bonté et la miséricorde infi-

nie de notre adorable Sauveur, ce qui nous frappe le plus, c'est le mérite, la valeur qu'il attache à la Foi... La plupart des miracles qu'il opère sont une récompense, qu'il accorde à la foi de ceux qui l'ont imploré. — Fils de David, guérissez-moi! s'écrie un pauvre aveugle. — Croyez-vous que je puisse vous rendre la vue? — Oui, Seigneur, vous le pouvez! — Eh bien, soyez guéri!... Et sur-le-champ les yeux de l'aveugle étaient ouverts... Ici c'est un paralytique qu'on lui présente. Ne pouvant pénétrer près de Jésus, à cause de la foule qui l'environne, les amis, les parents du malade ont imaginé un moyen de parvenir jusqu'à lui. Ils percent le toit de la maison ; puis ils déposent le pauvre infirme aux pieds du guérisseur divin, qui récompense leur foi par un miracle... Ailleurs, une femme, atteinte depuis longtemps d'une pénible infirmité, touche avec foi le bord du vêtement qu'il porte ; il se retourne, jette sur elle un regard plein de tendresse ; « Ayez confiance, ma fille, dit-il, votre foi vous a sauvée... »

Pour lui nulle acception de personnes, de condition. de nationalité... La Foi, voilà ce qu'il réclame, ce qu'il loue, ce qu'il exauce. Ce n'est pas en vain qu'un officier païen, un centenier, l'invoque pour la guérison de son serviteur. La foi de ce militaire est tellement grande, qu'il dit à Notre-Seigneur : « Ne vous donnez pas la peine de venir dans ma maison, je n'en suis pas digne ; dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri... » A l'instant même, le serviteur recouvrait la santé... Voici une pauvre femme du pays des Chananéens ; elle vient demander la guérison de sa fille... Qu'une mère est puissante sur le cœur de Jésus, quand elle prie avec foi pour son enfant!... La Chananéenne l'éprouva, car sa foi obtint la guérison de sa fille, qui était tourmentée par le démon...

Je n'en finirais pas si je voulais vous citer tous les traits, qui prouvent la puissance de la Foi... Notre divin Sauveur, prévoyant que cette vertu si essentielle s'affaiblirait un jour chez les Chrétiens, disait avec tristesse à

ses Apôtres. Croyez-vous que lorsque le Fils de l'homme reviendra sur la terre, il y trouve encore un peu de foi? — Doux Jésus, si votre dernier avénement avait lieu de nos jours, que vous trouveriez peu de cette foi vive, énergique, se manifestant par des œuvres.

Proposition. — Oui, mes frères, la Foi est une vertu fondamentale. De sa conservation, de l'accomplissement des devoirs qu'elle prescrit dépend le raffermissement de notre société ébranlée, chancelante, disloquée ; mais surtout de l'observation de ces devoirs dépend une chose, qui nous est toute personnelle, le salut de notre âme... Ne soyez donc pas surpris si j'insiste longuement sur cette vertu... Nous avons vu les obligations générales qu'elle impose à tous les chrétiens ; je veux aujourd'hui entrer dans des détails plus pratiques, et vous dire quels sont les devoirs particuliers que la Foi réclame de chacun de nous.

Division. — *Premièrement* : Obligations que la Foi impose à ceux qui sont supérieurs, n'importe à quel titre. *Secondement* : obligations particulières qu'elle impose à chacun de nous, selon sa condition... Deux pensées sur lesquelles nous allons nous arrêter quelques instants.

Première partie. — Obligations imposées par la Foi aux supérieurs... Si j'avais, frères bien-aimés, à parler devant les grands et les puissants de ce monde, devant ceux qui, dépositaires de l'autorité, sont chargés, pour une partie du moins, des destinées de notre patrie, je leur dirais... Mais, peu vous importe ce que je leur dirais ; cela doit peu vous intéresser ! — Vous désirez cependant le savoir... Eh bien, j'essayerais de leur montrer que la Foi réclame d'eux qu'ils protégent la religion, qu'ils donnent le bon exemple; qu'ils n'affectent point une triste indifférence entre le bien et le mal... Prenez garde, leur dirai-je, vous êtes obligés de vous opposer à l'impiété, au désordre, non pas seulement par de vaines paroles ou des lois stériles, mais par vos actions et par toute votre conduite... Vous souriez peut-être quand on vous parle des bouleversements que méditent les impies ; vous vous dites en

vous-mêmes : « Ce n'est pas nous qu'on massacrera comme otages !... » Ainsi souriaient au temps du déluge ceux qui habitaient les flancs des montagnes ; peu leur importait que les plaines fussent inondées . n'étaient-ils pas en sûreté ?... Et pourtant l'eau monta, monta tellements qu'elle dépassa de quinze coudées les monts les plus élevés...Ce que devinrent les rieurs,chacun le sait !... Leurs cadavres couverts d'une couche de limon étaient mêlés au cadavres de la plaine... Donc, si nous n'avez pas la foi, si vous ne faites pas les œuvres de la foi, vous périrez ; mais les bons chrétiens surnageront, car leur foi les aura placés dans l'Arche !...

Certes, mes frères, s'il est un supérieur, un dépositaire de l'autorité,qui remplisse fidèlement les obligations que la Foi lui impose, c'est l'immortel et bien-aimé Pie IX... Au milieu du pontificat le plus long, le plus difficile, le plus persécuté, dont les Annales de l'Église aient gardé le souvenir ; sa foi a-t-elle défailli un seul instant ?... Non, toujours elle fut à la hauteur des épreuves, et cependant les épreuves étaient grandes... Vaine prudence humaine, qui n'es que faiblesse et hypocrisie, il te foule aux pieds ; il a une prudence supérieure, la prudence de la Foi, la prudence du Christ, dont il est représentant... Sous son illustre pontificat, l'erreur a revêtu toutes les formes ; tantôt elle rugissait comme un lion ; le lion a été vaincu... Elle revenait insinuante comme un serpent ; le serpent eut la tête écrasée... Et, frères bien-aimés, chose consolante ! tous les évêques se sont modelés sur leur chef vénéré, et, comme lui, ils savent remplir toutes les obligations que la Foi leur impose... Gloire donc à Pie IX, notre père bien-aimé ; gloire à tous les pieux évèques de la sainte Église catholique !...

Mais laissons ces grandes questions. Je vous ai promis une instruction pratique... Quels sont donc, dans notre humble village, les supérieurs, et voyons les obligations que leur impose la Foi... Dieu me garde, chrétiens, dans cette chaire, où j'exerce un ministère de charité, de dire la

moindre parole, qui puisse blesser cette belle vertu, et indisposer même le plus petit d'entre vous... Mais, parmi les devoirs qui me sont imposés à moi-même, comme pasteur de vos âmes et votre supérieur dans l'ordre religieux, il y a celle-ci : vous instruire de vos devoirs et vous dire toute la vérité. Malheur à moi, si je ne vous instruisais pas...

Ne voulant plus parler de l'autorité civile, je vois, dans nos paroisses de campagne, et jusque dans les plus humbles villages, deux classes de supérieurs, auxquelles la Foi impose certaines obligations... Ce sont les pères et mères, les instituteurs et les institutrices... Etre chargé d'élever vos enfants, de cultiver leur esprit, d'orner leur intelligence, d'anoblir leur âme, savez-vous, frères bien-aimés, que c'est une fonction noble, relevée, digne de votre admiration comme de votre reconnaissance... Pendant que vous cultivez vos champs, pendant que vous vous livrez aux diverses occupations que votre condition réclame ; voici un homme dévoué, une femme pieuse qui s'enferment de longues heures avec vos enfants, qui consentent à s'en occuper, avec un dévouement vraiment maternel... Que leur enseignent-ils, que doivent-ils leur apprendre ? La lecture direz-vous, l'écriture, l'histoire, les éléments du calcul !... Oui, mes frères, mais le rôle de ceux qui instruisent vos enfants ne saurait s'arrêter là... Ils doivent, dans une certaine mesure, développer leur foi, tirer de leurs enseignements certaines conclusions morales à la portée de ces jeunes intelligences, mais surtout veiller à ce qu'ils sachent leurs prières, et se préparent, en apprenant exactement le Catéchisme, à faire une bonne première communion... Voilà pourquoi, voilà comment la mission des instituteurs et des intitutrices est une sorte de sacerdoce digne de tous nos respects... Heureux ! s'ils savent comprendre tous les devoirs qu'impose cette noble mission ; quelles que soient l'estime, la reconnaissance que leur réservent les hommes, j'affirme que leur mérite sera grand devant Dieu, grande aussi sera la récompense qui les attend...

Mais aussi, frères bien-aimés, il faut que les pères et mères préparent l'âme de leurs enfants, pour que les instituteurs, les institutrices, et nous-mêmes, vos pasteurs, nous puissions y développer la Foi, l'instruction religieuse... La semence ne croit que difficilement dans un terrain qu'on n'a point cultivé. Or c'est vous qui êtes chargés de cette première culture... Sans doute, nous rencontrons parfois des enfants, élevés par des mères pieuses, qui tout jeunes nous donnent sur les éléments de la Foi des réponses si belles, qu'elles font tressaillir de joie leur bon ange ; mais aussi nous en trouvons quelquefois de ces pauvres petits enfants, auxquels leurs parents n'ont jamais parlé du bon Dieu... C'est bien triste ! Je rencontre un enfant de sept à huit ans. — Récitez vos prières,mon petit ami,et vous aurez une récompense.—Je ne les sais pas, me dit l'enfant en rougissant. — Comment, grand comme l'êtes, mon cher ami, vous ne savez pas même le *Notre Père?* — Maman ne me le fait jamais dire... Et le pauvre petit pleurait... Et bien, je vous le dis en vérité, ces pères et mères ne remplissent point à l'égard de leurs enfants les obligations que la Foi leur impose!...

Seconde partie. — Chacun de nous, frères bien-aimés, a également, selon sa condition, à remplir certains devoirs qui lui sont commandés par la Foi... Voyez donc les impies, avec quelle haîne infernale ils s'élèvent, et par leurs paroles et par leurs actions, contre les enseignements de notre sainte religion... Ecoutez les propos que tiennent ces jeunes filles, qui ont abandonné les sacrements, ces femmes qu'on ne voit presque plus à l'église... Elles cherchent, par leurs discours, par leurs railleries, à pervertir celles qui sont restées fidèles... Dites-moi, jeunes filles qui avez conservé la Foi, mettez-vous autant de zèle pour maintenir dans la bonne voie vos campagnes chancelantes, que celles-là mettent d'ardeur pour les entraîner au mal?... Cependant vous le devez, si votre piété est vraie, si votre amour pour Dieu est sincère et bien éclairé... J'ai vu beaucoup d'hommes in-

crédules et impies pervertir leurs femmes, détruire en elles la Foi, et les empêcher de satisfaire aux devoirs qu'elle commande... Connaissez-vous, mes frères, beaucoup de femmes, même pieuses, qui s'occupent sérieusement de faire renaître la Foi dans le cœur de leurs époux... Cependant c'est pour elles un devoir rigoureux et sacré... Certes, Dieu n'oubliera pas cet article de leur examen, le jour où il les jugera!...

Oui, frères bien-aimés, l'affirmation publique de notre croyance, le zèle pour la conversion du prochain sont deux obligations que nous impose à tous, dans une certaine mesure, la Foi qui vit au fond de nos cœurs. J'ai dit dans une certaine mesure, car je reconnais que ce zèle pour le salut d'autrui, cette confession extérieure de notre foi doivent être réglés par la prudence ; il faut connaître son terrain, saisir adroitement les occasions, et ne pas s'exposer imprudemment à faire proférer des impiétés, et des blasphèmes... Mais aussi, il faut que nous ayons le don de force ; car sans lui, la prudence deviendrait souvent une faiblesse, une défaillance, une lâcheté...

Oh ! je vous entends ; je connais vos excuses... « Chacun pour soi, dites-vous, il me suffit d'avoir la Foi ; je ne suis pas prêtre ; je laisse les autres libres ; je n'en suis point chargé. » — Savez-vous quel est le premier qui a tenu un pareil langage ?...C'est Caïn le fratricide !...Dieu lui demande des nouvelles de son frère, et il lui répond insolemment : Je ne sais ce qu'il est devenu; je n'en suis pas chargé. *Non sum custos fratris mei*...Le malheureux, il venait de le mettre à mort! — Sans doute, ce n'est pas vous qui avez tué la Foi dans ces personnes qui vous entourent ; mais, sachez-le bien, ce n'est pas en vain que Dieu vous a donné de l'influence sur telle ou telle compagne; mais, sachez-le bien, ce n'est pas en vain, femmes chrétiennes, qu'un sacrement vous unit à cet époux : vous devez conserver ou faire renaître la foi dans son cœur; c'est pour vous, je le répète, une obligation... Mais une obligation rigoureuse et sacrée!... Si votre exemple, si vos paroles ne produisent

aucun fruit, ne vous rebutez pas ; il vous reste toujours la ressource suprême de la prière...

Frères bien-aimés, deux mots encore... Il se trouve dans chaque paroisse quelques personnes qui, soit par leur fortune, soit par leur intelligence, soit par d'autres qualités dont Dieu les a pourvus, exercent une certaine influence sur tout ce qui les entoure. S'ils n'ont plus la Foi, je n'ai rien à leur dire... Mais s'ils ont encore dans le cœur ce don si précieux, je leur dirai : Vous avez une mission à remplir ; vous devez hautement pratiquer et affirmer votre foi, afin d'encourager, de fortifier celle des autres... Vous pouvez peut-être plus que nous prêtres, malgré notre zèle et nos prédications... On se défie de nous ; on croit que nous exerçons un métier et non une mission sainte... Si, au contraire, un homme pieux et influent sait affirmer sa foi, en assistant régulièrement aux offices, en pratiquant les autres devoirs que la religion commande, il devient une sorte de missionnaire... Ce rôle honorable, frères bien-aimés, la Foi le réclame de tout chrétien qui possède quelque influence... Ne dites pas : « *J'en fais assez* » Car, au dernier jour, Dieu vous dira à son tour : « J'attendais plus de toi ; la position que tu as possédée sur la terre, je te l'avais donnée pour ma gloire et pour ton salut... tu n'as pas affirmé ta foi ; tu es responsable du mal que tu n'a pas empêché et du bien que tu n'as pas fait... » Soyons donc chrétiens : arrière le respect humain, les vaines excuses et les précautions timides ; elles nous accuseraient au jour du jugement...

Un mot à votre adresse, bons vieillards, qui nous consolez par l'exactitude avec laquelle vous assistez aux offices... C'est bien ; ce n'est pas assez cependant... Vous devez, en remplissant tous les devoirs d'un bon chrétien, affirmer énergiquement votre foi, et donner aux jeunes gens un salutaire exemple... Ecoutez l'histoire d'un vieillard ; il avait la foi. celui-là ; il savait à quoi son âge l'obligeait... Il s'appelait Eléazar ; on voulait le contraindre à faire une chose défendue par la Loi de Dieu. Faites seulement semblant d'obéir aux ordres d'Antiochus, lui

disait-on, et vous serez épargné... Quoi ! s'écria-t-il, à mon âge, j'aurais recours à la dissimulation au lieu d'affirmer ma Foi... Quoi, je donnerais par là aux jeunes gens le sujet de croire qu'elle n'est pas vraie?... Jamais ! Je veux, en pratiquant ouvertement ce qu'elle m'ordonne, me préparer à subir favorablement le jugement, qui attend ma vieillesse, et laisser à ceux qui sont plus jeunes un exemple, qui leur apprendra à se montrer fermes et courageux, quand leur foi sera en danger... Voilà, frères bien-aimés, le devoir que la Foi impose à ceux qui sont avancés en âge...

Péroraison. — Encore un trait d'histoire et je finis... Il y a quelques années, un chapelet fut trouvé dans la première école de France, l'école polytechnique, où sont réunis de cinq à six cents jeunes gens, appartenant aux plus riches familles... Grand scandale, feu roulant de sarcasmes et de plaisanteries... Un chapelet dans un pareil lieu !... Quel est donc le cagot qui peut l'avoir introduit?... Il faut le connaître et le siffler, se disaient les uns aux autres les plus impies... On place ce chapelet en évidence, dans une vaste salle où tous les élèves devaient se réunir... Tout à coup, une voix formidable crie: — Que celui qui a perdu un chapelet, ose venir le réclamer ! — Un élève, le plus instruit de l'école, appartenant à une noble famille, se lève soudain, il s'avance près du railleur. — Je vous remercie, Monsieur, lui dit-il, de vouloir bien me rendre mon chapelet; c'est un cadeau de ma mère et j'y tiens beaucoup. — Des cris d'enthousiasme s'élevèrent du milieu des jeunes gens... « A la bonne heure ! s'écrièrent-ils, voilà un chrétien, un brave il n'a pas peur, il ne rougit pas de sa foi... »

Frères bien-aimés, il en est presque toujours ainsi, quand nous savons franchement et fermement affirmer nos convictions ; les impies eux-mêmes se trouvent désarmés, intérieurement ils nous estiment... Après tout, que nous importe leur estime ou leur blâme? Dieu n'est-il pas là pour nous soutenir ; n'a-t-il pas un paradis pour nous récompenser. Soyons-lui donc fidèles... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Septième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Cinquième instruction.

—

Péchés contre la Foi. Péchés qui tuent en nous la Foi ; péchés qui l'affaiblissent.

Texte. — *Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci...* Ne vous laissez pas séduire par des doctrines incertaines et étrangères. — (*Ep. aux Heb.* Ch. XIII, v. 9).

Exorde. — Peut-être, mes frères, avez-vous trouvé que, dans les instructions précédentes, j'insistais un peu longement sur la Foi, et sur les obligations qu'elle impose à chacun de nous... C'est que ce sujet est d'une extrême importance... De nos jours surtout, il est indispensable que chaque chrétien connaisse, pour les remplir, les devoirs réclamés par cette Foi, qu'il reçut au baptême...

Une comparaison vous fera bien comprendre cette vérité... Depuis six ou sept années environ, tout Français est soldat, tandis qu'il y a dix ans on se contentait de faire un choix parmi les jeunes conscrits ; encore était-il permis de se racheter du service militaire. D'où vient ce changement? Pourquoi arracher aux ateliers les ouvriers qui faisaient leur force? Pourquoi, surtout, enlever à l'agriculture, déjà si éprouvée, les bras dont elle a tant besoin... Pourquoi?... Parce qu'il y a, à côté de nous, un peuple brutal, à demi barbare, qui ne connaît d'autre droit que la force des armes... Il guette la France

comme une proie, et si nous n'avions une nombreuse armée à lui opposer, ses farouches soldats reviendraient bientôt fouler d'un pied insolent le sol de la patrie, et rançonner de nouveau nos campagnes et nos villes... Voilà comment le malheur des temps, et l'ambition insatiable d'un ennemi sans pudeur et sans foi, obligent tout Français à s'exercer au métier des armes...

Ainsi, mes frères, lorsque la religion était respectée, que les impies osaient à peine se montrer, il était permis,peut-être, aux simples fidèles de ne pas afficher un zèle extérieur aussi vif pour la Foi ; les prêtres les pasteurs des âmes suffisaient pour la proclamer et la défendre... Mais voyez donc,de nos jours,l'incrédulité lever la tête, et, encouragée par l'indifférence de tant de chrétiens,oser pénétrer jusque dans nos villages, pour y prêcher la haine de la religion, et venir y provoquer les scandales des enfouissements civils... Cette audace des impies, nous impose à tous l'obligation d'être de véritables soldats de Jésus-Christ ; c'est-à-dire des chrétiens fermes et généreux, ne rougissant point de leur foi, cherchant, au contraire, à l'étendre, à la propager parmi ceux qui les entourent...

Proposition. — Après vous avoir montré ce que la Foi nous commande, les obligations qu'elle nous impose, je vais essayer de vous expliquer les fautes que nous pouvons commettre contre cette vertu si importante... De même que parmi les maladies il en est de terribles qui, en peu de jours, souvent en un instant, font de nos corps un cadavre, tandis qu'il en est d'autres, qui nous affaiblissent peu à peu, et nous conduisent au tombeau après nous avoir fait languir un temps plus ou moins long; ainsi, certains péchés tuent immédiatement la Foi dans notre âme, d'autres la minent petit à petit et finissent souvent par l'éteindre...

Division. — *Premièrement :* Péchés qui détruisent immédiatement en nous la vertu de Foi ; *Secondement* : Péchés qui l'affaiblissent peu à peu et la font souvent disparaitre... Ce sera le sujet de cette instruction.

Première partie. — Commençons, mes frères, par une explication qui, pour être bien comprise, réclame toute votre attention... Tout péché mortel est opposé a la Foi, en ce sens qu'il la rend stérile et sans mérite ; mais il peut ne pas la détruire... Vous manquez à la sainte Messe le Dimanche ; vous calomniez votre prochain en chose grave ; vous ne communiez pas à Pâques ; ce sont là autant de péchés mortels, avec lesquels cependant, vous pouvez conserver en vous la Foi, mais une foi qui n'est plus vivante, qui ne saurait produire aucun fruit pour le ciel...Par les péchés, dont nous allons parler, la Foi elle-même est atteinte... Une comparaison?... La vigne de nos jours est exposée à deux sortes de maladies : l'une, qu'on appelle *odium*, s'attaque aux raisins qu'elle étiole et flétrit,mais elle ne détruit pas le cep ; l'autre,nommée *phylloxera*, ronge le cep lui-même dans sa racine et le fait mourir. Ainsi, tout péché mortel anéantit les fruits de la Foi,tout en la laissant subsister dans l'âme ; mais il est des crimes qui atteignent la Foi elle-même jusque dans son essence...Ce sont l'apostasie et l'hérésie...

Qu'est-ce donc que l'apostasie ?... Frères bien-aimés, c'est le reniement du Sauveur Jésus, le renoncement aux croyances de son baptême... Ecoutez un exemple... Un prince, appelé Julien, avait été élevé dans la foi chrétienne ; mais l'ambition, la jalousie, le désir de régner dévoraient son cœur. Pour arriver à ses fins il abjure la foi de sa jeunesse, renie le Christ, livre son âme à Satan, et embrasse le culte des idoles... Il se fit même le persécuteur de notre sainte religion, dans laquelle il avait été nonrri ; il y eut de nombreux martyrs sous son règne [1]... Aussi mourut-il en véritable réprouvé ; l'histoire a joint à son nom, un titre qui rappelle son infamie : on le nomme *Julien l'Apostat*... Quiconque renoncerait à sa foi pour se faire juif, mahométan ou païen se rendrait coupable du crime d'apostasie....

[1] Voir la grande *Histoire de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras tome X, p. 67 et suiv.

Mais de nos jours, ces reniements scandaleux sont rares... Est-ce à dire qu'il n'y a plus d'apostats?... Hélas! frères bien-aimés, ils sont peut-être plus communs que jamais... Dites-moi ne peut-on pas donner ce nom à tant d'impies, qui, reniant dans leurs cœurs et dans leurs discours les croyances de leur première communion, vivent comme des brutes sans loi, sans religion et sans Dieu?... Demandez-leur s'ils ont une âme immortelle? — S'il y a une autre vie après celle-ci? — Non, répondent-ils, quand on est mort tout est mort. — Y a-t-il un Dieu qui gouverne ce monde? — Selon eux il n'y en a point; ou s'il y en a un, disent-ils en ricanant, il ne se mêle point des choses d'ici-bas. — Oh! je vous en prie, ne leur parlons point de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la vierge Marie, sa sainte Mère; nous aurions la douleur d'entendre de nouveaux blasphèmes!... Ne soyons donc pas surpris si Dieu, qu'ils ont renié, leur retire souvent ses grâces; si nous voyons de temps en temps ces fameux impies mourir comme des brutes, et pour rendre la ressemblance plus complète, demander à être enterrés comme de vils animaux!... Ils devraient du moins ordonner qu'on jetât leur corps à la voirie, afin que leurs restes impies ne vinssent point profaner les lieux où reposent, en attendant la résurrection, les corps de ceux qui n'ont point renié leur foi!...

Un second crime qui tue également dans nos âmes cette vertu fondamentale de la Foi, c'est l'*hérésie*... On appelle hérétiques ceux qui, étant baptisés, ne sont point les enfants de la sainte Eglise catholique, et ne croient pas tout ce qu'elle enseigne... L'hérésie détruit la Foi; la moindre des vérités niée avec opiniâtreté rend coupable de ce crime... Vous ne croyez pas que notre divin Sauveur soit réellement présent dans la sainte Eucharistie?... Vous êtes un hérétique!... Vous ne croyez pas que le sacrement de la Pénitence remette les péchés?... Hérétique!... Vous ne croyez pas que, par nos prières, nous puissions soulager les âmes de nos parents qui sont en Purgatoire?... Hérétique!... De nos jours l'hé-

sie la plus répendue c'est le protestantisme, sorte de religion, divisée en mille sectes, dans laquelle chacun croit ce qu'il veut, et agit comme il l'entend... Je ne veux pas prononcer sur le sort éternel de ceux qui, nés dans son sein, y vivent dans la bonne foi, sans soupçonner la vérité catholique,.. Ceux-là Dieu les jugera selon sa miséricorde et sa justice... Mais ce que j'affirme c'est que tout catholique qui se fait protestant est inexcusable; il quitte la vérité pour embrasser l'erreur; il tue la Foi dans son âme...

Ces paroles vous paraissent sévères, peut-être.Eh bien écoutez comment les Apôtres et leurs discipes traitaient avec les hérétiques de leur temps... Un jour saint Jean l'Evangéliste, l'Apôtre de la douceur et de la charité, allait, selon l'usage, prendre un bain dans un édifice public; il aperçoit un hérétique nommé Ebion. « Retirons-nous, dit-il avec effroi à ceux qui l'accompagnaient, de peur que la toiture ne tombe et ne nous écrase avec cet impie [1]. » Son disciple saint Polycarpe, rencontrant un autre hérétique, appelé Marcion, ce dernier lui dit : — Vous me connaissez sans doute. — Oui, répondit le saint, je te connais; tu es le fils aîné de Satan [2]. — Frères bien-aimés, que ces exemples nous apprennent à fuir les hérétiques, à n'avoir avec eux que le moins de relations possible...

Seconde partie. — Cette réflexion m'amène naturellement à vous parler des péchés qui,en affaiblissant la Foi, sont souvent cause de la perte de cette vertu... Pour ne pas être trop long, réduisons-les à quatre. La fréquentation des hérétiques et des impies, la lecture des mauvais livres, les doutes volontaires contre la Foi,enfin une ignorance coupable des vérités, que nous sommes obligés de connaître...

1° La fréquentation des hérétiques et des impies. Pour les hérétiques, les deux traits que je viens de vous citer

[1] *Vie de saint Jean.*
[2] *Vie de saint Polycarpe.*

disent assez ce que nous avons à faire... Que si nous sommes obligés d'avoir quelques rapports avec eux, ne souffrons jamais qu'ils attaquent en notre présence les vérités enseignées par l'Eglise... Je ne pense pas non plus qu'un bon chrétien puisse, sans pécher, assister à leurs prêches, ou prendre part à n'importe laquelle de leurs cérémonies religieuses... Frères bien-aimés, évitons également la société des incrédules, de ces hommes qui meprisent notre sainte religion et blasphèment ses dogmes saints... Placés près d'un fruit gâté, les fruits sains ne tardent pas à se corrompre; on ne marche pas longtemps dans la fange, sans en contracter l'odeur et sans en recevoir des éclaboussures... Ainsi, la société des impies, leurs discours finissent bientôt par gâter le cœur, flétrir la conscience et diminuer la Foi... Peut-être en est-il parmi vous, fidèles qui m'écoutez, qui ne doivent attribuer qu'à la fréquentation des impies, dont ils n'ont pas su se préserver, cette indifférence, cet amoindrissement de la Foi, qui leur a fait abandonner la pratique des sacrements et d'autres devoirs importants...

2° La lecture des livres hérétiques ou impies est également un danger pour la Foi; ceux qui les lisent pèchent contre cette vertu, et s'exposent à la perdre... Si quelques saints [1] ont dû leur conversion à des lectures pieuses, en revanche un grand nombre de chrétiens ont trouvé, dans la lecture des mauvais livres, la diminution de leurs croyances et peut-être la perte totale de leur foi... Un vénérable solitaire, saint Cyriaque, racontait ainsi ce qui lui était arrivé, au sujet d'un livre hérétique, qui, à son insu, se trouvait dans sa cellule. Une nuit, disait-il, je vis en songe une dame d'un aspect majestueux, qui me parut être la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu... Il me sembla que je la priais d'entrer dans ma cellule; comme elle refusait, je fis beaucoup d'instances. — Non me répondit-elle, je n'entrerai point, parce que tu as chez toi mon ennemi. — A son réveil le saint, surpris et attristé de

[1] Saint Ignace, saint Jean Colombini, etc., etc.

cette vision, cherchait, sans pouvoir le deviner, quel était cet ennemi de la sainte Vierge caché dans sa cellule. Tout à coup il découvrit un livre, qu'on lui avait prêté, et qui, comme ceux que répandent les protestants de nos jours, contenait des blasphèmes contre l'auguste Mère de Dieu... Le livre fut jeté au feu et le saint recouvra la paix [1]... C'est, frères bien-aimés, ce qu'il faut faire de tout mauvais livre, et en particulier de ces brochures que des colporteurs protestants vous distribuent aux foires, et viennent répandre jusque dans nos chaumières... Ne les lisez jamais ; votre foi s'affaiblirait, et Dieu mécontent vous retirerait ce don si précieux, si indispensable pour votre salut...

3° Douter volontairement d'une ou de plusieurs vérités que la religion nous enseigne c'est aussi pécher contre la Foi... J'appelle doute volontaire celui auquel on consent, que l'intelligence entretient, auquel l'esprit s'arrête cherchant, en quelque sorte, des motifs, des raisons pour le justifier... Si, au contraire, on repousse ce doute en faisant un acte de foi ; ainsi rejeté, loin d'être un péché, il devient pour nous une occasion de mérite... Les saints eux-mêmes ont été tentés sur la foi ; saint Pierre de Vérone en est un exemple... Dieu permit qu'il fût assailli par les doutes les plus terribles sur les principales vérités que l'Eglise nous propose. Son âme était comme plongée dans un océan de ténèbres ; son cœur était triste ; il lui semblait que la Foi l'abandonnait... Dans ces angoisses, il eut recours à la sainte Vierge... La douce mère de Jésus, toujours si bonne pour ceux qui l'invoquent, fit cesser cette épreuve. La Foi de ce grand saint devint tellement forte qu'il mourut pour elle... C'est lui qui, blessé à mort par des hérétiques, écrivait avec son sang sur la poussière de la route les premières paroles du Symbole : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant* [2]... Frères bien-aimés, recourons donc aussi à la sainte

[1] Jean Moschus, *Pratum spirituale*, dans Jacques Marchant, tom. IV, p. 62.

[2] Voir la vie de ce saint.

Vierge dans nos doutes contre la Foi,et surtout gardons-nous de leur donner jamais le moindre consentement...

4° Enfin, j'ai ajouté qu'une ignorance coupable des principales vérités de notre sainte religion était un péché contre la Foi... Qu'est-ce donc qu'une ignorance coupable?... C'est une ignorance volontaire causée par la négligence qu'on met à s'instruire de sa religion... Que cette ignorance est commune de nos jours!... On rencontre parfois sur leur lit de mort de pauvres malades, qui ne savent plus même les principaux mystères de la Foi... Nous sommes obligés de les interterroger... Combien y a-t-il de personnes en Dieu?... Qu'est-ce que Jèsus-Christ? Pourquoi est-il mort sur la croix? Qu'y a-t-il dans la sainte Eucharistie?... Ecoutez leur réponse? « J'ai su cela autrefois; mais il y a si longtemps que je ne m'en rappelle plus! » Frères bien-aimés, sans doute un tel degré d'ignorance est rare; mais il n'en est pas moins vrai, qu'on ne cherche pas assez à s'instruire de sa religion... Une preuve encore. Ici, dans cette chaire, nous faisons tout notre possible pour nous faire comprendre : simplicité de langage, détails familiers, exemples, comparaisons. Cependant sommes-nous toujours compris de tous nos auditeurs? Non; parce qu'il s'en trouve, qui ont oublié les premiers éléments de la foi, qu'ils ont autrefois appris dans le Catéchisme... Le Catéchisme, puisque j'ai nommé ce petit livre; eh bien, relisez-le avec attention de temps en temps; sa lecture vous empêchera de tomber dans cette ignorance coupable des principaux mystères de la Foi...

Péroraison. — Et maintenant concluons... Nous devons, au sujet de la vertu de Foi, nous examiner sur les doutes volontaires, sur la lecture des livres impies, enfin sur la fréquentation des incrédules et des hérétiques... Je veux, en terminant, frères bien-aimés, vous citer une histoire, qui vous apprendra comment vous devez répondre aux discours de ces derniers... Notre-Seigneur venait de guérir un aveugle de naissance; les Pharisiens jaloux calomniaient le guérisseur divin en pré-

sence de cet homme. « C'est, lui disaient-ils, un pécheur une blasphémateur, un possédé du démon ; il n'a pu vous guérir... Et lui, plein de reconnaissance, leur répondait tranquillement : « Je sais seulement une chose : c'est qu'il m'a guéri[1]. » Ainsi, aux sots discours des impies ou des hérétiques, qui attaquent notre Foi, répondons simplement : « Dites ce que vous voudrez ; je ne veux pas même vous entendre. Je sais seulement une chose : C'est que je suis catholique. Je crois tout ce que la sainte Eglise m'enseigne... Je veux rester son enfant fidèle et soumis pendant tous les jours de ma vie et à l'heure de ma mort... » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Huitième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Sixième instruction.

—

Nécessité de l'Espérance; motifs sur lesquels repose cette vertu.

Texte.—*Mihi adhere Deo bonum est,et ponere in Domino spem meam.* Il est bon de nous attacher à Dieu, et de placer notre espérance dans le Seigneur. (*Psaume* LI, *vers.* 28).

Exorde. — Nous avons vu, mes frères, comment la Foi était un acte d'adoration de notre esprit, de notre in-

[1] Saint Jean, ch. IX, v. 25.

telligence... En effet, en soumettant humblement notre raison, en croyant, sans hésiter, les vérités, les mystères, qu'il a daigné nous révéler, nous le reconnaissons comme la Vérité éternelle, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper... nous allons maintenant parler de l'Espérance. D'abord, qu'est-ce que l'Espérance?... C'est, vous ne l'ignorez pas, un don de Dieu, une vertu surnaturelle, qui nous fait attendre avec une ferme confiance les biens que Dieu nous a promis... L'Espérance est-elle un acte d'adoration?... Oui, mes frères ; mais ici ce n'est pas seulement l'esprit, c'est le cœur qui adore ; c'est l'amour et surtout une confiance filiale, qui ont la plus grande part à cet acte d'adoration...

Je vois vos chers enfants quitter la classe, et regagner tout joyeux, la maison paternelle... Pourquoi cette allégresse qui brille dans leurs regards et sur leurs fronts?... Ils savent que leurs bons parents vont leur donner la nourriture dont ils ont besoin. Ils ont confiance en vous ; ils attendent de votre tendresse ce qui leur est nécessaire ; et ils ne se trompent point. Or, cette confiance n'est-elle pas pour vous une marque de respect et d'amour, une preuve qu'ils reconnaissent votre bonté, l'affection que vous leur portez?... Elevez ce sentiment à la hauteur d'une vertu surnaturelle, donnez-lui Dieu pour principe, la vie éternelle pour objet, et vous aurez une idée de l'Espérance chrétienne...

Elle honore Dieu, elle le reconnaît,elle l'adore comme infiniment fidele dans les promesses qu'il nous a faites... Pleins de confiance, nous nous jetons dans ses bras comme des enfants d'amour, assurés qu'il veut notre salut, qu'il viendra en aide à notre faiblesse, qu'il nous donnera,si nous n'y mettons point d'obstacles, les grâces dont nous avons besoin pour nous sauver... Redisons-donc avec le saint roi David : *Qu'il est bon de nous attacher à Dieu, et de placer notre espérance dans le Seigneur. Mihi adhærere Deo bonum est*, etc.

Proposition. — C'est de cette douce et consolante vertu d'Espérance, que je me propose de vous entretenir dans

cette instruction et dans les deux suivantes... Nécessité de l'Espérance, motifs sur lesquels repose cette vertu ; quel est l'objet de notre espérance, qualités qu'elle doit avoir ; quels sont les péchés qui lui sont opposés?... Tels sont les points que nous aurons à examiner.

Division. — Ce matin, nous allons nous borner à deux considérations : *Premièrement* : nécessité de la vertu d'Espérance ; *secondement* : motif sur lesquels elle doit être fondée.

Première partie. — Nécessité de l'Espérance. Avez vous jamais remarqué, mes frères, que dans notre âme les différentes facultés se prêtent un mutuel concours?... Ainsi la mémoire aide en nous le jugement ; le jugement de son côté vient en aide à la mémoire. Que nous servirait dites-moi, d'avoir un esprit juste, si notre mémoire ne retenait aucune idée? De quelle utilité serait notre mémoire, si notre intelligence était incapable d'employer les connaissances qu'elle conserve?... De même, dans l'ordre de notre satisfaction, la Foi, l'Espérance et la Charité, travaillent ensemble. La Foi nous fait croire ; mais que nous servirait de croire, qu'il y a un Dieu tout-puissant, qu'il y a un Paradis, séjour de félicités immenses, si l'Espérance ne venait nous dire : que ce Dieu tout-puissant est notre Père, et que ce bonheur immense du Paradis nous est destiné... Voyez donc comme ces deux vertus se tiennent, et sont, pour ainsi dire, inséparables... C'est pourquoi l'Espérance est une vertu aussi indispensable que la Foi.

Frères bien-aimés, il n'est pas besoin d'insister longuement pour vous prouver la nécessité de cette vertu... L'Espérance, même considérée comme qualité humaine, n'est-elle pas tellement indispensable, que sans elle ni la famille, ni la société ne pourraient subsister !... Voici un enfant qui vient de naître ; comme il est petit, faible, misérable !... Que de soins il réclame !... Mère, vous lui donnez ce lait dont il a besoin, vous le réchauffez contre votre cœur ; père, vous travaillez davantage ; il ne manque de rien... Quoi donc vous soutient, au milieu de ces

attentions délicates et de ces soins parfois répugnants ?... L'Espérance !... Oui, vous espérez que cet enfant, devenu grand, sera votre soutien, votre consolation.

Et vous, laboureurs, on vous a vus si souvent, bravant tour à tour la chaleur et la froidure, les orages de l'été, les frimas de l'hiver ; pourquoi déchirer si péniblement le sein de la terre, et tracer ces sillons, tant de fois arrosés de vos sueurs ?... Cessez ces travaux, gardez ce froment, que vous allez confier comme semence à la terre ; celle-ci du moins vous la possédez, l'autre vous ne le tenez pas encore... Ah ! je comprends, c'est aussi l'espérance qui vous encourage ; vous espérez qu'une récolte abondante viendra vous dédommager de vos sacrifices, de vos fatigues et de vos sueurs...

Et toi, hardi navigateur, pourquoi t'exposer aux périls de l'Océan ; une tempête va peut-être t'engloutir ; la mer est féconde en naufrages ! — Mon commerce m'appelle, et j'attends un grand profit du voyage que j'entreprends. — Toi aussi, c'est donc l'espérance qui te soutient !... Et ainsi, frères bien-aimés, nous passerions en revue chaque condition, nous verrions toujours que ce qui encourage l'homme, c'est l'espérance. Elle est l'âme de toute société, le ressort le plus énergique du travail... Enlevez l'espérance ; tout meurt, tout languit ; l'artisan quitte son métier, le soldat déserte son drapeau !...

Eh bien, chrétiens, l'Espérance divine, cette vertu surnaturelle, qui nous fait attendre avec une ferme confiance les biens que Dieu nous a promis, n'est pas moins nécessaire pour notre sanctification... C'est elle qui nous soutient, qui nous encourage dans les efforts, que nous devons faire pour accomplir tous nos devoirs et nous montrer bons chrétiens... Notre divin Sauveur, pour fortifier ses Apôtres, leur parlait souvent de la récompense qui les attendait : « Réjouissez-vous, leur disait il, livrez-vous, à l'allégresse, car une grande récompense vous est destinée[1]. » On vous persécutera, vous serez victimes,

[1] *S. Matth.,* ch. v, vers. 12.

des plus odieuses calomnies ; mais ne craignez rien ; ayez toujours les yeux sur la couronne qui vous est réservée et cette espérance vous soutiendra... Saint Pierre lui faisait un jour cette question : « Maître, et nous qui avons tout quitté pour vous suivre, quelle sera donc votre récompense? » Et Jésus lui répondit : « Vous qui m'avez suivi ; quand viendra le jour de la Résurrection, vous serez assis à la droite du Fils de l'homme, sur douze trônes, et vous jugerez avec Lui les douze tribus d'Israël[1]. Voilà ce qui doit vous encourager. »

L'apôtre saint Paul insiste particulièrement sur cette vertu : « Je rends grâces à Dieu, écrit-il aux fidèles de Colosse, à cause de votre foi vive et de cette ferme espérance des biens du ciel qui vit dans vos cœurs[2]. » Ailleurs, il dit aux Hébreux : « Il faut que celui qui veut s'approcher de Dieu, croie, non-seulement qu'il existe, mais qu'il doit un jour récompenser ceux qui désirent le servir[3]. » C'est à dire que la Foi ne suffit pas, qu'il faut, pour qu'elle soit complète et agréée de Dieu, que l'Espérance l'accompagne... Vous croyez que Dieu existe, qu'il est infiniment parfait ; ce n'est pas assez.... Il faut, de plus, que vous croyiez qu'il est bon spécialement pour vous, et que vous espériez fermement qu'il veut vous sauver... Du reste, saint Paul lui-même en est la preuve ; que de fatigues n'a-t-il pas endurées pour propager l'Evangile !... Naufrages, cachots, flagellation, persécutions de tous genres... Le voilà maintenant prisonnier à Rome et chargé de chaînes pour la gloire de notre Sauveur... Dites-nous donc, noble prisonnier du Christ, *vinctus Christi*, ce qui vous a fait entreprendre tant de travaux, subir tant de tourments... L'Espérance !... « Quant à moi, écrivait-il peu de jours avant de mourir, je sais que le temps de mon martyr approche ; mais j'ai rempli ma tâche ; j'attends avec confiance cette couronne de justice que le Seigneur m'a promise, et qu'il m'accordera comme

[1] *S. Matth.*, ch. XIX, vers. 27 et suiv.
[2] *Aux Coloss.*. ch. I, vers. 4.
[3] *Aux Hébreux* ch. XI, vers. 6.

un juge équitable [1]. » Voilà, mes frères, comment l'Espérance était la force des saints, au milieu des tribulations : voilà comment elle nous est nécessaire à nous-mêmes, pour nous soutenir et nous encourager dans la pratique de la vertu...

Seconde partie. — Parlons maintenant des motifs sur lesquels repose notre Espérance... il y a deux sortes d'espérances : l'espérance humaine et l'espérance divine, cette dernière est la vertu théologale dont nous parlons...

L'espérance humaine s'appuie sur des motifs humains... Elle n'est pas mauvaise en soi ; mais les fondements sur lesquels elle repose étant souvent faibles et chancelants, elle est presque toujours incertaine... Vous attendez une récompense d'un riche, que vous avez servi avec fidélité ; mais ce riche vous oublie, il manque à sa parole, et votre attente est frustrée. Vous espérez une belle récolte, fruit de votre travail, mais la gelée, la sécheresse, la grêle ou tout autre fléau va ravager vos champs, et votre espoir est anéanti. Ne croyez pas, frères bien-aimés, que l'espérance que vous placez dans votre fortune, dans vos enfants, dans vos amis soit plus certaine et plus assurée... La fortune souvent disparaît ; les enfants sont ingrats ; les amis nous abandonnent... Celui qui place son espérance dans les choses de la terre s'appuie sur un roseau brisé... Du reste, tous ces motifs de nos espérances humaines, fussent-ils plus solides et moins frêles, est-ce que la mort ne viendrait pas bientôt nous montrer la vanité, le néant de la confiance, de l'espoir que nous avons mis en eux.

Un pieux auteur [2] raconte, à ce sujet, l'histoire suivante : « J'entendais, dit-il, dernièrement un noble gentilhomme, qui, sur le point d'expirer, implorait le secours de sa femme. — Ma chère épouse, aide-moi dans les angoisses où je suis. — Celle-ci pleurait et disait : Mon cher ami, comment pourrais je te secourir, puisque ton mal est incurable. — Il appela alors son fils aîné : —

[1] II *à Timoth.*, ch. IV, vers. 6 et suiv.
[2] Corneille la Pierre, *apud.* Jacq. Marchant.

Mon fils, viens à mon aide, j'ai tant travaillé pour toi, je t'ai aimé d'une affection si tendre ! — Ah ! mon père, je voudrais pouvoir vous arracher à la mort ; mais cela dépasse mes forces !... Et ainsi le pauvre mourant fit venir l'un après l'autre ses parents, ses amis, implorant leurs secours, et tous lui répondaient : — Impossible de vous venir en aide ! — O vanité, s'écria-t-il alors, vanité des espérances de la terre... Je vous ai aimés, j'ai travaillé pour vous, et vous ne pouvez m'être d'aucune assistance... Ah ! si du moins j'avais mis mon espérance en Dieu, je ne serais pas confondu... » Frères bien-aimés, tel est le néant des espérances que nous plaçons dans les choses de ce monde...

En est-il de même de l'Espérance divine, de cette confiance filiale, qui nous fait attendre de Dieu les récompenses qu'il nous a promises... Non, mes frères, elle est certaine, infaillible ; elle s'appuie sur des fondements inébranlables... « Mon Dieu, disons-nous, dans l'acte que nous faisons de cette vertu, j'espère qu'en vue des mérites de Jésus-Christ, mon Sauveur, vous m'accorderez la grâce de vous servir en cette vie, et de vous posséder dans le Paradis après ma mort, parce que vous l'avez promis ; et que vous êtes fidèle dans vos promesses... Remarquez bien ; notre espérance s'appuie sur ces deux motifs : les promesses de Dieu et les mérites infinis de notre Seigneur Jésus-Christ...

Dieu, dans sa bonté infinie, nous a créés pour le posséder un jour dans le Paradis. Pour nous encourager à le servir avec fidélité, il nous a dit que nous pouvions compter avec certitude sur cette récompense ; il nous l'a plus d'une fois promise... Je serai moi-même votre récompense, a-t-il dit. Et ailleurs : Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, grande est la récompense qui vous attend au ciel... Cherchez d'abord le royaume des cieux et le reste vous sera donné par surcroit... Avant de remonter vers son Père, notre divin Sauveur nous donnait à tous rendez-vous au ciel... Il disait à ses Apôtres, et dans leurs personnes à tous les fidèles : Ne vous

attristez pas si je vous quitte, si vous aurez encore quelques tribulations sur celte terre ; je vais là-haut vous préparer une place...

C'est bien, nous voilà assurés que cette place nous est promise... Mais je me demande si Dieu tiendra ses promesses envers nous, faibles et misérables créatures?... Oui, frères bien-aimés, les docteurs de l'Ancien comme du Nouveau Testament se lèvent pour l'affirmer. Dieu est puissant et fidèle, dit Moïse, loin de lui le mensonge [1]... Les promesses du Seigneur sont certaines ; chante David ; il se montre fidèle dans toutes ses paroles [2]... Il est fidèle dans ses promesses, le Dieu qui nous a appelés à la Foi, répète souvent saint Paul dans ses Epîtres [3]. Que rien donc ne vous décourage, appuyez-vous sur l'Espérance comme sur une ancre ferme et inébranlable [4]...

Après tout, n'eussions-nous pas cette nuée de témoins, que la raison elle-même nous dirait, qu'un Dieu infiniment parfait ne saurait être trompeur dans ses promesses... Les hommes peuvent avoir ce défaut. Tantôt ils ne veulent pas donner ce qu'ils ont promis ; tantôt ils ne sauraient s'acquitter de leurs promesses, parce qu'ils ont promis plus qu'ils ne pouvaient... Mais Dieu, notre Dieu, il est infiniment au-dessus de ces imperfections, et de ces impuissances. Il est le Tout-puissant ; il peut nous récompenser largement, sans s'appauvrir jamais... Il nous l'a promis, nous pouvons y compter avec assurance ; ses promesses se réaliseront, car le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas...

Le second motif, sur lequel repose notre Espérance est également certain ; infaillible ; peut-être même est-il encore plus rassurant pour nous... Ce sont les mérites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Sans doute, Dieu nous a promis la vie éternelle ; mais, d'un autre

[1] *Deuteron.*, VII, v. 9 ; XXXII, v. 4.
[2] Psaume, XVIII, v. 8 et psaume CXLIV, v. 13.
[3] Ire *Aux Corinth.*, I. v. 9. Ire et IIe *aux Thessal.*, *et passim.*
[4] *Aux Heb.* ch. VI, v. 19.

côté, nous savons qu'il faut être juste, saint, exempt de tout péché pour obtenir ce bonheur ; rien de souillé ne saurait entrer dans le ciel... Frères bien-aimés, s'il en est ainsi, n'y a-t-il pas là de quoi nous décourager et nous faire perdre l'Espérance?... Non, consolons-nous, Dieu n'a pas voulu nous tromper, en nous promettant quelque chose, qu'il nous serait impossible d'obtenir... Il nous a donné son Fils ; il l'a immolé pour nous sur la croix, afin de nous redonner l'espérance du ciel, que nous avions perdue par le péché... Cet adorable Sauveur, que saint Paul appelle avec tant de justesse la source de notre Espérance [1], semble nous dire, du fond de ce tabernacle, où il réside jour et nuit, comme du haut de la croix, sur laquelle il a voulu mourir : « Ayez confiance, je vous ai acheté le bonheur du ciel, et les grâces nécessaires pour y parvenir ; appuyez-vous sur mes mérites infinis ; ils vous appartiennent ; je vous les donne... » Merci, ô Rédempteur divin, nous comprenons maintenant sur quels fondements solides repose notre confiance, et quels puissants motifs nous avons d'espérer...

Péroraison. — Qui donc, en effet, frères bien-aimés, oserait désespérer de son salut au pied de la croix!... Et pourtant, écoutez une histoire, que vous connaissez tous... Un jour, c'était le Vendredi qui précédait la fête de Pâques, à Jérusalem même ; pendant que Jésus, le Sauveur des hommes était chargé de sa croix, un homme, se présentait devant les Princes des prêtres : « J'ai péché, leur disait-il, j'ai vendu le sang du juste. » Puis il jetait à leurs pieds les trente pièces d'argent, prix de sa trahison... Sombre, il sortait les traits bouleversés par les remords, les regards égarés par le désespoir... Seul, il prit le chemin opposé au Calvaire, murmurant en lui-même : « Mon péché est trop grand ; plus de pardon pour moi! » Un arbre se trouvait sur sa route ; il le contempla d'un œil farouche ; Satan le poussait... Arrête, malheureux Judas, que vas-tu faire!...

[1] *A Timoth.*, ch. I, vers. 1.

Vois-tu derrière toi, sur le Calvaire, cette croix qu'on vient de dresser ; cours à cet arbre ; c'est à lui qu'il faut t'attacher, va baiser les pieds du Maître que tu viens de trahir ; sa miséricorde aura des paroles de pardon, même pour toi !... Mais non, vous savez quel fut la fin de ce misérable, et comment le désespoir consomma sa réprobation !... O Jésus mort pour nous sur la croix, nous mettons toute notre confiance en vos mérites infinis ; accordez-nous la grâce de vivre assez chrétiennement, pour mériter de recevoir un jour les récompenses promises à notre Espérance... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Neuvième instruction.

PREMIER COMMANDEMENT.

Septième instruction.

Sur l'Espérance. Objet de notre espérance ; qualités qu'elle doit avoir

Texte.— *Spera in Domino, et fac bonitatem...et pasceris in divitiis ejus.* Espérez dans le Seigneur, faites le bien... et vous jouirez de ses richesses. (*Psaume* XXXVI, *vers.* 3).

Exorde. — Mes frères, tous, sans doute, vous connaissez ce petit arbuste grimpant, qu'on appelle le lierre... Qu'il soit seul et sans appui, il ne saurait se soutenir, il rampe tristement sur la terre ; mais donnez-lui un soutien ; plantez-le au pied d'un chêne ou d'un

sapin de la forêt, il s'enlacera étroitement à cet arbre, vous le verrez croître et grandir avec lui... C'est l'image de notre âme ; ôtez-lui l'appui de l'Espérance divine,elle ne pourra s'élever vers le ciel ; elle rampera sur cette pauvre terre... Oublieuse de ses destinées immortelles, elle n'aura qu'un but périssable, que des affections terrestres... Appuyez-la, au contraire, sur l'Espérance chrétienne, comme un tuteur inébranlable, elle se redresse, elle grandit ; ses pensées, ses désirs anoblis montent et se dirigent vers la vie éternelle... Heureux, frères bien-aimés, ceux qui mettent toute leur confiance en Dieu, leur espoir ne sera point trompé[1]... Le Seigneur, en qui ils auront espéré, les conduira, malgré tous les obstacles, à la possession des biens qu'il leur a promis...

Certain jour, un père conduisait à une grande fête son fils bien jeune encore ; tant que le chemin fut facile, l'enfant marchait seul près de son père. Mais, çà et là, le sentier qu'ils suivaient, était coupé par des ravines et des ruisseaux, que la faiblesse de l'enfant ne pouvait franchir. Il se tournait alors avec confiance vers son père, qui, le prenant dans ses bras, le portait de l'autre côté ; ainsi, malgré son jeune âge, il arrivait en toute sécurité au terme de son voyage... Nous sommes aussi les petits enfants du bon Dieu, une fête splendide nous est préparée dans le Paradis ; il a promis de nous y conduire, il le veut ; suivons-le donc avec docilité ; si des passions, si des chutes même viennent à arrêter nos pas, jetons-nous avec amour, avec confiance dans les bras de sa bonté, elle nous aidera et nous atteindrons le but désiré.

PROPOSITION. — Nous avons vu, frères bien-aimés, sur quels solides fondements reposait cette vertu théologale, qu'on appelle l'Espérance ; je vous ai rappelé les promesses de Dieu et les mérites de Jésus-Christ, comme les deux principaux motifs sur lesquels devait s'appuyer

[1] Psaumes XXI, XXVII, XXX *et passim*.

l'espoir que nous avons d'être sauvés... Aujourd'hui nous allons examiner ce que nous devons espérer, et comment nous devons l'espérer.

Division. — *Premièrement* : Objet de notre espérance ; *Secondement* : Qualités qu'elle doit avoir. Telles sont les deux considérations sur lesquelles nous allons nous arrêter.

Première Partie. — Objet de notre espérance... Je n'ai pas besoin de vous dire comment cette vertu, qui est un don de Dieu, nous est communiquée. Il me faudrait répéter ce que je vous ai dit au sujet de la Foi : qu'au jour de notre baptême, le germe de cette vertu est déposé en nous, que ce germe croît et se développe à mesure que notre raison grandit... Dois-je aussi vous expliquer pourquoi la Foi, l'Espérance et la Charité sont appelées théologales ou divines ? Vous n'ignorez pas, que c'est parce qu'elles ont Dieu pour objet direct, principal ; ainsi par la Foi nous croyons en Dieu, par l'Espérance nous espérons en Dieu, par la Charité nous aimons Dieu.

L'objet direct, principal de la vertu d'Espérance, c'est donc Dieu lui-même ; mais Dieu devant se donner, se communiquer à nous dans le Paradis... Ne l'oublions pas, l'essence de la vie éternelle c'est la possession de Dieu ; le reste n'est qu'accessoire... La jeunesse immortelle des saints, la gloire dont ils sont environnés, les délices dont ils jouissent ne sont que des suites de la possession de Dieu, qui se communique à eux... Ainsi, quand un prince accorde des honneurs à ses amis, leur permet de s'asseoir à sa table, de revêtir ses livrées, ce ne sont ni ces riches habits, ni les mets du festin, ni les honneurs accordés, mais l'amitié du prince qui, seule, forme la gloire essentielle de ceux qu'il chérit ; en effet, cette amitié seule est la source de ces distinctions, qui sans elle disparaîtraient... Dieu vu, Dieu goûté, Dieu possédé, voilà le ciel... Dieu vu avec ses ineffables splendeurs, ses perfections ravissantes, ses beautés infinies ; Dieu goûté avec ses inénarrables douceurs ; Dieu possédé pendant l'éternité avec cette douce paix, cette joie

suave, ce contentement indicible, que cause sa possession ; voilà, frères biens-aimés, la source intarissable où s'abreuvent les saints, le torrent de voluptés célestes où ils s'énivrent : l'océan de délices dans lequel ils se plongent... Ne cherchez pas autre chose dans le Paradis ; Dieu seul, c'est le ciel ; Dieu seul, c'est la vie éternelle ; Dieu seul, c'est l'objet principal de notre espérance!...

Vous l'aviez bien compris, ô vous, brillante lumière de l'Eglise, docteur angélique, pieux saint Thomas d'Aquin ! Nous lisons, en effet, dans la vie de ce grand saint, qu'un jour Notre-Seigneur Jésus-Christ daigna lui apparaître, et, le félicitant de la piété, de la science profonde qui règnent dans ses doctes ouvrages : « Thomas, lui dit-il, tu as beaucoup travaillé pour moi ; pour tant de fatigues, dis-moi la récompense que tu désires ; je veux te l'accorder. » Le saint, jetant sur son divin Maître un regard plein de reconnaissance et d'amour : « Seigneur répondit-il, je n'en veux pas d'autre que vous-même[1] ! » En demandant Jésus pour récompense, c'était Dieu lui-même, c'était toutes les joies du Paradis qu'il demandait...

J'ai dit, mes frères, que Dieu était l'objet principal de notre Espérance. Il est cependant d'autres choses qu'il nous est permis, que nous devons même espérer ; mais comme elles se rapportent à Dieu, et n'ont d'autre but que de nous conduire à la vie éternelle, elles ne forment que l'objet secondaire de notre Espérance. Ce sont les secours et les grâces dont nous avons besoin pour arriver au ciel... Certes, en considérant d'un côté les faiblesses de notre nature, et de l'autre ce qu'il faut faire pour être sauvé : la nécessité de vaincre nos passions, d'observer fidèlement tous les commandements, de nous convertir si nous sommes pécheurs, de persévérer jusqu'à la fin dans l'état de grâce et dans l'amour du bon Dieu ; il y aurait de quoi nous désespérer... Le Paradis nous apparaîtrait comme une tour élevée, inabordable, que

[1] Vie de saint Thomas d'Aquin.

nous regarderions inutilement, sans espoir de pouvoir jamais parvenir au sommet... Non, non, frères bien-aimés, Dieu n'est pas un trompeur ; en nous promettant la vie éternelle, il n'a pas voulu se jouer de nous, et nous ordonner d'espérer une chose impossible... Si une ardente charité, la contrition parfaite, les souffrances du martyr, comme des ailes rapides, ont emporté d'un seul coup certaines âmes au sommet de cette tour ; nous ne sommes point pour cela délaissés. Dieu nous a ménagé, dans les bonnes inspirations de chaque jour, dans les grâces que nous recevons à chaque heure, comme autant de degrés, qui doivent aussi sûrement nous y conduire... Espérons donc avec confiance, non-seulement la vie éternelle, mais soyons de plus assurés que la bonté de Dieu nous fournira les grâces et les secours nécessaires pour y parvenir...

Mais les biens temporels, tels que : la santé, la nourriture, le vêtement, la conservation de la vie présente peuvent-ils être l'objet d'une espérance divine et surnaturelle?... Oui, mes frères ; puisqu'ils dépendent de Dieu, qui seul est le dispensateur de tous les biens... Cependant il faut qu'on les espère en vue de son salut, et relativement à l'objet principal de la vertu d'espérance... J'espère que Dieu me rendra la santé, afin de pouvoir mieux le servir ; mon Dieu, j'attends avec confiance de vous la nourriture qui m'est nécessaire pour soutenir mes forces, afin de remplir les devoirs que vous m'avez imposés... C'étaient ces sentiments qui dirigeaient saint François d'Assise, quand il envoyait ses religieux, sans aucune provision, prêcher la pénitence dans les villes et dans les campagnes : « Frères, leur disait-il, allez avec confiance, rien ne vous manquera. Placez votre espérance dans le Seigneur et il vous nourrira [1]. » Mais si le désir, l'espérance de ces biens est séparée de l'objet final de cette vertu ; si elle manque d'abandon, de soumission à la Providence, alors ce n'est qu'une espé-

[1] Vie de saint François d'Assise.

rance humaine, qui n'appartient plus à la belle vertu dont nous parlons.

Deuxième partie. — Mais quelles qualités doit avoir notre Espérance?... Elle doit être ferme, persévérante et accompagnée de la crainte de Dieu.

1° Ferme... Que ceux-là flottent indécis, incertains dans leur espérance, qui ont mis leur espoir dans les choses de ce monde, ou dans les promesses des hommes!... Quant à nous, nous espérons avec fermeté ; car c'est sur la parole de Dieu même, sur sa fidélité que notre attente s'appuie!... Riche, tu t'es confié dans ton or ; tremble avec raison, une banqueroute, une révolution, des voleurs peuvent détruire en un instant ta fortune!... Laboureur, tu attends des récoltes abondantes ; n'y compte pas avec certitude, un hiver rigoureux peut les flétrir dans leur germe, un été brûlant les dessécher dans leur fleur, un orage les ravager la veille même du jour où tu dois les faucher!... Ne comptez pas non plus avec assurance sur des protecteurs puissants, leurs promesses sont souvent trompeuses ; la place qu'ils vous ont promise, ils la donneront à un autre ; puis aujourd'hui même la mort peut vous priver de leur appui!... Mais nous, frères bien-aimés, quand nous plaçons notre Espérance en Dieu, quand nous nous reposons sur sa promesse, pour attendre de sa fidélité, comme de sa miséricorde la vie éternelle et les secours nécessaires pour l'obtenir, ce n'est pas sur un roseau chancelant, c'est sur un roc inébranlable que nous nous appuyons... C'est sur le Dieu qui, de rien, a fait le ciel et la terre. Il pourrait avec des pierres faire des enfants d'Abraham[1] ; à plus forte raison peut-il faire de nous des élus et des prédestinés?... Comptons avec assurance sur ses promesses...

Un modèle à jamais admirable de cette espérance ferme, ce fut le saint patriarche Abraham. Dieu lui avait dit : « Je te ferai père de plusieurs nations. » Cependant il était vieux ; sa femme Sara était également avancée

[1] Saint Matth., chap. III, vers. 9, et saint Luc, chap. III, vers. 8.

en âge... Aussi se prit-elle à sourire, quand, de la part de Dieu, des Anges lui annoncèrent qu'elle deviendrait mère[1]... Pourtant, malgré toutes les apparences humaines, la promesse de Dieu se réalisa ; Sara mit au monde Isaac... Mais l'espérance comme la foi d'Abraham devaient être soumises à une terrible épreuve... « Prends ton fils unique, lui dit un jour le Seigneur, et viens me l'immoler dans le lieu que je te montrerai!... » Le saint Patriarche n'hésite pas un instant; il ne dit pas: Mais, Seigneur, si je sacrifie mon fils unique, comment les promesses que vous m'avez faites se réaliseront-elles?... Comment serai-je le père de plusieurs nations?.. Comment ma postérité pourra-t-elle égaler en nombre les étoiles qui sont au ciel, puisque je n'aurai pas même un héritier?... Non, il obéit ; son espérance ne chancelle pas, elle reste ferme, inébranlable?... Vous savez comment le Seigneur arrêta le bras déjà levé sur la victime, et récompensa par de nouvelles promesses l'espérance si ferme de son serviteur...

2° Notre Espérance doit être persévérante ; c'est-à-dire, frères bien-aimés, qu'elle ne doit pas être un simple élan de l'âme, une sorte de feu follet, qui brille un instant pour disparaître bien vite. L'Espérance doit être toujours vivante en nous, toujours ferme et inébranlable... Je cherche une comparaison pour rendre ma pensée bien claire... Mais je n'en trouve point... Ah! voici l'Evangile, qui me fournit une histoire, qui, peut-être, pourra nous en servir[2]... Ecoutez : Saint Pierre et les autres Apôtres se trouvaient dans une nacelle ; le vent était si violent, qu'à chaque instant la frêle embarcation menaçait de s'engloutir. Tout-à-coup ils aperçoivent, non loin d'eux, Jésus qui marchait sur les eaux ; ils eurent peur. Or, Jésus les rassurant, leur dit : — « C'est moi, ne craignez rien. » — Si c'est vous, Seigneur, répondit saint Pierre, commandez-moi d'aller à vous. — Viens,

[1] Genèse, chap. xviii, vers. 10 *et passim*.
[2] Saint Matthieu, chap. xiv, vers. 24 et suiv.

lui dit notre Sauveur. — Pierre plein de confiance s'élance à l'instant de la nacelle, marche sans enfoncer sur les flots ; mais, effrayé par le vent qui soufflait avec force, sa confiance diminue ; alors il enfonce dans la mer. Heureusement Jésus était là, il lui tendit la main, le soutint,en lui disant : Pourquoi as-tu manqué de confiance, homme de peu de foi... Au jour de notre première communion, dans d'autres circonstances encore, notre espérance était ferme : Oui, mon Dieu, disions-nous, quoi qu'il arrive, j'espérerai toujours en vous... C'est saint Pierre sautant hardiment de la nacelle pour marcher sur les eaux ; mais cette fermeté de notre espérance dura peu. Survinrent des peines, des épreuves, des tentations violentes ; alors, comme l'apôtre, nous avons perdu quelque chose de notre confiance, nous n'avons plus cette ferme espérance en Jésus, et nous enfonçons peu à peu dans les flots...

Voyez, en effet, combien l'Espérance est diminuée, amoindrie chez la plupart des chrétiens ; elle n'est pas éteinte, car alors ce serait le désespoir ; mais elle semble dormir dans leurs cœurs d'un sommeil de plomb... Allons donc, debout, disciples de Jésus-Christ... L'âme, le cœur, les pensées en haut... Le voyez-vous ce beau Paradis ; il est à vous. Dieu vous l'a promis, comptez sur sa parole. — Mais je suis pécheur ; comment oserai-je espérer? — Tu es pécheur, mon pauvre frère, eh bien, espère, espère plus fermement, plus persévéramment encore, s'il est possible... Jésus est venu pour sauver les pécheurs [1] ; sans cela qni donc serait sauvé !.. Ton âme ravagée par les passions a été dépouillée de tous les biens... De ta foi, de ta piété d'autrefois, des bonnes résolutions, des bons sentiments que tu avais, il ne reste plus rien, ou du moins bien peu de chose ; le péché mortel, comme une lèpre hideuse, te dévore et te ronge... Pourtant espère encore... Redis avec Job, privé de ses troupeaux, de sa fortune, de ses enfants et tout

[1] Saint Marc. chap. II, vers. 17.

couvert d'ulcères : « Mon Dieu, je veux toujours espérer en vous, j'espérerai contre toute espérance... » *Etiam si occiderit me in ipso sperabo*[1].

3°. J'ai ajouté que notre espérance devait être accompagnée de la crainte de Dieu... Comment concilier ces deux sentiments?... D'un côté, je dois mettre en Dieu toute mon espérance, je dois croire avec une ferme confiance qu'il me donnera le ciel ; de l'autre, je dois toujours craindre et opérer mon salut avec tremblement[2].. N'y a-t-il pas là une contradiction?... Nullement, mes frères... Vous allez facilement le comprendre... De la part de Dieu, qui nous a promis la vie éternelle et les secours nécessaires pour y parvenir, notre espérance est certaine, infaillible, puisque Dieu ne saurait manquer à sa parole ; mais relativement à nous, elle n'a pas la même certitude, car nous pouvons ne pas correspondre aux grâces qu'il nous fait, et ne pas nous rendre dignes d'obtenir la récompense promise... Vous promettez un salaire à un ouvrier, s'il s'acquitte d'un certain travail ; vous lui fournissez même tout ce qu'il faut pour l'exécuter facilement ; mais voici que chez cet homme la paresse l'emporte ; il refuse de travailler. Est-ce votre faute s'il est privé du salaire qu'il devait obtenir? De votre côté, vous auriez été fidèle à votre promesse, la récompense était assurée ; il pouvait y compter avec certitude ; mais lui seul, par son indolence, est cause que votre promesse n'aura pas son effet... Ainsi, frères bien-aimés, malgré la certitude de notre espérance, nous avons toujours sujet de craindre, à cause de nos misères et de la faiblesse de notre volonté... Voilà comment et pourquoi notre espérance doit toujours être accompagnée de la crainte de Dieu...

Péroraison. — C'est ce que nous montre l'exemple des saints... Job lui-même bien qu'il dise : « Je veux espérer contre toute espérance, » nous apprend qu'il trem-

[1] Job, chap. xiii, vers. 15.
[2] Epitre aux Philipp., chap. ii, vers. 12.

blait devant la face du Seigneur, comme on tremble devant les flots grossis par l'orage[1]... Et vous, saint Paul, Apôtre des nations, vous n'ignorez pas, qu'après tant de travaux entrepris pour la gloire de Jésus-Christ, ce juge équitable vous accordera la couronne de justice, objet de votre espérance[2], que voulez-vous donc nous apprendre, quand vous dites, que vous n'êtes pas assuré de votre salut, que vous craignez, qu'après avoir prêché les autres, vous ne soyez vous-même un réprouvé[3]? Frères bien-aimés, il veut nous apprendre que la crainte des jugements de Dieu doit toujours accompagner notre espérance... Un trait encore... Saint Philippe de Néri était parvenu au plus haut degré de perfection : extases, révélations, don de prophétie, pouvoir de faire des miracles. Dieu lui avait communiqué toutes ces grâces de choix, qu'il n'accorde qu'aux plus grands saints[4]... Eh bien, écoutez quelle était sa prière habituelle, et comment la crainte de Dieu s'unissait dans son âme à l'espérance la plus ferme : « Mon Dieu, disait-il, je compte sur vous ; mais défiez-vous de moi, car je puis vous offenser et vous trahir... » Tels doivent être nos sentiments frères bien-aimés, ayons en la bonté de Dieu une espérance ferme, une confiance filiale ; mais soyons aussi pénétrés d'une crainte salutaire pour sa justice ; ainsi, nous le servirons avec amour, et nous éviterons de l'offenser... Ainsi-soit-il.

[1] Job, chap. XXXI. vers. 23.
[2] II à Timothée, chap. IV, vers. 8.
[3] I aux Corinth., chap. IX, vers. 27.
[4] Voir la vie de saint Philippe de Néri, *passim*.

INSTRUCTION POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Dixième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Huitième instruction.

—

Péchés contre l'espérance : désespoir ; présomption.

Texte. — *Etsi coram hominibus tormenta passi sunt, spes illorum immortalitate plena est...* Bien que les justes aient souffert devant les hommes, leur espérance les a mis en possession d'une gloire immortelle. (*Sagesse*, ch. III vers 4.)

Exorde. — Mes frères, un capitaine fameux des anciens temps, Alexandre le Grand, je crois, conduisant ses soldats à la conquête d'un vaste royaume, commença par leur distribuer tout ce qu'il possédait d'argent. Que réservez-vous donc pour vous, lui dirent ses amis étonnés ? L'Espérance, répondit-il... On a beaucoup vanté ce mot, comme révélant dans l'âme de ce prince des sentiments élevés, joints au désintéressement... Cependant, quelle pouvait être cette espérance d'Alexandre : faire périr quelques millions d'hommes, ravager de nombreuses provinces, puis mourir à la fleur de l'âge par suite de ses excès... Vraiment, c'était bien la peine !...

Comme l'Espérance chrétienne est plus élevée, plus noble, plus digne d'être conservée !.. Glorieux martyrs, je vous vois sacrifier vos biens, livrer vos membres aux tortures, rougir de votre sang les instruments de supplices, et donner votre vie comme une chose de nulle va-

leur... Que gardez-vous donc pour vous ?... — L'Espérance ! — Oui, mais l'espérance d'un bonheur éternel... Héros chrétiens, plus d'un d'entre vous aurait pu redire avec saint Etienne : Je vois les cieux ouverts et Jésus assis à la droite de son Père, tenant en ses mains la couronne qu'il me destine... Et vous, illustres confesseurs, saints de tous les âges et de toutes les conditions, vous avez combattu le bon combat, tous vous avez suivi la voie étroite ; quoi donc vous soutenait au milieu des épreuves et des persécutions ? —L'Espérance... C'est elle ; oui, c'est cette vertu divine qui animait les anachorètes dans leurs austérités, elle qui fut la force de tant d'âmes généreuses, qui méprisant le monde, ont lutté contre leurs passions, et se sont sanctifiées en accomplissant fidèlement leurs devoirs de chrétiens... C'est elle aussi qui a ramené tant de pécheurs, pauvres enfant prodigues, dans le sein du père de famille,et en a fait des Pélagies ou des Augustins !...

Proposition. — Oui ; mais, frères bien aimés, pour que l'Espérance produise ces heureux effets, il faut, comme nous le disions dans notre dernière instruction, qu'elle soit ferme, persévérante et accompagnée de la crainte de Dieu... Aujourd'hui, nous allons voir les principaux péchés opposés à cette belle vertu...

Division. — Ils sont au nombre de deux : *Premièrement*, le désespoir ; *Secondement*, la présomption.

Première partie. — Et d'abord, qu'est-ce que le désespoir? On appelle désespoir la persuasion *volontaire et délibérée* de ne pouvoir opérer son salut, soit que nous jugions que nos péchés sont trop grands, soit que nous pensions que Dieu ne veut pas, ou ne peut pas nous les pardonner... J'ai dit persuasion *volontaire* et *délibérée*, pour ne pas confondre le désespoir avec certaines tentations, qui peuvent parfois survenir aux âmes les plus pieuses... Saint François de Sales eut,pendant plusieurs mois,une de ces terribles tentations. Il lui semblait que le ciel était fermé pour lui, qu'infailliblement il serait réprouvé... Sous l'influence de cette pensée, il séchait de

douleur ; mais il ne niait pas, il ne blasphémait pas la miséricorde de Dieu... Un jour, il entre dans une église, et, s'adressant à la douce vierge Marie, il lui fit cette prière : « O divine mère de Jésus, si je dois être assez malheureux pour me trouver séparé de votre Fils pendant l'éternité, obtenez-moi du moins la grâce de l'aimer de tout mon cœur, pendant que je vivrai sur cette terre[1]... » Après cette prière, la tentation disparut et le saint recouvra le calme et la paix... Voyez au contraire Caïn, lorsqu'il a tué son frère Abel ; le désespoir s'empare de son âme : « Mon péché est trop grand, dit-il, pour qu'il me soit jamais pardonné [2]. » Il s'éloigne de ses parents et va traîner seul avec ses remords une existence malheureuse et maudite... Infortuné, si tu t'étais jeté entre les bras de la Miséricorde, ton crime, tout grand qu'il fût, eût été pardonné, et tu ne serais pas le premier homme pour lequel l'enfer se soit ouvert...

Mais quelles sont les sources du désespoir ? Elles sont en grand nombre, indiquons seulement les principales. La grandeur de nos péchés. Nous avons vu par l'exemple de Judas, nous venons de voir par celui de Caïn, que c'était là souvent une cause de désespoir... Sans doute, Frères bien-aimés, nous devons trembler en considérant le nombre et l'énormité de nos fautes ; mais cette crainte doit être une crainte salutaire, qui nous porte à les regretter et à nous jeter avec une amoureuse confiance dans les bras de Dieu... Sa miséricorde est plus grande que notre malice ; et lui-même a promis avec serment de nous pardonner, quelles que fussent nos iniquités, si nous voulions recourir à lui avec confiance [3]... Nous lisons dans la vie de sainte Catherine de Sienne [4], qu'un jour on recommanda à ses prières un pécheur souillé de crimes énormes... Le malheureux se croyait déjà damné, et, comme Judas, il allait mourir en désespéré... Au

[1] *Vie de saint François de Sales.*
[2] *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.* Genes., IV, 13.
[3] Isaïe, ch. I, v. 18.
[4] *Apud Surium* 19 *Aprilis.*

moment où la sainte priait pour cet infortuné, Jésus daigna se montrer à elle. — Comment oses-tu, ma fille, lui dit-il, me demander la grâce de ce pécheur? Sais-tu quels sont ses crimes? C'est un blasphémateur effronté, qui, entre autres forfaits, a livré aux flammes mes propres images et celles de ma douce Mère!... Ne mérite-t-il pas d'être un tison d'enfer et de brûler lui-même pendant l'éternité! — Et la sainte, versant des larmes, ne cessait de crier: Pardon pour ce pauvre pécheur... Notre-Seigneur se laissa toucher par les prières de son humble servante, et accorda à ce misérable la grâce de mourir comme un prédestiné!...

Une seconde source de désespoir, c'est cette déplorable facilité avec laquelle nous retombons si souvent dans les mêmes fautes... Pauvre âme, tu t'étais convertie sincèrement à l'occasion d'une mission, d'un jubilé... Aidé de la grâce, tu avais fait un effort surhumain pour confesser tes fautes, fuir les occasions et sortir de l'état du péché... Puis tout à coup, les faiblesses premières ont reparu, les occasions sont venues à ta rencontre, peut-être même les as-tu cherchées : tu es retombée plus bas encore dans cet abîme dont tu étais si péniblement sortie... Oh ! je comprends ton état; le découragement s'est emparé de toi; le désespoir t'a envahie!... C'est fini, dis-tu, Dieu m'abandonne ; je ne saurais me sauver ; plus de pardon pour moi... Frères bien-aimés, loin de moi la pensée d'encourager le mal; oui, sans doute, nous devons gémir et trembler, en voyant avec quelle déplorable facilité nous retombons sans cesse dans les mêmes fautes... Cependant, laissez-moi vous dire que cette faiblesse de notre nature, Jésus-Christ la connaissait, que ces rechutes, il les a prévues... Saint Pierre lui disait un jour : Maître, dois-je pardonner seulement sept fois ? — Que dis-tu, ô Pierre, quoi ! tu oses mettre des bornes à ma miséricorde ! Ce n'est pas seulement sept fois ; c'est toujours qu'il faut pardonner au pauvre pécheur pourvu qu'il soit bien disposé!...

Frères bien-aimés, non, jamais de découragement ni

de désespoir... Dieu veut certainement nous sauver : il a promis de nous en fournir les moyens... Quel que soit notre état, cette pensée doit faire fleurir l'espérance dans nos âmes... Il permet le mal ; mais sa miséricorde sait en tirer un bien... Si David n'eût pas péché, son amour pour Dieu, sa reconnaissance eussent peut-être été moins vifs, et nous n'aurions pas ses beaux cantiques dans lesquels s'épanchent, d'une manière si touchante, sa douleur et son repentir... C'est en se rappelant les désordres de sa vie passée, que saint Augustin écrivait ces pages attendrissantes, témoignages immortels de son amour et de sa reconnaissance... La miséricorde de Dieu est infinie, tandis que notre malice, si grande qu'elle soit, a des bornes... Dieu sait tirer le bien même du mal [1] ; notre faiblesse, nos misères sont, en quelque sorte, les écluses par lesquelles le fleuve de sa miséricorde s'épanche sur le monde... Du courage donc ; si nous avons en Dieu une ferme espérance, sa bonté saura faire jaillir, de nos propres fautes, sa gloire et notre sanctification. « Dieu de bonté, s'écriait saint Bernard, l'espérance seulement obtient de vous le pardon, et ce n'est que dans le vase de la confiance que vous versez le baume de la miséricorde [2]. »

Seconde partie. — Frères bien-aimés, nous venons de dire comment on péchait contre l'Espérance par défaut ; nous allons examiner comment on pèche contre cette belle vertu par excès, c'est-à-dire par présomption... Qu'est-ce donc que la présomption ? C'est une confiance *téméraire*, qui nous fait espérer que Dieu nous sauvera, sans que nous fassions nous-mêmes les efforts nécessaires pour nous sauver...

Que ce vice est commun, surtout de nos jours !... Causons un moment ensemble, et vous allez comprendre que peut-être parmi nous, personne n'en est exempt... Dites-moi, vous tous qui m'écoutez, vous avez bien l'in-

[1] Conf. saint Thomas, première part., quest. XXII.

[2] *Sola spes apud te miserationis obtinet locum; nec oleum misericordiæ nisi in vase fiduciæ ponis.* Serm. III *de Annunt.*

tention, le désir, l'espoir d'aller un jour en Paradis ; car je ne pense pas qu'il y ait, dans cette assemblée, un seul de ces insensés, qui disent : Quand on est mort, tout est mort !... J'entends votre réponse : Oui dites-vous, nous avons l'espérance de nous sauver. — Bien ; mais voyons ce que vous faites pour justifier cette espérance ?... Vous qui remettez de jour en jour votre conversion, et qui croupissez depuis de longues années dans l'état du péché mortel, sans faire aucun effort pour en sortir, vous espérez donc être sauvé ! — Oui, parce que je me propose de me confesser plus tard, ne fût-ce qu'au moment de la mort ! — Mais Dieu vous a-t-il promis ce temps, sur lequel vous comptez ? Est-il venu vous dire : « Sois tranquille, offense-moi sans aucune crainte ; je te convertirai sur ton lit de mort !... » S'il ne vous a pas fait cette promesse, votre espérance n'est qu'une présomption téméraire, qu'une dérision injurieuse de la miséricorde de Dieu...

Vous qui malgré les fautes qui chargent votre conscience, attendez certaines époques fixes pour vous confesser, croyez-vous votre espérance mieux fondée, a-t-il promis de vous attendre jusqu'à Pâques ou à Noël ?... N'a-t-il pas dit, au contraire, que la mort viendrait comme un voleur ? Ne peut-elle pas vous surprendre demain, cette nuit, aujourd'hui même ?... Comprenez-vous que votre attente n'est aussi qu'une présomption téméraire ?... Oh, dites-vous, je ne crains rien, chaque soir je me recommande à la sainte Vierge, et j'espère bien qu'elle m'obtiendra la gâce de ne pas mourir subitement !... Mère de miséricorde,pieuse et douce Marie,loin de moi la pensée de contester votre bonté, de nier votre tendresse,de mettre en doute votre clémence ! Non,non... Mais si la douleur pouvait vous atteindre au sein de ce bonheur, de cette gloire éblouissante devenus votre partage, quelle tristesse n'éprouverait pas votre cœur, en voyant de pauvres âmes s'appuyer sur la confiance qu'elles ont en vous, pour rester, avec je ne sais quelle sécurité funeste, dans l'état du péché !...

C'est encore pécher par présomption et contre l'espérance que de mettre sa confiance en soi-même, de compter sur ses propres forces pour éviter le mal, ou sur ses propres mérites pour obtenir le ciel.

Le soir de son arrestation, notre divin Sauveur, voulant prémunir ses Apôtres contre la tentation, et les engager à recourir à la prière, leur disait : « Cette nuit même vous serez tous scandalisés à mon sujet, et vous m'abandonnerez. » Soudain, Pierre se lève : « Maître, dit-il avec énergie, quand tous vous abandonneraient, moi jamais ! » — Tu comptes trop sur toi-même, mon ami, lui dit l'adorable Jésus ; avant que le coq ait chanté, tu connaîtras ta propre faiblesse ; car tu m'auras renié trois fois ! — Vous savez, frères bien-aimés, comment, à la voix d'une simple servante, Pierre protesta jusqu'à trois fois qu'il ne connaissait pas Jésus de Galilée... Prince de Apôtres, après cette chute vous n'avez point désespéré de la miséricorde de votre bon Maître ; vous avez pleuré votre faute ; elle vous fut pardonnée... Mais telle fut depuis son humilité, sa défiance de lui-même, qu'il eut peur de ne pas avoir assez de force pour subir le martyre ; il s'éloignait de Rome, pour l'éviter, quand Jésus daigna lui apparaître et l'encourager[1]... Cet exemple nous apprend à ne pas nous jeter imprudemment au milieu des tentations, et, si bien disposés que nous soyons, à ne pas compter sur nos propres forces, mais sur la grâce de Dieu, pour faire le bien et éviter le mal...

Une autre sorte de présomptueux, ce sont ces honnêtes gens selon le monde qui, s'appuyant sur certaines qualités humaines qu'ils pensent avoir, se persuadent qu'ils n'ont pas besoin de la miséricorde de Dieu... Vraiment, ils sont si probes, si réguliers dans leur conduite, que le bon Dieu, pensent-ils, n'oserait pas les damner... Il est vrai qu'ils ne se confessent jamais, qu'ils laissent de côté plusieurs devoirs imposés par la religion ; mais

1 Confer. Baronium, *ad Ann.* 69, num. 6.

que leur importe, ne valent-ils pas beaucoup mieux que nous autres qui nous confessons?... Insensés, vous êtes des orgueilleux ; votre espérance est vaine, parce qu'elle ne s'appuie pas sur les mérites infinis du Sauveur Jésus. Vous ignorez donc que nous ne valons devant Dieu que par notre humilité... Le bon larron est au ciel, parce qu'il s'est humilié, et les juges qui l'ont condamné, et tant de sages, honnêtes gens du paganisme, sont probablement en enfer, parce qu'ils ont été des présomptueux et qu'ils ont compté sur eux-mêmes !...

Péroraison. — Frères bien-aimés, je le répète, pour que notre espérance soit juste, légitime, il faut qu'elle s'appuie sur la bonté de Dieu, sur les mérites infinis du Sauveur Jésus, et non sur quelques pauvres qualités que nous penserions avoir. Fuyons la présomption, mais aussi évitons le désespoir. Je veux encore finir par une de ces belles histoires, qui dilatent le cœur et nous font admirer et bénir la miséricorde de Dieu... C'était au mois d'août de l'année 1848, un sergent de grenadiers venait d'être condamné à mort pour crime d'assassinat sur son lieutenant. Il devait être exécuté le trois novembre à Vincennes. Quand l'heure du départ fut arrivée, il monta avec l'aumônier dans la triste voiture qui devait l'y conduire... Comme il avait eu le bonheur, depuis son jugement, de revenir aux pensées de la foi, il était résigné. Il se montra paisible pendant le trajet. Ce n'est pas la mort, disait-il une fois en versant de grosses larmes, ce n'est pas tout cela qui me fait pleurer... c'est mon père et mes pauvres parents... La mort, elle n'est plus rien pour moi. Je sais où je vais ; je vais là-haut près de mon Dieu, je vais chez nous... Dans quelques moments j'y serai... Je suis un pécheur, un grand pécheur, le plus grand de tous les pécheurs ; je me mets au plus bas, j'ai offensé Dieu, j'ai péché !... Mais Dieu est bon, j'ai une immense confiance en lui... Oh ! que je crois fermement à toutes les vérités de l'Église... que je suis dans un grand calme... Quel beau jour ! bientôt je vais être avec mon Dieu... je ne mérite rien, je suis un misérable ;

mais Notre-Seigneur Jésus-Christ est si bon, je mets en lui toute mon espérance... Il mourut dans ces beaux sentiments, et son âme fut reçue dans le Paradis comme celle du bon larron, parce qu'il n'avait pas désespéré de la miséricorde de Dieu [1]. Frères bien-aimés, mettons, nous aussi, toute notre confiance dans la bonté infinie de notre Sauveur, et répétons souvent ces paroles du saint roi David : Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance, accordez-moi la grâce de n'être point couvert de confusion pendant l'éternité. *In te, Domine, speravi, non confundar in ternum.,*. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Onzième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Neuvième instruction.

—

Charité : sa nécessité ; son excellence.

Texte. — *Super omnia autem caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.* Avant tout, ayez la charité ; c'est le lien de la perfection. (*Ep. aux Col.*, ch. III, v. 14

Exorde. — Frères bien-aimés, nous avons dit que le culte intérieur, que nous devions à Dieu, consistait surtout dans la Foi, l'Espérance et la Charité... Par la Foi

[1] Conf. *La Voix de la vérité*, nº du 5 novembre 1848.

nous adorons Dieu comme souverainement vrai dans ce qu'il nous enseigne ; par l'Espérance nous reconnaissons son pouvoir et sa bonté ; nous attendons de lui avec assurance les biens qu'il nous a promis... Mais aujourd'hui nous allons vous parler de la plus sublime des vertus, de celle qui rend à Dieu le culte le plus pur, l'hommage le plus agréable : la Charité. Nous verrons tout à l'heure comment cette vertu donne leur mérite à toutes les autres... Par la Foi nous soumettons à Dieu notre intelligence en lui disant : Je crois à tout ce que vous nous avez révélé.. Par l'Espérance nous présentons à Dieu l'adoration du cœur en lui disant : Je sais que vous êtes fidèle dans vos promesses ; j'espère obtenir de vous ce beau ciel pour lequel vous m'avez créé...Mais par la Charité, ce n'est pas seulement notre intelligence, notre cœur, ce sont toutes nos facultés, qui offrent au Dieu suprême les adorations auxquelles il a droit... Grand Dieu, je reconnais que vous êtes infiniment bon, infiniment puissant, infiniment sage, infiniment aimable. Ces perfections infinies que vous possédez, je les aime toutes, je les adore ; je me prosterne devant votre justice comme devant votre miséricorde. Oui, souverain Maître de l'univers, tout en vous mérite notre amour, notre vénération et nos respects... Voilà, mes frères, la Charité... Comme l'apôtre saint Paul avait raison, quand il disait : La Foi, l'Espérance et la Charité sont trois grandes vertus, indispensables à quiconque veut se sauver, mais de ces trois vertus, la Charité est la plus grande et la plus sublime[1] !....

Proposition. — Frères bien-aimés, c'est donc de cette vertu si noble, si belle et si douce, que nous vous parlerons dans cette instruction et dans celles qui suivront... Que de choses aurions-nous à vous dire sur cet admirable sujet ; mais nous saurons nous borner, et vous donner quelques détails à la fois instructifs et intéresants ....

[1] *Aux Corinth.*, ch. VIII, v. 13.

Division. — Aujourd'hui je m'arrêterai à deux pensées. *Premièrement* : Nécessité de la Charité. *Secondement* ; Excellence de la Charité.

Première partie. — Et tout d'abord, une question du Catéchisme : Qu'est-ce que la Charité ? Écoutez et pesez bien chaque mot de la réponse à cette question... « La Charité est un don de Dieu, une vertu surnaturelle, qui nous fait aimer Dieu pour lui-même et par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu. » — Vous avez bien compris... Comme la Foi et l'Espérance, la Charité est un don de Dieu, une vertu surnaturelle, qui est déposée en germe dans notre âme par le baptême ; ce germe croît et grandit avec notre raison. Lorsque nous faisons notre première communion, ce germe est devenu en nous une vertu parfaite ; car alors nous aimons Dieu de tout notre cœur.

Mais je veux appeler votre attention sur une autre considération. C'est que la Charité aime Dieu pour lui-même, à cause de ses perfections infinies, et non seulement parce qu'il nous a comblés de bienfaits, et que nous en attendons de nouveaux de sa bonté envers nous... Pourrais-je, par une comparaison, vous faire bien comprendre la différence qui existe entre l'Espérance et la Charité ?... Essayons... Vos petits enfants vous aiment, vous êtes si bons pour eux ; ils attendent de vous la nourriture, les vêtements dont ils seront parés à nos belles solennités. Dans leur affection pour vous, il se trouve à la fois de la reconnaissance et de l'intérêt... Mais vous, mères, dites-moi comment et pourquoi vous aimez ces enfants, qui jouent autour de vous, ou bien ces chers petits anges, qui dorment dans leur berceau... Certes, ce n'est ni l'intérêt, ni la reconnaissance qui cause votre tendresse ; non, vous les aimez pour eux-mêmes, de l'affection la plus vraie, la plus généreuse et la plus désintéressée... Eh bien, nous pouvons, jusques à un certain point, comparer l'amour des enfants pour leurs parents à l'Espérance ; mais l'amour des bonnes mères pour leurs chers enfants, comparons-le

à la Charité, car il est généreux, profond, dévoué. Ainsi, je le répète, par la Charité nous aimons Dieu pour lui-même à cause de ses perfections infinies, qui l'élèvent, incomparablement, au dessus de tout ce qui existe, et le rendent infiniment plus aimable que toutes les créatures.

Or je dis que cet amour de Dieu pour lui-même, à cause de son excellence est absolumeut nécessaire.

Interrogeons ensemble l'apôtre saint Paul.... Mais, pour que vous compreniez mieux sa pensée, je vais vous donner une courte explication... Il avait prêché l'Évangile dans la ville de Corinthe.... Dieu avait béni son zèle ; un grand nombre d'habitants s'étaient convertis a sa voix... La divine Providence récompensait alors la docilité des fidèles par des dons extraordinaires, destinés à prouver aux païens la vérité de notre sainte religion. Les uns recevaient l'intelligence des saintes Écritures ; les autres le pouvoir d'opérer des miracles. Ceux-ci obtenaient le don des langues ; sur ceux-là se reposait l'esprit de prophétie.... Mais hélas ! on se débarrasse difficilement des misères de notre pauvre nature !... Les Corinthiens, comblés des faveurs du Seigneur, disputaient entre eux pour savoir qu'elle était la plus précieuse de ces faveurs... C'est dans cette circonstance que l'apôtre saint Paul intervient. « Quoi ! leur écrit-il, il s'élève des contestations parmi vous, pour savoir si le don de prophétie l'emporte sur celui de faire des miracles !... Mes chers enfants, vous ne connaissez donc pas l'esprit de la religion, que vous avez embrassée, ni ce qu'il y a de plus essentiel et de plus agréable aux yeux de Dieu ?... Allons donc ! portez vos regards plus haut !... Qu'importe la faculté de guérir les malades, la science des divines Écritures, le don des langues, et ces autres faveurs dont vous vous énorgueillissez !... C'est à quelque chose de plus indispensable que vous devez aspirer ; c'est une route plus noble que je veux vous montrer, c'est une vertu plus nécessaire qu'il faut chercher à acquérir : la Charité... » Puis il ajoutait ces paroles remarquables :

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la Charité je ne suis qu'un airain qui sonne, une cymbale qui retentit. Accordez-moi le don de prophétie ; faites que je connaisse tous les mystères, que je possède toutes les sciences ; ajoutez à ces faveurs une Foi capable de transporter les montagnes : sans la Charité je ne suis qu'un pur néant. Allons encore plus loin : Supposez que je distribue tout mon bien aux pauvres ; que, pour la défense de la Foi, je livre mon corps à tous les supplices et même aux flammes des bûchers ; si je n'ai pas la Charité dans le cœur, les aumônes que j'aurai faites, comme les supplices que j'aurai endurés, ne me seront d'aucune utilité[1]... La Charité seule suffit ; mais elle est nécessaire, indispensable. »

Seconde partie. — Frères bien-aimés, ces paroles si énergiques de l'apôtre saint Paul suffisent pour nous montrer la nécessité de la Charité... Voyons maintenant l'excellence de cette vertu.... Ne craignons pas d'exagérer sur ce point, puisque Dieu lui-même prend le nom de la charité... *Deus caritas est*, dit saint Jean[2]. *Dieu c'est la charité*, c'est l'amour... « Que peut-on dire de plus relevé pour montrer la noblesse, l'excellence de cette vertu, s'écrie à ce sujet saint Augustin, quand on ne trouverait dans toute la sainte Écriture d'autre mention de la charité que ces seuls mots : *Dieu c'est la charité*, quel plus bel éloge !... Si vous avez la charité vous possédez Dieu, il habite dans votre cœur, puisqu'il est inséparablement uni à cette vertu[3] !... »

Mais pour mieux comprendre encore l'excellence de la Charité, montrons qu'elle est la reine des vertus, que c'est d'elle seule que toutes les autres reçoivent leur valeur, leur mérite devant Dieu...

La Charité est la reine des vertus ; je voudrais pouvoir vous expliquer clairement cette pensée... Autrefois, quand il y avait des rois et des reines, j'aurais essayé de

[1] *Aux Corinth.*, 1re Ep., ch. XII et XIII.
[2] Saint Jean, I, IV, 8.
[3] Saint Aug., 8e traité, sur la 1re Ep. de saint Jean.

vous montrer comment l'épouse du roi brillait au milieu de ses dames d'honneur, et du cortége qui l'environnait... Je vous aurais dit : Cette noble dame couverte d'un manteau tissu d'or et de soie, qui porte sur la tête une couronne étincelante de diamants et de perles : c'est la reine... Voyez comme chacun s'incline sur son passage ; ainsi la Charité brille au milieu des autres vertus qui lui forment cortége... Mais j'oubliais qu'il est une reine glorieuse, immortelle, que nul ne saurait détrôner !... C'est vous, ô douce mère de Jésus, sainte Vierge Marie, Reine toute puissante du ciel... La voyez-vous là-haut dans le Paradis, élevée au-dessus d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de tous les saints Patriarches, qui furent ses ancêtres, et qui la saluent non plus comme leur fille, mais comme leur reine... Les Apôtres dont elle fut le guide, les martyrs, les confesseurs, les vierges, dont elle fut le soutien, le modèle, la réclament comme souveraine ; tous proclament ses grandeurs, tous répètent à l'envi : Elle est plus excellente, plus élevée que nous... Ils lui disent, ils lui diront pendant l'éternité toute entière : — Salut, ô notre Reine : *Salve régina.* — Eh bien ! ce que Marie est pour les saints, la Charité l'est pour les vertus... La Foi, l'Espérance sont, pour ainsi dire, ses ancêtres ; car pour aimer Dieu il faut que la Foi nous ait appris son existence, et que l'Espérance nous ait révélé sa bonté... Cependant, de même que David, Abraham et les ancêtres de la Vierge immaculée s'inclinent devant elle, ainsi la Foi et l'Espérance s'inclinent devant la Charité et reconnaissent son excellence. Elle l'emporte sur elles dit saint Paul, *major autem horum caritas*... Et de même que tous les autres saints proclament la supériorité de l'auguste Mère de Jésus, et reconnaissent que, après son divin Fils, c'est à elle qu'ils sont redevables du bonheur dont ils jouissent, ainsi toutes les vertus affirment la noblesse, l'excellence de la Charité.

Eh ! comment pourrait-il en être autrement ?... N'est-ce pas la Charité et la Charité seule qui rend les vertus agréables à Dieu ?... N'est-ce pas d'elle seulement

qu'elles empruntent leur valeur et leur mérite surnaturel?... Ce que l'âme est pour le corps, la Charité l'est pour les autres vertus... Développons cette comparaison... Dieu vient de façonner de ses mains toutes puissantes le corps du premier homme. Je le vois étendu à ses pieds ; qu'elle admirable statue?... Voyez les yeux, la bouche, le visage ; quelle perfection dans chacun de ses traits !... Pourtant une chose manque à ce beau chef-d'œuvre ; c'est la vie... Les yeux ne sauraient voir ; la bouche ne saurait parler ; les mains ne peuvent agir, les pieds sont immobiles... Daignez, ô Créateur tout-puissant, vous incliner sur cette œuvre de vos mains, et lui donner ce souffle divin, cette âme vivante créée à votre image et à votre ressemblance... Soudain Adam se dresse ; ses yeux étonnés contemplent le soleil ; ses mains s'élèvent pour adorer son Dieu ; sa bouche entonne un hymne de reconnaissance... A la bonne heure ! Ce n'est plus un cadavre, une statue inerte que nous avons devant nous ; mais une âme vivante l'habite et fait resplendir sa beauté !...

Frères bien-aimés, tel est le rôle de la Charité à l'égard des autres vertus... Vous êtes généreux envers les pauvres ; nul indigent ne vient frapper en vain à votre porte... C'est bien : mais si vous n'avez pas la Charité, votre générosité n'est qu'une vertu purement humaine sans aucun mérite pour le ciel... L'humilité, la patience, la justice, la sobriété, en un mot, toutes les vertus n'ont de valeur et de prix que si la Charité les accompagne. C'est elle qui donne au martyr sa couronne, à la vierge son auréole... Il s'est rencontré parmi les païens quelques sages qui ont été les modèles de certaines vertus : celui-ci fut proclamé le juste, celui-là porta la patience jusques à se laisser briser la jambe sans se plaindre : un troisième expire d'une mort cruelle, plutôt que de manquer à sa parole [1]... Tout cela est beau : mais à ces vertus, à

[1] Mon Dieu ! citons-les, ces pauvres vertueux du paganisme : Aristide, Épictète, Régulus.

ces belles actions des païens il manquait l'âme, la séve divine de la Charité, qui seule pouvait leur donner la vie. le mérite devant Dieu...

Écoutez-plutôt l'apôtre saint Paul, c'est lui-même qui nous dit : J'aurais beau souffrir, verser tout le sang de mes veines, livrer mon corps aux flammes, tout cela ne me sert de rien si je n'ai pas la Charité... Ah ! mes frères, quel trésor que la Charité !... Telle est l'excellence de cette vertu, dit saint Bernard [1], que la grandeur et la perfection d'une âme se mesurent d'après le degré de charité qu'elle possède ; si elle a un grand degré de charité, elle est grande ; si elle n'a point de charité, elle n'est rien, puisque l'Apôtre dit : sans la charité, je ne suis rien : *Sine caritate mihil sum.*

PÉRORAISON. — Frères bien-aimés, cette vertu si nécessaire, si excellente, tous nous pouvons l'avoir... Oui, la Charité est un fruit divin que Dieu a mis à la portée de tous ; les pauvres comme les riches,les savants comme les ignorants peuvent le cueillir ; il suffit d'aimer Dieu de tout son cœur... Écoutez à ce sujet une histoire, par laquelle je termine... Saint Bonaventure fut, par sa science et par sa sainteté, l'un des hommes les plus illustres de son temps.. Dans le couvent où il demeurait, était un frère simple et ignorant.Un jour,triomphant de sa timidité,ce dernier s'approche de l'illustre docteur : — O mon Père.lui dit-il, que vous êtes heureux, vous à qui le talent et la science fournissent chaque jour de nouveaux moyens de bénir et d'honorer Dieu.— Et saint Bonaventure répondit : — Mon ami, quand même on serait privé de ce savoir et de ces talents, que vous estimez tant, ce serait un tout petit malheur, pourvu qu'on eût la charité, l'amour de Dieu... Vous-même vous pouvez, par ce seul amour, l'honorer plus que par tous les autres moyens. — Mais, mon Père, est-ce que moi, simple et ignorant, je puis aimer Dieu autant qu'un savant, qu'un docteur? — Oui, mon fils, vous pouvez même l'aimer davantage !... Et vous eussiez

[1] Sermon XVII, sur le *Cant. des cant.*

vu ce frère ignorant, qui depuis est devenu un saint, et qu'on appelle le bienheureux Gilles, courir avec joie hors du monastère et s'écrier : Écoutez, simples femmes, écoutez pauvres ignorants, si vous aimez Dieu de tout votre cœur, vous pouvez être plus grand devant lui que notre illustre docteur Bonaventure [1]... Frères bien-aimés, ces paroles, je vous les répète... Oui, qui que nous soyons, si nous avons la Charité, si nous aimons Dieu de tout notre cœur, nous serons grands devant lui, agréables à ses yeux, et la Charité, cette reine des vertus, nous ouvrira les portes de ce beau Paradis, dans lequel les saints aiment et aimeront Dieu pendant l'éternité toute entière.... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Douzième instruction·

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Dixième instruction.

—

Objet principal de la Charité : Dieu aimé à cause de ses perfections infinies ; à cause de sa bonté.

Texte. — *Super omnia autem caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.* Avant tout ayez la charité, c'est le lien de la perfection. (*Epit. aux Coloss.* ch. III vers. 14).

Exorde. — Frères bien-aimés, dans notre dernière instruction, nous vous parlions de l'excellence de la Charité ; nous vous disions qu'elle était la reine de toutes

[1] Chroniue qFrausc. , 2e partie, liv. VII, ch. XVI.

les vertus ; nous ajoutions même que c'était de la Charité que toutes les autres vertus empruntaient tout leur mérite... Avons-nous exagéré ?... Non, mes frères, de même qu'en faisant l'éloge de la sainte Vierge, on ne saurait dire trop de bien de cette admirable créature, qui fut choisie entre toutes pour être la Mère de Notre-Seigneur ; ainsi quand on parle de la Charité on ne saurait trop vanter son excellence...

Ecoutez plutôt ce qu'en ont dit les saints...L'un compare cette vertu aux racines d'un arbre,.. Voyez-vous ce beau pommier avec ses bouquets de fleurs rosées ; bientôt les feuilles vont se développer,et les fruits grossissant prendront un reflet doré... Otez-lui ses racines ; plus de fleurs, plus de feuilles, plus de fruits... Ainsi enlevez la Charité, la justice, la sainteté disparaissent. C'est saint Paul lui-même qui nous l'apprend, puisqu'il dit : *Sans la Charité je ne suis rien.* Voici des ossements, mais forment-ils cet ensemble harmonieux, qu'on appelle le corps humain ?... Non, il faut que les nerfs les unissent, que la chair les recouvre, que la vie les anime... Eh bien ! donnez à un homme autant de qualités que vous voudrez ; s'il n'a pas la Charité, toutes ces qualités sont comme des ossements arides et desséchés, il leur manque les nerfs, la chaleur et la vie... La nuit, des myriades d'étoiles étalent leur lumière ; mais qui oserait les comparer au soleil ! Quand ce roi des astres paraît, tout s'efface devant lui ; seul il suffit pour nous éclairer ; seul il baigne l'univers entier dans les flots de sa lumière. Ainsi devant la Charité toutes les autres vertus s'effacent ; elle est la vie de l'âme, la perfection, la sainteté consommée...

Proposition. — Du reste, pour bien comprendre l'excellence de la Charité, il suffit de considérer quel est ton objet. Elle aime Dieu pour lui-même, à cause de ses perfections infinies ; elle aime le prochain, non pas à cause de ses qualités propres, mais par rapport à Dieu ; ainsi, comme nous le dirons dans les instructions suivanses, c'est encore Dieu qu'elle aime en aimant le prochain.

Division. — Nous allons aujourd'hui parler de l'objet principal de la Charité... Cet objet, c'est Dieu lui-même; par la Charité nous l'aimons : *premièrement*, à cause de ses perfections infinies ; *secondement*, à cause de sa grande bonté envers nous [1].

Première partie. — Je dis que par la Charité nous aimons Dieu pour lui-même à cause de ses perfections infinies... Oh ! frères bien-aimés, s'il nous était donné de comprendre la grandeur des perfections divines, avec quelle tendresse, avec quel amour nos cœurs s'élanceraient vers Dieu !... Dieu ! Voyez-vous, c'est la puissance sans limites,la sagesse infinie, la beauté parfaite. Exaltez votre imagination, représentez-vous tout ce qu'il y a de plus majestueux, de plus suave, de plus doux, de plus aimable, et jamais vous n'atteindrez à la hauteur des perfections divines... O Dieu infiniment parfait, s'écriait saint Augustin [2], que vous êtes adorable, que vous vous êtes digne d'être aimé !... Père de la vérité, Père la sagesse, auteur de la véritable vie, objet de la sagesse, béatitude éternelle, source de toute bonté ; c'est de vous que chaque créature a reçu ses perfections, et c'est vous seul que je veux chérir en les aimant.

Pour me faire mieux comprendre, j'aurai besoin, mes frères, de recourir à des histoires, à des comparaisons... On raconte qu'un roi de Perse, appelé Darius, avait parmi ses courtisans un ami très-dévoué.... Cet ami l'aimait, non point par intérêt, mais pour lui-même, et la gloire de son maître lui était plus chère que la sienne propre ; il en donna un témoignage éclatant... Son prince assiégeant la ville de Babylone et ne pouvant s'en rendre maître, le serviteur, dont je vous parle, eut recours au moyen suivant pour que Darius entrât en vainqueur dans cette ville... Il se couvrit de plaies, se coupa le nez et les oreilles, puis se rendit dans la ville assiégée, et dit que c'était par l'ordre de son maître

[1] Inutile de faire une dissertation sur le quiétisme. Voyez saint Thomas. *Secunda secundæ. Quæst.* XXIII et suivantes.

[2] Méditations *passim*.

qu'il avait été ainsi mutilé... Les assiégés le crurent, lui donnèrent leur confiance ; il en profita pour introduire son maître dans la ville[1]... Certes, voilà un serviteur dévoué ; ce n'était point par intérêt qu'il chérissait son maître, mais c'était par une affection pure ; ainsi, mes frères, par la Charité nous devons aimer Dieu pour lui même ; son honneur doit nous être plus cher que le nôtre, et nous devons préférer sa gloire à celle de tous les autres... Cet amour désintéressé pour Dieu, c'est l'acte d'adoration par excellence ; c'est l'âme, c'est l'esprit, c'est le cœur, c'est la volonté, c'est notre être tout entier se dévouant à Dieu, sans partage et sans arrière-pensée...

On lit, dans la vie de saint Louis, roi de France[2], qu'une femme très-pieuse et âgée se présenta devant lui... D'une main elle tenait un flambeau allumé et de l'autre un vase rempli d'eau. — Que prétendez-vous faire, lui dit le saint roi. — Je voudrais, répondit cette fervente chrétienne, avec ce feu incendier le Paradis s'il était possible, et avec cette eau éteindre les flammes de l'enfer !... — Et pourquoi donc, continua le prince. — Afin, reprit-elle, que les hommes aimassent Dieu pour lui-même, à cause de son excellence, et non dans la vue d'en obtenir une récompense, ou par crainte des châtiments... Voilà, mes frères, des sentiments de charité parfaite, tels que nous en rencontrons souvent dans la vie des saints...

Cherchez d'ailleurs tout ce qui peut vous séduire, mériter votre affection, exciter votre amour, vous le trouverez renfermé en Dieu, d'une manière suréminente et parfaite... Laissons de côté la grandeur, la majesté, la puissance... Vous aimez peut-être les richesses ?... Eh bien, Dieu seul est véritablement riche ; c'est lui qui donne aux hommes tous les biens passagers qu'ils possèdent sur cette terre ; mais vous le savez, il garde pour ses élus des trésors immenses de félicité, que l'éternité elle-même n'épuisera jamais... Vous aimez la beauté? Eh

[1] Zopyre. Voyez Filler, ou mieux l'*Histoire ancienne* de Rollin.
[2] Conf. Jacques, Marchand, *Jardin des pasteurs*.

bien en Dieu seul vous la trouverez d'une manière parfaite ; il est l'auteur, le créateur de tout ce qu'il y a de beau. C'est lui qui donne au lis sa parure, à la rose ses couleurs, aux oiseaux leur brillant plumage. Les Esther, les Agathe, les Agnès, et tant de vierges chrétiennes si modestes et si belles tenaient de lui seul leurs attraits... Oh ! qu'il doit être admirable le Dieu qui, sans s'épuiser jamais, jette comme en se jouant tant de charmes sur ses créatures... Douce sainte Thérèse, puisque Jésus-Christ daigna vous apparaître avec son corps glorieux et ressuscité, dites-nous quelque chose de sa beauté ?... Ecoutez sa réponse. « Quand j'aurais médité des années entières ; jamais il ne m'eût été possible de me figurer une beauté aussi ravissante. C'est un éclat qui n'éblouit point, c'est une blancheur inconcevable, c'est une splendeur qui réjouit la vue sans la fatiguer ; c'est une lumière comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux... Non rien ici-bas ne saurait nous en donner une idée [1]. » Je ne m'étonne plus, ô grande sainte, que vous ayez été un modèle de cette charité parfaite, qui nous fait aimer Dieu pour lui-même, et à cause de ses perfections infinies !...

Seconde partie. — Cependant, frères bien-aimés, ces actes de Charité pure, par lesquels nous aimons Dieu pour lui-même, sans penser aux récompenses que son amour nous a ménagées, et sans nous occuper des châtiments que sa justice réserve aux ingrats, ne peuvent être que passagers... Il nous est permis d'aimer Dieu d'un amour parfait, en aimant en lui une de ses perfections, qui nous touche en quelque sorte de plus près... Je veux parler de cette bonté infinie, qui porte cet adorable Créateur à répandre sur nous tant de bienfaits... Je me regarde... je vous contemple tous!... Mais nous ne sommes qu'un composé des bienfaits du bon Dieu... Cette vie que vous possédez, il vous l'a donnée ; il m'a donné à moi cette voix avec laquelle je vous parle, à vous ces

[1] Voir sa vie écrite par elle-même.

oreilles avec lesquelles vous m'écoutez... Chaque goutte d'eau, chaque miette de pain, est un bienfait du Seigneur...Me comprenez-vous-bien?...Toutes les créatures qui nous servent devraient en quelque sorte porter sur elles cette inscription : *Je suis un bienfait du bon Dieu* !... Soleil, brille à mes regards, donne à la terre la chaleur et la fécondité, dont elle a besoin pour produire les plantes, qui doivent me nourrir ; sur ton disque lumineux ma reconnaissance écrit : *Bienfait du Seigneur* !... Moissons, vendanges, animaux qui servez à l'usage de l'homme, en l'aidant dans son travail, en le vêtissant de votre toison, et même en le nourrissant de votre chair, je voudrais graver sur vous ces mots : *Bienfaits du Seigneur* !... Ainsi, frères bien-aimés, je pourrais appeler devant vous chaque créature et les marquer de ce signe divin...

Mais non, il y a en nous quelque chose de plus noble, de plus élevé... Cette âme immortelle que vous possédez, cette raison, cette intelligence qui nous rendent si supérieurs aux animaux ; quels noms leur donnerez-vous, si vous ne les appelez pas aussi des bienfaits du bon Dieu?... Dites-moi, tous ces bienfaits du Seigneur ne méritent-ils pas notre amour?... Les animaux eux-mêmes ont de l'affection, de la reconnaissance, pour ceux qui les soignent et les nourrissent... Saint Gérasime [1], se promenant sur les bords du Jourdain, vit venir à lui un lion, une patte suspendue en l'air, et rugissant de douleur. Le bon vieillard, plein de confiance en Dieu, s'arrête pour voir ce que fera cet animal. Celui-ci s'approche, lui présente sa patte blessée par un éclat de roseau ; son regard semblait prier le saint de le soulager. Gérasime s'assied, prend la patte du lion, fait sortir le pus de la plaie, la nettoie et la bande avec soin. Le lion reconnaissant s'attacha au saint vieillard, et le servit avec une admirable fidélité... Après tout, pourquoi chercher si loin des exemples. Le chien s'attache au maître qui lui donne un

[1] Vie des Pères du désert. Tome III, page 411, de l'édition Vivès.

os, un morceau de pain ; et nous, créatures raisonnables, nous, les enfants chéris du bon Dieu, nous n'aurions ni reconnaissance, ni amour pour celui qui nous comble de tant de biens !...

Ce n'est pas tout encore ; Dieu notre binfaiteur a bien d'autres titres à notre amour. Je ne puis les énumérer tous ; indiquons-en seulement quelques-uns... Anges gardiens, dites-moi pourquoi vous avez quitté le ciel, et pourquoi vous veillez sur nos âmes avec tant de sollicitude et d'amour ? — Dieu nous a députés pour protéger les âmes et veiller sur elles ; nous lui obéissons, nous sommes heureux d'exécuter ses ordres. — Ah ! votre présence à nos côtés est donc aussi un bienfait du Seigneur !... Et vous, divine Mère de Jésus, auguste Reine du Paradis, pourquoi êtes-vous la patronne des pécheurs, comment avons-nous mérité votre tendresse et votre amour ? — Mon fils m'a chargé de le prier pour les pauvres pécheurs ! — O ma douce Mère, votre protection est donc aussi une de ses grâces que Dieu verse sur nous avec tant d'abondance !.. Oui, sur chacune de vos images on devrait graver aussi : *La Vierge Marie est un bienfait du Seigneur* !...

Et pourtant frères bien-aimés, je ne vous ai pas encore parlé du plus grand des bienfaits, que la bonté de Dieu a daigné nous accorder... Cherchez bien, je veux que votre foi,que votre piété le devinent... Ah ! oui,tous vous l'avez nommé ; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, que l'auguste Trinité nous a donné, pour être notre Sauveur et notre Rédempteur... Le voyez-vous quittant le ciel où il est éternellement heureux dans la société du Père et du Saint-Esprit, revêtant notre nature, afin de pouvoir souffrir pour nous... Ah ! pour vous faire une idée de la bonté de Dieu, de la grandeur de ces bienfaits, regardez le ciel où les Anges et les Archanges honorent la majesté du Dieu trois fois saint, puis penchez-vous sur la crèche où repose le *petit Jésus* !... C'est bien le même, n'est-ce pas ?... Votre foi vous le dit... Quelle différence ! et qui le reconnaîtrait !... Est-ce tout ? Non, venez avec l'Ange

consoler Jésus,suant pour nos péchés cette sueur de sang au Jardin des Oliviers !...Mieux encore,allons tous au Calvaire, au pied de sa croix, embrasser avec Madeleine ses pieds ensanglantés !... Frères bien-aimés, qu'en pensez-vous? Mérite-t-il notre amour ce Dieu dont la bonté nous a donné un tel Sauveur !...

Si vous exigiez encore des preuves de son amour, je vous ferais, pour ainsi dire, toucher du doigt, un autre bienfait inappréciable, et pour lequel nous n'avons pas assez de reconnaissance... Je vous conduirais là, près de cet autel ; j'ouvrirais sous vos yeux le saint Tabernacle et je vous dirais : Il est là, humilié, anéanti, ce Fils de Dieu qui vous a été donné pour Sauveur, et vous me comprendriez, j'en suis sûr, et vous diriez avec moi : Oui, Dieu est bon, il mérite d'être aimé !...

Péroraison. — Frères bien-aimés, quand on réfléchit à tant de marques d'amour, à tant de bienfaits, dont Dieu nous a comblés, lorsqu'on essaye de se représenter ses perfections infinies, on comprend, jusqu'à un certain point,les transports,l'enthousiasme des saints...Je regarde sainte Marie-Magdeleine de Pazzi [1] ; son cœur est embrasé de la charité la plus vive ; il ne saurait contenir le feu qui le dévore... Elle parcourt les cellules du monastère... O amour, s'écrie-t-elle, en parlant du Sauveur, comme vous méritez d'être aimé !... Elle sonne la cloche de son couvent : elle voudrait convoquer l'univers entier, elle désire que chaque créature formule à sa manière un acte d'amour envers le Créatenr...

Oui, ces ravissements des saints se comprennent... Mais ce qu'on ne saurait comprendre, c'est l'indifférence et l'oubli de tant de chrétiens à l'égard du Dieu suprême, leur Créateur, leur Souverain, qui, par tant de titres, a des droits à leurs adorations, à leur amour, à leur reconnaissance... Frères bien-aimés, ne soyons pas de ce nombre ; aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. La Charité c'est la voie qui

[1] Voir sa vie.

mène au ciel ; c'est plus encore : c'est Dieu uni à l'âme, c'est Dieu nous disposant par l'amour ici-bas à cette félicité éternelle, dans laquelle nous lui serons unis à toujours... Ainsi soit-il...

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Treizième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Onzième instruction.

—

L'amour de Dieu nous porte à haïr le péché, parce que Dieu le haît; à le réparer selon notre pouvoir.

Texte. — *Super omnia autem caritatem habete, quoa est vinculum perfectionis.* Avant tout, ayez la Charité; c'est le lien de la perfection. (*Epître aux Coloss.*, ch. III, v. 14.)

Exorde. — Frères bien-aimés, comme saint Paul a raison de recommander avant tout la Charité, de dire qu'elle est le lien, le cachet, le sceau de la perfection... Cherchez, parmi les Anges, le plus élevé ; et soyez sûrs que c'est celui qui aime davantage !... Voyez ces saints et ces saintes, à jamais illustres, qui brillent comme autant d'astres étincelants au milieu des splendeurs du paradis, et soyez assurés que les plus brillants sont ceux qui ont aimé Dieu davantage !... Contemplez, à la tête de la noble phalange des élus et des prédestinés, la divine Mère de Jésus !... Quelle gloire, quel éclat, quelle

majesté incomparable, quelle splendeur éblouissante !... O Marie, d'où vous viennent donc tant d'honneurs, et une si sublime récompense ?... C'est, mes frères, parce qu'en elle, la Charité fût plus grande... En effet, elle a aimé Dieu plus que les anges, que tous les saints ensemble !... Et vous, douce sainte Marie-Magdeleine, autrefois pécheresse scandaleuse, devenue par votre repentir l'amie de la Vierge et l'associée de ses douleurs sur le Calvaire ; vous êtes encore son amie dans le Paradis ; pourquoi donc ?... Oui pourquoi ?... Jésus prenait sa défense sur la terre ; c'est encore lui qui va répondre pour elle. Elle a beaucoup aimé, voilà pourquoi beaucoup de péchés lui ont été pardonnés ; voilà pourquoi elle est devenue l'amie du Sauveur, la compagne de l'auguste Marie... Je veux encore, au sujet de cette belle vertu, vous citer un mot de saint Antoine. Dans un transport d'amour, dans une effusion naïve des sentiments qui remplissaient son âme, il disait aux solitaires : « Comme Dieu est bon ! non je ne le crains plus, mais je l'aime !... »[1] Oui, c'est l'amour, c'est la charité seule qui enfante les saints, et, je le répète, saint Paul a raison, quand il nous dit : Avant tout, ayez la Charité car elle est le sceau, le cachet de la perfection : *Super omnia autem caritatem habete*, etc.

Proposition. — Nous avons dit que Dieu aimé pour lui-même et à cause de sa bonté infinie, était l'objet principal de la Charité... Mais cette vertu ne doit point rester inactive dans notre âme ; pour être véritablement méritoire, il faut qu'elle se traduise par des effets. Quand on aime sincèrement une personne, on évite de lui déplaire, on regrette de l'avoir offensée, on s'efforce de faire tout ce qui peut lui être agréable ; tels sont aussi les effets que l'amour de Dieu doit produire dans nos âmes...

Division. — Nous verrons, dans une autre instruction comment la Charité envers Dieu nous porte à la prati-

[1] Vie des Pères du désert 1er volume.

que des vertus... Aujourd'hui je m'arrête à ces deux pensées : *Premièrement*, l'amour de Dieu nous porte à détester le péché, parce qu'il le déteste ; *secondement* l'amour de Dieu nous excite à réparer, autant qu'il est en nous, les fautes que nous avons commises.

Première partie. — Il n'est pas besoin, frères bien-aimés, de longs raisonnements, pour vous faire comprendre quelle haine Dieu porte au péché mortel... La manière dont il l'a puni, nous le montre avec évidence... Pénétrons ensemble dans le Paradis, avant la formation de cette terre, et alors que les Anges étaient les seules créatures qui existassent...Voyez-vous cette multitude innombrable d'esprits radieux, louant Dieu comme les astres du matin !... Une pensée d'orgueil, une pensée de révolte s'élève dans quelques-unes de ces pures intelligences. La majesté de Dieu trois fois saint ne saurait la souffrir !.. Lucifer et les autres démons vont quiter le ciel... Anges maudits et découronnés, descendez, descendez encore ; pour vous des flammes éternelles viennent de s'allumer !... Voilà, mes frères, comment Dieu hait le péché ; plutôt que de le laisser impuni, il a préféré se priver des hommages, que des millions d'anges lui auraient rendus pendant l'éternité tout entière !...

Une preuve encore de cette haine. Adam désobéit dans le Paradis terrestre. Pourtant Dieu l'aimait beaucoup ; il en avait fait sa créature de choix, son œuvre de prédilection. Pauvres aïeux du genre humain, Dieu détourne de vous sa face. Allez désormais, errants et désolés, traîner, en attendant la mort, une existence qui ne sera qu'un tissu de douleurs et d'infirmités. Voilà, mes frères, comment Dieu hait le péché !...

Que dis-je ! il le hait davantage encore !... Voyez comme il l'a poursuivi et dans la personne de notre adorable Sauveur... Innocente victime, il n'a pas commis le mal, Lui ! Il n'était que le représentant des pauvres pécheurs ; cependant comme la haine de Dieu pour le péché frappe sur lui à coups redoublés !... Ne parlons ni de l'étable de Béthléem, ni de l'humble boutique de Na-

zareth, ni des humiliations et des persécutions que le Fils de Dieu eut à subir dans le cours de sa vie mortelle. Suivez-moi au jardin des Oliviers... Quel est cet homme réduit à l'agonie et baigné d'une sueur de sang ? Qui l'a mis dans cet état ?... La haine que Dieu porte au péché... Montez au Calvaire ; comtemplez cette couronne d'épines qui laboure son front, cette lourde croix qui meurtrit ses épaules ; prenez dans vos mains les clous affilés avec lesquels on va l'attacher au gibet... Voyez ce sang qui coule ; considérez son délaissement ; comptez chacun des soupirs de sa cruelle agonie !... Voilà comment Dieu hait le péché ; voilà comment il en poursuit le châtiment dans la personne de son Fils bien-aimé, *dans lequel il a mis toutes ses complaisances !...*

Or, si la haine que Dieu porte au péché est tellement profonde, dites-moi, frères bien-aimés, celui qui ne regrette pas ses fautes oserait-il dire qu'il aime Dieu ? Jugez-en vous-mêmes ; si vous aviez un ennemi mortel, considéreriez-vous comme vraiment votre ami, celui qui l'aimerait, qui s'unirait avec lui ?... Eh bien ! si nous aimons véritablement Dieu, nous devons comme lui, détester le péché mortel... Et ici, il faudrait que, laissant de côté la crainte de l'enfer et des châtiments éternels, nous regrettions nos fautes à cause de la bonté de Dieu, et à cause des bienfaits dont il nous a comblés... Pauvres pécheurs, frappons donc notre poitrine, en considérant combien nous sommes ingrats !... C'est avec les propres dons de notre Père céleste que nous l'outrageons !...

L'histoire nous apprend que David était le meilleur des pères. Plein de bonté pour son fils Absalon, il l'avait en quelque sorte associé à sa puissance ; ce dernier, abusant des bontés de son père, les employait à tramer sa mort, et à préparer une révolte qui devait détrôner le saint roi. Quelle ingratitude !... Frères bien-aimés, c'est l'histoire de tout pécheur ; cette langue avec laquelle nous blasphémons le saint nom de Dieu, qui donc l'a donnée au blasphémateur ?... Ces bras avec lesquels vous profanez

par le travail le saint jour du Dimanche, qui les a attachés à votre corps, qui vous en conserve l'usage?... Et je pourrais, ainsi prenant l'un après l'autre chacun de nos sens, notre santé, notre raison, notre intelligence, vous montrer que nous nous servons des dons de Dieu pour l'offenser, et que, si nous aimons véritablement Dieu, nous devons regretter et haïr le péché comme un acte mauvais et ingrat, qui outrage sa bonté et ses perfections infinies...

Seconde partie.— Mais non, l'amour de Dieu nous oblige à plus encore !... Il ne suffit pas de regretter nos fautes, il faut encore les réparer... David ne se contenta point de dire à Dieu : *J'ai péché ;* mais dans d'admirables cantiques de pénitence, il répara, en chantant les grandeurs du bon Dieu, en exaltant les profondeurs de sa miséricorde, les fautes qu'il avait commises, le scandale qu'il avait donné... « O Dieu, s'écriait-il, si pour expier mes péchés vous eussiez voulu des victimes et des holocaustes, je vous en aurais donné... Mais non, le sacrifice qui vous plaît le mieux, l'acte d'adoration par excellence, celui que vous agréez, c'est l'offrande d'un cœur contrit et humilié... » Sainte Marie-Magdeleine, assurée de son pardon par la parole de Jésus-Christ lui-même, ne cessait pas de pleurer et de regretter ses péchés... Je vous ai dit, il n'y a pas longtemps, que saint Pierre, malgré l'assurance du pardon qu'il avait reçu de son bon Maître, avait cependant pleuré jusqu'à sa mort son triple reniement...

Mon Dieu, cela se comprend, cela s'explique facilement. quand on se fait une juste idée de la dignité de Dieu et de la malice du péché... Oui, l'on dirait volontiers avec David, que l'hommage le plus excellent, l'adoration que Dieu préfère à toutes les autres, celle qui témoigne le mieux l'amour que nous avons pour lui, c'est le regret de nos fautes... Je vous parlais de la haine de Dieu pour le péché, je vous disais combien elle était profonde... Pourtant Dieu est bon ; c'est la bonté par excellence... Il ne peut haïr d'une haine suprême, que ce qui est sou-

verainement haïssable. Or, tel est le péché mortel, il est, en quelque sorte, l'ennemi personnel de Dieu... J'irai plus loin, Dieu malgré ses miséricordes infinies, ne peut être son vainqueur... Avez-vous parfois rencontré de ces enfants opiniâtres, obstinés dans leurs idées ; rien ne pouvait les vaincre, l'univers entier n'aurait pu les dompter... La douceur, les caresses, les récompenses les trouvaient insensibles ; ni les menaces, ni les châtiments ne pouvaient triompher de leur caractère indocile... Mères, vous avez gémi, pères, si vous avez eu de pareils enfants, vous vous êtes dit avec douleur : Pauvre enfant que deviendra-t-il !... Impossible d'en venir à bout malgré toutes nos bontés !...

Eh bien, moi je vous dis, et vous allez facilement le comprendre, que la méchanceté d'un enfant indocile et mutin, du plus mauvais, du plus agaçant que vous pourrez imaginer, est loin d'égaler la malice du péché mortel... Vous le savez ; rien ne peut vaincre la puissance, l'amour, la bonté, la miséricorde de Dieu... Qu'ai-je dit. Rien !... Si ; le péché mortel en triomphe, il nie, il anéantit Dieu autant qu'il est en lui. Prières, menaces, il résiste à tout, il ruine, il détruit jusqu'aux mérites de la Passion du Sauveur !...Représentez-vous ces bords arides et trois fois désolés sur lesquels s'entrouvrent les gouffres de l'enfer... Voici une âme que le péché mortel y conduit... Est-ce la vôtre ? Est-ce la mienne ?... Je ne sais... Les démons la tiennent dans leurs griffes et la poussent avec des efforts désespérés vers l'abîme... A côté, qu'apercevez-vous ?— La croix du Sauveur plantée près de la porte, et, portant encore son corps ensanglanté. — O doux Sauveur, en vain vous quittez votre croix pour embrasser cet âme ; elle vous résiste !... Vainement vous lui faites un appel suprême ; elle ne vous entend pas !... Plus fort que vous, le péché mortel l'entraîne elle sera réprouvée pour l'éternité !... Oui, le péche mortel sera vainqueur du Sauveur Jésus... Vainement la croix de cet auguste Rédempteur aura été plantée, son sang n'aura servi qu'à graver sur le front du

pauvre pécheur un anathème désormais éternel !...

Eh bien, dites-moi donc, frères bien-aimés, quand on comprend bien la malice du péché mortel, peut-on ne pas le regretter et le regretter toute sa vie, quand on a eu le malheur d'en commettre un seul... Un seul péché mortel ? Mais c'était l'enfer pour l'éternité, si vous aviez eu le malheur de mourir après l'avoir commis ! Un seul péché mortel ? Mais c'était le paradis perdu, c'était Dieu, la source de toute beauté, le bonheur des saints, la joie, les délices du paradis dont nous aurions été privés pour jamais !... Un seul péché mortel? Mais c'est Dieu, notre créateur, notre bienfaiteur, notre père si généreux et si tendre, outragé avec l'ingratitude la plus noire... Ah ! comprenez-vous, si nous avons seulement dans le cœur une ombre d'amour pour lui, combien devons-nous regretter de l'avoir offensé...

Pleurez, saint roi David, arrosez chaque nuit votre lit de vos larmes. Pleurez, saint Pierre, je comprends la constance de votre douleur. Arrose aussi, pieuse Magdeleine, oui, arrose de tes larmes les rochers dans les flancs desquels tu t'es retirée... Grands saints, vous aimez Dieu vous connaissez la malice du péché... Vous savez combien il est haïssable et vous avez voulu, par amour pour Dieu, le regretter pendant votre vie tout entière !... Parlerais-je de vous, illustre saint Augustin,chez lequel tant d'amour pour Dieu, et tant de livres écrits pour la gloire de la religion, pour l'exaltation de la sainte Eglise ont réparé les fautes d'une jeunesse orageuse?... Frères bien-aimés, on représente parfois l'image de ce grand saint, tenant dans ses mains un cœur enflammé qu'il élève vers le ciel... Il faudrait, pour que l'enseignement fût complet, graver au bas de cette image, les mots qu'il répétait, alors que, vieillard et infirme, il était sur le point de paraître devant Dieu... *O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous ai connue tard et que tard je vous ai aimée !...*

Péroraison. — Voilà,mes frères, comment le véritable amour de Dieu nous porte à regretter nos péchés, non

pas à cause de l'enfer, mais parce que Dieu est bon, qu'il est notre Père et que le péché outrage sa majeste infinie... Je le sais, ces sentiments de charité parfaite ne sont pas exigés de tous. Mais laissez-moi vous dire que tous nous devons faire nos efforts pour y arriver. Hélas! l'aspect d'une croix, la vue d'un crucifix devrait seule suffire pour nous inspirer ces sentiments d'une contrition méritoire, et de charité parfaite... Sainte Catherine de Gênes, fut d'abord une chrétienne, comme il y en a tant ; elle avait fait une confession générale avec de bonnes dispositions ; elle regrettait ses fautes par crainte de l'enfer, et par d'autres motifs plus ou moins parfaits. Notre bon Sauveur, qui avait des vues sur cette âme prédestinée, qui l'appelait à une sainteté plus grande, daigna lui apparaître...Un jour qu'elle priait, il se montra à ses regards, portant sa croix sur ses épaules ; le sang coulait de toutes les plaies qu'il avait reçues dans sa flagellation... Voilà, lui dit-il,ô ma fille,ce que j'ai enduré pour expier tes péchés... La sainte, versant des larmes abondantes, s'écria : O mon Sauveur bien-aimé, quoi ! mes fautes vous ont causé tant de douleurs ; non, plus de péchés, jamais, jamais [1] !... Frères bien-aimés, ce sera la conclusion de cette instruction, et si réellement nous aimons Dieu, comme cette sainte, nous aurons le péché en horreur et nous dirons avec elle : Non, mon Dieu, vous êtes si bon, que je ne veux plus jamais vous offenser... Ainsi soit-il...

[1] Voyez la vie de cette sainte.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quatorzième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Douzième instruction.

—

Effets de la Charité : Soumission parfaite à la volonté de Dieu ; amour pour Jésus dans la sainte Eucharistie.

Texte. — *Super omnia autem caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.* Avant tout ayez la Charité, c'est le en de la perfection. (*Epit. aux Coloss.*, ch. III, vers. 14.)

Exorde. — Frères bien-aimés, nous disions, dans notre dernière instruction, que la Charité,cet acte d'adoration par excellence, nous portait à éviter le péché, et à le regretter vivement, lorque nous avions eu le malheur de le commettre. J'ajoutais, que le motif de ce regret devait être, moins la crainte de l'enfer que la bonté de Dieu, notre Père céleste, dont nous méconnaissons l'amour, en outrageant sa bonté, ses perfections infinies... Vous m'avez bien compris... Mais ce n'est pas tout : l'amour de Dieu, embrasait les saints d'un feu céleste... Ecoutez plutôt les sentiments exprimés par la plupart d'entre eux... Voici saint Augustin... J'aime à le citer ! Il fut un grand pécheur... Mais par son repentir et son amour pour Dieu, il est devenu un des plus grands saints... Donc, si nous-mêmes nous avons offensé Dieu, nous pouvons, en l'aimant, comme lui, de tout notre

cœur, devenir des élus et des saints... Voici donc ce qu'il disait en s'adressant à Dieu... « O amour, qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais; ô Dieu qui êtes la charité, embrasez mon cœur... Que je vous trouve, ô le bien-aimé de mon âme, vous êtes ma joie parfaite; régnez au milieu de mon cœur... En vous possédant, en vous aimant, c'est déjà le ciel sur cette pauvre terre[1]! Ecoutez saint François d'Assise; il contemple les plai du Sauveur, l'amour, la reconnaissance débordent son âme... « O Dieu, s'écriait-il!... O les délices de m cœur, comme je voudrais mourir pour vous!... faite moi la grâce d'être martyr[2]... » Je n'en finirais pas, si vous montrais les sainte Catherine de Gênes, les saint Thérèse et tant d'autres âmes d'élite embrasées, radieu ses, illuminées, même sur cette terre, par l'ardente Charité qu'elles éprouvaient pour Dieu. Que leur importaient les châtiments ou les récompenses, dans ces instants délicieux, où Dieu leur faisait sentir la douceur de son amour?... Pour elles, la Charité c'était déjà le ciel!...

PROPOSITION. — Mais quittons ces hauteurs... Les aigles seulement planent sur le sommet des plus hautes montagnes... Dieu l'a voulu ainsi... Pourtant ils sont beaux aussi, et ils bénissent Dieu à leur manière, les petits oiseaux, dont le vol est plus modeste, et qui, par leurs chants, réjouissent nos vergers!... Ainsi, mes frères, sans vous dire que la Charité doit produire en nous tous ces élans sublimes, je vous indiquerai comment l'amour de Dieu peut se manifester dans le cœur du plus humble d'entre nous, si réellement nous avons la Charité...

DIVISION. — Je dis donc que, si nous aimons Dieu véritablement et pour lui-même : *Premièrement*, nous devons aimer sa sainte et adorable volonté, et nous y soumettre en toutes choses; *secondement*, nous devons avoir une tendre dévotion pour Jésus-Christ, toujours présent

[1] Soliloques et méditations. *passim.*
[2] Sa vie, par saint Bonaventure.

et digne de nos adorations dans la sainte Eucharistie.

Première partie. — Frères bien-aimés, j'ai besoin de toute votre attention, pour vous faire bien comprendre que l'union de notre volonté à la volonté du bon Dieu, est la meilleure preuve de notre amour, l'acte d'adoration qui lui est le plus agréable... « La plus belle vie, disait souvent le bienheureux Henri Suzo, celle qui glorifie Dieu davantage, n'est pas celle où l'on a des extases et des ravissements, des ferveurs extraordinaires; non, mais celle où nous soumettons en tout notre volonté à la sienne... Imaginez le plus grand des Anges, le plus élevé de tous les Esprits célestes ; s'il savait que le désir de Dieu fût qu'il sarclât des jardins, qu'il arrachât les ronces, les épines et les mauvaises herbes, il le ferait très-volontiers, parce que la plus grande gloire qu'une créature puisse rendre à Dieu, c'est de se soumettre à sa sainte volonté [1]... »

Pour comprendre cette vérité, nous n'avons qu'à jeter pour ainsi dire, un regard à nos côtés... Voyez donc cet ange gardien, qui nous accompagne... Que fait-il là près de nous le jour et la nuit?... Pourquoi n'est-il pas là haut dans le ciel, chantant les louanges du Très-Haut, avec les myriades de bienheureux, qui exaltent à l'envi, la gloire du Dieu trois fois saint?... Ce qu'il fait? Je vais vous le dire : Il exécute la volonté de Dieu ; et dût-il rester pendant des siècles à nos côtés, il se trouverait plus honoré, en remplissant cette humble fonction, que de briller comme un soleil au milieu des astres du Paradis !...

Tenez, un exemple plus sublime encore!... Pénétrons ensemble, à Nazareth, dans l'humble boutique d'un charpentier, appelé Joseph... Voyez-vous, ce jeune apprenti, occupé à polir des planches, à ramasser des copeaux!... Eh bien! il s'appelle Jésus, il est le Fils de Dieu égal en tout à son Père !... Il est le Roi du monde, le Créateur de

[1] *Apud Blos, in dict. Patrum.*

l'univers!... Si le soleil s'est levé ce matin, c'est parce qu'il l'a voulu ; sachez-le bien!... Que faites-vous donc là, ô mon adorable Sauveur? — Je fais la volonté de mon Père!... Frères bien-aimés, quel enseignement!... Avec quelle énergie il nous apprend que la meilleure manière de témoigner à Dieu notre amour et notre vénération, c'est de nous soumettre en tout, partout et toujours à son adorable volonté... Cultivateurs, vignerons, artisans, tous, qui que nous soyons, souvenons-nous bien que, si nous remplissons chrétiennement les devoirs de la condition, dans laquelle Dieu nous a placés, par le fait même nous l'adorons avec respect, et nous lui témoignons notre affection...

Mes frères, j'irai plus loin encore... Cette soumission à la volonté de Dieu doit nous faire accepter, je ne dis pas seulement avec résignation, mais je dirai avec une sorte de joie intérieure, les épreuves et les peines de la vie... C'est Dieu qui les veut, c'est Dieu qui les permet; or, si nous l'aimons veritablement, nous devons vouloir tout ce qu'il aime et tout ce qu'il permet... Un farouche conquérant, appelé Attila, après avoir ravagé une foule de provinces, arrivait dans la ville de Troyes, à la tête de ses hordes babares. Saint-Loup, évêque de cette ville, s'avance à sa rencontre pour préserver son troupeau du pillage. — Qui êtes-vous, dit-il au conquérant, pour avoir ruiné tant de provinces et de villes? — Moi, dit le chef barbare, en posant la main sur sa poitrine, je suis le fléau de Dieu, et l'herbe ne pousse plus où mon cheval a passé! — Si vous êtes le fléau de Dieu, répondit le saint évêque, frappez-nous alors autant qu'il le veut et qu'il vous le permet... Comme désarmé par cette réponse si chrétienne et si résignée, Attila épargna la ville [1]...

Frères bien-aimés, tels devraient être nos sentiments au milieu des diverses épreuves, qui peuvent nous arriver. Maladies, je vous reçois, parce que c'est Dieu qui

[1] Voir l'*Histoire de l'Eglise* de l'abbé Darras et la vie de saint Loup.

vous envoie ; souffrances, je vous accepte, vous me venez de la part du souverain Maître ; calomnies, disgrâces de la fortune ou de la nature, Dieu vous a permises ou voulues ; je m'incline, je n'ai plus rien à dire, si je l'aime je dois me soumettre. Froid, chaleur, pluies, neiges, vents, orages, je ne murmurerai plus quand Dieu vous enverra, si je l'aime véritablement ; vous êtes ses ministres, ses messagers et je dois vous accueillir comme venant de sa part [1]. Ainsi, la douce Mère de Jésus, désolée sur le Calvaire, adorait Dieu, non-seulement en se résignant, mais en aimant la volonté divine, qui voulait l'immolation de son auguste Fils... Ainsi, son divin Fils lui-même, disait au jardin des Oliviers, en face des douleurs qui l'attendaient : Mon Père, parce que je vous aime, j'adore votre volonté ; que la mienne disparaisse, que la vôtre s'accomplisse !...

Seconde partie. — Que de choses encore, mes frères, nous aurions à dire sur les effets que doit produire en nous la Charité ; mais, en terminant ce sujet de l'amour de Dieu pour lui-même, je m'arrêterai à un seul mystère, prodige d'amour, digne à tout jamais de nos adorations et de nos respects !... C'est la sainte Eucharistie... Ah ! Je comprends les païens, auxquels on expliquait cet adorable mystère, admirant l'immense bonté de Dieu, et s'écriant : Qu'il est doux le Dieu des chrétiens, il demeure toujours avec eux !... Glorieux saint Paul, sans doute vous aviez aussi en vue, non-seulement le mystère de la Rédemption, mais le prodige aussi surprenant de la sainte Eucharistie, quand vous vous écriiez, dans un transport d'admiration pour l'ineffable tendresse du Dieu, qui vous avait converti : *Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, il n'est pas digne de vivre* [2]...

Frères bien-aimés, ne disons pas que nous aimons le bon Dieu ; n'ayons point la prétention d'avoir dans le cœur la Charité, si nous n'aimons pas la sainte Eucha-

[1] Psaume CIII, vers. 4.
[2] Ep. aux Corinth. XVI. vers. 22.

ristie... Vous allez le comprendre... Vous êtes chrétiens, vous avez la Foi, vous avez fait votre première communion ; dites-moi donc ce qu'il y a là, dans le saint Tabernacle ?... Voyons, répondez vous-mêmes. — C'est bien difficile, dites-vous, il y a là, dans chaque hostie consacrée, le corps, le sang, l'âme, et la divinité du Sauveur Jésus. — C'est vrai ! Or, pourriez-vous me dire, pourquoi Jésus-Christ demeure et le jour et la nuit dans cet état d'anéantissement ?... Ici, je vais répondre moi-même..., C'est par amour pour vous ; c'est pour vous protéger pour vous bénir, pour se donner à vous qu'il s'abaisse ainsi, et ne se laisse reconnaître que par les yeux de la Foi dans la sainte Hostie... Et vous auriez la prétention de l'aimer, vous qui ne pensez jamais à lui, vous qui ne le visitez jamais, vous qui négligez de le recevoir !... Non, non, en vérité, je vous le dis, vous ne l'aimez pas, et quelles que soient vos paroles, la vraie Charité, le véritable amour de Dieu n'est point en nous...

Trouvez, en effet, parmi les saints et les saintes qui peuplent le Paradis, trouvez-en un seul ou une seule, qui n'aient pas eu à l'égard de la sainte Eucharistie le plus ardent amour ?... A peine leur divin Maître fut-il remonté vers le ciel, que les Apôtres, pour se consoler de son départ, et continuer sa présence au milieu d'eux dans l'adorable sacrement, commencèrent à célébrer la sainte Messe... Quelle digne et sainte assemblée !... Douce Vierge Marie, vous étiez là au milieu d'eux !... et Marie-Magdeleine, et Marthe, et Salomé, et d'autres femmes pieuses, qui avaient aimé Jésus, ne manquaient pas d'assister à cet auguste sacrifice... C'est qu'elles avaient la Charité dans le cœur, qu'elles aimaient profondément notre auguste Rédempteur.

Que vous dirai-je des martyrs ?... Ils aimaient Dieu ceux-là, je pense, puisqu'ils ont donné leur vie pour lui, et que plusieurs auraient voulu prolonger leurs souffrances, pour mieux lui témoigner leur affection !... Empereurs, proconsuls, païens, persécuteurs et bourreaux de tous genres, venez donc les meurtrir, les brûler, les écar-

teler; leur amour sera plus fort, plus grand que votre cruauté. Lour vie, ils n'y tiennent pas ; tous *ont le ciel dans le cœur*, et quelques-uns, que vous faites marcher sur des charbons embrasés, vous disent qu'ils marchent sur des roses...

Mais, qu'ai-je donc voulu dire, mes frères, quand j'ai dit que les martyrs *avaient le ciel dans le cœur*?... Expression étrange! vraie pourtant, et que je veux vous expliquer... Ils avaientl'Eucharistie là, dans leur poitrine. Au risque d'être lapidés par la populace, comme le fut saint Tarsille, un membre du clergé la leur avait portée. D'autres fois, un prêtre, un pontife mêlé parmi eux, avait dit la messe et les avait communiés... Non, les martyrs eux-mêmes, malgré leurs vertus, leur courage et leur foi, n'auraient pas voulu expirer, comme plusieurs chrétiens de nos jours, sans avoir reçu le Viatique...C'est que,voyez-vous, le Dieu qui devait les récompenser au ciel, le Dieu pour lequel ils allaient mourir, c'était ce même Dieu, présent dans la sainte Eucharistie... Ils l'aimaient sous toutes les formes que son amour a voulu revêtir. Ils l'aimaient sur la croix; ils l'aimaient dans le tabernacle, comme ils l'aiment aujourd'ui dans le sanctuaire de son éternité...

Me suis-je bien fait comprendre, frères bien-aimés? Au lieu de vous conduire sur ces hauteurs mystiques, connues seulement de quelques âmes prédestinées, j'ai voulu vous indiquer un moyen simple et facile, de constater si la Charité, si l'amour de Dieu habite véritablement en vous. Assistez-vous régulièrement, chaque Dimanche du moins, avec foi, avec piété, avec dévotion au saint sacrifice de la Messe?... Aimez-vous à prier, à vénérer Jésus-Christ, s'immolant pour nous sur l'autel, comme il s'est immolé sur le Calvaire?... Etes-vous fidèles à répondre au précepte l'Eglise qui vous commande de communier, au moins une fois l'année, et si votre position vous le permet (et elle nous le permet à tous), éprouvez-vous le désir de vous en approcher le plus souvent possible, et faites tous vos efforts pour que ce désir devienne une réalité?... Si vous le

faites, si vous aimez Jésus dans les abaissements de son tabernacle, si vous êtes heureux lorsqu'il y est honoré, visité, reçu et glorifié, c'est un signe presque certain... Que dis-je? C'est un signe infaillible que la Charité, que l'amour de Dieu habite en vous...

PÉRORAISON. — Je termine, frères bien-aimés, en vous priant de ne pas oublier les deux principaux effets que doit produire en nous la Charité, l'amour de Dieu pour lui-même. Pour savoir si vous aimez Dieu, ne vous dites donc pas : Ai-je des extases, des ravissements, des moments de ferveur extraordinaire, comme en ont eu les saints et les saintes, dont on nous parle si souvent... Non, dites-vous simplement : Suis-je bien résigné et bien soumis à la volonté de Dieu, à ses desseins sur moi. Quand je dis à notre Père qui est dans les cieux : *que votre volonté soit faite*, est-ce bien mon désir?. Accepterais-je avec soumission, et comme me venant de sa part les peines, les épreuves et les tribulations?... Si votre conscience répond : oui... Je vous affirme que vous aimez Dieu...

De plus, si vous sentez dans votre cœur de l'amour, du respect, de la vénération pour Jésus dans l'Eucharistie, si vous faites vos efforts pour vous unir à lui, âme à âme, cœur à cœur...Eh bien, je vous dirai encore : soyez tranquilles vous avez la Charité envers Dieu, car en aimant la volonté de Dieu, en adorant la sainte Eucharistie, vous reconnaissez la puissance de sa Majesté suprême, et vous voulez sa gloire. Oh! oui, c'est bien l'acte d'adoration par excellence!... La gloire de Dieu, l'accomplissement de sa volonté, c'est ce que veulent les saints, c'est ce qu'ils voudront pendant l'éternité tout entière... Ils nous associeront à leurs hommages et à ces mêmes pensées, si nous avons le bonheur d'être un jour admis dans ce beau Paradis, devenu leur récompense... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quinzième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Treizième instruction.

—

Charité : Obligation d'aimer notre prochain ; comment doit être réglé cet amour.

Texte : — *Super omnia autem caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.* Avant tout, ayez la Charité ; c'est le lien de la perfection. (*Epître aux Colos., chap.* III, *v.* 14.)

Exorde. — Frères bien-aimés, laissez-moi vous dire, en commençant, que c'est avec une sorte de regret, que je quitte le sujet, dont je vous ai parlé dans les instructions précédentes. Je veux dire l'amour de Dieu pour lui-même!... Que de traits édifiants j'aurais pu vous citer à propos de l'amour, que la Charité nous fait avoir pour la sainte Eucharistie!... Je vous aurais montré sainte Marguerite, fille du roi de Hongrie, tenant elle même de ses mains royales la nappe de lin, pendant que les fidèles recevaient l'hostie consacrée!... Si vous lui eussiez demandé pourquoi?... Voici quelle eût été sa réponse. « J'aime tant Jésus dans l'adorable Eucharistie, que je voudrais, s'il m'était possible, avoir toujours les yeux fixés sur lui[1]!... Et nous, chrétiens, quand il daigne quitter son Tabernacle, lorsqu'il parcourt les rues de ce village, pour aller consoler quelques-uns de nos frères malades, ou pour les fortifier, s'ils doivent bientôt mou-

[1] In vita ejus apud Surium.

rir, nous avons peine à nous agenouiller sur son passage!... Nous rougissons de faire le signe de la croix ; je dirai plus, nous préférerions peut-être ne pas le rencontrer!... Frères bien-aimés, non, qu'il n'en soit plus ainsi... Aimons Dieu d'un amour parfait, large, généreux, et, soyez-en sûrs, nous aimerons la sainte Eucharistie, qui le renferme tout entier, son corps, son sang, son âme, et sa divinité... Nous aimerons ainsi cette belle et douce image, qu'on appelle un crucifix!... Un crucifix!.. Mais non-seulement toute maison chrétienne devrait en posséder ; mais chacun de nous devrait en avoir un, ici, sur son cœur!... Et, pour vous dire toute ma pensée, avec le scapulaire de la vierge Marie, ce serait pour nous une protection puissante, un gage presque assuré de prédestination!... Enfin, aimer Dieu, c'est aussi aimer sa parole, son Évangile, et dans chaque famille on devrait aujourd'hui, comme autrefois, aimer à lire et à relire ce livre divin...

Proposition. — Nous vous avons dit que l'objet principal de la Charité, c'était Dieu aimé pour lui-même, à cause de ses perfections, qui le rendent infiniment aimable. Nous allons maintenant parler du second objet de la Charité, qui est notre prochain, c'est-à-dire les anges et les hommes ; sujet vaste et intéressant qui nous fournira la matière de plusieurs instructions...

Division. — Arrêtons-nous, en ce moment, à ces deux pensées : *Premièrement*, obligation d'aimer notre prochain ; *secondement*, comment doit être réglé cet amour.

Première partie. — Obligation d'aimer notre prochain. Frères bien-aimés, une scène sublime, émouvante, prélude de la tragédie du Calvaire, se passait à Jérusalem, le soir du Jeudi saint. Réuni à onze de ses Apôtres (car le traître Judas venait de sortir ; Satan l'avait emmené pour consommer sa trahison), Jésus, sur le point de subir sa douloureuse Passion, leur donnait un enseignement grave, important, solennel... « Mes amis, leur disait-il, je vais bientôt mourir... Ecoutez, en quelque sorte, mes dernières paroles, et ma recommandation su-

prême. C'est un nouveau commandement que je vous donne ; ne l'oubliez jamais [1]... » Et Jean, l'apôtre bien-aimé, jetant sur son Maître des regards pleins d'une mélancolie résignée, recueillait avec amour des lèvres augustes de Jésus, le beau discours qu'il nous a conservé. Il va nous redire ce précepte nouveau, cette recommandation dernière du Rédempteur. *Mes amis je vous recommande de vous aimer les uns les autres.* O précepte suave! O commandement délicieux ! s'écrie à ce sujet saint Bernard [2]. Et, de fait, il ne pouvait sortir que de la bouche du Dieu, qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous...

Oui, frères bien-aimés, nous aimer les uns les autres, chérir notre prochain, n'avoir point de haine dans le cœur, c'est pour nous, c'est pour tout chrétien une obligation rigoureuse et étroite... Ecoutez encore l'Apôtre saint Jean. « Mes chers amis, dit-il, aimons-nous les uns les autres, car la Charité vient de Dieu ; celui qui aime son prochain est véritablement l'enfant de ce Père céleste, il le connaît. Celui qui n'aime pas ses frères ne saurait dire qu'il connaît Dieu, car Dieu c'est la Charité [3]. » Il va même plus loin ; j'ose à peine répéter ses paroles, car s'il se trouvait dans cet auditoire quelqu'un qui eût la haine dans le cœur, elles seraient pour lui un âpre reproche, une vérité bien dure... Mais, enfin, c'est l'Apôtre qui le dit [3], et sa parole est vraie. Savez-vous à quelle marque on reconnaîtra si vous êtes les enfants du bon Dieu, ou les fils du diable?... Ce signe est facile. Aimez-vous votre prochain, Dieu vous accueille. Haïssez-vous vos frères, Satan vous réclame et vous considère comme de sa parenté ; car il est la haine, lui, et Dieu c'est la bonté, c'est l'amour...

Mais, en citant ce passage, je me disais que peut-être saint Jean avait mal compris les enseignements de son Maître...Je consulte donc saint Pierre, le chef du collége apostolique, le premier des papes, docteurs infaillibles

[1] S. Jean, ch. XIII, n. 34.
[2] *Edicium dulce, suave præceptum*, Serm. XIV. *In Cœna Domini.*
[3] 1re Epit. ch. IV, verset 7 et suivants. — [4] *Ibid.*, ch. III, vers. 10.

de la vérité. Voici comment il s'exprime : « Avant tout, mes frères, ayez l'un pour l'autre, une Charité mutuelle et constante ; elle est indispensable pour que vous soyez sauvés[1]. » Et saint Paul, saint Paul instruit par Jésus-Christ lui-même, avec quelle ardeur, et combien souvent,il recommande l'amour du prochain !...

Je n'en finirais pas, si je voulais citer ici tous les témoignages des Saints, qui montrent l'importance et la nécessité de l'amour à l'égard du prochain. Prenez la *Vie des Saints ;* ce n'est pour ainsi dire qu'un acte continu de charité envers Dieu et envers le prochain. Qu'allez-vous faire, ô glorieux François-Xavier, pourquoi abandonner votre famille, votre patrie, et des amis plus chers encore peut-être que la patrie, pour aller là-bas au fond des Indes, dans les îles sauvages du Japon, porter le flambeau de la vérité à des barbares?...Etes-vous donc si avide de fatigues,de persécutions, de mépris?... Si vous aimez Dieu, ne pouvez-vous le servir dans l'obscurité du cloître?... Ah! frères bien-aimés, même les saints qui ont opéré leur salut dans l'obscurité du cloitre, aimaient leur prochain, soyez-en sûrs. Ilsjeûnaient, ils priaient, ils se mortifiaient pour la sanctification de leurs frères. Mais lui, mais les autres missionnaires, que Dieu appelait à exercer cette charité, cet amour du prochain d'une manière plus active, obéissaient au zèle ardent qui les consumait!...

C'est ce même feu, qui embrasait saint François-Xavier, qui anime encore et soutient aujourd'hui tant d'âmes généreuses, dans les œuvres souvent pénibles, que leur fait entreprendre l'amour du prochain... Oui, filles de saint Vincent de Paul, sœurs de charité, pansez dans les hôpitaux les ulcères les plus dégoutants... Petites Sœurs des pauvres, soignez vos chers vieillards ; soulagez-les dans leurs infirmités les plus répugnantes. Venez mendier à nos portes le bois qui doit les chauffer, le pain qui doit les nourrir... Vous serez toujours les bien

[1] 1re Epit., ch. IV, vers. 8.

venues !... Nous sommes chrétiens, nous savons quel sentiment vous inspire !... Vous exécutez le commandement nouveau, que le Sauveur Jésus donnaît à ses Apôtres, quand il leur disait : *Aimez votre prochain, aimez-vous les uns les autres.*

Seconde partie. — Du reste, frères bien-aimés, pour vous bien montrer la nécessité de la Charité à l'égard du prochain, l'obligation où nous sommes de l'aimer, j'aurais pu me borner à vous rappeler cette parole de la Sagesse incarnée, nous disant dans l'Evangile, que le précepte de l'amour de Dieu et celui de l'amour du prochain étaient un seul et même commandement, et que celui qui l'accomplissait observait toute la loi[1]... Mais voyons qui est notre prochain, et comment il faut régler l'amour que nous devons lui porter. « Le prochain, dit le Catéchisme, ce sont tous les hommes, et même nos plus grands ennemis. » Comprenez-vous bien ces mots ?...Quiconque a possédé, possède actuellement, ou possédera dans l'avenir une âme humaine, c'est notre prochain... Nous devons l'aimer, mais selon l'ordre de Dieu, suivant la mesure qu'il lui est cher à lui-même... Nous devons aimer, en premier lieu, les justes et les saints ; car aimer Dieu par Charité, c'est l'aimer à cause de lui-même, c'est aimer tout ce qui le glorifie davantage... O sainte vierge Marie, la plus sublime des créatures, l'admiration des siècles, la joie des élus, la perle la plus étincelante du Paradis, c'est vous que, après votre divin Fils, nous devons aimer le plus ; car c'est vous qui avez le plus contribué à la gloire de l'auguste Trinité. — Oui, vous êtes notre prochain, ô ma Mère, ô ma Reine, secours assuré des chrétiens, doux refuge des pauvres pécheurs ! Je m'en réjouis, je voudrais que tous nous vous aimions de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces !...

Mon Dieu, en disant que tout ce qui avait possédé une âme humaine était notre prochain, je le sens, je

[1] S. Matth., ch. XXII, vers. 39. — S. Marc, ch. XII, vers. 31.

n'ai pas dit assez encore... Et ces Archanges qui brillent comme des étoiles dans ce beau firmament, qu'on appelle le Paradis ; mais ils sont aussi, en quelque sorte, notre prochain... Si nous avons la Charité, si nous aimons Dieu, nous devons les aimer, car ils sont ses serviteurs les plus fidèles, et les plus chers [1]. Eh! n'est-il pas votre prochain, cet esprit bienheureux, cet ange gardien qui veille à vos côtés?... Aimons-le donc, aimons tous les saints, tous les élus qui, là-haut dans la patrie des âmes, chantent et chanteront un *Hosanna* éternel au Dieu trois fois saint...

Nous avons aussi un prochain sur la terre. C'est même celui qui nous touche de plus près, et dont je vous parlerai plus longuement dans les instructions suivantes. Deux mots seulement à son sujet. Nous ne devons exclure personne de notre affection ; mais il nous est permis d'aimer les justes plus que les pécheurs. Il nous est permis d'avoir pour les saints, pour les élus qui vivent à notre époque, une affection plus vive et plus tendre...Illustre et bien-aimé Pontife, qui remplacez saint Pierre ; pasteur des pasteurs, représentant de Jésus-Christ sur cette terre, il me semble que c'est vous que nous devons aimer davantage... Et vous, saints évêques de la Suisse, de l'Allemagne et d'ailleurs, vous qui souffrez persécution pour la justice ; ah! comme tous les cœurs qui possèdent la Charité doivent vous aimer !...

Cependant, frères bien-aimés, n'imaginez pas que la Charité à l'égard du prochain, détrône cet amour naturel et voulu de Dieu, que nous devons avoir pour nous, et pour les nôtres. Nous devons d'abord nous aimer nous-mêmes d'un amour de charité, vouloir notre salut avant tout, comme Dieu le veut lui-même ; et en le désirant, c'est non-seulement notre bonheur, mais c'est sa gloire que nous aimons...Nous devons chérir nos parents et nos proches, prier pour eux, leur souhaiter, dans l'or-

[1] *Non modo homines proximos nobis, sed Angelos etiam ex charitate diligere debemus.* (S. Thom., *Secunda secundæ.* Quæst. XXV, art. 10.)

dre de la grâce, et même selon la nature, tous les biens qui peuvent contribuer à leur véritable bonheur... Enfin, nous devons aimer tous les hommes, qui sont nos frères, parce que Jésus-Christ les a tous aimés, parce que leurs âmes ont été créées à l'image de Dieu, et rachetées par le sang de notre auguste Rédempteur. — Ici, une de ces admirables paroles, comme ce divin Sauveur en prononça tant. — « Mes amis, disait-il à la foule qui l'entourait, ainsi que vous aurez traité les autres, je vous traiterai... La mesure que vous leur aurez appliquée, je vous l'appliquerai à vous-mêmes[1]... » Voulons-nous que Dieu nous aime, et nous applique une large mesure de tendresse, aimons notre prochain, aimons-le beaucoup, et Jésus-Christ lui-même nous aimera beaucoup...

Mais j'ai prononcé une parole singulière, étrange, en disant que nous devions aimer comme notre prochain toute âme qui avait vécu. Je voulais dire, mes frères, ce qui est très-vrai[2], que nous ne devions point avoir de haine, même pour les réprouvés... Nous détestons la trahison de Judas, le fratricide de Caïn ; nous adorons, nous bénissons, nous trouvons très-équitable la sentence qui les a condamnés à des supplices éternels ; mais nous ne haïssons pas leurs personnes... Ainsi, mes frères, Dieu condamne le pécheur sans le haïr, et seulement parce que sa justice le réclame... Or, sa Charité doit être le modèle de la nôtre.

Péroraison. — Frères bien-aimés, parmi ce prochain que nous devons aimer, je m'aperçois que j'ai fait un oubli... Oh ! je veux le réparer en terminant... Il s'agit d'amis bien chers, de frères qui méritent l'affection la plus tendre, l'intérêt le plus vif... Votre foi, votre piété les

[1] Saint Matth., chap. VII, v. 2.

[2] *Possunt dæmones ex charitate ab hominibus diligi quantum ad suam naturam, non autem quantum ad culpam...* Saint Thomas. *Secunda secundæ*, quæst. XXV, art. 11... Pour ne pas multiplier les notes, je dirai, une fois pour toutes, que, dans ces intruction sur le Décalogue, saint Thomas sera mon guide, comme il l'a été dans celles qui ont paru sur le Symbole.

ont devinés. Ce sont les âmes du purgatoire... Chers défunts, oui, vous êtes notre prochain ; oui, nous devons vous aimer comme nous-mêmes ; malheur à qui ne vous aime pas , malheur à qui vous oublie ; trois fois malheur à quiconque ne pense pas à ses parents défunts... Pour celui-là, j'en jure sur la parole de Jésus, la mesure de miséricorde sera petite, car il n'aura pas eu de foi, pas de cœur, pas de charité... Chères âmes du purgatoire, je veux réparer mon oubli, dire qu'on doit vous aimer, et que la meilleure manière dont nous pouvons vous témoigner notre affection, c'est de prier pour vous...

Frères bien-aimés, contemplez ces pères, ces mères, ces parents, ces amis que vous avez vus couchés dans leurs cercueils, s'ils pouvaient se redresser, mettre leur main dans votre main, leur cœur contre votre cœur, savez-vous ce qu'ils vous diraient : « A toi ma fille, je demande une dizaine de chapelet, une communion faite à mon intention ; à toi, mon fils, un *De profundis* ; à vous tous, qui nous avez connus, un souvenir devant Dieu... Vous nous prouverez votre amour, et vous nous soulagerez dans nos peines... » Mais non, frères bien-aimés, ils sont là étendus dans ce cimetière, ils ne se relèveront qu'au son de la trompette du dernier jugement... C'est moi qui prend leur place, c'est moi qui vous fais cet appel, qui mets ma main dans votre main, et qui, vous parlant en leur nom, et au nom de la sainte Eglise, vous dis : « Pensez à votre prochain du purgatoire, et priez pour lui... » Faites, ô Dieu de miséricorde, que cet appel soit entendu !... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Seizième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Quatorzième instruction.

—

Nous devons aimer d'un amour de Charité, 1° tous les hommes; 2° même nos ennemis.

Texte. — *Super omnia autem charitatem habete; quod est vinculum perfectionis.* Avant tout ayez la Charité, c'est le lien de la perfection. (*Ep. aux Coloss.* ch. III, vers. 14.)

Exorde. — Mes frères, dans la dernière instruction que je vous adressais, je vous disais qu'il nous fallait aimer d'un amour de Charité, c'est-à-dire à cause de Dieu, et parce qu'ils le glorifient, d'abord la sainte Vierge, puis les anges et les saints; c'est là notre prochain du ciel... J'ajoutais, en terminant, que nous devions chérir également les âmes du purgatoire, frères véritablement dignes d'intérêt, âmes qui glorifient d'autant plus le Seigneur, que, sachant qu'il les éprouve dans sa miséricorde et dans son amour, elles bénissent sa justice... Ah! frères bien-aimés, quand on considère la Charité avec tous ces vastes horizons, comme elle paraît belle, noble et véritablement la reine des vertus!...

Auguste Marie, dans le sein de la divine Charité, vous êtes à la fois ma sœur, ma mère, et mon appui!... Ma sœur, parce que comme moi vous êtes une créature du Très-Haut; ma mère, parce que sur la croix Jésus-Christ

vous a donné tous les chrétiens pour enfants ; mon appui, parce que vous n'usez de votre puissance, de votre crédit, que pour sauver les pauvres âmes errantes et voyageuses sur cette terre... Anges, archanges, nobles patriarches, glorieux apôtres, courageux martyrs, saints confesseurs, et vous, blanche cohorte des vierges, vous êtes mon prochain, vous êtes, oserai-je le dire, nos frères et nos sœurs ; car comme vous, nous sommes des créatures du bon Dieu, appelées à le louer et à le bénir pendant l'éternité toute entière.

Que c'est beau, large et digne du cœur que Dieu nous a donné, la Charité ainsi entendue... Volontiers, comme Adam dans le paradis terrestre, comme saint François d'Assises, on embrasserait toutes les créatures dans un immense amour, car toutes à leur manière contribuent à la gloire de Dieu... Le soleil et ces globes immenses, qui se promènent, soutenus par la main du Très-Haut, à travers un espace, dont les plus savants eux-mêmes ne connaîtront jamais l'étendue, louent Dieu à leur manière... Le vermisseau luisant, qui vit et meurt sur la feuille d'une plante, atteste lui aussi à sa manière la force et la sagesse du Tout-Puissant !... Créatures du bon Dieu, comme que vous êtes, je vous aime ; et si vous aviez une âme à sauver, si vous deviez survivre à la mort, à la destruction qui vous attend, je dirais : Vous êtes mon prochain !...

Proposition. — Frères bien-aimés, ces considérations nous entraîneraient bien loin ; mon intention, ce matin, est de vous parler simplement de ce prochain, qui vit avec nous sur cette terre, et qui accomplit comme nous, en ce moment, le pèlerinage de la vie...

Division. — Je vous dirai donc que nous devons aimer d'un amour de charité c'est-à-dire par rapport à Dieu : *Premièrement*, tous les hommes, *et en second lieu*, ceux-mêmes qui sont nos ennemis. Je vous en donnerai les raisons.

Première partie. — Nous sommes obligés d'aimer notre prochain comme nous-mêmes : Jésus-Christ nous le

commande, et c'est lui-même que nous blessons, quand nous avons de la haine ou de la froideur à l'égard de notre prochain... Pour démontrer cette vérité, saint Augustin se servait d'une comparaison ingénieuse et vraie, que je vais essayer de vous expliquer. Tous les chrétiens, disait-il, ne forment qu'un seul corps, dont Jésus-Christ est la tête, le chef... Cette assertion est-elle bien vraie?... Oui, mes frères, j'ouvre l'Évangile et j'y lis ces mots prononcés par le Sauveur lui-même : Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait[1]... Au dernier jugement ne dira-t-il pas aux justes : J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire ; venez donc recevoir votre récompense?... Puis, se tournant vers les réprouvés, il dira également : Vous avez été durs à mon égard; vous ne m'avez pas soulagé dans mes besoins... Or, notre auguste Rédempteur est au-dessus de toutes ces misères de la vie ; mais il parle ainsi pour nous montrer l'union intime qui existe entre lui et les hommes, pour lesquels il a voulu mourir...

Mais revenons à la comparaison de saint Augustin. Si quelqu'un, dit-il, voulant vous embrasser la joue, écrasait vos pieds ; au milieu même de ce témoignage d'affection ne lui diriez-vous pas : Mais vous me faites mal? — Comment je vous fais mal ; nullement, mon intention est de vous donner une marque d'affection? — Insensé, ne voyez-vous pas que mes pieds sont intimement unis à ma tête, et que quand vous les blessez, c'est ma bouche qui se plaint, c'est ma tête, en quelque sorte, qui en ressent la douleur[2]... N'imaginez donc point que vous aimez le Sauveur Jésus, si vous n'aimez pas votre prochain. Vainement vous communierez, vainement vous lui donnerez à lui-même les témoignagnes du plus tendre amour, c'est lui marcher sur les pieds, en ayant la prétention de vouloir l'embrasser...

[1] Saint Matth. ch. xxv, verset 40, et *passim.* chez les Évangélistes.

[2] Traité xme sur la 1re Epitre de saint Jean.

Aussi lorsque saint Paul, avant sa conversion, s'avançait furieux sur la route de Damas pour enchaîner les chrétiens, que lui dit la voix qui le terrassa? — Pourquoi me persécutes-tu? — Qui êtes-vous donc? répondit le futur Apôtre. — Je suis Jésus, dont tu veux enchaîner les disciples. — Or, mes frères, notre divin Sauveur était remonté vers son Père, et ne pouvait plus être personnellement persécuté ; donc il considérait comme dirigées contre lui-même les persécutions qu'on allait exercer contre ses disciples... Vous comprenez bien qu'en aimant notre prochain, c'est Dieu lui-même que nous aimons...

Un mot maintenant sur l'ordre que nous devons suivre dans la charité à l'égard du prochain. Il faut d'abord nous aimer nous-mêmes d'un amour de charité, c'est-à-dire, par rapport à Dieu et à notre salut... Il ne s'agit point ici de cet amour-propre, de cet amour de nos aises, qui, hélas ! ne nous est que trop naturel... La Charité bien ordonnée veut qu'après Dieu, nous aimions notre âme, notre salut éternel... Voilà le premier prochain qui doit nous être cher... Il nous est permis ensuite d'aimer davantage ceux qui nous touchent de plus près : nos pères, nos mères, nos enfants... Un prêtre peut désirer le salut de ses paroissiens, plus vivement qu'il ne désire celui des autres chrétiens... Eh ! dites-moi, notre paroisse n'est-elle pas notre famille? Ne devons-nous pas un jour rendre compte à Dieu de vos âmes?... Saint Paul, à ce sujet, prononçait une parole étrange... Il écrivait aux fidèles de Rome : Votre salut m'est tellement cher que j'eusse désiré, s'il était possible, donner mon âme et mon salut éternel, pour vous[1]!... Frères bien-aimés, tels sont les sentiments qui font vibrer le cœur de tout prêtre dévoué.

Nous devons ensuite aimer tous les chrétiens, désirer qu'ils soient sauvés et qu'ils glorifient Dieu pendant

[1] *Optabam enim ego ipse anathema esse Christo pro fratribus meis, qui sunt cognati mei secundum carnem.* (Ep. *ad Rom.* IX, 3.)

l'éternité... Oh! comme les saints comprenaient cet amour de Charité!... Écoutez sainte Thérèse : « Si je pouvais, disait-elle, par mes pénitences et mes austérités, envoyer au ciel une âme, une seule âme, qu'elle qu'elle soit, la plus humble, la plus petite, je consentirais volontiers à subir, jusqu'au jour du jugement, tous les tourments du purgatoire[1]. » Ainsi, mes frères, la charité nous oblige à aimer tous les hommes par rapport à Dieu, à désirer leur salut, à le procurer, autant qu'il est en nous.

Seconde partie. — Mais est-il bien vrai que nous devions aimer nos ennemis? Oui, mes frères; c'est là la partie la plus sublime du commandement nouveau que Jésus-Christ donnait à ses Apôtres, quand il leur disait : Aimez-vous les uns les autres. La loi que je vous donne, ajoutait cet adorable Sauveur, est plus parfaite que l'ancienne ; celle-ci commandait d'aimer ses amis, et moi je vous commande d'aimer vos ennemis, et de faire du bien à ceux mêmes qui vous veulent du mal... Vous me direz peut-être : « Mais il y a des hommes si mauvais, si vicieux, si ingrats, si pervers!... Comment pourrais-je les aimer? Impossible. On m'a fait trop de mal... on m'a persécuté d'une manière injuste, on a déversé sur moi les calomnies les plus noires ; non, jamais je ne pourrai avoir de l'affection pour telle ou telle personne... Vous avez beau dire, elle n'est pas, elle ne sera jamais mon prochain!... »

Frères bien-aimés, je vous écoute, je pardonne à votre langage... Je le comprends... Il est celui qu'inspire la nature abandonnée à ses propres forces... Mais combien les inspirations de la grâce sont plus nobles, plus généreuses, plus élevées!...Voyons donc les exemples que nous donne Dieu lui-même, ceux que nous a donnés Notre-Seigneur Jésus-Christ; nous parlerons ensuite de ceux que nous ont laissés les Saints.

[1] Jacques Marchand, Jardin des Pasteurs. Tome III, page 520, Edition Vivès.

Dites-moi, chrétiens, y a-t-il, dans l'univers, un être plus outragé, plus méconnu, plus offensé, plus insulté, que le bon Dieu, ce Maître-Suprême qui tient chacun de nous dans ses mains, nous conserve l'existence, et devant l'immensité duquel nous sommes moins qu'un grain de poussière, moins qu'un vil vermisseau ?... Vous avez entendu hier, aujourd'hui peut-être, une pauvre petite créature humaine blasphémer son saint nom... Il ne se venge pas ; il la laisse dire !... Et, nous-mêmes, frères bien-aimés, si le jour où nous nous sommes servis de notre intelligence pour l'offenser, il nous avait fait ce que nous ferions à l'égard du serpent, qui dresse sa tête pour nous mordre ; oh ! qu'il y a longtemps que nous ne serions plus sur cette terre !... Mais non, son soleil se lève chaque matin, il éclaire les justes comme les pécheurs ; et la terre, toujours féconde et généreuse, fournit aux impies comme aux justes la nourriture dont ils ont besoin... Dites-moi, le Très-Haut, le Tout-Puissant aime-t-il ses ennemis, puisqu'il les comble de biens ?... Les supporte-t-il avec patience, puisque sa toute-puissance ne les écrase pas ?... Eh bien ! comme le disait le Sauveur Jésus, soyons donc les imitateurs de notre Père céleste[1] !...

J'ai parlé du Sauveur Jésus... Oh ! répondez, pour peu que vous connaissiez sa vie et l'histoire de sa Passion... Les a-t-il aimés, Lui, ses ennemis ?... Viens, Judas, viens embrasser ton Maître, lui donner le baiser de la trahison. Il sait ce que tu fais ; il connaît ta perfidie, et cependant il ne t'accueillera qu'avec une parole pleine de tendresse. Il te dira : Mon ami, *Amice !*... Juifs qui le persecutez, bourreaux qui le clouez sur la croix, vous n'entendrez pas sortir de sa bouche une parole de haine ou de malédiction... Non, le Prophète l'a dit : « Au milieu de tous les supplices et de toutes les avanies, il se taira, comme un innocent agneau qu'on mène à la boucherie [2] !... » Qu'ai-je dit ?... Prophète, vous êtes resté au-dessous de la

[1] Saint Matthieu, ch. v, v. 44 et suiv.
[2] 1. Isaïe, ch. LIII, 87.

vérité !...L'Esprit-Saint ne vous avait peut-être pas révélé tout l'amour, toute la douceur que devait montrer notre auguste Rédempteur... Il ne s'est pas tu, je vous l'assure, et l'Évangile le dit... Lorsque la croix fut dressée, qu'il fut là suspendu par quatre plaies, pour ces Pharisiens, pour ces Scribes qui s'abreuvaient de ses tourments, et dont la rage savourait son agonie, il adressa à son Père une prière ; cette prière, ce fut encore une effusion de miséricorde et d'amour : « Mon Père, s'écria-t-il, daignez leur pardonner, car ils ne savent ce qu'ils font !... » Ah ! Chrétiens, quand Jésus nous commande d'aimer nos ennemis, n'en a-t-il pas le droit, ne nous a-t-il pas donné l'exemple?...

Un ou deux traits, frères bien-aimés, vont vous montrer comment les Saints ont pratiqué ce précepte de l'amour des ennemis... Ne parlons pas de saint Étienne qui, accablé par une grêle de pierres, disait comme son divin Maître, « Seigneur, ne leur imputez pas ce péché. » Et, pourtant, si nous en croyons saint Augustin, ce fut cette prière qui valut à saint Paul la grâce de sa conversion[1]... Voici un martyr, saint Sabin[2] ; le proconsul, appelé Vénustien, vient de lui faire couper les deux mains. Mais, tout à coup, par un de ces prodiges, comme il en arrivait souvent du temps des martyrs, le persécuteur est lui-même frappé subitement... Il supplie sa victime d'intercéder pour lui... Sabin, en véritable disciple du Sauveur Jésus, lève vers Dieu, non pas ses mains, elles étaient coupées, mais ses bras mutilés et sanglants, et il obtient non-seulement la guérison, mais de plus la conversion de son ennemi, de son persécuteur... Un exemple encore, je le prends dans la vie de sainte Catherine de Sienne. Voyez-vous cette vierge, jeune encore, se rendre à l'hôpital pour panser de ses mains, et donner les soins les plus tendres à une vieille lépreuse... Pauvre fille ! si vous saviez comme cette ma-

[1] Jacques Marchand, *Jardin des Pasteurs*, liv. III, De la Charité.
[2] Baronius, *ad Annum*. 301.

lade vous traite, ce qu'elle dit de vous, les calomnies dont elle vous noircit, la haine qu'elle vous porte ; non, vous n'iriez plus lui prodiguer vos soins, vous n'en auriez pas le courage!... La sainte connaît tout ; mais elle voit Jésus-Christ dans cette malade. L'inimitié qu'a pour elle cette pauvre infirme ne la fera point reculer ; elle persévèrera, pendant des mois et des années entières, à lui prodiguer les marques de l'affection la plus tendre, bien que ces soins ne soient récompensés que par des injures ; je le répète, elle verra Jésus-Christ, dans cet être disgracieux et malveillant, et son ardente charité finira par gagner cette âme à Dieu [1].

Frères bien-aimés, j'ai dit que cette sainte considérait Jésus-Christ, c'est-à-dire une âme rachetée par son sang, appelée au bonheur du ciel, dans cette misérable lépreuse... C'est aussi ce qu'il faut voir dans nos ennemis, dans les pécheurs, dans notre prochain, quel qu'il soit... Une comparaison vous rendra ma pensée bien claire. Supposez que je tienne en ce moment, dans mes mains, deux crucifix : l'un est d'argent, l'autre de plâtre ou de bois... Sans doute, vous aimeriez mieux celui d'argent : il a plus de valeur... Ainsi, nous devons aimer davantage les justes, parce qu'ils sont les images les plus ressemblantes du Sauveur Jésus... Mais ne serions-nous pas des impies et des mécréants, si nous foulions aux pieds avec mépris le crucifix de bois?... Ne devons-nous pas avoir pour lui de la vénération?... N'est-il pas aussi l'image du Sauveur?... Ainsi, frères bien-aimés, nous devons chérir d'un amour de Charité les méchants, les impies eux-mêmes, parce qu'ils ont des âmes faites à l'image de Dieu, parce que Jésus-Christ est mort pour les racheter, parce qu'ils peuvent devenir nos compagnons, nos amis, nos voisins là-haut, dans le ciel...

Péroraison. — Heureux, trois fois heureux le chrétien qui possède un cœur large, généreux, plein d'amour

[1] Voir la vie de sainte Catherine de Sienne dans Surius et ses divers historiens.

pour son prochain !... Heureux surtout celui qui sait aimer d'un amour de Charité, même ses plus ardents ennemis ! Il est dans la bonne voie, et l'expérience nous apprend que Dieu le récompensera, par des grâces extraordinaires, de sa soumission à la loi qui nous commande d'aimer même nos ennemis... La preuve, la voici. Un jeune chevalier avait une injure grave à venger sur un ennemi. Couvert de ses armes, il rencontre cet ennemi sans défense dans une gorge de montagne ; le désir de se venger bouillonne dans son cœur ; il tire son épée... Grand Dieu ! que va-t-il faire ?... C'était le Vendredi saint ; l'ennemi désarmé étend ses bras en croix, comme pour mieux rappeler le souvenir du Dieu de miséricorde, qui avait pardonné même à ses bourreaux. Le jeune chevalier hésite ; mais enfin la grâce est victorieuse, l'épée rentre dans son fourreau ; il embrasse en pleurant son ennemi, il lui pardonne... Le cœur ému, il entre dans une église voisine ; l'image de Jésus-Christ, se détachant en quelque sorte de la croix où elle était clouée, daigne lui parler ; la grâce coule à flots dans son âme... Ce jeune chevalier quitte alors sa vie mondaine et devient le saint illustre, que l'Église honore sous le nom de saint Jean Gualbert[1]... Ainsi, frères bien-aimés, si notre Charité se montre large et généreuse ; si non-seulement nous pardonnons à nos ennemis, mais si nous les aimons, Dieu récompensera cette Charité en nous pardonnant lui-même, et en nous aimant de cet amour ineffable, qui fera de nous des prédestinés... Ainsi soit-il.

[1] Vie de saint Jean Gualbert.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Dix-septième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Quinzième instruction.

—

Ce qu'il faut éviter ; ce qu'il faut faire pour avoir la Charité.

Texte. — *Super omnia autem caritatem habete, quod est vinculum perfectionis* Avant tout, ayez la Charité, c'est le lien de la perfection. (*Epître aux Colos* c. III, v. XIV.)

Exorde. — Mes frères, en vous parlant de la Charité, que nous devons avoir, même pour nos ennemis, une preuve, ou si vous l'aimez mieux, une comparaison m'est échappée ; je vais vous la dire ; elle contribuera peut-être à vous montrer encore avec plus d'évidence, l'obligation où nous sommes d'aimer même nos ennemis... La Charité est comme la Foi, une vertu théologale ou divine. Or, pour être vraie, il lui faut, comme à la Foi, une qualité indispensable ; il faut qu'elle soit universelle... Je vous l'ai dit, quiconque refuse de croire une seule de ces belles et saintes vérités, que nous enseigne la Foi, n'est plus enfant de l'Église, elle le rejette de son sein ; et vous vous souvenez que Luther, le père du protestantisme, fut retranché du nombre des fidèles, non pas pour avoir nié les mystères de la Trinité, de l'Incarnation ou de la Rédemption, mais simplement pour avoir enseigné que l'Église n'a pas le pouvoir d'accorder des Indul-

gences... Puis, comme l'abîme appelle un autre abîme, les pauvres protestants, ses disciples, en sont arrivés à ne plus croire même en Dieu... Eh bien, comme la Foi, la Charité doit être universelle. Si nous haïssons un seul homme, fût-il notre plus grand ennemi, nous ne possédons plus cette vertu ; non, la Charité n'est point en nous. Bientôt notre haine s'élargira ; Dieu, qui est amour, nous abandonnera ; et à peine nous restera-t-il, pour une portion de notre prochain, une affection semblable à celle que les animaux possèdent pour leurs petits...N'oublions donc pas, frères bien-aimés, et c'est ce que je voulais vous dire en commençant, que, pour être vraie, sérieuse et agréée de Dieu, notre Charité doit être universelle...

Proposition. — Je me fais presque un reproche d'entrer dans ces détails... Votre instruction, l'attention religieuse, avec laquelle vous m'avez écouté, me persuade que, pour plusieurs d'entre vous, cette explication n'était point nécessaire. Aussi est-ce un autre sujet que je veux traiter... Je me propose de vous dire les devoirs que nous impose la Charité envers le prochain.

Division. — Voyons donc : *Premièrement* : ce qu'il faut éviter, pour avoir la Charité à l'égard du prochain ; *Secondement* : ce qu'il faut faire, pour que vette vertu existe en nous.

Première partie. — Ce qu'il faut éviter?... Mon Dieu, je cherche. Un seul mot résume presque ma pensée. Pour avoir la Charité à l'égard du prochain, il faut se préserver de ce misérable vice, qu'on appelle l'*envie*. Qu'elle funeste et terrible passion ! Comme elle tue la Charité, et que de crimes elle a fait commettre !... Dis-moi donc, Caïn ; que vas-tu faire dans la campagne ?... Pourquoi entraîner si loin dans les broussailles ton frère Abel ?... Ces regards sinistres que tu jettes sur lui, ce bâton que tu portes à la main, n'indiquent que trop ton intention. Ah ! je comprends, une passion te dévore ; c'est l'envie !... Pauvre Abel ! Vainement tu l'aimes, ce frère maudit ! Lui, non, il ne t'aime pas ; il est jaloux ; la

Charité n'est point dans son cœur ; et c'était peut-être pendant que tu lui donnais le témoignage de l'affection la plus tendre, qu'il frappait sur ta tête le coup qui t'a donné la mort !... Frères bien-aimés, voilà l'envie, voilà où elle peut conduire ; voilà ce vice que la Charité nous défend.

Un exemple encore... Oh ! vous le connaissez tous ; cependant je veux vous le citer, je suis sûr qu'il vous intéressera... Voyez-vous ce jeune homme s'avançant au milieu des vastes plaines de l'Arabie ?... C'est Joseph... Son père Jacob l'a chargé de porter des vivres à ses frères, et de s'informer de leur santé !... Message doux et véritablement paternel !... Mais les frères de ce jeune homme ont conçu contre lui une haine farouche ; ils ne l'aiment pas, ils le jalousent, ils lui veulent du mal. — Le voilà, s'écrient-ils en l'apercevant, celui que notre père aime mieux que nous ! Il faut le mettre à mort !... Puis nous trouverons une excuse !... — Joseph est dépouillé de ses vêtements, jeté vivant dans une citerne, puis vendu comme esclave à des marchands étrangers... Voilà ce que produit la haine, l'envie, la jalousie ; car toutes ces mauvaises passions s'unissent d'une manière tellement intime, qu'on ne saurait presque signaler la nuance qui les distingue.

Eh ! mes frères, si je vous conduisais devant ces séances solennelles de la justice humaine, qu'on appelle les assises, vous verriez que la moitié des meurtres, des assassinats, qui se commettent chaque année, sont inspirés par cette sombre passion qu'on appelle l'envie... Mais n'allons pas si loin. Disons simplement que la Charité à l'égard du prochain nous défend les jugements téméraires, les médisances et les calomnies qui sont les principaux enfants de l'envie.

Les jugements téméraires... Juger mal et sans motif suffisant de la conduite du prochain, que ce défaut est commun ! Que parfois c'est un péché grave !... « Et ce qu'il y a de plus triste, un péché presque toujours peu ou mal accusé dans nos confessions !... Saint Paul a dit :

« La Charité ne pense pas le mal. » Et nous, presque toujours, c'est du mal que nous pensons de notre prochain. Ah ! frères bien-aimés, cet ennemi que nous avons, ces gens qui nous déplaisent, fussent-ils mauvais, jugeons-les favorablement, avec douceur, avec indulgence, et nous aurons la Charité... Un jour, un des Pères du désert, saint Moïse, fut appelé pour donner son opinion sur un religieux gravement compromis... D'abord il refusa ; mais, contraint d'accepter cette mission, il place sur ses épaules un sac rempli de gravier. On lui demande pourquoi... Écoutez et pesez bien sa réponse... — Ce que je porte, dit-il, ce sont mes péchés que je ne vois pas, voulez-vous donc que j'ose juger et condamner les autres [1] ? — Voyez aussi ce Pharisien dont parle l'Évangile ?... Pauvre publicain, en vain tu frappes ta poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur. Le Pharisien est là debout devant l'autel ; en entrant, il a jeté sur toi un regard de mépris. L'entends-tu, l'orgueilleux, oser dire à Dieu lui-même : Je vous remercie de ce que je suis meilleur que cet homme ?... Vous savez la sentence que le Sauveur prononça contre une pareille conduite, et comment celui qui s'était permis de juger témérairement le pauvre publicain, sortit du temple plus coupable, tandis que l'autre était justifié...

Un autre commandement me fournira l'occasion de vous parler de la médisance, de la calomnie et des autres vices opposés à la vertu de Charité. Mais, puisque j'ai parlé de ces jugements téméraires et injustes, inspirés par la haine et l'envie, ou par je ne sais quelle légèreté d'esprit inhérente, hélas ! à notre pauvre nature ; je veux vous en dire encore un mot... Regardez cette femme, prosternée aux pieds de Jésus, les arrosant de parfums, les baignant de ses larmes... Écoutez ce que disent les assistants : C'est une pécheresse scandaleuse... Et qui sait ?... Jésus-Christ, la Sainteté, la Sagesse incarnée, n'était peut-être pas lui-même à l'abri de leurs soup-

[1] *Vie des Pères du désert.*

çons !...Misérables, vous savez ce qu'il vous a dit...Sainte Marie-Madeleine est au ciel ; et vous, juges orgueilleux de votre prochain, qu'êtes-vous devenus ? *Je l'ignore*... Ce mot, je le dis avec intention...Je voudrais vous montrer la sainte Eglise, notre mère, bonne et indulgente comme son divin fondateur, ne se permettant pas, excepté les révélations contenues dans la sainte Ecriture, de prononcer sur le sort éternel, même des plus mauvais ; nous donnant la consolation de prier pour les pauvres pécheurs que la mort a surpris, et nous laissant espérer que Dieu les a peut-être jugés avec miséricorde... Quelle bonté maternelle ! et comme elle condamne bien cette funeste tendance, que nous avons tous à porter contre notre prochain des jugements téméraires et nullement motivés...

Seconde partie. — Voyons maintenant quelques-uns des devoirs que nous impose la Charité à l'égard du prochain. Je ne vous parlerai pas de l'aumône, des différentes œuvres de miséricorde que nous sommes obligés d'exercer à son égard ; cela m'entraînerait trop loin, et je veux ne pas être long... Je m'arrêterai donc à ces deux pensées : la Charité doit produire entre nous la concorde et l'union ; en second lieu, elle doit nous faire supporter avec indulgence les défauts d'autrui.

Frères bien-aimés, l'amour du prochain, mais c'est la paix du cœur, c'est la joie, c'est la concorde, c'est l'union... Voyez-vous cette église ? Pour la construire, il a fallu des pierres de différentes espèces, de la chaux, du ciment, que sais-je ? La charpente qui la recouvre est en bois ; sont-ce des tuiles ou des ardoises qui forment sa couverture ? peu importe. Je pourrais vous parler du clocher, vous dire que la croix qui le couronne est de fer. Laissons de côté le zinc et le plomb qui recouvrent certaines parties...Je veux arriver à mon but ; c'est de vous montrer comment ces matériaux si divers, et en quelque sorte si opposés, concourent à former le bel édifice, dans lequel nous sommes en ce moment réunis... S'ils étaient disjoints, si les pierres n'étaient pas unies, s'il se trou-

vait des fissures dans la voûte, des lézardes dans les murs ou dans les piliers, l'édifice menacerait ruine, il perdrait sa beauté, et nous n'y entrerions qu'en tremblant... Ainsi en est-il de cette belle vertu de Charité. Ce n'est pas moi, c'est encore saint Augustion qui le dit : « Si vous n'avez pas la Charité, vous ètes comme de vieilles masures entr'ouvertes ; vos divisions, vos antipathies vous ruinent ; ce sont, en quelque sorte, comme des lézardes dans un beau bâtiment. »

Notre divin Sauveur ne s'est pas contenté de nous donner un précepte nouveau, en nous commandant de nous aimer les uns les autres. Il est allé plus loin, si j'en crois l'Apôtre saint Jean : « Père saint, disait-il, faites à mes disciples, faites à ceux qui croiront en moi, la grâce d'être unis, comme nous sommes unis nous-mêmes. *Unum sint, sicut et nos* [1]. » L'aimait-il, dites-moi, Lui, l'union, la concorde ? Il l'a commandée, il a prié pour qu'elle existât entre nous!...

C'est, en effet, l'un des signes les plus certains de la Charité... Ne disait-on pas des premiers chrétiens : « Voyez donc comme ils s'aiment ? » Il faudrait, frères bien-aimés, qu'on pût en dire autant de nous. Saint Jean-Clymaque [2] écrivait, après avoir visité certains monastères situés près d'Alexandrie : « Ce qui m'a frappé, c'est l'union, c'est la concorde qui règne entre les religieux. » — Mais enfin, ils étaient des milliers ! Certes, les misères de la nature humaine n'étaient pas entièrement disparues ; il devait survenir quelques querelle entre eux ! — « Oui, répond le saint, et le premier qui s'en apercevait l'apaisait au moindre signe ; si le signe ne suffisait pas, il se mettait à genoux devant les deux frères et les réconciliait. » — Quel exemple frères bien-aimés ! Comme il doit nous humilier !... Au lieu d'entretenir cette union, cette concorde parmi nos frères, n'avons-nous pas souvent été des brandons de dis-

[1] Saint Jean, XVII, V. 22, *et passim.*
[2] *Gradus*, 4.

corde, et souvent attisé le feu que nous aurions dû éteindre?... Eh bien, alors, ce n'était point l'esprit de Charité qui nous animait, car cet esprit veut la concorde, la paix, l'union des cœurs...

J'ai ajouté que l'amour du prochain nous faisait supporter ses défauts sans nous plaindre et sans nous irriter...Comme c'est vrai!...Comme il devrait en être ainsi! Quand les grues voyagent, on dit que, lorsque la première est lassée, elle va reprendre la dernière place, et que c'est en s'appuyant les uns sur les autres, et en s'aidant mutuellement, que ces oiseaux voyageurs peuvent parcourir un espace immense... Ainsi, mes chers amis, c'est en nous aimant les uns les autres, que nous, oiseaux voyageurs sur cette pauvre terre, nous pourrons parcourir l'espace qui nous sépare du ciel.

Des défauts?... mais nous en avons tous. Celui ou celle d'entre nous, à commencer par moi-même, qui dirait qu'il est sans défauts, serait, selon le mot de l'Apôtre saint Jean, un menteur, et la vérité ne serait point en lui [1]. Ce serait bien plus fort encore, ajoute le même Apôtre, si, avec la prétention d'être juste et parfait, il avait de la haine pour son prochain [2]. Quoi! nous sommes chrétiens, disciples de Jésus-Christ! et nous ne pourrions pas supporter dans ceux qui nous entourent, certaines misères qui nous froissent, ou même des défauts qui nous agacent, qui nous contrarient!... Venez donc, ô Sauveur Jésus, nous donner un exemple, qui puisse non-seulement nous instruire, mais nous soutenir et nous encourager... Ah! comme il nous l'a donné, cet exemple! C'est saint Jacques, saint Jean, fils de Zébédée, qui, dans une pensée d'orgueil, font demander à leur Maître, des places d'honneur auprès de lui... C'est saint Pierre, qui va le renier; c'est Judas qui doit le trahir... voilà les hommes qui l'entourent! Avec quelle

[1] *Mendax est, et in hoc veritas non est.* Première Epitre de saint Jean, chap. II, v. 4.

[2] *Si... et fratrem suum oderit, mendax est. Ibid.*, chap. IV, v. 20.

ineffable douceur il les reprend, et supporte leurs défauts !... Chers disciples de notre bon Sauveur, vous serez des élus et des prédestinés, le traître seul périra, et pourtant les avertissements, comme les paroles d'amour, ne lui auront pas manqué !...

Quel exemple, frères bien-aimés, pourrait mieux nous apprendre à supporter avec douceur, les défauts de notre prochain ? Allons donc ; des défauts ?... je le disais, mais nous en avons tous ; et si la Charité vit en nous, nous supporterons ceux des autres, nous les excuserons, comme nous voulons qu'on excuse et supporte les nôtres. Heureux serions-nous, si, par cette indulgence greffée sur une véritable Charité, nous pouvions gagner l'âme de notre prochain ! Et pourquoi pas ?... Cela s'est vu, cela, sans doute, se verra encore, car il est, de ci, de là, même aujourd'hui, certaines âmes généreuses, qui possèdent cette véritable Charité à l'égard du prochain...

Péroraison. — Cela s'est vu, oui, je l'affirme !... Je n'aurais qu'à ouvrir la *Vie des saints* pour vous citer de nombreux exemples ; je me contenterai de vous en donner un seul... Un seul, non, ce ne serait pas assez... Voyez donc sainte Monique, obtenant la conversion de son époux colère et païen... Considérez sainte Élisabeth de Portugal, demandant à Dieu la conversion du roi Denis, son époux, réclamant du moins une mort chrétienne pour cet homme jaloux et vicieux, et étant exaucée du bon Dieu...Parlons encore de saint François de Sales,obtenant, par sa douceur, la conversion d'un calomniateur... Volontiers, je lui dirais : il est dur, ô bon saint, de pardonner à ceux qui vous outragent ; qui déversent sur vous, autant qu'il est en eux, l'injure et la calomnie. Je sais ce qu'il me répondrait. Il me dirait : qu'il est beau, d'imiter le Sauveur Jésus ; d'être comme lui doux, indulgent,toujours disposé à pardonner...Pauvre prochain, ajouterait-il avec son cœur si bon, comme il doit nous être cher, puisque Jésus-Christ l'a tant aimé ; puis il me montrerait ces ennemis, ces calomniateurs, ces hommes dont il a si patiemment supporté les injures, grâce à sa

douceur, venant s'agenouiller à ses pieds et réclamant de lui l'absolution de leurs fautes[1]...Aimable saint, combien d'âmes vous avez gagnées à Dieu par cette ineffable douceur qui vous caractérise!... Puissions-nous tous vous imiter, aimer notre prochain de l'amour le plus tendre, pardonnner à nos ennemis; donner à tous l'exemple de l'union et de la concorde, supporter avec douceur les défauts de ceux qui nous entourent ; puis, comme vous, laisser sur cette terre un souvenir béni, et surtout être placés à vos côtés dans le ciel !... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Dix-huitième instruction.

PREMIER COMMANDEMENT.

Seizième instruction.

La Charité à l'égard du prochain règle nos conversations ; elle nous inspire la modestie et nous préserve de la vanité...

Texte. — *Super omnia autem caritatem habete, quod est vinculum perfectionis.* Avant tout, ayez la Charité, c'est le lien de la perfection (*Epître aux Colos.,* ch. III, ver. 14).

Exorde. — Frères bien-aimés, vous est-il arrivé parfois, en voyageant, de parcourir une voie semée çà et là de collines ?... Le chemin était charmant, et, tout en voulant atteindre votre but, vous désiriez, en quelque sorte, qu'une nouvelle colline prolongeât pour vous les

[1] Voyez la vie de ce Saint, et l'Esprit de saint François de Sales par l'évêque de Bellers.

plaisirs de la route... Je me trouve, ce matin, dans une situation semblable... Que j'aimais à vous parler de cette admirable vertu de Charité !... C'était presque à regret que je me voyais arriver au terme de notre voyage, et obligé de vous parler d'un autre sujet, qui pourtant sera bien intéressant : la vertu de Religion.

Mais, ô sainte route de la Charité, vous êtes infinie, puisque vous aboutissez à Dieu !... Parlons-en donc encore une fois... Je ne vous ai pas raconté tout ce que saint Paul avait dit de cette admirable vertu ; et pourtant, le bel éloge qu'il en a fait !... Ecoutez. Non content d'avoir dit que, sans la Charité, lui-même, prédicateur si éloquent, apôtre plein de zèle, n'était qu'une cymbale retentissante, il ajoute : « La Charité est patiente ; elle est douce ; elle est bienfaisante ; la Charité n'est point envieuse ; elle n'est ni téméraire, ni précipitée ; elle ne s'énorgueillit point en se préferant aux autres. Elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point son propre intérêt ; elle ne s'irrite et ne s'aigrit contre personne ; elle n'a jamais de mauvais soupçons. Un de nos ennemis ferait-il mal ; justifierait-il la mauvaise opinion que nous avons de lui, la Charité ne s'en réjouirait point ; son bonheur serait au contraire, de le voir aimer la vérité, la vertu. »

Faut-il, pour compléter l'éloge de la Charité, continuer de vous citer l'Apôtre ? Eh bien, oui, j'ajouterai avec saint Paul que la Charité supporte tout ; qu'elle croit tout ce qui est bien, qu'elle ne désespère du salut de personne, qu'elle souffrirait, s'il le fallait toutes sortes de persécutions [1]. Arrière les prophéties ; loin, bien loin, la science ; don d'opérer des miracles, connaissance des saintes Ecritures, vous passerez ; mais la Charité restera... Tout, jusqu'à cette belle vertu de Foi, qui nous fait croire ce que Dieu nous a révélé, jusqu'à cette belle vertu d'Espérance, don si doux, aurore consolante, qui nous fait attendre avec confiance ce bonheur que Dieu nous a promis, tout cela n'est rien en face de la Charité ; car

[1] *Epit. aux Corinth.*, chapit. XIII, vers. 4 et suivants.

tout cela disparaîtra ; la Charité seule nous dit l'Apôtre, sera éternelle. *Caritas nunquam excidit.*

PROPOSITION. — Frères bien-aimés, que vous dirais-je encore sur la Charité? ce serait la religion toute entière, qu'il faudrait vous exposer à l'occasion de cette belle vertu. Je vous l'ai déjà dit, elle renferme tout... Aimer Dieu pour lui-même et le prochain par rapport à Dieu : c'est la sainteté, la perfection consommée, l'accomplissement de la loi tout entière... Mais nous en étions sur la Charité à l'égard du prochain ; et comme je tiens à entrer dans des détails pratiques, je vais vous exposer deux pensées, qui se rapportent à la Charité, et qu'il me serait assez difficile de placer dans les instructions suivantes...

DIVISION. — Vous allez me comprendre. *Premièrement*: la Charité règle nos conversations ; elle les rend douces, aimables, indulgentes à l'égard du prochain ; *Secondement* : elle nous inspire la modestie, ou, si vous l'aimez mieux, elle nous préserve de l'orgueil, de la vanité, vices qui renferment toujours un certain mépris pour notre prochain.

Première partie. — Je parle des conversations... Frères bien-aimés, c'est une chose bien importante et, qui contribue beaucoup à entretenir, à cimenter cet amour de charité, que nous devons avoir les uns pour les autres... Je me transporte en esprit dans cette pauvre grotte, où saint Antoine rencontra saint Paul le premier ermite [1]. J'écoute leur conversation ; il me semble l'entendre telle que saint Jérôme nous l'a transmise... Saint Paul, l'ermite, qui, depuis plus de soixante ans, n'a pas vu un être humain, va-t-il s'irriter, être maussade de ce qu'on vient troubler sa solitude?... Non, il accueille avec bonté Antoine qu'il ne connaît pas... Bons vieillards, je vous vois dans les bras l'un de l'autre ; puis quels épanchements dans votre conversation... Oh ! je ne dirai pas que Dieu en faisait le sujet principal ; je ne serais peut-être pas compris... Mais je veux me servir de cet exemple pour vous

[1] Vie des Pères du désert, 1er volume, *ad initium.*

montrer l'honnêteté, la prévenance qui devrait régner dans toutes les conversations. — Que Dieu est bon, disait saint Paul en montrant à saint Antoine le corbeau qui venait de lui apporter un pain tout entier ; sa Providence à doublé mes provisions, afin que je puisse vous accueillir, mon digne ami ; vous êtes mon hôte, veuillez bénir ce pain et nous le partager. — Puis Antoine répondait : Non, mon père, non, que suis-je à côté de vous ?... Bénissez-le vous-même, je vous en prie. Et cette dispute d'humilité, de prévenance se prolongeant, vous eussiez vu les deux saints bénir ensemble le pain, et le rompre en le tenant chacun par un de ses côtés...

Frères bien-aimés, comme les relations entre tous les chrétiens seraient douces, si cette honnêteté, cette prévenance, cet oubli de soi-même qu'inspire la Charité y présidaient !...

Mais surtout, soyons indulgents dans nos conversations et dans nos paroles. Tous, nous avons besoin qu'on nous pardonne ; tous nous désirons qu'on voile nos défauts, qu'on les couvre ; et, quand nous apprenons que, pendant notre absence, quelqu'un, malgré nos défauts, et nos imperfections, a soutenu notre honneur, défendu notre réputation ; naturellement nous sommes portés à l'aimer... Eh bien ! excuser notre prochain, le défendre en son absence, adoucir les reproches qu'il peut mériter : c'est ce que nous devons faire dans toutes nos conversations, c'est ce que devrait produire en nous la Charité à l'égard de nos frères...

Adorable Rédempteur des hommes, dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, vous avez voulu vous montrer notre modèle !... Quelle douceur, quelle indulgence, quelle ineffable bonté dans vos entretiens avec vos disciples ; comme vous supportiez leurs défauts !... Pauvre Samaritaine, toute pécheresse que tu es, viens viens auprès du puits, sur lequel il s'est accoudé...[1] Dans son amour pour toi, il a voulu que ses Apôtres fus-

[1] Saint Jean, chap. IV.

sent absents, pour sauvegarder ton honneur, afin de nous montrer combien nous devons être charitables et bienveillants dans nos conversations... J'irai plus loin encore... Pauvre femme adultère, les Pharisiens t'amènent ; que vas-tu donc devenir en présence de la Sainteté, de la Sagesse incarnée ?... [1] Que va-t-elle devenir, je vous le demande à vous-même ?... Jésus, sans doute, s'irritera contre elle ; il lui fera mille reproches... De fait, elle les mérite ; et nous savons que ce divin Sauveur, malgré sa bonté, est loin d'approuver le vice sous quelque forme qu'il se présente... Mais, pour nous montrer avec quelle indulgence nous devions dans nos conversations, traiter notre prochain, il ira, Lui, la Sainteté par essence, jusqu'à atténuer en quelque sorte le crime de cette malheureuse... Pharisiens, vous êtes la haine... Pardonnez-moi, dans cette circonstance, vous êtes la justice humaine, étroite et implacable... Mais vous, ô mon Jésus, vous êtes la miséricorde et l'amour... Vous ne direz pas une parole de blâme, contre cette pauvre pécheresse ; et vous nous apprendrez à être indulgents dans nos conversations, même envers les personnes, dont les fautes nous paraissent les plus évidentes !... O douce Charité à l'égard du prochain, que vous êtes une vertu précieuse, aimable et véritablement divine !...

Seconde partie. — Frères bien-aimés, l'histoire de cette pauvre femme adultère m'amène tout naturellement à vous parler de la seconde pensée annoncée au début de cette instruction... J'ai dit, que la Charité à l'égard du prochain nous inspirait la modestie, nous préservait de l'orgueil, de la vanité... Etes-vous donc sans péché ? dit le Sauveur Jésus aux Pharisiens, qui lui amenaient cette femme. Que si, parmi vous, il s'en trouve un seul qui soit innocent, qu'il s'approche, et qu'il ose lui jeter la première pierre... Et ces misérables orgueilleux, qui n'avaient pas la charité à l'égard du prochain, et qui, peut-être, au fond du cœur, étaient plus coupables

[1] Jean, chap. VIII, ver. 3.

que cette infortunée, sentîrent combien cette parole du Sauveur était juste... Ils s'éloignèrent, dit l'Evangile, les uns après les autres, sans oser dire une seule parole...

Ont-ils compris que Jésus-Christ avait voulu par là leur enseigner qu'il fallait être modeste et charitable, quand il s'agissait du prochain?... Je ne sais... Mais malheur à eux, s'ils n'ont pas senti cet enseignement à la fois amoureux et énergique de notre adorable Sauveur... Quant à lui, vous savez le jugement qu'il prononça... La pauvre pécheresse s'était humilliée ; elle était prosternée à ses pieds ; il lisait dans son âme, il connaissait son repentir... Et, avec cette ineffable douceur, qu'il ne quitta jamais, tant qu'il vécut sur cette terre ; Mon enfant lui dit-il, quelqu'un vous a-t-il condamnée ! — Non Seigneur, répondit-elle. — Eh bien, moi non plus, je ne vous condamnerai pas ; allez en paix ; soyez sage désormais, et ne péchez plus !...

Oh ! quand on connaît bien l'esprit de notre sainte religion, quand on sait les récompenses promises dans l'Evangile à ceux qui auront aimé leur prochain ; comme on doit être modeste et éviter l'orgueil, la vanité qui nous portent à le mépriser, à nous préférer à lui !... On comprend ce que l'on est, on sait que l'on ne vaut quelque chose devant Dieu, que par les grâces qu'il nous fait ; on se connaît alors, et si l'on a une charité intelligente, combien on doit être indulgent pour les autres, et s'humilier soi-même !... Un jour, deux criminels étaient conduits au supplice ; grande avait été leur scélératesse, nombreux leurs forfaits. Larcins, meurtres, que sais-je, le peuple les maudissieant sur leur passage ; un homme pourtant les excusait, priait pour eux : c'était saint François d'Assise [1]. Père, lui disait le frère qui l'accompagnait, vous avez beau dire, il vous est impossible de croire que vous soyez plus coupable que ces misérables. — Et le saint répondait en poussant un profond soupir : En vérité, je vous le dis, je vaux moins devant Dieu, que

[1] *In vita ejus.*

ces pauvres hommes que la justice humaine a condamnés. S'ils avaient eu toutes les grâces, que Dieu m'a accordées, il seraient, sans aucun doute, plus justes que moi ; ils en auraient mieux profité ; et si Dieu m'eût placé dans les circonstances où ils se sont trouvés, peut-être serais-je devenu plus coupables que ces infortunés... Or, c'est dans la balance de la justice divine que nos œuvres seront pesées. — Quelle modestie dans un saint, qui, de son vivant même, faisait des miracles !...

Modestie ? oui ! Charité ? mieux encore ! Vérité même, si vous le voulez ; et je vais vous le montrer... Voici saint François-Xavier, il a guéri des malades, ressuscité des morts, opéré des prodiges admirés des protestants eux-mêmes. Je l'interroge ; écoutez et pesez bien sa réponse. — Mon Père, jamais on ne vit de missionnaire pareil à vous. Vous avez converti des royaumes entiers ; vous êtes véritablement un saint. — Moi un saint !... Je suis un pur neant. Puis, comme explication, il ajoutera : Oui je suis un pur néant, et c'est la vérité. Tout vient de Dieu ; c'est lui qui m'a donné l'être, qui m'a fait ce que je suis, c'est lui qui m'a donné la Foi, lui qui me l'a conservée, et m'accorde à chaque heure les grâces dont j'ai besoin pour ne pas l'offenser... Dans toutes ces œuvres que j'opère, dans ces miracles que vous admirez, tout est de Dieu, il n'y a rien de moi... C'est peut-être pour la conversion de telle âme, qui lui est plus agréable que la mienne, qui se montre plus fidèle à ses inspirations, qu'il m'accorde ces dons qui vous surprennent... Oui, notre prochain vaut mieux que nous, Dieu l'aime et veut le sauver ; humilions-nous nous-mêmes, aimons nos frères et adorons Dieu... [1] Voilà quels étaient les sentiments et le langage des saints...

Ayons donc, frères bien-aimés, nous aussi, cette Charité, ce véritable amour à l'égard du prochain. Nous nous

[1] Lettres de saint François-Xavier citées par le Père Saint-Jure. Voir *Connaissance et amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Nous avons beaucoup puisé dans cet excellent ouvrage pour nos instructions sur la Charité.

mettrons au plus bas, nous aurons du moins ce mérite. Que nous importe, Dieu nous donnera un jour la place que nous aurons méritée... Ici encore une de ces belles paraboles sous lesquelles notre divin Sauveur aimait à proposer ses enseignements... Etait-ce un matin ? était-ce un soir ? Je l'ignore... Mais enfin, à n'importe quelle heure ; l'Evangile nous dit, que Notre-Seigneur-Jésus-Christ avait été invité à un repas. Doux Jésus, il entre dans la salle du festin. A Lui appartenait la place la plus honorable, mais elle était prise. Il profita de cette circonstance, et il en avait bien le droit, Lui, le Fils de Dieu, pour nous donner à tous cet enseignement. Mes bons amis, dit-il, ne vous préférez jamais aux autres ; ne prenez jamais la première place ; attendez qu'elle vous soit donnée par le Maître ; de vous mêmes, mettez-vous à la dernière. Ce serait pour vous une honte si l'on vous faisait descendre, tandis que ce sera pour vous une gloire de monter. Car je vous le dis, en vérité, quiconque s'élève sera humilié et quiconque s'abaisse sera élevé... Docteur divin, fils de Dieu. descendu du ciel non-seulement pour nous sauver, mais aussi pour nous instruire, que voulez vous nous dire ? — Que vous ne devez jamais préférer aux autres ; que l'orgueil et la vanité renferment toujours à l'égard du prochain des sentiments de mépris plus ou moins voilés ; sentiments qui détruisent souvent l'union et la concorde, et ruinent en vous cette belle vertu de Charité à l'égard de vos frères...

Péroraison. — Frères bien-aimés, une histoire, et je termine. Le bienheureux évangéliste saint Jean était arrivé aux limites les plus extrêmes de la vieillesse. Ses disciples, en le soutenant dans leurs bras, avaient peine à le conduire dans l'assemblée des fidèles à Ephèse. Dans l'impossibilité où il était, à cause de son grand âge, de prononcer de longs discours, à chacune de ses réunions, il répétait ces paroles : Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres !... Enfin, les disciples et les frères, se lassant d'entendre toujours la même chose, lui dirent : Maître, pourquoi nous répétez-vous sans cesse cette pa-

role ? Il leur fit cette réponse, digne de l'Apôtre de la Charité. « Parce que tel est le précepte du Seigneur. Qu'on l'observe et il suffit[1]. » Oui, mes frères, ayons la Charité à l'égard de notre prochain. aimons-nous les uns les autres comme des frères, comme les membres d'une même famille dont Jésus-Christ est le chef... Fuyons l'orgueil, la vanité, qui engendrent si souvent des haines et des divisions ; que nos conversations soient douces, indulgentes, pleines de charité, de condescendance à l'égard de tous ceux qui nous entourent ; que notre amour pour notre prochain, soit large, profond, généreux... En agissant ainsi, nous témoignerons à Dieu lui-même l'amour, le respect que nous avons pour lui, nous lui rendrons un culte qui plaît à son cœur ; nous accomplirons le commandement nouveau donné par le sauveur Jésus, et nous mériterons d'obtenir un jour ce beau Paradis, séjour de l'éternelle Charité, dans lequel tous les élus ne formeront qu'un cœur et qu'une âme... Ainsi-soit-il...

[1] Saint Jérôme, cité par l'abbé Darras, *Histoire de l'Eglise*, VIe volume, page 512.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Dix-neuvième Instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Dix-septième Instruction.

Vertu de Religion, culte extérieur : 1° sa nécessité ; 2° son utilité.

Texte. — *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.* Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. (*S. Matth.* ch. IV, ver. 10.)

Exorde. — Mes frères, en commençant ces instructions sur le premier commandement de Dieu, je vous ai dit que nous devions à ce maître souverain, un double culte, une double adoration : le culte intérieur et le culte extérieur... Nous avons vu que le culte intérieur consistait surtout dans les vertus de Foi, d'Espérance et de Charité, par lesquelles nous lui faisons hommage de toutes nos facultés... Inutile de répéter que la Foi c'est l'adoration de notre esprit, se soumettant à Dieu comme à la Vérité suprême ; que, par l'Espérance, notre cœur l'adore, comme souverainement bon, généreux et fidèle dans ses promesses... Je vous ai expliqué assez longuement, que la Charité c'était notre volonté, notre être tout entier s'attachant à Dieu pour l'adorer comme la souveraine beauté et la perfection infinie, l'aimant de toutes ses forces, aimant tout ce qu'il aime et détestant tout ce qu'il déteste...

Nous allons maintenant parler de la vertu de religion ; nous dirons les actes qu'elle commande et les péchés qui lui sont opposés. Et d'abord, qu'est-ce que la vertu de religion?... Ecoutez la réponse du Catéehisme... La religion est une vertu qui nous porte à rendre à Dieu, l'honneur et les hommages qui lui sont dus[1]... Comprenez-vous bien?... Adoration, louanges, actions de grâces, prières, supplications, ce sont autant de devoirs, que nous avons à remplir envers celui qui est le Maître suprême de cet univers, notre créateur, notre bienfaiteur, notre père plein de tendresse et de miséricorde... Voilà les principaux actes que la vertu de religion réclame de nous... Cette vertu s'étend même plus loin ; elle nous porte à rendre à l'humanité sainte de notre Sauveur les adorations auxquelles elle a droit ; elle nous dispose de plus à donner à la sainte Vierge, aux anges et aux saints, qui sont les amis de Dieu, les honneurs légitimes que nous leur devons à ce titre... Tout ce qui touche à Dieu, à ce culte divin : les sacrements, les églises, les vases sacrés, les prêtres, tout cela est du domaine de la vertu de religion, elle nous porte à environner de respect ces cérémonies, ces lieux, ces objets, ces personnes...

Proposition. — Ce vaste sujet nous fournira la matière de plusieurs instructions utiles et intéressantes. Ce matin, je m'arrêterai à un mot qui résume, en quelque sorte, l'ensemble des sentiments, des hommages, des cérémonies commandées par la vertu de religion. Je veux parler du culte que nous devons à Dieu ; déjà nous avons vu que le culte intérieur consistait surtout dans la Foi, l'Espérance et la Charité ; nous allons aujourd'hui dire quelques mots sur le culte extérieur...

Division. — *Premièrement :* nécessité du culte extérieur ; *secondement*, son utilité. Deux pensées sur lesquelles je vais m'arrêter quelques instants.

Première partie. — Disons d'abord, mes freres, en quoi consiste le culte extérieur. Toutes les cérémonies reli-

[1] S. Th., 2, 2. q. 81, a. 2 et 7.

gieuses, qui tombent sous nos sens, appartiennent au culte extérieur... Les sacrements, le saint sacrifice de la Messe, le chant des psaumes ou des hymnes sacrés, les processions, la prière publique, toutes ces choses et bien d'autres encore, constituent le culte extérieur et visible, que nous devons à Dieu... Vous vous mettez à genoux pour dire vos prières du matin et du soir; vous tracez sur vous le signe de la croix; vous élevez vos regards et vos mains vers le ciel; ce sont autant de témoignages du culte extérieur. — Mais une observation importante, qu'il ne faut jamais oublier, c'est que le culte extérieur n'est rien par lui-même, et que, pour être méritoire et agréé de Dieu, il est indispensable qu'il soit la manifestation des sentiments de respect, d'amour, de reconnaissance, qui doivent être réellement au fond de nos cœurs. — Vous avez bien compris; je vous ai dit, et je vous répète que, sans le culte intérieur, sans l'adoration de l'âme, le culte extérieur, l'adoration du corps n'est rien, absolument rien; sinon peut-être une lâcheté, un acte d'hypocrisie... Un malade dans le délire, et atteint d'une fièvre brûlante, tenait sans cesse ses lèvres collées sur un crucifix d'argent, qu'on lui avait présenté. Plus tard, lorsqu'il fut guéri, on le félicitait de la piété qu'il avait témoignée. — Je ne mérite nullement vos compliments, dit-il, mes lèvres étaient brûlantes, le contact du métal les rafraîchissait, voilà pourquoi j'embrassais l'image de Jésus; mais je ne pensais nullement à lui, et je n'avais alors aucune intention d'honorer cet auguste Sauveur... Ainsi, frères bien-aimés, le culte extérieur, s'il n'est pas l'expression d'un sentiment intérieur, n'est rien et n'a aucun mérite devant Dieu...

Mais la question se pose autrement... Devons-nous manifester d'une manière extérieure les sentiments de foi, d'espérance et de charité, de piété, de vénération qui vivent dans nos cœurs?... Oui, mes frères, c'est pour nous une obligation de les manifester et de rendre à Dieu, un culte extérieur... « Moi, disait un impie, appelé Jean-Jacques Rousseau, quand je prie, je ne me mets

point à genoux ; pauvres hommes, chétives créatures, à quoi bon vous prosterner devant l'être souverain, n'êtes-vous pas déjà trop petits devant lui?... » Misérable sophiste, je comprends que tu ne te misses pas à genoux, car tu ne priais jamais... Aussi, abandonné de Dieu et des hommes, mit-il fin lui-même, par le suicide, à sa criminelle existence!

Il suffirait, pour montrer la nécessité du culte extérieur, de jeter un simple coup d'œil sur nos livres saints... Quelques années se sont à peine écoulées depuis la création. Demandez à Abel et à Caïn, pourquoi ils offrent des sacrifices?... Que Noé vous dise aussi pourquoi, au sortir de l'arche, il immole des victimes au Dieu qui l'a sauvé du déluge?... Tous vous répondront, que c'est pour rendre au Très-haut le culte extérieur qu'il exige de nous... Et vous, saint patriarche Abraham, digne père des croyants, vous vous prosternez la face contre terre devant le Seigneur, vous faites aussi couler sur les autels le sang des victimes égorgées, afin de reconnaître le pouvoir souverain du Dieu, qui vous a choisi pour être l'ancêtre du Messie, et le père d'une postérité nombreuse.

Dieu lui-même, dans la loi qu'il donne aux Juifs, prescrit les sacrifices, les rites, les cérémonies extérieures qui doivent constituer le culte qu'il réclame... Dans la loi nouvelle, Notre-Seigneur Jésus-Christ en instituant les sacrements, comme les canaux divins par lesquels il voulait nous communiquer ses mérites et ses grâces, n'a-t-il pas montré lui-même la nécessité d'un culte extérieur?... C'était le soir du Jeudi-saint, peu d'heures avant sa passion, notre divin Sauveur venait d'instituer l'Eucharistie, et de dire, en quelque sorte, la première Messe, qui ait été célébrée sur cette terre... Après avoir prononcé les paroles toutes puissantes, qui changèrent le pain et le vin en son corps et en son sang, il ajoutait : *Faites ceci en mémoire de moi.* Comme s'il eût dit à ses apôtres, aux évêques et aux prêtres qui devaient leur succèder : « Offrez ce même sacrifice, célébrez ce même mystère... » Et de fait, chaque jour des milliers de prê-

tres montent à l'autel ; et, vous le savez, l'auguste sacrifice de la Messe est offert, non-seulement dans nos pays catholiques, mais jusque dans les îles les plus sauvages, et sur les rivages les plus lointains et les plus ignorés... Ah! dites-moi, en instituant le saint sacrifice de la Messe, est-ce que notre divin Rédempteur ne nous enseignait pas la nécessité d'un culte extérieur et public?...

Il y a plus, frères bien-aimés, la raison elle-même prouve cette nécessité. Notre âme est tellement unie à notre corps, qu'il lui est comme impossible de ne pas manifester au dehors les sentiments qui la dominent. Quel est l'homme vraiment compatissant, qui ne donne des témoignages de sa pitié pour les malheureux?... Quel est l'enfant tendre et respectueux, qui ne donne à son père et à sa mère des marques de son affection?... Et l'on voudrait que les sentiments religieux, qui vivent dans nos cœurs, fussent sincères, sans qu'il en parût rien au dehors!... Impossible!... Quoi, j'adore Dieu intérieurement comme mon Créateur ; j'aime Jésus-Christ comme mon Sauveur et mon Rédempteur ; ces sentiments qui font la joie, le bonheur de mon âme, ne se manifesteraient pas par des prières, des actions de louanges, des témoignages de respect!... Impossible, vous dis-je... Et soyez-en sûrs, ceux qui ne donnent à Dieu extérieurement aucune marque d'amour et de vénération, ne lui en donnent pas plus au fond de leurs cœurs ; ce sont au moins des indifférents, peut-être même serait-il plus vrai de dire que ce sont des impies!...

Seconde partie. — Du reste, mes frères, en nous commandant de lui offrir des sacrifices, de lui rendre un culte extérieur, Dieu, dans sa miséricorde et dans son amour, voulait, en quelque sorte, nous rendre plus facile, le culte intérieur que nous lui devons. Rien de plus efficace pour conserver et développer en nous la Foi, l'Espérance, la Charité, la piété, que ces belles cérémonies religieuses,par lesquelles nous rendons au Dieu suprême, publiquement et extérieurement,le culte qui lui est dû... Citons seulement quelques-unes de ces cérémonies...

Nous sommes au début du carême ; les jours de la pénitence vont s'ouvrir... Que vous rappelle, dites-moi, cette imposition des cendres, et les paroles solennelles qui l'accompagnent? *Souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière.* Quel enseignement! Comme il nous fait bien comprendre ce que nous serons un jour!... Nous ne l'ignorons pas, sans doute ; mais il est bon que cette vérité nous soit rappelée... Passons au Vendredi saint. Ne trouvez-vous pas que cette belle cérémonie de l'adoration, du baiser de la croix grave, en quelque sorte, plus profondément dans notre âme, le souvenir de la Passion du Sauveur?... Nous le savons, nous croyons tous que Jésus-Christ est mort pour nous ; mais ces baisers donnés à son image, le jour même où il expira sur la croix pour nous racheter, ne sont-ils pas une marque d'affection, un signe de respect, qui attendrit nos cœurs, et nous fait, pour ainsi dire, mieux comprendre ce qu'a souffert pour nous l'auguste Rédempteur de nos âmes?...

Je pourrais, mes frères, parcourir avec vous chacune de nos fêtes chrétiennes. La nuit de Noël, avec la crèche, humble berceau du Fils de Dieu fait homme ; la fête de Pèques avec ses *Alleluia*, ses chants de résurrection et de triomphe... Je pourrais aussi vous parler de la Fête-Dieu ; vous montrer cette procession solennelle du Saint-Sacrement ; Jésus, le Dieu de l'Eucharistie, parcourant les rues de notre humble village, et venant, comme un ami, comme un protecteur plein de bonté, se reposer un instant, au milieu des fleurs, sur l'autel de verdure, que des mains pieuses lui ont dressé... Et si je disais, même au moins pieux d'entre vous, même à l'homme le moins religieux de cette paroisse : Ne vous manquerait-il rien si nos belles solennités chrétiennes étaient supprimées?... A moins d'être une brute ou un impie, je suis assuré qu'il me répondrait : j'aime ces belles fêtes, et je me réjouis lorsque le carillon des cloches les annonce...

Tenez, frères bien-aimés, pour mieux comprendre encore l'utilité du culte extérieur, laissez-moi vous citer

une de nos plus belles cérémonies, qui, j'en suis sûr, produit toujours dans vos cœurs les émotions les plus salutaires, les plus suaves, les plus douces... Je veux parler des premières communions. Entendez-vous, dès le matin, les cloches jetant dans les airs leurs plus joyeuses volées?... Voyez-vous toute une paroisse en fête, et je ne sais quelle atmosphère de douce réjouissance et de pieux souvenirs pénétrant toutes les familles?... De quoi s'agit-il donc? je vous le demande?... Quelques jeunes enfants, qui peut-être vous sont étrangers, vont s'approcher pour la première fois de la Table sainte!... Voilà tout... Oui, voilà tout... Et cependant, toute la paroisse est en fête!... C'est que ce jour nous rappellera le jour, où nous-mêmes nous avons fait notre première communion ; touchante cérémonie qu'on n'oublie jamais... Vous venez plus nombreux à l'Eglise ; vous suivez de l'œil et du cœur ces enfants pieux et recueillis, ces jeunes filles vêtues de blanc ; aucun de leurs mouvements ne vous échappe. Vous les aimez tous ; chez plusieurs d'entre vous, le souvenir que ce beau jour rappelle fait parfois couler des larmes, et vous sortez de l'Eglise édifiés et meilleurs peut-être que vous n'y étiez entrés... Ah! comprenez-vous l'utilité du culte extérieur?...

Un jour, frères bien-aimés, c'était en 1793, les impies prévalurent en France. Inspirés pas Satan, voulant détruire la religion, et tuer la Foi, l'Espérance et la Charité dans les âmes, savez-vous ce qu'ils imaginèrent?... Ils voulurent supprimer le Dimanche, les fêtes, les cérémonies religieuses et tout le culte extérieur. Comme c'était triste! Nos aïeux nous l'ont raconté, et ils pleuraient en nous le racontant... Plus de processions, plus de messes ; plus de catéchismes, plus de premières communions... Les prêtres étaient proscrits : les cloches demeuraient silencieuses et muettes au sein de nos clochers ; les églises étaient fermées ; nul ne pouvait pénétrer sous leurs voûtes solitaires et dépeuplées ; l'écho des chants sacrés ne faisait plus retentir nos sanctuaires profanés ; la lampe était éteinte, le tabernacle vide, Jésus n'y était plus!...

Ces jours d'angoisses et d'impiété durèrent peu ; encore furent-ils trop longs ; mais si Dieu ne les eût abrégés, c'en était fait de la religion dans notre France... Tant il est vrai que le culte extérieur est utile, et même indispensable pour la conservation des sentiments de respect et de vénération intérieurs, que nous devons avoir pour Dieu notre Créateur et notre souverain Maître!...

PÉRORAISON. — Frères bien-aimés, que de choses j'aurais encore à vous dire sur le culte extérieur, que nous devons à Dieu... Laissez-moi seulement vous rappeler en terminant qu'il consacre les époques les plus importantes de notre vie... Tout petit enfant, on vous a apporté dans cette église ; le Baptême vous fut administré avec des cérémonies extérieures et sensibles ; et pourtant telle était leur efficacité que votre âme sortait sainte et purifiée de la tache originelle... Plus tard, le sacrement de Mariage est venu sanctifier votre union ; c'était encore du culte extérieur ; car c'est la main dans la main, et d'une voix claire et distincte, que vous avez prononcé le *Oui*, qui vous unissait à jamais ; et le saint sacrifice de la Messe fut célébré sur cet autel, pour attirer sur vous les bénédictions du Seigneur... Parlerais-je des funérailles et des touchantes cérémonies qui les accompagnent ; ces aspersions d'eau bénite, ces encensements, ces chants plaintifs, et pourtant pleins d'espérance, que l'Eglise redit près du cercueil de ses enfants ; c'est du culte extérieur... Aimons donc toutes ces belles cérémonies ; offrons à Dieu des hommages intérieurs et extérieurs... Puisse-t-il nous faire la grâce de ressusciter un jour pour la gloire, afin que nos corps et nos âmes le louent, le bénissent et le glorifient pendant l'éternité toute entière... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Vingtième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Dix-huitième instruction.

—

Vertu de Religion : Le saint Sacrifice de la Messe est l'acte de religion par excellence.

Texte. — *Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies.* — Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. (*S. Luc*, chap. IV, vers. 8.)

Exorde. — Frères bien-aimés, la vertu de Religion, qui consiste, comme nous le disions Dimanche dernier, à rendre à Dieu les honneurs et les hommages qui lui sont dus, renferme un grand nombre de devoirs... Et cela se comprend ; Dieu non-seulement possède en lui-même des perfections infinies ; mais de plus, n'est-il pas pour nous, le meilleur des pères, bienfaiteur le plus généreux ?... O Maître suprême, notre Créateur, notre conservateur ; roi de nos âmes comme de nos corps, comment, faibles créatures, pourrions-nous vous rendre les honneurs et les hommages qui vous sont dus, quand les anges, les bienheureux, l'auguste Marie elle-même sont incapables de célébrer dignement vos grandeurs... Eblouie, et comme anéantie par les rayons de votre Majesté sublime, mon âme dirait volontiers : Un silence respectueux est le plus digne hommage que nous puis-

sions vous rendre ; car vous êtes au-dessus de toute louange!...

Cependant, mes frères, ce Dieu suprême, qui nous a donné une âme faite à son image et à sa ressemblance, veut que tout impuissants que nous sommes à l'honorer dignement, nous lui payions néanmoins un tribu de vénération et d'amour. Louanges pour ses infinies perfections, actions de grâces pour ses bienfaits ; prières, supplications, afin d'attirer sur nous ses bénédictions et ses grâces ; sentiments de regrets, lorsque nous avons eu le malheur de l'offenser, voilà ce qu'il réclame de nous : voilà les principaux actes, auxquels nous oblige la vertu de la religion... Exposer avec détail chacun de ces actes serait trop long ; je me bornerai donc à vous donner quelques explications sur le plus grand témoignage de respect que nous puissions présenter à Dieu sur l'acte d'adoration par excellence, qui n'est offert qu'au Maître souverain, et qu'on ne pourrait, sans impiété, sans idolâtrie, adresser à n'importe qu'elle créature...

Proposition. — C'est du Sacrifice que je vais vous parler. Le sacrifice est l'offrande faite à Dieu d'une chose que l'on consacre en son honneur... Abel offrait les brebis choisies de son troupeau, pour reconnaître que Dieu les lui avait données, qu'il était le maître de les lui ravir... Ainsi en était-il de tous les sacrifices de l'ancienne loi ; en offrant les premiers raisins murs, les prémices des moissons, les premiers nés des animaux, c'était comme si l'on eût dit au Dieu suprême : Tous nos biens viennent de vous ; vous en êtes le maître, ils vous appartiennent avant de nous appartenir [1]... » Un sacrifice auguste, le saint sacrifice de la Messse, a remplacé tous ces sacrifices anciens...

Division. — Je voudrais vous montrer que le sacrifice de la Messe renferme tous les actes de religion, qu'il est bien le renouvellement de l'immolation du Calvaire ; car

[1] Eccli. ch. XLIII, vers. 33.

premièrement : il glorifie Dieu de la manière la plus excellente ; *secondement* il l'apaise de la manière la plus efficace ; *troisièmement* : il obtient les grâces de Dieu de la manière la plus abondante...

Première partie. — Le saint sacrifice de la Messe glorifie Dieu de la manière excellente... Frères bien-aimés, qu'il fut glorieux pour le Très-Haut le jour où notre divin Sauveur humilié, anéanti, après avor porté sa croix jusque au sommet du Calvaire, expirait pour obéir à la volonté de son Père !... Loin, bien loin, ces boucs, ces génisses, ces agneaux qu'on offrait dans l'ancienne loi, et dont le sang rougissait les autels du Temple de Jérusalem ! Quelle pouvait être leur valeur ?... Oh ! bien faibles étaient les hommages que leur immolation rendait à la gloire du Dieu trois fois saint !... Mais, sur le Calvaire, quelle victime excellente va s'offrir !... « Père saint, dit Jésus, tous les sacrifices et les holocaustes que vous offrent les hommes ne sauraient dignement vous glorifier, et reconnaître votre souveraine puissance, comme elle mérite d'être connue. Eh bien, me voici ; je veux, en vous livrant, en vous immolant ce corps et cette âme, que j'ai pris pour racheter les hommes, proclamer, à la face de l'univers entier, que vous êtes le Dieu suprême, Maître souverain de la vie et de la mort [1]... »

Ceci se passait au Calvaire. Voyons ce qui s'accomplit sur l'autel... Dieu souverain, n'y voyez-vous pas le même Jésus, s'immolant chaque jour, pour être l'interprète de nos adorations et proclamer, d'une manière digne de vous, ta puissance suprême que vous possédez sur chacune des créatures ?... Sur la croix, votre Fils s'est humilié pour reconnaître votre puissance et votre grandeur ; ici, sur l'autel, il s'abaisse et s'anéantit pour adorer vos perfections infinies !... Là il fut obéissant aux desseins que vous aviez sur lui, jusques à la mort et à la mort de la croix ; ici, docile à la volonté du plus petit de vos prêtres, il descend sous les saintes espèces... C'est vous

[1] *Epitre aux Hébreux*, ch. x, vers. 6 et suivants.

qui l'avez voulu ; c'est à votre autorité qu'il se soumet ; et chaque fois qu'il vient sur l'autel, c'est pour répondre à vos desseins et reconnaître cet éternel empire auquel toute créature doit être soumise. Enfin, sur le Calvaire, Jésus-Christ en s'immolant, reconnaissait la souveraine justice de son Père ; il avait dit : « Que votre volonté soit faite et non pas la mienne ; » et il buvait jusqu'à la lie ce calice de douleur et d'amertume, qui devait contribuer à la Rédemption des pécheurs... Mon-Père, semblait-il dire, vous voulez cette réparation ; eh bien, je vous l'offre !... Et pas une parole de plainte ne s'échappait de sa bouche ; il avait même des prières et des bénédictions pour ses bourreaux... Eh ! dites-moi donc, que fait-il en s'immolant chaque jour sur nos autels? Victime innocente et d'un prix infini, il proclame la justice de son Père, il répare les outrages qui lui sont faits à chaque heure, et il n'a que des pensées d'amour et des desseins de miséricorde à l'égard des pauvres pécheurs...

Comprenez-vous, frères bien-aimés, quel sacrifice, quelle auguste victime véritablement digne de la majesté suprême?... Vous ne pouvez, et c'est vrai, rendre à Dieu, les hommages, les adorations que vous lui devez comme à votre souverain Seigneur et Maître. Eh bien, voici Jésus-Christ, qui vient se remettre entre vos mains ; offrez-le à Dieu son Père ; seul, il peut rendre à l'adorable Trinité des hommages dignes d'elle... Mais quelle offrande!... Combien elle doit être agréable au Dieu suprême, et comme je disais vrai, en affirmant que le saint sacrifice de la Messe glorifiait Dieu de la manière la plus excellente...

Seconde partie. — C'est aussi, mes frères adorer Dieu, reconnaître son souverain pouvoir que lui demander pardon et s'efforcer de l'apaiser, lorsque nous l'avons offensé ; c'est un des effets du saint sacrifice de la Messe. Dieu est si bon, il ne demande qu'à pardonner !... Un jour le peuple d'Israël l'avait irrité, race ingrate et rebelle après tant de bienfaits reçus, tant de merveilles

opérées sous ses yeux et en sa faveur... » J'en ai assez, dit-il à Moïse, je veux les exterminer, et je me choisirai un peuple selon mon cœur. » Moïse se prosterne, il supplie, il pleure, il intercède pour ses frères. — Pardon pour eux, Seigneur s'écrie-t-il. — Non, dit le Très-Haut, ils sont trop coupables, je ne veux leur pardonner, laisse moi les punir [1]... Une lutte s'engageait ; Moïse disait : pardonnez, et le Tout-Puissant répondait : Laissez-moi, je ne veux plus pardonner. Frères bien-aimés, dans cette lutte, Moïse fut vainqueur, et le Dieu de miséricorde épargna, en sa faveur, un peuple coupable!...

O doux Sauveur de nos âmes, comme vous intercédez pour nous, d'une manière plus puissante encore et plus efficace, au saint sacrifice de la Messe!... La justice de Dieu veut frapper les pauvres pécheurs, et je le vois, cet adorable Rédempteur, nous formant un rempart avec son corps sacré, et arrêtant les coups qui nous sont destinés... Ah! mieux que Moïse il peut dire : Père saint, pardonnez-leur. Il peut montrer le Calvaire, sur lequel il mourut, et des miliers d'autels chaque jour arrosés de son sang, coulant pour la gloire du Très-Haut, et pour appeler la miséricorde sur des pauvres pécheurs... Non, je ne m'étonne plus qu'un nouveau déluge ne vienne pas effacer les souillures de la terre... Non, je ne suis plus surpris que la colère divine demeure inactive, malgré l'indifférence, l'apathie d'un grand nombre de chrétiens, malgré tant de crimes et de profanations, qui se commettent chaque jour... Je jette mes regards sur l'autel ; sur ce même autel où Jésus s'immole si souvent, sur ce tabernacle dans lequel il demeure, et je comprends la justice désarmée se transformant en miséricorde, et au lieu de cette colère, qui devrait nous foudroyer, la clémence divine se répandant sur les hommes en flots de bénédictions et d'amour [2]... O Jésus, que vous êtes

[1] *Exode*, ch. XXXII, vers. 10.

[2] *Hujus oblatione placatus Dominus gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit.* Concile de Trente, session XXII, ch. II.

bon!... Comme, au saint sacrifice et sur l'autel, vous honorez votre Père, et lui rendez en notre nom, des hommages et des adorations dignes de lui!...

Frères bien-aimés, le saint sacrifice de la Messe, c'est le Fils de Dieu, rendant à son Père des hommages dignes de lui; intercédant d'une manière irrésistible pour les pécheurs. Je le répète, non je ne m'étonne plus de certaines conversions inespérées; je ne suis plus surpris de cette source de grâces, coulant en abondance sur des âmes, qui semblent si peu les mériter. Jésus s'immole chaque jour sur l'autel; le Dieu suprême est adoré d'une manière digne de lui; pour moi tout s'explique... Félicitons-nous, pauvre pécheurs, d'avoir un pareil Rédemteur; efforçons-nous de profiter de sa miséricorde et de son amour... Chères âmes du purgatoire, remerciez aussi le Seigneur d'avoir institué cet auguste sacrifice; car, chaque jour, quelques gouttes de son sang vont vous consoler, vous rafraîchir dans votre séjour de souffrances, et vous porter un rayon d'espoir et de plus prochaine delivrance!...

Troisième partie. — Enfin, le saint sacrifice de la Messe nous obtient les grâces de Dieu de la manière plus abondante. Frères bien-aimés, c'est aussi témoigner à Dieu notre respect, notre vénération, que de réclamer de sa toute-puissance et de sa miséricorde les secours dont nous avons besoin... Quand nous nous adressons à un homme puissant, soit à un prince, soit à un député, pour réclamer de lui quelque faveur, nous l'honorons; nous proclamons qu'il nous est supérieur, et nous reconnaissons son pouvoir et son crédit... Voilà comment les prières et les supplications, par lesquelles nous conjurons le Très-Haut de nous accorder les grâces dont nous avons besoin, appartiennent aussi à la vertu de re-igion, et sont réellement des actes d'adoration...

Or, dites-moi, chrétiens, quelle est la supplication, la prière la plus excellente?... Je connais d'avance votre réponse; vous me direz: C'est l'oraison dominicale, parce que Jésus-Christ lui-même en est l'auteur, et l'a

apprise à ses Apôtres et à ses disciples... C'est vrai, s'il s'agit d'une simple formule de prières ; mais s'il est question de l'acte de religion le plus excellent, de la supplication la plus efficace, je vous dirai, moi : « C'est le saint sacrifice de la Messe. » Ici ce n'est plus nous seulement qui prions le Père éternel, c'est Jesus-Christ lui-même venant sur l'autel, pour être notre représentant!... Il demande en notre nom, il se fait notre avocat, notre solliciteur auprès de Dieu suprême, avec lequel il traite d'égal à égal. Quelque précieuses que soient les grâces que vous demandez, si nombreuses et si importantes que soient les faveurs que vous réclamez ; venez au saint sacrifice de la Messe avec foi, avec piété déposez votre demande entre les mains de Jésus présent sur l'autel ; il la présentera lui-même à l'auguste Trinité, et, soyez-en sûrs, si ces faveurs et ces grâces sont nécessaires pour votre salut, elles vous seront accordées...

Pour prouver cette vérité, je n'aurais, mes frères, qu'à ouvrir la vie des saints ; et je vous montrerais le saint sacrifice de la Messe obtenant, pour le corps et pour l'âme, les bienfaits les plus abondants... Sainte Elisabeth de Portugal vous raconterait comment l'un des serviteurs calomnié fut préservé d'une mort certaine... Le roi Denis, trompé par un serviteur jaloux et haineux qui détestait le page de la reine, avait recommandé à des ouvriers, qui faisaient de la chaux, de jeter dans leur fournaise embrasée le premier homme qu'il leur enverrait le lendemain. Le serviteur de la reine fut envoyé par le prince, mais ayant entendu sonner la Messe, il voulut y assister... Pendant ce temps, son ennemi avide de s'assurer s'il était bien mort, alla trouver les faiseurs de chaux pour leur demander s'ils avaient exécuté les ordres du roi... Ce fut lui qu'ils saisirent et qu'ils jetèrent dans leur fournaise. Grâce au sacrifice de la Messe, l'innocent était sauvé... Saint Bernard nous dirait quels soulagements le saint sacrifice de Messe procure aux âmes du purgatoire ; il nous raconterait comment son

ami saint Malachie obtint promptement la délivrance de sa sœur.

Mais je veux vous citer quelques traits de l'histoire d'un saint, dont la vie tout entière ne fut, pour, ainsi dire, qu'un acte d'adoration en l'honneur de la sainte Eucharistie; c'est saint Pascal Baylon. C'était un simple paysan, né de parents pauvres ; mais de bonne heure, il avait conçu un tendre dévotion pour le saint sacrifice de la Messe ; il y assistait avec la piété et la ferveur d'un séraphin. Là il demandait à Jésus toutes les grâces dont il avait besoin ; et jamais il n'éprouvait de refus; il lui dut sa vocation à l'état religieux, de nombreuses victoires sur les tentations les plus séduisantes, une sainteté consommée, et le don d'opérer des miracles. Il conserva cette dévotion pour le saint sacrifice jusques à sa dernière heure; il venait de recevoir le saint viatique et n'avait plus qu'un souffle de vie. — Frères, vous allez mourir, lui disaient les assistants. — Non! pas encore, répondait-il ; tout à l'heure seulement, le moment n'est pas encore venu. Peu après la cloche sonnait la grand'-messe; à l'instant de l'élévation, alors que les fidèles s'inclinaient pour adorer Jésus sur l'autel, le saint s'unissant à eux, s'inclinait doucement,et il allait continuer là haut l'acte d'adoration qu'il venait de commencer sur la terre...

Péroraison. — Frères bien-aimés, je dois finir, et pourtant que de choses encore me resteraient à vous dire sur cet intéressant sujet!... Plus tard, nous aurons occasion d'en parler plus longuement... J'ai voulu seulement vous montrer que tous les actes commandés par la vertu de religion étaient renfermés dans le saint sacrifice de la Messe : acte suprême d'adoration, qui ne doit être fait qu'à Dieu seul, comme à l'unique Souverain et au Maître suprême de cet univers... Heureux, si j'ai pu vous inspirer de la vénération et du respect pour cet auguste sacrifice, vous déterminer d'y assister fidèlement, au moins les dimanches et les fètes d'obligation, et sur tout à l'entendre avec piété et avec ferveur... Offrir ici avec

Jésus-Christ, s'immolant pour nous, nos repects, nos hommages au Dieu suprême, mais c'est préluder à ces adorations, à ces *hosanna* éternels que nous sommes appelés à chanter avec les saints dans le ciel...Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Vingt et unième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Dix-neuvième instruction.

—

Vertu de Religion (suite.) *Obligation de dire la prière du matin et du soir ; dans quelle posture; autres exercices de piété.*

Texte. — *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies :* Un seul Dieu tu adororeras et aimeras parfaitement. (*S. Luc*, chap. IV, v, 8.)

Exorde. — Mes frères, je vous ai parlé du saint sacrifice de la Messe ; c'est, en effet, le témoignage le plus solennel du culte extérieur et public que nous devons rendre au Dieu souverain... C'est aussi l'acte le plus important qui nous est prescrit par la vertu de Religion... Nous avons dit que, reproduisant le sacrifice du Calvaire, comme ce dernier, il glorifiait le Très-Haut de la manière la plus excellente ; il apaisait Dieu de la manière la plus efficace ; enfin, nous avons ajoute qu'il

nous obtenait les grâces de la manière la plus abondante...

Helas! frères bien-aimés, j'aurais pu ajouter que, parfois aussi, les chrétiens renouvellent près de cet autel, pendant la Messe, ce qui se passait au pied de la croix, sur le Calvaire... Malgré la fureur des Juifs, il se trouva pourtant, au jour de la Passion, quelques âmes pieuses, quelques cœurs dévoués qui compatissaient à notre divin Sauveur, prenaient part à ses souffrances, et assistaient avec des sentiments convenables à l'immolation du Calvaire[1]... Ainsi, malgré l'attiédissement de la Foi, il se rencontre quelques fidèles pieux, qui comprennent la noblesse, la grandeur de la victime qui s'immole sur l'autel, et qui assistent à la sainte Messe avec foi, avec dévotion, avec recueillement... Mais, au pied de la croix, se trouvait, dit l'Évangile, une foule indifférente que la curiosité y avait amenée[2]. N'est-ce pas l'image de bon nombre de chrétiens, qui viennent ici par un reste d'habitude, par curiosité peut-être ; ils ne prient pas, ils ne demandent rien, aussi ils n'obtiennent rien. Enfin, au Calvaire, se trouvaient des persécuteurs qui raillaient notre divin Sauveur, et l'insultaient dans ses derniers moments[3]. Faut-il dire que parfois il se rencontre aussi de semblables assistants au saint sacrifice de la Messe? On vient pour y causer, pour y montrer sa toilette ; peut-être même pour des motifs plus coupables encore.., On s'y tient avec dissipation, on distrait les bons chrétiens qui voudraient prier. Frères bien-aimés, dites-moi, est-ce là assister au saint sacrifice de la Messe?... N'est-ce pas plutôt braver Dieu dans son temple, et insulter Jésus-Christ jusque sur son autel!... Plus tard, nous

[1] *Quæ plangebant et lamentabantur eum.* Saint Luc. chap. XXIII, vers. 3.

[2] *Stabat populus spectans. Ibid.*, vers. 35.

[3] *Illudebant ei dicentes : Ave rex Judæorum... Principes sacerdotum illudentes cum scribis*, etc. Saint Matth., chap. XXVII, vers. 29 et 41. Voir saint Marc, chap. XV, vers. 31 ; Saint Luc, chap. XXIII, vers. 36.

aurons occasion de développer plus à fond ces pensées.

Proposition. — Je désire, aujourd'hui, vous montrer que la vertu de Religion ne demande pas seulement de nous ce culte public, dont l'acte principal est l'assistance à la sainte Messe, les dimanches et les fêtes d'obligation, mais qu'elle exige de plus que nous rendions, en particulier, des adorations, des respects, des hommages au Dieu qui est à la fois notre Créateur, notre bienfaiteur et notre souverain Maître...

Division. — Ce culte particulier que nous devons au Très-Haut consiste, *premièrement :* à réciter avec fidélité les prières du matin et du soir ; *secondement :* à nous acquitter de certains autres petits exercices de piété faciles, et qu'un bon chrétien ne doit jamais omettre...

Première partie. — Frères bien-aimés, j'aurai occasion ailleurs de vous parler plus longuement de la prière... Un mot, seulement, ce matin, sur cet important sujet... Une comparaison d'abord... N'avons-nous pas tous des membres absolument nécessaires et indispensables pour que nous puissions gagner notre vie, et remplir les devoirs de notre état ? Ces membres, se sont nos bras et nos mains... Avec eux, nous soulevons les fardeaux, avec eux, nous manions les outils ; grâce à eux, l'artisan peut secouer son métier, le maréchal forger son fer, le terrassier remuer sa pioche, le laboureur tenir les manches de sa charrue ; nos mains attirent ce qui nous plaît, repoussent ce qui nous répugne... Que nous serions à plaindre, si nous étions privés de ces membres indispensables !... Or, frères bien-aimés, ce que nos bras sont pour nos corps, la prière l'est pour notre âme ; c'est sa main... Par la prière, nous attirons sur nous les grâces du bon Dieu, nous repoussons les tentations et les autres dangers qui pourraient nous assaillir ; par la prière, nous adorons Dieu, nous lui offrons chacune de nos facultés ; par la prière nous lui consacrons chacune de nos œuvres... La prière !... Mais c'est plus que la main de notre âme ; c'est sa santé, sa respiration, sa vie ; sans la prière, elle n'est plus qu'un cadavre !...

Qu'est-ce donc qu'un homme, qu'un chrétien qui ne prie pas?... C'est un sujet rebelle qui lève un front audacieux, et refuse de payer le tribut qu'il doit à son souverain ; c'est un enfant dénaturé qui fuit la présence et les entretiens du plus tendre et du plus aimable des pères ; c'est un ingrat qui a tout reçu de Dieu, et qui, comblé de ses bienfaits, veut en jouir sans reconnaître la main libérale qui les lui a prodigués... Je dirai plus, c'est un insensé qui, couvert de crimes, objet de la colère céleste, ne tremble pas, ne sollicite pas sa grâce ; qui, loin de désarmer, par ses supplications et ses pleurs, le bras prêt à le foudroyer, en détourne ses regards, ou le considère avec une stupide indifférence [1].

Mais, quand faut-il prier ? Mes frères, vous le savez, on vous l'a répété plus d'une fois, nous devons d'abord prier le matin et le soir... Le matin ? N'est-il pas juste, chrétiens, de consacrer à notre Maître souverain les prémices de cette journée qu'il nous donne?... Nous sommes les enfants du bon Dieu ; quoi de plus convenable que de saluer ce bon Père que nous avons dans les cieux?... Nous sommes de faibles créatures, sous la dépendance d'un maître suprême ; ne devons-nous pas commencer notre journée par lui offrir nos adorations et nos hommages? Saint Jean-Chrysostome apostrophe ainsi le chrétien qui néglige de commencer sa journée par la prière du matin : « De quel front, lui dit-il, oses-tu ouvrir les yeux à la lumière et contempler les rayons du soleil, toi qui n'as pas eu un élan d'amour et de reconnaissance pour le Dieu qui fait lever cet astre sur l'univers entier?... » Comment, en effet, sans avoir prié, oser se livrer au travail, avec ces bras dont Dieu nous a conservé l'usage !...

Nous avons dormi ; le sommeil, c'est une image mystérieuse de la mort. Pour nous, ce pouvait être la mort, et, si nous nous sommes réveillés, c'est parce que Dieu

[1] *Confer* l'abbé Larfeuil, *Le Quart-d'heure pour Dieu*, premier volume, p. 179.

l'a voulu... Et, comme des brutes, comme des animaux sans raison, semblables au cheval, qui hennit après son avoine, nous, chrétiens, nous nous lèverons sans penser à notre Créateur ; nous prendrons notre repas, nous irons à notre travail sans avoir élevé notre cœur vers Dieu, pareils, je le répète, au cheval ou au bœuf, qu'on sort de leur étable pour les atteler à la charrue!... Ah ! du moins ces animaux n'ont pas comme nous, une âme raisonnable, ils ne sont pas coupables ; mais nous, que Dieu a formés son image, oui, nous sommes des enfants ingrats, si nous n'offrons pas chaque matin un tribut de prières, à notre Père des cieux !...

La prière du soir est également pour nous un devoir. Réfléchissez, frères bien-aimés... La journée vient de finir ; Dieu a béni vos travaux, il vous a préservés de tout accident, vous et les vôtres. N'allez pas vous imaginer que vous êtes redevables de ce bonheur à votre adresse ou à votre industrie... D'autres, aussi avisés que vous, ont éprouvé des accidents en exécutant les mêmes travaux. Celui-ci s'est cassé la jambe, cette femme a été piquée d'une vipère, cet autre a été broyé sous les roues de son chariot ; que sais-je?... Vous n'ignorez pas combien les accidents sont fréquents ; inutiles d'insister sur cette vérité... Or, dites-moi, si vous aviez du cœur et quelque reste de Foi, ne comprenez-vous pas l'obligation où vous êtes de remercier chaque soir le Dieu, qui a veillé sur vous, et vous a protégé pendant le cours de cette journée ?...

Puis, une autre considération encore, lorsque le Sage nous affirme, et c'est la vérité, que le juste lui-même pèche sept fois par jour[1], auriez-vous la prétention de n'avoir commis aucune faute pendant la journée qui vient de s'écouler ? et n'est-il pas bon et utile, pour votre âme, que vous disiez à Dieu : *Pardonnez-nous nos offenses*?... Enfin, souvent, vous le savez, des hommes, des femmes, des jeunes gens ou des vieillards se sont en-

[1] Prov. ch. XXIV, vers. 16.

dormis pour ne s'éveiller que dans l'éternité ; pour eux, le sommeil fut la mort, et on les prit, à la place même où ils s'étaient endormis, pour les étendre bientôt dans leur cercueil !...Ne peut-il pas vous en arriver autant cette nuit même ?... Soyez donc fidèles à faire votre prière du soir, et à recommander votre âme à Dieu avant de vous endormir ; priez-le de vous pardonner vos fautes et de vous préserver de mort subite...

Seconde partie. — Je devrais maintenant, mes frères, vous parler de certains autres exercices de piété, auxquels nous devons nous montrer fidèles, si nous avons réellement la vertu de religion. Mais, auparavant, j'ai encore quelques mots à vous dire sur cette obligation, hélas ! tant négligée de nos jours, de la prière du matin et du soir... Dans quelle posture devons-nous être pour rendre à Dieu ces hommages, que nous lui devons, au commencement comme à la fin de la journée ?... Voilà une question à laquelle je veux répondre sans exagération, mais aussi sans faiblesse... Si un jeune militaire, couchant dans une caserne au milieu de nombreux compagnons, qui sont loin d'être de fervents chrétiens, me demandait : Dois-je me mettre à genoux pour dire mes prières le matin et le soir, je lui répondrais : « Non, mon ami, le milieu dans lequel vous vous trouvez vous dispense de cette cérémonie extérieure : vous n'êtes point obligé de vous exposer aux plaisanteries de vos camarades, et de les porter peut-être à proférer des blasphèmes... Faites le signe de la croix sur votre cœur ; et dites simplement vos prières sans vous faire remarquer...»

Mais si c'était l'un de vous qui m'écoutez, un père ou une mère de famille qui me fissent la même question, oh ! ma réponse serait bien différente ! Je leur dirais : « Quand vous êtes dans vos maisons, mettez-vous à genoux pour faire vos prières du matin et du soir ; elles seront mieux faites, et vous donnerez ainsi le bon exemple à vos enfants, à ceux qui vous entourent... » J'ai toujours remarqué, et votre expérience ne me démentira pas, j'en suis sûr, que les personnes qui ne se

mettaient plus à genoux pour dire leurs prières, finissaient bien vite par les oublier totalement. Puis, laissez-moi vous le dire, nous avons besoin de cette position humble et recueillie pour que Dieu nous accueille plus favorablement...Je n'aime pas ceux qui disent : « Je prie, mais je ne me mets point à genoux... » Selon moi, ils ne prient pas, ou, du moins, ils prient mal, et surtout ils ne prieront pas longtemps...

Une histoire à ce sujet... Certain jour, deux enfants, le frère et la sœur, avaient une grande faveur à réclamer d'un prince puissant... Il s'agissait, je crois, d'obtenir le pardon d'une trahison qu'ils avaient commise, de recouvrer des biens immenses que la justice avait confisqués. Tous deux se présentent devant le monarque, la sœur comme étant l'aînée et plus capable, lit la demande en grâce... Pendant qu'elle faisait cette requête, son frère s'y associait ; il avait un maintien modeste et recueilli ; on comprenait que tous deux désiraient vivement obtenir la faveur qu'ils réclamaient... Mais si le frère eût été folâtre et dissipé, pendant que la sœur exprimait au prince leurs désirs, soyez-en sûrs, leur demande n'eût pas été exaucée... Pourquoi cette histoire, ou si vous l'aimez mieux, cette parabole ?... Pour vous dire que notre âme et notre corps sont comme la sœur et le frère en question ; qu'ils ont à réclamer ensemble du Dieu suprême, l'héritage du ciel ; qu'ils ont à lui faire réparation pour nos péchés, qui sont autant d'outrages à sa majesté souveraine... Pour que nos prières soient exaucées, nos demandes favorablement accueillies, il faut, pendant que l'âme présente sa requête, que le corps, qui est comme le frère, soit dans une posture humble et recueillie...

Deux mots maintenant sur les autres exercices de piété, que la vertu de Religion nous prescrit, et auxquels un bon chrétien ne devrait jamais manquer ; du moins volontairement. C'est un simple détail dans notre vie, mais il a son importance ; il s'agit de la prière qui doit précéder le repas, et celle qui doit le suivre... Quelle

peine nous éprouvons, quand, préparant des enfants à la première communion, nous en trouvons qui sont arrivés à dix ans et plus, sans avoir jamais su ce que c'était que la *benedicite* ou les grâces. Pauvres enfants, parents plus à plaindre encore, vous ne savez donc pas ce que savaient les païens eux-mêmes, que la nourriture que nous prenons est un bienfait du bon Dieu, qu'il faut d'avance l'en bénir... Et de fait, l'histoire nous apprend que les païens, avant de commencer leur repas, offraient à leurs dieux, sous le nom de libations, les prémices de la nourriture qu'ils allaient prendre, de la boisson dont ils allaient user...

Mais pourquoi citer les païens? N'est-il pas dit dans l'Évangile que Jésus-Christ, avant chaque repas, bénissait la nourriture qu'il allait prendre, et rendait grâces à son Père? Ne savons-nous pas que telle était l'habitude des premiers chrétiens, et que cette coutume pieuse s'est gardée fidèlement dans toutes ces bonnes et religieuses familles qui ont conservé les traditions de foi et de piété?... Quoi! un animal sans raison, un chien vous lèchera la main lorsque vous lui présenterez un os; ses regards vous témoigneront, en quelque sorte, sa reconnaissance lorsque cet os aura été dévoré; et nous, chrétiens, nous enfants de Dieu, nous nous mettrons à table, nous nous rassasierons, sans songer à bénir, à remercier ni avant ni après notre repas, le Père céleste qui nous donne notre pain de chaque jour! Quel oubli, quelle ingratitude!...

Péroraison. — Frères bien-aimés, si nous voulions être généreux envers Dieu, comme il l'est à notre égard, la vertu de Religion nous obligerait encore à offrir à Dieu nos principales actions, à élever notre cœur vers lui au milieu de nos travaux... Mais je ne veux pas insister sur ce point... Je dirai seulement, qu'il est triste et malheureux que la bonne et sainte coutume de dire en commun la prière du matin et du soir se soit perdue dans les familles... Quel spectacle touchant présentaient alors les maisons chrétiennes!... Voyez ces bons aïeux, ce père,

cette mère, ces enfants, ces petits-enfants agenouillés tous au pied du vieux crucifix noirci par le temps et par la fumée, disant ensemble la prière du matin et du soir !... Comme les anges gardiens souriaient ! Voix des vieillards, voix des petits-enfants, voix de tous, vous montiez comme un concert harmonieux vers le trône du Très-Haut... Si un membre de la famille était malade, on disait pour lui une prière, afin de demander sa guérison ! .. Si un jeune homme appelé par le sort servait, là-bas,la patrie,dans des pays lointains,... chaque soir,et chaque matin, on le recommandait au bon Dieu, à la sainte Vierge Marie... On réclamait pour lui, une santé prospère et le retour prochain, au sein d'une famille, dont il etait toujours l'enfant chéri !... Parents défunts, chères âmes du purgatoire, vous n'étiez point oubliés ; chaque matin, chaque soir, vous aviez vctre souvenir, vous étiez toujours présents au foyer !... Douce vertu de Religion, alors vous habitiez les cœurs, alors vous sanctifiez toutes les affections de la famille... Ah ! puissiez-vous renaître dans nos âmes, y faire germer et croître ces doux, ces nobles, ces généreux sentiments, que vous inspiriez dans les temps où la Foi était plus vive !... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Vingt-deuxième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Vingtième instruction

—

Vertu de Religion : Culte d'hyperdulie dû à la sainte Vierge : 1° parce qu'elle est la plus parfaite des créatures ; 2° parce qu'elle est la mère de Dieu...

Texte. — *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement.

Exorde. — Mes frères, en vous expliquant les devoirs que nous impose la vertu de Religion, les actes qu'elle nous commande, j'aurais dû peut-être vous faire une instruction spéciale sur la sainte humanité de notre adorable Sauveur... Mais j'ai pensé que certains développements donnés dans les instructions précédentes suffisaient à votre intelligence et à votre piété... L'union de la nature divine et de la nature humaine est tellement intime dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, que ces deux natures ne forment, comme vous le savez, qu'une seule et même personne ; et quand nous offrons nos adorations au fils de la vierge Marie, c'est le Dieu suprême, c'est le Maître souverain de l'univers, c'est la seconde personne de l'auguste Trinité, toujours unie au Père et au Saint-Esprit, que nous adorons...

Bergers de Bethléem, non, vous n'êtes pas des idolâtres quand vous vous prosternez aux pieds de cet enfant emmailloté de langes ; il est le maître du ciel ; c'est lui qui vient de vous envoyer ses Anges!... Vous aussi, princes de l'Orient, ne craignez pas de déposer près de sa crèche, avec vos couronnes et vos présents, vos hommages les plus humbles... Vous êtes aux pieds du Tout-Puissant ; n'a-t-il pas créé une étoile pour vous annoncer sa naissance?...

Non-seulement nous adorons Jésus-Christ dans sa propre personne, mais nous l'adorons encore dans la croix, mémorial attendrissant et sublime de son amour, lit douloureux, sur lequel il daigna s'étendre et mourîr pour nous racheter... Et quand, le Vendredi saint, nous venons couvrir de nos pieux baisers cette croix, symbole trois fois sacré de notre espérance, oh! c'est bien à Jésus, c'est bien au fils de Dieu que nous offrons nos adorations, que nous donnons ces marques de notre amour.

Un jour, je ne sais quels hérétiques au cœur sec et racorni prétendirent qu'il n'était pas permis d'adorer le divin cœur de Jésus, qui nous a tant aimés. La réponse du Sauveur à cet outrage fut, comme toutes celles qu'il nous donne sur cette terre, à nous pauvres pécheurs, empreinte d'un suave amour, et formulée avec une miséricorde ineffable. Le cœur de Jésus fit des miracles et accorda des grâces extraordinaires pour justifier les adorations dont il était l'objet... La pieuse fille, qui avait propagé cette dévotion, fut proclamée bienheureuse par l'autorité infaillible de la sainte Eglise catholique ; et de nos jours, chaque année, plus de cent mille pèlerins vont visiter ses reliques, et vénérer les lieux où naquit cette dévotion qui nous invite à adorer le cœur de Jésus comme un foyer d'amour toujours embrasé. Donc, mes frères, nous pouvons et même nous devons rendre à l'humanité sainte du Sauveur, à la croix sur laquelle il mourut, à son cœur sacré, les témoignages d'un culte suprême!...

PROPOSITION. — Mais, c'est du genre d'hommages dus à la sainte vierge Marie que je désire vous parler ce matin. A quoi nous oblige la vertu de Religion envers l'auguste Mère de notre Sauveur?... Si sublime qu'elle soit, comme elle n'est qu'une créature du Très-Haut, il ne nous est pas permis de lui rendre le culte suprême de l'adoration, qui n'est dû qu'à Dieu... Mais devons-nous l'honorer plus que nous n'honorons les anges et les saints?... Oui, mes frères, et cela pour deux raisons...

DIVISION. *Premièrement.* — La sainte Vierge est la plus parfaite des créatures ; *secondement*, elle est la mère de Dieu.

Première partie. — Frères bien-aimés, pour vous faire comprendre la nature des honneurs, des hommages que nous devons à la sainte Vierge, je vais essayer de vous expliquer deux mots employés par les théologiens ; j'espère que vous allez bien me comprendre... Nous devons, disent-ils, aux anges et aux saints, un culte de *dulie* ; ce mot veut dire honneur ; mais la sainte Vierge a droit à davantage ; les hommages que nous lui rendons s'appellent culte d'*yperdulie*, comme si nous disions : culte de *surhonneur*, hommages plus élevés, accompagnés d'une vénération plus grande ; et cela se comprend facilement, n'est-ce pas la mère du roi du ciel? Tenez, un exemple... David venait de mourir, son fils Salomon lui succédait... Le voyez-vous, au jour de son installation, assis sur un trône magnifique, environné d'un brillant cortége d'officiers et de courtisans. Sa mère apparaît tout à coup ; il se lève pour lui faire honneur ; il la fait placer à sa droite ; elle devient, après lui, la personne la plus considérable de son royaume... Qui des assistants aurait osé réclamer la place de cette mère? et si certains honneurs étaient réservés à Salomon, n'était-il pas juste qu'il y en eût de particuliers assignés pour sa mère?... Cette histoire peut vous faire comprendre que les honneurs que nous rendons à la sainte Vierge, différents de ceux que nous rendons à son divin fils, comme étant

notre Rédempteur et le Dieu souverain, sont cependant bien supérieurs à ceux que nous rendons aux anges et aux saints ; et c'est là ce que nous appelons *hyperdulie*, ou hommages plus élevés...

Ces honneurs, elle les mérite, comme étant la créature de beaucoup la plus sainte et la plus parfaite... La plus parfaite des créatures!... Même sur la terre, quand elle y vivait, ceux qui la connaissaient, ceux qui avaient le bonheur de l'approcher n'hésitaient pas à la proclamer telle. Ecoutez un témoin oculaire ; c'est saint Denis écrivant à l'apôtre saint Paul. « Lorsqu'un des frères, dit-il, m'eut conduit en présence de l'auguste Vierge mère de Jésus, une splendeur divine sembla m'environner, une lumière intérieure éclairait mon âme ; il me semblait savourer l'odeur de tous les plus doux parfums ; mon corps et mon âme paraissaient trop faibles pour supporter le bonheur que me causait cette douce présence... Mon cœur et mon esprit demeuraient comme éblouis devant une telle majesté... J'en atteste le Dieu, dont l'image se reflétait d'une manière si vive dans cette auguste reine, oui, je serais tombé à genoux devant elle, je l'aurais adorée si vos saints enseignements ne m'eussent appris qu'il n'y avait qu'un seul Dieu... »

Frères bien-aimés, la tradition de la sainte Eglise catholique nous a fidèlement conservé le souvenir de ces perfections de la Vierge Marie... Arrière un Luther, un Calvin! arrière, ces protestants, ces hérétiques qui blasphèment la Vierge Marie!... Le cœur se soulève à la fois de pitié et de dégoût, quand on les entend dire, ou lorsqu'on lit dans leurs livres, que la sainte Vierge fut une créature comme les autres. Créature? Oui, elle est l'œuvre de Dieu!... Créature comme les autres? Non, mille fois non ; elle est incomparablement plus élevée, plus noble, plus sublime, plus parfaite que le plus grand des saints, que le plus éblouissant des archanges!... Quoi! insensés, qui osez dire que la sainte Vierge est une créature comme une autre, voyez donc quand Dieu voulut créer l'homme ; quel beau palais il lui bâtit dans cet

univers!... Pour lui, la terre était tapissée de verdure et émaillée de fleurs ; pour lui, les oiseaux faisaient entendre leurs chants les plus harmonieux ; pour lui, les arbres se chargeaient des fruits les plus suaves ; pour lui, le soleil et les astres brillaient de l'éclat le plus radieux ! Le péché a amoindri et mutilé toutes ces splendeurs de la nature ; mais, par ce qu'il en reste, nous pouvons encore juger quelle belle demeure Dieu avait préparée à l'homme. Et les hérétiques voudraient nous faire croire que cette femme bénie, temple auguste, vénérable sanctuaire préparé pour le fils de Dieu, n'était qu'une créature comme une autre!

Venez donc leur répondre, glorieux témoins de la tradition catholique?... Solitaire de Bethléem, docte saint Jérôme, dites-nous ce que vous pensez de la sainte Vierge ? Est-elle une créature comme une autre? Ecoutez sa réponse. « Comment, faibles et avec notre esprit borné, pourrions-nous la louer comme elle le mérite? Non, quand tous mes membres se changeraient en autant de langues, je ne pourrais faire dignement son éloge... Elle est plus profonde que l'abîme, plus élevée que le ciel... O Marie, si je vous appelle un paradis, je n'ai pas assez dit, vous êtes plus encore!... Mère du peuple chrétien, image resplendissante de Dieu, souveraine des anges, tous ces termes, si honorables qu'ils soient, sont impuissants pour exprimer ce que vous êtes[1]. » — Et vous, pieux saint Bonaventure, dites-nous aussi quelque chose de l'auguste Marie?... « Marie, répond-il, c'est bien de toutes les créatures la plus parfaite!.. Dieu, pour la former, a, pour ainsi dire, épuisé sa puissance... Il peut faire un monde plus grand que

[1] *Quid nos tantilli, quid actione pusilli, quid in ejus laudibus referamus, cui, etiamsi omnium nostrum membra verterentur in linguas, eam laudare sufficeret nullus. Altior enim cœlo est, de qua loquimur, abysso profundior, cui laudes dicere conamur. Si cœlum te vocem, altior es; si Matrem gentium, præcedis; si formam Dei appellem, digna existis; si Dominum Angelorum, prima esse probaris.* (Saint Jérôme. Serm. *de assumpt,*)

celui qui existe, il peut créer un ciel plus étendu, mais une créature plus parfaite que la Vierge Marie? impossible[1]!... » Saint Bernard se présente ; il tient beaucoup à dire ce qu'il sait sur cette divine Mère de Jésus, sa protectrice et l'ange tutélaire de sa vie. Ecoutons-le... « Elle surpasse, dit-il, la dignité des anges, elle a été élevée jusqu'à la majesté de Dieu ; car là où son Fils a placé son trône, il a placé aussi le trône de sa Mère[2]... » Et je pourrais ainsi, mes frères, faire passer devant vous chacun des plus illustres docteurs de l'Eglise, et de toutes leurs bouches sortirait ce cri unanime... « Oui, Marie est la plus nobte et la plus parfaite des créatures!...

Seconde partie. — Frères bien-aimés, oui, l'auguste Vierge Marie, comme la créature la plus parfaite, comme le chef-d'œuvre de la très-sainte Trinité, mériterait déjà, à ce titre seul, des hommages plus élevés que ceux que nous devons aux anges et aux bienheureux... Et pourtant, je ne vous aurai rien dit qui soit digne d'elle, quand je vous aurai dit que, par sa Foi, elle fut supérieure aux Patriarches, que, par son Espérance, elle l'emporta sur les Prophètes! Vainement j'ajouterai que son zèle pour le salut des âmes fut supérieur à celui des Apôtres ; que, par le courage, elle est au-dessus de tous les martyrs!... Quand je tresserais une couronne avec toutes les vertus pratiquées par les vierges les plus pures, les saints les plus illustres, je n'oserais la déposer sur son front, car elle a un titre qui l'emporte sur tous les titres, une dignité au-dessus de toutes les dignités!..

Bienheureux, à quelque rang que vous apparteniez, Anges, Archanges, Chérubins, Séraphins, quel que soit

[1] *Majorem mundum potest facere Deus, majus cœlum; majorem Matrem, quam Matrem Dei, non posset facere Deus.* (Saint Bonavent., *Opuscul. et passim.*)

[2] *Angelicam transiens dignitatem, usque ad summi Regis thronum ex sublimata, ubi posuit idem Rex Filius tuus quod ex te suscepit, ibi te posuit Reginam, de qua illud assumpsit. Neque enim fas est, alibi te esse, quam ubi est id, quod a te genitum est.* (Saint Bernard *Serm.* VI, *de assumpt. et passim super : Missus est.)*

l'ordre parmi lequel vous brilliez au milieu des Chœurs célestes... Oui, à genoux, à genoux devant elle!...Elle a, je le redis, un titre au-dessus de tous vos titres, une dignité au-dessus de toutes vos dignités!... Elle est la Mère de Dieu!... Mère de Dieu! Quel sublime éloge! Faut-il, pour bien le faire comprendre, répéter ce que je vous disais dans une autre circonstance[1].

Certain jour, les Apôtres se pressaient autour de leur divin Maître. Jésus, désirant les instruire et leur faire bien connaître qu'il était le Fils de Dieu, daigna leur faire la question suivante : Qui donc croyez-vous que je suis, quelle idée vous formez-vous de moi?... L'un d'eux lui répondit : « On dit que vous êtes Jérémie. » Un autre ajouta : « Quelques-uns prétendent que vous êtes Elie, ou l'un des Prophètes... » Divin Sauveur, toujours bon et indulgent, vous écoutiez en souriant ces réponses... Mais, se tournant alors vers Pierre, il lui demanda : « Et vous, pour qui me prenez-vous? » Et Pierre, inspiré par le Père céleste, répondit : « Moi! je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et, dans ce peu de mots, saint Pierre rendait à son divin Maître l'hommage le plus auguste ; car que sont Jérémie et Elie, malgré leur sainteté, en comparaison du Christ, Fils du Dieu vivant...

Dites-moi, Chrétiens, si l'auguste Marie descendait sur la terre, et daignait aussi nous interroger, et nous demander sous quel titre nous devons spécialement l'invoquer... Vous et moi, pauvres pécheurs,nous répondrions : Mais nous vous aimons, nous vous vénérons, douce Vierge Marie, parce que vous êtes la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, le refuge des pécheurs, — Non, mes enfants, vous vous trompez, ce n'est point là mon titre le plus glorieux et le plus honorable, nous dirait-elle. — Ah je comprends, vous êtes cette tour de

[1] Voir dans ce *Cours d'Instruction*, le *Mois* de *Marie* et la XXII[e] Instruction sur le symbole... Mon Dieu! quand on *aime* quelqu'un ; on *aime* à en parler ; on *aime* à en entendre parler...

David, qui protége la cité de Dieu ; vous êtes la porte du ciel, chargée d'introduire les élus dans le Paradis ; vous êtes, comme le chante la sainte Eglise, la vie, l'espérance, la douceur des âmes fidèles ; c'est sous ces titres glorieux que nous aimons à vous saluer !... Frères bien-aimés, tous ces titres, la sainte Vierge les mérite, et s'il en est de plus glorieux encore, nous pouvons les lui donner... Mais celui qui domine tous les autres, celui qui l'élève incomparablement au-dessus de toutes les créatures, celui qui lui donne droit à des hommages supérieurs, c'est le titre de Mère de Dieu... Quand nous avons dit que la sainte Vierge est la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous avons fait d'elle l'éloge le plus complet... Car, après Dieu, il n'y a rien de plus élevé, rien de plus noble, rien de plus digne de la vénération, des hommages de toute la terre et des bénédictions du ciel, que cette créature unique et privilégiée que le Fils de Dieu a daigné choisir pour mère...

Péroraison. — Oui, avoir été la Mère du Fils de Dieu, voilà surtout ce qui donne à la sainte Vierge une incomparable grandeur, une dignité qui surpasse celle des Saints, des Anges et des Archanges !... Aussi là haut, même dans le Paradis, est-elle louée, exaltée, bénie et glorifiée !... Il me semble voir tous les saints et les bienheureux unissant les louanges de Marie à cet *Hosanna* éternel qu'ils chantent à la gloire de l'auguste Trinité... Vierges, venez balancer vos lis devant elle ; elle fut la gardienne de votre pudeur, de votre modestie, saluez-là comme votre reine, *Regina Virginum*. Venez, saint Bernard, doux François de Sales, et vous tous, saints confesseurs, déposer à ses pieds vos couronnes, et dites-lui : « Vous êtes notre reine, » *Regina Confessorum*. Et vous, courageux martyrs qu'elle a soutenus au milieu de luttes terribles, apôtres dévoués, dont elle a encouragé et béni les travaux, vous vous agenouillez devant elle ! Elle est donc aussi votre souveraine? Oui... *Regina Martyrum* ; *Regina Apostolorum*. Qu'ils ont longtemps soupiré après elle, ces Prophètes inspirés, ces vénérables Patriarches !

Leurs désirs avaient longtemps appelé l'apparition de cette Vierge bénie ; ils se prosternent également devant son trône ; pour eux, ce n'est plus une fille, c'est une Reine. Et je vois les Anges, les Archanges, et toute la cour céleste, rendre à l'envi, là haut, à la Vierge Marie, les hommages que nous lui rendons, et lui répéter, avec les élus qui ont vécu sur cette terre, ce chant de triomphe et de vénération : Salut, ô notre Reine... *Salve Regina...*

Comprenez-vous maintenant, frères bien-aimés, que cette Vierge, qui sera à toujours honorée dans le ciel, par tous les bienheureux, et dont le culte durera l'éternité tout entière, mérite des honneurs supérieurs à ceux que nous rendons aux Anges et aux Saints!... Douce Vierge Marie, oui, nous le savons ; aussi voulons-nous, dès sur cette terre, vous adresser nos prières et nos supplications, vous offrir nos hommages et nous associer aux honneurs qui vous sont rendus là haut dans le ciel.. Soyez, soyez, nous vous en conjurons, soyez, ici-bas, notre consolation, notre secours au milieu des dangers, notre refuge dans les tentations ; obtenez-nous la grâce de vivre assez saintement pour que nous vous bénissions comme notre Reine bien-aimée pendant l'éternité... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Vingt-troisième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

Vingt et unième instruction.

—

Vertu de Religion (suite.) *Culte des saints. Nous devons : 1° Honorer les saints ; 2° vénérer leurs reliques et leurs images.*

Texte. — *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies* : Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. (*S. Luc, chap.* IV, *vers.* 8.)

Exorde. — Mes frères, nous avons dit, dans notre dernière instruction, que la vertu de Religion nous obligeait à honorer la sainte Vierge ; nous avons ajouté que les hommages, que nous offrons à l'auguste Marie, sont supérieurs à ceux que nous devons rendre aux anges et aux saints... Et cela, pour deux raisons bien évidentes : car elle est, de toutes les créatures, la plus parfaite, puis elle a eu la gloire incomparable d'être choisie pour être la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les saints du ciel, les archanges eux-mêmes, reconnaissent cette supériorité de la vierge Marie... Mais, devons-nous aussi rendre un culte d'honneur aux esprits bienheureux, à ceux de nos frères qui, après avoir accompli leur pélerinage sur cette terre, ont été admis dans les tabernacles éternels, et couronnés par la main de Dieu même?... La sainte Eglise catholique a-t-elle raison, quand, les plaçant sur

nos autels, elle nous invite à les honorer comme les amis de Dieu, à les imiter comme des modèles, à nous recommander à eux comme à des protecteurs puissants et dévoués?...

Oui, mes frères, et quoi qu'en disent les hérétiques, la même piété, la même vertu de Religion, qui nous commande de rendre à Dieu les hommages qui lui sont dus, serait incomplète et mutilée, si nous n'honorions pas ceux qu'il honore lui-même et qu'il appelle ses amis... Un jour, Alexandre le Grand, accompagné d'Héphestion, l'un de ses favoris, allait rendre visite à la mère de Darius et à d'autres princesses, devenues ses prisonnières. Celles-ci se jettent aux pieds d'Héphestion, qu'elles prennent pour le roi. Mais, s'apercevant de leur erreur, elles font des excuses à Alexandre, qui leur répond en souriant : « Vous ne vous êtes pas trompées, car il est mon ami, et c'est un autre moi-même... » Ainsi, quand nous honorons les saints, il me semble entendre le Dieu suprême nous dire : « Les hommages que vous leur rendez me plaisent, car ils sont mes amis, et c'est moi que vous honorez en honorant leurs personnes... »

Proposition. — Je me propose, ce matin, de vous montrer que le culte que nous rendons aux saints, la vénération de leurs reliques, le respect pour leurs images, ne sont qu'un épanouissement de la vertu de Religion, et doivent être chers à quiconque posséde une Foi éclairée, une véritable piété...

Division. — *Premièrement*, nous devons honorer les saints ; *secondement*, nous devons vénérer leurs reliques et leurs images... Deux pensées, sur lesquelles nous allons nous arrêter...

Première partie. — Disons d'abord, mes fréres, en quoi consiste le culte que nous devons rendre aux saints?... Trois mots vont résumer toute ma pensée... Pour rendre à ces amis de Dieu un culte légitime, il faut les honorer, les invoquer et les imiter... Rendons l'explication de ces devoirs bien claire, en les appliquant à n'importe quel saint...

Je choisirais le patron de cette paroisse, mais elle est placée sous le patronage de la sainte Vierge, et nous avons parlé, Dimanche dernier, de cette divine reine du ciel. Prenons son époux, l'humble saint Joseph... Qu'est-ce qu'honorer ce père nourricier de Jésus? C'est le féliciter de la gloire qu'il eut sur la terre d'être l'époux de la sainte Vierge, le chef de la sainte famille, le gardien, le tuteur du Fils de Dieu fait homme ; c'est plonger un regard de l'âme et du cœur jusque vers le trône, sur lequel il est assis au sein de la gloire ; proclamer ses vertus, sa sainteté, ses grandeurs et le complimenter, pour ainsi dire, des récompenses qu'il a reçues... Voilà pour l'honneur... Mais qu'est-ce que l'invocation? Invoquer saint Joseph, c'est reconnaître qu'il est puissant dans le ciel, qu'il peut être notre avocat auprès du bon Dieu, que ses prières seront mieux écoutées que les nôtres, et que, étant comme tous les saints, l'ami du Roi du ciel, il peut nous obtenir les grâces qui nous sont nécessaires, les secours dont nous avons besoin... C'est là ce qu'on appelle invoquer un saint... La troisième partie du culte que nous devons à ces esprits bienheureux, c'est l'imitation... Continuons encore à parler de saint Joseph ; ses vertus, nous les connaissons, nous savons qu'il fut humble, chaste, un modèle de charité et de douceur ; appartenant à la condition la plus modeste, simple ouvrier, il se montrait fidèle à offrir son travail à Dieu... A Bethléem, où lorsqu'il fallut fuir en Egypte, comme quand l'ange lui dit de retourner dans la pauvre boutique de Nazareth, il obéit avec simplicité ; pas un mot de plainte, pas une observation, pas une parole de murmure, mais une résignation parfaite à la volonté du Seigneur, dans la joie comme dans la peine.

Voilà les vertus que nous devons chercher à imiter, si nous voulons dignement honorer ce grand saint... Eh bien, ce que nous venons de dire pour saint Joseph, doit nous faire comprendre le genre d'hommages que nous devons à chacun des saints ; les féliciter de la gloire et des récompenses que leur ont méritées leurs s vertu;

réclamer leur aide et leur assistance auprès du Seigneur ; chercher à reproduire en nous les qualités, par lesquelles ils se sont sanctifiés sur cette terre ; tel est le culte que nous devons aux saints...

Tels sont aussi, mes frères, les hommages qui leur ont toujours été rendus par la sainte Eglise catholique... Dès les premiers siècles du christianisme, les fidèles avaient soin d'inscrire fidèlement le jour où les martyrs avaient souffert, afin d'en célébrer l'anniversaire...« Ne manquez pas, écrivait Saint Cyprien aux diacres de Carthage de transcrire exactement le mois, le jour de la passion des glorieux martyrs du Seigneur ; quand la paix sera rendue à l'Eglise, nous les honorerons d'un culte public, nous les féliciterons de leur courage, nous célébrerons leur triomphe... » Ecoutez, à ce sujet, saint Augustin, adressant la parole aux fidèles de sa ville épiscopale : « Frères bien-aimés, dit-il, chaque fois que nous célébrons les fêtes des martyrs, nous espérons que leur puissante intercession nous obtiendra de Dieu les secours nécessaires pour imiter leurs vertus, et obtenir nous-mêmes cette gloire immortelle, devenue leur partage[1]. »

Il n'est pas besoin d'accumuler ici plus de témoignages... Oui, la vertu de Religion nous oblige à honorer les saints... Tenez, une histoire, une comparaison... Un prince, un roi avait des ministres, des amis qui lui étaient bien chers ; il les avait comblés d'honneurs, il avait dit : « Celui qui vous touchera me touchera moi-même à la prunelle de l'œil[2]. » Il se trouva cependant des insensés qui méprisèrent ces amis, ces ministres du prince, cherchèrent à ravaler leurs dignités, passèrent à côté d'eux sans leur donner un salut, et leur refusèrent jusqu'au moindre témoignage de respect... Que pensez-vous d'une pareille conduite? et le roi dut-il être satisfait de ces misérables?... Frères bien-aimés, c'est l'histoire des hérétiques qui refusent aux saints les hommages qui leur sont dus... Malheureux, ne dites pas que vous avez de la piété, vous

[1] Serm. XXX, *de Martyribus.* — [2] Zach. II, 9.

qui n'honorez ni la sainte Vierge, ni les saints! Ne prétendez pas aimer le Roi du ciel, vous qui n'avez qu'une dédaigneuse indifférence pour ses amis les plus chers et les plus dévoués!... Non! nous ne sommes pas des idolâtres, quand nous honorons les saints ; c'est Dieu lui-même que nous honorons dans la personne de ceux qu'il a daigné couronner là-haut; c'est à lui, c'est à sa Majesté suprême que se rapporte le culte que nous leur rendons!... Mais vous, qui nous calomniez, vous, pour qui la sainte Vierge et tous les saints qui règnent là-haut ne sont que des créatures vulgaires, vous êtes des mécréants et des impies ; je ne sais ce que vaut votre baptême, mais vous ne méritez pas d'être appelés des chrétiens!...

Seconde partie. — Mais non-seulement, mes frères, nous nous honorons les Saints; il y a plus, la vertu de Religion porte à environner de respects leurs reliques, leurs ossements, leurs images, tout ce qui nous rappelle leur souvenir. Ce culte est légitime, car il remonte à la plus haute antiquité, et Dieu lui-même l'a autorisé par de nombreux miracles.

Ecoutez un récit, qui date presque du premier siècle du Christianisme... Saint Polycarpe, disciple de saint Jean, et évêque de Smyrne, avait été arrêté et condamné par les persécuteurs au supplice du feu. Mais, ô prodige! les flammes respectent le corps du saint évêque ; on est obligé de l'égorger sur le bûcher!... Autre miracle, le sang jaillit avec tant d'abondance qu'il éteint le brasier dans lequel le corps du saint était plongé!... Ne rendez pas ce corps aux Chrétiens, disaient les juifs aux persécuteurs, car ils l'adoreraient à la place de celui du crucifié. « Insensés, s'écrient à ce sujet, ceux qui nous ont raconté le martyre de saint Polycarpe, ils ne savent pas que nous adorons Jésus-Christ, parce qu'il est Dieu, et que nous honorons les martyrs comme ses imitateurs, ses disciples fidèles et dévoués jusqu'à la mort... » On fit donc brûler le corps inanimé de ce courageux vieillard; mais les fidèles s'empressèrent de recueillir précieusement et de placer dans un lieu convenable, afin de les vénérer, les ossements calcinés du saint martyr, trésor, disaient-ils,

plus précieux que l'or et les pierreries les plus estimées[1].

Vous voyez que le culte des reliques des saints date de loin dans l'Eglise... Je pourrais encore vous montrer, dans les premiers siècles, soit des diacres, soit de pieuses femmes, achetant à prix d'or des bourreaux les restes vénérés des martyrs, et s'exposant à souffrir eux-mêmes la mort, pour placer ces saintes reliques dans un lieu digne d'elles... Ossements sacrés des saints, oui, selon la promesse de Dieu, vous refleurissiez après votre mort[2]; on vous enveloppait dans la pourpre et la soie; l'argent, l'or, les matières les plus précieuses étaient employées pour ces beaux reliquaires, riches sépulcres que la piété vous faisait construire, et c'était une gloire pour les artistes les plus habiles de les avoir ciselés!... Il y a plus, mes frères, souvent ce reliquaire était une vaste basilique construite sur le tombeau du martyr... L'autel était dressé sur ses restes vénérés; c'était là qu'on offrait le saint sacrifice de la Messe... C'est de là, qu'est venue l'antique et pieuse coutume de ne jamais célébrer, sinon sur un autel qui renferme des reliques des saints... Ici même, dans cette église, il ne serait permis ni à moi, ni à d'autres de dire la sainte Messe, si l'autel, sur lequel je vais offrir, ne renfermait quelques parcelles de reliques des saints, scellées du sceau de l'autorité épiscopale...

J'ai ajouté que Dieu lui-même approuvait ce culte que nous rendons aux reliques des Saints, puisqu'il l'avait confirmé par de nombreux miracles... Voyez-vous cette jeune fille encore, si modeste, si pieuse, gravissant le coteau qui touche à la ville de Monte Pulciano? un jour l'Eglise la placera sur ses autels, ce sera sainte Catherine de Sienne... Mais que vient-elle faire? Pourquoi cette amante de la solitude a-t-elle entrepris jusqu'à deux fois un assez long voyage?... Dieu lui a révélé que, dans la ville vers laquelle elle dirige ses pas, repose le corps

[1] Voyez dans l'histoire de l'Eglise la belle lettre des fidèles de Smyrne.
[2] Isaïe, LXVI, 4.

d'une sainte, dont elle sera un jour la compagne dans le ciel. Elle vient vénérer ses restes bénis, les couvrir de pieux baisers, et Dieu, par un double miracle, montre qu'il a pour agréable les hommages que Catherine rend aux reliques de sainte Agnès de Monte Pulciano[1]. Et que d'autres faits j'aurais encore à vous raconter : démons chassés du corps de ceux qu'ils possédaient, grâces de conversions obtenues, guérisons merveilleuses, morts ressuscités ; oui, Dieu a accordé toutes ces sortes de prodiges à la piété des fidèles qui honoraient dévotement les reliques des saints...

Cette dévotion, les docteurs les plus illustres l'ont enseignée, que dis-je, ils ont plus fait encore, ils l'ont pratiquée... Saint Ambroise apprend par une révélation divine où reposent les restes de saint Gervais et de saint Protais martyrs. La ville de Milan est en fête ; le saint archevêque, dans une procession solennelle, transporte ces reliques sacrées dans une église qu'il a fait construire. Sur leur passage, les miracles fleurissent, un aveugle recouvre la vue, d'autres infirmes sont guéris[2] !... Voulez-vous un autre fait encore?... Je l'emprunte à la vie de saint Augustin. Il a reçu une portion des ossements de saint Etienne, premier martyr ; il les a placés dans un riche reliquaire au milieu de son église cathédrale. Voici que, à la vue de tout son peuple réuni, ces restes sacrés opèrent des prodiges sans nombre. Il y a quinze jours, un homme appelé Paul, après avoir prié près des reliques du saint martyr, était subitement délivré d'une maladie terrible. Mais sa sœur Palladie, atteinte du même mal, offre au peuple réuni un spectacle digne de pitié. Pleine de confiance, elle s'agenouille aussi près du reliquaire, où sont les ossements de saint Etienne ; elle prie avec ferveur ; les fidèles s'unissent à ses prières : saint Augustin monte en chaire, mais son sermon n'était pas

[1] Voir la vie de Sainte Agnès de Monte Pulciano dans Ribadéneira, 22e jour d'avril.

[2] Voir la vie de saint Ambroise.

achevé que, de tous les coins de la basilique, part une immense acclamation... La malade venait d'être guérie, à la vue d'une foule nombreuse de spectateurs... C'est saint Augustin lui-même qui raconte ces faits passés dans son église, et sous ses propres yeux[1]... Dites-moi, chrétiens, Dieu qui a récompensé, et récompense si souvent par des miracles, les honneurs rendus aux reliques des Saints, ne semble-t-il pas autoriser de la manière la plus évidente la vénération dont nous environnons ces restes sacrés?

Péroraison. — Je veux, mes frères, en terminant, vous dire quelques mots sur l'honneur qu'il nous est permis de rendre aux images des saints. Vous êtes assez instruits, pour savoir que ce n'est ni le bois, ni la pierre, ni toute autre matière que nous honorons dans les statues ou les images des saints... Notre intention est simplement de reporter nos hommages aux bienheureux, dont elles nous rappellent le souvenir. Elles aident notre piété, elles soutiennent notre attention dans la prière, et raniment, en quelque sorte, notre foi et notre confiance. Douce vierge Marie, nous aimons à nous agenouiller au pied de votre statue ; nous baisons pieusement vos images et vos médailles ; mais c'est vous, ô notre Reine, que nous avons l'intention d'honorer, quand nous donnons à ces signes des marques de respect... Un jour, un empereur impie osa s'élever avec fureur contre le culte que l'église a toujours rendu aux saintes images... Il fait venir en sa présence un vénérable religieux, l'accuse d'idolâtrie, et cherche à lui persuader qu'on ne devait avoir que du mépris et du dédain pour les images des saints. Etienne, c'était le nom de ce religieux, montre une pièce de monnaie, sur laquelle était gravée la figure de l'empereur... Est-il permis, dit-il, de fouler aux pieds cette image... Non, s'écria la foule qui assistait à cet interrogatoire, c'est l'effigie de l'empereur, vous devez la res-

[1] Voyez : Vie de saint Augustin, livre VIII, chap. v, et *Cité de Dieu*, livre XXII, chap. VIII, nº 22.

pecter. S'il en est ainsi, répondit le religieux, ne devons-nous pas, à plus forte raison, honorer et respecter les images qui nous rappellent le souveuir de Jésus-Christ, de son auguste Mère, et des saints qui règnent là-haut dans le ciel ! Ce saint religieux, qui fut martyr de sa foi, avait raison[1]... Oui, mes frères, invoquons les saints, vénérons leurs reliques, honorons leurs images, et tout ce qui nous rappelle leur souvenir ; par là, nous mériterons qu'ils deviennent nos protecteurs, et qu'ils nous introduisent dans ce beau Paradis, devenu pour jamais leur partage... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Vingt-quatrième instruction.

PREMIER COMMANDEMENT.

Vingt-deuxième instruction.

Vertu de Religion (suite). Comment on pèche contre la vertu de Religion par défaut ; comment on péche contre cette même vertu par excès.

Texte. — *Dominum Deum tuam adorabis, et illi soli servies.* Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement (*Saint Luc,* chap. IV, vers. 8).

Exorde. — Mes frères, je commence par résumer, en peu de mots, ce que je vous ai dit, en parlant de la

[1] Voyez la Vie de ce Saint, et le trait auquel je fais allusion dans l'histoire de l'Eglise, *Darras et Rorhbacher.*

belle vertu de Religion... Vous n'avez pas oublié que cette vertu consiste surtout à rendre à Dieu le culte qui lui est dû, les hommages, les adorations auxquels il a droit, comme étant notre souverain Seigneur et Maître... Mais, de même que ceux qui aiment véritablement un roi ont de la vénération pour sa mère et du respect pour ses amis ; ainsi, nous vous l'avons expliqué, tout en reconnaissant Dieu pour notre souverain Maître nous devons avoir des sentiments d'amour, de vénération profonde, de confiance filiale envers l'auguste Marie, mère de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu ; puis il faut aussi, pour que nous possédions la vertu de Religion d'une manière complète, que nous honorions les anges et les saints, qui sont les serviteurs et les amis du Roi du ciel... J'ai même ajouté, que ce culte d'honneur devait s'étendre aux reliques sacrées, et jusques aux images, qui nous rappellent le souvenir des âmes bienheureuses, qui là-haut, jouissent d'une récompense immortelle.

Donc, adorer Dieu, le louer, le bénir, le reconnaître comme le Maître suprême ; assister dévotement au moins chaque Dimanche au saint sacrifice de la Messe, être fidèles a dire nos prières du matin et du soir : tels sont les principaux actes du culte que nous devons à Dieu. Louer, féliciter les saints, réclamer leur secours, imiter leurs vertus, vénerer leur reliques : tel est le culte que nous de vons rendre aux Saints, culte qui se rapporte à Dieu lui-même, puisque c'est lui-même que nous honorons, quand nous honorons ses amis...

Proposition. — En vous parlant de la vertu d'Espérance, je vous ai montré qu'on pouvait pécher de deux manières contre cette belle vertu : par défaut et par excès, par désespoir et par présomption. Ainsi en est-il de la vertu de Religion : on peut ne pas la posséder du tout, ou l'avoir d'une manière exagérée, fausse et malentendue... « La vertu, dit saint Thomas [1], consiste à rester dans un

[1] *Religio est virtus moralis. Omnis virtus moralis in medio consistit ; et ideo duplex vitium virtuti morali opponitur : unum quidem*

milieu sage et intelligent. » C'est ce que je me propose, avec la grâce de Dieu, de vous exposer dans cette instruction.

DIVISION. — Nous allons donc examiner : *Premièrement :* comme on pèche contre la vertu de Religion par défaut ; *secondement ;* comment on pèche contre cette même vertu par excès, c'est-à dire en la comprenant mal.

Première partie. — Frères bien-aimés, deux mots résument à peu près les fautes que l'on peut commettre par défaut de religion. Ce sont : l'impiété et le sacrilége, deux péchés énormes. J'appelle impies ceux qui refusent de rendre au Maître souverain, comme à notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, les hommages qui leur sont dus... Croient-ils en un seul Dieu créateur de l'univers ? Je l'ignore ; mais je doute qu'ils croient fermement à la dignité, à l'immortalité de leur âme, aux récompenses qui attendent les justes après cette vie, aux châtiments qui sont réservés aux méchants... Non, pour la plupart d'entre eux, quand on est mort tout est mort, et volontiers ils rediraient ce mot d'un incrédule fameux [1] : Entre l'homme et son chien, il n'y a de différence que l'habit... Insensés ! bon pour vous... si vous voulez absolument être des brutes, cela vous regarde !... Mais quant à nous, laissez-nous notre âme immortelle et les glorieuses destinées qui nous attendent ; laissez-nous ce Père, que nous avons aux cieux, qui réclame nos hommages, et s'intéresse à nos besoins...

Frères bien-aimés, comme il est stupide et coupable, l'homme qui n'adore pas Dieu !... Boire, manger, dormir, travailler, si sa position l'exige, et si son impiété

secundum excessum, aliud autem secundum defunctum. Summa theol. secunda secundæ, quæst. XCII, article 1er. — Nous n'avons fait que donner un résumé de la doctrine du saint Docteur ; ceux qui voudraient en connaître plus long, au sujet des diverses superstitions, pourront lire les questions qui suivent celle que nous avons indiquée, ainsi que les notes dont M. Lachat a accompagné sa traduction.

[1] Diderot.

lui en laisse encore la volonté, puis mourir comme une brute sans lever vers le ciel un regard d'espérance ; voilà son rôle sur la terre... Dites-moi, qu'en pensez-vous ? Le trouvez-vous bien beau, bien noble, ce rôle ?... Qu'il est bête et surtout qu'il est triste !... J'ai parlé des animaux... Mais l'impiété ravale l'homme même au dessous des animaux... Placez un impie au milieu de nos belles campagnes, quand le printemps se termine, et que l'été commence... En vain, le soleil inonde de sa lumière, baigne de sa chaleur cette belle nature ; en vain la terre présente ses moissons qui jaunissent... Vainement, les oiseaux, par leurs chants, bénissent le Dieu qui leur a donné, dans ces graines tombées, le repas du matin... Que les arbres soient chargés de fruits ; que les vents à travers le feuillage fassent entendre leurs majestueuses harmonies ; le cœur de cet impie n'aura pas un sentiment, sa bouche n'aura pas une parole pour adorer, bénir et remercier l'auteur de tant de merveilles... L'intelligence obscurcie et découronnée il sera là, stupide, hébété, les pensées comme le front courbés vers la terre !... Transportez-le au sein de nos églises. Le mariage d'un ami, le décès d'un parent, certaines solennités peut-être y réclament sa présence... Il ne saura plus ce que c'est qu'une église, il ne pensera pas que Jésus est là... Daignera-t-il s'agenouiller ? Je ne sais ; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'un seul mot de prière ne s'échappera pas de ses lèvres, c'est que nos plus belles cérémonies ne feront aucune impression sur son cœur... Ne parlons pas de ces sarcasmes, de ces blasphèmes grossiers, conversation ordinaire des impies... Ce que j'ai dit doit suffire pour vous montrer combien l'impiété est un grand crime, et pourquoi Dieu la punit si souvent, dès ici-bas, par une mort de réprouvé.

Frères bien-aimés, on n'en vient pas tout d'un coup à cet excès ; non l'impiété se développe peu à peu dans nos âmes ; on néglige d'abord ses prières du matin et du soir, on n'assiste que rarement aux offices le Dimanche, puis, petit à petit, on finit par perdre tout sentiment de

religion, et par tomber dans l'état que je vous signalais... Soyons donc fidèles à remplir les devoirs que nous impose la vertu de Religion, si nous ne voulons pas nous-mêmes nous exposer à devenir des impies...

Un mot maintenant sur le sacrilége. C'est vous le savez, la profanation d'une chose sainte, par exemple, d'un sacrement, d'une église, d'un objet bénit, de tout ce qui est consacré à Dieu d'une manière spéciale... Bien que tout, dans cet univers, appartienne au Seigneur, cependant, il a voulu se réserver certaines choses plus spécialement, comme un prince qui, parmi ses Etats, choisirait ce qui doit former son domaine royal... Entre tous les lieux, il s'est réservé nos églises et nos temples ; entre tous les jours, il s'est réservé les Dimanches et les fêtes ; entre les objets, il s'est réservé nos vases sacrés et ce qui sert à l'administration des sacrements. Parmi les personnes, il s'est réservé les prêtres, les évêques, les religieux, les religieuses, et tout ce qui s'est eonsacré à lui d'une manière particulière. Profaner ces choses et ces personnes, c'est toujours un sacrilége plus ou moins grave, c'est toujours un péché contre la vertu de Religion... Vous savez, et on vous l'a mille fois répété, que recevoir n'importe quel sacrement sans avoir les dispositions requises, c'est un énorme sacrilége, un péché toujours mortel. Inutile de m'étendre sur ce point...

Seconde partie. — Pour ne pas être trop long, je me hâte de vous parler des péchés que l'on peut commettre contre la vertu de Religion par excès... Ou le culte que nous rendons se trompe dans son objet, et alors c'est l'idôlatrie ; ou il s'égare dans la manière dont il est rendu, et c'est la superstition... Deux choses également contraires à la vertu de Religion...

L'idolâtrie, c'est-à-dire le culte suprême rendu aux démons, qui se faisaient adorer sous les noms et les formes les plus bizarres, régnait presque sur l'univers entier, avant la venue de notre auguste Sauveur... Bienheureux apôtres de Jésus, il ne vous en coûta pas seulement des fatigues inouïes, mais vous avez dû verser votre sang au

milieu des plus cruels supplices pour détruire le culte infâme qu'on rendait partout aux idoles... Et les saints martyrs de tous les siècles, depuis saint Pierre jusqu'à ces généreux missionnaires qui, chaque année, versent leur sang pour la Foi, qu'ont-ils fait ? que font-ils donc ?... Ils combattent, ils s'efforcent de détruire l'idolâtrie, c'est-à-dire, les honneurs divins rendus aux démons ou à d'autres créatures qui n'y ont aucun droit... « Non, disaient les premiers martys, Jupiter n'est pas Dieu. Non l'infâme Vénus n'est pas un Dieu ; toutes les divinités que vous adorez ne sont que de misérables démons, et vos Césars eux-mêmes, malgré leur puissance, sont simplement des hommes, sujets comme nous aux misères de la vie, et que la mort fauchera d'ici à quelques jours peut-être... Le seul Dieu véritable a droit à nos adorations. » Et saint Pierre, saint Paul, saint Laurent, sainte Agnès et des millions d'autres mouraient pour abolir l'idolâtrie !... La génération de ces cœurs généreux n'est pas éteinte, elle s'est toujours conservée dans la sainte Eglise catholique. « Non, votre Boudha n'est pas Dieu, » disent les apôtres du Thibet. « Non ! vous ne devez pas rendre à de vains simulacres le culte dû au seul vrai Dieu, » disaient, il y a quelques mois à peine, trois jeunes missionnaires égorgés par les nègres d'Afrique [1]... Frèree bien-aimés, que l'idolâtrie est un grand mal, puisqus tant de cœurs généreux et vaillants n'ont pas hésité, et n'hésitent pas à souffrir les plus cruels tourments pour extirper ce mal... Combien nous devons bénir le Seigneur d'être nés dans un pays éclairé des splendeurs du Christianisme...

Cependant, frères bien-aimés, serait-il impossible de trouver des idolâtres, même parmi les Chrétiens?... Et cet avare qui préfère ses richesses à Dieu, ces hommes qui, comme le dit l'apôtre saint Paul, *font un Dieu de leur ventre* ; ces voluptueux qui ne pensent qu'à l'objet de

[1] Voyez la lettre de Mgr l'archevêque d'Alger sur le martyre des Pères Mennoret. Paulmier, Bouchand, mis à mort par les infidèles, à la fin de janvier 1876.

leur vile passion, ne pourrait-on pas les appeler, en quelque sorte, des idolâtres ?... S'ils ne rendent pas à l'objet de leurs passions un culte extérieur, ne pouvons-nous pas dire, qu'intérieurement et au fond de leur cœur, ils le préfèrent au Maître souverain, qu'ils n'adorent presque jamais, et dont ils négligent le service ?.. Ne l'oublions pas, pour être un idolâtre il n'est pas nécessaire de se prosterner devant des idoles, il suffit de préférer n'importe quelle créature au Dieu Maître suprême de cet univers...

J'ai ajouté qu'on péchait aussi contre la vertu de religion, en s'égarant dans la manière d'honorer Dieu ou ses saints ; c'est la Superstition. Il en est de diverses sortes, je ne pourrai que les indiquer. Vous cherchez à connaître l'avenir, en consultant certains charlatans, qui, par l'aspect de votre main, en traçant certaines figures, en vous faisant tirer quelques cartes, prétendront vous l'annoncer : c'est de la superstition. Vous avez perdu un objet, il vous est arrivé un malheur, vous êtes victimes d'un vol, vous allez consulter un prétendu devin, ou je ne sais quelle somnambule : c'est de la superstition encore. Dieu n'a point attaché à ce genre de pratiques, ni donné à cette sorte d'aventuriers la faculté de prédire l'avenir ou de découvrir les choses cachées... S'ils le faisaient, ce serait avec l'aide de Satan, et, dans ce cas, jugez vous-mêmes combien l'on serait coupable de recourir, même indirectement, à un pareil intermédiaire...

Un autre genre de superstition, c'est la vaine observance... Quelques exemples vous feront peut-être mieux comprendre qu'une définition ce qu'il faut entendre par ces mots... S'imaginer que le chant du hibou entendu le soir est une annonce de mort dans l'année ; redouter la rencontre de deux pies comme un présage de malheur ; ne pas vouloir commencer les semailles ou n'importe quel travail le vendredi, comme si ce jour était un jour néfaste ; craindre de se trouver treize à table ; trembler si une salière se renverse, si un couvert se trouve placé en forme de croix, sont autant de vaines observances,

qui montrent une profonde ignorance de la religion, et qui indiquent souvent un esprit bien faible... Je dirai la même chose de ces prétendues recettes pour guérir les entorses ou les autres maladies ; ce sont des duperies et qui n'ont aucune efficacité...

Tenez, une histoire entre mille. Une vieille femme, peu religieuse, totalement ignorante, et à demi sorcière, du moins on la disait telle, prétendait infailliblement guérir les petits enfants atteints de cette inflmamation, de ce chancre, qui précéde souvent l'apparition des premières dents... Pauvres mères ! que vous être crédules quamd vos chers enfants sont souffrant et malades !... Plusieurs de ces petits innocents furent apportés à la femme en question ; de l'eau bénite fut versée dan un vase, on fit tomber dans ce vase quelques gouttes de la cire d'un cierge bénit, en récitant je ne sais quelles prières... La vieille, largement payée, protesta que les enfants guériraient... Rassurées, les mères trop crédules négligèrent d'appeler le médecin, et, deux jours après, au grand désespoir de ces pauvres mères, le ciel comptait trois petits anges de plus...

Vous souriez ; mais regardez donc autour de vous, et vous remarquerez peut-être de ces vaines observances toutes aussi ridicules, et dans lesquelles malheureusement on fait trop souvent entrer des choses saintes et bénites... Je n'en finirais pas... Mais voici le principe que vous ne devez jamais oublier, et qui doit vous guider, si vous êtes des Chrétiens instruits : Attacher à n'importe quelle pratique, à n'importe quelle prière, fût-ce même la plus belle, la plus sainte, une vertu que Dieu n'y a pas infailliblement attachée, c'est se rendre coupable de superstition... Ne parlons pas non plus des pactes formels contractés avec le démon ; ils ont existé autrefois ; ils existent peut-être encore de nos jours ; mais les exemples en sont trop rares pour que nous nous y arrêtions... Difficilement, si l'on me demandait mon avis, je permettrais d'employer le magnétisme, ou de consulter les tables tournantes... Il y a là une superstition qui n'est

point sans danger. Satan, je vous l'affirme, est intervenu plus d'une fois dans ces consultations imprudentes, et plusieurs personnes y ont laissé, avec leur raison, le peu de foi qu'elles possédaient [1].

Péroraison. — Mais, frères bien-aimés, de notre temps, c'est plutôt par défaut que par excès que l'on pèche contre la vertu de Religion. Aussi, je veux vous raconter, en terminant, la punition d'un sacrilége et la mort terrible d'un impie. Saint Athanase rapporte que, dans un moment de désordre, son église avait été envahie ; de jeunes libertins s'y promenaient, y commettant toutes sortes de profanations... L'un d'eux osa même s'asseoir, en ricanant, sur le trône du Patriarche, essayant de le soulever et de l'arracher au milieu d'ignobles plaisanteries... La vengeance divine fut prompte ; un éclat du trône brisé perça, l'on ne sait comment, les entrailles du profanateur, et ce fut un cadavre inanimé et sanglant qu'on sortit, quand on le tira de ce temple qu'il avait osé profaner [2]. Voilà comment Dieu punit souvent les sacriléges... Voyons comment il punit les impies... Citons la mort du plus fameux d'entre eux. Voyez-vous, dans un appartement d'un hôtel de Paris, un vieillard décrépit, ayant dans ses traits je ne sais quoi de hideux, de satanique... C'est Voltaire, c'est le fameux Voltaire qui va mourir !... Ses amis l'ont abandonné ; il est seul, une mercenaire seulement veille auprès du lit de l'agonisant... Tronchet, le médecin, entre ; à la vue de ce moribond, sur le front duquel la justice divine semble avoir déjà gravé son anathème, il recule effrayé... Et, peu après, l'impie vieillard expirait ayant dans l'âme les tortures de l'enfer, et hurlant : Je suis abandonné de Dieu et des hommes... O mon Dieu ! comme vos justes meurent autrement ; quelle est plus douce l'heure qui termine leur pèlerinage sur cette terre ; ils ont eu la vertu de Religion ; ils vous ont adoré, ils ont vénéré votre sainte Mère, et invoqué les Saints. Pour eux, la mort c'est l'heure de

[1] Voyez Mirville, *Des Esprits*. — [2] Lettres de S. Athanase.

la délivrance ; ils vont là haut rejoindre leur famille, retrouver un Père bien-aimé !... Quelle est douce la mort des saints ! Puisse, frères bien-aimés notre fin ressembler à leur fin !... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU

—

Vingt-cinquième instruction.

—

DEUXIÈME COMMANDEMENT.

Première instruction.

—

Jurement : 1° Dans quelles circonstances il est permis ; dans quelles circonstances il est défendu. 2° Imprécations contre soi-même, contre ses enfants, ce qu'il faut en penser.

Texte. — *Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum.* Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement (*Exode*, chap. xx, vers. 7.)

Exorde. — Tel est, mes frères, le second commandement de Dieu ; il n'est qu'un développement, qu'une suite du premier ; car, pour témoigner à Dieu l'honneur et l'amour que nous lui devons, il est nécessaire que nous respections son saint nom... Il défend le jurement, les imprécations, le blasphème... Disons d'abord ce que c'est que le jurement, ou, en d'autres termes, le serment, qu'il ne faut pas confondre avec le blasphème, dont nous parlerons dans l'instruction suivante... Nous faisons à vos enfants cette question :

Qu'est-ce que jurer ?... Et ils répondent : C'est prendre Dieu à témoin de la vérité de ce que l'on dit, ou de ce que l'on promet.

Ainsi compris, le jurement, ou le serment, est permis ; dans certaines circonstances importantes et solennelles, il devient même un acte de Religion : vous êtes appelé en justice, vous levez la main vers le crucifix, c'est comme si vous disiez : « Notre divin Rédempteur est témoin que je vais dire la vérité. » Prêtres, nous mettons nos deux mains dans les mains de notre évêque, au pied de l'autel où Jésus est présent, c'est un serment par lequel nous promettons obéissance à notre supérieur... Les magistrats, qui doivent rendre la justice, les ministres, dépositaires de l'autorité d'un prince, font aussi des serments... Ceux-ci jurent d'être fidèles au chef qui les a choisis ; ceux-là promettent de juger avec équité, et d'appliquer en conscience les lois dont la garde leur est confiée...

Il est donc, mes frères, des circonstances qui rendent le serment légitime et permis ; il devient alors un témoignage de respect, je dirais presque un acte d'adoration... C'est Dieu proclamé comme la Vérité suprême, reconnu comme témoin, comme garant de la véracité de nos paroles et de nos promesses ; mais il faut que les circonstances soient sérieuses et importantes, pour que le jurement réunisse ces conditions.... Dans ce cas, les Saints eux-mêmes l'ont employé.., Et, pour n'en citer qu'un exemple, j'ouvre les Épitres de saint Paul... Il veut affirmer avec plus d'énergie aux Corinthiens l'affection qu'il éprouve pour eux, et confirmer les enseignements qu'il leur a donnés : il a recours au serment. « Je prends Dieu à témoin, leur écrit-il, et j'en jure sur mon âme, c'était par égard pour vous que je ne suis point allé à Corinthe [1]. » Et ailleurs, il ajoute : « Dieu est témoin de la profonde affection que j'éprouve pour vous [2]. » Inutile de multiplier ces exemples.

[1] II Aux Corinth., ch. I, vers. 23. — [2] Aux Philip., chap. vers. 8

Proposition. — Tout en vous parlant des circonstances dans lesquels le jurement est permis, c'est plus encore sur celles où il est défendu, que je me propose d'appeler votre attention... On jure beaucoup trop souvent et sans motif, on fait trop facilement sur soi ou sur les autres des imprécations, dont on ne comprend pas, peut-être, toute la portée, mais qui sont un manque de respect envers Dieu...

Division. — Je dirai donc que, pour observer ce commandement ; *Premièrement*, nous ne devons pas jurer en vain ; *secondement* nous devons éviter toute parole d'imprécation... Quelques comparaisons et des exemples vous feront comprendre la gravité des péchés défendus par ce commandement...

Première partie. — Nous avons déjà dit, mes frères, que dans certaines circonstances il était permis de jurer, de prendre Dieu à témoin... Ce qui est donc défendu, c'est le serment fait en vain, sans les conditions requises, et en dehors de motifs légitimes... Voyons les trois conditions exigées par le prophète Jérémie, et dont l'absence rend toujours le serment un péché plus ou moins grave. « Quand vous jurerez, dit-il, que ce soit selon la vérité, selon la justice, et avec discernement [1]... »

Mais qu'est-ce que jurer selon la vérité ? C'est prendre Dieu à témoin que la chose que l'on affirme est vraie, et, s'il s'agit d'une promesse, c'est protester qu'on a l'intention réelle de l'exécuter... Tout serment fait contre la vérité s'appelle parjure ; toujours le parjure est un péché grave, car c'est une insulte faite à la majesté de Dieu... Vous allez le comprendre... Imaginez un homme honorable, un magistrat, un évêque, oseriez-vous lui tenir ce langage et lui dire : « Monseigneur, je veux faire croire un mensonge, une chose que je sais ne pas être vraie, ayez l'obligeance de me servir de témoin. Je fais une promesse, que je n'ai nullement l'intention de tenir, daignez en être le garant... Misérable, vous répondrait-on, pour qui

[1] Jérémie, chap. IV, vers. 2.

me prenez-vous ? Impudent, vous voulez que, du poids de mon autorité, je confirme vos mensonges ! Allons donc, retirez-vous, vous m'insultez... Eh bien, mes frères, ce n'est pas seulement un homme honorable, un magistrat, un Pontife, c'est Dieu, la sainteté infinie que nous outrageons, quand nous invoquons son nom pour attester une chose qui n'est pas vraie. Voilà comment et pourquoi le parjure est toujours un crime énorme, voilà pourquoi, aussi selon la parole du Prophète : La malédiction envahit presque toujours la maison du parjure, de celui qui jure contre la vérité [1].

Que d'exemples de punitions exemplaires j'aurais à vous citer ! J'en choisis un entre mille. Saint Narcisse, évêque de Jérusalem, avait, par son zèle exité la haine des méchants. Trois d'entre eux l'accusent publiquement d'un crime affreux ; ils soutiennent leur accusation en prenant Dieu à témoin par des serments pleins d'imprécations contre eux-mêmes. — Que je périsse par le feu, dit l'un, si ce que j'avance n'est pas vrai. — Que je meure d'une maladie cruelle, ajouta l'autre. — Et le troisième dit : Que je perde la vue, si Narcisse n'est pas coupable !... Qu'arriva-t-il ? Le feu prit à la maison du premier, sans qu'on pût en trouver la cause ; il fut brulé, lui et toute sa famille. Le second eut la maladie qu'il avait pour ainsi dire invoquée. Le troisième, touché des châtiments de ses deux complices, versa tant de larmes, qu'il en perdit la vue [2].

Une seconde condition pour que le jurement ne soit pas fait en vain c'est qu'il soit fait selon la justice ; c'est-à-dire que la chose à laquelle on s'engage avec serment, soit bonne, légime et permise. S'engager avec serment à faire une chose mauvaise, c'est commettre une double faute, et, dans ce cas aussi, c'est un péché grave d'invoquer l'autorité de Dieu... Encore une comparaison. Supposez une fille se révoltant contre

[1] Zacharie, chap. v, vers. 4.

[2] Conf. Histoire ecclésiastique de Rohrbacher, tome V, pages 358 et 359.

l'autorité de son père, elle veut contracter un alliance indigne d'elle et de sa famille ; elle fait plus, elle contraint son père à être le témoin de cette union qu'il réprouve. Voyez-vous le double outrage : la désobéissance d'abord, puis l'insulte plus grave et plus sensible faite à la dignité paternelle par cette contrainte... Ainsi Dieu haït le mal ; nous nous proposons de le faire malgré sa défense, et nous poussons l'audace, le manque de respect jusqu'à invoquer son nom, à l'obliger, pour ainsi dire, à nous servir de témoin, de garant dans une pareille promesse ! Peut-on pousser plus loin la dérision et le mépris ?...

Voyez-vous ce prince voluptueux, assis au milieu d'une troupe de courtisans ? C'est Hérode. Une jeune fille exécute sous ses yeux quelques danses qui lui plaisent. L'imprudent ! il jure par le Dieu suprême, qu'il accordera à cette sauteuse tout ce qu'elle lui demandera, et, peu d'instants après, elle réclamait la mort de saint Jean-Baptiste! La tête du saint Précurseur était apportée dans un plat. Telle était la triste conclusion du serment fait par Hérode [1]. Frères bien-aimés gardons-nous de faire jamais des serments pour promettre des choses mauvaises, et, si nous avions eu le malheur d'en faire, gardons-nous bien de les exécuter...

J'ai ajouté, mes frères, que c'était aussi jurer en vain que de le faire sans discernement, c'est-à-dire sans un motif grave, sans une raison sérieuse... Faire des serments pour des choses légères : c'est se jouer de l'auguste nom de Dieu, de son autorité suprême, c'est lui manquer de respect... Voici un magistrat d'un ordre élevé, un président de cour d'assises... A lui sont déférées les affaires les plus graves ; que penseriez-vous si de simples villageois venaient, à tout propos, invoquer son autorité pour régler des procès de quelques centimes ? Auraient-ils pour sa dignité les égards, le respect qu'elle demande?... Évidemment non. Or, frères bien-aimés, que sont donc ces

[1] S. Matth., chap. XIV. S. Marc. chap. VI.

magistrats, malgré leurs hautes et respectables fonctions, à côté du Juge, du Roi suprême de l'univers?... Et, pour un oui, pour un non, pour les sujets les plus frivoles, par manière de simple conversation, nous ferons des serments, nous invoquerons l'autorité de ce Maître tout-puissant?... N'est-ce pas mépriser la dignité, la majesté de ce Dieu trois fois saint, dont les Archanges eux-mêmes ne prononcent le nom qu'en tremblant?... Il faut, à tout prix, perdre ces habitudes de jurement...

Soyons sincères et vrais dans toutes nos paroles, et l'on nous croira sans que nous ayons besoin de recourir au serment... Saint Louis était prisonnier avec son armée ; impatient de voir la fin de sa captivité, il conclut un traité avec les infidèles. Ceux-ci veulent qu'il en jure l'observation ; mais, dans la formule du serment proposé, se trouvent quelques termes qui blessent la piété du saint roi... Il refuse donc de prêter ce serment ; on le charge de chaînes, on le menace de la mort, on prépare des brasiers, des glaives sont brandis sur sa tête... Le héros chrétien reste imperturbable... Les Sarrasins, admirant son courage, croient que la parole d'un tel homme, n'a pas besoin d'être appuyée sur des serments, ils le dispensent d'en prêter désormais [1]. Voilà comment, mes frères, si nous sommes sincères et vrais dans nos paroles, on nous croira, sans que nous ayons besoin de ces serments si souvent répétés...

Seconde partie. — Quelques mots, maintenant sur les imprécations, péché également défendu par le second commandement de Dieu... Je me transporte en esprit au milieu des rues, et surtout au sein de certaines famillles... Quel langage on y entend trop souvent ; ce sont des imprécations à faire frémir... Tantôt ce sont les malédictions de Dieu, qu'on appellera sur soi dans sa colère ; *Que Dieu me confonde ; que Dieu me damne*, et autres formules semblables... Frères bien-aimés, pourquoi donc employer de telles paroles, toujours injurieuses à Dieu, et

[1] Voir sa vie, par le sire de Joinville.

qui fatiguent la conscience de ceux qui les entendent ?...

Ailleurs, c'est en quelque sorte le démon que l'on invoque, et vous entendrez souvent ces imprécations impies, que j'ose à peine répéter dans cette chaire, et que je ne redis que pour me faire mieux comprendre : *Que le diable m'emporte ; que le tonnerre m'écrase*, etc... Malheureux, qui vous servez d'un pareil langage, si Dieu, dans sa justice, permettait que ce vœu impie fût exaucé, comme il l'a permis quelquefois[1], que deviendrez-vous?... Où vous emporterait celui que nous nommez avez une si incompréhensible légèreté ?... Soyez sûrs que ce ne serait pas au ciel?...

D'autres fois, c'est contre soi-même seulement, semble-t-il, sans nommer ni le Dieu du ciel, ni Satan, qu'on fait des imprécations. On dira par exemple : *Que je meure à l'instant ; que Dieu m'ôte la vue ; que ce que je vais prendre me serve de poison*, et tant d'autres formules impies, hélas ! trop en usage parmi le peuple... Frères bien-aimés, cette manière de parler est non-seulement grossière, mais elle est répréhensible et très-coupable... Toutes ces imprécations renferment en elles-mêmes une sorte de serment. Vous allez me comprendre ; l'effet, que vous souhaitez dans votre imprécation, ne peut avoir lieu sans une espèce de miracle... Dieu seul ayant le pouvoir d'en opérer, il s'ensuit que c'est encore son autorité souveraine que vous invoquez, et que c'est par elle que vous jurez...

Je vous citais, tout à l'heure, comment Dieu avait puni les calomniateurs de saint Narcisse, en permettant, qu'en punition de leur parjure, il leur arrivât les malheurs qu'ils s'étaient souhaités... Écoutez encore un trait du même genre. Je l'emprunte à la vie de saint Édouard, roi d'Angleterre... Un gentilhomme, son parent, soupçonné d'avoir commis un meurtre, se présente à sa

[1] Voir Delrio, Lib. III *de Magicis*, et Drexelius, *in Phalt.* ch. XXXIII.

table. — Si vous êtes conpable de ce crime, lui dit le pieux roi, fuyez, n'entrez jamais dans mon palais. — L'audacieux assassin protesta de son innocence et prononça contre lui-même cette imprécation : « Si je suis coupable du meurtre d'Arthur, que la nourriture que je vais prendre m'étouffe... » Alors saint Edouard, après avoir béni la table, le fit asseoir à ses côtés... Le châtiment ne se fit pas attendre ; le premier morceau que le meurtrier porta à sa bouche, l'étouffa, et, quelques secondes après, il expirait à la table même du saint roi, au grand effroi des autres convives [1]... Frères bien-aimés, évitons donc, je le répète, et les jurements inutiles, et les imprécations grossières.

Il est encore une chose contre laquelle je voudrais vous prémunir : ce sont ces imprécations, ces malédictions que des pères, et il faut bien le dire, que parfois même des mères prononcent contre leurs enfants... Oh ! comme le cœur saigne quand on entend, comme vous l'avez sans doute entendu plus d'une fois, de pauvres mères, ignorantes et sans religion, vomir contre leurs enfants, même au berceau, des imprécations et des malédictions qu'on n'oserait répéter !... Malheureuse femme, pitié, ô pitié, pour ce petit ange ; s'il pleure, c'est qu'il souffre ; prends-le dans tes bras, et s'il y a, dans ta poitrine, un cœur de mère, au lieu d'une imprécation, donne lui le plus tendre de tes baisers !... L'enfant grandit ; s'il égare un couteau, s'il brise un vase, par mégarde, voyez-vous ces sortes de furies, indignes du nom de mère, proférer de nouveau les plus affreuses malédictions... Pauvres enfants, que deviendrez-vous ? Vous grandirez au milieu de cet horrible langage ; vos oreilles s'y accoutumeront, et vos tristes mères n'auront pas même la consolation de vous faire craindre et obéir !...

Péroraison. — Saint Augustin raconte, quelque part [2], les terribles effets produits sur des enfants par les im-

[1] Ribadéneira. Vie de saint Edouard, 3 janvier.

[2] Cité de Dieu, livre XXII, ch. v, nº 22, et sermons CCCXXII et et CCCXXIII.

précations d'une mère... C'est par son récit que je termine... Une veuve, ayant eu à se plaindre de ses enfants, se rendit, folle de colère, au baptistère de l'église. Là, enlaçant dans ses bras la fontaine sacrée, les cheveux épars, les habits en désordre : « Qué mes enfants, s'écria-t-elle, soient chassés de leur pays, qu'ils errent dans les contrées étrangères, que, victimes d'un mal étrange, ils effrayent, par la rigueur de leur punition, les peuples, les cités qui les verront passer!... » Ces imprécations ne furent que trop bien entendues ; ses sept enfants furent l'un après l'autre saisis d'un tremblement horrible... Désespérée elle-même de voir, si bien exaucés, les vœux impies qu'elle avait formés, elle se donna la mort... Les enfants, qu'elle avait maudits, errèrent longtemps dans diverses contrées, et deux d'entre eux, étant venus à Hippone, furent, comme je vous le disais dans mon avant-dernière instruction, guéris par la vertu des reliques de saint Étienne, premier martyr... Que cet exemple, mes frères, vous serve, qu'il vous apprenne à éviter ces imprécations, qu'on prononce trop facilement, soit contre soi-même, soit contre ses enfants. Que ces chers enfants n'entendent de vous que des paroles d'édification... C'est le moyen le plus sûr de les rendre bons chrétiens, soumis et obéissants, et d'obtenir, qu'après avoir été votre consolation sur cette terre, ils deviennent aussi votre couronne dans le ciel... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Vingt-sixième instruction.

—

SECOND COMMANDEMENT.

Deuxième instruction.

—

Blasphème. 1° *Différentes sortes de blasphème;* 2° *Gravité du blasphème;* 3° *Combien le blasphème est commun.*

Texte. — *Non assumes nomen Domini Dei tui in vanum.* — Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement. (*Exod.*, ch. xx, v. 7.)

Exorde. — Mes frères, on a coutume, en expliquant e second commandement de Dieu, de parler du vœu... Bien que les règles, auxquelles les vœux sont soumis dans l'Église, regardent spécialement les confesseurs et les directeurs, je crois pourtant utile, avant d'aborder le sujet de cette instruction, de vous en dire quelques mots... Qu'est-ce qu'un vœu? « Un vœu, dit le Catéchisme, c'est une promesse faite à Dieu d'une chose bonne, avec l'intention formelle de s'obliger[1]... » Saint Louis, par exemple, est atteint d'une grave maladie; les médecins désespèrent de le sauver; après avoir consulté son confesseur, il promet, si Dieu lui rend la santé, de faire le voyage de Jérusalem, et d'aller avec son armée,

[1] *Conf.* saint Thomas. *Secunda Secundæ.* Quest. LXXXVIII.

délivrer, s'il le peut, le tombeau de notre divin Sauveur des mains des infidèles[1]... Dieu lui rend la santé ; il est obligé d'accomplir son vœu. Un père et une mère, tristes et désolés, déposent leur enfant mourant sur l'autel. « Dieu tout-puissant, s'écrient-ils, nous n'espérons plus qu'en vous ; si vous nous conservez ce cher enfant, nous voulons qu'il vous appartienne, et, s'il a une vocation pour l'état religieux, nous vous l'abandonnons tout entier ! » L'enfant fut miraculeusement sauvé ; les parents exécutèrent la promesse qu'il avait faite, et leur fils devint saint Adalbert[2]...

D'autres fois, ce sont des Messes que l'on promet, un pèlerinage à quelque sanctuaire, ou telle autre bonne œuvre, si Dieu nous accorde certaine grâce, que nous désirons vivement... Toutes ces promesses sont des vœux, et nous sommes obligés de les exécuter, selon notre pouvoir. Je ne vous parlerai pas, mes frères, de ces vœux plus solennels par lesquels les prêtres, les religieux, les religieuses consacrent à Dieu leurs biens, leurs personnes et leurs vies... Non, je tiens seulement à vous dire qu'il ne faut pas confondre avec les vœux, certaines promesses faites dans un moment de ferveur ; par exemple: celle de communier toutes les semaines, d'assister à la sainte Messe tous les jours. Sans doute, il serait bon de nous y montrer fidèles, mais parfois il n'y a point de péché à ne pas les exécuter... Une observation encore : c'est qu'en général, il faut être très-réservé à faire des vœux, et n'en faire aucun sans avoir consulté son confesseur...

Proposition. — Venons, maintenant mes frères, au sujet que je dois traiter dans cette instruction. Je me propose de vous parler du blasphème ; sujet très-important, qui réclame toute votre attention...

Division. — *Premièrement* : différentes sortes de blasphèmes ; *secondement*, gravité des péchés de blasphème ; *troisièmement*, combien les blasphèmes sont communs...

[1] Vie de saint Louis.
[2] Voir *Histoire ecclésiast. de Rohrbacher*, ou la Vie de ce saint.

Telles sont les trois considérations, sur lesquelles nous allons nous arrêter...

Première partie. — Frères bien-aimés, à cette question : Qu'est-ce que blasphémer? Le Catéchisme répond : « Blasphémer, c'est dire une parole injurieuse contre Dieu ou les saints... » Le Catéchisme est un livre élémentaire ; il ne peut pas tout dire ; il est nécessairement incomplet... Il l'est ici surtout, puisqu'il ne parle que des blasphèmes les plus communs, qui ont lieu par paroles... Mais les démons, qui sont de purs esprits, ne parlent pas ; mais les âmes réprouvées, qui, jusques à la résurrection, resteront séparées de leurs corps, n'ont plus de langue pour s'exprimer ; cependant ce sont les blasphémateurs par excellence !... Car blasphémer Dieu, c'est l'un de ces besoins ignobles, qu'éprouvent les anges maudits et les âmes réprouvées... Mais ces incrédules, qui, n'osant dévoiler leur impiété, se contentent de hausser les épaules avec un air de mépris, quand nous disons que Dieu est bon, qu'il est juste, que rien n'arrive sans sa Providence, ne sont-ils pas aussi des blasphémateurs ?... Il y a donc des blasphèmes de pensées ; ce sont peut-être les plus dangereux ; et tous nous devons nous en défier...

De même que la mousse croît facilement sur les rochers arrosés par la pluie ; ainsi les pensées de blasphèmes naissent facilement dans les âmes visitées par l'épreuve... Prenons-y garde... Il n'est pas rare que des personnes, d'ailleurs chrétiennes, au sujet de certains revers de fortune, de la perte d'un époux, ou d'un fils qui leur était cher, murmurent dans leur cœur : Dieu n'est pas juste ; il m'éprouve au-delà de ce que je mérite ; il n'y a de bonheur que pour les impies... Si l'on s'arrête à ces tentations, si l'on se complaît dans ces inspirations sataniques, ce sont des blasphèmes de pensées. Si on les exprime, ils deviennent des paroles injurieuses contre Dieu, seul genre de blasphème désigné dans le Catéchisme.

J'aurais beaucoup à vous dire sur les blasphèmes de

paroles. Je pourrais vous montrer que les phrases si communes : Dieu devrait faire ceci, Dieu devrait faire cela ; il est trop bon, il ne punit pas assez les méchants ; il m'éprouve trop, il m'abandonne, il ne pense pas à moi ; et tant d'autres, qu'il est inutile de vous citer, sont injurieuses pour Dieu, et seraient véritablement des blasphèmes, si on les prononçait avec intention... Ce sont toujours des fautes ; il est vrai que l'ignorance et la légèreté peuvent diminuer leur gravité... Mais je veux surtout vous signaler ce blasphème si fréquent, qui consiste à associer le nom adorable de Dieu avec le mot *sacré*. Ce dernier mot a deux sens, il veut dire : béni, auguste, vénérable, comme lorsque nous disons, dans la préparation à la mort : Cœur sacré de Jésus, soyez mon refuge... Mais il signifie aussi : maudit et détesté, quand on s'en sert dans les jurements, les imprécations et les blasphèmes. Dans ces circonstances, joindre le mot sacré au nom de Dieu, ou même prononcer ce nom béni dans la colère et par forme d'imprécation, c'est comme si l'on disait : *Maudit soit le nom de Dieu !*... Tel est, mes frères, l'un des plus horribles blasphèmes que nous puissions commettre par parole...

Enfin, il y a aussi les blasphèmes d'action... Ces misérables qui, pendant la Révolution, brisaient les croix ; ces assassins endurcis qui, lorsqu'on les conduit à l'échafaud, repoussent avec mépris le crucifix que l'aumônier leur présente ; ces protestants, qui profanèrent avec une sorte de rage la sainte Eucharistie, et brûlèrent, partout où ils purent triompher, les reliques vénérées des saints; c'étaient non-seulement des sacriléges, mais des blasphémateurs. Donc, il y a des blasphèmes de pensées, des blasphèmes de paroles et des blasphèmes d'actions, et j'aurai dit la vérité, quand j'aurai dit que le blasphème est une pensée, une parole, ou une action injurieuse contre Dieu ou ses saints[1]...

Seconde partie. — Je voudrais, maintenant, mes frères,

[1] Voir Lange, *in Polyanth., Verb. Blasphemia.*

vous faire comprendre la malice du blasphème, combien c'est un péché grave?... Ici je ne dirai rien de moimême, je m'appuierai sur l'un des plus célèbres docteurs de la sainte Église catholique... Paraissez, docte saint Thomas d'Aquin, vous qu'on a surnommé l'Ange de l'École, vous dont la science et la piété ont fait l'admiration des siècles, vous que Jésus-Christ a daigné féliciter, vous dont toutes les décisions sont autant d'oracles, dites-nous ce que vous pensez du blasphème? — Le blasphème est, dans son genre, le plus grand de tous les péchés, il aggrave même l'infidélité ! — Mais, illustre savant, il me semble pourtant que l'assassin qui enlève la vie à son frère, est plus coupable que le blasphémateur? — Nullement, poursuit le saint docteur, la gravité du péché, sa malice se jugent par la dignité de la personne attaquée ; le blasphémateur s'adresse directement à Dieu, tandis que le meurtrier ne s'attaque qu'au prochain ; or, autant Dieu est au-dessus de l'homme, autant la malice du blasphème l'emporte sur la malice de l'homicide[1]!...

Et de fait, mes frères, il y a dans tout blasphème, un sacrilége, une impiété, j'ajouterai même un acte de folie. Le sacrilége, je vous l'ai dit, c'est la profanation d'une chose sainte... Or, quoi de plus saint que le nom adorable de Dieu, quoi de plus auguste que ses perfections infinies !... Et le blasphémateur, misérable ver de terre, proteste contre ces perfections, contre cette justice, cette sagesse, qui feront l'admiration des Saints pendant l'éternité !... Il les outrage, il les nie; et ce nom trois fois adorable de son Dieu, il le maudit, il l'avilit, il le traîne en quelque sorte dans la fange ! Quél sacrilége!...

Saint Thomas a raison, quand il dit que le blasphème aggrave l'infidélité, car non-seulement c'est une profanation, c'est aussi un acte d'impiété... Ont-ils véritablement de la religion? Croient-ils encore à Dieu, à la di-

[1] *Somme Theolog., secunda secundæ*, quæst. XIII, art. 3.

gnité de leur âme, à ses destinées immortelles, ces misérables qui, dans leur colère, ou par suite d'une détestable habitude, traitent le Maître du ciel et son nom trois fois saint, comme ils n'oseraient traiter le dernier des hommes?... C'est fort douteux ; et l'expérience nous montre que presque toujours le blasphémateur habituel est un impie et meurt d'une manière déplorable!...

J'ajoute enfin que le blasphème est un acte de folie ; mais d'une folie furieuse et infernale inspirée par Satan... Vous allez me comprendre... Chaque péché trouve, en quelque sorte, comme une excuse dans les profits, ou dans les prétendues jouissances que procure la passion[1]... Je dis à l'avare : Pourquoi tant d'attachement aux biens de ce monde? Il répond : C'est pour m'attirer la considération que les hommes attachent à la fortune et aux richesses ; l'ivrogne me dira qu'il éprouve du plaisir à boire et à se divertir ; l'impudique répondra qu'il veut jouir de la vie... Mais vous qui blasphémez, dites-moi quel profit vous revient de cette funeste habitude?... Je n'ose pas croire que vous faites le mal pour le plaisir de faire le mal, car alors vous seriez comme Satan, et puisque, en blasphémant, vous compromettez, sans aucune compensation, votre salut éternel, vous agissez donc comme un insensé...

Que le blasphème est un péché horrible!... Comme il répugne à toute âme qui a conservé quelques sentiments de foi et de piété... Un jour, on discutait devant saint Ignace, quelle était la plus grande peine de l'enfer. — Pour moi, disait l'un, je serais peut-être plus sensible à la peine des sens, à ces brasiers éternels, dans lesquels se tordent les âmes réprouvées. — Un autre répondait : Être privé pour jamais de la vue de Dieu, voilà ce qu me semble le plus terrible châtiment des damnés. — Quant à moi, répondit saint Ignace, si Dieu me plaçait dans ce lieu de douleur, mon plus grand tourment serait d'entendre les blasphèmes, que les démons et les âmes maudites vomiront pendant l'éternité contre la ma-

[1] Saint Bernard, *apud Lohner, Verb. Blasphemia.*

jesté de Dieu[1] !... — Et, en effet, mes frères, le blasphème, c'est le langage de l'enfer... Transportez-vous dans ce séjour d'horreur, et voyez cette cohue de démons et de scélérats, maudissant le nom de Dieu, écumant de rage, et exhalant en blasphèmes horribles leur fureur impuissante contre le Tout-puissant qui les châtie... Oh ! que le blasphème est un grand crime !...

Troisième partie. — Et pourtant, frères bien-aimés, que ce péché est commun ; heureusement que, souvent, la légèreté, le manque de réflexion en diminuent la gravité, et atténuent sa malice... Que de fois vous avez entendu sortir de la bouche de personnes, qui n'étaient pas impies, ces paroles : le bon Dieu n'est pas juste, et d'autres phrases, que je vous rappelais en commençant, et qui sont réellement injurieuses à Dieu... Gardez-vous de les prononcer... Comme le saint homme Job, n'ayez au milieu de vos épreuves, que des paroles de résignation. Dites simplement : Dieu a permis ce qui m'arrive ; il est le Maître, que son saint nom soit béni...

Le temps me manque pour vous parler des blasphèmes contre la sainte Vierge. Du reste, je le sais, vous aimez tous cette divine Mère de Jésus ; vous avez en elle la plus grande confiance, et vous professez pour cette auguste Reine, pour ses nobles prérogatives, le plus profond respect... Non, il n'est personne ici, et je m'en réjouis, qui oserait nier la virginité de cette auguste Reine, attaquer sa Maternité divine, douter de sa puissance et de son crédit, et maudire le nom de cette Mère bien-aimée !... O Marie, oui, nous sommes tous vos serviteurs, vos enfants respectueux !...

Mais il est un blasphème trop commun, et l'un des plus coupables de tous. Vous l'avez entendu sortir de la bouche des hommes, de la bouche même des femmes, j'ose à peine le dire... Et ce qui est plus triste encore, vous l'avez entendu répéter par de petits enfants ; c'est ce blasphème qui consiste, comme je le disais, à maudire

[1] *Histor. Societat. pars.* I, lib. X, n. 62.

le saint, l'adorable nom de Dieu... Chez quelques-uns, cette mauvaise habitude est tellement invétérée, qu'ils ne sauraient, en quelque sorte, prononcer une phrase, sans y insérer ce blasphème, et que la présence même des personnes qu'ils désirent respecter, ne saurait triompher de ce funeste penchant... Le saint nom de Dieu, accompagné du mot *sacré*, mais c'est quelque chose de grossier et d'ignoble, même dans la bouche d'un galérien !... Jugez donc ce qu'il faut en penser, lorsqu'on le rencontre sur les lèvres d'un honnête homme, qui devrait se respecter... Le rencontrer sur les lèvres d'une femme est une chose, qui fut toujours pour moi incompréhensible !... Et pourtant vous savez... Je me tais... Je n'ose achever... Peut-être ferais-je rougir certaines personnes qui m'entendent... Que faut-il donc alors penser des pères et mères, et vous en connaissez peut-être, qui, au lieu d'enseigner à leurs enfants les prières du jeune âge, les doux noms de Jésus et de Marie, leur apprennent cet épouvantable blasphème, et sourient quand ils le leur entendent répéter?... Ce qu'il faut en penser?... C'est que ces parents sont à plaindre, et que plus à plaindre encore sont leurs pauvres enfants... Grand saint Grégoire, dites-nous ce qu'est devenu sous vos yeux mêmes, l'un de ces enfants infortunés, qu'on enseignait à blasphémer? — Satan, dit-il, l'a étranglé dans les bras de son père[1] ! — En tout cas, frères bien-aimés, ces enfants deviennent toujours de pauvres êtres, la désolation et le désespoir de leurs parents... Et c'est justice!...

PÉRORAISON. — Je m'arrête... J'aurais trop à dire sur ce lamentable sujet; nous y reviendrons, quand il s'agira de l'éducation des enfants... Je finis en vous disant qu'il faut éviter le blasphème... Comme les saints l'avaient en horreur!... Le meilleur de nos rois, saint Louis, avait porté une loi, qui condamnait tout blasphémateur récidif à être marqué, sur les lèvres, d'un fer

[1] *Dialog.*, lib. IV, cap. XVIII.

rouge... Un homme assez haut placé, ayant, par ses blasphèmes, encouru cette peine ; de nombreux amis suppliaient le saint roi d'user d'indulgence... « S'il s'agissait de ma gloire personnelle, répondit-il, je la sacrifierais volontiers ; mais il est question de l'honneur de Dieu ; il m'est plus cher que le mien, et je dois le défendre. Plût au Seigneur, ajouta-t-il, qu'on me brûlât les lèvres à moi-même, si, en souffrant cette peine, je pouvais détruire, dans mon royaume, la funeste habitude du blasphème... » Et avant de mourir, ce saint roi recommandait encore à son fils de sauvegarder l'honneur de Dieu, et de punir les blasphémateurs [1]... Frères bien-aimés, ayons donc en horreur ce vice maudit... Dans la joie comme dans l'épreuve, bénissons le nom du Seigneur, afin de pouvoir encore un jour le bénir là-haut dans la patrie... Ainsi soit-il !...

[1] Voir la *Vie de saint Louis* par le sire de Joinville et ses autres historiens...

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Vingt-septième instruction.

—

TROISIÈME COMMANDEMENT.

Première instruction

—

Obligation de se reposer, de s'abstenir d'œuvres serviles le Dimanche ; avantages de ce repos pour le corps.

Texte. — *Memento ut diem Sabbati sanctifices.* — Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement. (*Exod.*, chap. xx, vers. 3 et suiv.)

Exorde. — Tel est, mes frères, le troisième commandement de Dieu... Comme le second, il est une suite naturelle, un développement nécessaire du premier... Si, pour témoigner à Dieu le respect qu'on lui doit, il faut s'abstenir de jurer en vain son saint nom, de blasphémer contre ses perfections infinies ; pour l'adorer comme il doit l'être, il est nécessaire, ainsi que nous l'avons déjà dit, de lui rendre un culte extérieur et public... Il a daigné lui-même, dès l'origine du monde, fixer le jour qu'il se réservait... La création étant terminée, il bénit et sanctifia le septième jour ; il voulut qu'il lui fût consacré... Aussi, longtemps avant la loi de Moïse, Noé, sorti de l'arche, offrait au Seigneur, chaque septième jour, le sacrifice de ses vœux, et le saint patriarche Job n'oubliait pas, tous les sept jours, d'immoler une vic-

time, pour recommander au Très-Haut ses enfants, sa famille... Donc, quand le Seigneur, en promulgant sa loi au milieu des éclairs du Sinaï, disait au peuple hébreu : *Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat*, il ne faisait que rappeler une prescription, oubliée peut-être par les idolâtres, mais qui n'avait point été inconnue aux anciens Patriarches...

Au jour du Sabbat, sanctifié par les Juifs, les Apôtres, inspirés par le Saint-Esprit, ont substitué le jour du Dimanche, si bien appelé le jour du Seigneur... Divin Rédempteur de nos âmes, c'est en ce jour que s'est accompli le mystère glorieux de votre Résurrection, c'est en ce jour que, triomphant de la mort, vous êtes sorti radieux et triomphant de votre sépulcre. Esprit-Saint, c'est aussi un jour de Dimanche que vous êtes descendu sur les Apôtres, et que vous êtes venu illuminer et embraser d'un feu divin les membres de l'Eglise naissante... Oui, le jour où de tels mystères se sont accomplis est devenu saint entre tous les jours. Les Apôtres ont eu raison de le substituer au Sabbat et de l'appeler le jour du Seigneur. Voilà pourquoi, au lieu de dire : Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat ; l'Eglise nous dit : Souviens toi de sanctifier le jour du Dimanche ; *les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement*...

Proposition. — Frères bien-aimés, vous en êtes témoins, et comme moi vous en gémissez ; nul commandement n'est peut-être si souvent, et si scandaleusement violé. Certains actes sont commandés pour que le Dimanche soit sanctifié ; on les oublie, on les néglige, on refuse de s'en acquitter. On fait, au contraire, hardiment, audacieusement, en lançant à Dieu lui-même un défi méprisant, ce qu'il nous défend pendant ce saint jour... Plusieurs instructions seront nécessaires pour traiter cet important sujet, aujourd'hui je parlerai du repos du Dimanche et de ses avantages ; dans l'instruction suivante, j'essayerai de vous montrer que la profanation de ce saint jour par le travail est un crime qui attire la malédiction de Dieu, et sur les familles et sur la société...

Division. — *Premièrement* : Obligation de se reposer, de s'abstenir d'œuvres serviles le Dimanche. *Secondement* : Avantage, de ce repos, même pour le corps.

Première partie. — Frères bien-aimés, par le péché, l'homme maudit de Dieu et devenu l'esclave de Satan était condamné à un travail perpétuel : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, avait dit le Créateur ; tu cultiveras péniblement la terre, et, pour prix de ton travail, elle te produira des ronces et des épines. » Hélas ! comme tous les pères qui punissent leurs enfants, Dieu ne devait point exécuter à la rigueur la sentence qu'il venait de prononcer : sa miséricorde allait l'adoucir !... La terre, fécondée, il est vrai, par les sueurs de l'homme, ne produit pas que des ronces et des épines, elle se couvre de fleurs et de fruits, et c'est, par de riches moissons et de fertiles vendanges, qu'elle récompense de leurs travaux ceux qui la cultivent... Dieu ne permit pas non plus que ce châtiment du travail pesât sur Adam et ses descendants comme un joug inexorable et constant !... Il voulut que ces fronts courbés vers la terre se relevassent le septième jour, et que, par un repos salutaire et sanctifié par la prière, l'homme interrompit, chaque semaine, le travail auquel il était condamné... Ce repos du septième jour, ce commandement de sanctifier le Dimanche, c'est donc une loi de miséricorde et d'amour...

Comment s'expliquer, frères bien-aimés, que l'homme ne comprenne pas cette trêve amoureuse que la bonté du Seigneur accorde à ses labeurs... En vain, Dieu lui dit : « Repose-toi, »... Il veut travailler, briser son corps et perdre son âme... Ecoutez, à ce sujet, une histoire, où plutôt une parabole. Certain jour, dit-on, un homme se présentait pour entrer au service d'un riche fermier... Entre eux, eut lieu le dialogue suivant : — Quel salaire me demandez-vous ? — Telle somme, répondit le futur domestique. — Je vous l'accorde, dit le maître, mais chez moi l'on ne travaille que six jours, et l'on se repose le septième. — En ce cas, poursuivit le serviteur, je ne suis plus l'homme qui vous convient ; moi je veux tou-

jours, toujours travailler. — Insensé, sors de chez moi, répliqua le fermier ; comment, je t'offre un avantage et tu n'en veux point!... Adieu... Frères bien-aimés, la conduite de ce domestique vous paraît absurde, incompréhensible ; cependant comparez-la avec celle de tant de chrétiens, qui travaillent le Dimanche, et vous y découvrirez une certaine ressemblance... Dieu vous dit : « Souviens-toi de te reposer le jour du Dimanche, je te donnerai le salaire auquel tu peux prétendre dans ce monde : la paix, la joie, la tranquillité et ce qui suffit à tes besoins ; c'est bien là tout ce qu'il te faut pendant que tu vis sur la terre. » — Mais, Seigneur, je me défie de votre promesse, je doute de votre providence, je sens en moi un penchant à l'avarice, une certaine âpreté pour les biens de ce monde ; votre loi peut être juste, douce, équitable, mais je veux travailler, je refuse d'observer ce repos que vous m'ordonnez ; voyez-vous l'on mange tous les jours, et l'on doit travailler tous les jours. — Misérable, répond le Seigneur, tu n'as donc pas la Foi, tu ne crois donc ni en mon pouvoir, ni en ma providence... Souviens-toi, te dis-je de sanctifier le jour du Dimanche !... Car moi, je peux t'envoyer demain une maladie, une infirmité qui, te clouant sur un lit de douleur, te fera garder forcément ce repos que mon amour t'impose. Je puis déchaîner sur tes champs, sur tes vignes, la grêle, la sécheresse, les insectes et cent autres fléaux, qui m'obéissent mieux que tu ne le fais toi-même... Alors à quoi t'aura servi ton âpreté pour le gain, pour le travail ; tu le verras !... Souviens-toi donc de sanctifier, en t'abstenant de toute œuvre servile, le jour qui m'est consacré ; autrement je ne bénirai pas ton travail, tu ne seras plus mon serviteur... Ce sera brisé entre nous !...

En effet, frères bien-aimés, Dieu, souvent, a montré par des châtiments exemplaires, l'importance qu'il attachait au repos du septième jour... Alors que les Hébreux erraient dans le désert, un homme, un avare sans doute, comme il y en a tant de nos jours, s'était retiré à l'écart, et ramassait du bois, le jour du Sabbat... Il pen

sait peut-être : Travaillons aujourd'hui, les autres ne travaillent pas, ce sera autant de gagné... Il pensait ainsi... Oui ; mais Dieu, qui voulait montrer l'importance qu'il attache à la sanctification du septième jour, permit qu'il fût découvert ; on l'amena à Moïse... Quel châtiment infliger à cet homme !... Ce n'était pas un impudique, un voleur, un idolâtre... Vous qui travaillez le Dimanche, vous eussiez dit : « Mais il n'a fait aucun mal ; il ne mérite aucune punition. » On consulta le Seigneur, et son avis fut bien contraire au vôtre, car voici sa réponse... « Que ce violateur du Sabbat soit traîné hors du camp, et que le peuple assemblé l'écrase sous une grêle de pierres, parce qu'il a désobéi au commandement qui ordonne de se reposer le jour du Seigneur !... » En terminant, je vous citerai un exemple très-authentique, et presque aussi sévère, infligé à un profanateur du Dimanche... Que ceci suffise, pour vous montrer l'obligation pour tous de se reposer, de s'abstenir d'œuvres serviles, le saint jour du Dimanche ; nous allons dire, maintenant, quelques mots sur les avantages que procure ce repos...

Seconde partie. — Frères bien-aimés, quand nous parlons du repos du Dimanche, il ne faut pas entendre par là je ne sais quelle molle et nonchalante oisiveté. Non, c'est, il est vrai, l'abstention des œuvres serviles, mais aussi c'est un repos sanctifié par l'assistance au saint sacrifice de la Messe, et l'accomplissement de certaines œuvres pieuses, dont nous parlerons dans les instructions suivantes. Eh bien ! je dis que ce repos sanctifié par la prière, est avantageux même au corps de l'homme... Plus tard, nous parlerons de ses effets sur l'âme.

On se plaint souvent, et avec raison que, malgré le confortable de nos jours, confortable ignoré de nos ancêtres, les santés sont plus frêles, les infirmités plus nombreuses, la vie moins longue et semée de plus de douleurs qu'elle ne l'était autrefois... Savez-vous pourquoi ?... Parce qu'on ne se repose plus le Dimanche...

On travaille, on travaille encore ; c'est le temps de la semaille, la saison des fourrages, les jours de la moisson, le mois des vendanges... Que vous dirais-je ?...Une indomptable convoitise trouve en tout temps de prétendues excuses pour négliger le saint jour du Dimanche, et le profaner par des œuvres serviles... Oh! dit-on, l'ouvrage presse tant... Malheureux, la mort vous talonne, elle vous presse aussi. Aurez-vous bien un jour le temps de mourir?... Si vous ne l'avez pas, sachez-le bien, il faudra le prendre, et plus tôt, peut-être, que vous ne pensez... Dès que la mort aura posé sur vous sa main sèche et glacée, adieu, enfin, au travail ; ce sera fini...

Rappelons-nous donc nos bons ancêtres; et nous comprendrons de quels avantages nous nous privons, en négligeant le repos du Dimanche. Il y a cinquante ans à peine, dès le samedi soir, l'allégresse était dans les familles, serviteurs, enfants, petits-enfants, tous se réjouissaient du repos du lendemain ; on avait bravement travaillé pendant six jours, mais avec quel bonheur on accueillait le septième... Le Dimanche paraissait, c'était le jour du repos. c'était le jour du Seigneur ; on dormait plus tard, on faisait la prière plus longue. Le déjeuner était déjà une réunion de famille. Père, mère, enfants, tous parés de leurs plus beaux habits, assistaient à la sainte Messe ; un repas un peu moins frugal qu'à l'ordinaire était servi au retour du saint sacrifice. L'heure des Vêpres arrivait, on se faisait un devoir d'y assister ; puis deux ou trois cultivateurs réunis allaient dans la campagne visiter leurs futures récoltes, en causant ensemble des bons parents, qui leur avaient laissé ces sillons en héritage... Les vignerons racontaient les diverses circonstances qui avaient accompagné le greffage de cet arbre, la plantation de cette vigne. Ici, frères bien-aimés, mille et mille détails charmants, que votre cœur comprend, que vos pères ont su, et dans lesquels je ne puis entrer... Dans la saison d'hiver, autour d'un foyer pétillant, se réunissait la famille et quelques amis ; on causait, on se livrait à des jeux innocents, et l'on se

quittait avec le désir de voir revenir bientôt ce septième jour, qu'on sanctifiait par un repos agréé de Dieu... Alors, les cabarets étaient vides, les danses de nuit ignorées ; aussi la gaîté était-elle plus salutaire et plus franche...

Voilà, frères bien-aimés, dans quel milieu paisible et religieux ont vécu ces vénérables vieillards, si nombreux il y a trente ans, si rares de nos jours. Ils se reposaient le Dimanche, ils sanctifiaient le jour du Seigneur, et, en échange de ce devoir accompli, ils avaient une douce jovialité, que nous ne connaissons plus, une santé florissante, après laquelle nous soupirons vainement... Pourtant l'industrie moderne a découvert mille remèdes pour conserver notre santé, et prolonger notre vie... Vaines ressources! Ces distances qu'à cinquante ans, nous avons peine à parcourir en voiture, nos ancêtres, à quatre-vingts ans, les franchissaient à pied et sans fatigue ; bien souvent leur vie se prolongeait jusques à quatre-vingt-quinze ans, sans qu'ils eussent besoin des remèdes nouveaux inventés par la médecine... C'est qu'ils avaient compris la loi du bon Dieu, qui commande le repos du septième jour.

Certes, frères bien-aimés, Dieu sait ce qu'il a fait, il sait comment il a constitué le corps de l'homme, et jusques à quel point il peut supporter le travail... L'horloger qui a construit une pendule vous dit : Ce mouvement marchera huit jours ; au bout de ce temps, il faudra le remonter... Dieu, l'auteur de notre nature, a dit au corps humain, composé de tant de ressorts et de tant d'éléments divers : Tu marcheras six jour et le septième, repose-toi, ou sinon, la maladie et les infirmités viendront avant l'heure, comme une sorte de rouille, embarrasser tes engrenages...

Et c'est vrai ; oui, même pour nos corps, il y a d'immenses avantages dans le repos du Dimanche. Depuis que ce saint jour est profané par le travail ; depuis que le repos commandé par le Seigneur est si scandaleusement violé, qu'avez-vous vu, que voyez-vous sous le so-

leil?... Une génération humaine étiolée et flétrie; des douleurs précoces envahissant nos travailleurs les plus robustes; les villes où l'on prend les eaux, autrefois dédaignées, devenues aujourd'hui des sortes de bazars, où la foule se presse, et dans lesquels s'étalent mille infirmités ignorées de nos aïeux... A part de rares exceptions, plus de ces vieillards vénérables si nombreux autrefois. Oh! c'est bien là, n'est-il pas vrai, le spectacle que nous avons sous les yeux; et, sachons-le bien, la cause de tous ces maux, c'est la violation de la loi du Seigneur qui dit : Tu te reposeras le Dimanche; *les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement...*

Frères bien-aimés, si le lieu où je vous parle était moins sacré, si j'annonçais la parole au sein de n'importe quelle académie, j'ajouterais : Vos animaux eux-mêmes souffrent de cette profanalion, ils vivent moins longtemps que du temps de vos pères; ils sont inutiles et usés plus à bonne heure, ils ont des maladies plus fréquentes et presque inconnues il y a cinquante ans; eux aussi ont besoin du repos du septième jour...

Péroraison. — En terminant, je me rappelle vous avoir promis une histoire, pour vous montrer comment Dieu punit quelquefois les profanateurs du Dimanche. Cette histoire la voici[1] : Un meunier de la paroisse de Saint Jean-de-Courcoué, qui avait donné dans tous les excès de la Révolution, et qui, de plus, était possédé du démon de l'avarice, ne manquait presque jamais de travailler le Dimanche. Souvent, pendant la grand'Messe et les offices, il faisait aller son moulin... Un jour de fête solennelle, au lieu d'être à l'église, il était encore à travailler à midi. Il ne revint pas... Sa femme l'attendit longtemps; enfin, vers le soir, elle alla le chercher. Elle le trouva mort, étendu par terre, et tout un côté du corps enfoncé par les ailes du moulin... En sortant de chez lui, le matin, il s'était plaint de ce qu'il ne faisait pas de vent, et avait ajouté : Je m'en vais toujours mettre notre moulin en

[1] Extraite des *Lettres Vendéennes*, par le vicomte de Walts.

état de tourner et de profiter de la première bise. Il attendit là plusieurs heures ; il vit les paysans se rendre à la Messe et se cacha ; car il savait qu'il faisait mal. Quand ils furent tous passés, il descendit ; debout, près de la butte, il regardait les nuages ; tout-à-coup le vent s'éleva ; il ne servit qu'à faire tourner une fois les ailes du moulin dont les extrémités vinrent frapper le meunier, et le souffle subit s'arrêta aussitôt que le transgresseur de la loi eut été jeté expirant à vingt pas dans l'enceinte!.. Cette mort produisit un grand effet dans le pays, et tout le monde la regarda avec raison comme une punition du ciel... Frères bien-aimés, ces exemples ne sont pas rares. Dieu les permet pour notre instruction ; puissions-nous tous en profiter et prendre la résolution d'observer avec fidélité ce commandement si salutaire. *Les Dimanche tu garderas en servant Dieu dévotement...* Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Vingt-huitième instruction.

—

TROISIÈME COMMANDEMENT.

Deuxième instruction.

—

Effets désastreux produits par la profanation du Dimanche : 1° sur notre âme ; 2° sur la famille ; 3° sur la société.

Texte. — *Memento ut diem Sabbati sanctifices.* Les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement. (*Exode*, chap. XX, vers. 8 et suiv.)

Exorde. — Mes frères, en vous parlant sur le blasphème,je vous disais que blasphémer le nom du Seigneur, c'était un des péchés les plus graves... Il faut croire que la profanation du Dimanche le touche de bien près, car, comme lui, elle attire sur les individus, sur les familles et sur les sociétés elles-mêmes, la malédiction de Dieu, c'est-à-dire d'incomparables malheurs... C'est la sainte Vierge elle-même qui nous l'a enseigné.

Il y a environ trente ans, deux petits bergers, une fille de treize ans et un garçon de dix, avaient conduit leurs troupeaux sur le flanc d'une montagne aujourd'hui célèbre, illustrée par l'apparition d'une source miraculeuse et par des prodiges sans nombre... C'est la Salette... Vers midi, au moment où ces enfants ne songeaient qu'à

faire paître leurs chèvres et leurs agneaux, une dame brillante leur apparut assise sur la pierre même, d'où jaillit aujourd'hui la fontaine miraculeuse, dont je vous parlais... Effrayés de cette vision, les petits bergers se regardent avec surprise, et n'osent approcher... Mais la dame leur fait signe ; d'ailleurs elle paraissait si bonne que, malgré sa majesté, ils avancent avec confiance... C'était la vierge Marie, la patronne de la France, qui s'intéressant à nous, venait donner à notre patrie, un conseil, un avis, dont nous avons, hélas ! trop besoin... Des larmes abondantes coulaient de ses yeux. Or, voici, à peu près, ce qu'elle dit à ces jeunes enfants : « Les iniquités se multiplient, les blasphèmes se propagent, le Dimanche est presque partout profané... Mon Fils est près de frapper... Jusqu'ici, j'ai retenu son bras ; mais bientôt il me sera impossible d'arrêter sa justice ; et alors que de fléaux, que de malheurs !... Dites, mes enfants, que si l'on veut échapper aux châtiments qui se préparent, il faut éviter le blasphème, et sanctifier le jour que le Seigneur s'est réservé... » Telles furent les paroles de la divine Mère de Jésus... N'allez pas dire que cette apparition soit un conte inventé à plaisir... Le sanctuaire élevé dans ces lieux agrestes et sauvages, parlerait pour vous confondre ; tant de grâces obtenues, des milliers de miracles opérés à Notre-Dame de la Salette, vous donneraient le plus foudroyant démenti !...

PROPOSITION. — Vous l'avez compris, frères bien-aimés, deux crimes sont signalés par la sainte Vierge, comme devant attirer sur nous la colère divine et les fléaux du ciel : ce sont le blasphème et la profanation du Dimanche. C'est donc un bien grand crime que de profaner le jour que le Seigneur s'est réservé ?... Oui, et c'est ce que je me propose de vous montrer, en vous exposant quelques-uns des effets désastreux produits par cette profanation.

DIVISION. — Je dis donc que la violation du Dimanche produit des effets funestes ; *premièrement*, sur notre âme ; *secondement*, sur nos familles ; *troisièmement*, sur la société tout entière...

Première partie. — Je ne vous conduirai pas, mes frères, au sein de nos villes manufacturières, je ne vous montrerai pas le pauvre ouvrier devenu une sorte de machine, condamné à manier je ne sais quels ressorts dans une usine, à exécuter je ne sais quels travaux dans un atelier ; la vapeur chauffe, les engrenages tournent : pauvre ouvrier travaille, travaille encore... Ne demandez pas à cet infortuné ce que signifie le Dimanche, il ne le sait pas ; mais il connaît le lundi, son épouse et ses enfants pourraient vous le dire!... Vous avez vu des femmes pâles et flétries avant l'âge, les paupières rougies par les larmes qu'elles versent si souvent ; vous avez rencontré des enfants souffreteux et en guenilles ; eh bien, soyez-en sûrs : les époux de ces femmes, les pères de ces enfants travaillent le Dimanche!...

Le chemin de l'église, ces ouvriers de nos villes ne le connaissent plus ; mais il en est un autre, sur lequel, grâce à eux, l'herbe ne poussera pas, c'est celui de la taverne ou du cabaret... Ils iront là le lundi, dépenser dans les jeux où dans l'orgie, le gain de leur semaine.. Etres abrutis, depuis vingt ans peut-être, ils n'ont entendu parler ni du bon Dieu, ni de notre doux Jésus, ni de sa sainte Mère ; il ne pensent plus, ils ne savent plus qu'ils ont une âme immortelle rachetée par le sang du Calvaire!... Pourtant ils fut un jour où, pieux, recueillis et pénétres d'une foi naïve, ils ont fait leur première communion...Doux souvenirs, comme vous êtes oubliés!... Et c'est la profanation du Dimanche qui vous a effacés ; c'est elle qui a fait, de cet enfant pieux, je ne sais quel être sauvage, à la voix rauque, au regard haineux, dominé par les instincts plus pervers!...

Il semble, frères bien-aimés, que, dans nos campagnes, la profanation du Dimanche ne produise pas sur les âmes des effets aussi désastreux... Mais regardez autour de vous, réfléchissez bien, et vous comprendrez... Laissons de côté ce lundi que, même dans nos villages, certains ouvriers chôment au lieu du Dimanche... Je m'adresse à l'un de ces honnêtes cultivateurs, de ces ouvriers

probes qui, grâces à Dieu, sont encore en grand nombre dans cette paroisse, et je lui dis : J'ai parlé, Dimanche dernier des effets que produisait sur le corps le travail du Dimanche, croyez-vous que la profanation de ce saint jour reste sans effet sur votre âme ?... Ignorance des vérités religieuses, oubli de la prière, diminution, et peut-être perte totale de la Foi, voilà les fruits que produit, j'en suis sûr, sur les plus honnêtes d'entre vous, le travail du Dimanche !... Savez-vous encore les vérités qu'on vous a enseignées au Catéchisme !... Non !... Et si vous êtes sincères vous ne me démentirez pas... Depuis que vous manquez au saint sacrifice de la Messe, que vous travaillez sans scrupule le jour que le Seigneur s'est réservé, êtes-vous aussi fidèles à dire vos prières du matin et du soir ? Non encore... Ne dites pas que vous avez conservé la Foi, vous qui risquez votre salut éternel pour quelques misérables avantages temporels.. Vous ne savez plus ce que c'est qu'un péché ; vous ne croyez plus ni au culte que nous devons à Dieu, ni au bonheur du ciel, ni aux peines de l'enfer ?.. vous qui, pour piocher une vigne, cultiver un champ ou faire n'importe quelle œuvre servile, vous dispensez d'assister à la sainte Messe, et volez au bon Dieu l'honneur et le jour qu'il s'est réservés !... Quoi ! Dieu est là, avec son souverain pouvoir ; vous avez ses promesses, vous connaissez ses menaces ; et cependant, de gaieté de cœur, pour le gain le plus léger, pour l'avantage le plus frivole, vous renoncez aux joies du paradis, et vous vous exposez aux supplices de l'enfer !... Non, je vous le répète, vous n'avez plus la Foi, l'avarice l'a tuée dans votre âme...

Seconde partie. — Mais quels effets produit dans la famille la profanation du Dimanche ?... Qu'il était beau, mes frères, qu'il était doux et respecté de tous, ce faisceau de pieux amours qu'on appelle la famille, lorsque le Dimanche était observé !... Le père conduisait par la main son petit enfant à la Messe, la mère le suivait accompagnée de ses petites filles ; comme alors l'assistance était nombreuse, ces chers petits enfants n'avaient

souvent pour siéges que les genouilliers du banc... Avec quelle joie on revenait tous ensemble, avec quelle douce gaieté on fêtait le jour du Seigneur!...L'Eglise, c'est une école de respect; l'enfant sortait du temple plus docile, plus soumis, plus respectueux... Délicieuse journée, elle s'écoulait saintement, les pères étaient à côté de leurs fils, les mères savaient alors ce que devenaient leurs filles; tous ensemble passaient au milieu de jeux innocents, la soirée qui se terminait par une lecture pieuse et la prière du soir; puis le lendemain on se remettait vaillamment à l'ouvrage...

Que les temps sont changés!...Quand le travail a cessé, le Dimanche soir, ce n'est plus l'union, c'est la dispersion de la famille. Le cabaret appelle les hommes et les jeunes gens; les danses, ou des assemblées tout aussi dangereuses réclament les jeunes filles... Pauvre mère, tu restes là, seule et désolée, racommodant peut-être, à la lueur d'une lampe fumeuse, les hardes de tes enfants... Moins malheureuse pourtant, si tu as la Foi, si tu as assisté à la sainte Messe; tu pourras du moins, dans ton isolement, penser à la sainte Vierge, et réciter quelques dizaines de chapelet... Ici mes frères, je parle d'une femme, d'une mère qui comprend sa dignité; — car si elle ne la comprenait pas? — je n'oserais vous dire ce qu'elle devient dans cette dispersion de la famille!... Mille et mille fois, l on a vu des unions brisées d'une manière scandaleuse, et cela, soyez-en sûrs, tenait à la profanation du Dimanche!...Oh! je veux me servir d'un terme adouci... L'homme courait; hélas! la femme aussi courait; si tout deux eussent sanctifié le Dimanche, je vous affirme que le foyer n'eût été ni désert, ni profané.

Mille et mille fois, vous dis-je, — et hier encore, — nous avons entendu des mères déplorer la conduite de leurs filles, nous avons entendu des pères, gémir de ce qu'ils n'étaient plus les maîtres de leurs enfants!... Nous les avons vus pleurer sur des désordres de nuit, sur des dettes contractées au cabaret... Si nous n'eussions craint d'insulter à leur douleur, nous leur aurions dit: «Frappez

votre poitrine, car c'est votre faute, votre très-grande faute... Si vous aviez appris à vos enfants à sanctifier le Dimanche; si, au lieu de les mener au travail, puis dans certaines maisons, vous les eussiez conduits à la Messe, ils seraient plus respectueux, et les désordres dont vous vous plaignez, n'auraient pas lieu... Mais vous détruisez vous-mêmes, dans l'âme de vos enfants, les leçons de respect que nous leur donnons... vous les faites travailler le Dimanche, presque aussitôt leur première communion... Vous leur apprenez à méconnaître l'autorité de Dieu ; ils finissent bientôt par mépriser la vôtre... C'est la justice de Dieu qui passe, et vous n'avez que ce que vous méritez !...

Un enfant de treize ans venait de faire sa première communion. Trois semaines après, comme il prenait son livre pour se rendre à la Messe, son père lui dit : Ou vas-tu ? — Mais c'est aujourd'hui Dimanche, mon père, et je vais à la Messe. — La Messe ?... C'est bon pour ta mère et ta sœur, pour des femmes, mais toi, tu es trop grand, tu vas venir avec moi au chantier... L'enfant avait des larmes dans les yeux ; c'est si beau, c'est si candide, l'âme d'un enfant qui a bien fait sa première communion !... Après une minute de recueillement, il répondit : — Mais, mon père ce n'est pas seulement pour les femmes, c'est pour tous que Dieu à fait ce commandement : *Les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement.* — Bêtise ! répliqua le père... — A ce blasphème, l'enfant s'enhardit et continua : — Et le commandement qui dit « Tes pères et mère honoreras, est-ce aussi une bêtise ?...» Le père se tut, et laissa libre son enfant, qui, depuis, est devenu religieux et missionnaire... Donc, pour conclure, désunion et désordre au foyer qui devrait réunir l'époux et l'épouse, inconduite et révolte des enfants contre leurs parents, tels sont les funestes effets que produit dans la famille la profanation du jour consacré au Seigneur...

Troisième partie. — Disons maintenant les effets désastreux que la profanation du Dimanche produit sur la société toute entière. Frères bien-aimés, autrefois nos

père auraient frémi s'ils avaient été témoins du spectacle que nous avons, chaque Dimanche, sous les yeux... En entendant ce bruit de limes, de marteaux, de métiers secoués, même pendant la sainte Messe ; en voyant ces chevaux attelés soit pour conduire la charrue, soit pour voiturer des engrais ou toute autre chose, leurs cœurs auraient tressailli, leur Foi se serait révoltée, ils auraient dit : — Il nous arrivera malheur... Bons parents, vous auriez eu raison ; nous avons profané le Dimanche, il nous est arrivé malheur. — Cette profanation scandaleuse, publique et presque universelle du jour du Seigneur est un crime social, particulier à notre France ; car, partout ailleurs, en Angleterre comme aux Etats-Unis, chez les catholiques comme chez les protestants, le Dimanche est respecté...

Aussi, pendant les tristes jours où les Prussiens foulaient en vainqueurs le sol sacré de la patrie, que de fois a-t-on entendu dire à leurs soldats : « Plus de Dimanche en France ; pays perdu et abondonné du bon Dieu... » Ce langage est énergique ; je n'oserais dire qu'il est vrai, il me répugne de penser que Dieu nous ait abandonnés ; mais, vous le savez, la leçon fut dure et nous dûmes la payer bien cher. — La profanation du Dimanche est en France un crime universel et social ; la société entière fut punie. — Vous avez dit, et peut-être dites-vous encore : ce qu'on gagne le Dimanche est toujours gagné... Et moi je vous affirme que ce que l'on gagne le Dimanche est toujours perdu... Le bien volé ne profite jamais, et, comme le disait le saint curé d'Ars, travailler le Dimanche, c'est voler au bon Dieu le jour qu'il s'est réservé... Depuis longtemps nous volions au bon Dieu le septième jour, cette profanation a coûté à la France sept milliards, qu'elle fut obligée de verser aux Allemands... Pauvre chère patrie, tu travailleras encore bien des Dimanches, avant de les avoir regagnés !... C'est là, mes frères, la punition sociale de cette profanation scandaleuse du jour du Seigneur !...

D'autres encore nous attendent, si nous persévérons dans

cette voie. Bons cultivateurs; honnêtes gens, à quelque classe que vous apparteniez, ne sentez-vous pas le sol trembler sous vos pieds, ne voyez-vous pas s'élargir, et s'élargir encore à vos côtés tout un abime de convoitises, qui ronge et dévore, sans être jamais satisfait, les faibles digues qu'on lui oppose, comme les pâtures qu'on lui jette... Attendez encore quelques années, puis vous verrez où la profanation du Dimanche conduira notre pauvre société mourante et éperdue... Nos pères ont vu dans des jours de délire. le décadi substitué au Dimanche, Dieu banni de ses temples, son nom rayé comme un mot inutile ; l'impureté en chair et en os, offerte aux adorations d'un peuple qui, en violant le jour du Seigneur, se ravale nu niveau de la brute, et ne croit plus ni à son âme, ni à sa dignité... Si Dieu ne nous protége, profanateurs effrontés du Dimanche, le châtiment sera encore plus terrible qu'autrefois, et nous descendrons d'un cercle plus bas dans cet enfer !...

Péroraison. — Frères bien-aimés, c'est triste, mais nous, chrétiens, qui avons notre conscience et notre Foi, nous pouvons toujours, par nos paroles et surtout par notre conduite, protester contre ce scandale envahissant !... Dix justes eussent sauvé Sodome ; quelques grains de sel empêchent la viande de se corrompre ; peut-être aussi que des Chrétiens zélés, en sanctifiant le jour du Seigneur, préserveront notre société de ces calamités qui la menacent...

C'était encore en quatre-vingt-treize, la Terreur, comme un horrible vautour, planait sur la France, les serres ouvertes, les ailes largement étendues... Non-seulement, dire la sainte Messe, mais y assister, était un crime puni de mort... Et pourtant, malgré ces menaces, tantôt dans un réduit obscur, tantôt sous l'ombre d'un chêne au milieu d'une forêt, le saint sacrifice était célébré, en présence d'une foule recueillie... En Bretagne, sur les bords de la mer, le prêtre montait sur une barque, que cent nacelles chargées d'un peuple immense environnaient. Au moment de l'élévation, cette multitude de

fidèles venus de tous les coins du rivage tombaient à genoux... Parfois l'Océan lui-même se taisait ; le souffle léger de la brise, agitant les voiles pendantes, était le seul chant qu'on entendît à l'élévation... D'autres fois, un ciel sombre et nuageux dérobait cette assistance aux bourreaux impies, qui la guettaient du rivage... Pour plusieurs de ces Chrétiens énergiques, la mort semblait préférable à la profanation du Dimanche... Dieu récompensa leur foi, les autels furent redressés et la liberté du culte rendue à notre patrie... Puissions-nous, mes frères, comme ces fidèles Chrétiens, rendre à Dieu, envers et contre tous, le culte qu'il réclame le Dimanche, détourner par notre fidélité les fléaux qui nous menacent, et attirer sur nous, sur nos familles, et notre patrie, les bénédictions du ciel.... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Vingt-neuvième instruction.

—

TROISIÈME COMMANDEMENT.

Troisième instruction.

—

Ce que nous devons éviter ; ce que nous devons faire pour sanctifier le Dimanche.

Texte. — *Memento ut diem Sabbati sanctifices*. Les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement. — (*Exode*., chap xx, vers 8 et suiv.)

Exorde. — Déjà, mes frères, je vous ai parlé du repos du Dimanche, et, dans ma première instruction sur ce troisième commandement, je vous ai montré les avantages que nos corps eux-mêmes retiraient de ce repos... Force, santé, vieillesse robuste, exempte d'infirmités, tels sont les heureux effets que produit la cessation de nos travaux pendant le jour consacré au Seigneur... Faiblesse, maladies, forces brisées avant le temps, douleurs, infirmités, vieillesse caduque et prématurée, tels sont, je l'ai dit, et l'expérience de chaque jour nous le montre, tels sont les funestes résultats que produit sur nos corps un travail incessant...

Dimanche dernier, j'ai essayé de vous montrer les désastreux effets causés par la profanation du Dimanche : l'homme avili, oubliant son Dieu, sa dignité, sa noblesse, ses destinées immortelles, croupissant dans l'ignorance, se

vautrant peut-être dans le désordre ; la famille désunie et dissoute ; plus d'autorité dans les pères, nul respect, nulle soumission dans les enfants. J'ai ajouté que c'était cette même profanation publique et scandaleuse du jour consacré au Seigneur, qui avait attiré sur notre malheureuse patrie les malheurs que nous avons vu, sans parler de ceux qui nous attendent, si nous continuons à jeter à la Providence de Dieu cet insolent défi, et à méconnaître ce commandement : *Les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement.*

Proposition. — Aujourd'hui je vais entrer dans quelques détails, et vous expliquer en peu de mots ce que nous devons éviter, et ce que nous devons faire pour bien sanctifier le jour du Seigneur...

Division. — Donc : *Premièrement*, ce qui est défendu le Dimanche ; *secondement*, ce qui nous est commandé, telles sont les deux considérations sur lesquelles nous allons nous arrêter.

Première partie. — Commençons par citer en entier le texte même du commandement divin. « Souviens-toi dit le Seigneur, de sanctifier le jour du Sabbat, Tu travailleras pendant les six jours qui sont consacrés à toutes tes œuvres. Mais le septième jour est le repos du Seigneur, ton Dieu. Ce jour-là, tu ne vaqueras à aucun travail, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni l'animal domestique qui te sert, ni l'étranger à qui tu auras ouvert tes portes. Car le Seigneur a créé en six jours le ciel, la terre, les mers avec tout ce qu'ils renferment, et ils s'est reposé le septième ; c'est pourquoi il a béni et sanctifié le jour du sabbat... »

Pouvait-on, mes frères, s'exprimer avec plus d'énergie pour prescrire le repos du septième jour ?... Mais que faut-il entendre par œuvre servile ? Tous les travaux où le corps agit plus que l'esprit. La culture des terres, faucher, moissonner, sarcler et une foule d'autres travaux se rapportant à l'agriculture. Bûcherons, maréchaux, bonnetiers, charrons, menuisiers et une foule d'autres professions, qu'il serait trop long d'énumérer, ne doivent

point être exercées le jour du Dimanche... Et pourtant, frères bien-aimés, qu'il est bien loin d'en être ainsi !... Vainement nous protestons ; vainement, du haut de cette chaire, nous insistons souvent sur cette vérité, nos avis ne sont point entendus, nos paroles se perdent dans le vide ; impossible de faire un pas, soit dans nos villages, soit au milieu de la campagne, sans voir le repos du Dimanche scandaleusement violé...

Un jour de fête d'obligation ou bien un jour de Dimanche, je ne sais plus lequel, un saint religieux, que, depuis, l'Église a placé sur ses autels[1], aperçut des ouvriers qui coupaient du bois dans une forêt voisine. Emporté par son zèle, il va droit à eux et leur reproche la faute qu'ils commettent en profanant ainsi le jour du Seigneur... Ces scélérats endurcis et furieux, au lieu de se rendre aux remontrances du saint, tombent sur lui avec leurs cognées et l'assassinent lâchement... Dieu, pour justifier le zèle de son serviteur, permit que le crime fût découvert, et les meurtriers punis... On recueillit pieusement les restes mutilés du martyr, et de nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau... Bienheureux missionnaire, si vous reveniez de notre temps, votre zèle pour la sanctification du Dimanche trouverait largement à s'exercer !... Vous verriez couper du bois, piocher la terre, voiturer des engrais ; vous entendriez le bruit de la lime et du marteau ; sous vos yeux s'agiteraient, même à l'heure du saint sacrifice, toute une fourmilière de travailleurs... Devant un tel scandale, votre sainteté elle-même serait impuissante, et peut-être subiriez-vous un nouveau martyre...

Mais est-il quelquefois permis de travailler le Dimanche? Dieu, plein de bonté pour ses enfants et compatissant à leurs besoins, permet de travailler quand il y a nécessité. C'est pour cette raison que Jésus-Christ excuse ses disciples qui, pressés par la faim, ra-

[1] Le bienheureux Ange Masaccio, canonisé le 22 avril 1842. Conf Gaume, *Catéchisme de persévérance.*

massaient des épis le jour du Sabbat... peut-être pourrait-on, par ce même motif, excuser certains pauvres qui, sans le travail du Dimanche, ne pourraient subvenir à leurs besoins... Lorsque le temps est douteux, la saison mauvaise, il est permis de soigner les fourrages, de rentrer les récoltes, qui, sans cela, seraient gravement compromises... J'excuserais encore une mère qui, n'ayant pas d'habits de rechange à donner à ses enfants, laverait ou raccomoderait ceux dont ils doivent se vêtir le lendemain... Un accident arrive, il est permis de le réparer, s'il demande à l'être de suite ; un deuil imprévu survient, il est permis à une ouvrière de préparer, même en travaillant le Dimanche, ce qui est nécessaire pour l'enterrement... Je ne puis entrer dans tous les détails... Mais voici deux considérations qu'il ne faut point oublier... Premièrement, il est indispensable qu'il y ait une véritable nécessité. Dans le doute, on devrait consulter, comme le dit le Catéchisme, ses supérieurs ecclésiastiques... Souvent, en effet, l'intérêt nous aveugle, et nous montre une nécessité où elle n'est pas... Secondement : dans ces cas, la nécessité, quelle qu'elle soit, ne nous dispense point d'assister à la sainte Messe...

Il est une autre sorte d'œuvre servile, et dont on doit s'abstenir en tout temps, mais surtout le Dimanche, si l'on veut réellement sanctifier ce saint jour... C'est le péché... Or, frères bien-aimés, n'est-ce pas précisément le Dimanche que Dieu est le plus offensé... En quels jours les cabarets sont-ils plus fréquentés? Et quels jours se commet-il plus d'excès? Quand donc, si ce n'est le Dimanche, y a-t-il plus de médisances, de calomnies, de disputes, de querelles, de blasphèmes... Le Dimanche, c'est le jour du Seigneur, et pourtant, je le dis l'âme navrée, et le cœur rempli de douleur, pour un trop grand nombre, c'est le jour de Satan... Voyez donc ces dauses immodestes, ces jeux indécents ; écoutez ces chants impurs, ces propos libertins ; je ne parle ni de ces rendez-vous secrets, ni de ces promenades nocturnes... j'aurais trop à dire... Mais n'est-il pas trop vrai que pour plu-

sieurs, le jour du Seigneur est devenu un jour consacré à Satan, et aux plus viles passions... « Hélas! s'écriait saint Augustin[1], il vaudrait mieux qu'il n'y eût plus de Dimanche pour nous, et que tous ces jours fussent des jours de travail, que de les voir si horriblement prostitués au péché, que de voir en ces saints jours les Chrétiens s'abandonner corps et âme au libertinage et au désordre... » Inutile, mes frères, d'ajouter que ces divertissements dangereux, devenant si souvent des occasions de péché, doivent être évités par quiconque veut sanctifier le Dimanche.

Seconde partie. — Voyons ce que nous devons faire, pour honorer dignement le jour du Seigneur ; premièrement, c'est une obligation pour tout chrétien d'assister au saint sacrifice de la Messe ; secondement, la sanctification de ce saint jour ne serait pas complète, si nous n'y joignions l'assistance aux autres offices et certains exercices de piété.

Déjà, mes frères, je vous ai parlé du saint sacrifice de la Messe, je vous ai dit que c'était la continuation du sacrifice de la croix, l'acte de religion par excellence, le plus grand témoignage de respect que nous puissions donner au Dieu suprême... En expliquant le premier commandement de l'Eglise : *Les Dimanches Messe entendras*, je vous dirai avec quelles dispositions nous devons entendre la sainte Messe[2]. Aujourd'hui, je me contente de vous dire que, sous peine du péché mortel, nous devons entendre la sainte Messe chaque Dimanche... Mais quelle Messe devons-nous entendre?... Dans nos villages, cela ne souffre aucune difficulté ; il n'y a qu'une seule Messe chan-

[1] Confer. *Petits sermons.*

[2] J'ai cru ne pas devoir épuiser ici ce que je me propose de dire sur la sanctification du Dimanche. Les instructions sur les deux premiers commandements de l'Eglise combleront les lacunes que nous laissons à dessein. Contrairement à ce qui se pratique d'ordinaire, nous voulons que chacun des commandements de Dieu et de l'Eglise soit traité en particulier dans ces *Instructions.* Nous espérons, avec l'aide de Dieu, pouvoir éviter les redites.

tée et solennelle, où nous faisons les annonces, le prône, une courte instruction sur les vérités de notre sainte Religion; c'est là ce qui constitue la Messe de paroisse, à laquelle nous devons assister de préférence... Si j'avais à parler dans une paroisse de ville, où l'on célèbre plusieurs Messes, je vous dirais : Ce sont de pauvres Chrétiens, ceux qui, pouvant faire autrement, se contentent d'assister chaque Dimanche, à une Messe basse... Et, si je m'adressais à des fidèles, que leur position, leur fortune, le zèle qu'ils affichent, les œuvres dont ils font partie, mettent en relief, je leur dirais : — Vous êtes obligés, vous, pour donner l'édification, d'assister à la Messe de paroisse ; vous avez besoin d'entendre la parole de Dieu. — Mais j'ai des livres pieux, je suis instruit ; d'ailleurs les prédicateurs s'en tirent si mal; ils sont si peu intéressants! — Quoi! vous avez la Foi, vous pratiquez peut-être, et vous osez tenir un pareil langage!... Ah! vous avez besoin d'une leçon, malgré votre science... et moi, humble prêtre, au nom du Dieu que je représente dans cette chaire, je vais vous la donner... D'abord, une lecture, sachez le bien, ne vaut jamais un sermon... David lisait, sans doute ; il avait, entre autres livres, le livre de la Loi ; et pourtant il demeurait dans le désordre... Il fallut que le prophète Nathan, qui, sans doute, était moins instruit que ce prince, vint lui faire un sermon pour le convertir... Quels que soit notre éloquence ou nos talents, des grâces particulières sont attachées aux paroles, que le moindre d'entre nous prononce du haut de cette chaire, qui ne s'appelle pas en vain : la chaire de vérité... Non, aucune lecture ne saurait vous dispenser d'entendre les instructions du prône, lorsque vous pouvez le faire...

Pour se dispenser d'assister à la sainte Messe, frères bien-aimés, on trouve mille prétextes plus frivole l'un, plus frivole l'autre. Je n'ai pas le temps... Vraiment!... je vous demandais l'autre jour si vous auriez le temps de mourir... Celui-là, il faudra bien le prendre, n'est-ce pas?... Faites de même pour la sainte Messe ; croyez-moi, prenez le temps d'y assister... Mais l'été, il fait si chaud,

l'hiver, il fait si froid!... Allons donc! vaines raisons, venez, venez chaque Dimanche à la Messe; que si vous souffrez un peu, votre mérite sera plus grand... Mais j'habite si loin de l'église, le temps n'est pas sûr, les chemins sont mauvais... Oh! mes frères, comme nous sommes lâches, quand il s'agit de servir Dieu, de travailler au salut de notre âme!... Si une fête, si une vente, si une transaction quelconque réclamait votre présence à une distance plus grande, et par un temps plus mauvais, la main sur le cœur, dites-moi, en toute sincérité, ce que vous feriez?... Votre réponse montrera assez la valeur de vos excuses... Les missionnaires racontent souvent qu'ils ont vu de pauvres sauvages faire dix, vingt lieues et davantage encore pour assister au saint sacrifice de la Messe[1]... Et nous, lâches Chrétiens, nous croyons qu'une distance de quelques pas, suffit pour nous en dispenser... Que c'est triste!...

Tenez, une histoire, tirée des Actes des martyrs, va vous montrer quelle importance les premiers Chrétiens attachaient à assister au saint sacrifice, le Dimanche... C'était sous le règne de l'empereur Dioclétien, alors sévissait contre l'Eglise la plus violente, comme la plus longue des persécutions... C'était un jour de Dimanche, une jeune vierge, appelée Anysia, traversait les rues de Rome, recueillie et modestement voilée... Un garde de l'empereur l'aperçut, devinant sans doute qu'elle était chrétienne, il s'avance au-devant d'elle... Arrête, lui dit-il, où vas-tu? Anysia craignant, à son ton, qu'il ne lui fît quelque insulte, traça sur son front le signe de la croix... Irrité de ne recevoir que ce seul signe pour réponse, le soldat insiste. — Qui es-tu? ou vas-tu? — Je suis une servante de Jésus-Christ, répondit la jeune vierge, et je vais à l'assemblée du Seigneur. — Je t'empêcherai bien d'y aller; tu vas venir sacrifier aux dieux; nous adorons aujourd'hui le soleil, répartit le soldat. — Il lui arracha en même temps le voile dont son visage était

[1] *Voyez les Annales de la propagation de la Foi (passim.)*

couvert. Anysia s'efforça de l'empêcher en lui soufflant au visage : Misérable, lui dit-elle, Jésus-Christ te punira. Le soldat furieux tira son épée, et la lui plongea dans le cœur. La jeune vierge tomba baignée dans son sang, martyre de l'observation du Dimanche ; mais, tandis que son corps gisait sans vie, son âme couronnée de gloire allait adorer, sur l'autel du ciel, l'agneau que le prêtre immolait sur l'autel de la terre...

Frères bien-aimés, je remarque que, ayant insisté longuement sur l'assistance à la sainte Messe, je ne puis traiter avec détail les autres exercices de piété auxquels nous devons nous livrer pour sanctifier, comme il convient, le saint jour du Dimanche. Nous y reviendrons, quand j'expliquerai les commandements de l'Eglise ; je me contente de vous dire en deux mots, que nous devons assister aux vêpres, au chapelet, aux autres exercices du soir... Sans doute, ils ne nous sont point imposés sous peine de péché mortel ; mais si nous connaissons bien l'amour que le bon Dieu nous porte, nous ne liarderons pas avec lui pour lui témoigner notre amour notre respect...

PÉRORAISON. — Je termine, mes frères, en insistant particulièrement sur la fuite de ces désordres, qui, plus que le travail encore, profanent le jour du Seigneur... Nous lisons dans la vie de saint Etienne, évêque de Saint-Dié[1], qu'ayant trouvé son peuple livré au trafic, à diverses occupations défendues le jour du Dimanche, il en gémissait profondément. Mais ce qui attristait surtout son cœur : c'étaient les danses, les jeux, les divertissements dangereux pour les mœurs qui profanaient ce saint jour... Il prêchait à temps, à contre-temps sur cet important sujet, sans obtenir de résultat ; il demanda un miracle qui pût ouvrir les yeux à ce peuple aveugle ; il l'obtint... Une foule de démons, excitateurs invisibles de ces spectacles dangereux, de ces danses défendues, apparurent tout à coup aux yeux du peuple consterné... Il

[1] *Apud surium*

comprit alors la vérité des paroles du saint évêque ; un changement complet se produisit dans les mœurs ; le Dimanche fut désormais sanctifié.

Frères bien-aimés que nous aurions besoin aujourd'hui, dans chaque paroisse, d'un pareil prodige !... Nous comprendrions alors comment le démon, sachant que le Dimanche est un jour de grâce et de salut, redouble ses efforts pour nous porter à le profaner, et éclairés par un reste de Foi, nous prendrions la résolution de mieux sanctifier le jour du Seigneur, et d'observer avec plus de fidélité ce commandement : *Les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement*... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Trentième instruction.

—

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Première instruction.

—

Devoirs des enfants envers leurs parents. Les enfants doivent : 1° *respecter leurs parents ;* 2° *les aimer...*

Texte. — *Honora patrem tuum et matrem tuam ut sis longævus :* Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement. (*Exod.*, chap., xx, vers. 12.)

Exorde. — Mes frères, vous savez, le Catéchisme d'ailleurs vous l'a appris, que Dieu donna ses commandements, gravés sur deux tables de pierre qu'il remit à Moïse... Les trois premiers commandements, ceux que nous avons jusqu'ici expliqués, étaient gravés sur la première table ; ils renferment les obligations des hommes envers Dieu... Les sept autres, écrits sur la seconde table, contiennent nos devoirs envers le prochain... Aussi, selon la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'y a-t-il, à proprement parler, que deux commandements... Aimer Dieu de tout son cœur, puis aimer son prochain comme soi-même par rapport à Dieu. En effet, aimer Dieu, c'est l'adorer, c'est respecter son saint non, c'est sanctifier, en lui rendant les hommages auxquels il a droit, le jour qu'il s'est réservé... Voilà bien trois commandements, mais qui sont véritablement résumés dans

un seul, l'amour de Dieu... Aimer le prochain comme nous-mêmes par rapport à Dieu, c'est lui rendre l'honneur que nous lui devons, s'il est notre supérieur, respecter sa vie, ses biens, sa réputation, la vertu de son épouse comme celle de sa fille ; voilà les sept commandements renfermés dans la seconde table... Un seul peut les résumer : Aimez votre prochain comme vous-mêmes par rapport à Dieu...

Il était juste, frères bien-aimés, que le premier commandement de la seconde table commençât par les devoirs que nous avons à remplir envers les auteurs de nos jours... Après nos obligations envers Dieu, rien n'est plus saint et plus sacré que celles que nous avons à remplir envers nos pères et mères... Après Dieu, n'est-ce pas à eux que nous devons la vie et tous les biens temporels... Cependant, ce mot père et mère doit être entendu dans un sens plus large... Il renferme nos aieux, nos oncles, nos tantes, nos parrains et marraines, tous ceux pour lesquels nous devons avoir des sentiments d'affection et de respect... Mais notre âme aussi a des supérieurs, des pères et mères que Dieu lui a donnés, le jour où elle est entrée dans cette noble famille, qu'on appelle l'Église catholique... Notre saint Père le Pape, chef de toute l'Eglise, l'Evêque qui gouverne ce diocèse, nous, que l'Evêque a chargé de vous instruire et de vous diriger, nous sommes vos pères dans l'ordre spirituel, et ce commandement renferme aussi vos obligations à l'égard de vos supérieurs selon la Foi...

Proposition. — Plusieurs instructions seront nécessaires pour l'explication de ce commandement... Je commence par les devoirs des enfants envers leurs pères et mères... Que signifient ces mots : Pères et mères honoreras? Enfants, écoutez bien. Ils veulent dire que vous devez respecter vos parents, les aimer, leur obéir, leur prêter assistance pendant leur vie, et prier pour eux après leur mort.

Division. — Ce matin, je m'arrête aux deux premiers devoirs, et je dis :

Premièrement, les enfants doivent respecter leurs parents : *Secondemeent*, ils doivent les aimer.

Première partie. — Que faut-il entendre, mes frères, par le respect que nous devons à nos parents?... C'est une chose qui se sent, qui se comprend, en quelque sorte, mieux qu'on ne pourrait la définir... C'est une déférence intérieure, une délicatesse d'affection, qui fait que nous les estimons, que nous les consultons, que nous suivons leurs avis, et nous rendons à leurs conseils... Voyez-vous ce père, cette mère, qui font des observations, dictées par l'intérêt le plus tendre ; si leurs enfants accueillent ces observations avec soumission, c'est une marque de respect... — Mais ce sont des réprimandes? — Elles sont, je le suppose, plus ou moins méritées ; si vous êtes un fils, une fille, des enfants véritablement respectueux, vous les recevrez sans murmurer... Ce respect doit aussi se montrer par des égards extérieurs, des paroles, des manières humbles et soumises... J'aime à voir, dans une famille, les aïeux assis au meilleur coin du foyer, ou occupant à table la place d'honneur... Je me dis : C'est ici une école de respect, et les enfants qui traitent ainsi leurs vieux parents seront eux-mêmes respectés par leurs fils, dans leur vieillesse...

Eh ! frères bien-aimés, pour nous dispenser de rendre cette sorte d'honneur à notre père, à notre mère, n'alléguons pas leur âge, notre position supérieure et indépendante ; ce serait une vaine et frivole excuse, que Dieu n'acceptera jamais... Voyez donc la leçon que nous donne le saint patriarche Joseph... Il est vice-roi d'Egypte, Pharaon, en lui remettant son anneau, l'a rendu dépositaire de son autorité. Il fait venir Jacob, son vieux père ; il a envoyé des chariots et des bêtes de somme, afin que le voyage fût plus doux et moins fatigant pour le vieillard... C'est bien assez, n'est-ce pas?... Non; pour le cœur de ce bon fils, cela ne suffit pas, son respect ira plus loin, il quittera son palais, s'avancera lui-même assez loin à la rencontre du bon vieillard, et se jettera le premier dans ses bras!... Saint patriarche, vous êtes

un modèle de piété filiale qu'on ne saurait trop propo ser à l'imitation des enfants de nos jours... Hélas ! frères bien-aimés, combien ce respect pour les pères et mères diminue!... Si l'on ne rend plus à Dieu les honneurs qui lui sont dus, il est bien vrai de dire aussi qu'on n'a point pour ses parents les égards auxquels ils ont droit... Voyez ces jeunes gens et même ces jeunes filles, comme ils jettent sur leurs parents des regards insolents!... Pauvres pères, pauvres mères, faites une observation, on hausse les épaules, on sourit avec mépris, on vous répond avec dureté !...

Parlerai-je, frères bien-aimés, de la manière dont nous prêtres avons vu parfois traiter des aïeux, des vieux parents?... Oh! ce manque de respsct et d'égards pour des pères et mères, usés par les infirmités et la vieillesse, a toujours fait saigner mon cœur!... Osons donc raconter ce qui se voit quelquefois, (je n'ose dire trop souvent.) Un père, une mère avancés en âge ont abandonné, à leur fils, à leur fille, la maison qu'ils avaient achetée ou construite, les sillons, fruits de leurs sueurs et de leurs économies... Vous croyez peut-être que, reconnaissants de cet abandon, que leurs parents avaient fait de leurs biens, les enfants se montraient respectueux envers leurs pères et mères... Eh bien! non; il n'y avait plus de place pour ces infortunés vieillards dans la maison qu'ils avaient bâtie!... Relégués dans un obscur chenil, dans une écurie même, seuls, isolés, ils n'avaient, pour se soulager, dans ce cruel délaissement, que l'âpre consolation de verser des larmes ; nous et d'autres prêtres, nous avons essayé de les consoler. et plus d'une fois nous leur avons porté le saint Viatique dans des étables plus pauvres que celle de Béthléem... Peut-être était-ce encore la justice de Dieu qui passait!... Peut-être avaient-ils mal élevé leurs enfants et relégué eux-mêmes leurs vieux parents dans un taudis, pour les laisser mourir dans l'isolement et l'abandon... Je ne le sais pas... je ne veux pas le savoir... Mais, frères bien-aimés, quelle terrible passion que l'avarice!... Non-seulement elle anéan-

tit la Foi, mais elle tue dans l'âme le respect, qu'on devrait avoir pour les auteurs de ses jours...

« Mais, dit-on, ils sont si vieux ; ils radotent, ils tombent en enfance!... » J'ajouterai même, si vous le voulez ; ils ont des infirmités répugnantes... Et qu'en concluez-vous, s'il vous plaît?... Ne sont-ils plus vos pères et vos mères?... Et vous, quand vous êtes venus au monde, n'étiez-vous pas en enfance?... N'avez-vous pas rêvé et radoté pendant quatre à cinq ans, et plus longtemps peut-être?... Qui donc vous a élevés, soignés, nourris, avec l'affection la plus tendre?... Qui donc vous a donné les soins répugnants qu'exigeaient votre faiblesse et votre enfance?... Si vous avez oublié tout cela, vous êtes à plaindre!... Si vous vous en souvenez, comprenez que vous devez respecter vos parents, en tout temps, quels que soient leur âge et leurs infirmités ; car vous leur devez la vie ; vous leur devez vos biens, et toujours ils sont et doivent être pour vous les représentants de Dieu!...

Seconde partie. — Nous devons aimer nos parents... Frères bien-aimés, vous qui avez du cœur, vous surtout que nous avons vus entourer de tant de soins et d'amour vos vieux parents, vous que nous voyons, chaque Dimanche, aller après la Messe, vous agenouiller sur leur tombe, vous êtes comme moi, j'en suis sûr, et vous vous dites : Quand même Dieu ne m'aurait pas commandé d'aimer mon père et ma mère, je les aurais toujours aimés...

Il faut croire, cependant, que Dieu, qui connaît à fond la nature humaine, prévoyait que certains enfants, au cœur égoïste et gâté, n'aimeraient pas leurs parents, ou du moins auraient besoin d'y être contraints par un précepte... Aimer son père, aimer sa mère, c'est si juste, c'est si naturel!... Réfléchissons donc un instant... Cet instant sera court... la chose est si claire... Je m'adresse aux jeunes enfants : vous qui êtes plus âgés, qui avez encore le bonheur de posséder vos pères et mères, vous prendrez de mes paroles ce qui vous convient ; si vous-mêmes vous êtes pères et mères, vous serez encore plus

à même de les comprendre et d'en faire votre profit... Un père, oui, nous devons l'aimer ; c'est l'homme qui, pour nous, a dépensé sa jeunesse, son travail et ses sueurs?.. Que de fois, en rentrant fatigué de son labeur, il nous a pris sur ses genoux, nous a fait répéter nos premières paroles. Notre sourire le délassait ; et, le lendemain, il se livrait encore plus courageusement à de pénibles travaux pour nous procurer la nourriture, les vêtements et mille autres douceurs, dont il se privait lui-même... Oh! aimons nos pères, jeunes ou vieux, robustes encore, ou vieillards infirmes, qu'ils nous soient chers... Dieu bénit les enfants qui aiment leurs pères...

L'amour de nos pères est sérieux, fort et dévoué, mais il y a peut-être quelque chose de plus tendre, de plus saisissant dans l'affection que nous ont témoignée nos mères... Nourrices, si prévenantes, si attentives que vous soyez, non jamais vous ne serez ce qu'on appelle une mère, une véritable mère!... Voyez donc cette chère, digne et noble femme, que nous appelons notre mère, qui nous a non-seulement mis au monde avec beaucoup de douleurs ; mais qui nous a nourri de son lait, et pressé tant de fois contre son cœur... Quelle patience pour nous apprendre à bégayer nos premières paroles!... que de soins pendant notre enfance, que de sollicitudes!... Nos joies ont été ses joies, nos peines, elle les a senties plus vivement que nous-mêmes... Et cette âme unie à notre âme, ce cœur dont notre cœur a été formé, cette mère ne vivant, ne respirant que pour nous nous pourrions ne pas l'aimer?... Mais alors nous serions des brutes et des monstres!... Oh! pour toute âme bien née, c'est un commandement doux et facile que le commandement qui nous dit : *Tu aimeras ton père et ta mère!...*

Pourtant, frères bien-aimés, on rencontre parfois des enfants qui n'aiment ni leur père ni leur mère... Jeunes, les passions les entraînent... Vainement un père leur fera des observations. Pauvre mère, tu pleures en vain ; ton fils ne t'aime pas, ta fille te dédaigne! Vieillards in-

firmes, qu'êtes-vous donc désormais pour eux? Un embarras, des bouches inutiles!... A quoi servez-vous sur cette terre, dites-moi, n'êtes-vous pas en âge de faire des morts?... Aurais-je exagéré?.. N'avez-vous pas entendu plus d'une fois exprimer ces sentiments?... Oh! ingratitude d'enfants sans entrailles, qui ont oublié ce que c'est qu'un père, qui ne savent plus ce que c'est qu'une mère, et dont le cœur endurci par l'avarice est étranger à tout sentiment juste et généreux!... Les parents doivent être aimés ; la nature le veut, Dieu le commande. Pourtant, laissez-moi, frères bien-aimés, vous dire une vérité cruelle ; c'est que, deux ou trois ans après la première communion, vous rencontrez beaucoup d'enfants, qui n'aiment plus leurs parents ; c'est que, lorsque vous deviendrez vieux, vous qui m'écoutez, il faudra vous hâter de mourir, si vous voulez plaire à vos enfants... Voilà comment on vous aime! voilà comment on vous aimera...

Heureux si vous-mêmes avez une affection plus vraie pour vos parents qui vivent encore... A quoi tient donc, frères bien-aimés, cet égoïsme du cœur, ce *ratatinement* d'une affection si naturelle?... A la mauvaise éducation des enfants?... Peut-être!... Mais, pour nous, pour tout observateur sérieux, cette dureté à l'égard des parents, si commune aujourd'hui dans les enfants, est le résultat de ce calcul égoïste, qui fait amoindrir la famille et dire : Je n'aurai qu'un enfant ; du moins il sera riche... Il sera riche?... C'est possible!... Mais, je vous le dis en vérité, Dieu, dont vous outragez la providence, vous punira, vous-mêmes!... Vous entendez bien ; — oui, il vous punira dès ce monde... Vous ne voulez qu'un enfant... Eh bien, cet enfant, dont vous faites votre idole, vous méprisera, et vous serez malheureux!... C'est le cas le plus fréquent... Si votre famille eût été plus nombreuse, vous auriez été aimés et respectés ; soyez-en sûrs, pères et mères... Vous êtes donc les premiers coupables!... Mais vos enfants le sont aussi, et, plus d'une fois, les malédictions de Dieu sont tombées d'une manière exem-

plaire sur les enfants qui n'ont pas pour les auteurs de leurs jours l'amour et le respect qu'ils leur doivent...

PÉRORAISON. — Frères bien-aimés, je veux, en finissant, vous citer un modèle de cet amour, de ce respect, que nous devons avoir pour nos pères et mères. Ils sont si nombreux dans la vie des saints ; lequel vais-je choisir?... Pieux saint Augustin, ce ne sera pas vous, et pourtant quelle vénération profonde, quel amour filial vous avez témoignés à votre bonne mère !... Malgré votre instruction et vos talents, la moindre de ses paroles était pour vous un oracle... Non, je veux, Chrétiens, vous montrer, dans saint Louis, roi de France, le modèle d'un fils respectueux et soumis... Sa mère, vous le savez, c'était cette femme héroïque, appelée dans notre histoire la reine Blanche... Mère de onze enfants, elle ne voulut pas qu'aucun d'eux sucât un lait étranger... Puisque Dieu veut que je sois mère, disait-elle, il me donnera ce qu'il faut pour nourrir mes enfants... Imaginer avec quelle piété elle les éleva, est chose facile, lorsqu'on se rappelle les paroles qu'elle adressait à saint Louis, son aîné. « Mon fils, je vous aime, vous le savez, eh bien, je préférerais vous voir mort à mes pieds que souillé d'un péché mortel. »

Or, ce fils, élevé dans de tels sentiments, étant devenu roi de France, témoigna toujours à sa pieuse mère, la déférence la plus profonde... Il ne faisait rien sans la consulter ; le soir et le matin, lorsqu'ils se trouvaient dans le même palais, il n'oubliait jamais d'aller la saluer et de lui donner des témoignages de son respect... Partant pour la croisade, il lui confia le soin de son royaume ; et, lorsqu'elle vint à mourir, une seule chose put le consoler, la pensée de la revoir au ciel... Enfants qui m'écoutez, puissiez-vous à l'exemple de ce saint roi, avoir pour vos pères et mères, le respect et l'amour que Dieu réclame de vous ; honorer vos parents, alors même qu'ils sont devenus vieillards, ce serait un moyen d'attirer sur vous les bénédictions du bon Dieu dans le temps, et celles plus précieuses encore qui doivent durer l'éternité... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Trente et unième instruction.

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Deuxième instruction.

Devoirs des enfants envers leurs parents (suite). *Les enfants doivent obéir à leurs parents, les assister, prier pour eux...*

Texte. — *Honora patrem tuum et matrem tuam ut sis longævus* ! Père et mère honoreras, afin de vivre longuement (*Exod., chap. XX, vers.* 12).

Exorde. — Vous avez remarqué, mes frères, que le quatrième commandement de Dieu est le seul dont l'observation soit encouragée par la promesse d'une récompense temporelle... Dieu promet, en effet, une vie longue à ceux qui honorent leurs parents... Sans doute, il y a des exceptions, et des enfants soumis et dévoués à leurs parents peuvent être appelés, même au printemps de leurs jours, à jouir des récompenses du ciel... Mais la promesse n'en subsiste pas moins ; ceux qui ont honoré leurs pères et mères, qui ont entouré leur vieillesse d'égards, et prolongé, en quelque sorte, leur vie par les

soins les plus tendres, sont ordinairement traités de même par leurs enfants... Devenus vieux et infirmes, on leur rend ces égards, ces attentions délicates qu'ils ont eus eux-mêmes pour les auteurs de leurs jours ; et vous n'ignorez pas, frères bien-aimés, combien des soins respectueux et intelligents peuvent prolonger la vieillesse et en adoucir les ennuis... Voilà comment ceux qui ont honoré leurs parents sont eux-mêmes honorés par leurs enfants, et vivent *longuement*...

Les exemples ne me manqueraient pas pour vous montrer qu'une mort prématurée a souvent été le châtiment des enfants rebelles à leurs parents... Voyez-vous ce jeune prince à la fleur de l'âge, commandant une armée nombreuse, qu'il a soulevée contre son père : c'est Absalon... Le saint roi David, contre lequel s'est révolté ce fils ingrat, a quitté, triste, désolé et accompagné d'une suite peu nombreuse, la ville de Jérusalem... Il aime encore ce fils, malgré sa révolte : il pleure sur lui, il voudrait qu'il fût épargné... Mais Dieu sera moins faible et plus juste !... Absalon périra, le cœur percé de trois dards, et son exemple servira à montrer aux siècles futurs, comment Dieu punit parfois les enfants ingrats, et ne permet pas qu'ils aient une longue vie...

Proposition. — Mais continuons à expliquer les devoirs des enfants envers leurs parents... Nous avons montré que nous devions respecter et aimer les auteurs de nos jours ; ce n'est pas assez, l'honneur que nous leur devons renferme encore trois autres obligations, que je vais vous expliquer...

Division. — Outre le respect et l'amour, nous devons à nos parents : *Premièrement*, l'obéissance ; *secondement*, nous sommes obligés de les assister pendant leur vie ; *troisièmement*, il nous faut prier pour eux après leur mort...

Première partie. — Certes, il n'est pas besoin de beaucoup de paroles, pour montrer que les enfants sont obligées d'obéir à leurs pères et mères... Les parents sont les

représentants de Dieu ; et de même que, lorsque Dieu commande, il faut exécuter ce qu'il ordonne sans hésitation, sans murmure, avec un cœur docile et un esprit soumis ; ainsi, enfants qui m'écoutez, vous devez obéir à votre père et à votre mère... Pour être telle que Dieu la veut, votre obéissance doit être simple, prompte, et constante... Simple ; vous n'avez pas à raisonner sur les choses qu'on vous commande ; à dire : c'est trop difficile, que mon frère, que ma sœur le fasse... Vos parents sont assez raisonnables, pour ne pas vous commander une chose impossible, et si c'est à vous qu'une chose est commandée, ce n'est point votre frère ou votre sœur, mais vous-même qui devez l'exécuter... Prompte, à peine l'ordre est-il donné qu'un enfant, s'il est vraiment docile, doit l'exécuter sans remettre à un autre temps... J'ai ajouté que cette obéissance devait être constante, c'est-à-dire que nous devons, dans toutes les circonstances et dans tout ce qui est légitime, obéir à nos parents...

Sans doute, lorsque vous ètes devenu chef de maison, mère de famille, il vous est permis, si votre conscience vous le dit, de ne déférer aux ordres de vos parents que dans une certaine mesure... Votre père, votre mère trouveront, par exemple, que vous êtes trop sévère à l'égard de vos propres enfants... Ici vous avez l'autorité principale, vous êtes meilleur juge, et c'est vous qui serez responsable devant Dieu... Et, en effet, ordinairement, vous le savez, les aïeux sont beaucoup plus faibles à l'égard de leurs petits-enfants, qu'ils ne l'ont été dans l'éducation de ceux qui leur appartenaient en propre... Mais, à part cette circonstance et quelques autres semblables, il est vrai de dire que nous devons à nos parents une obéissance constante... Surtout exécutons fidèlement leurs dernières volontés, soient qu'ils les aient, oui ou non, consignées dans un testament... Jacob exprime à Joseph le désir d'être enseveli dans le tombeau de ses pères. — Mais c'est bien loin, il y a plus de deux cents lieues de la terre de Gessen au pays de Chanaan, il faudra faire le

voyage à pied accompagné d'un cercueil !... Saint Patriarche, vous n'y avez pas pensé, vous abusez de l'affection de votre fils Joseph ! — Non, frères bien-aimés, les dernières volontés du vieillard seront religieusement exécutées...Dût Joseph faire un trajet plus long,les ossements de Jacob reposeront à côté des ossements de ses pères, Isaac et Abraham... Pourriez-vous affirmer que les dernières volontés des parents sont toujours aussi fidèlement remplies?... A-t-on fait dire les Messes qu'ils s'étaient réservées? A-t-on rempli les legs contenus dans leurs testaments? — Je ne sais. — Ce que je puis affirmer, c'est que beaucoup de pères et mères et d'autres parents ont vu leurs dernières volontés méconnues...

Voulez-vous contempler le véritable modèle de l'obéissance due aux parents? venez à Nazareth considérer le fils de Dieu fait homme... Non-seulement il obéit à la vierge Marie, sa douce et sainte mère, mais, ô pîeux Joseph, vous pouvez aussi lui donner des ordres, il les exécutera avec la docilité la plus grande !... Marie commandait, Joseph commandait, Jésus obéissait promptement et avec joie !... *Et erat subditus illis*.. C'est dans ces trois mots que l'Évangile résume les trente premières années de la vie de notre Sauveur, afin de nous faire bien comprendre l'importance de la soumission que les enfants doivent à leurs parents...

Seconde partie. — Les enfants, avons-nous dit, doivent obéir à leurs pères et mères ; mais, j'ajoute que les assister est également pour eux un devoir... Que faut-il entendre par ces mots : assister ses parents?... Il faut entendre deux choses, les aider dans leurs travaux, les secourir, les soulager, lorsqu'ils sont malades ou devenus vieux...

Les aider dans leurs travaux. C'est-à-dire que, dès que les enfants devenus assez forts et assez grands, sont en âge de diminuer, d'amoindrir pour leurs pères et mères la fatigue et la peine, ils doivent travailler à leurs côtés, et racheter autant qu'ils le peuvent les sacrifices qu'à coûtés leur éducation première... Elles manquent à ce

devoir, ces jeunes filles qui refusent d'aider leur mère dans les soins du ménage ; qui, abusant de la tendresse trop faible qu'on a pour elles, perdent un long temps à leur toilette, et ne voudraient pas toucher, même du bout du doigt, à certains travaux répugnants ou pénibles... Pauvre mère, use ta santé, brise tes forces, ta fille te regarde et sourit peut-être en contemplant la sueur qui perle sur ton front... Pourtant, en la voyant grandir, tu t'étais dit peut-être : « Elle m'aidera un jour ; dans quelques années nous serons deux ; j'aurai moins de fatigues et de peines... » Hélas ! ton espoir est déçu... Oui, mes frères, elle est coupable la jeune fille qui refuse d'assister sa mère dans ses travaux... Et ce père, qui s'est ruiné la santé, qui a peut-être contracté des dettes pour élever sa nombreuse famille, il s'encourageait ; en pensant à l'avenir, il se disait, lui aussi : « Quand mes fils seront grands, ils travailleront près de moi ; je ne serai plus seul ; ils seront mes aides, mes soutiens... » Parfois même, il faisait des rêves d'économie et d'aisance... Vaines illusions !... Soit paresse, soit indocilité, ses enfants ont refusé de l'assister dans son labeur... Il en est même, vous le savez, qui abandonnent le toit paternel, afin d'être plus libres, et de dépenser, selon leurs caprices, le salaire qu'ils gagnent chez un maître étranger... Enfants ingrats, ils ont oublié et les soins et les dépenses que leur éducation a coutés... A peine peuvent-ils se suffire, que, comme des brutes, ils s'éloignent, ne pensant qu'à eux, méconnaissant l'assistance qu'ils doivent aux auteurs de leurs jours !...

Mais, frères bien-aimés, c'est surtout lorsque nos parents sont devenus vieux et infirmes, que nous devons les assister... Maudit soit celui qui néglige son vieux père, qui refuse à sa vieille mère les soins dont elle a besoin... S'il a des enfants, qu'il le sache bien, si jeunes qu'ils soient, ses enfants le regardent et l'écoutent, et lorsqu'il sera vieillard et infirme, il recueillera ce qu'il aura semé ; il sera lui-même traité comme il aura traité ses vieux parents... Écoutez, à ce sujet, une histoire...

Un homme, possédant une certaine aisance, s'était débarrassé de son vieux père, et l'avait envoyé achever de mourir à l'hôpital... Le vieillard grelottant de froid ; un reste de pitié s'éveilla dans le cœur de son fils ; prenant une mauvaise couverture de laine, il la donne à son petit garçon, âgé de neuf ans : « Va, lui dit-il, la porter à ton grand père... » Que fit l'enfant?... Ayant coupé la couverture en deux, il en cacha une partie et porta l'autre à son aïeul... Le père s'en étant aperçu : — Pourquoi n'as-tu pas porté la couverture entière, lui dit-il? — Père, répondit ingénûment l'enfant, j'ai conservé l'autre moitié pour te la donner, lorsque tu seras vieux, et que je te mettrai à l'hôpital... La leçon était dure, mais elle était méritée... Frères bien-aimés, c'est ce qui se réalisera pour vous, je le répète ; vos enfants vous traiteront comme vous aurez vous-mêmes traité vos pères et mères...

Oh! assistez donc vos vieux parents comme vous assisteriez vos chers enfants... Si vieux qu'ils soient, environnez-les des soins les plus doux, des égards les plus exquis, des attentions les plus tendres; si vous saviez comme ils y sont sensibles!... Nous les visitons, et ils pleurent en nous disant : « Je ne manque de rien, on me gâte, comme mes enfants sont bons!... » Dans leurs maladies, appelez le médecin, cherchez par tous les moyens à prolonger leurs jours, et Dieu vous bénira...

Mais aussi je vous en conjure, point de fausse délicatesse, ni de cette tendresse cruelle, qui tendrait à écarter le prêtre, à empêcher qu'ils ne reçussent avec une pleine connaissance les derniers sacrements... C'est là surtout c'est en ce moment suprême qu'on peut savoir si vous avez la Foi, si vous aimez vraiment vos vieux parents... Qu'il est triste, frères bien-aimés, d'entendre ces réflexions que nous avons entendu faire trop souvent... que moi ou d'autres prêtres ont entendu hier encore!... Oh! non, ne lui donnez pas l'Extrême-Onction, il a encore trop de connaissance!... Gens de peu de Foi, votre ten-

dresse aveugle vous rend cruels et dénaturés !... Vous ne savez donc pas quels sont les sacrements que doit recevoir un mourant?... La Pénitence qui lui remettra ses fautes... l'Eucharistie qui lui servira de Viatique, de provision de voyage pour l'éternité... l'Extrême-Onction qui doit soulager son corps, et fortifier son âme contre les angoisses de la mort... Vous manquez à l'assistance que vous devez à vos parents, si vous ne faites pas tous vos efforts pour qu'ils reçoivent ces trois sacrements, — ces trois sacrements, entendez-vous bien? — avec une pleine connaissance et une entière liberté d'esprit [1] !...

Troisième partie. — Cependant, frères bien-aimés, quand nous avons assisté nos parents à leurs derniers moments ; quand nous leurs avons fermé les yeux et fait des funérailles honorables, n'allons pas croire que tout soit fini, que nous ne leur devions plus rien... Il nous reste encore un devoir très-important à remplir : nous devons prier pour eux... Ai-je besoin de vous rappeler une vérité si souvent répétée?... Notre âme est immortelle ; aussitôt qu'elle a quitté le corps, elle paraît au tribunal de Jésus-Christ, qui la juge sans doute avec miséricorde, mais aussi selon les lois éternelles de sa justice... Elles sont en petit nombre, en très-petit nombre, les âmes trouvées assez justes pour aller directement au ciel... L'immense majorité de celles qui doivent être sauvées, ne le sont qu'en passant par les flammes du purgatoire... Chères âmes de nos parents, vous souffrirez plus ou moins longtemps, livrées, dans ces cachots ténébreux, à des feux qui doiveut vous purifier... Mais la Foi nous enseigne que nous pouvons vous soulager. La religion, la tendresse, la nature elle-même nous disent que c'est pour nous un devoir...

[1] Grand Dieu! dans *certains* pays, et parmi un *certain* milieu, même très-chrétien, comme il est nécessaire d'insister sur ce point!... J'en appelle à l'expérience de mes vénérés confrères... Femme de peu de foi, disai-je, hier encore, à une dame qui communie deux à trois fois par semaine...Si je l'eusse écoutée, sa mère serait morte sans recevoir les sacrements !...

Frères bien-aimés, comme cette obligation de prier pour nos parents défunts, est souvent peu comprise et même méconnue !... Ne parlons pas de ces enfants sans entrailles et sans cœur, qui ne feront pas dire une messe pour leurs parents défunts, qui eux-mêmes ne diront jamais un *Notre Père* un *Je vous salue Marie*, pour ce père et cette mère, qui les ont élevés avec tant de fatigues et de soins... Non ; ces malheureux n'ont sans doute qu'une Foi bien faible, s'ils en ont encore ; ce n'est pas d'eux que je veux parler... Mais vous, fidèles, qui faites parfois offrir le saint sacrifice pour l'âme de vos parents défunts ; c'est bien ;...surtout,si vous venez vous-mêmes vous unir à nous, lorsque nous prions pour vos parents défunts... Pourtant, ce n'est pas assez encore... Priez vous-mêmes.... le matin et le soir ; le Dimanche, quand vous assistez à la sainte Messe, recommandez à Dieu vos parents qui sont morts... Si réellement vous les avez aimés, vous n'oublierez pas de vous acquitter de ce devoir ; il est important, il répond à un besoin de nos cœurs...

Saint Augustin ne manquait pas un seul jour d'implorer la miséricorde de Dieu, pour son père Patrice, pour sa mère sainte Monique ; et il les recommande même aux prières de ses lecteurs. « O vous, qui lirez ces lignes, s'écrie-t-il, n'oubliez pas, dans vos prières, les âmes de Patrice et de Monique,le père et la mère d'Augustin[1]... » Et nous, mes frères, n'est-il pas vrai que, quand nous gardons le souvenir de nos parents défunts, ce souvenir est stérile, et les soulage peu dans ces cachots où ils gémissent ?... Supposons que Dieu permette à ce père, à cette mère, dont vous avez tant pleuré la mort, de quitter les prisons du purgatoire, de venir assister à vos préoccupations de la journée, à vos entretiens du soir... Que verrait cette pauvre âme ?... Qu'entendrait elle ?... Y aurait-il, dans votre journée, dans votre semaine, je dirai presque dans toute une année, un seul sentiment

[1] Voir ses Confessions.

de votre cœur disant : « Mon Dieu, ayez pitié d'elle, daignez la soulager ! » Pauvre âmes de nos pères et de nos mères, en voyant comme vous êtes oubliées. « C'est fini, diriez-vous, on ne m'aime plus, on ne pense plus à moi ; il faut que je subisse, sans espoir d'être jamais soulagée, les châtiments que la justice de Dieu m'a imposés... Enfants durs et ingrats, vos prières me seraient si utiles, je ne dois pas y compter ; non, vous n'abrégerez pas d'une heure, d'une minute, ces longues années que je dois passer dans les tristesse du purgatoire. Et ces pauvres âmes désolées retourneraient, plus tristes encore, reprendre leurs cellules dans ce séjour de larmes et de pénible attente... Est-ce vrai, Chrétiens?... Convenez avec moi que nous ne prions pas assez pour nos parents... et pourtant, c'est un devoir...

Péroraison. — Frères bien-aimés, l'écriture nous présente un admirable modèle des sentiments que les enfants doivent avoir envers les auteurs de leurs jours ; Cette histoire serait trop longue à raconter, je la résume en peu de mots... Il s'agit du jeune Tobie. Quel respect pour ses parents ; avec quelle docilité il écoute leurs avis !... Quelle affection tendre pour sa mère et pour son vieux père aveugle !... Commandez, ô bons parents ; le voyage qu'il doit entreprendre est long, la route lui est inconnue... N'importe, il vous obéit, sans faire une observation... Dieu du ciel, récompensez sa docilité, envoyez l'archange Raphaël pour le conduire !... Avec quelle piété il assiste ces vieillards dans leurs infirmités !... Et quand la mort vient les frapper, lui-même, malgré sa douleur, les encourage et leur ferme les yeux... Leurs dernières recommandations sont pour lui sacrées ; ils auront la sépulture qu'ils se sont choisie, et leur souvenir vénéré vivra toujours dans la mémoire de leur fils... Je ne suis pas surpris que ces sentiments à l'égard de ses vieux père et mère, aient attiré sur le jeune Tobie les grâces du Seigneur et toutes sortes de prospérités... Enfants, qui m'écoutez, efforcez-vous de lui ressembler ; respectez et aimez vos parents, obéissez à leurs ordres ;

assistez-les dans leurs besoins, ne les oubliez pas même après leur mort, et, vous aussi, vous serez comblés des bénédictions du Seigneur... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Trente-deuxième instruction.

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Troisième instruction.

Les parents doivent nourrir leurs enfants ; les instruire ou les faire instruire.

Texte. — *Honora patrem tuum et matrem tuam... ut longo vivas tempore...* Père et mère honoreras, afin de vivre longuement... (*Deuteron.*, ch. v, vers. 16).

Exorde. — Mes frères, en parlant de l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents, j'ai omis à dessein une réflexion. — Je tiens à la faire au commencement de cette intruction, afin qu'elle soit mieux comprise et plus remarquée. — C'est que les enfants ne sont point

tenus d'obéir à leurs pères et mères, ou à leurs autres supérieurs, quand ce qu'on leur commande est contraire à la loi de Dieu... C'est clair, c'est évident...

Pourtant, cette vérité si palpable n'est pas toujours complètement comprise... Je veux, par une comparaison, vous la faire, pour ainsi dire, toucher du doigt... Un enfant vient vous demander un conseil... Que ce soit une petite fille, un petit garçon, peu importe... Il vous dit en pleurant : Papa et maman m'ont dit de voler tel objet, mais moi je ne veux pas... Tu as raison, mon petit ami, lui dites-vous, car le vol est un mal, et l'on te mettrait en prison. — Vous avez donné un bon conseil... Mais, laissez-moi vous appliquer un raisonnement semblable... Ce sont vos enfants à vous-mêmes, dont il s'agit ; je les rencontre et je leur dis : — Pourquoi avez-vous manqué au Catéchisme ; pourquoi n'étiez-vous pas à la Messe Dimanche ?... Ils me répondent : Mon père m'a retenu, m'a mère m'en a empêché ; on m'a fait travailler.— Que dois-je leur répondre ?... Ce que vous diriez vous-mêmes à l'enfant auquel ses parents conseilleraient le vol. — Mes enfants, c'est mal de manquer à la Messe, vous ne devez point dans ce cas obéir à vos parents. Dieu a une prison; qu'on appelle l'enfer, on y reste longtemps, et c'est là qu'il punit ceux qui lui volent le jour qu'il s'est réservé. — En effet, vous ne l'ignorez pas, mes frères, si la loi de Dieu défend le vol, elle défend également le travail du Dimanche... Or, les Apôtres l'ont dit : il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Dieu, c'est notre premier supérieur...

Supposez que votre fils aîné commande à son plus jeune frère une chose que vous avez défendue... Est-ce à vous, ou bien à son frère, que votre enfant doit obéir? — C'est à moi, dites-vous, à moi qui suis son père. — A moi qui suis sa mère... C'est vrai, mais si vous commandez une chose que Dieu défend, comprenez-vous bien auquel des deux la justice commande d'obéir ?... N'est-ce pas a ce Père que tous nous avons dans les cieux ?...

Ecoutez à ce sujet une histoire... Un enfant, à peine

âgé de douze ans, honoré sous le nom de saint Celse, était le fils d'un persécuteur. En voyant le courage avec lequel souffraient les martyrs, en entendant la sagesse de leurs réponses, son cœur fut touché de la grâce et il se déclara chrétien... Vainement Marcien, son père tenta de le faire sacrifier aux idoles ; en vain sa mère essaya de le séduire ; il fut fort contre les menaces, il fut fort contre les prières et les larmes. — Chers parents, disait-il, je vous aime, mais j'aime encore plus le bon Dieu, qui est mort pour me racheter... A lui mon cœur, mon amour et mon obéissance !... Et il mourait, martyr du Christ, condamné au supplice par son propre père !...

Donc, pour conclure cette réflexion, vos enfants ne sont point tenus de vous obéir, lorsque vous leur commandez quelque chose de contraire à la loi de Dieu...

Proposition. — Ceci m'amène à vous parler des devoirs des parents, envers leurs enfants... Les parents doivent nourrir leurs enfants, les instruire, les corriger, leur donner le bon exemple... Nous nous contenterons, ce matin, d'expliquer les deux premières de ces obligations...

Division. — *Premièrement.* Les parents doivent nourrir leurs enfants... *Secondement* : Ils doivent les instruire ou les faire instruire.

Première partie. — Frères bien-aimés, remarquez-vous que le plus souvent on se jette dans l'état du mariage sans y avoir sérieusement pensé, sans s'être fait une idée juste des devoirs qu'impose ce sacrement, et surtout sans avoir demandé au bon Dieu la grâce de les remplir dignement...

Etre père ou mère de famille ! Ah ! Chrétiens, quelle mission noble, pénible et délicate, si elle est bien comprise et si l'on veut s'en acquitter comme Dieu l'exige !... Mission noble, oui, Dieu, en vous donnant des enfants, vous donne à former, à diriger des âmes créées à son image, rachetées par le Sauveur, destinées à le louer pendant l'éternité dans le Paradis... Des âmes !... Mais c'est ce qu'il y a de plus sacré, de plus précieux !...

Comprenez-le-bien, c'est Jésus-Christ qui remet entre vos mains le prix de son sang... Grand Dieu ! comment allez-vous user d'un pareil trésor !... Mission pénible, elle vous causera des douleurs, elle exigera des sacrifices, elle demandera des soins constants, une vigilance continuelle !... Délicate aussi sera cette mission... Il est, dit-on, certains remèdes qui se changent en poison, si les substances qui les composent ne sont pas exactement proportionnées, et si les doses ne sont pas convenables... Ainsi, dans l'éducation des enfants, il faut unir la tendresse et la force, mélanger sagement la douceur à la fermeté, si l'on veut réussir ; et de quelle attention délicate il est besoin, pour n'être ni trop dur ni trop faible !...

Mais nous avons dit que le premier devoir des parents était de nourrir leurs enfants... Entrons dans quelques détails... Doit-on blâmer et condamner les mères, qui confient leurs enfants à des nourrices ?... A cette question, deux réponses. — Si une santé trop faible, une constitution trop débile ne permet pas à une mère de nourrir elle-même son enfant, dans ce cas, mais dans ce cas seulement, je ne la blâmerais pas de le confier à des mains étrangères... Que si, pour conserver la fraîcheur de son teint, pour ne pas déformer sa taille, ou pour d'autres motifs tout aussi frivoles, une mère refuse d'allaiter son enfant, il me semble qu'elle n'est plus mère qu'à moitié, qu'elle ne répond ni aux vues de la nature, ni aux intentions du Créateur, qui a placé près de son cœur deux sources de vie auxquelles doit s'abreuver son enfant... Que j'aime mieux cette noble et pieuse femme... Devenue mère, on l'engageait à ne pas nourrir sa petite fille... — Vous êtes trop faible, lui disait-on. — Qu'importe, répondit-elle, Dieu, qui me l'a donnée, me donnera ce qu'il faut pour l'élever ; tant que je vivrai, nulle autre que moi ne sera sa mère ! — Vous citerai-je aussi comme exemple, ô pieuse mère de saint Louis, noble reine Blanche, le modèle des mères, l'honneur de votre sexe?... Vous n'avez pas voulu qu'un seul de vos onze enfants s'abreuvât à une source étrangère ; c'est sur votre sein

qu'ils ont été nourris, sur votre cœur qu'ils ont été bercés !... Aussi, comme il vous aimaient, comme ils vous respectaient, comme ils ont été les imitateurs de vos vertus !...

Inutile, frères bien-aimés, d'insister longuement sur cette obligation de nourrir ses enfants ; tous vous donnez aux vôtres la nourriture dont ils ont besoin ; vous aimeriez mieux vous imposer des privations que de voir vos chers enfants manquer de quelque chose... A peine rencontrerait-on,çà et là dans nos campagnes,quelques ouvriers paresseux et débauchés, dépensant, au cabaret où au jeu, le pain qu'ils doivent à leur famille... Oh ! ceux-là sont coupables, bien coupables !... Le teint hâve et flétri, les infirmités précoces de leurs enfants le disent assez... Voyez-vous parfois ces pauvres petits à peine vêtus, étalant leur misère, et nous tendant une main que la faiblesse et le froid rend tremblante !... Que leurs parents sont cruels !... Ne sont-ils pas au dessous des animaux ?... Car enfin, l'oiseau apporte à ses petits la becquée qu'ils attendent ; le lion lui-même donne la pâture à ses lionceaux ; tandis que ces tristes parents livrent leurs enfants aux privations, à la misère, à la mendicité, au désordre...

Seconde partie. — Les parents doivent instruire leurs enfants. Oui, frères bien-aimés, et cette instruction doit commencer de bonne heure... Ici, c'est surtout à vous, mères chrétiennes, que je m'adresse. C'est à vous qu'il appartient de donner à l'âme de vos enfants les premières leçons ; celles dont l'impression sera la plus profonde, le souvenir le plus durable. Un poëte l'a dit :

Le cœur du jeune enfant est un vase profond ;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure :
Car l'abîme est immense et la tache est au fond[1]...

[1] Alfred de Musset, *Rolla*. J'ai modifié le premier hémistiche : *Le cœur de l'homme vierge.*

Ce qui est vrai pour le mal l'est également pour le bien ; si, dans ce petit cœur, vous versez la piété, l'amour de Dieu, comme une liqueur précieuse, soyez-en sûrs, il en conservera longtemps l'odeur et les suaves parfums... Dès que votre enfant commence à donner des signes d'intelligence, faites-lui embrasser le Christ et l'image de la Vierge Marie ; prenez ses petites mains, apprenez-lui à tracer le signe de la croix... Ses lèvres vont bientôt s'ouvrir, déjà il essaye de bégayer ses premières paroles ; que le nom du Sauveur et celui de l'auguste Marie soient les premiers sons qu'il apprenne à répéter... O Jésus, ô roi des âmes, ô Seigneur de toutes les éternités, votre image bénie reposait avec moi dans mon berceau ; mes lèvres enfantines aimaient à l'embrasser ; une tendre et pieuse mère m'apprit de bonne heure à prononcer votre nom chéri... Puisse, ô Jésus de mon âme, cette douce image reposer aussi sur la couche où j'aurai les sueurs de l'agonie ! Que mes lèvres blêmes et flétries par l'approche de la mort s'y collent encore en expirant ; que votre nom, plus doux que le miel, et consolant comme l'Espérance, soit ma dernière parole !... Et vous, Vierge Marie, qu'à tout jamais dans mon cœur votre nom, votre amour s'entrelace au nom et à l'amour de votre divin Fils comme un chiffre inséparable....

Eh bien, oui, mères, de bonne heure vous devez instruire et former l'âme de vos enfants... Et ici que d'exemples je pourrais vous citer,pour vous montrer l'influence de cette première instruction donnée par une mère... Laissons de côté sainte Symphorose et ses sept enfants ; ne parlons pas de la mère de saint Edmond et de tant d'autres pieuses femmes... Voyez-vous saint Alphonse de Liguori, tout petit enfant, agenouillé près de cette sainte et noble dame, qu'il appelle sa mère !... Déjà il sait ses prières, déjà il récite avec elle le chapelet au pied d'une image de Marie... « Mon enfant lui répète-t-on souvent, c'est Dieu qui est votre père, c'est la sainte Vierge qui est votre mère ; ils vous aime encore plus que je ne vous aime ; gardez-vous de leur désobéir

jamais ; vous leur feriez de la peine et ils vous puniraient !... » Grand Dieu ! qu'elle est belle l'âme de l'enfant au sortir du baptême !... C'est une cire molle et vierge qui prendra l'empreinte que vous lui donnerez. C'est un papier bien blanc sur lequel vous tracerez, ô mères, ce que vous voudrez ; chaque lettre que vous y marquerez restera ineffaçable !... Oh ! je vous en conjure, gravez-y le bien, la piété, la vertu, l'horreur du mal... Le bon ange de ces chers enfants vous aidera, et vous en serez vous-mêmes récompensées dès ce monde...

Vos enfants ont grandi... Que devez-vous faire pour leur donner l'instruction à laquelle ils ont droit... Ici, mes frères, je dois établir une distinction ; il y a l'instruction de l'école et l'instruction de l'Eglise... Je me hâte de dire que vous devez procurer l'une et l'autre à vos enfants... Oui certes, les parents sont coupables qui laissent croupir leurs enfants dans l'ignorance ; ils ne savent donc pas de quels secours ils les privent, et quelles humiliations ils leur préparent... Que deviendront donc ces jeunes garçons, ces petites filles, qui courent les rues et mènent une vie vagabonde, alors qu'ils devraient fréquenter l'école, comme les autres enfants !... Ce qu'ils deviendront ?... Mais nous le savons trop... Ils deviendront la désolation de leurs parents, le scandale de la paroisse et une sorte de chancre pour la société !... Malheureux pères et mères, qui négligez de veiller sur l'instruction de vos enfants, que vous êtes coupables et quels durs reproches ils pourront vous faire une jour !... « Parents cruels, diront-ils, si, aussitôt après ma naissance, vous m'aviez déposé sur une borne, une âme charitable ou l'hôpital m'aurait recueilli ; j'aurais du moins reçu quelque instruction, et des soins que vous ne m'avez pas donnés !... »

C'est dur, et pourtant c'est vrai... Oui, certains enfants ont à regretter que, dès leur bas-âge, la mort ne les ait pas privés d'un père et d'une mère, indignes de remplir le rôle sacré, que la Providence leur avait attribué... Je

le sais, mes frères, de tels parents sont des exceptions ; mais j'ai dû les signaler... Deux mots encore sur l'instruction de l'école, vous êtes obligés d'y envoyer vos enfants, de soutenir les instituteurs et les institutrices dans la tâche souvent ingrate qu'ils ont à remplir... J'ajouterai même que si vous avez de la délicatesse et quelques sentiments des convenances, passé un certain âge, qui doit être peu avancé, vous devez envoyer votre fille dans une école de jeunes filles... Dût-elle quitter votre village ; quand même son absence devrait vous imposer des sacrifices ! Ces sacrifices, soyez-en sûrs, ne seront pas perdus... Je n'insiste pas sur ce point ; ce que j'ai dit doit suffire, et vous m'avez compris....

Un mot maintenant sur l'instruction religieuse de vos enfants. Vous la leur devez ; vous êtes très-coupables si vous les en privez. Elle est de beaucoup la plus importante... Il est permis d'ignorer certaines finesses du calcul et même quelques règles d'orthographe ; on peut faire un honnête homme et se sauver, tout en ne sachant pas beaucoup de choses qu'on apprend à l'école... Mais on ne peut opérer son salut sans connaître les vérités qu'enseigne le Catéchisme, sans pratiquer les vertus qu'il commande, sans recevoir les sacrements institués par Notre-Seigneur pour sauver nos âmes... Vous devez donc soigneusement veiller à ce que vos enfants non-seulement fréquentent le catéchisme, mais à ce qu'ils apprennent les vérités contenues dans le petit livre qui porte ce nom... Vous le leur feriez réciter vous-mêmes, vous leur donneriez même certaines petites explications selon votre pouvoir : croiriez-vous par hasard en trop faire ?... Non, non, frères bien-aimés, vous accompliriez simplement ce devoir qui vous est imposé : le devoir d'instruire vos enfants...

Péroraison. — Un mot encore et je finis.... Dieu permit que sainte Elisabeth de Hongrie fût bannie de son palais et réduite à mendier, elle qui s'était montrée si compatissante pour les malheureux !... Il voulait en faire non seulement une grande sainte, mais le modèle des

mères... Entourée de quatre petits enfants, dont le dernier n'avait que quelques mois, on la vit, au plus fort de l'hiver, errer sans asile, n'ayant pour réchauffer ces chers petits innocents que ses larmes et son amour !... Elle vendit ses bijoux pour les nourrir, elle jeûna plus d'une fois, afin de subvenir à leurs besoins... Plus tard, rentrée dans sa première fortune, avec quelle tendresse elle instruisait ces chers enfants, en leur parlant de Dieu, de sa providence, et formant leur cœur à la piété et à la vertu... Mères qui m'écoutez, voilà votre modèle ; nourrissez vos enfants, même aux prix des plus grands sacrifices ; veillez sur leur instruction, et surtout sur leur instruction religieuse ; apprenez-leur qu'ils ont, avant tout, un Dieu à servir, une âme à sauver, et Dieu bénira vos soins.... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Trente-troisième instruction.

—

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Quatrième instruction.

—

Devoirs des parents envers leurs enfants (suite;) *les parents doivent corriger leurs enfants, leur donner le bon exemple.*

Texte. — *Honora patrem tuum et matrem tuam... ut longo vivas tempore...* Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement... (*Deuteron.*, ch. v, vers. 16.)

Exorde. — Vous n'avez sans doute jamais assisté, mes frères, à une cérémonie de premières communions, dans ces maisons de charité où sont élevés les orphelins, les orphelines, que le malheur ou d'autres circonstances ont privés de leurs parents... Je le regrette, pour vous surtout, pères et mères qui m'écoutez... Vous auriez été témoins d'un spectacle attendrissant, qui, peut-être, vous eût inspiré des réflexions sérieuses... Vous eussiez vu les Frères, qui élèvent les jeunes garçons, les Sœurs, qui sont chargées de l'éducation des petites filles, les accompagner à la table sainte, et demander, pour ces chers orphelins, dont par leur dévouement ils sont devenus les pères et les mères, la grâce de la persévérance... Vous savez, frères bien-aimés, si les parents selon la nature, ont pour leurs enfants cette même affection religieuse et

éclairée... Hélas ! ils sont en bien petit nombre, dans cette paroisse et dans d'autres, les parents qui se font une obligation d'accompagner leurs enfants, lorsque la première fois ils approchent de la table sainte !...

Cependant, prier pour vos enfants dans cette circonstance et dans d'autres encore, c'est pour vous un devoir, pères et mères ; et ce devoir, vous devez le comprendre, et vous efforcer de le remplir, si vous avez la Foi... L'âme de vos enfants, on vous l'a dit, c'est une terre neuve, dans laquelle vous devez jeter la bonne semence ; vos prières sont la rosée, que la grâce du bon Dieu attend, pour faire germer, croître cette semence et la disposer à produire des fruits... La sainte Écriture appelle le patriarche Job, un homme saint, juste et craignant le Seigneur... Non-seulement, par sa soumission à la volonté de Dieu, au milieu des plus terribles épreuves, il nous apprend comment nous devons nous résigner et nous soumettre aux desseins de la Providence, mais on peut aussi le proposer comme modèle aux pères et mères dans l'éducation de leurs enfants... Souvent il offrait pour les siens des sacrifices au Seigneur. Ils sont jeunes, pensait-il, la légèreté de leur âge a pu les porter à méconnaître certaines obligations, à offenser Dieu qui les a créés... Et alors il immolait des victimes pour obtenir leur pardon, et attirer sur eux les bénédictions du ciel[1]. Faites ainsi, pères et mères, n'oubliez pas, dans vos prières, de recommander à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa Sainte Mère, ce fils, cette fille que vous aimez tant.

Proposition. — Dans l'instruction précédente, nous avons dit que les parents doivent nourrir leurs enfants, leur donner ou leur faire donner l'instruction de l'école et surtout celle de l'Église... Nous allons aujourd'hui parler de deux autres obligations...

Division. — *Premièrement :* Les parents doivent corriger leurs enfants. *Secondement :* Ils doivent les édifier, leur donner le bon exemple.

[1] Job, ch. I, vers. 5.

Première partie. — Les parents doivent corriger leurs enfants. La correction ?... Comme ce mot semble dur!... Je vois d'ici certaines mères trop faibles, frissonner sur leurs bancs... Frapper mon enfant, donner un châtiment à ma fille !... Non, je ne le pourrais pas !... Je me demande, frères bien-aimés, ce que prouve l'indulgence si grande de ces pauvres mères ; elle serait presque pour moi la preuve que ce fils, que cette fille, qu'elles n'osent ni reprendre, ni corriger, doivent être des enfants capricieux et gâtés !...

Mais, avant d'expliquer ce qu'il faut entendre par correction, je veux vous raconter un trait, que j'emprunte à la vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry... Il visitait un monastère, et comme dans ce temps, il n'y avait pas d'autres écoles, les religieux étaient chargés d'élever un bon nombre de jeunes enfants... Le Saint remarqua que tous ces petits enfants paraissaient tristes, défiants et maussades. — Père, dit-il au supérieur, vos enfants me semblent peu intelligents ; ils tremblent quand on les regarde, on dirait qu'ils sont hébétés. — C'est, répondit l'abbé, que nous n'avons que des idiots, nous n'en pouvons rien faire. — Comment donc vous y prenez-vous pour les élever, continua le saint archevêque ? — Hélas ! fit l'abbé, nous les fouettons continuellement, et ils n'en deviennent que pires. — Mais, ajouta saint Anselme, que deviennent-ils lorsqu'ils ont grandi ? — Des stupides, des hommes sans instruction et sans esprit. — Je n'en suis pas étonné, observa le saint archevêque, ce n'est point ainsi qu'on élève des enfants... Si vous aviez un arbre, dites-moi, seigneur abbé, l'enfermeriez-vous de tous les côtés sans lui laisser étendre ses branches ? Qu'en feriez-vous, si vous le tourmentiez sans cesse ? Un arbre inutile, qui ne pourrait vivre, et qui jamais ne porterait des fruits !... Ainsi ces pauvres enfants, battus chaque jour, traités avec trop de rudesse et de sévérité, se replient sur eux-mêmes, se roidissent contre vos corrections, et ne peuvent faire que de tristes sujets... Croyez-moi, mon père, l'âme des enfants est

une plante délicate, il faut la traiter avec douceur et affection[1]... »

Oui, frères bien-aimés, le devoir de la correction à l'égard des enfants, ne consiste pas à les rudoyer à tout propos et pour des riens, à vomir contre eux des imprécations, à les accabler de coups... Un animal ne résisterait pas à ce genre d'éducation ; sous un pareil régime, le meilleur cheval deviendrait rétif et méchant... Jugez donc ce que peut devenir l'âme d'un enfant... Commencez par reprendre vos enfants avec douceur, lorsqu'il leur est arrivé de commettre quelque chose de répréhensible ; que vos reproches s'adressent à leur intelligence et à leur cœur... « Quoi, mon cher enfant, tu dis des mensonges, tu profères des blasphèmes!... C'est mal, personne ne te croira, si tu mens ; on n'aime pas celui qui jure, c'est un vice si grossier !... Oh ! si tu devais continuer à te livrer à ces défauts, moi qui t'aime beaucoup, je rougirais d'avoir un tel enfant... Puis, le bon Dieu qui te voit, le bon Dieu qui t'entend, te punira un jour, si tu continues ; promets-lui bien de ne plus recommencer, et demande lui pardon... » Et l'on a vu des pères et mères chrétiens, imposer dans ces circonstances à leurs enfants, l'obligation d'embrasser trois fois le crucifix, de dire une dizaine de chapelet... La correction n'était pas dure, mais elle était affectueuse et intelligente ; les enfants en ont profité... Si vos enfants commettent quelques petits larcins, obligez-les à restituer eux-mêmes et de suite, ce qu'ils ont pris ; vous en ferez ainsi des honnêtes gens, et vous graverez profondément dans leur cœur le sentiment de la probité...

Que si vos fils ou vos filles retombent dans ces mêmes défauts, que vos reproches deviennent alors plus fermes, plus sévères ; que la pénitence imposée soit plus rigoureuse... Vous en avez mille à choisir ; prenez celle à laquelle votre enfant se montrera le plus sensible... Pour l'un, ce sera le pain et l'eau, la privation d'un re-

[1] *Vie de saint Anselme.*

pas ; pour un autre, ce sera l'interdiction de tel ou tel vêtement, un jour de fête ou de Dimanche... Mais soyez fermes... Surtout, je vous en prie, n'encouragez jamais vos enfants, quand ils viennent se plaindre d'une punition reçue à l'école, ou imposée au catéchisme; nous les aimons assez, soyez-en sûrs, pour ne les punir que lorsqu'ils l'ont mérité... J'ai vu, dans ce cas, des parents intelligents, ajouter eux-mêmes un châtiment à celui qu'avaient donné les maîtres et maîtresses ; et, dans la suite, ni les parents, ni les enfants n'ont eu à se repentir de cette intelligente fermeté!... Lorsque vous avez épuisé les moyens de douceur et les fortes réprimandes, devez-vous, selon le mot de l'Écriture[1], recourir aux verges?... Je le crois; il est certaines natures indociles et obstinées, qui ne cèdent que devant la douleur et la crainte, et ces natures ne sont pas rares surtout de nos jours...

C'est assez et peut-être trop de détails, sur ce devoir de la correction... Citons à ce sujet les malheurs tombés sur une famille, par suite d'une éducation trop molle ; puissiez-vous tous en faire profit!... Il y avait chez les Juifs, un grand-prêtre nommé Héli, homme plein de modération et d'honnêteté. Ce prêtre juif avait deux enfants ; les voyant marcher dans la voie du vice, il ne les corrigea pas, ou, s'il le fit, il ne le fit pas avec la vigueur nécessaire... Dieu irrité de la faiblesse du père et des scandales donnés par les enfants, les envelopa tous dans un châtiment commun...Les enfants périrent dans un combat ; le vieux père, en apprenant cette nouvelle, tomba de la chaise sur laquelle il était assis, et se fracassa le crâne... Et pourtant dit saint Jean Chrysostôme[2], ce vieillard était sage et pieux, Dieu n'avait à lui reprocher que sa faiblesse pour ses enfants... Cette faiblesse est donc, aux yeux du Seigneur un bien grand crime, puis-

[1] Proverb. chap. XIII, vers. 24.

[2] Voir *troisième discours contre les adversaires de la vie monastique*. L'histoire des malheurs d'Héli y est longuement et admirablement racontée.

qu'il l'a châtiée, et la châtie souvent encore, d'une manière si terrible et si exemplaire...

Seconde partie. — Je passe, frères bien-aimés, au devoir le plus important que des pères et mères ont à remplir à l'égard de leurs enfants... C'est l'édification, c'est le bon exemple... Vos enfants, ne l'oubliez pas, ont les regards fixés sur vous. Vainement vous les livrerez aux meilleurs maîtres ; en vain, nous, vos pasteurs, nous nous efforcerons de jeter dans leurs cœurs de bons principes, des semences précieuses de piété et de vertu ; tout cela ne produira qu'un effet passager ; ce sont vos exemples surtout dont les effets seront durables... Imaginez une balance ; mettez dans un des plateaux, les instructions données par les maîtres les plus habiles, par les maîtresses les plus pieuses ; joignez-y les leçons et les exhortations du prêtre le plus dévoué. Ajoutez encore dans ce même plateau les réprimandes, les châtiments et les corrections... De l'autre côté... — écoutez bien ceci, pères et mères ; vous comprendrez quelle énorme responsabilité pèse sur vous,quand il s'agit de vos enfants... — dans l'autre plateau, dis-je, mettez une seule de vos paroles, une seule de vos actions, qui ait scandalisé l'âme de votre enfant, et la balance penchera de ce côté, je vous l'affirme ; et nous serons presque toujours impuissants à réparer le scandale que vous aurez donné !...

C'est vrai, c'est malheureusemnt trop vrai !... Permettez-moi de vous citer un trait, trop naïf peut-être, et peu digne de cette chaire... Cependant il pourra vous être utile[1]. Hélas ! de pareilles choses se reproduisent si souvent... La discorde régnait au sein d'un ménage; le père et la mère se disputaient fréquemment,et se disaient les plus grossières injures... On demandait à leur petit enfant, à peine âgé de trois ans... — Comment se nomme ton père ? — Et il répond : Maman l'appelle *ivrogne!*... — Et ta mère,mon enfant, quel est son nom ? — Papa lui dit *charo-*

[1] Conf. Jacques Marchant, Le *Candélabre mystique*, où il raconte un trait presque semblable (Traité VIII, Leçon XII.)

gne!...[1] Vous frémissez, et moi aussi!... J'ai pourtant adouci les termes, et je suis resté au-dessous de la vérité!... Voyez donc, pères et mères, comme vos enfants vous observent... Pitié, je vous en conjure, oh! pitié pour leurs âmes, et respect pour leurs anges gardiens... Gardez-vous de faire devant eux la moindre action, qui puisse les scandaliser; évitez toute parole licencieuse, tout discours impie... Ils ne savent pas parler, que déjà ils vous observent, et, je vous le disais dans ma dernière instruction, les premières impressions sont ineffaçables...

Non, ce ne sont pas seulement de belles paroles, de sages conseils que vous devez à vos enfants, ce sont surtout de bons exemples... Regardez donc autour de vous; vous connaissez, ou tout au moins, vous avez connu des familles, dont les fils sont respectueux et soumis; dont les filles sont sages pieuses et modestes... Or, dites-moi si les uns et les autres n'ont pas eu, pour se fortifier dans ces bons sentiments, l'exemple d'un père honorable, et surtout celui d'une mère chrétienne... Jetez d'un autre côté vos regards sur certaines familles, qui semblent vouées au vice, au désordre, à la prison; qu'en pensez-vous... N'est-il pas vrai que ce fils ivrogne, querelleur est le portrait de son père; que cette fille légère, volage, qui a secoué le frein de la pudeur ne fait qu'imiter la conduite de sa mère?...

Donc, pères et mères, puisque Dieu, qui vous a donné des enfants, veut que vous les éleviez dans sa crainte et dans son amour; puisqu'il vous en demandera compte un jour, œil pour œil, âme pour âme, attachez une grande importance à leur donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes... Ne vous contentez pas de les envoyer aux offices, venez-y vous-mêmes... Rien n'est absurde et insensé, comme ce raisonnement que nous avons entendu faire plus d'une fois par certains parents. — Je ne vais pas à la Messe, moi, mais je veux que mes enfants y aillent. — Pauvre homme, tu n'y vas pas, toi!... Eh bien, sois-en sûr, tes enfants n'y iront pas longtemps...

Tu fréquentes les cabarets et les mauvais lieux, attends; quelques semaines, après leur première communion, tes fils iront te rejoindre... Femme légère, coquette, et d'une réputation douteuse, tes filles marcheront sur tes traces !... Oui, frères bien-aimés, je le répète, les leçons et les bons conseils sont peu de chose, si le bon exemple ne les soutient pas ; car c'est presque toujours et infailliblement l'exemple des parents qui fait pencher la balance...

Péroraison. — Frères bien-aimés,ce sujet serait intarissable ; mais je dois me borner... Résumons en deux mots les obligations des parents... Dieu vous donne un enfant ; c'est une âme qu'il dépose entre vos mains ; qu'en allez-vous faire?... Y avez-vous pensé d'avance?... Jeune femme, l'avez-vous, comme tant de pieuses mères, consacré à Dieu dès avant sa naissance?... Avez-vous demandé pour lui, comme première grâce, celle de recevoir le baptême ?...Si vous avez de la foi,de la piété?... vous avez fait vos efforts, n'est-ce pas, pour qu'il reçut le plus tôt possible ce sacrement ; il vous répugnait de voir plus longtemps ce cher enfant, esclave de Satan et souillé de la tache originelle... Ils sont à blâmer, les parents qui attendent de longs jours pour faire baptiser leurs enfants... Il me semble qu'une mère pieuse doit hâter ce moment, afin de presser un petit ange contre son cœur... Mais ce que je tiens à vous dire en terminant ce sujet, c'est que les parents qui élèvent bien leurs enfants sont bénis de Dieu et bénis de leur famille... Ceux qui les élèvent avec mollesse, qui négligent de les corriger et de leur donner le bon exemple s'exposent souvent à d'affreux malheurs...

Il y a trente ans environ, un meurtrier célèbre, appelé Lacenaire [1], périssait sur l'échafaud... Des parents impies, usant à son égard d'une indulgence extrême, avaient

[1] Voir son procès daos les journaux dn temps... Dans ses études, il avait été le condisciple et le rival, parfois heureux, de Mgr. Cœur et d'autres hommes célèbres.

laissé croître tous les vices dans cette jeune intelligence, que Dieu avait faite si belle... Savez-vous quelles furent ses dernières paroles, au sujet de ce père et de cette mère qui l'avaient gâté... « Qu'ils soient maudits, ceux qui m'ont donné le jour ; c'est à eux que je dois la mort ignominieuse que je vais subir !... »

Frères bien-aimés, que d'enfants, en enfer, feront ce même reproche à leurs parents !... « Vous qui avez encouragé nos défauts, leur diront-ils, vous qui ne nous avez pas corrigés ; vous, pères et mères, qui nous avez scandalisés, soyez à jamais maudits !... Puisse notre supplice ajouter à votre supplice et nos tourments accroitre vos tourments !... » Et cela durera pendant toute l'éternité ; pauvres parents, comme vous serez à plaindre !... Oh ! que j'aime mieux le sort de ces parents de saint Grégoire de Nazianze, dont les enfants, élevés d'une manière chrétienne, ont tous été canonisés par l'Église... « Bons parents, leur disent-ils dans le Paradis, c'est à vous, c'est aux sages conseils, aux saints exemples que vous nous avez donnés, que nous devons ces félicités du Ciel ; jouissez de notre bonheur, puisse-t-il augmenter le vôtre !... » Pères et mères, élevez bien vos enfants, et rendez-vous dignes d'entendre de pareilles félicitations dans la bienheureuse éternité !... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Trente quatrième instruction.

—

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Cinquième instruction.

—

Devoirs des serviteurs envers leurs maîtres: 1° respect; 2° fidélité.

Texte. — *Honora patrem tuam et matrem tuam... ut longo vivas tempore.* Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement. (*Deuter.*, ch. v, vers. 16)

Exorde. — Peut-être, mes frères, au lieu du texte que je viens de citer en commençant cette instruction, aurais-je dû prendre ces paroles de saint Paul: *Serviteurs, obéissez en tout à ceux qui sont vos maîtres* [1]. C'est, en effet, des obligations des serviteurs envers leurs maîtres, que je me propose de vous parler... Donnons d'abord quelques explications. J'entends par serviteur quiconque a des obligations à remplir à l'égard des autres, et touche un salaire pour les remplir... Ainsi compris, le titre de serviteur s'étend non-seulement à ceux qui demeurent constamment chez des maîtres, mais à tous les ouvriers qu'on emploie... Dieu, en destinant l'homme à vivre en société, a voulu que nous ayons tous les uns envers les autres des devoirs à remplir... Nous sommes, il

[1] *Ephes.*, ch. vi, vers. 5.

est vrai, égaux devant lui ; Jésus-Christ est mort pour l'âme du plus petit, du plus humble de vos enfants, comme pour celle du plus grand potentat de la terre.

Devant notre Père qui est aux cieux, ce n'est pas la richesse qui élève ; c'est la vertu pratiquée, c'est le devoir accompli... Mais tant que nous vivons sur cette terre, les conditions sont différentes ; autrement la société serait impossible... Il y a des riches et des pauvres, des supérieurs et des inférieurs ; cela s'est toujours vu, cela existerera jusqu'à la fin du monde... Si nous sommes parmi les inférieurs, si notre condition nous appelle à gagner notre pain de chaque jour en travaillant pour les autres, nous devons nous y soumettre... Non-seulement la religion, mais le bons sens le plus vulgaire doit nous mettre en garde contre ces pensées folles et ces déclarations insensées, qu'on entend que trop souvent de nos jours : — Pourquoi des riches? Pourquoi serais-je l'esclave, le serviteur d'un tel ou d'une telle ? C'est injuste ; ils sont de même nature que moi, et je suis leur égal ! — Eh ! oui, frères bien-aimés, devant Dieu, je le disais, l'ouvrier est l'égal du maître qui l'emploie ; mais comme ce dernier lui paye un salaire, il devient alors le maître et peut fixer les conditions du travail qu'il réclame...

Proposition. — Dans l'instruction suivante, nous dirons quels sont les devoirs des maîtres et maîtresses envers leurs domestiques et les ouvriers qu'ils emploient ; nous allons, ce matin, parler des obligations des serviteurs à l'égard de leurs maîtres.

Division. — Il me semble qu'on peut les réduire à deux : *Premièrement*, le respect ; *secondement*, la fidélité.

Première partie. — Que c'est beau un serviteur respectueux et dévoué pour ses maîtres, ne les servant pas seulement pour le salaire qu'il en reçoit, mais ayant pour eux l'affection, la tendresse, l'intérêt d'un véritable membre de la famille !... Je vois le patriarche Abraham devenu vieux ; impossible à lui d'entreprendre un long

voyage ; sa femme vient de mourir, le chagrin l'accable, lui-même s'incline vers la tombe... Et, pourtant, il lui reste une œuvre importante à accomplir, c'est l'établissement de son fils Isaac... A qui confiera-t-il la mission délicate de choisir une épouse à ce fils si jeune encore ?... « Viens, Éliézer, dit-il à l'un de ses serviteurs, je connais ton affection et ton dévouement ; j'ai une affaire importante et délicate à te confier. Je vais bientôt mourir ; sois en quelque sorte le tuteur d'Isaac, jure-moi que tu ne lui laisseras pas epouser une des filles de Chanaan ; va toi-même lui chercher dans ma famille une femme craignant Dieu, digne de moi, digne des promesses que Dieu a faites à ma postérité. » Eliézer s'incline ; il reçoit avec soumission l'ordre de son maître, il jure de l'exécuter. Il part en Mésopotamie ; arrivé au terme de son voyage, il prie Dieu de donner un heureux succès à la mission dont son maître l'a chargée ; puis il ramène la la fidèle Rébecca pour épouse au fils d'Abraham [1]...

Frères bien-aimés, il y a à peine cinquante ans, on eût encore rencontré au sein de nos villes et jusque dans nos campagnes, cette race de serviteurs respectueux et dévoués pour leurs maîtres... Eliézer, après avoir servi Abraham, servait Isaac ; ainsi vous eussiez vu des filles pleines de dévouement, des serviteurs penétrés d'affection et de respect, rendre aux descendants de leurs premiers maîtres les mêmes services, avoir pour eux le même dévouement qu'ils avaient prodigués aux premiers... Et jusqu'au sein de nos villages, ce même respect, ce même attachement, se transmettait dans les familles d'ouvriers. « Mon père, disait-on, a travaillé pour son père ; moi, je travaille pour le fils ; jamais nous n'avons eu de difficultés... » Et ces relations douces, affectueuses, se propageaient ainsi de génération en génération ; la famille pauvre était dévouée à la famille riche, et, de son côté, celle-ci subvenait généreusement à tous les besoins de ses serviteurs dévoués...

[1] *Genèse*, ch. XXIV et XXV.

Que les temps sont changés ! Difficilement on trouverait des serviteurs, ayant un véritable dévouement pour leurs maîtres, les aimant, leur étant soumis ; on leur réi siste, on exécute à moitié leurs ordres, puis, s'ils fonune observation, on leur répond avec insolence... Ah ! dans ces temps d'insubordination où nous vivons, st ceux qui doivent servir sont à plaindre, je crois que bien souvent ceux qui doivent être servis, sont plus à plaindre encore !... Je ne vous représenterai pas ces domestiques, ces servantes, trompant odieusement la confiance de leurs maîtres, et devenus en quelque sorte autant d'ennemis domestiques et d'espions qu'on introduit dans sa maison... Une difficulé survient dans le ménage, vite ils vout la grossir et la raconter ; rien ne leur sera sacré ; ils se feront un jeu de divulguer les choses les plus importantes, les secrets les plus intimes, s'ils ont pu les surprendre... Misérables !... si du moins ils disaient la vérité !... Mais non, ces serviteurs indiscrets sont toujours des fourbes et des menteurs !... Un serviteur chrétien agit bien autrement ; il obéit, selon le conseil de l'Apôtre, à ceux qui sont ses maîtres, avec respect, dans la simplicité de son cœur, comme il obéirait à Jésus-Christ lui-même ; il les sert avec affection, quand même ils seraient d'une humeur difficile ; c'est Dieu qu'il voit en ses maîtres, et non les hommes, il sait que là-haut chacun recevra la récompense qu'il aura méritée...Il fait promptement, avec docilité, sans humeur et sans murmurer, ce qui lui est commandé. Son cœur s'élève plus haut ; la volonté de ses maîtres est pour lui la volonté de Dieu... Ainsi se sont sanctifiées, dans la condition la plus humble, une foule d'âmes simples et pieuses, qui ne seront connues que dans l'éternité...

Dieu pourtant a voulu en illustrer quelques-unes ; sa bonté a daigné donner aux serviteurs et aux servantes d'illustres patrons, dont ils peuvent suivre les traces, et qui seront à jamais cités comme des modèles de sainteté et de perfection.... Le voyageur qui parcourt l'Italie, s'il traverse une ville assez célèbre, qu'on appelle Lucques,

aperçoit dans chacune des églises plusieurs tableaux représentant la vie d'une douce petite sainte, que cette cité invoque comme sa patronne... C'est sainte Zite... Qu'était-ce donc que cette sainte? Son histoire est intéressante,je veux vous en dire quelques mots... D'abord, c'était une pauvre petite fille, née de parents dans l'indigence... A l'âge de douze ans, se voyant à charge à ses père et mère, elle les supplia de choisir une maison bien chrétienne et de l'y mettre en condition, afin que, par le salaire qu'elle gagnerait, elle pût les aider à élever ses petits frères et ses plus jeunes sœurs... Dieu, dit l'Ecriture [1], bénit la maison de Putiphar, lorsque Joseph y entra comme intendant... Les bénédictions du Seigneur entrèrent également avec la jeune fille, dans la noble maison qui avait agréé ses services... Chaque jour l'enfant, se levant matin, assistait à la sainte Messe, pour demander à Dieu la grâce de bien s'acquitter des devoirs de la journée... Le Seigneur voyant la piété naïve de cette enfant, s'éprit d'amour pour cette âme candide; elle égala, par sa sainteté et les prodiges qu'elle opéra, même pendant sa vie, les sainte Thérèse, les sainte Catherine de Sienne, et tant d'autres épouses bien-aimées du Sauveur Jésus...Quelle douceur,quelle humilité,quelle obéissance, quelle soumission à l'égard de ses maîtres!...

Un jour pourtant, dit-on, sa charité pour les pauvres lui fit oublier une prescription de son maître... La saison était rigoureuse, c'était une nuit de Noël... Zite, à peine couverte de quelques vêtements légers, car la chère sainte donnait presque tout ce qu'elle gagnait aux pauvres, Zite se rendait à l'office de minuit... Elle grelottait de froid; son maître s'en aperçut. — Tiens, lui dit-il, pauvre enfant, prends ce manteau pour te couvrir, et surtout ne le donne pas aux pauvres. — Or, à une des portes de l'église, qu'on appelle encore aujourd'hui la porte de l'Ange, se trouvait un pauvre poussant des cris plaintifs, et dont le froid faisait claquer

[1] *Genèse*, ch. xxxix, vers. 5.

les dents. — Qu'avez-vous donc, mon frère, lui demanda la sainte? — Le vieillard ne répondit rien, mais son regard et son geste convoitaient le manteau. — Tenez, le voilà, répondit Zite, couvrez-vous en pendant le temps des offices, je le reprendrai en sortant... Heureuse elle même de souffrir du froid pendant cette nuit de Noël, où Jésus commença à souffrir pour nous, elle contemplait l'enfant divin dans sa crèche ; sa dévotion, son amour la retinrent longtemps dans le lieu saint... Quand elle sortit, le pauvre avait disparu emportant le manteau... Le lendemain, son maître lui fit de vifs reproches ; la sainte s'humiliait et lui demandait pardon, quand tout à coup, un être mystérieux rapporta cet habit, en répandant sur les témoins de cette scène une clarté inaccoutumée... [1] Etait-ce un ange? Etait-ce Notre Seigneur lui-même, qui avait voulu éprouver la charité de cette humble fille? Je ne sais...

Je me suis étendu un peu longuement sur l'histoire de cette sainte ; j'aurais pu en dire bien davantage encore. J'ai voulu simplement vous montrer par là, que, comme le dit saint Paul, devant Dieu, l'âme du plus puissant roi du monde, comme celle de la plus humble servante, ont le même prix et la même valeur ; et que si nous obéissons avec docilité, avec soumission à ceux qui sont nos maîtres, comme nous obéirions à Jésus-Christ lui-même, outre le salaire que nous pouvons gagner dans le temps, il nous en réserve un plus précieux pour l'éternité...

Seconde partie. — Deux mots seulement sur la fidélité que les serviteurs doivent avoir envers leurs maîtres et maîtresses... Si j'avais à parler dans une paroisse de ville, j'aurais bien des observations à faire sur ce sujet ; je dirais à ces servantes, qui se font faire des remises ou donner des cadeaux par les fournisseurs de leurs maîtres : Prenez garde, vous n'êtes peut-être pas en règle

[1] Voir la vie de cette sainte dans Ribadéneira, 17 avril, et dans Rohrbacher, *Histoire ecclésiastique*, livre LXXII.

avec l'exacte probité ; ce qu'ou vous donne dans cette circonstance, est peut-être tout simplement un vol que l'on fait à vos maîtres... J'accompagnerais au marché, et dans d'autres circonstances encore,telles ou telles domestiques, puis j'écouterais le compte qu'elles rendent à leurs maîtresses, et, soyez-en sûrs, pour plusieurs, ce compte ne serait pas exact... La confiance qu'on leur donne, elles ne la méritent pas ; ce sont des domestiques infidèles... Débattez, leur dirais-je, avec vos maîtres, vos maîtresses, le gage que vous voulez gagner ; mais gardez-vous de ces petits larcins, qui vous conduiront rapidement sur la pente du vice...

Je pourrais dire également à d'autres domestiques : « Il est des maîtres que vous ne devez jamais servir, des maisons dans lesquelles vous ne devez jamais entrer... Si le pain qu'on mange chez les étrangers est toujours dur, sachez-le bien, il devient plus dur et plus amer, quand on l'achète au prix du déshonneur. » — Un trait encore tiré de la vie de cette servante, dont je vous parlais tout à l'heure...— Elle trouva des dangers dans la maison de son maître ; un des serviteurs, cédant aux inspirations du diable, essaya de la corrompre ; il voulut même user de violence, sainte Zite résista courageusement. Elle allait même abandonner la maison de ses maîtres pieux, quand ce serviteur libertin fut honteusement chassé... On peut être pauvre, mes frères ; mais l'honneur c'est le premier des biens!... Comme tous les vices se tiennent, ne soyez pas surpris de m'entendre vous parler de la bonne conduite, en traitant de la fidélité que les serviteurs et les servantes doivent à leurs maîtres.

Je n'aime pas ces domestiques qui sacrifient volontiers leur Dimanche, qui ne se réservent pas la liberté d'assister aux offices et de sanctifier le jour du Seigneur...Infidèles aux promesses qu'ils ont faites à Dieu, le jour de leur baptême, ils seront également peu fidèles à leurs maîtres!...C'est facile à comprendre ; celui qui n'est pas fidèle à son Dieu manque aussi de fidélité envers ses maîtres de la terre...

Un jour, un païen de bon sens, qui, dit-on, mourut chrétien, Constance Chlore, le père du grand Constantin, voulant éprouver la fidélité des officiers qui servaient à sa cour, s'avisa de cet expédient [1]. Comme la plupart étaient Chrétiens : « Je ne puis, leur dit-il, garder à mon service des hommes qui n'adorent pas mes dieux ; je vous propose donc de renoncer au Christ, si vous voulez rester à mon service... » Quelques-uns, préférant leur place, les honneurs dont ils jouissaient, au joug du Sauveur Jésus, apostasièrent. Mais voici quelle fut la réponse du plus grand nombre de ces Chrétiens : « Le Christ est notre Dieu : par notre baptême, nous sommes devenus ses disciples, nous lui avons juré fidélité. Prince, nous lui appartenons, avant de vous appartenir, il est notre premier maître ; décidez de nous ce que vous voudrez, mais nous lui resterons à tout jamais fidèles. » Ce prince avait le cœur noble, l'intelligence élevée ; il garda près de lui ceux qui voulaient demeurer fidèles à leur Dieu, et bannit de sa cour ceux qui avaient apostasié ; il se disait et avec raison : « L'homme qui est fidèle à son Dieu sera fidèle à son prince. »

Et moi, je vous dis aussi : Serviteurs, servantes, ouvriers, qui que vous soyez, si vous êtes fidèles à servir Dieu, je répondrai de vous en face de vos maîtres ; vous aurez le dévouement vous aurez la probité, vous aurez toutes les conditions voulues pour faire un bon et fidèle serviteur.

PÉRORAISON. — Frères bien-aimés, résumons en peu de mots les devoirs des serviteurs envers leurs maîtres et leurs maîtresses, et terminons par un trait qui montre l'importance, la dignité de leur âme, et combien devant Dieu, ils sont ainsi que je le disais, les égaux des rois et des puissants.

Je dis donc que les serviteurs doivent respecter leurs maîtres, leur obéir avec docilité en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu ; je dis de plus, qu'ils doivent

[1] Rohrbacher, *Histoire ecclésiastique*, Livre XXX.

employer religieusement leur temps, et conserver les biens de ces mêmes maîtres avec fidélité... Inutile d'ajouter qu'ayant la confiance de la maison, ils ne doivent faire, contre ceux qui les emploient, ni médisances, ni calomnies...

Voici maintenant ce trait par lequel je termine. Un serviteur, un esclave, appelé Onésisme, après avoir volé son maître, s'était enfui à Rome... Saint Paul, alors chargé de chaînes pour Jésus-Christ, ayant converti cet esclave, écrivit à Philémon, son maître, une lettre touchante pour demander sa grâce. — Il est baptisé, disait-il, il est votre frère ; je vous supplie donc de pardonner à ce cher Onésime, que j'ai engendré à Jésus-Christ, étant au sein de la prison. Recevez-le comme moi-même ; ce n'est plus un serviteur, c'est un disciple de Jésus que je vous envoie ; s'il vous a causé quelque dommage, je le prends sur moi,je me charge de le réparer.—Philémon était digne d'entendre un pareil langage ; il accorda non-seulement le pardon, mais la liberté à son serviteur, qui, plus tard, est devenu saint Onésime, évêque d'Ephèse... Vous le voyez, frères bien-aimés, devant Dieu, il n'y a ni maîtres, ni serviteurs, mais simplement des âmes, rachetées par le sang de Jésus et destinées à jouir, dans une sainte communauté, de ces délices du Paradis qui nous sont promises à tous... Puissent les maîtres et les serviteurs,les plus petits comme les plus grands d'entre nous, remplir assez chrétiennement leurs devoirs pour avoir le bonheur de les obtenir un jour !... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Trente-cinquième instruction

—

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Sixième instruction.

—

Devoirs des maîtres envers leurs serviteurs : Les maîtres doivent traiter leurs domestiques avec douceur ; les soigner dans leurs maladies ; avoir à cœur leurs intérêts [1].

Texte. — *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut longo vivas tempore.* Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement. (*Deut.*, v, 16.)

Exorde. — Dans notre dernière instruction, mes frères, nous parlions des devoirs des serviteurs et des servantes envers leurs maîtres et maîtresses. J'aurais pu vous citer à ce sujet plus d'un exemple touchant ; le temps ne me l'a pas permis... Oui, mes frères, chez ceux qui sont nos inférieurs, chez ces ouvriers qu'on emploie, chez ces pauvres enfants élevés dans les orphelinats et dans les hospices, sachez-le bien, souvent il y a de nobles cœurs et des âmes vraiment généreuses...

Un jour, un tyran, sorte de monstre couronné, il s'appelait Genséric, je crois ;... Ce tyran donc détestait la

[1] Voyez dans le premier volume de ce *Cours* l'Homélie sur l'Evangile du troisième Dimanche après l'Epiphanie ; ce même sujet y est traité d'une manière différente.

religion chrétienne, et, n'ayant pu ni par ses promesses, ni par ses menaces amener à l'apostasie un noble gentilhomme de la ville de Carthage, appelé Eudémond, il l'avait condamné à être vendu comme esclave, lui et toute sa famille... Marie, sa fille, fut achetée par des Syriens, ainsi que la domestique qui la servait... Toutes deux furent emmenées sur le même vaisseau et destinées à servir le même maître... Cependant la suivante continuait à avoir pour sa jeune maîtresse les mêmes soins, les mêmes attentions ; elle la consolait dans son malheur ; elle l'aidait dans son travail. En un mot, elle faisait tout son possible pour adoucir son triste sort... Les nouveaux maîtres s'aperçurent de cette conduite. — Pourquoi, dirent-ils à la suivante, témoigner tant de respect à votre compagne? Pourquoi ces égards et ces soins empressés ? — Et, les larmes aux yeux, cette fille dévouée répondait : — C'est ma maîtresse, c'est une noble dame, que le malheur des temps a rendue esclave ; Dieu soit béni de n'avoir pas permis que j'en fusse séparée ! Elle était si bonne pour moi au temps de sa fortune, que je veux l'aimer, la servir, la respecter encore, maintenant que le malheur l'a visitée. — Ce dévouement héroïque émut les maîtres qui avaient acheté ces deux esclaves ; on s'intéressa au sort de Marie, et, grâce au dévouement de sa suivante, elle put retrouver son père, qui occupait une haute dignité à la cour de l'empereur Valentinien [1]...

Ainsi cette noble fille rentra dans sa condition première. Ils seraient nombreux, mes frères, comme je le disais les exemples d'un pareil dévouement ! Mais ne l'oublions pas, si nous voulons que nos serviteurs nous aiment, aient pour nous du dévouement et du respect, sachons remplir à leur égard les *devoirs* que la religion nous impose...

Proposition. — Je dis : *devoirs*, mes frères, et je le dis avec intention... L'ouvrier qui travaille pour vous, le serviteur ou la domestique qui vous servent, sont vos

[1] Voyez Salvien *de Percutione Vandalica.*

frères devant Dieu ; s'ils ont des devoirs à remplir envers vous, ils ont des droits, et ces droits deviennent nos devoirs, à nous qui réclamons leurs travail et leur temps... C'est de ces devoirs des maîtres et maîtresses envers leurs inférieurs, que je me propose de vous parler dans cette instruction..:

Division. — Je dis donc que les maîtres doivent : *premièrement*, traiter leurs domestiques avec douceur ; *secondement*, les soigner dans leurs maladies ; *troisièmement*, avoir à cœur leurs intérêts.

Première partie. — Frères bien-aimés, rien de commun comme ces plaintes, dont cent fois nos oreilles ont été rebattues...On ne trouve plus de serviteurs fidèles, d'ouvriers consciencieux ; il est presqu'impossible de trouver qui fera votre ouvrage ; il faudrait qu'un domestique fut le maître, qu'une servante fût la maîtresse !...Peut-être y a-t-il du vrai dans ces plaintes... Mais, ce que je puis assurer, c'est que beaucoup de maîtres et de maîtresses pourraient dire : C'est ma faute, c'est ma très-grande faute !... On n'aime pas ses domestiques, on les traite durement, sans égards et sans affection ; ce sont,en quelque sorte, des machines à faire du travail, qu'on paye à raison de tant l'année... On oublie qu'il y a là un cœur qui demande à être encouragé, une âme, rachetée par le sang du Sauveur, qui a besoin, pour ne pas se flétrir et se perdre, de la rosée vivifiante de la prière, des sucs bienfaisants de la sainte Eucharistie... On ne fait rien pour relever cette âme... Puis on est tout surpris, au bout d'un certain temps, de n'y rencontrer ni dévouement, ni fidélité... Si j'avais à parler devant un auditoire de ville, je dirais à ces maîtres, à ces maîtresses qui m'écouteraient : Voulez-vous être servis avec exactitude, avec un joyeux dévouement ?... Ayez vous-mêmes de l'affection pour ceux qui vous servent ; et, sans vous rendre trop familiers avec eux, qu'ils s'aperçoivent du moins, et qu'ils sachent que vous leur portez l'intérêt le plus tendre... Saint Louis, le plus doux, le plus saint, le meilleur de nos rois, avait des serviteurs qui se seraient

dévoués pour lui jusqu'à la mort. Mais lui-même les affectionnait, et, sans jamais descendre jusqu'à eux, la dignité avec laquelle il les traitait semblait les élever juqu'à lui...[1]

Eh ! de quoi donc peuvent se plaindre ces maîtres et ces maîtresses, qui ne parlent jamais que d'un ton colère, qui, sans cesse, font des reproches, ou disent des injures à leurs pauvres domestiques ?... Rien n'est jamais bien fait ; pas une parole d'encouragement, de satisfaction... Malheureux ! je voudrais bien vous y voir, et que, pendant une semaine seulement, vous ayez la condition de ceux qui travaillent sous vos ordres !... Vous sentiriez alors combien est dur et amer ce pain d'autrui, qu'on ne gagne qu'en sacrifiant sa liberté !... Un père, une mère !.. Il en coûte déjà pour leur obéir, et parfois leurs reproches pèsent à la pauvre nature humaine !... Mais un maître, une maîtresse, qui ne nous sont rien, qui ne sont nos supérieurs que par leur fortune ! Oh ! combien ces paroles grossières qu'ils nous adressent, et ces reproches souvent immérités, sont plus difficiles à supporter de leur part, qu'ils ne le seraient de celle de nos parents !...

Oui, je le répète, le premier devoir des maîtres, c'est d'aimer leurs domestiques et de les traiter avec douceur... Ils ne les aiment pas, ceux qui leur imposent des travaux excessifs... Il est, vous le savez, de ces hommes durs et avares ; pauvre journalier qu'ils emploient, vainement la sueur ruisselle de ton front, vainement tu te livres au travail avec une énergie qui dépasse tes forces ; ton maître ne sera pas encore content...Lui,qui se sera reposé la moitié du jour,peut-être, viendra, sur le soir, travailler à tes côtés, comme pour te donner une leçon, et t'obliger encore à faire plus d'efforts !... Oh ! j'ai vu, et d'autres ont vu, de ces paysans riches et avares, se retirer à l'écart pour prendre un repas confortable, et ne donner à leurs ouvriers qu'une maigre nourriture ; puis se

[1] Voyez sa vie et les dernières recommandations qu'il faisait à son fils.

mettre à leurs côtés, afin de les stimuler plus vivement au travail... Cruel ! tu oublies donc que ce pauvre père de famille qui fauche, ou qui manie le fléau à tes côtés, a travaillé hier, doit travailler demain et toujours pour élever sa pauvre famille !... Pour toi c'est l'affaire d'une journée, de quelques heures peut-être... Demain tu te reposeras ; mais lui, non !... Oh ! qu'il y a des riches avares, cruels et sans entrailles !... Puis ils viendront se plaindre qu'on ne trouve plus de serviteurs ni de servantes !... Non vous n'en trouverez pas ;... parce que vous ne les aimez pas, parce que vous ne savez pas les traiter avec dignité, avec respect, avec douceur, comme des frères moins favorisés que vous des dons de la fortune...

Seconde partie. — Non-seulement les maîtres doivent aimer leurs domestiques et les traiter avec douceur ; mais c'est un devoir pour eux de les soigner dans leurs maladies... Mon Dieu, frères bien-aimés, toutes les fois que je pense à cette avarice repoussante et grossière, qui tend à pénétrer dans nos campagnes, qu'on rencontre, sinon dans cette paroisse, du moins dans beaucoup d'autres qui l'avoisinent ; je me mets à la place des serviteurs, des pauvres ouvriers chargés de satisfaire de tels maîtres,... et, je vous l'avouerai, mon cœur bondit, ma dignité d'homme se révolte !... Quoi ! ces fermiers se plaignent !... Quoi ! ce riche cultivateur fait des lamentations !... Mais de quoi donc, s'il vous plaît, avez-vous à vous plaindre ? — J'avais deux enfants de l'hospice : voici qu'ils sont tombés malades. — Sans doute, vous les avez gardés ; vous appelez le médecin, vous les faites soigner comme vos propres enfants ; cela vous cause quelque dépense, mais soyez tranquille, lorsqu'ils seront guéris, ces pauvres orphelins vous témoigneront leur reconnaissance. — Non pas, je les ai renvoyés à l'hôpital ; on les soignera comme on l'entendra ; mais en attendant, l'ouvrage ne se fait plus ; pas moyen de trouver quelqu'un pour les remplacer. — Tiens ! vous mettez vos domestiques malades à l'hôpital ! Vous refusez de les soigner vous-même, et vous êtes surpris de ne trouver personne qui

veuille vous servir ?... Vraiment votre étonnement m'étonne et me surprend moi-même !... Pauvre avare, laissez-moi donc vous dire un mot, que je répète souvent : C'est encore la justice de Dieu qui passe !... Non, personne ne voudra vous servir, et on fera bien !... Vous, qui, pour la moindre indisposition, renvoyez à l'hospice ces pauvres orphelins qu'on vous a confiés ; vous êtes... Je me tais, je n'ose dire ma pensée !...

Mais je vois l'un de ces propriétaires riches et avares se dresser devant moi ; il a quelque chose à me dire ; ses raisons sont sans doute meilleures ; écoutons-le. — Il est vrai, dit-il, ce serviteur m'était bien dévoué ; depuis plusieurs années, il travaillait chez moi ; mais sa maladie pouvait être contagieuse, et si, par malheur, elle venait à saisir cette petite fille unique que j'aime tant !... Puis, au milieu des travaux, comment voulez-vous qu'on puisse donner des soins à ce serviteur !...Ce serait une dépense ; il a quelques économies : à l'hôpital, il sera mieux soigné. — Frères bien-aimés, en reproduisant ce langage, que moi ou d'autres avons entendu, en me rappelant certains faits, dont nous avons été les témoins, mon cœur frémit, mon sang bouillonne, et je me dis : O avares, au cœur dur, puissiez-vous tous un jour, si vous êtes infirmes, subir le sort que vous faites aux pauvres ouvriers, qui sont condamnés à vous servir !... Et pourtant j'ai vu, vous avez vu, et d'autres encore en ont été les témoins, de ces pauvres serviteurs jetés à l'hôpital, reniés par une famille qu'ils aimaient, revenir au sein de cette même famille après leur guérison y apporter le même dévouement,la même abnégation !... Et je me suis dit que, s'il y avait des maîtres durs et sans entrailles, il se rencontrait parfois des serviteurs qui valaient mieux que leurs maîtres...Entendez-vous bien ?...

Frères bien-aimés, à côté de ce tableau sombre et trop vrai, citons quelque exemples plus consolants et plus doux... Voyez-vous une heure du matin, cette lumière qui brille dans une mansarde ; pénétrons ensemble dans l'humble demeure qu'elle éclaire... Cette femme que vous

apercevez, remplissant les fonctions de garde-malade, soignant avec affection la pauvre infirme étendue sur ce lit de douleur, ce sera, si vous le voulez, sainte Jeanne de Valois, reine de France, ou sainte Elisabeth, duchesse de Hongrie [1]... Nobles âmes des saints et des saintes, je pourrais vous citer toutes, car toutes vous avez eu pour vos serviteurs le dévouement le plus héroïque et le plus généreux... Vous avez vu en eux des frères ; vous avez eu raison, et ils sont encore vos serviteurs là haut, dans la bienheureuse éternité... Mais revenons à notre histoire... Voyez-vous sainte Elisabeth, pansant elle-même de ses mains royales les plaies de la dernière de ses servantes, préparant les potions, réglant, selon les ordonnances du médecin, l'emploi des médicaments... Chère petite sainte, les heures que vous passez ainsi, votre ange gardien les compte, et ce ne sera pas celles qui seront les moins méritoires de votre vie !...

Mon Dieu, frères bien-aimés, faut-il toujours le répéter, nos domestiques, nos ouvriers sont nos frères ; soulageons-les dans leurs besoins ; nous serions heureux si l'on nous prodiguait, dans nos maladies, les soins les plus tendres et les plus dévoués ; agissons-en de même à leur égard, ils en seront reconnaissants, et Dieu lui-même, un jour, nous en tiendra compte... N'a-t-il pas dit : Ce que vous faites au plus petit de vos frères, c'est à moi-même que vous le faites [2] ?...

Troisième partie. — Il me semble, Chrétiens, que notre divin Sauveur lui-même a voulu nous montrer combien cette affection que nous témoignons à nos inférieurs, lui était agréable... Voici, en effet, ce que nous lisons dans l'Evangile : Un jour, un centenier vint trouver l'adorable Jésus ; son serviteur était malade ; il suppliait avec instance le divin guérisseur de lui rendre la santé. — C'est bien, lui dit Jésus j'approuve votre dévouement ; votre charité me plaît, j'irai, je guérirai votre serviteur.

[1] Voir leurs vies et particulièrement celle de sainte Elisabeth.
[2] S. Matthieu, ch. XXV, v. 40.

Seigneur, vous êtes tout puissant, lui répondit cet homme, je ne mérite pas que vous veniez dans ma maison ; dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. — A la bonne heure ! voilà un maître digne de ce nom, celui-là méritait d'avoir des serviteurs fidèles et dévoués !... Jésus admira sa foi,et lui accorda la grâce qu'il demandait[1].

Est-il jamais arrivé, dites-moi, Chrétiens, arrive-t-il quelquefois aux maîtres et aux maîtresses de prier Dieu pour leurs serviteurs et leurs servantes ?... Ils ont peut-être quelque souci de la santé de leurs corps, mais s'occupent-ils beaucoup de la santé de leurs âmes?... Oh ! ne parlons pas de ces pauvres filles, jetées par des parents imprudents, comme une pâture à la convoitise de certains maîtres débauchés... Les exemples sont trop fréquents, et je craindrais, en insistant sur ce point, de paraître désigner les personnes. Que cette simple allusion suffise ?... La misère, la honte et l'infamie ont toujours été les conséquences d'une pareille conduite... Que les pères et mères s'en souviennent, et que les filles ne l'oublient pas...

Mais où vais-je m'égarer ?... Je veux vous parler d'un troisième devoir des maîtres et maîtresses : il consiste à payer aux serviteurs, comme aux ouvriers qu'on emploie, le salaire dont on est convenu... Quelques mots seulement sur ce sujet délicat...Je n'aime pas, mes frères, ces maîtres, comme on en rencontre parfois dans nos campagnes, qui spéculent sur la misère des parents, pour les faire travailler, eux ou leurs enfants, avec un salaire extraordinairement réduit...C'est de l'injustice ; c'est une avarice criminelle et coupable ; la loi humaine elle-même la punirait !... Dis-moi donc, qui que tu sois ; je parle ici au nom de Dieu et de la justice, et j'ai le droit de t'interroger ; si tu veux mourir un jour en chrétien, il faudra bien que tu répondes, franchement et sans dissimulation, aux questions que je vais te faire... Ce pauvre ménage te

[1] Saint Matthieu ch. VIII, et saint Luc, ch. VII.

doit quelques centaines de francs, peut-être ; dis-nous donc à quel intérêt tu as prêté ton argent ?... Hier, c'était la femme qui travaillait pour toi, aujourd'hui c'est l'homme, demain ce sera les enfants... Dis-nous sur quelle base tu règleras ton compte à la fin de l'année ?... Frères bien-aimés, j'en ai vu de ces comptes ; les larmes me venaient aux yeux en les lisant ; je pleurais sur les pauvres, je plaignais les riches,...car je voyais pour eux l'obligation d'une restitution, qu'ils ne font jamais, même à l'heure de la mort... C'est une finesse, c'est une ruse employée par quelques avares ; ils prêtent une faible somme à certaines familles pauvres, et ils profitent de ce prétendu service qu'ils ont rendu, pour faire exécuter à vil prix leurs travaux... Pauvre moissonneur, lève-toi avant le soleil de juillet, demeure encore dans les champs lorsqu'il sera couché, ton salaire sera bien petit, ta journée, si pénible qu'elle soit, te rapportera peu !... Oh ! tristes avares, véritables sangsues des pauvres ouvriers, je ne suis pas surpris que, dans l'Écriture sainte l'Esprit-Saint vous ait si souvent maudits [1] !...

Frères bien-aimés, il faut, pour bien remplir leurs devoirs, que les maîtres et maîtresses payent généreusement, largement, à leurs serviteurs, comme aux ouvriers qu'ils emploient, le salaire qui leur est dû... On devrait même, selon moi, y ajouter quelque chose ; ce serait pour eux un encouragement... J'ai vu, dans les villes, des messieurs et des dames donner au bureau de bienfaisance des vêtements et des hardes, qui, selon moi, auraient été donnés avec plus de justice à la famille d'une jeune fille qui les servait avec dévouement... La charité de ces maîtres eût été peut-être moins vantée par les hommes ; mais croyez bien que Dieu l'aurait davantage remarquée...

Péroraison. — Mais finissons, car ce sujet serait inépuisable ; résumons donc en peu de mots ce que nous

[1] *Væ qui congregat malam avaritiam domui.* Amos, ch. IX, vers. 1, — *Avaro autem nihil scelestius,* Eccli., ch. X, vers. 9, etc., etc.

avons dit. Vous tous que Dieu a placés dans une position, qui vous oblige à employer des ouvriers, des serviteurs ou des servantes, tenez essentiellement à ce que ceux qui doivent entrer à votre service soient de bons et fervents Chrétiens... Il y a là une garantie, que vous ne trouverez nulle part ailleurs... Souvenez-vous que, tout en étant vos inférieurs selon le monde, vos domestiques sont vos éganx devant Dieu, peut-être vos supérieurs... Aimez-les, traitez-les avec douceur, avec dignité, avec respect ; soulagez-les dans leurs infirmités... Quoi ! vous appellerez un homme de l'art, pour soigner votre cheval malade, et vous n'appellerez pas un médecin pour guérir ce serviteur dévoué, cette servante tombée malade en travaillant pour vous !... Allons donc ! vous seriez des maîtres sans cœur, des misérables, des avares ; je ne sais presque quel nom il faudrait vous donner !... Payez-leur exactement leurs gages ; j'aimerais bien que les centimes fussent de leur côté... C'est si juste, et ceux que Dieu a condamnés à servir sont parfois bien à plaindre !... Rendons-leur la vie douce ; oh ! surtout, je vous en conjure, ne spéculez jamais sur la misère de votre serviteur, ou de l'ouvrier qui travaille pour vous !... Cela vous porterait malheur !... Frères bien-aimés, soyons bons, doux, miséricordieux envers tous, afin qu'un jour Dieu soit bon, doux et miséricordieux à notre égard... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Trente-sixième instruction.

—

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Septième instruction.

—

Devoirs des paroissiens envers leurs curés ; ils doivent les aimer ; écouter leurs avis ; les respecter...

Texte. — *Honora patrem tuum et matrem tuam, ut longo vivas tempore.* Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement. (*Deut.*, v, 16.)

Exorde. — Nous avons dit, mes frères, que le quatrième commandement renfermait aussi nos devoirs envers nos supérieurs spirituels... Comme Chrétiens, nous avons une famille ; c'est la famille de notre âme : elle est nombreuse, elle est immense, elle renferme tous les membres de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine... Cette société, divinement organisée, a des chefs et des supérieurs auxquels nous devons nous soumettre...Pontife suprême de la sainte Eglise du Christ, ô bien-aimé Pie IX, oui, nous devons avoir pour vous les sentiments les plus tendres et les plus dévoués. Pilote choisi par Dieu même, c'est vous qui, depuis de longues années, conduisez ce vaisseau dans lequel nous sommes entrés par notre Baptême... Nous le savons, si furieux que soient les vents, si violents que soient les orages, vous êtes à la hauteur des périls, votre vieillesse coura-

geuse et énergique sait les dominer!... O père de nos âmes, oui, nous vous aimons, oui, nous avons pour vous la vénération la plus filiale et la plus profonde!...

Mais nous avons aussi, dans l'Evêque qui gouverne ce diocèse, un père spirituel ; il a droit à notre amour, à notre soumission, à notre obéissance... Il possède la plénitude du sacerdoce ; nous, vos curés et vos pasteurs, nous lui sommes soumis et dévoués ; nous le vénérons comme le représentant de Dieu, nous le chérissons comme un père ; c'est de lui que nous tenons notre mission parmi vous... Ses moindres désirs sont des ordres pour nos cœurs, et nous les recevons toujours avec la déférence la plus profonde... Ce chef du diocèse, il est aussi votre Père ; vous devez avoir pour lui des sentiments respectueux, et lorsqu'il vient, dans nos villages, donner la Confirmation à vos fils ou à vos filles, et bénir vos petits enfants, accourez sur son passage, accueillez-le avec vénération, car des grâces particulières sont toujours attachées à cette visite... Le Souverain-Pontife, l'Evêque, voilà, mes frères, des supérieurs que tous, fidèles comme pasteurs, nous devons aimer et vénérer... Les impies peuvent les outrager dans leurs discours ou dans leurs journaux ; mais nous, chrétiens, faisons-leur un rempart de notre amour ; leur honneur doit nous être cher, et nous ne devons jamais prendre part aux attaques, aux calomnies des mécréants et des libertins...

Proposition. — Mais c'est un sujet plus délicat, et presque personel, que je me propose de traiter, ce matin... Je vais dire quels sont les principaux devoirs des paroissiens envers leur Curé... Laissons ma personne de côté ; supposez que je sois étranger au milieu de vous, et que je vous parle comme un missionnaire venu des extrémités de la France, et qui devrait demain vous faire ses adieux... C'est bien entendu, vous ne penserez pas à moi, vous verrez simplement les relations des paroissiens avec leur Curé, quel qu'il soit...

Division. — Je dis donc que : *Premièrement*, les paroissiens doivent aimer leur pasteur ; *secondement*, obéir

à ses avertissements ; *troisièmement*, le respecter comme tenant parmi eux la place de Dieu.

Première partie. — Frères bien-aimés, savez-vous bien ce que c'est qu'un prêtre?... Voyez-vous ce jeune homme, à la fleur de l'âge, ayant fait des études longues et parfois brillantes... Il a de la vertu, il a de l'énergie, du talent et l'amour du travail. Les longues épreuves, qu'il a subies dans les études si sérieuses du séminaire, le prouvent d'abondance... Je l'arrête, et je l'interroge. — Qu'allez-vous faire, jeune homme ?...Vous pouvez, avec quelques efforts, creuser votre sillon dans le monde ; serez-vous commerçant, caissier dans une banque, notaire, médecin ou avocat?... En effet, frères bien-aimés, nous comptous des condisciples dans chacune de ces professions... Et le jeune homme répond : — Non, Dieu m'appelle à une vie de dévouement, je serai prêtre, prêtre du Seigneur Jésus. — Jusques à trois fois, il se couche dans le sanctuaire ; on prononce sur lui lentement ces longues litanies qui ressemblent à des prières qu'on dit pour les morts ; Dieu le prend, il le consacre, il le fait sa chose, son homme ; puis c'est fini ! Jeune homme, tu es prêtre, prêtre pour l'éternité ; oh ! sois bien fidèle aux immenses devoirs que cette charge t'impose !

Et, comme suite de cet engagement, frères bien-aimés, nous abandonnons notre famille, nos pères et nos mères, et nous venons au milieu de vous, vous consacrer nos jours et nos nuits, l'intelligence et les talents que Dieu nous a donnés... Dieu, en nous faisant prêtres, je vous le jure en vérité, crée en nous un cœur formé à l'image du sien !... Il aime ses créatures, il les comble de bienfaits ; pauvres, riches, faibles et petits, vous avez comme les grands de ce monde, une place dans le cœur de celui qui non-seulement vous a créés, mais qui vous a rachetés au prix de son sang... Oh ! comme le cœur du vrai prêtre est bien semblable au cœur de Jésus, son adorable modèle !... Votre Curé, quel qu'il soit, soyez-en sûrs, mes frères, (j'ai dit qu'il ne fallait pas penser à

moi,) un Curé?... mais il aime vos petits enfants, mais il vous aime tous ; vous êtes sa famille, et vous le savez bien... Quand vous allez frapper à sa porte, c'est chez vous, c'est chez un père ; avez-vous jamais été mal accueillis?... Ah ! vos douleurs sont nos douleurs, vos joies sont nos joies... Nous voudrions non-seulement sauver vos âmes, mais, autant qu'il est en nous, soulager même vos corps. Si j'avais le pouvoir de rendre vos champs plus fertiles, de faire tomber sur chaque goutte de vos sueurs une bénédiction spéciale, vous savez bien que je le ferais, que nous le ferions tous ; j'en atteste votre expérience, à vous qui parfois avez eu besoin d'expérimenter l'affection de vos pasteurs...

Seconde partie. — Cependant, frères bien-aimés, si nous sommes heureux de posséder l'affection de nos paroissiens, il nous est plus doux encore de les voir répondre à nos soins, et suivre les instructions que nous leur donnons pour la sanctification de leurs âmes... Qui sommes-nous, quelle est notre mission, notre rôle au milieu de vous?...Nous sommes les représentants du bon Dieu, ses ambassadeurs... Nous sommes chargés de vous dire sa volonté, de vous rappeler ses commandements... « Le cœur en haut, frères bien-aimés ; le cœur en haut, âmes rachetées par le sang de Jésus ! Cette terre que vous cultivez avec tant de peines, non, ce n'est pas votre patrie ; cet argent, cet or, ces pauvres biens de ce monde, auxquels vous vous attachez avec tant d'âpreté, ne sont pas dignes de vous... Dieu vous a créés pour une fin plus noble, pour des biens d'un ordre supérieur. La terre qui vous est promise, c'est le Paradis ; les joies que vous devez goûter, elles seront éternelles, Enfants de Dieu, membres de la sainte Eglise, frères de Jésus mort pour vous sur le Calvaire, oui, oui, le cœur en haut !... Comme l'abeille qui ne repose sur les fleurs que pour en tirer le suc dont elle forme son miel, ainsi n'usez des choses d'ici-bas, que pour vous ménager une place plus belle là-haut... »

Voilà ce que nous vous disons de la part de Dieu ;

voilà la mission que nous avons à remplir parmi vous... Ce sont vos âmes que nous venons sauver, vous devez obéir à nos instructions et à nos conseils... J'ai lu, je ne sais où[1], un trait qui pourrait ici me servir de comparaison. Un général, appelé Thémistocle, je crois, avait, dans une guerre, donné un conseil qui devait sauver l'armée des Grecs et la rendre victorieuse. Eurybiade, son adversaire, refusait de suivre ce conseil, et levait son bâton pour frapper... Se redressant avec dignité, Thémistocle lui dit : — Frappe si tu veux, mais écoute ! — Frères bien-aimés, oui, nous tenons à votre amour et à votre affection, mais le salut de vos âmes nous est encore plus cher, et volontiers, nous vous dirions : « Haïssez-nous, si telle est la propension de vos âmes, mais du moins écoutez les enseignements que nous vous donnons de la part de Dieu, et tâchez de les mettre en pratique !... »

Quand je dis, frères bien-aimés, que vous devez obéissance à vos pasteurs, sachez-le bien, je ne parle point de vos intérêts temporels ; ces intérêts vous regardent, vous en êtes les maîtres. Notre mission est plus noble, plus sainte, plus élevée, plus divine... Nous ne nous permettrons pas de vous donner un ordre, ou même un conseil, lorsqu'il s'agit de marchander un sillon, ou d'acheter un cheval !... Même dans vos maladies, lorsque vous nous consultez, libre à vous de suivre ou de rejeter nos avis ; nous ne sommes pas médecins, Dieu ne nous a pas chargés de vos corps, et c'est par pure Charité que nous vous donnons parfois quelques conseils... Ces conseils, je le répète, vous pouvez les laisser de côté ; mais, quand il s'agit de votre âme, de vos intérêts éternels, ah ! c'est autre chose !... C'est au nom de Dieu que nous parlons, et, pour vous comme pour nous, son autorité doit être sacrée... Quand je dis à vos enfants, soyez soumis et respectueux à l'égard de vos pères et mères, vous applaudissez des deux mains, vous dites : « C'est vrai ; il

[1] Rollin, *Histoire ancienne*.

en doit être ainsi. » Eh bien, quand, au nom du même Seigneur, dont nous sommes les représentants parmi vous, nous vous disons : « Honorez Dieu, sanctifiez le Dimanche, soyez probes et honnêtes ; observez tous les commandements que vous a donnés ce Père que vous avez au ciel, et ceux de votre Mère, la sainte Eglise catholique... » vous devriez dire aussi : « C'est juste, c'est vrai. » Ce serait à Dieu lui-même que vous obéiriez, et, soyez-en sûrs, une douce joie remplirait alors le cœur de vos pasteurs... Oh ! non, j'en jure sur mon âme, ce n'est pas pour nous que nous désirons être aimés, ce n'est pas à nous, c'est à Dieu que nous désirons qu'on obéisse...

Troisième partie. — J'ai dit, frères bien-aimés qu'un troisième devoir que nous avons à remplir envers nos pasteurs, c'était de les respecter. Il m'en coûte de traiter ce sujet, je n'aime pas à parler de ma pauvre personne... Supposez donc, ainsi que je le disais en commençant, que c'est un missionnaire étranger,qui vous rappelle vos devoirs envers vos pasteurs et vos curés... Comme bien souvent, dans nos paroisses de campagne et même au sein des villes,leur dévouement est méconnu et même parfois leurs mœurs calomniées!... On dira de l'un : il est avare ; de celui-ci : il se mêle des affaires de la commune... Que sais-je? je ne puis ni ne veux énumérer tous les reproches qu'on nous adresse... Satan est là, il veut empêcher le peu de bien que nous pouvons faire, il se plaît à pousser les hérétiques, les incrédules et les impies à nous calomnier...

Tenez, frères bien-aimés, une réflexion que je livre à votre foi, à votre intelligence, à votre bon sens... S'il y a dans une paroisse un impie, un homme sans principes et sans mœurs, une femme légère, décriée, presque toujours vous les trouverez, calomniant leur Curé et se posant comme ses adversaires... N'est-ce pas vrai?... Pauvre prêtre, tu serais bien à plaindre, si tu avais de telles gens pour amis... Laissons, frères bien-aimés, laissons ces mécréants insulter et calomnier nos prêtres... Quant

à nous, qui avons la Foi, n'oublions jamais qu'ils sont pour nous les représentants du bon Dieu, et ayons pour eux un respect profond... Mon Dieu, ils peuvent avoir leurs défauts? Et qui donc en est exempt sur cette pauvre terre!... Mais soyez-en sûrs, vos Curés vous aiment, ce sont les meilleurs et les plus dévoués de vos amis... Ah! si vous saviez comme leur mission est une mission de dévouement!... Si vous pouviez les suivre à chaque heure de la journée, lire dans leur cœur, les accompagner quand ils disent la sainte Messe, entendre comment ils recommandent à Dieu vos âmes, qui leur sont confiées, les suivre quand ils confessent vos petits enfants, visitent vos vieux parents malades!...

Après tout, mes frères, les calomnies comme les persécutions tourmentent peu le prêtre!... Il représente parmi vous le Sauveur Jésus ; il se souvient de certaines paroles prononcées comme un encouragement par ce bien-aimé Rédempteur. « Le serviteur, disait-il, n'est point au-dessus du Maître, j'ai été persécuté et calomnié, attendez-vous à un sort pareil!... » Et, en effet, quand je vois Jésus, notre bon Maître à tous, traité par les Pharisiens, d'homme qui aimait à fréquenter les pécheurs et les gens vicieux ; quand je les entends lui dire, qu'il est possédé du démon ;...je n'ai pas besoin d'écouter les faux témoins qui se dressent contre lui, de monter jusqu'au Calvaire, de le voir expirer entre deux larrons!... Je me dis : O Sauveur de mon âme, que vous valiez cent fois mieux que le meilleur de vos prêtres!... Heureux ceux qui suivent vos traces, et qui, comme vous, sont parfois calomniés et maudits!...

Toutefois, frères bien-aimés, les Pharisiens et les Sadducéens, ou, si vous aimez mieux, les hypocrites et les impies, qui persécutaient notre divin Sauveur, étaient coupables; et malgré la résignation de l'auguste victime qu'ils firent condamner à mort, ils ont, au tribunal de Dieu, reçu leur châtiment...

Ainsi, nous prêtres, nous pouvons pardonner, et nous pardonnons en effet, du fond de notre cœur, à ceux qui

insultent et nous calomnient ; mais la Charité nous oblige à leur dire ; Prenez garde, Dieu vous punira. — Un empereur chrétien disait : « Si je connaissais un prêtre coupable, loin de divulguer ses fautes, je les couvrirais de mon manteau impérial[1]... » Un autre, qui savait apprécier la dignité du caractère sacerdotal, disait : « Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerais le prêtre avant de saluer l'ange[2]... » Il avait raison, car, malgré nos misères et notre indignité, nous prêtres, nous sommes plus que des anges... Oui plus que des anges!... cela vous étonne peut-être ; mais écoutez la preuve. Par notre ordination, par le ministère que nous exerçons... quand, au tribunal de la pénitence, nous avons dit à un pécheur ; « Je vous absous, » Dieu ratifie la sentence... Or, le plus grand des archanges ne pourrait pas vous en dire autant!... Quand chaque matin, à l'autel, nous prenons les saintes espèces, Jésus-Christ obéit à notre parole... Tout à l'heure, il va descendre à ma voix ; il sera là sur l'autel,... et ni saint Michel, ni saint Gabriel, ni la sainte Vierge elle-même, ne sauraient opérer un pareil prodige... Ah ! comprenez-vous la dignité du prêtre, et comment il a droit à votre respect !...

Péroraison. — Nous lisons dans la sainte Ecriture[3], qu'un prophète, Elisée, sur le point d'entrer dans la ville de Bethel, fut insulté par des enfants qui lui criaient en se raillant : « Monte, monte, tète chauve... » Elisée se tourna de leur côté, et jetant sur eux un regard indigné : Je suis prophète du Seigneur, se dit-il en lui-même, c'est Dieu, dont je suis le représentant, qu'on insulte dans ma personne!... Et il maudit ces enfants au nom du Seigneur... Aussitôt deux ours sortirent d'une forêt voisine et étranglèrent quarante-deux de ces enfants...

Frères bien-aimés, la loi ancienne était une loi de terreur et de crainte. Jésus-Christ n'avait pas encore enseigné le pardon des injures et l'amour des ennemis... Voilà

[1] Constantin, *apud. Pédag. Chris.* — [2] Théodose, *ibid.* — [3] Quatrième livre des Rois, chap. II, vers. 24.

pourquoi le zèle de ce saint prophète le porta à maudire ces enfants... Nous, prêtres du Sauveur Jésus, nous cherchons à imiter la douceur et la miséricorde de notre Maître ; nous n'appelons ni les malédictions, ni les vengeances du ciel sur ceux qui nous outragent et nous calomnient ;... même je vous le dis en vérité, ceux qui nous haïssent et nous persécutent, ont une place spéciale dans nos prières... Si je vous ai dit, que vous deviez aimer vos curés, obéir à leurs avis, écouter leurs instructions, quand il s'agit des intérêts éternels de votre âme ; si l'ai ajouté que vous deviez les respecter comme les représentants de Dieu, c'est parce que ce sont autant de devoirs que vous avez à remplir à l'égard de vos âmes ; c'est que Dieu, un jour, vous demandera comment vous avez accompli ces devoirs...

Certes, frères bien-aimés, j'aime à reconnaître que, dans cette paroisse le prêtre est généralement aimé et respecté ; je voudrais seulement qu'on fût plus docile à ses exhortations... Oh! écoutez-moi donc, quand je vous parle de votre âme, de ses nobles destinées ; quand je vous dis que le bon Dieu vous aime, qu'il veut vous sauver ; que pour devenir un jour des élus, il faut fuir le péché et observer les commandements... Que nous serions heureux, si tous nous pouvions être un jour réunis dans ce beau Paradis, aux pieds de la Vierge Marie, à côté des saints, et louer avec eux, pendant la bienheureuse éternité. l'adorable Jésus, le pasteur des pasteurs... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Trente-septième instruction.

—

CINQUIÈME COMMANDEMENT.

Première instruction.

—

Le cinquième commandement défend l'homicide, le duel et le suicide.

Texte. — *Non occides:* Homicide point ne seras de fait ni volontairement... (*Exode*, chap. XX, vers. 13.)

Exorde. — Mes frères, avant de vous exposer ce qui est défendu par le cinquième commandement de Dieu, je crois une explication nécessaire... C'est par elle que je commence...

Ce commandement nous défend d'attenter *injustement* à la vie de notre prochain... Remarquez bien ce mot: *injustement.* En effet, il est des cas où l'homicide est légitime et permis... Transportez-vous au sein de nos tribunaux pendant les assises. Un scélérat, fléau de la société, est là sur le banc des accusés... C'est un voleur qui, pour commettre ses larcins, a versé le sang d'un innocent,et plongé toute une famille dans un long deuil. Peut-être même est-ce un de ces monstres, comme on en rencontre trop souvent, qui n'a pas eu honte de recourir au poignard ou au poison, pour se débarrasser d'un père ou d'une mère, qui, selon lui, vivaient trop longtemps... Jurés qui prononcez sur son sort, juges

qui dictez la sentence, si terrible qu'elle soit, non, vous n'êtes pas coupables ; vous remplissez un devoir ; je dirai même que vous seriez criminels si vous vous montriez trop indulgents... Le crime impuni devient un encouragement à de nouveaux forfaits, l'expérience le prouve, l'histoire le confirme... Un meurtrier, dit-on, demandait, pour la troisième fois, sa grâce à Louis XI, roi de France. — Comment, répondit ce prince, après un triple assassinat, osez-vous encore compter sur ma clémence? — Un homme, qui se trouvait présent, répondit avec justesse : — Sire, ce misérable n'est coupable que d'un seul meurtre, c'est vous qui avez commis les deux autres, car il fallait le punir après le premier. — Les juges et les jurés ont donc non-seulement le droit de condamner un coupable à mort, mais pour eux c'est souvent un devoir, si pénible qu'il soit...

Un soldat à la guerre doit se montrer brave, et quel que soit le nombre d'ennemis qu'il tue en combattant, il ne commet que des homicides justes et permis ; il en serait autrement, s'il massacrait les prisonniers ou achevait les blessés... J'en dis autant du voyageur attaqué sur la route, et de tout homme placé dans la nécessité de défendre sa vie ; il peut, sans péché, s'il n'a pas d'autre moyen d'échapper au danger, mettre à mort celui qui l'attaque injustement... Voilà donc trois cas, frères bien-aimés, où l'homicide n'est point un crime... Il est permis aux juges qui condamnent un coupable, au soldat qui combat pour sa patrie, à tout homme qui défend sa vie, contre un meurtrier qui veut la lui ravir...

Proposition. — Pour bien comprendre, mes frères, tous les devoirs que nous impose ce commandement, il faut nous rappeler que l'homme est composé d'un corps et d'une âme ; que le pire des homicides n'est pas le meurtrier qui tue le corps, mais l'impie ou le libertin qui tue l'âme par le scandale... Nous expliquerons cette vérité dans l'instruction suivante.

Division. — Ce matin, je vous parlerai seulement de cet homicide qui attaque la vie du corps. *Premièrement* :

Homicide proprement dit ; *secondement*, duel ; *troisièmement*, suicide. Trois mots sur lesquels je vous donnerai quelques courtes explications.

Première partie. — Cette instruction sera peu pratique, car, grâces à Dieu, nous n'avons dans cette chère paroisse ni meurtrier, ni duelliste, ni personne qui ait l'intention de s'ôter lui-même la vie... Cependant des journaux, des romans, que vous avez peut-être parcourus, disent sur ces différents sujets tant de choses répréhensibles et contraires à la loi de Dieu, qu'il m'a semblé utile de vous donner à ce propos quelques éclaircissements...

Je vous ai dit dans quels cas l'homicide était permis, il s'agit donc ici de l'homicide défendu...

On appelle homicide le crime qui consiste à ravir, d'une manière violente et injuste, la vie d'un homme... C'est l'un des plus grands forfaits qu'on puisse commettre envers le prochain et même à l'égard de la société... C'est évident, la vie est le premier des biens de l'ordre naturel, et s'il était permis aux scélérats d'assassiner impunément les riches pour les piller, leurs ennemis pour s'en venger, vous comprenez bien que la sociéte ne serait plus possible... Le croiriez-vous!... Il s'est pourtant rencontré des gens, et l'on trouve encore certains écrivains, qui prêchent dans les journaux qu'on ne devrait point punir de mort les assassins et les meurtriers... Venez Cartouche, Mandrin, Lacenaire et vous tous, dont les noms sont restés célèbres dans les annales du crime, voici qu'on fait votre apologie!... Vous avez, il est vrai, commis des meurtres sans nombre ; des circonstances d'une cruauté inouïe les ont accompagnés!... Il n'importe ; il paraît, dit-on, qu'on eut tort de vous faire gravir les degrés de l'échafaud... Ce sont vos juges qui sont cruels ; vous! mais vous étiez la douceur même! Ils sont coupables, et vous, vous êtes innocents!...

Serions-nous donc, frères bien-aimés, arrivés à ces temps prédits par saint Jean et par d'autres prophètes,

où le mal sera appelé bien, et ou ce qui est le bien sera appelé le mal !... Je ne sais... Mais nos âmes honnêtes s'indignent, quand nous lisons chaque jour l'apologie de ces monstres, qui naguères épouvantèrent la France, fusillèrent l'Archevêque de Paris, et massacrèrent avec tant de cruauté des milliers d'innocents... Que faut-il penser de ces hommes, de ces tristes docteurs... Pour moi, ils puent le sang, il exhalent une odeur de bourreau... S'ils justifient les scélérats, c'est qu'ils sont bien près de les imiter ; s'ils attaquent les arrêts de la justice, c'est qu'ils ont plus d'un sujet de les craindre... Que si vous rencontrez dans nos villages quelques partisans de ces sortes d'idées, défiez-vous de ces hommes ; ne voyagez jamais avec eux, sans être bien armés, si vous avez dans votre valise une somme importante...

Mais laissons ces misérables, et venons à une considération, qui pourrait bien avoir une certaine importance pratique... Vous savez que ce commandement défend tout ce qui peut nuire au prochain en son corps, et interdit les coups, qu'on pourrait lui donner, les blessures qu'on s'expose à lui faire dans des rixes et des disputes... Ces jeunes gens avinés qui parfois, au sortir du cabaret, se livrent à des luttes dangereuses, et se portent des coups qui pourraient leur être funestes, pèchent contre le cinquième commandement...

Mais écoutez surtout, et retenez bien une réflexion triste et douloureuse,... que je tâcherai d'exprimer avec la plus grande réserve, et une prudence extrême... Si je vous disais : Il est peut-être des homicides parmi les personnes qui m'écoutent... Vous seriez surpris!... Et pourtant j'aurais dit une chose,qui est loin d'être impossible!... On est homicide par imprudence, sachez-le bien... Dès que nous sommes formés dans le sein de nos mères, nous y recevons la vie... Elle est donc coupable d'homicide, la femme, qui ne veille pas soigneusement sur l'enfant que Dieu a formé dans son sein, qui, par des travaux excessifs, ou par d'autres imprudences, expose à périr le fruit qu'elle a conçu... Oh! je ne parle

pas, je ne veux point parler de certaines manœuvres dignes de Satan, de remèdes dangereux, de tout effort, de toute pratique, quelle qu'elle soit, qui aurait pour but direct d'empêcher un enfant de naître... Dans ce cas, la mère et ses complices seraient de véritables homicides; et, s'ils échappaient à la justice humaine, — qu'ils ne l'oublient pas,— leurs anges gardiens, l'ange gardien de ce petit être, auquel ils ont enlevé prématurément l'existence, sont des témoins incorruptibles, qui déposeront contre eux au tribunal de Dieu... Nul homicide, mes frères, ne peut éviter la justice du Très-Haut; mais vous comprenez, par le peu que je viens de dire, que beaucoup peut-être échappent à la justice humaine!...

Seconde partie. — Le cinquième commandement défend le *duel*... Plusieurs d'entre vous, sans doute, ignorent ce qu'on appelle *duel*... C'est un combat entre deux personnes, dans lequel chacun des deux partenaires court le risque de perdre la vie, ou de l'ôter à son adversaire... C'est un homicide voulu et prémédité de part et d'autre... Aussi l'Eglise refuse la sépulture ecclésiastique à ceux qui meurent dans cette sorte de combat, digne de l'état sauvage... Et c'est avec justice ; rien n'est plus sot, rien n'est plus cruel, rien n'est plus coupable... Représentez-vous deux hommes, deux êtres qui devraient être raisonnables ; les voyez-vous, l'un en face de l'autre, armés chacun d'un pistolet, d'une épée ou de n'importe quelle arme meurtrière... Ils se jettent mutuellement des regards furieux ; une rage homicide les porte à se baigner dans le sang l'un de l'autre... Un coup fatal part ; l'un d'entre eux, quelquefois tous les deux, tombent frappés mortellement!... Quoi donc leur inspirait cette furie?...Ils n'auraient pu le dire!...auparavant ils ne se connaissaient pas ; peut-être même étaient-ils amis!... Un mot, un geste, un rien les a brouillés... Le démon de l'orgueil, qui fut homicide dès le commencement, s'est mêlé de cet affaire, et le sang a coulé!... Ce cadavre qu'on relève, c'est celui d'un père de famille ; sa femme et ses enfants l'attendent!... jugez de leur

douleur quand on va leur rapporter ces restes sanglants. Eh bien, non !...car c'est le cas le plus ordinaire, ce corps percé d'une balle meurtrière, ou montrant la plaie béante d'une épée, c'est celui d'un fils chéri, l'espoir de sa famille... Pauvre mère, pleure, pleure encore sur ce cadavre inanimé !...Si tu as la Foi, plus que Rachel tu seras inconsolable, car ton fils est mort en réprouvé !...

Le duel donc est une coutume homicide et barbare, réprouvée par le bon sens, et condamnée par le cinquième commandement de Dieu... Ah ! si, au lieu du démon de l'orgueil, l'ange de la religion, sous la figure d'un ami chrétien ou de quelque bon prêtre, se présentait à ces pauvres duellistes, ils seraient bientôt réconciliés... Un jour Mgr Haffreingue, alors simple abbé, gravissait un coteau de cette ville de Boulogne-sur-Mer, que son zèle devait rendre célèbre... Tout-à-coup, il aperçoit derrière lui quelques militaires... Il ralentit le pas, afin de lier conversation avec eux. Mais bientôt il les voit disparaître... Il les suit et voit deux officiers qui, ayant déposé leurs habits, se portent des coups de sabre avec fureur... L'abbé s'élance au milieu d'eux. — Il est honteux, leur dit-il, de voir des braves gens s'exposer ainsi. — Un Français doit savoir mourir, répondit l'un des deux combattants. — Oui, mais pour la patrie !... réplique le prêtre. En prononçant ces mots, il saisit par la lame le sabre de l'un deux, et déclare qu'il ne la quittera, que lorsqu'ils auront promis sur l'honneur de ne plus se battre... Frappés de tant de bonté et de fermeté à la fois, les deux militaires se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et se réconcilièrent sincèrement [1]... Voilà, frères bien-aimés, comment se termineraient ces querelles homicides, s'il se trouvait un véritable ami pour réconcilier les deux parties... Oh ! ils sont coupables aussi, ceux qui aigrissent les adversaires l'un contre l'autre, ou servent de témoins dans cette sorte de combat...

[1] Voir Guillois, *Explication du Catéchisme.*

Troisième partie. — Enfin, le suicide est également défendu par le cinquième commandement de Dieu. S'ôter la vie à soi-même, attenter à ses propres jours!... oui, c'est un crime énorme ; c'est le crime de Judas ; c'est ce forfait impardonnable qui, selon la parole de Jésus-Christ, ne sera remis ni en ce monde, ni dans l'éternité.. Aussi, la sainte Eglise catholique refuse-t-elle la sépulture chrétienne à ceux qui se sont donné la mort, et les païens eux-mêmes blâmaient cet acte, comme inspiré par une lâcheté suprême et un désespoir insensé...

Frères bien-aimés, que sommes-nous sur cette terre? qui nous y a placés? Quel général nous a, dans sa Providence infinie, assigné la place que nous devions y occuper?... Nous sommes les enfants, les soldats du bon Dieu, c'est lui qui nous a marqué le poste que nous occupons ; nous serions des impies, des lâches et des rebelles, si nous désertions ce poste... Que penseriez-vous d'un soldat, qui, mis en sentinelle par son commandant, abandonnerait la guérite dans laquelle on l'a placé pour passer à l'ennemi?... Ne serait-ce pas un lâche et un traître!... S'ôter la vie!... mais c'est l'acte le plus pervers auquel Satan puisse porter une créature humaine!.. En effet, tous ceux qu'il a possédés d'une manière plus spéciale, les magiciens et les sorciers les plus fameux, dont l'histoire a gardé le souvenir se sont eux-mêmes noyés ou pendus... En leur inspirant cet acte, il leur enlevait la possibilité du repentir[1]...

[1] Tous les auteurs qui ont écrit sur les *Démons*, signalent ce genre d'inspiration, soufflé par satan... Voyez Delrio, Delancre, etc., et dans le premier volume des Esprits par de Mirville, un passage du fameux magnétiseur, du Potet... J'ai, sous les yeux, une brochure de l'abbé Tynturié, curé de Chazeuil, au sujet d'une possédée de Riel-les-Aulx*... Le sorcier, qui avait donné le charme, s'est pendu... Le baron de La Garde nous apprend aussi que, après s'être donné au démon, il était sans cesse tenté de se suicider... « Plus j'avançais en âge, dit-il, plus j'avais à

* 25 juillet 1853. — Voyez un nº de l'Univers du 11 juin 1853, au mois de juillet, j'ignore la date précise, il contient une lettre curieuse au sujet de cette possédée.

Je le sais, mes frères, dans nos campagnes, les cas de suicide réfléchi sont rares, cependant n'y en eut-il qu'un par siècle, qu'ils seraient encore trop fréquents... C'est l'inconduite, c'est la perte de la Foi, l'incrédulité, l'ignorance peut-être, qui ont poussé à cet acte de désespoir les malheureux que nous avons pu connaître... Plusieurs, il est vrai, semblaient avoir perdu une portion de leur intelligence ; c'est pourquoi l'Eglise, comme une mère indulgente, ne leur a peut-être pas refusé ses prières... Mais je vais vous dire ici toute ma pensée... Si ces malheureux avaient eu une foi vive, s'ils avaient été bons chrétiens, ils auraient trouvé dans notre sainte Religion, un contre-poids salutaire à leurs peines et à leurs épreuves ; leur intelligence n'aurait été ni affaiblie, ni vaincue ; la pensée du ciel lui aurait donné plus de ressort dans leur malheur... Je ne veux point prononcer sur le sort éternel de ces infortunés... Non, je dis seulement, que le suicide est un grand crime, qu'il est triste et bien triste, de faire une pareille fin, de sortir de la vie par cette porte maudite!...

Péroraison. — Frères bien-aimés, en terminant, je vous invite à avoir beaucoup de douceur, de prévenance, et de charité envers nos pauvres frères souffrants et découragés ; un mot peut les sauver, les rattacher à la vie et faire reverdir l'espérance dans leur âme... Cela s'est vu ; cela se voit encore tous les jours... Il y a quelques années, un prêtre se promenait dans le bois de Satory, non loin de Versailles ; il aperçoit un homme à l'œil ha-

souffrir, et mes tourments devinrent tels, que je fus plusieurs fois tenté de me suicider... Il m'y poussait le monstre! Mais heureusement pour mon âme, la Mère de Dieu prit pitié de moi *... » Il y a, sur ce même sujet, une observation curieuse, nº 175, page 128, des *Annales de la Propagation de la Foi.* Il y a eu, dans mon village en 1846, un fait absolument semblable, attesté par plus de quatre-vingts personnes. Oui, le suicide est le triomphe de Satan !...

* C'est une histoire intéressante et instructive que celle de ce baron racontée par lui-même, dans une lettre du 29 août 1855... Ce n'est pas un roman...

gard, triste, découragé et armé d'un pistolet... Cet homme était un étranger, que des revers de fortune, l'inconduite et de grandes misères du cœur avait jeté dans le désespoir[1]... A la vue d'une soutane, un reste de Foi s'éveille dans l'âme de ce malheureux ; sa main tremble et s'arrête... Monsieur le prêtre, dit-il, est-il vrai que ce soit un grand mal de s'ôter la vie, quand on est malheureux et sans ressources. — Oui, mon ami, c'est un crime et une lâcheté, c'est une insulte à la Providence... Récitons ensemble, si vous le voulez, le *Notre Père*. — A mesure qu'il récitait cette belle prière, l'étranger sentit son courage se fortifier et l'espoir renaître dans son cœur ; il jeta cette arme avec laquelle il voulait s'ôter la vie, entra dans une communauté de Trappistes, dans laquelle il vit peut-être encore à l'heure où je vous parle.

Frères bien-aimés, vous ne l'ignorez pas, plus d'une fois des rebuts et des paroles de raillerie ont produit sur des personnes éprouvées de bien terribles effets[2]... Oh! gardons-nous bien d'insulter à ceux qui sont découragés ; soutenons-les plutôt par des paroles de consolation et d'espérance. Une récompense attend là haut des cœurs compatissants, c'est Jésus-Christ qui nous l'assure ; puissions-nous tous un jour la mériter... Ainsi soit-il.

[1] Voir l'*Ami de la religion*, n° du 21 septembre 1837.

[2] J'insiste sur ce point; car dans les quelques cas de suicide, dont j'ai été témoin, plus de la moitié venaient de l'effet produit sur des esprits faibles par des railleries ou des excitations... Il y a dans le dictionnaire infernal de Collin de Plancy, (ouvrage d'ailleurs peu sérieux, malgré le sens chrétien, que l'auteur lui a donné depuis sa conversion) une preuve de ce que j'avance à l'article : *Revenants.*

———

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Trente-huitième instruction.

—

CINQUIÈME COMMANDEMENT.

Deuxième instruction.

—

Homicide spirituel ou scandale; ses effets relativement à Dieu, au prochain, à celui qui le commet...

Texte. — *Non occides.* Homicide point ne seras de fait ni volontairement. (*Deuteron.,* ch. v, vers. 17.)

Exorde. — Mes frères, je vous parlais, Dimanche dernier, de l'homicide... Je vous disais que, ravir injustement la vie à un homme, était un très-grand crime... Vous savez du reste avec quelle sévérité la loi humaine punit les meurtriers... Je veux ce matin vous signaler un péché plus grave, un crime dont la justice de Dieu nous demandera un compte encore plus sévère ; c'est l'homicide spirituel, le scandale, qui tue les âmes en leur arrachant la vie de la grâce...

Autant l'âme est plus noble que le corps, autant l'homicide spirituel est plus coupable que le meurtre, qui ne nous ravit qu'une vie mortelle... Qu'est-ce donc que le scandale?... C'est une parole, une action, parfois même une omission, qui devient pour le prochain une occasion de péché...Oui, le scandale est quelquefois une parole... Si

le corps s'empoisonne par la bouche, l'âme reçoit souvent par les oreilles le venin qui lui donne la mort... Rappelez-vous certains discours impies, certains propos trop libres, que vous avez entendus; dites s'ils n'ont pas produit sur vos pensées et sur votre imagination de funestes effets... C'était peut-être de mauvais conseils qu'on vous donnait, des paroles de séduction qu'on vous adressait !... Vous savez quelles en furent les suites !...

Le scandale est aussi une action qui, mauvaise en elle-même, ou dans les circonstances qui l'accompagnent, devient pour notre prochain une tentation qui le porte au mal... Vous mangez de la viande devant vos enfants les jours où l'Église le défend ; ils vous imitent... Vous prêtez un mauvais livre, un journal impie ; vous êtes cause des suites que peuvent avoir ces funestes lectures... Enfin, vous travaillez le Dimanche sans nécessité, vous vous livrez à certains divertissements peu honnêtes, ceux qui vous entourent, et particulièrement vos enfants, marchent sur vos traces, vous êtes devenus pour eux un scandale... Je pourrais vous dire encore que le scandale est une omission, que vos enfants, en vous voyant manquer si souvent à la sainte Messe, en remarquant que vous ne priez, ni le matin ni le soir, vous imitent... Mais j'aime mieux me servir d'une comparaison pour rendre ma pensée plus claire... Sur une route fréquentée, une compagnie de voleurs avaient creusé un fossé large et profond, dissimulé et recouvert d'une chausse-trappe. Les voyageurs avançaient sans défiance, mais arrivés près de la fosse, le piége basculait, et les bandits pouvaient les voler et les massacrer à leur aise... Eh bien ! le scandale, c'est un piége tendu, c'est un abîme creusé sur le chemin qui doit nous conduire au ciel ; combien d'âmes sont prises dans ce piége ; combien perdent la vie dans cet abîme !...

Proposition. — Mon intention, frères bien-aimés, est de vous montrer que le scandale, l'homicide de l'âme, défendu par le cinquième commandement comme l'homicide du corps, est un crime affreux, presque toujours

irréparable, et cependant, hélas ! trop fréquent !... Essayons...

Division. — Nous allons considérer cet homicide spirituel, par rapport à Dieu, par rapport au prochain, et aussi relativement à celui qui le commet.

Premièrement : Le scandale ou l'homicide spirituel outrage Dieu dans ce qu'il y a de plus cher. *Secondement :* Il enlève au prochain une vie incomparablement plus précieuse que celle du corps. *Troisièmement :* Difficilement le pécheur scandaleux pourra réparer sa faute et en obtenir le pardon...

Première partie. — On lit dans le saint Évangile une parole étrange... Comme elle rentre dans notre sujet, je vais essayer de vous la faire comprendre... Notre divin Sauveur s'adressant à ses disciples leur disait : « Il faut que j'aille à Jérusalem ; là je dois souffrir de grands tourments de la part des Anciens, des Scribes et des Docteurs de la loi. Je serai mis à mort, mais je ressusciterai le troisième jour[1]... » Pierre, affligé tire son auguste Maître à l'écart... Ah ! Seigneur, s'écrie-t-il, à Dieu ne plaise que vous deviez souffrir le traitement que vous nous avez annoncé !... Vous êtes, comme je viens de le dire, le Christ, le Fils du Dieu vivant ; vous pouvez vous soustraire à la haine de vos ennemis... Épargnez, je vous en conjure, à vos disciples, à vos amis, à votre bonne mère, la douleur de vous voir souffrir les tourments que vous venez de prédire... » Le doux Jésus se tournant vers lui : — « Retire-toi, Satan, lui dit-il, tu cherches à me scandaliser, à me détourner de ce que mon Père exige de moi ! » — Quoi ! adorable Rédempteur, il y a quelques minutes à peine, vous disiez à Pierre qu'il était bienheureux ; vous l'établissiez le chef de votre Église ; vous lui donniez les clefs des cieux !... Et voici maintenant que vous lui parlez comme au démon, qui vous tenta dans le désert : « Retire-toi Satan, » lui dites-vous !... Quel langage ! frères bien-ai-

[1] Voyez le chapitre XVI de l'Evangile selon saint Matthieu.

més... Certes, saint Pierre n'était pas coupable, car il ignorait les desseins de Dieu, et c'était plutôt une marque d'affection qu'il voulait donner à son Maître bien-aimé...Mais notre Sauveur,en se servant de ce terme énergique, nous montre que quiconque cherche à détourner une âme de la volonté de Dieu,remplit le rôle de Satan...

Frères bien-aimés, comme ils remplissent encore d'une manière plus complète la fonction des démons, ces pécheurs scandaleux, qui excitent le prochain au mal... Et cependant qu'elle est nombreuse cette foule d'hommes et de femmes qui, par mille moyens, s'efforcent de tuer les âmes en les portant au mal!... Satan, tu peux dormir en paix ; cet homme impie et blasphémateur, ce libertin qui cherche à semer le désordre et la corruption au sein des ménages, cette femme légère, cette jeune fille coquette sauront bien te remplacer... Comme toi, et mieux que toi, peut-être, ils auront le triste pouvoir d'entraîner les âmes vers l'enfer... Quel outrage pour Dieu! quand on connaît le prix, la valeur qu'il attache à nos âmes!... Misérables scandaleux, damnez-vous si vous le voulez ; mais du moins respect à ces âmes, pour lesquelles Jésus-Christ est mort et qu'il veut sauver...Pesez donc ce que vaut une âme, une seule âme... Le Père l'a créée à son image, le Saint-Esprit l'a choisie comme son temple, le Fils l'a rachetée au prix de tout son sang!... Elle est reine, une couronne lui est destinée, une félicité immortelle l'attend au ciel; où elle doit bénir l'auguste Trinité pendant l'éternité tout entière... Et toi, pécheur scandaleux, par tes mauvais exemples, par tes offres, par tes promesses et tes sollicitations, tu veux la souiller, la flétrir!... A force de tourner en dérision ce qui est bien, de vanter ce qui est mal, tu as détruit la Foi dans l'âme de ce jeune homme; tu as ruiné la pudeur, la piété dans le cœur de cette jeune fille ; misérable homicide tu as tué peut-être pour toujours ces âmes que Dieu aime tant. Prends garde, des châtiments t'attendent, tu ne les éviteras point, car il est écrit : *Malheur au pécheur scandaleux...*

Seconde partie. — Mon Dieu, frères bien-aimés, il faut le dire, notre Foi, trop faible ou peu éclairée, ne sait point apprécier à leur juste valeur la grâce, les dons surnaturels, les biens de l'autre monde... Nous maudissons le voleur, qui, s'introduisant dans une maison, la pille et la dévalise, nous le jugeons digne de châtiment et nous avons raison... Mais ce séducteur, véritable larron d'honneur et de vertu, qui s'insinue d'une manière perfide soit au sein d'une famille, soit dans le cœur d'une pauvre jeune personne sans expérience, ce séducteur dis-je, nous inspire-t-il la même horreur?... Nous détestons ces misérables qui, par haine ou pour tout autre motif, mettent le feu dans la maison de leurs ennemis, et causent parfois, dans nos villages, de terribles incendies ; c'est avec justice que nous les détestons... Pourtant le pécheur scandaleux, qui, par ses paroles ou par ses exemples, brûle, en quelque sorte, et détruit dans une âme les principes d'honneur, de vertu, de religion, cause un mal plus terrible et plus irréparable... Une grange peut être relevée, une maison reconstruite, même sous une forme plus belle ; et qui donc réunira ces ruines du cœur, qui ramassera ces débris de vertu, de bons sentiments, noircis et calcinés par le scandale?... Qui reconstruira cette âme scandalisée et lui rendra sa beauté première?... Miséricorde toute-puissante du Seigneur, vous seule pouvez opérer ce prodige!... Mais ce sont des grâces d'élite, et ces prodiges, vous les opérez rarement!...

Toutes ces comparaisons, si énergiques qu'elles soient, ne rendent pas encore, frères bien-aimés, l'idée que nous devons nous faire du scandale, des maux qu'il cause à notre prochain, de l'horreur qu'il doit nous inspirer. Je cherche une comparaison plus vraie... L'histoire des cruautés exercées à Paris pendant les jours néfastes de la Commune m'en fournit une... La voici... On raconte ce trait d'une férocité satanique et jusque-là inouïe... La fusillade avait cessé ; le calme semblait rétabli ; un officier se présente devant une maison de splendide appa-

rence, afin de s'assurer si elle ne cacherait pas quelques-uns des ennemis qu'on venait de vaincre... Une femme, une furie (car pourrais-je lui donner un autre nom ?), le reçoit d'un air doucereux dans le vestibule, et, pendant qu'il s'avance sans défiance, elle verse sur lui un flacon de pétrole, auquel elle met le feu ; et cet officier, brûlé vivant, victime de son trop de confiance, expirait dans d'inénarrables douleurs !... La misérable, il est vrai, ne porta pas loin la peine de son crime ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle avait brisé l'avenir d'un brave capitaine, et l'avait fait périr d'une mort affreuse... Comme moi, vous frémissez ; vous sentez tout ce qu'il y a d'ignoble, de cruel, de sauvage dans cet exécrable attentat... Ah ! frères bien-aimés, si nous étions comme les Anges, si nous voyions comme eux les choses avec les yeux de la Foi ; ce ne serait là qu'une image adoucie de la cruauté exercée par certains pécheurs scandaleux à l'égard de l'âme de leur prochain... Ces jeunes enfants étaient pieux, ces jeunes filles étaient modestes, cet homme était cité comme un modèle d'économie et de probité ; on proposait cette femme comme un exemple aux épouses et aux mères !...Des amis perfides, des compagnes perverses ont, par leurs discours, leurs conseils et leurs exemples versé sur ces belles âmes, comme une huile brûlaute, les passions du jeu, de l'impiété, de la luxure, du vol peut-être, de la paresse et de l'ivrognerie... Ces âmes scandalisées ont pu se tordre un instant sous l'étreinte du remords ; mais en elles, la vie, la grâce de Dieu ont été vaincues ; elles sont mortes, peut-être pour ne ressusciter jamais !... Or, cette mort, vous le savez, ce n'est pas comme celle du corps. ses effets doivent durer l'éternité tout entière !... Le pétrole, que le scandale a versé sur ces âmes, durera autant que les flammes de l'enfer ; c'est-à-dire qu'il ne s'éteindra jamais...Pécheurs scandaleux, homicides des âmes, voilà les dommages que vous causez au prochain !... Étonnez-vous après cela, que Jésus, malgré sa douceur, maudisse si énergiquement le scandale !...

Troisième partie. — Mais, frères bien-aimés, ce qui rend le scandale ou l'homicide spirituel encore plus terrible, ce qui doit surtout porter à l'éviter, c'est qu'il est presque impossible de le réparer, et que difficilement nous en obtenons le pardon... Voyez comme une légère tache d'huile s'élargit sur une feuille de papier bien blanche; ainsi le scandale est parfois une chose presque inaperçue, mais qui va sans cesse en s'élargissant... Un père dit une parole imprudente contre la Religion devant son petit enfant; cet enfant la répète, peut-être sans la comprendre, à ses camarades... On chante des chansons légères devant ces toutes petites filles; elles les retiennent, elles les répètent, et les ravages que produisent, sur de jeunes âmes, soit des paroles, soit des actes inconsidérés, nous les retrouvons jusque dans nos catéchismes... Plus d'une fois nous y rencontrons des enfants qui ont été scandalisés... A l'époque de la première communion, les effets de ce scandale demeurent, en quelque sorte, suspendus... Mais, hélas! vous le savez, et peut-être l'avez-vous éprouvé vous-mêmes, le feu n'est pas éteint; il reste une étincelle cachée sous la cendre, et dans un âge plus dangereux, le moindre souffle des passions suffira, soyez-en sûrs, pour en faire le germe d'un incendie...

Dites-moi, comment pourrez-vous réparer ce scandale donné à des enfants?... Comment surtout en arrêter les suites?... Le scandale! mais il a des résultats immenses, incalculables... Le fameux Luther, qui s'est révolté contre l'Église, est responsable de tous les blasphèmes que le protestantisme a vomis contre la vérité, de toutes les âmes que ses erreurs ont séduites depuis des siècles; calculez-en le nombre!... Pauvre Luther, que tu dois être placé profondément en enfer!... Se fut-il repenti à sa dernière heure, que nous douterions encore de son salut éternel...Car comment pouvait-il alors réparer les scandales qu'il avait donnés, et les conséquences qu'ils devaient avoir dans l'avenir?...

Un homme moins coupable, appelé Bérenger, avait enseigné des erreurs touchant la sainte Eucharistie; mais

enfin devenu enfant docile de la sainte Église, il s'était rétracté, avait fait une longue et sévère pénitence... Cependant transportez-vous avec moi près de son lit de mort... Le voilà à l'extrémité ; il tient dans ses mains un cierge bénit, on récite sur lui les belles et consolantes prières des agonisants... Quoi ! il frémit !... la terreur s'empare de son âme ! — Pourquoi trembler ? lui dit le prêtre qui l'assiste ; vous venez de recevoir le saint Viatique, Jésus vous a pardonné !... — Recueillant le peu de voix qui lui reste, le moribond répond : — J'espère ; mais je crains... Je vais comparaître au tribunal de Dieu, j'espère qu'il me pardonnera les péchés que j'ai commis ; mais ceux que, par le scandale de mon enseignement, j'ai fait commettre aux autres, je tremble qu'il ne me les pardonne pas, parce que je ne sais comment les réparer !...[1]

Frères bien-aimés, je pense que Dieu a pardonné à ce pauvre mourant, qui, reconnaissait si bien la grandeur du scandale, et qui demandait si humblement pardon à la miséricorde divine des homicides spirituels, dont il se trouvait coupable... Mais que ces dispositions sont rares !... Oui, vous trouverez encore le saint roi David qui, effrayé du scandale qu'il avait donné à ses sujets, disait souvent à Dieu : Pardonnez-moi les fautes que j'ai pu faire commettre aux autres : *Ab alienis parce servo tuo*[2]... Cette réparation du scandale est si peu commune, que notre divin Sauveur disait : — Il serait plus avantageux pour celui qui scandalise les âmes, qu'il ne fût pas né, ou que, après sa naissance, on lui eût attaché une meule au cou, et qu'on l'eût jeté au fond de la mer. — Comment donc, ô doux Rédempteur... N'êtes-vous pas mort pour tous les hommes ?... Les pécheurs scandaleux seraient-ils exclus de votre cœur si compatissant ?... Ce sang que vous avez versé sur le Calvaire n'a-t-il pas été versé pour eux comme pour les autres pécheurs ? — Par ces

[1] Histoire de l'Eglise, Rohrbacher tom XIV pag 312.

[2] Confer. *Psaumes traduits en français avec des réflexions* par le P. Berthier.

paroles sévères, Notre-Seigneur n'a pas voulu nous dire qu'il était impossible à un pécheur scandaleux de se sauver ; mais son intention est de nous enseigner que rarement celui qui tue les âmes par ses paroles ou par ses mauvais exemples, cherche à réparer le mal qu'il a fait. Ces malédictions contre le scandale, si souvent répétées dans l'Évangile, ont pour but de nous montrer la gravité de ce crime et de nous en inspirer une salutaire horreur...

Péroraison. — Frères bien-aimés, je veux terminer par un trait, qui vous fera sentir la gravité de cet homicide qui tue les âmes, et vous indiquera en même temps comment il faut réparer le scandale... Sainte Pélagie mena d'abord une vie de désordre ; voici quelle fut l'origine de sa conversion[1]. Un jeune homme se rendait chez elle avec des intentions coupables ; mais, au moment où il posait le pied sur le seuil de la porte, il tomba mort sous ses yeux... Cet accident fut pour elle le moment de la grâce... Elle éclate en sanglots, fait le jour même une confession générale. Puis, par une inspiration divine, elle coupe un bras au cadavre de ce jeune homme, et l'emportant avec elle, elle s'enfuit au désert... Là, s'étant construit une cellule de branchages, elle y suspendit ce bras, et le contemplant tous les jours avec larmes, elle se disait : « Pélagie, tu es cause qu'une âme brûle en enfer. » Alors ses sanglots redoublaient, elle se frappait la poitrine et demandait pardon à Dieu... Le reste de sa vie s'écoula dans les austérités et la pénitence.

Peut-être, mes frères, en est-il parmi nous qui pourraient dire comme cette illustre pénitente : Il y a, dans l'enfer, une âme que j'y ai plongée... Oh ! pensons-y bien ; veillons sur nos paroles et sur nos actions ; prenons la résolution d'éviter avec soin tout ce qui pourrait scandaliser le prochain, être pour son âme une occasion de ruine ; efforçons-nous de donner le bon exemple et

[1] Vie de cette sainte. *Conf. Saint Léonard de Port-Maurice*, sur le Scandale *ad calcem*.

répétons souvent cette parole du saint roi David : Seigneur pardonnez-moi les fautes que je ne connais pas, et celles que j'ai pu faire commettre aux autres. *Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo*[1]... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU

—

Trente neuvième instruction.

—

SIXIÈME COMMANDEMENT.

Première instruction.

—

L'impureté est un vice infâme ; combien il est à craindre.

Texte. — *Non mœchaberis.* — Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement. (*Exod. Chap.* **xx**, *vers. 14*)

Exorde. — Tous, mes frères, vous avez entendu parler de saint Alphonse de Liguori, auteur de plusieurs ouvrages de piété, et le plus savant théologien qui ait vécu au siècle dernier... Ses décisions sont autant d'oracles... C'est un guide que nous aimons à suivre, et dans nos instructions, et dans les conseils que nous avons à donner au tribunal de la Pénitence... Eh bien, sur le point d'expliquer le sixième commandement et d'exposer de

[1] Psaume XVIII, vers. 13.

combien de manières on peut le violer, ce grand saint s'exprime ainsi... « C'est avec répugnance que j'aborde un pareil sujet, dont le nom seul devient souvent une occasion de danger... Que le lecteur chaste me pardonne d'entrer dans certains détails... J'aurais voulu être plus court... Mais hélas! N'est-ce pas la matière la plus fréquente et la plus abondante des confessions?... N'est-ce pas ce vice de l'impureté, qui précipite tant d'âmes en enfer?... Je ne crains pas d'affirmer, ajoute-t-il, que la plupart des réprouvés sont en enfer pour ce seul crime, et qu'il n'y en a pas un seul parmi eux qui ne soit coupable sur ce point... J'ai donc dû, pour le bien des âmes, et pour l'instruction des confesseurs, traiter ce sujet avec quelque étendue ; j'ai cependant taché de le faire avec réserve... En lisant mon travail, élevez votre cœur à Dieu, et recommandez-vous à la Vierge immaculée, afin qu'ils gardent votre âme et votre cœur purs [1]... » Ainsi parle ce saint docteur, avec l'autorité et l'expérience que lui donnaient et sa sainteté, et plus de cinquante années passées à prêcher des missions, à convertir et à confesser les pécheurs...

En commençant l'explication de ce commandement, frères bien-aimés, j'éprouve moi aussi je ne sais quel embarras !... J'ai peur d'en trop dire, et, d'un autre côté, je dois craindre aussi de n'en pas dire assez... Ce qui était vrai du temps de saint Liguori est plus vrai encore aujourd'hui... Oui, chaque jour, l'impureté jette en enfer une foule d'âmes, et les trois quarts de ceux qui y tombent y sont conduits par ce vice ignoble et funeste... Il faut donc éclairer ces âmes, dissiper leurs illusions, et, en les instruisant, réveiller dans leurs cœurs les remords et la Foi... Esprit saint, esprit de sagesse, inspirez vous-même mes paroles, donnez pour garde à mes lèvres la

[1] Lisez, dans la *Théologie morale* de ce saint Docteur, les réflexions qui précèdent l'explication du sixième commandement. Mieux que tout autre, ce modèle des missionnaires, sentait les *difficultés* qu offre cet important sujet, si l'on cherche à le traiter d'une manière utile et pratique.

réserve et la prudence... Et vous, Marie, ô Vierge pure et immaculée, faites-moi la grâce de n'employer aucune expression, qui puisse scandaliser même les faibles, et obtenez pour ceux qui m'écoutent des pensées saintes et chastes...

PROPOSITION ET DIVISION. — Je partagerai en quatre instructions, ce que je dois vous dire sur ce commandement. Aujourd'hui, j'essayerai, avec la grâce de Dieu, *premièrement* de vous faire comprendre que l'impureté est un vice infâme, *en second lieu* de vous montrer combien ce vice est à craindre... Puis, dans les instructions suivantes, nous en indiquerons les causes, les effets, nous dirons aussi les remèdes qu'on doit y apporter...

Première partie. — Frères bien-aimés, pour comprendre l'énorme gravité du vice défendu par le sixième commandement, il suffit de se rappeler la manière dont Dieu l'a puni... Dieu est juste ; il proportionne la grandeur du châtiment, à la grandeur de la faute... Adam désobéit dans le paradis terrestre ; Caïn tue son frère Abel : c'étaient là deux grands crimes... L'un attirait sur le genre humain toutes sortes de fléaux ; l'autre tarissait dans leur source toutes les générations qui devaient naître d'un juste... Dieu, irrité, chasse notre premier père du Paradis terrestre ; il impose au fratricide la torture du remords, il veut qu'il soit errant et vagabond... Mais il ne dit pas : « Je me repens d'avoir créé l'homme ?... » Quand l'immoralité se fut répandue dans l'univers, quand *toute chair eut corrompu sa voie*, selon le langage de l'Écriture ; c'est-à-dire, quand l'impureté fut devenue un vice commun ; alors je ne sais quel nuage sembla troubler la Majesté sereine de l'Éternel... Plus que l'homicide, plus que la révolte, cette profanation de son image par de viles passions fit dire au Créateur ; « J'ai regret d'avoir donné l'existence à l'homme !... » Aussi, vous le savez, le châtiment fut terrible... Le déluge vint noyer les coupables, et laver les souillures de la terre... Plus tard, le feu du ciel descendra sur Sodome et Gomorrhe ; ces villes disparaîtront avec leurs

habitants ; une eau trouble et fétide, image, en quelque sorte, des crimes qui ont attiré la vengeance du ciel, croupira jusqu'à la fin des temps sur le lieu où furent ces cités !... Tant il est vrai que la sainteté de Dieu déteste ce vice infâme !...

Frères bien-aimés, nne autre preuve encore... Doux Rédempteur de nos âmes, la réparation que vous avez offerte à votre Père fut complète... A chacune de nos fautes correspond une de vos douleurs... Le fiel nous fut donné pour expier nos gourmandises, les soufflets, la couronne d'épines, la croix, les clous, les dénonciations calomnieuses, pour réparer les funestes effets que produit en nous l'orgueil, l'amour désordonné des honneurs et des aises de la vie... Mais, frères bien-aimés, je tremble, je frémis, quand je pense au supplice que la justice de son Père exigea de cette adorable Victime, comme expiation du vice dont je vous parle... Écoutez :

Voici Jésus arrivé au sommet du Calvaire. On le dépouille de ses vêtements [1]... Oubliez les douleurs éprouvées par cet innocent agneau, dont on renouvelle toutes les plaies ; mais considérez cette avanie, cette humiliation suprême du Sauveur ainsi dépouillé, exposé à la vue de spectateurs impudents... Nous lisons dans la Vie des Saints, que, plus d'une fois, des anges vinrent protéger des vierges chrétiennes condamnées par l'ignominie païenne a être exposées dans de mauvais lieux... Parfois une lumière éblouissante, symbole de la gloire qui les attendait là haut, enveloppait le corps de ces dignes épouses du Christ... Mais ici, sur le Calvaire, ô mon doux Jésus, nul envoyé céleste n'est venu vous couvrir de son ombre ; nulle lumière éblouissante, envelopper votre corps sacré... Chaste Fils de la chaste Marie, vous avez bu, jusqu'à la lie, ce calice de honte, vous l'avez subi dans tout ce qu'il a de plus sensible et de plus répugnant...

[1] Voyez tome second de ce *Cours* d'Instructions page 289. Je répète ici presque dans les mêmes termes ce que j'ai dit dans ce passage... J'ai cru devoir le faire...

Anges gardiens, célestes compagnons dont la présence nous suit partout, dites-nous pourquoi cet état ignominieux, et quelles fautes expie notre Jésus par ce pénible dépouillement. — Ce qu'il expie, nous répondent ces esprits célestes, ce sont ces crimes infâmes commis dans la solitude et dans l'ombre ; ce sont tant d'indécences, tant d'actes coupables qui, trop souvent, nous font rougir et détourner les yeux... Ah ! frères bien-aimés, vous avez peut-être été tentés parfois de penser que les fautes contre la pureté étaient de *petits péchés ;* osez le dire encore en voyant la justice de Dieu réclamer de son adorable Fils, cette épouvantable expiation !... On a vu des femmes pieuses se donner la mort pour ne point s'exposer à violer les lois de la pudeur. D'autres, menacées d'outrages, ont expiré à l'instant même, tant était profond dans leurs âmes le sentiment de cette sainte vertu... Après tout, quel homme honnête ne préférerait mille fois la mort à une pareille ignominie... Cette honte, cette ignominie, ô Jésus, le roi des âmes chastes, vous avez voulu la supporter... Ah Chrétiens ! si nous ne comprenons pas que le vice, qui demandait une telle expiation, est quelque chose d'infâme et que Dieu déteste d'une manière souveraine... eh bien, nous n'avons plus ni l'intelligence ni la Foi !...

Seconde partie. — Il me pèse, Chrétiens, de tant insister sur ce point... Ah ! pourquoi suis-je obligé d'ajouter, que l'impureté est un vice extrêmement à craindre, et que nous y sommes tous exposés ?... Les autres vices n'attaquent que telle ou telle classe de personnes, ou seulement dans des circonstances particulières... Ainsi, il est rare qu'un jeune homme soit avare, vous trouverez peu de vieillards qui soient prodigues... Un homme qui se respecte ne blasphémera pas ; un père de famille sera peu tenté d'être paresseux. Le voleur lui-même, devient honnête homme en société, il n'oserait commettre des larcins sous des yeux qui le guettent ; quand nous sommes seuls, nous n'éprouvons pas la tentation de médire ou de calomnier... Mais ce malheureux vice, dé-

fendu par le sixième commandement, il attaque tous les âges, toutes les conditions, et dans toutes les circonstances...

Tous les âges ?... Oui, mes frères, les enfants mêmes, avant d'avoir l'usage de la raison, sont quelquefois atteints de ce chancre ; ils ne savent pas leurs prières, ils ignorent leur Catéchisme ; mais, s'ils ont été mal élevés si leurs parents ne se sont pas observés soigneusement en leur présence, si surtout ils les ont laissés fréquenter de mauvaises compagnies... eh bien, déjà ces enfants, peut-être, connaissent de fatals et d'ignobles secrets... Oui, la jeunesse et l'âge mûr, sont soumis à la funeste influence de cette dégradante passion... Mais du moins, la vieillesse, sans doute, en est exempte ?... Non, mes, frères, non ; on peut rencontrer ce vice infernal, je ne dirai pas seulement dans la vieillesse, mais j'ajouterai dans la décrépitude !... Il est des montagnes qu'on appelle volcans, dont la cime est couverte de neige, et dont le sein renferme des feux dévorants... On trouve des vieillards dont la tête est chauve, ou couverte de cheveux blancs, et dont le cœur couve dans toute sa fureur cette ignoble passion... On rencontre parfois, dans les festins de noces ou dans d'autres assemblées, certains vieillards qui sont sur le bord de la tombe, chez lesquels l'approche de la mort devrait nourrir d'autres pensées, et qui ne sont pas les moins scandaleux ni dans leurs actions, ni dans leur langage....

Oui, ce vice attaque toutes les conditions... Aucune n'est à l'abri de ses insinuations perfides... C'est l'amorce la plus séduisante avec laquelle Satan prend les âmes ; c'est le poison le plus efficace avec lequel il les tue... Voyez-vous cette cellule de branchages, construite dans un affreux désert [1]... Le vieillard qui l'habite s'appelle

[1] Vie des Pères des déserts d'Orient tome III, page 388 de la belle édition publiée chez M. Vivès : cet intéressant ouvrage n'es pas assez connu.

Martinien : il a fui le monde ; son corps est brisé par les austérités, son âme consumée dans la contemplation des choses divines... Eh bien ! Le démon impur osera s'attaquer à cet athlète, et pour en triompher, le saint ermite sera obligé de se coucher sur un brasier et de se dire : « Martinien, le feu de l'enfer sera plus cuisant, il durera l'éternité tout entière... Sache donc résister à la tentation. » — Et vous, grand saint Jérôme, vous qui, retiré dans cette grotte de Béthléem, où naquit le Sauveur, y passez les jours et les nuits, livré à l'étude et à la contemplation des choses saintes. Pourquoi déchirer et meurtrir ainsi votre poitrine avec ce caillou tranchant ? — Pour repousser les pensées importunes qui viennent me tourmenter jusque dans ma solitude. — Je pourrais vous montrer saint François de Sales, au collége, saint Louis sur son trône, et mille autres encore poursuivis par ce démon funeste de l'impureté !...

Si sainte que soit une vocation, si sacrés que soient ses engagements, ils n'exemptent point des tentations ; et le mariage lui-même, souvent contracté d'une manière peu chrétienne, devient pour plusieurs, qui n'en usent pas selon les vues de Dieu, l'aliment qui entretient ce vice funeste, plutôt qu'un reméde qui le guérit... Seul et livré à sés propres pensées, celui que domine cette passion abrutissante peut commettre mille péchés, malgré la présence de Dieu, et celle de son ange gardien... Au milieu d'une société, ce sera des paroles, des discours qui porteront le scandale, cet homicide spirituel, dont je vous parlais Dimanche dernier, dans le cœur de ceux qui les entendent...

Aucune considération n'arrête celui qui s'est laissé vaincre par cette vile passion... Ne lui parlez pas de justice, d'honneur, de délicatesse, des lois saintes de l'amitié, de la parenté... On en a vu ne pas respecter même leur propre sang, même l'ange gardien d'un enfant... On a vu des juges vendre la justice, et essayer de jeter la honte et le déshonneur, sur toute une famille honnête... Écoutez une histoire, tirée de nos livres saints, et

voyez jusqu'où ce vice funeste a pu conduire deux juges, deux vieillards, qui jusque-là, avaient joui de l'estime de toute leur nation...

Du temps que les Juifs étaient en captivité, il y avait, dit l'Écriture sainte, un jeune homme riche et noble, nommé Joachim... Citoyen le plus influent de toute sa nation, c'etait chez lui que se réunissaient, pour rendre la justice, les deux vieillards dont nous avons parlé... Il avait une femme nommée Suzanne, qui était fort belle, mais aussi très-vertueuse, car elle avait été élevée dans la crainte du Seigneur, par des parents bons et pieux... Il arriva que ces deux juges conçurent une violente passion pour cette jeune femme... Un jour, l'ayant rencontrée seule, alors quelle faisait sa promenade accoutumée dans le jardin de son époux, ils osèrent lui faire des propositions infâmes, menaçant de la dénoncer comme coupable, si elle refusait de satisfaire à leurs désirs... « Vous êtes perdue, lui dirent-ils, si vous n'accédez à nos vœux ; nous dirons que nous vous avons surprise en adultère, vous serez condamnée à mort et déshonorée ; on nous croira parce que nous sommes juges... » Suzanne levant les yeux au ciel, comme pour y chercher un témoin, un vengeur de son innocence, dit en soupirant : « Je ne vois que périls de toute part ; si je consens au crime, j'offense Dieu qui me voit ; si je refuse, je ne puis échapper de vos mains ; mais, il n'importe, j'aime mieux mourir innocente que de vivre coupable... » Aussitôt ces deux infâmes poussent un cri, on accourt. Voilà, — s'écrient-t-ils, une femme que nous venons de surprendre en adultère ; son complice, jeune homme plus fort que nous, a pu s'échapper de nos mains... — En vain tu protestes, pauvre jeune femme calomniée, la passion de ces misérables s'est changée en haine... Deux jours après, cette noble dame, vêtue de deuil et couverte d'un long voile, accom pagnée de sa famille en pleurs, comparaissait devant ces deux vieillards iniques, qui la condamnèrent à mort... Déjà on la conduisait au supplice, quand le prophète Daniel, à peine âgé de douze ans, mais éclairé de l'Es-

prit divin, justifia Suzanne, confondit ses calomniateurs, et les fit condamner à mort...

Péroraison. — Vous voyez donc, frères bien-aimés, comme ce vice infâme endurcit le cœur, comme il rend injuste et cruel... Sans égard pour Joachim qui leur prêtait sa maison, sans respect pour l'hospitalité qu'il leur donne, ils jettent sur sa femme des regards de convoitise... Leur âge, la magistrature qu'ils exerçaient, auraient dû, ce semble, leur imposer quelque réserve... Du moins l'innocence de cette femme, sa famille en pleurs, soulèvera peut-être quelque remords dans leurs âmes, et les arrêtera dans leur criminel dessein... Non, frères bien-aimés, rien n'arrête celui dont le cœur est dominé par cette terrible passion... O mon Dieu, éloignez de nos âmes ce vice hideux; rendez-nous justes et chastes, afin que nous puissions vous être unis sur la terre, et jouir un jour au ciel du bonheur que vous avez promis à ceux qui auront le cœur pur... *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quarantième instruction.

—

SIXIÈME COMMANDEMENT

Deuxième instruction.

—

Causes principales de l'impureté ; les fréquentations dangereuses, les discours deshonnêtes, les danses.

Texte. — *Non mœchaberis...* Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement. (*Exode* ch. XX, vers. 14.)

Exorde. — Mes frères, je vous disais, Dimanche dernier, d'après l'autorité d'un grand saint, d'un missionnaire plein d'expérience, saint Alphonse de Liguori, que l'impureté était la cause, presque unique, de la damnation de l'immense majorité des réprouvés... Pourquoi cela ?... Il me semble qu'on pourrait attribuer ce funeste résultat au peu d'horreur qu'inspire en général, surtout de nos jours, ce vice hideux... Ce qui, pour toute âme honnête, serait un sujet de honte, on le tourne en plaisanterie !... On rit, on s'amuse, on va même jusqu'à se vanter de ce qui devrait être une source intarissable de regrets et de larmes !... On condamne certains défauts - on les déteste, on s'efforce d'en imprimer à ses enfants une crainte salutaire... Mais l'impureté !... Qui donc par; mi les pères et mères, à moins d'être véritablement chrétien, traite ce vice aussi sérieusement qu'il le mérite ?...

Beaucoup de parents disent à leurs enfants : « Mon fils,

ma fille, soyez honnêtes ; gardez-vous de commettre le moindre larcin ; les voleurs sont presque toujours reconnus et sévèrement punis. » Puis on leur cite des exemples ; on leur parle des gendarmes, de la prison... Mais combien trouverez-vous de pères et mères qui diront : « Mon enfant, sois chaste, modeste, réservé ; Dieu voit le fond de ton cœur ; ta conscience est devant lui comme un livre ouvert... Garde-toi d'y nourrir jamais des pensées mauvaises et les désirs coupables... » Avouons-le, frères bien-aimés, ce vice ignoble, ce vice infâme qui couvre de rides précoces le front du jeune homme, qui flétrit l'œil de la jeune fille, et imprime sur ses traits les stigmates de la honte... non, ils n'inspire pas toute l'horreur qu'il devrait inspirer ; non, on ne le déteste pas comme on devrait le détester !...

Proposition. — Mon intention est de vous parler, ce matin, des causes de l'impureté, c'est-à-dire des circonstances, des occasions qui contribuent à développer dans les âmes le vice opposé au sixième commandement de Dieu... On en compte un grand nombre [1] ; mais j'insisterai particulièrement sur celles qui peuvent se rencontrer dans nos campagnes.

Division. — Je m'arrêterai donc à trois causes, qui produisent et entretiennent dans les âmes le vice contraire à la sainte vertu de pureté ; je dirai quelques mots des autres, en passant, autant qu'il me semblera nécessaire pour notre instruction. *Premièrement*, les fréquentations dangereuses ; *Secondement*, les discours et les chansons déshonnêtes ; *Troisièmement*, les danses... Telles sont les trois causes de ce vice, sur lesquelles je désire appeler votre attention...

[1] On connaît les deux vers :
Otia, mensa, libri, vaga lumina, verba, sodales,
Hæc tolle, hanc minue, hos muta, hæc claude, hæc fuge, vita hos.

Fuis l'oisiveté, diminue ta table, change tes lectures, contiens tes yeux, évite les conversations et les compagnies dangereuses...

Première partie. — Frères bien-aimés, tous les saints enseignent avec raison que l'oisiveté et les excès dans le boire et dans le manger sont des circonstances qui conduisent à l'impureté [1]... Ils ont raison... Vous l'avez éprouvé vous-mêmes... Lorsque, soit pour des repas de noces, soit pour des fêtes prolongées, vous avez interrompu vos travaux et fait quelques excès, même légers, dites-moi, vous êtes-vous trouvés aussi modestes, aussi réservés dans vos paroles et dans vos actions?... Je vous laisse répondre... Mais ce sont là des accidents, qui, dans votre vie de travail, se rencontrent rarement...

Parlons donc des fréquentations dangereuses... Pour beaucoup d'âmes, mes frères, la fréquentation entre personnes d'un sexe différent est un sujet de péché, une occasion de chute... On se rassure sur sa vertu, sur celle des autres ; cette confiance si spécieuse est une ruse du démon, qui nous endort pour mieux nous perdre... Si forte que soit une barre de fer, la lime par son frottement finira par la couper ; à chaque coup elle en enlève une parcelle, et bientôt, vous le savez, elle l'a rongée toute entière... Ainsi en est-il des fréquentations dangereuses.., Elles ôtent peu à peu à l'âme cette pudeur, cette réserve· cette délicatesse qui faisaient sa plus sûre défense ; de faiblesse en faiblesse, de concessions en concessions, on finit par se faire une fausse conscience, par se familiariavec le mal ; puis au bout... il y a tout un abîme, dans lequel on descend... Vous, qui avez déjà vécu, vous avez sans doute connu des jeunes filles, qui, après avoir été citées comme des modèles de vertu, de fermeté, de bonne conduite, sont tombées, par suite d'une fréquentation dangereuse, dans le dernier degré du déshonneur et de l'opprobre... Si, du moins, éclairés par ces exemples, les pères et surtout les mères comprenaient leurs devoirs!...

Un jour, le gardien d'un troupeau fut arrêté et jeté dans un obscur cachot: Là, examinant sa conscience, il se disait: Que peut-on me reprocher? Je me reposais

[1] Confer Drexelius, *Nicetas. Cap.* I *et* II, *primi libri.*

tranquillement à l'ombre des peupliers, je jouais de la flûte, même je lisais parfois un bon livre d'histoire évidemment on ne saurait me condamner, je ne suis point coupable !... Malheureux, lui dit le juge, ce n'est pas pour avoir lu un bon livre que tu vas être puni ; c'est pour n'avoir pas veillé sur le troupeau qui t'était confié, tu es responsable des délits commis par suite de ta nonchalance... Parents qui m'écoutez, ceci est votre histoire... Ces enfants, ces jeunes filles, Dieu vous les a confiées, veillez sur leur inexpérience, sachez ce qu'elles deviennent, brisez cette fréquentation dangereuse... C'est plusimportant pour vous, pour vos enfants, que n'importe quel exercice de piété [1]...

Vous avez peut-être une objection à me faire ?... Ne la faites pas !... Je vais y répondre... Quand des jeunes gens sont pour se marier, il faut bien qu'ils se fréquentent... Pourquoi, s'il vous plaît ?... Pour se connaître !... Mais, dans nos villages, on se connaît toujours assez... N'avez-vous pas remarqué que, bien souvent, les ménages les moins unis sont ceux qui ont été précédés de plus longues fréquentations... Si vous tenez absolument à une fréquentation, j'y consens ; mais à la condition qu'elle aura lieu en présence des parents, qu'elle ne consistera point dans ces longs tête-à-tête, qui sont toujours dangereux... Malheureuse mère, qui laissez ainsi de longues heures votre fille sans la surveiller, vous n'avez donc jamais été jeune ?... Vous ne connaissez donc pas le pauvre cœur humain ?...

Seconde partie. — Une seconde cause qui conduit au vice défendu par le sixième commandement de Dieu, ce sont les discours licencieux, les chansons obscènes... Sous ce titre, je veux comprendre encore les mauvaises lectures...

Un mot seulement sur ce dernier point... Si vous voulez demeurer sages, conserver la paix, la chasteté dans

[1] Conf. S. Léonard de Port-Maurice. *Sermon sur l'éducation des enfants.*

votre cœur, ne lisez jamais un mauvais livre... Je n'aime pas qu'une femme ou un jeune fille soient si avides de parcourir certains romans, qui paraissent dans les journaux... Il y a là, non-seulement une perte de ce temps si précieux dont Dieu nous demandera compte, mais presque toujours danger pour le cœur, et péril pour la vertu... C'est si bien écrit, dites-vous ; c'est si intéressant. — Vaines raisons !... — S'il se trouve dans cet auditoire un lecteur ou une lectrice de romans, la main sur la conscience, et devant Dieu, qu'ils osent nous dire que ce qui leur plaît dans ces lectures, c'est la beauté du style, et non le scabreux des aventures... Qu'ils nous racontent quels sont les passages qui sont restés dans leur mémoire, et qu'ils ont relus plus d'une fois... Après tout, qu'importe l'élégance du langage, si la pensée qu'il exprime est une pensée dangereuse et corrompue !... Couvrez de fleurs un monceau d'ordures, il restera toujours ce qu'il est !... Voudriez-vous boire un poison, parce que la coupe dans laquelle on vous l'offrirait serait dorée ?... Allons donc... loin de nous les livres mauvais, les lectures frivoles...

Du reste, frères bien-aimés, j'aime à le reconnaître, les mauvais livres sont rares dans cette paroisse, et plus rares sont encore les lecteurs et les lectrices de romans... Que ne puis-je en dire autant des discours légers des paroles licencieuses !... On me reproche quelquefois de me montrer trop sévère, lorqu'il s'agit de permettre aux enfants du Catéchisme d'assister aux noces, ou à certaines autres réunions, qui devraient être sérieuses et édifiantes comme des fêtes de famille, et qui, vous le savez mieux que moi, sont hélas ! toute autre chose !... Malheureux ! vous ne pouvez donc rire, être gais, vous amuser sans offenser la pudeur !... Que vous êtes à plaindre !... Frères bien-aimés, soyez-en surs, ces discours déshonnêtes sont souvent une semence infernale, qui souille l'imagination, et produit, surtout dans les jeunes âmes, des fruits de mort... Les saints eux-mêmes redoutaient de s'exposer à ce danger...

On lit, dans la vie de saint Valléric, que ce digne abbé,

voyageant en hiver, fut forcé, par un froid excessif, de s'arrêter dans une maison qui se trouvait sur son passage... A peine était-il entré, que le maître du logis, en compagnie du juge de l'endroit, se mit à tenir les propos les plus obscènes. — Ignorez-vous, messieurs, leur dit Valléric, que les hommes rendront compte de leurs paroles au jour du jugement[1] ? — Ces mots furent accueillis par des huées et des éclats de rire... La conversation continua sur un ton encore plus ordurier. — Je pars, dit le saint abbé, j'avais voulu réchauffer mes membres engourdis, mais vos propos me font plus de mal que le froid le plus insupportable... Nous nous retrouverons au tribunal de Dieu !... — Des railleries accueillirent ces dernières paroles du saint... Mais Dieu, dans sa justice, châtia d'une manière soudaine cette affreuse obscénité de langage... L'un perdit subitement la vue ; l'autre, atteint d'un mal terrible, expira peu de temps après... Ils voulurent rappeler le saint ; mais il était trop tard[2]... Ainsi devons-nous agir ; fermons nos oreilles aux discours deshonnêtes, et pour être plus sûrs de les fermer, éloignons-nous avec horreur de ceux qui tiennent des propos de ce genre...

Frères bien-aimés, ce que nous venons de dire des discours deshonnêtes doit s'appliquer encore avec plus de force aux chansons légères et licencieuses... Ne les écoutez pas, ne les retenez pas, si vous désirez conserver vos âmes pures, et vos pensées chastes... « Surtout, vous dirai-je, avec un saint docteur[3], n'en chantez jamais ; laissez ce triste rôle aux hommes ivres, ou aux femmes de mauvaise vie... »

Troisième partie. — Comme troisième cause, portant au vice de l'impureté, je dois signaler les danses, et surtout les danses de nuit, telles qu'elles ont lieu, malheureusement, dans plusieurs paroisses... Vous le savez, frères bien aimés, je n'aborde que très-rarement ce su-

[1] S. Matth., ch. XII, v. 36. — [2] *Apud Surium,* Append. I, *de sancto Vallerico.* — [3] Saint Clément d'Alexandrie, *apud Lohner.*

jet... Combien j'aime mieux vous parler de l'homme réservé, montrant par ses paroles et par ses actions, qu'il comprend sa dignité de père de famille ;... combien j'aime mieux vous parler aussi de ces pieuses femmes, se montrant dignes, par leur réserve et la sainteté de leur conduite, des nobles rôles et d'épouse et de mère... Arrière ! oui, arrière, ces sortes de mères, qui chassent leurs filles à la danse, et qui parfois les y accompagnent, et s'y montrent encore moins modestes !... Il me répugne d'en parler !...

Ecoutez ; Il y a environ quatre ans, un certain nombre de jeunes filles étaient agenouillées ensemble, ici dans cette église... Comme elles étaient pieuses, modestes, recueillies !... Qu'elles étaient belles avec cette robe virginale de la première communion !... Oh ! alors votre œil se serait trompé ; vous n'auriez pu les reconnaître, les distinguer les unes des autres !... Même timidité modeste même recueillement pieux, même foi naïve et rayonnante de bonheur !... Si vous les avez rencontrées hier, veuillez me dire si toutes sont semblables maintenant !... Les unes, il est vrai, ont conservé ce regard modeste, cette tenue réservée ; bien que jeunes, leur vertu vous inspire une sorte de respect ; rien d'immodeste dans leur toilette, rien d'inconsidéré dans leurs paroles, rien de trop hardi dans leur démarche !... Celles-ci ne vont pas à la danse ; elles sont fidèles à remplir leurs devoirs religieux, et soyez certains que leurs parents les trouvent laborieuses et dociles... Mais les autres !... Voyez donc ces regards impudents, cet air étourdi, cette tenue légère ; écoutez les discours qu'elles tiennent, les chansons qu'elles fredonnent... Si vous pouviez pénétrer au fond de leurs pensées, ce serait bien autre chose encore !... Mais si vous désirez être bien renseigné, écoutez ce qu'en pensent, ce qu'en disent les jeunes gens qui les fréquentent... Ah ! celles-là vont au bal, à la danse !... Pauvres jeunes filles, sachez-le donc bien : la piété, la modestie, la pudeur sont trois plantes délicates, qui croissent et fleurissent ensemble dans vos cœurs, qui en sont le plus bel orne-

ment... Mais qu'elles sont faciles à ternir !... Les mauvaises pensées, les mauvais discours, les occasions dangereuses les étouffent bien vite...

Pendant que je vous parle, une pensée me poursuit... Il me semble entendre quelques mères trop faibles ou peu instruites me dire : Mais ce n'est pas à la danse qu'on fait le mal !... — Je pourrais vous répondre, que vous vous trompez lourdement, que ces paroles obscènes qu'on y entend, ces pensées, ces désirs folâtres, cette surexcitation des sens, ces mouvements lascifs sont autant de fautes graves !... Je pourrais vous montrer qu'on y boit le vice par tous les sens !... Mais soit... Je vous accorde, pour un moment, qu'on ne fait pas de mal à la danse... Dites-moi, n'est-ce pas là que le mal se prepare ?... N'est-ce pas là que germent les passions ? là que se donnent de coupables rendez-vous ?... N'est-ce pas là que... Tenez, je m'arrête !... On demandait, un jour, au Père Lacordaire, si c'était mal d'aller au bal, de fréquenter les danses... « Madame, répondit le spirituel religieux, c'est à vous de me l'apprendre ; vous savez mieux que moi ce qui en est... » Mères, je vous fais la même réponse... Mettez-vous en esprit sur votre lit de mort ; voyez sérieusement, si, à ce moment suprême, vous aurez à vous féliciter d'avoir laissé vos filles fréquenter ces assemblées dangereuses !...

Péroraison. — Frères bien-aimés, en voilà bien assez sur ce point... Je n'aime pas faire des reproches, même à ces pauvres jeunes filles qui oublient la réserve et la modestie, qui faisaient leur plus belle parure... Pauvres chères enfants, n'est-il pas vrai que vous étiez plus heureuses lorsque vous étiez sages !... J'aime mieux recommander à celles qui sont restées pieuses et chastes, à celles qui veulent l'être toujours, une tendre dévotion envers la sainte Vierge... O mes enfants, aimez cette divine mère de Jésus, soyez fidèles à la prier, à l'invoquer... Elle est un miroir de chasteté, ayez souvent les yeux sur elle pour imiter ses exemples ; placez sous son puissant patronage les années si dangereuses de votre jeunesse ; elle

les conservera saintes et pures... Sa protection, c'est un bouclier pour la pudeur, une sauvegarde pour la modestie !...

Tous, Chrétiens, puisque tous nous sommes exposés, plaçons-nous sous la tutelle puissante et bien-aimée de cette auguste Reine du ciel... Quiconque reste fidèle au culte de cette Vierge immaculée, fuira et les danses et les discours trop libres, et les fréquentions dangereuses... Aidé de son puissant secours, il saura triompher de toutes les séductions, conserver son âme chaste, et mériter de voir face à face ce grand Dieu, dont la contemplation doit être la récompense de ceux qui auront eu le cœur pur... *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Quarante et unième instruction.

SIXIÈME COMMANDEMENT.

Troisième instruction.

Effets temporels, effets spirituels produits par le vice de l'impureté.

Texte. — *Non mœchaberis*... Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement... (*Exode*, ch. xx, vers. 14.)

Exorde. — Mes frères, depuis que je vous explique les commandements de Dieu, une réflexion, sans doute, s'est présentée à l'esprit de plusieurs d'entre vous... En voyant

avec quelle vérité j'entrais dans certains détails ; en écoutant avec quelle précision je signalais quelques désordres existant dans cette paroisse, avec quelle fidélité je racontais des propos échappés, peut-être, à certaines personnes, vous vous êtes dit : — Comment Monsieur le curé peut-il savoir cela ? il faut qu'on le lui rapporte ! — Si vous avez pensé ainsi, frères bien-aimés, vous vous êtes trompés...

Un médecin quelque peu instruit ne saurait voir longtemps un malade sans connaître son tempérament, sans savoir à peu près qu'elle est sa maladie... De même un prêtre, un peu zélé pour le salut des âmes qui lui sont confiées, ne peut, pendant plusieurs années, habiter une paroisse sans en connaître et le fort et le faible, sans savoir quelles ressources elle offre pour le bien, quels désordres, au contraire, y entretiennent et y propagent le mal... Poussons encore plus loin notre comparaison... Si un médecin, la maladie étant connue, donnait des remèdes bons pour une autre infirmité, ou pour un tempérament différent, mais inutiles et dangereux pour la maladie et la personne qu'il traite, ne serait-il pas coupable et répréhensible?... Ainsi en serait-il d'un curé qui, connaissant sa paroisse, ne chercherait pas à lui donner l'instruction dont elle a besoin, à combattre les vices qui y règnent, les défauts qu'on y remarque... En vous signalant les causes qui conduisent à l'impureté, je ne vous ai rien dit des spectacles, c'eût été inutile : nous n'avons ici ni théâtre ni acteurs. Mais je vous ai parlé des danses et des fréquentations dangereuses... Hélas ! vous le savez, il n'était pas inutile d'en parler !... Puissé-je avoir été bien compris, et avoir inspiré à ceux et à celles qui m'écoutaient de salutaires réflexions...

Proposition. — Je dois, ce matin, afin de vous inspirer une plus profonde aversion contre le vice opposé au sixième commandement, vous parler des tristes effets qu'il produit... Je ne vous ferai pas un tableau de la corruption des villes ; à quoi servirait de vous montrer l'abjection de ces pauvres créatures, qui peuplent les

mauvaises maisons, et la dégradation des jeunes gens qui les fréquentent?... Non, je parlerai seulement de ce qui peut se rencontrer ici, de ce qui malheureusement s'y rencontre quelquefois...

DIVISION. — *Premièrement.* Effets temporels de l'impureté ; *secondement* ; effets que ce vice produit sur l'âme. Telles sont les deux considérations sur lesquelles nous allons nous arrèter...

Première partie. — Comme effet temporel produit par l'impureté, je signalerai seulement la perte de la réputation, puis les troubles que ce vice cause dans les familles.

Frères bien-aimés, pour quiconque a du cœur, après l'amitié de Dieu, la réputation, l'honneur est peut-être le bien le plus précieux... Après la perte d'une bataille, l'un de nos rois les plus vaillants, François Ier, écrivait à sa mère cette lettre très-courte, mais pleine de sens : « Madame, tout est perdu, sauf l'honneur, » et sa mère, dit-on, lui répondit : « Sire, rien n'est perdu si l'honneur est sauf. » Mais, avec ce vice funeste de l'impureté, jamais l'honneur n'est sauvegardé, et toujours, oui toujours, la réputation est perdue... Ignoreriez-vous par hasard comment, même dans le monde, on flétrit ceux qui violent ce sixième commandement de Dieu?... Que ce soit un homme, que ce soit une femme, que ce soit un adolescent ou une jeune fille, peu importe... On a beau s'afficher, se vanter, essayer de porter le front haut... Non, je vous l'affirme, le libertinage n'est jamais une recommandation ; toujours il est un déshonneur... On ne dira rien devant vous ; peut-être même on sourira, on semblera vous applaudir?... Hélas! comme vous rougiriez, si vous pouviez entendre comment on vous juge lorsque vous êtes absent... On vous méprise, ne vous faites pas illusion... Vous aurez cinquante ans, soixante et même davantage, toujours l'on se souviendra que vous étiez un homme libertin, ou une femme peu chaste... et l'on jettera même ce reproche à la face de vos enfants comme une cruelle injure...

Mais, c'est surtout la réputation d'une jeune fille que ce vice ignoble flétrit d'une manière irréparable... Quelle est belle, mes frères, la fleur du lys, quand, aux premiers rayons du soleil, elle étale sa blancheur virginale!... Traînez-la dans la fange, elle devient plus vile, plus dégoûtante que le chardon lui-même... Ainsi, ces âmes si belles, si pures, au jour de leur première communion, ont-elles le malheur de perdre le sentiment de la vertu, elles deviennent bien vite un objet de mépris et de dégoût!... Pour qui donc?... Pour leurs anges gardiens?... Oui... Pour les âmes honnêtes?... Oui encore!... Mais ce n'est pas assez ; elles sont un objet de mépris, même pour les libertins qui les ont perdues... Voyez-vous cette jeune fille légère et déshonorée!... Ils la montrent du doigt, ils n'oseraient pas, par respect pour eux, lui parler face à face en plein jour ; ils attendent les ombres de la nuit... Nul ne voudrait l'avoir pour épouse... Si quelqu'un, pour des raisons que je veux ignorer, consent à s'unir à elle, qu'elle s'attende à d'amers reproches ; sa conduite passée sera un brandon de discorde dans le ménage, elle y rendra la paix impossible... Frères bien-aimés, sur ce point j'en appelle à une foule d'exemples que vous connaissez, que vous avez peut-être racontés vous-mêmes!...

Parlerais-je maintenant des troubles que ce vice infâme apporte dans les familles?... Une jeune fille est légère, étourdie, sans expérience, mais elle a de la fortune ; un jeune homme libertin, abusant de sa jeunesse, fera tous ses efforts pour la séduire... Alors, vous verrez des divisions, des disputes, des haines dans les familles... Des enfants se révolteront contre leurs parents ; l'autorité du père et de la mère sera méconnue, leurs conseils méprisés!... Où tout cela aboutira-t-il? A des crimes, peut-être!... mais sûrement à des brouilleries, à des discordes, à des antipathies, aussi contraires à la loi de Dieu qu'au repos des familles... Qui pourrait nombrer les étoiles du ciel, des feuilles des forêts?... Impossible aussi de dire combien de familles divisées, combien de procès

suscités, combien d'époux brouillés, combien de crimes commis par suite de cette aveugle passion.

Mais vous êtes trop sévère, vous exagérez, me dites-vous? — Ah! vous trouvez que j'exagère!... Eh bien, interrogez les jurés qui ont assisté aux cours d'assises; il en est dans ce village peut-être; il en est dans les villages voisins; ils vous diront que plus des deux tiers des crimes qu'on y poursuit, sont les suites et les effets du vice de l'impureté... Voici de misérables filles qui, pour sauver leur honneur, ont étouffé le fruit de leur sein... Voilà des adultères qui ont tramé la mort d'un époux qui les gênait dans leurs désordres... Ici, ce sont des meurtres commis par la jalousie; ailleurs, ce sont des monstres de lubricité ne respectant pas même la pudeur des enfants... Demandez à ces misérables que vous voyez pâles et tremblants sur le banc des accusés, s'ils pensaient que cette fatale passion les conduirait là; tous vous diront qu'ils ne s'en doutaient pas... Cet abominable vice vous cache les suites honteuses qu'il traîne après lui; c'est comme un ami perfide qui vous donnerait un coup de poignard en vous embrassant... Mais, frères bien-aimés, dites-moi, quel douleur pour les familles, qui voient un de leurs membres ainsi traîné devant la justice pour avoir été l'esclave de cette vile passion!...

Seconde partie. — Frères bien-aimés, je n'ignore point que l'impureté n'attire pas toujours après elle des suites temporelles aussi funestes... Mais il est des effets qu'elle produit infailliblement... Ce sont ceux qui s'attachent à l'âme... Le vice défendu par le sixième commandement amène l'oubli de Dieu, il détruit la Foi dans le cœur, il conduit souvent à l'endurcissement...

Que cette passion funeste produise l'oubli de Dieu, il est à peine besoin de le démontrer... Oui, je vous accorde qu'après une chute, un moment de surprise et d'entraînement, on voie certaines âmes se relever avec énergie... Mais observez d'abord qu'une chute, un moment d'oubli ne sont pas une passion... Je comprends qu'alors la honte, le remords, un reste de foi tourmen-

tient une âme, qui est tombée par faiblesse ; et que, Dieu venant à son aide, elle puisse sortir de cet état... Autre chose est d'avoir les pieds dans la boue ; autre chose d'être plongé jusques au cou dans la fange... Dans le premier cas, nous pouvons encore marcher en faisant quelques efforts ; dans le second, impossible de nous mouvoir... C'est dans ce dernier état que la passion met une âme... Voici des enfants qui viennent d'atteindre leur seizième année ; jusqu'ici elles ont été modestes, réservées ; elles ne manquaient jamais à leurs prières, elles assistaient régulièrement aux offices... Elles se sont imprudemment jetées dans des occasions dangereuses ; une funeste passion s'est emparée de leur cœur... C'est fini ; Dieu est oublié ; tout dans la Religion leur pèse ; les offices sont trop longs, les prières ennuyeuses ; et, même dans cette enceinte sacrée, ô Dieu qui les avez rachetées, ce ne sera pas vous qui occuperez leur esprit, qui serez l'objet de leurs pensées!... Et vous aussi, peut-être, êtes-vous mise en oubli, auguste Reine du ciel, chaste Vierge Marie ; vous qu'elles avaient choisie pour patronne et pour mère au jour de leur première communion... La vue de votre autel est pour elles un remords, votre nom si doux un reproche ; les ingrates! elles ne vous aiment plus, elles ne vous prient plus ; elles vous ont oubliée...

Cependant, frères bien-aimés, si préoccupée que soit une âme par cette infâme passion, si avant qu'elle soi plongée dans ce bourbier, les remords viennent quelque fois l'assaillir, les pensées de la mort, de l'enfer sont là comme des spectres sinistres, qui se dressent parfois devant elle pour la tourmenter... Que faire alors?... Pour se rassurer, pour se livrer avec plus de tranquillité à ses funestes penchants, on s'efforce de douter des vérités de la Foi... Viens, Satan, viens rassurer toi-même ces pauvres âmes, qui déjà t'appartiennent... Et Satan apparaît sous la forme de ce séducteur qui dira à cette jeune fille : — Ne crains rien, il n'y a pas d'enfer... Qui dira à cette femme... Viole sans scrupule la fidélité jurée au pied des

autels... quand on est mort tout est mort! — Et, la passion aidant, Satan sera vainqueur!..

Un soir, saint François de Girolamo se sentit inspiré d'aller prêcher dans un carrefour de la ville de Naples, malgré l'heure avancée de la nuit... Après avoir erré quelque temps dans les ténèbres, il s'arrête et parle, sans avoir aucun auditeur apparent, sur l'énormité du péché, sur la nécessité de correspondre à la grâce... Dans un angle obscur de la rue, se trouvait une femme avec le séducteur qui lui avait donné rendez-vous. — Le Père a raison, disait-elle, et nous devrions rentrer en nous-mêmes, cesser cette conduite criminelle et nous convertir. — Le séducteur se mit à railler le saint, à débiter des impiétés... Mais, tout à coup, il tomba mort!... François vit avec surprise arriver, le lendemain, à son confessionnal, cette pauvre pécheresse, qui lui raconta ce châtiment subit et terrible[1]... Ce que disait ce misérable, c'est ce que répètent tous les libertins... Oui, frères bien-aimés, l'impureté tue la Foi dans les âmes... Elle fut la source de presque toutes les hérésies... Sans remonter aux premiers siècles du christianisme, je vous dirai seulement que le protestantisme a pour père et pour auteur, l'infâme Luther, moine apostat, auquel pesaient les vœux qu'il avait faits, et qui, secouant toute honte, osa épouser une religieuse qu'il avait arrachée à son couvent... Les anglais ne se sont séparés de la sainte Eglise catholique, que parce qu'ils eurent un roi, appelé Henri VIII, monstre pourri de luxure, qui, n'ayant pu obtenir du Souverain-Pontife la permission de divorcer, se révolta contre l'autorité du Pape, épousa cinq ou six femmes, qu'il fit successivement périr... Après avoir arraché la Foi du cœur de son peuple, ce tyran, d'impure mémoire, mourut, jeune encore, frappé de la main de Dieu, et avec tous les signes de l'endurcissement[2]...

[1] *Vie de saint François de Girolamo*, par le cardinal Wiseman. *Demoust.. évangel.*, tom. XVI, col. 356. — [2] Voir sa *Vie*, par Audin, et surtout les circonstances qui ont accompagné sa mort.

L'endurcissement !... Cette stupidité, cette indifférence, cette sorte d'apostasie en face de la mort, oui, frères bien-aimes, c'est un effet commun de l'impureté... Est-ce parce qu'on a fait des confessions qui manquaient de sincérité et des communions sacriléges?... Serait-ce parce qu'on a méprisé les grâces, les bonnes inspirations, et croupi de longues années dans ce vice infâme?... Je ne sais... Mais un fait certain, c'est que presque tous les luxurieux meurent en réprouvés... Saint Léonard de Port-Maurice, racontait, à ce sujet, l'histoire suivante : « Un homme, qui avait vécu dans le désordre, expirai presque à la fleur de l'âge... Un prêtre l'exhortait à mettre en ordre sa conscience... Le moribond l'écoutait d'un air distrait ; ses yeux hagards se fixaient avec opiniâtreté sur un tableau placé dans l'alcôve... C'est sans doute une madone, une sainte pour laquelle il a beaucoup de dévotion, dirent les assistants, il faut lui donner cette image... Le mourant l'eut à peine entre les mains, qu'il expira en l'embrassant avec frénésie... Hélas ! on ne tarda pas à savoir que cette image n'était autre que le portrait d'une misérable, avec laquelle cet infortuné vivait dans le désordre[1]... Et pourquoi chercher si loin des exemples? N'a-t-on pas vu, ici ou ailleurs... des jeunes filles épuisées et mourantes des suites de leur inconduite, au lieu d'implorer la miséricorde de Dieu, se faire habiller et placer sur la porte pour voir, une dernière fois, passer le cortége du carnaval... Belle préparation à la mort!... N'était-ce pas un signe manifeste d'endurcissement!... Ah! frères bien-aimés, qu'il est à plaindre le prêtre qui doit préparer à paraître devant Dieu des âmes infectées de ce vice infâme... Rien ne saurait ranimer en elles une étincelle de Foi, rien ne peut secouer leur torpeur, pas même la terreur des jugements de Dieu, pas même les gouffres de l'enfer déjà béants pour recevoir ces misérables luxurieux!...

Péroraison. — Ainsi donc, frères bien-aimés, endur-

[1] *Conf.* saint Léonard. Sermons pour le carême.

cissement, perte de la Foi, oubli de Dieu, trouble dans les familles, perte de la réputation, tels sont les effets ordinaires que produit le vice défendu par le sixième commandement de Dieu... Qu'ils sont différents vos fruits, ô noble et sainte vertu de chasteté!... Par vous, la paix, la concorde fleurissent dans les ménages ; vous resserez les nœuds qui unissent les époux, vous donnez à leur affection mutuelle quelque chose de plus respectueux et de plus tendre... Vous êtes la plus précieuse qualité d'un jeune homme ; sur son front, vous déposez un diadème de beauté, de douceur et de noblesse... Vous êtes la plus belle parure d'une jeune fille, sa dot la plus riche ; par vous, elle brille comme un lis majestueux et odorant dans les jardins du Seigneur... Frères bien-aimés, efforçons-nous d'acquérir et de conserver cette sainte vertu ; elle nous procurera ici-bas la paix du cœur et les joies les plus douces ; puis elle nous méritera d'être un jour associés aux âmes pures, qui au milieu des délices du Paradis, béniront pendant l'éternité le Dieu trois fois saint... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quarante-deuxième instruction.

—

SIXIÈME COMMANDEMENT.

Quatrième instruction.

—

Remèdes contre l'impureté : Repousser les mauvaises pensées, fuir les occasions dangereuses, fréquenter les sacrements.

Texte. — *Nom mœchaberis*... Luxurieux point ne seras de corps ni de consentement... (*Exode*, *Ch.* xx, *vers.* 14.)

Exorde. — Mes frères, en vous parlant de la grièveté du vice défendu par le sixième commandement, je vous ai montré avec combien de sévérité Dieu l'avait puni... Vous n'avez pas oublié que le déluge fut le châtiment de la corruption du genre humain, que Sodome et d'autres villes ne durent leur anéantissement qu'aux excès infâmes auxquels se livraient leurs habitants... Vous vous souvenez surtout de l'adorable Jésus, expiant par son dépouillement sur le Calvaire tant de criminelles indécences... J'ai cependant oublié une belle comparaison, par laquelle saint Augustin montre la laideur de l'impureté, et rend, en quelque sorte, sensible l'outrage que

ce vice fait au Maître souverain, qui nous a créés à son image... Cette comparaison : la voici...

« Si quelqu'un, dit-il[1], était assez imprudent pour couvrir de boue et de fange le portrait d'un prince, d'un empereur, ne serait-il pas très-coupable envers ce prince?... Seriez-vous surpris si cet insolent était arrêté, saisi, livré à la justice et condamné à une peine rigoureuse?... Et vous, âmes créées à l'image de Dieu, vous qui êtes son portrait vivant, vous qu'il a formés à sa ressemblance, croyez-vous ne pas faire injure à ce Maître suprême, en souillant votre âme par des pensées, des désirs ou des actions infâmes!... » On pourrait encore ajouter que nos corps sont les membres de Jésus-Christ, et que, par ce vice ignoble, nous déshonorons ces membres... Par le Baptême, nos corps sont devenus les temples du Saint-Esprit, c'est saint Paul qui nous l'apprend; or, par l'impureté, ce temple est profané!... Par la sainte Communion, — et nous ne sommes ni des païens, ni des protestants, — tous donc nous avons communié,... et notre cœur ce jour-là est devenu un sanctuaire que Jésus-Christ s'était choisi et qu'il a habité... Eh bien, par ce malheureux vice, ce sanctuaire est souillé!... Qu'éprouveriez-vous si cette Église, dans laquelle vous avez été baptisés, dans laquelle vous avez fait votre première Communion, où vous avez tant de fois prié, était transformée en une vile étable et peuplée d'animaux immondes?... Vous frémissez à cette pensée!... Chrétien, âme consacrée à Dieu par ton baptême, voilà ce que tu deviens, voilà le spectacle que tu offres aux Anges, quand le démon de l'impureté s'est emparé de toi!... D'ignobles jouissances, de viles pensées ont pour toi remplacé les douces et suaves aspirations de la vertu...

Proposition. — Frères bien-aimés, je me propose, ce matin, de vous indiquer les moyens de combattre cette funeste passion, de vous signaler les remèdes qu'il faut

[1] Lib. I, *De decem chordis.*

apporter à cette terrible maladie, qui conduit tant d'âmes à une mort éternelle... Il en est un grand nombre [1].

Mais je m'arrêterai à trois seulement, qui me semblent les plus efficaces, tout en étant à la portée du moindre d'entre nous...

DIVISION. — *Premièrement* : Repousser les mauvaises pensées ; *secondement* : fuir les occasions dangereuses ; *troisièmement* : fréquenter les sacrements...

Première partie. — Oui, frères bien-aimés, le premier remède que j'indique, pour sauvegarder nos âmes contre la vie infâme de l'impureté, c'est de repousser, dès le principe et avec énergie, ces pensées folles, légères, indécentes, qui, comme des mouches incommodes, voltigent dans notre imagination et en ternissent la pureté... Une maladie prise à son début se guérit facilement ; si, au contraire, vous laissez le mal faire des progrès, souvent il est impossible d'en être le maître... C'est ainsi qu'il faut agir avec ce vice funeste ; chassons promptement, sans raisonner, toute pensée qui tend à ébranler en nous la pureté...

Quelquefois, je le sais, — ici je m'adresse aux âmes délicates et timorées, — il n'est pas toujours facile de se débarrasser de ces pensées importunes... Vingt fois, vous éloignez la mouche ennuyeuse qui vient se reposer sur votre front ; elle insiste, vous insistez comme elle ; vous ne souffrez pas qu'elle vous pique, et vous finissez par vous en délivrer ; elle s'éloigne et vous êtes vainqueurs de ses importunités... Combat fatigant, mais pourtant nécessaire... Agissons-en de même avec ces pensées légères et folâtres... Continuons la lutte sans

[1] Citons ces deux vers :

Lectio, flagra, preces, confessio, lympha, labores,
Portarum excubiæ, Christi presentia, pœna.

Les pieuses lectures, la mortification, la prière, la confession, le jeune, le travail, la garde des sens, la présence de Dieu l'enfer...

nous décourager jamais... Prenons garde ; un consentement volontaire, un assentiment réfléchi à ces pensées, à ces désirs mauvais, devient facilement une faute grave, un péché mortel !... L'abîme est tout près, gardons-nous de nous promener sur les bords glissants qui le cotoient ; nous finirions infailliblement par y tomber...

Surtout, frères bien-aimés, de la persévérance et point de découragement dans ces luttes si fréquentes de la chair contre l'esprit... Dieu a des vues, toujours pleines de miséricorde, en les permettant... Je vois saint Paul, le glorieux Apôtre des nations... C'est bien un grand Saint celui-là, je pense... Converti par Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, il dépense énergiquement ses jours, ses nuits, sa santé, ses talents pour étendre le règne de l'Evangile... Quelle activité, quelle zèle!... On le frappe, on l'emprisonne, des faux frères le persécutent, des persécuteurs le chargent de chaînes. Il ne se décourage pas au milieu de toutes ces épreuves... Pour récompenser son dévouement, voici que notre doux Sauveur ravit son âme au troisième ciel ; là, on lui montre le bonheur qui l'attend ; il voit des choses que l'œil de l'homme n'a point vues ; il savoure des joies que nos cœurs ne sauraient comprendre !... — Que vous êtes heureux saint Apôtre !... Oui, vous êtes bien un prédestiné !... vous devez être à l'abri de toutes ces tentations qui nous tourmentent !... Nullement, répond-il, pour m'empêcher de concevoir de l'orgueil des grâces que j'ai reçues, j'ai à côté de moi l'ange de Satan qui me tourmente... j'ai à soutenir les luttes de la chair contre l'esprit ; trois fois, j'ai prié le Seigneur d'en être délivré, mais il m'a répondu : Ma grâce te suffit...

Frères bien-aimés, nous reviendrons sur cet important sujet, en parlant du neuvième commandement de Dieu ; mais j'ai dû, dès aujourd'hui, vous signaler, comme remède contre l'impureté, la fuite des mauvaises pensées et la fidélité à les repousser avec énergie, dès qu'elles se présentent à notre esprit...

Seconde partie. — Venons maintenant au second re-

mède que je vous ai signalé comme devant préserver nos âmes de ce vice infâme... La fuite des occasions dangereuses... C'est évident... l'Esprit-Saint nous apprend que celui qui aime le danger sera victime de son imprudence... Le choléra, la peste sévissent dans un hôpital, tous ceux qui l'habitent sont atteints du fléau ; ceux qui sont sages, et qu'aucun devoir de conscience n'appelle autour des malades, se sont éloignés... Voici que, malgré les ordres précis de leur père, dédaignant les recommandations d'une mère alarmée, un jeune homme, une jeune fille, inspirés par une curiosité dangereuse, ou par je ne sais quels autres motifs, veulent visiter cet hôpital dangereux ; ils en rapportent la contagion et la mort... Dites-moi, Chrétiens, ne blâmeriez-vous pas leur imprudence ; ne diriez-vous pas : S'ils sont morts, c'est leur faute !... Ils devaient obéir au commandement de leur père, et ne pas dédaigner les avis de leur mère !... Cette comparaison peut vous faire comprendre ce que c'est que la fuite des occasions, et combien il est nécessaire de recourir à ce remède, si l'on veut ne pas être atteint de la contagion du mal, conserver la santé de son âme et garder son cœur pur... Ai-je donc besoin de le répéter !... Oui, peut-être... Mais, ô frères bien-aimés, qu'il m'en coûte !... Comme j'aime mieux parler de ces chers Anges de pureté, prosternés chaque Dimanche au pied de l'autel de la douce et bonne vierge Marie, que de ces pauvres jeunes filles qui... je n'achève pas... Mais enfin... qui, le soir, vont ailleurs... Hélas ! il est des sociétés, des danses, des réunions, donnez-leur le nom que vous voudrez, peu importe ! où l'impureté règne en souveraine... Les jeunes gens ne les fréquentent jamais impunément... vous pouvez vous en assurer par leurs discours, comme par leur conduite !... Et vous, jeunes filles, à l'imagination si vive, au cœur si prompt à enflammer, vous, mes chères enfants, vous voudriez assister à ces assemblées, fréquenter ces sociétés, prendre part à ces danses et conserver la santé de votre âme, la pureté de votre

cœur!... Impossible! oui, impossible! trois fois impossible... et je vous défends de me démentir!...

Votre Père du ciel vous commande de fuir le danger si vous ne voulez pas périr... Votre Mère du ciel, la Vierge immaculée vous en détournait par son exemple, comme par ses suaves inspirations, elle ne vous a pas vues sans alarmes suivre je ne sais quels conseils malsains... Viennent-ils de vos parents; viennent-ils de quelques compagnes perverses? — Je ne sais... Mais j'en jure sur votre pureté, ô Reine immaculée, non, douce Mère de Jésus, leur mère et la patronne qu'elles avaient choisie au jour de leur première Communion... Non, vous n'avez pas vu, sans gémir sur leur sort, de pauvres jeunes filles fréquenter ces assemblées maudites, et se jeter pour ainsi dire, les yeux fermés dans ces occasions si dangereuses pour leur piété, pour leur Foi et pour leur vertu...

Tenez ici, frères bien-aimés, pas d'objections, pas de concessions!... Je serais père au mère de famille; je n'admettrais aucune dispense... surtout pour une jeune fille... même s'il s'agissait d'une noce... Ah! vous me trouvez bien sévère... Mais vos pensées sont les miennes, et vous êtes, j'en suis sûr, au moins aussi exigeants que je puis l'être... Vous allez le comprendre... Supposons que, dans mon presbytère, certains devoirs de famille m'obligent d'élever une ou deux nièces... Que diriez-vous d'elles, que penseriez-vous de moi, si vous les voyiez, même après un festin de noces, ouvrir le bal et se livrer toute une soirée à la danse?... Je n'attends pas votre réponse... Ce que vous penseriez, dans une semblable circonstance, pères et mères, pensez-le de vous-mêmes, et soyez aussi sévères à votre égard que vous le seriez pour moi, dans la supposition que j'ai faite... Oui, vous auriez raison... plus de mille fois raison... Comprenez donc aussi combien il est nécessaire pour vous, pour vos enfants, pour que tous nous gardions notre cœur pur, de fuir avec soin les occasions dangereuses...

Troisième partie. — ... Frères bien-aimés, je me hâte,

j'abrége ; chacun des remèdes que j'indique contre le vice de l'impureté demanderait une instruction spéciale... A certains malades languissants, les médecins habiles conseillent de changer d'air, de quitter leur pays, d'aller respirer sous une atmosphère plus calme et plus saine... Et bien souvent ces malades sont guéris... Ainsi, à quelques âmes chancelantes, nous pourrions dire : Si vous voulez recouvrer la paix, triompher de votre faiblesse, quittez ces fréquentations mauvaises, brisez avec ces compagnies dangereuses... Mais donnons encore un autre remède contre cette terrible maladie de l'impureté... Ce sera le plus efficace, pourvu que la pauvre âme malade le reçoive avec les dispositions convenables...

C'est la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie... Pénitence et Eucharistie !... Merveilleuses effusions de l'amour divin ! épanchements sublimes de la charité de Jésus !... Tous deux vous êtes sortis du cœur de cet adorable Sauveur transpercé sur le Calvaire !... L'eau et le sang jaillirent sous les coups de la lance !... L'eau, c'était la miséricorde, la Pénitence ; le sang, c'était l'amour, c'était l'adorable Eucharistie... Non, tant que ces deux ineffables sacrements seront administrés dans la sainte Église catholique, il ne faut désespérer du sort d'aucun pécheur... Le plus grand, le plus vil, le plus infâme blasphémerait la bonté de Dieu, s'il se décourageait !... Viens Marie-Magdeleine, pécheresse scandaleuse, viens te confesser aux pieds de Jésus... Il te pardonnera, il te sourira, et tu deviendras l'amie intime de sa chaste Mère... Et toi, saint Augustin, cède enfin aux inspirations de la grâce, aux larmes de ta mère, accours t'agenouiller aux pieds de saint Ambroise et ton âme retrouvera la paix ; dans ton cœur, où régnait une vile passion, trônera désormais la douce et consolante chasteté !...

Frères bien-aimés, tels sont les fruits produits par la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie... Ils purifient, ils rendent saintes et agréables à

Dieu même les âmes, qui, depuis longtemps, se vautraient dans la fange... A combien de saints et de saintes du Paradis nous pourrions dire : « Pauvres cœurs qu'avait blessés le démon impur, vos plaies étaient douloureuses, vives, saignantes, vous traîniez des jours tourmentés par les remords et assombris par la honte... Vous vous êtes confessés ; quel baume divin a coulé sur vos plaies !... Quelle fut douce la paix qui succéda à vos tourments !... Vous vous êtes trouvés forts et courageux pour de nouveaux combats, puisque vous êtes aujourd'hui des saints !... » Donc, chers âmes, qui gémissez comme gémissaient ces illustres pénitents, ne désespérez pas : mais, comme eux, hâtez-vous de recourir aux sacrements, et, en vous comme en eux, Satan sera vaincu !...

Péroraison. — Si la Pénitence et la sainte Eucharistie ont pu ressusciter tant d'âmes tuées par l'impureté, vous comprenez facilement l'efficacité de ces sacrements pour préserver de cette mort, celles qui sont innocentes et tourmentées seulement par des tentations auxquelles elles résistent... Vous l'avez éprouvé vous, jeunes filles, dont le sourire est encore si pur, le regard si limpide ?... Si, malgré l'effervescence d'un âge, où déjà les passions bouillonnent, malgré les piéges qu'on a pu vous tendre et les dangers que vous avez rencontrés, vous portez le front haut ; si personne n'a le droit de vous faire rougir en passant à vos côtés; n'est-ce pas à la fréquentation des sacrements que vous le devez ?... Au tribunal de la Pénitence, Jésus-Christ, dans la personne de son ministre, vous a donné de salutaires conseils... Puis ce même Sauveur, dans la sainte Communion, vous a fait comprendre la sagesse de ces avis, et vous a donné la grâce de les suivre... Bon courage... Jésus, le roi des âmes chastes, est toujours là pour vous soutenir... Un jour, il permit à Satan de tenter sainte Véronique de Giuliani... C'était des pensées, des imaginations affreuses... la jeune vierge résistait... mais le démon impur redoublait d'efforts pour la troubler et souiller son imagination... Encou-

ragée par le Sauveur, la sainte lui répondit un soir : — Je ne te crains nullement, et malgré tes efforts, demain je m'approcherai encore de la table sainte... — Et Satan confus s'éloignait de cette douce amante de Jésus [1]. C'est ainsi que nous devons agir... Plus nous approcherons fréquemment des sacrements, plus nous fortifierons dans nos âmes la sainte vertu de pureté, et plus aussi nous acquerrons de droits à cette immortelle récompense que Dieu a promise aux cœurs purs... Ainsi-soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quarante-troisième instruction.

—

SEPTIÈME COMMANDEMENT.

Première instruction.

—

Le vol est un péché; c'est un péché plus commun qu'on ne le croit ordinairement.

Texte. — *Non furtum facies...* Bien d'autrui ne prendras, ni retiendras à ton escient, à ta connaissance. (*Exode*, *chap.* XX, *vers.* 15.)

Exorde. — Mes frères, il semble que le commandement, dont je vais vous parler, devrait être bien compris

[1] Vie de cette sainte par le cardinal Wiseman. *Demonstrationis évangel.* tom. XVI.

et observé de tout le monde... En effet, c'est le moins contesté ; c'est celui qui fait la base de la justice parmi les hommes... On se vante de certains défauts ; ils ont en quelque sorte perdu leur laideur naturelle, tant la Foi est diminuée, la conscience amoindrie !...

Que je dise à l'un d'entre vous : — Vous n'avez pas dit vos prières, ce matin ; vous n'étiez pas à la sainte Messe, Dimanche dernier. — Il sourira, il me donnera des excuses plus ou moins bonnes : — Que voulez-vous, dira-t-il, ce n'est pas l'habitude ; on a tant d'ouvrage... et mille autres raisons plus ou moins valables... mais il ne se fâchera pas... Si je lui disais, au contraire : — On dit que vous avez volé quelques centimes, ou un franc à votre voisin. — Il s'irriterait, il protesterait qu'il n'en est rien, et me garderait sans doute une longue rancune...

Pourtant, frères bien-aimés, si voler quelques centimes au prochain est un mal ; voler au bon Dieu le jour qu'il s'est réservé, en le profanant par le travail ; voler l'honneur de la fille, ou de l'épouse de son prochain... mais c'est un mal incomparablement plus grand !... Oui, je le répète, on plaisante au sujet de certaines fautes ; je dirai plus, on s'en vante ; mais on ne se vantera jamais d'être des hommes ou des femmes sans probité, d'être des voleurs, de n'avoir pas toujours respecté le bien d'autrui...

Cela prouve une chose, frères bien-aimés, et une chose bien triste et profondément regrettable : c'est que la Foi est amoindrie ; la conscience faussée chez un bon nombre de Chrétiens... Pour plusieurs, il n'y a plus qu'un seul péché : le vol ; et volontiers nous dirions avec un impie fameux, qui mourait en véritable damné : *Qu'on soit juste, il suffit ; le reste est arbitraire* [1]. Malheureux Voltaire, qui écrivis cette sottise, hélas ! tu ne fus juste ni envers Dieu, ni envers les hommes !... A ton dernier jour, quand tu parus à son tribunal, le Sauveur

[1] *Poème de la loi naturelle.*

Jésus a réglé ses derniers comptes avec toi ; ta prétendue justice t'a-t-elle suffi?... J'en doute fort...

PROPOSITION. — Frères bien-aimés, que j'en dirais long si je suivais cet ordre d'idées !... Avec quelle facilité je vous montrerais que la vertu de probité repose sur la Religion, et que, en général, chez les impies, cette vertu est peu délicate, j'allais dire qu'ils ne la possèdent pas... mais non, je n'oserais pas... Laissons-les de côté ; c'est à vous que je parle, bons fidèles qui m'écoutez, et c'est ce septième commandement de Dieu : *Bien d'autrui tu ne prendras*, que je veux vous expliquer.

DIVISION. — *Premièrement*, le vol est un péché ; *secondement*, c'est un péché plus commun qu'on ne pense : telles sont les deux pensées sur lesquelles nous allons nous arrêter...

Première partie. — Frères bien-aimés, on déteste le vol ; on couvre de boue, en quelque sorte, le front de ceux ou de celles qui le commettent... On a raison ; car le vol est un mal... Pourtant, j'ai entendu faire, pour excuser les voleurs, une réflexion bien sotte ; vous l'avez peut-être entendue vous-mêmes, car on la répète si souvent ! — Il est vrai, disait-on, c'est un voleur, c'est une voleuse : voilà déjà plusieurs fois qu'ils sont condamnés ; mais tout leur convient, ils ne peuvent s'empêcher de prendre le bien d'autrui : c'est leur destinée ! — Si l'ignorance n'était pas souvent une excuse, pour ceux qui tiennent un pareil langage, je dirais qu'ils sont des impies ou des niais... Vous allez facilement le comprendre...

Impies?... Oui, ils nient donc la grâce du bon Dieu ; ils supposent donc que cette grâce, fruit des mérites de la Passion du Sauveur, teinte, pour ainsi dire, du sang qui rougissait sa croix, n'a pas assez de valeur, assez de force, pour dompter nos passions... Allons donc !... Arrière ce fatalisme !... C'est bon pour les Musulmans !... Et si, malgré l'amoindrissement des vérités, il est encore un vice blâmé parmi nous, du moins, ne cherchons pas à le justifier...

J'ai ajouté que ceux qui excusaient ainsi les voleurs, étaient, permettez-moi le mot, des gens trop simples... Tenez, un trait d'histoire, emprunté aux philosophes païens, va vous le démontrer...

L'un d'eux, appelé Zénocrite, avait un valet qui, chaque jour, commettait quelques larcins aux dépens de son maître : ce dernier le surprit et lui donna, dit-on, une correction assez vive. — Pardon, s'écriait le voleur, pardon, c'est ma destinée qui le veut ; je ne puis m'empècher de voler. — Le maître, continuant à le frapper, répondait sans s'émouvoir : Mon pauvre ami, ta destinée est aussi d'être frappé, toutes les fois que tu commettras un larcin. — L'histoire nous apprend que ce serviteur se corrigea et devint un honnête homme...

Frères bien-aimés, Dieu nous a donné la liberté : nous pouvons combattre nos passions ; et, si violentes qu'elles soient, la grâce de notre doux Sauveur, qui ne nous est jamais refusée, peut toujours nous en faire triompher... Donc, n'excusons jamais les voleurs, en disant : C'est leur destinée...Une pareille excuse n'est ni raisonnable, ni chrétienne... Oui, le vol est un crime ; c'est Dieu lui-même qui le défend, quand il dit : « Vous ne déroberez point ce qui appartient à votre prochain. » Et l'Apôtre saint Paul nous avertit que ceux qui seront coupables de larcins et de fraudes, n'entreront pas dans le royaume des cieux...

Loin de nous donc ces convoitises insensées, qui, sous prétexte de progrès politique, tendraient à bouleverser la société tout entière, à partager le bien d'autrui... La maison que votre père a bâtie, les sillons qu'il a achetés,et qui sont le fruit de ses économies et de ses sueurs, il a pu vous les laisser ; ils vous appartiennent légitimement. Si quelqu'un avait la prétention de vous les ravir, ce serait véritablement un voleur ; et,je n'en doute pas, vous sauriez défendre vos droits...

Vous comprenez qu'il en est de même du commerçant, qui fait des spéculations heureuses ; de même, de ces anciennes familles auxquelles leurs ancêtres ont

laissé des domaines et des châteaux... Les envahir et les piller, même dans un temps de révolution, c'est un vol, c'est un crime défendu par la loi de Dieu ; vol qui, du reste, porte presque toujours malheur à ceux qui s'en sont rendus coupables, ou à leurs descendants...

Je voudrais, frères bien-aimés, encore, à ce sujet, vous donner une explication qui réclame toute votre attention, pour être bien comprise... Essayons... On parle beaucoup, dans ces temps de révolutions et de troubles, de la séparation de l'Église et de l'État... Cela veut dire que nous, prêtres, nous qui instruisons vos enfants, nous qui sommes chargés du soin de vos âmes, nous qui remplissons au milieu de vous une mission de dévouement, qui n'est pas toujours assez appréciée, nous devrions, si l'on en croyait certains hommes (le font-ils par ignorance ou par impiété ? je ne saurais le dire,) mais enfin, nous devrions être privés de ce traitement,d'ailleurs si modeste,qui nous est servi par l'Etat... Eh bien ! ce serait un vol, une iniquité !... Une comparaison vous le prouvera de la manière la plus évidente... Ecoutez...

Supposons que, en mourant, je lègue, à cette paroisse, une somme, à la condition d'acquitter un certain nombre de Messes... Croyez-vous que mes héritiers ou la commune, auraient le droit de s'emparer de cette somme? — Non, répondez-vous, ce serait un vol, puisque vous en avez fixé la destination. — Votre réponse est juste... Frères bien-aimés, avant cette révolution maudite, qui éclata à la fin du siècle dernier, pendant laquelle nos églises étaient fermées et les prêtres massacrés, des donateurs charitables avaient pourvu à la subsistance du clergé, qui possédait alors des biens suffisants pour le nourrir. et s'acquitter des bonnes œuvres dont il s'était chargé... Les voleurs de la Révolution s'emparèrent des biens de l'Église... Or, quand l'ordre fut rétabli, le Souverain-Pontife Pie VII, de son autorité souveraine et pour le plus grand bien des âmes, ratifia, en quelque sorte, cette usurpation, mais à cette

condition seulement : que l'État servirait un traitement aux ministres du culte catholique... Ces impies, ces mécréants, qui parlent de supprimer le faible honoraire que les prêtres reçoivent de l'Etat, sont donc tout simplement des voleurs, qui ne voudraient pas payer les intérêts d'une dette légitime et sacrée...

Seconde partie. — Inutilité d'insister sur ce point... Oui, le vol est un péché ; et, comme je le disais, c'est presque le seul péché qu'admettent aujourd'hui bon nombre de Chrétiens... J'ai ajouté, comme seconde pensée, que ce vice était très-commun... Ceci vous surprend peut-être?... Pourtant je crois dire la vérité... Trop souvent, frères bien-aimés, nous nous arrêtons à la surface des choses ; mais il u'en est pas ainsi de Dieu notre souverain Maître. Il voit le fond des eœurs, et ses commandements atteignent jusqu'au plus intime de notre conscience... Les voleurs qui s'emparent directement du bien d'autrui, ne forment heureusement qu'une exception assez rare ; mais il est mille autres manières de causer au prochain du dommage dans ses biens... Ici, frères bien-aimés, la matière est délicate... j'ai médité ce sujet en face du Dieu juste, qui pèsera dans la balance la justice des hommes, et je me suis dit avec effroi : Chacun se croit honnête, et pourtant en est-il beaucoup, en est-il un seul, parmi les enfants des hommes, qui puisse en vérité se croire irréprochable?... Tous, vous avez vu cette rose si simple qui fleurit sur l'églantier sauvage?... Vous connaissez aussi cette belle fleur, renfermant de nombreux pétales, repliée sur ellemème, et laissant difficilement apercevoir son centre?... C'est la rose de nos jardins... La première de ces deux fleurs me représente cette probité vraie, simple, telle que Dieu la désire... La seconde me rappelle l'honnêteté humaine, presque toujours un peu enveloppée, dissimulée, telle qu'on l'entend, telle qu'on la pratique dans le monde... Il est difficile de voir ce qui se cache sous certaines enveloppes...

Essayons cependant... Voici le principe : Ne faites

pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même... Appliquons ce principe... Ouvrier, seriez-vous content, si, lorsqu'on travaille pour vous, on agissait comme vous agissez à l'égard de celui qui vous occupe?... Ici, c'est un tailleur, une couturière gardant une portion de l'étoffe qu'on leur a confiée ; ailleurs, un bonnetier ou d'autres ouvriers s'approprieront sans scrupule, la laine, le coton, que sais-je ! les divers objets confiés à leur probité ; plus loin, un laboureur serrera de trop près le sillon de son voisin ; enfin, cet autre vous donnera une marchandise inférieure à celle que vous avez achetée... Je ne puis entrer dans tous les détails ; mais vous avez dû me comprendre?... Si, la main sur la conscience, vous pouvez dire : dans mon travail ou dans mes marchés, j'agis, à l'égard des autres, comme je voudrais qu'on agisse envers moi-même ; il n'y a, de ma part, ni ruse, ni finesse, ni dissimulation, ni fraude, vous êtes tel que vous devez être, vous possédez la vertu de probité...

Un artisan, qui devint depuis l'un de nos évêques les plus illustres, et que nous honorons sous le nom de saint Éloi, peut être cité comme le modèle de la probité la plus délicate... Il avait reçu du roi Dagobert une certaine quantité d'or, pour orner un fauteuil, ou un trône, si vous l'aimez mieux... Grand Saint, vous étiez, dit-on, un artiste habile ; le roi fut charmé de votre travail, et vous en félicita... Mais quelle fut la surprise du prince, quand Éloi, qui était jeune encore, au lieu d'avoir gardé pour lui l'or qu'on lui avait donné en surabondance, présenta à Dagobert un second trône semblable au premier. — Prince, dit Éloi, cet or ne m'appartenait pas, je vous le rends. — C'est bien, fit le prince ; pour te récompenser de ta probité, je te nomme mon trésorier. — Et, pendant longtemps, le trésor royal fut commis à la garde du Saint... Puisque nous en sommes sur saint Éloi, laissez-moi encore vous citer un trait de délicatesse de sa part... Pour récompenser la probité, les services du pieux artisan, le roi Dagobert lui fit présent

d'un vaste terrain propre à la construction d'un monastère... Lorsque le terrain fut mesuré, le Saint s'aperçut qu'on avait empiété, de quelques pouces, sur l'héritage voisin... Fondant en larmes, il va trouver le prince, lui raconte le fait et lui demande humblement pardon... L'histoire ajoute que Dagobert, admirant de plus en plus cette probité si délicate du Saint, augmenta les concessions qu'il avait faites, nomma saint Éloi, évêque de Noyon, et en fit son premier ministre [1]... Voilà, mes frères, le modèle de l'honnêteté, reposant véritablement sur la conscience, et ayant cette délicatesse que Dieu réclame et que la religion nous impose.

Péroraison. — Frères bien-aimés, oui, je le répète en terminant, la probité est une vertu délicate. Les païens eux-mêmes l'avaient ainsi comprise ; ils citaient avec éloge le trait suivant...Un philosophe,disciple de Pythagore, avait acheté à crédit je ne sais quelle sorte de chaussure à un cordonnier ; quelques semaines après, il va trouver son créancier pour le payer ; mais ce dernier était mort... Les héritiers accueillent en plaisantant le philosophe : — Pour nous, lui dirent-ils, notre oncle est bien mort ; mais pour vous qui croyez à une autre vie, il n'en est pas ainsi ; vous réglerez vos comptes avec lui dans l'autre monde. — Surpris de ces railleries, le philosophe remportait son argent, les sottes plaisanteries des héritiers l'avaient irrité. — Mais, réfléchissant en lui-même. il se dit : Les parents de cet homme ont pu être insolents à mon égard, quant à moi je sais ce que je lui dois, et je veux m'acquitter de ma dette... Retournant alors sur ses pas, il glissa à travers une fente de la porte les quelques pièces d'argent dont il était débiteur à l'égard du défunt [2]...

C'était beau pour un païen ; mais, pour un chrétien, c'est tout simplement un devoir que la volonté de Dieu lui impose, en lui disant : *Bien d'autrui tu ne prendras ni ne retiendras à ta connaissance.*

[1] Vie de ce saint, écrite par saint Ouen. — [2] Apud Senec., 7 *Benef.*, cap. XXI.

Frères bien-aimés, sachons nous montrer justes, ayons une conscience délicate dans toute circonstance, mais particulièrement quand il s'agit de la probité... Dieu voit jusqu'au plus intime de notre âme ; non-seulement il connaît nos actes, mais il lit au fond même de nos pensées... Puissent ces actes et ces pensées être toujours conformes à la vérité et à la justice... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quarante-quatrième instruction.

—

SEPTIÈME COMMANDEMENT.

Seconde instruction.

—

Diverses sortes d'injustice ; obligation de restituer.

Texte. — *Non furtum facies :* Bien d'autrui tu ne prendras, ni ne retiendras à ton escient, à ta connaissance (*Exod. Chap.* XX, *vers.* 15).

Exorde. — Frères bien-aimés, je vous citais, en terminant ma dernière instruction, ce trait d'un philosophe païen, reportant avec délicatesse dans la chambre d'un mort, une faible somme qu'il lui devait,et en se disant à lui-même. « Si mon créancier est mort, ma dette vit toujours tant qu'elle ne sera pas payée. »

Commençons, ce matin, par une parabole qui, hélas ! pourrait bien, de nos jours, être une histoire vraie... Deux hommes revenaient ensemble d'une foire, d'un

marché, l'un faisait le commerce de chevaux, le second trafiquait sur les laines : c'étaient deux amis. — Que j'ai fait une bonne affaire aujourd'hui, disait le premier ! j'ai vendu plus de six cents francs un cheval qui n'en valait pas trois cents ; j'ai rencontré un bonhomme auquel j'ai persuadé que ce cheval, vieux de quinze ans, en avait dix à peine... Je lui ai dissimulé tous les défauts de cette bête capricieuse et mauvaise ; ce pauvre acheteur a été assez simple pour me croire ; il est attrapé, tant pis pour lui ! — Et le second répondait : — Moi aussi je suis content de ma journée ; j'avais exposé toutes mes laines à l'humidité de la nuit ; j'ai trouvé un marchand qui n'était pas à sang-froid, je l'ai conduit au café, et là, nous avons conclu le marché... Quand le lot que je lui ai vendu sera desséché, il trouvera peut-être vingt kilos de moins ; mais tant pis pour lui, les cent francs qu'il m'a donnési je les ai toujours ! — Ils finissaient à peine cette conver, tion, qu'ils rencontrèrent un pauvre père de famille, qu-avait eu le malheur de voler deux bourrées pour chauffer ses enfants, qui grelotaient, un jour d'hiver qu'il faisait bien froid... Ce pauvre homme avait subi une condamnation... En le voyant, les deux négociants le regardèren, avec mépris, et se dirent : Voilà un voleur !... Oui, maist à côté de ces deux trafiquants, se trouvait un Ange du bon Dieu, qui disait tout bas : — La justice humaine n'est pas celle de Dieu ; un jour, à son tribunal, le juge suprême prononcera que vous êtes plus coupables que cet homme !...

Proposition. — Pourquoi cette parabole ?... Afin de bien vous faire comprendre, frères bien-aimés, qu'il est différentes manières de faire tort au prochain, et que les fripons les plus coupables ne sont pas toujours les plus punis... La justice humaine est toujours un peu boiteuse ; celle du bon Dieu peut être lente ; mais elle marche droit, et juge toujours avec équité...

Division. — Je me propose, ce matin : *Premièrement*, de vous signaler diverses sortes d'injustices auxquelles on ne fait pas toujours attention ; *Deuxièmement*, de vous

parler de l'obligation rigoureuse et étroite de restituer le bien d'autrui, lorsqu'on s'en est emparé injustement.

Première Partie. — Sont coupables, mes frères, contre le commandement de Dieu qui défend le vol et le larcin, ceux qui vendent à faux poids ou à fausse mesure, ou qui trompent sciemment sur la qualité de la marchandise... Ici, je ne puis entrer dans toutes sortes de détails : ils seraient presque infinis ; et je devrais examiner chaque profession l'une après l'autre ; car, dans presque toutes, on peut commettre cette sorte de fraude... Ainsi, un maréchal peut donner du fer pour de l'acier ; un menuisier, du bois vert pour du bois sec ; un bûcheron peut laisser, à dessein, certains vides dans les tas de bois qu'il doit vendre ; un cultivateur peut livrer son grain moins bien nettoyé qu'il ne l'avait promis ; un vigneron, mettre de l'eau dans le vin pur qu'on lui avait acheté. On peut tromper sur le poids comme sur la qualité... Eh bien, tout cela, c'est mal !... Rappelons-nous bien ce principe : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; et jugeons-nous d'après cette règle...

On ne doit pas non plus considérer comme honnêtes gens, les domestiques ou les journaliers, qui n'emploient par leur temps, ou font mal l'ouvrage qui leur est commandé... J'en dirais autant de ceux qui contractent des dettes, sachant qu'ils ne pourront pas les payer ; et de ceux qui ne font aucun effort pour s'acquitter de ce qu'ils doivent au prochain... Jeunes enfants, qui pillez les fruits dans les vergers ou qui dérobez en cachette de l'argent ou d'autres objets à vos parents, prenez garde... Vous êtes sur une pente glissante ; ce défaut pourra grandir en vous, et amener, à sa suite, le déshonneur et la prison...

Dois-je parler de ceux qui reçoivent les objets volés, qui y participent, ou même de certaines personnes, comme il s'en rencontre parfois, qui, abusant de l'inexpérience des enfants ou des passions de la jeunesse, exciteront des jeunes filles ou des jeunes gens à piller la mai-

son paternelle ?... Serai-je trop sévère, si j'affirme que toutes ces personnes pèchent contre le septième commandement : *Bien d'autrui tu ne prendras ni ne retiendras*?

Nous sommes aussi obligés de rechercher le possesseur d'un objet que nous aurions trouvé, et de le rendre à son maître légitime... Saint Augustin raconte, à ce sujet, un trait bien touchant, trait que vous imiteriez, j'en suis sûr, vous tous qui m'écoutez... « Lorsque j'étais à Milan. dit-il, un pauvre ouvrier trouva, un jour, un sac contenant deux cents pièces d'or et d'argent ; il n'oublia pas alors le commandement divin qui prescrit de rendre à son possesseur ce que l'on a trouvé. Ne connaissant pas le maître de ce trésor, ce pauvre ouvrier fit faire une affiche, sur laquelle on lisait ces mots : *Celui qui a perdu un sac d'argent est prié de s'adresser à moi ;* puis il donnait son nom et son adresse... » Celui qui avait perdu la somme en question en était très-affligé, à peine eut-il connaissance de cette *annonce* qu'il courût aussitôt chez cet honnête ouvrier. Ce dernier, craignant d'être trompé, lui fit plusieurs questions : sur le cachet, sur le nombre des pièces d'or et d'argent. Les réponses concordant avec la vérité,le sac fut rendu à son légitime possesseur...Le propriétaire offrit vingt pièces d'argent à ce pauvre, qui refusa de les accepter.— Je n'ai fait que mon devoir,disait-il, je ne mérite aucune récompense. — Acceptez-en au moins dix.— Nullement, je vous dis que je n'ai fait que ce que la loi de Dieu commande... — Le possesseur insistait. Acceptez, je vous prie, vous êtes pauvre, ce sera un petit souvenir de moi. Comme l'autre refusait toujours, l'homme jette loin de lui le sac, en disant : Si vous ne voulez rien accepter, gardez le tout : je déclare que je n'ai rien perdu... Ainsi pressé, le pauvre ouvrier reçut le présent qui lui était offert ; mais il le distribua aussitôt aux pauvres, sans en rien réserver pour lui... — Quelle générosité ! quelle noble désintéressement ! s'écrie saint Augustin ; et il ajoute. — Si vous trouvez quelque objet, ayez soin de le rendre, sinon c'est comme si vous l'aviez volé...

Frères bien-aimés, je n'en finirais pas, si je voulais raconter les diverses manières dont on peut violer ce septième commandement... Je n'ai rien dit de ceux qui trompent au jeu ; je n'ai pas parlé des avares, qui prêtent à gros intérêts ; ni de ceux qui,par négligence ou par envie, causent du dommage à la propriété d'autrui..... Figurez-vous la Probité venant, en personne, frapper à la porte de plusieurs qui se croient honnêtes, et que, inexorable comme la conscience, ou mieux implacable et incorruptible comme la justice de Dieu, elle leur dise. — M'avez-vous toujours respectée ? n'avez vous jamais fait tort à votre prochain ? ne lui avez-vous causé aucun dommage dans ses biens ? Avez-vous toujours agi à son égard comme vous voudriez qu'on agisse envers vous-mêmes ? — En est-il beaucoup qui pourraient donner à ces questions une réponse satisfaisante ?... Je le désire.

Seconde partie. — Parlons maintenant de la restitution.... Frères bien-aimés, vous avez souvent entendu des hommes ignorants ou des femmes de mauvaise foi blâmer la confession...Que disaient-ils donc ?...Mais vous ne l'ignorez pas ?... Si l'on a volé, il suffit de se confesser, puis c'est fini : tout est pardonné... Vous, qui êtes instruits, vous savez bien qu'il n'en est pas ainsi, et qu'il faut absolument restituer, autant qu'il est possible, ce qu'on a pris au prochain, et réparer les dommages qu'on lui a causés... Ici, ce n'est pas une pénitence que donne le confesseur : c'est un devoir impérieux réclamé par la justice.... Je puis, en vous donnant l'absolution, si vous êtes bien disposés, effacer les torts que vous avez commis envers Dieu ; mais remettre les injustices commises à l'égard du prochain, vous dispenser de la restitution !... Impossible !... Cela dépasse mon pouvoir, et le sacrement devient inutile à celui qui n'a pas la ferme volonté de réparer les torts qu'il a faits à autrui !...

Citons un trait de la vie de saint Médard : il nous servira ensuite de comparaison... On lit dans l'histoire de ce saint évêque, qu'un voleur lui avait dérobé un bœuf au cou duquel était suspendue une sonnette, selon l'usa-

ge d'alors... Le larron, tout joyeux de son vol, conduisit l'animal chez lui et l'enferma dans une étable... Cependant la sonnette tintait toujours, si bien que, la nuit étant venue, le voleur craignit que ce bruit inaccoutumé ne le fit découvrir. Vainement il la remplit de foin ; vainement il la détache, la met par terre et l'enferme : cette clochette ne cessait de retentir... Enfin, effrayé, disent les historiens, il la remit au cou du bœuf et reconduisit l'animal à son maître. Alors la sonnette se tut [1]... Frères bien-aimés, figurez-vous qu'à cet argent mal acquis, qu'à ces outils ou à ces autres objets dérobés, est attachée une sonnette qui retentit nuit et jour, et fait grand bruit au tribunal de Dieu, en criant vengeance contre nous. Nos oreilles peuvent ne pas l'entendre ; mais notre conscience sait ce qu'il en est... Et que dit donc cette sonnette? *Restituez ce que vous avez pris* ; sans cela point de pardon.

Inutile d'insister plus longtemps sur ce point : la raison, d'accord avec la Foi, nous montre avec évidence qu'il est absolument nécessaire de restituer, lorsqu'on s'est rendu, soit directement soit indirectement, coupable de larcin.

A cette nécessité, j'ai entendu quelquefois faire deux objections. — Si je restitue, disait-on, je passerai pour un voleur ou du moins pour un trompeur, et je ne veux pas exposer moi-même ma réputation... — Il est facile, frères bien-aimés, de réparer les injustices qu'on a commises, sans nuire à son honneur... Rien ne vous oblige à vous faire connaître ; suivez en cela les conseils d'un directeur intelligent... Souvent, bien souvent, dans le cours de mon ministère, j'ai été chargé de faire des restitutions, et je vous affirme que jamais l'honneur de ceux qui avaient assez de courage et de foi pour réparer leurs torts, n'a souffert la moindre flétrissure.

Une autre objection... Hélas ! c'est ce mot malheureux, qui cause la perte de tant de Chrétiens !... De même

[1] *Apud* saint Léonard de Port-Maurice.

qu'on dit : plus tard, je me confesserai ; plus tard, je ferai mes Pâques, ainsi l'on dit : plus tard, je restituerai... En attendant, le temps s'écoule, la mort nous surprend, et l'enfer nous reçoit...Alors, pour nous le temps est passé ; l'éternité seule existe... Frères bien-aimés, nous sommes intelligents quand il s'agit des choses de la terre ; mais je ne sais quelle stupidité s'empare de nous, lorsqu'il est question de nos intérêts éternels... Hélas ! si nous avions un charbon embrasé sur la main, dirions-nous : je veux attendre, je le secouerai plus tard ; si ma main est brûlée, tant pis pour moi ?... Non, il faudrait être insensé pour raisonner ainsi... Le bien d'autrui, certaines injustices commises pèsent peut-être sur la conscience de quelques Chrétiens... Ils le savent, ils le comprennent ; et de ces iniquités, qui exposent leur âme à brûler dans les brasiers éternels, ils n'ont nul souci... Oh ! que de nos jours surtout l'injustice, cette sorte d'avarice qui porte à tromper le prochain, à retenir ce qui n'est pas acquis par des voies justes, est un vice commun, difficile à détruire !...

Peut-être en était-il de même dans les temps anciens, car voici un fait rapporté par saint Ambroise : Un avare, un homme qui s'était enrichi par des voies injustes, — Avait-il-volé ? avait-il seulement trompé ? Le saint docteur ne nous dit rien à ce sujet ; — Mais enfin cet homme avait quelques injustices à réparer, et sa conscience lui disait qu'il devait restituer... Touché par une éloquente prédication, l'homme dont nous parlons s'était enfin décidé à rendre le bien mal acquis... L'argent était sur la table, il se mit à le compter... Mais en le maniant et le contemplant, il sentit l'avarice et la convoitise renaître dans son âme ; et, renonçant à sa bonne résolution, il se dit à lui-même : Le discours que j'ai entendu était beau, mais mon or l'est bien davantage : *pulcher sermo sed pulchrius aurum*... Oh ! mes chers amis, si nous avons commis quelque injustice, n'attendons pas au moment de notre mort pour la réparer, alors nous ne saurions pas, nous ne pourrions pas... Pauvre homme, enrichi par des vols et des iniquités, en mourant, non, tu ne songeras

pas à les réparer !... Si tu fais un testament, sur ce lit d'où l'on te prendra bientôt pour te mettre dans un cercueil, tu diras : Je laisse tous mes biens à mon fils ou à ma fille... Tu oublieras les injustices commises, les restitutions à faire, et le plus précieux de tes biens, ta pauvre âme, hélas !... je n'ose dire à qui tu la laisseras !... Mais ce ne sera certainement pas au Dieu, qui nous a fait un précepte de la restitution !...

Péroraison. — Frères bien-aimés, il m'en a coûté de traiter ce sujet, à la fois difficile et délicat !... Je devais dire la vérité, et d'un autre côté, je craignais qu'on ne pût prendre mes paroles pour quelques allusions personnelles... Non, jamais, mille fois jamais, dans cette chaire, je n'aurai l'intention de blesser personne ; mais je dois dire la vérité tout entière, et cette vérité la voici... C'est que, soit par suite de la diminution de la Foi, soit comme conséquences de ces révolutions sociales, aujourd'hui si fréquentes parmi nous, la notion exacte de la probité est singulièrement amoindrie ; et, je le répète, beaucoup, qui se croient honnêtes gens, auront un compte sévère à rendre au Dieu juste, protecteur et gardien de l'équité, qui pèsera, dans la balance éternelle, ce qu'on appelle la justice humaine... Qu'elle serait belle, douce et désirable cette belle vertu de probité, si nous savions bien l'apprécier !... La bonne foi serait dans toutes nos relations... le bien d'autrui serait toujours respecté... nul ne chercherait à tromper son prochain... Funeste avarice qui empêches les riches de secourir les pauvres selon leurs moyens, triste convoitise qui portes les indigents à jeter des regards d'envie sur le bien d'autrui, vous seriez inconnues !... La paix, la joie, l'union des cœurs, existeraient sur la terre ; ce serait, en quelque sorte, un avant-goût des récompenses qui nous attendent là-haut, dans le Paradis, si nous avons aimé et pratiqué la justice. Oh ! ces récompenses, je vous les souhaite à tous... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quarante-cinquième instruction.

—

HUITIÈME COMMANDEMENT.

Première instruction.

—

Sur le mensonge : Le mensonge est toujours une faute ; nous devons, à l'exemple des saints, éviter le mensonge.

Texte. — *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium... Non mentiemini...* Faux témoignage ne diras ni mentiras aucunement... (*Exode*, ch. xx, vers. 16. *Levít.*, xix, 11).

Exorde. — Frères bien-aimés, avant de commencer l'explication du huitième commandement de Dieu, je voudrais raconter un petit trait d'histoire, que sans doute quelques-uns d'entre vous connaissent... Le voici... On dit qu'Esope, l'auteur de fables célèbres, embellies par La Fontaine, étant esclave, fut chargé par son maître d'acheter tout ce qu'il y avait de meilleur... Esope, étant allé au marché, n'acheta que des langues... Le lendemain, son maître, dit-on, le chargea de lui procurer tout ce qu'il y avait de plus mauvais ; et l'esclave malin ne rapporta du marché encore que des langues... voulant enseigner par là, à son maître, que la langue, organe de la

parole, lorsqu'on en usait bien, était ce qu'il y avait de plus précieux ; mais que, si l'on s'en servait mal, nul instrument n'était plus dangereux [1]...

Quoi qu'il en soit, mes frères, de cette petite anecdote, elle renferme un enseignement sérieux... Oui, la langue ou, si vous le préférez, ce don de la parole, que Dieu nous a donné, est ce qu'il y a de meilleur, mais il peut devenir aussi ce qu'il y a de pire... Avec cet organe qu'on appelle la langue, les âmes pieuses louent Dieu, le bénissent, chantent à sa louange les cantiques les plus harmonieux... Nous nous en servons pour exprimer à notre Créateur nos sentiments de foi, de vénération et d'amour... Mais, dites-moi, n'en est-il pas d'autres aussi qui, profanant ce don de la parole qu'ils ont reçu du bon Dieu, se servent de leur langue pour le maudire et le blasphémer ?... Propos impies, chansons obscènes, blasphèmes effrénés, n'êtes-vous pas un résultat funeste produit par ce don du langage ?... Un Apôtre, saint Jacques, je crois [2], a dit : « que notre langue, bien qu'elle ne fût qu'une partie très-petite de notre corps, était cependant capable de tuer notre âme... » Par elle, ajoute-t-il, nous bénissons le Dieu tout-puissant ; mais, par elle aussi, nous disons des paroles de médisance et de calomnie contre le prochain qui a été créé à son image. Elle est puissante pour le bien, plus puissante encore pour le mal !... Frères bien-aimés, il n'y a donc rien d'étonnant que Dieu ait fait un commandement spécial, qui nous oblige à employer notre langue, ou mieux, ce don de la parole qu'il nous a donné, au service de la vérité et de la charité... « Je vous défends de mentir, dit-il ; je vous défends de blesser votre prochain par des faux témoignages ou des calomnies... »

Proposition et Division. — C'est ce commandement que je me propose de vous expliquer, dans cette instruction et celles qui la suivront. Disons, *premièrement*, que

[1] Voir la vie d'Esope par La Fontaine, d'après Planude.
[2] Chap. III. ver. 2 à 10.

tout mensonge est une faute, *secondement*, qu'on doit faire tous ses efforts, à l'exemple des saints, pour être vrai dans ses paroles et ne jamais mentir.

Première partie. — Mais tout d'abord, qu'est-ce que mentir? Mentir, dit le Catéchisme, c'est parler contre sa pensée. La définition n'est pas complète, il faut y ajouter : avec l'intention de tromper ceux qui nous écoutent... En effet, parfois, soit en plaisantant, soit en raillant, on exprime des choses contraires à sa pensée, mais sans avoir l'intention de tromper...

Un exemple va vous faire comprendre la justesse de cette réflexion...Supposons que, voulant vous expliquer d'une manière plus vive l'imprudence,la sottise, la folie des impies,je vous dise: « Comme ils sont sages et intelligents,ces hommes qui croient que le monde s'est formé tout seul; que l'homme a poussé un jour sur la terre comme poussent les champignons !... Comme ils comprennent bien la dignité de notre nature, ces sages qui affirment que nous n'avons pas une âme immortelle, que nous sommes semblables aux animaux, que, quand nous serons morts, tout en nous sera bien mort!... Pour nous, pauvres gens, nous sommes à leurs yeux des esprits étroits, parce que nous croyons qu'un Dieu tout-puissant a créé le monde et le gouverne, que Jésus-Christ est mort sur la croix pour racheter nos âmes, et que notre Père céleste nous garde là-haut, dans son Paradis, un bonheur, une félicité éternels!... Ah! sans doute, ces impies en savent plus long que nous, à côté d'eux nous sommes de pauvres ignorants... »

En m'exprimant ainsi, je dis le contraire de ma pensée, et cependant vous m'avez bien compris : j'ai voulu simplement railler les mécréants, me moquer de leur ignorance et de leur prétendue sagesse... Donc, mentir c'est parler contre sa pensée avec l'intention formelle de tromper ceux qui nous écoutent, de leur faire croire une chose qui n'est pas vraie... C'est bien compris?...

Voyons maintenant, j'ai dit que le mensonge est toujours une faute, et j'aurais pu ajouter : une faute plus

grave qu'on ne le croit ordinairement... Il nous est permis de juger de la grièveté d'une faute par le châtiment dont Dieu la punit ; or, plus d'une fois, il a puni d'une manière exemplaire et terrible des mensonges,qui, selon nous peut-être, seraient jugés innocents...

Ecoutez une histoire que nous lisons dans les Actes des Apôtres... Ananie et sa femme Saphire avaient embrassé la Foi chrétienne. Ils promirent à saint Pierre, sans que cet Apôtre les y obligeât nullement, de déposer intégralement entre ses mains le prix d'un champ qu'ils avaient vendu, afin que cette somme fût employée au soulagement des indigents... Mais, hélas ! pauvre cœur humain, il est bien difficile pour toi de te détacher des choses de ce bas monde, et de rester fidèle à tes bonnes résolutions !...Les deux époux complotèrent donc ensemble de garder une certaine partie du prix qu'ils avaient reçu... L'Esprit-Saint révèle intérieurement cette dissimulation à saint Pierre. Ananie se présente devant l'Apôtre. — Voilà, dit-il, la somme qu'a produite la vente de notre champ ; je vous l'apporte selon ma promesse. — C'est bien la somme tout entière, oberva saint Pierre? — Oui, répondit Ananie, c'est la somme tout entière. — Malheureux ! poursuivit l'Apôtre indigné, quoi donc vous oblige à mentir ? Votre champ vous appartenait ; le prix même que vous l'avez vendu pouvait rester entre vos mains ;personne ne vous contraignait d'en donner même la moindre somme ; ce n'est pas aux hommes que vous avez menti ; c'est Dieu lui-même que vous avez outragé, en ne parlant pas selon la vérité...Mais voici qu'il va vous punir... — A l'instant même Ananie tomba frappé de mort aux pieds de l'Apôtre... Sa femme Saphire arriva quelque temps après ; elle soutint le mensonge qu'ils avaient concerté ensemble. — Malheureux ! lui dit saint Pierre, vous vous êtes donc entendus pour ne pas dire la vérité ? Ton mari a déjà reçu son châtiment, le tien ne se fera pas attendre ; j'entends à la porte le bruit des pas de ceux qui viennent d'ensevelir ton époux ; ils vont remplir à ton égard les mêmes fonctions.—Et,tout à coup,Saphire

elle-même tomba comme foudroyée au milieu de l'assemblée des Chrétiens [1].

Voyez, frères bien-aimés, quel terrible châtiment pour un mensonge, en apparence simple et innocent, et qui, comme nous le disons si souvent, ne faisait de tort à personne... Or, Dieu est juste, il proportionne toujours la punition à la grandeur de la faute; d'où nous pouvons conclure que le simple mensonge est une faute plus sérieuse qu'on ne le croit généralement... Dieu est la vérité même ; tout ce qui, soit dans notre langage, soit dans nos actions, n'est pas conforme à la vérité, est opposé à ses perfections infinies : c'est là ce qui fait surtout la malice du mensonge... Les païens honnêtes avaient eux-mêmes ce vice en horreur ; et parmi nous, malgré certains obscurcissements qu'a pu subir notre conscience, les menteurs ne sont pas estimés ; on les méprise, on ne les croit pas, alors même qu'ils diraient vrai... Cette opinion seule pourrait nous montrer encore que le mensonge est un vice répugnant, et nous engager à faire tous nos efforts pour l'éviter...

Seconde partie. — Je voudrais maintenant vous montrer combien les saints avaient à cœur de fuir ce défaut ; et quelle était, sur ce point, leur délicatesse...

Au temps de saint Augustin, quelques hérétiques prétendaient qu'on pouvait mentir sans offenser Dieu dans certaines circonstances. L'illustre docteur composa contre eux un livre, dans lequel il montre avec éloquence qu'il n'est jamais permis de mentir, même pour racheter sa vie, même pour sauver l'âme de son prochain. Il cite, à ce sujet, un trait admirable. « Il y avait à Thagaste, dit-il, un évêque appelé Firmus, ferme de nom, mais d'une volonté plus ferme encore. Un jour, on vint lui réclamer, d'après un ordre de l'empereur, un homme condamné à mort par suite de troubles politiques, lequel s'était réfugié dans sa maison, et qu'il cachait avec le plus grand soin. — Savez-vous le lieu où se trouve celui que nous pour-

[1] Actes des apôtres, chap. v, ver. 1 à 10.

suivons, lui demandèrent les gardes ? — Oui, répondit-il. — Voulez-vous nous le livrer ? — Non. — Nous sommes obligés de vous arrêter, de vous conduire devant l'empereur ; prenez garde ! il y va de votre vie. Il fallait nous dire que vous ignoriez le lieu où s'était retiré cet homme. — Et le saint évêque impassible leur répondait : « Je puis mourir ; mais je ne saurais mentir ; la loi de Dieu le défend. » En vain on le menace, vainement on l'accable de coups, il reste inébranlable... On le conduisit à l'empereur qui, tout païen qu'il était, admirant sa fermeté et sa délicatesse de conscience, lui accorda la grâce du condamné. « Voilà, ajoute saint Augustin, un modèle que tous les Chrétiens devraient imiter. Qu'on ne parle pas, poursuit-il, de mensonges innocents et inoffensifs, il n'en est point ; tous sont des fautes plus ou moins graves, tous sont défendus par la loi de Dieu [1]. »

Je pourrais ici vous citer l'exemple de plusieurs martyrs... Un mot, un seul mot, ils eussent été libres !... Leurs chaînes seraient tombées ; ils n'auraient eu à redouter ni la fureur des bourreaux, ni les ongles des bêtes féroces. On leur demandait : êtes-vous Chrétiens ? S'ils avaient dit : Non ; par cette simple parole, ils eussent recouvré immédiatement leur liberté, tout en conservant dans leur cœur la Foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ et leur dévouement à son égard !... Mais, pour eux, jamais !... Oui, cœurs énergiques et vrais, pour vous saints martyrs' la mort parut toujours préférable au mensonge, quand même ce mensonge n'eût pas été une apostasie !...

Un jour, des satellites allèrent trouver saint Anthyme, évêque de Nicomédie. Il les accueille avec bonté, les reçoit dans sa maison et les traite avec la plus généreuse hospitalité. Touchés de cet accueil, ces soldats émus dirent au saint : — Nous avons ordre de vous arrêter ; mais prenez la fuite, nous dirons à l'empereur que nous n'avons pu vous trouver. — Non, mes amis, leur dit le

[1] Voyez, dans saint Augustin, le livre *sur le mensonge,* et aussi le livre à Consentius *contre le mensonge.* (Edition Vivès, tome XXII *ad initium.*)

saint évêque, il n'est point permis à un Chrétien de mentir, ni de conseiller le mensonge... Et, se remettant volontairement entre leurs mains, il se présenta à l'empereur, qui lui fit subir les plus cruelles tortures [1]...

Pour mieux vous faire comprendre encore la délicatesse des saints sur ce point, l'horreur qu'ils avaient non-seulement pour le mensonge, mais pour tout ce qui n'est pas conforme à l'exacte vérité, je vais vous dire aussi ce que fit saint Camille de Lellis... Son monastère étant dans la détresse, il commande à l'un de ses religieux d'aller trouver le préfet de la ville, qui du reste, était un des amis du saint, et de lui demander secours... Le religieux revint, porteur d'une somme plus considérable que ne l'avait espéré le supérieur. — Comment se fait-il, dit saint Camille à ce religieux, que le gouverneur se soit montré si généreux ? — Je lui ai exposé, répondit le frère quêteur, notre dénûment, la *détresse extrême* à laquelle nous étions réduits, et cet homme, dont le cœur est bon, compatissant à notre misère, m'a donné la somme que vous voyez. — Sans doute nous sommes dans la détresse, poursuivit saint Camille, mais cette détresse n'est pas encore *extrême*. Allez donc reporter cet argent au préfet, lui exposant simplement et en toute vérité, mais sans la moindre exagération, l'état auquel nous sommes réduits ; car sachez-le bien, frère, il ne faut pas qu'on puisse nous soupçonner d'avidité, ou capables de commettre même l'ombre d'un mensonge [2]. — Voyez mes frères, quelle délicatesse, quel respect pour la vérité, et jusqu'à quel point les saints étaient fidèles à observer ce précepte de la sainte Ecriture : *Vous ne mentirez point*...

Qu'il serait désirable, dit saint Bernard, que l'horreur et l'aversion pour le mensonge fussent générales parmi les hommes ; alors régnerait la vérité, la bonne foi ; une confiance mutuelle rendrait leurs amitiés sûres, leur

[1] Voir les actes de ce saint dans Bollandus, et sa vie, *apud Surium*.

[2] Conf. Lohner, *Verbo Mendacium*.

société douce. La sincérité établirait entre eux le règne de l'union et de la concorde !... J'aime mieux, disait saint Isidore de Péluse, m'attacher à la vérité, être vaincu en la défendant, que de triompher à l'aide du moindre mensonge... Dieu est la vérité pure ; heureux celui qui reste toujours vrai dans ses paroles et dans ses actions. Dieu est la vérité ; nous n'ignorons pas que Satan est le père du mensonge : c'est, du reste, le nom que notre divin Sauveur lui donne dans l'Evangile...

Péroraison. — Frères bien-aimés, nous parlerons, dans les instructions suivantes, de mensonges plus coupables et plus dangereux : de la médisance, de la calomnie, du faux témoignage... J'ai voulu aujourd'hui vous montrer seulement que le mensonge est toujours un péché ; qu'il n'est jamais permis de mentir, et que, quand même, comme nous le disons si souvent, certains mensonges ne causeraient aucun préjudice au prochain, ils sont cependant répréhensibles comme opposés à Dieu, qui est la vérité même, à Dieu, qui nous commande d'être vrais dans nos paroles... J'ai lu quelque part [1] une histoire, que je vous raconte en terminant...puissent les enfants qui m'écoutent, la bien retenir et en faire leur profit !...

Un enfant de neuf ans avait négligé d'obéir à un commandement de son père... Pénétré de regret pour cette désobéissance, il se prit à pleurer. Un domestique l'aborde et lui demande là cause de ses larmes. — Hélas ! dit le pauvre enfant, j'ai désobéi à mon père, et que dira-t-il ? — Le domestique lui conseille alors de mentir.— Votre père est prompt, lui dit-il, vous serez frappé ; mieux vaudrait pour vous, mon enfant, ne pas lui dire la vérité. — Quoi ! s'écria l'enfant, c'est là le conseil que vous me donnez !... J'aime mieux être frappé que de dire un mensonge ; mon père me traitera comme il voudra ; quant à moi, je préférerais souffrir la mort plutôt que de mentir... Comment oserais-je désormais invoquer la

[1] *Apud Jos. Corder., Familia Sanctorum.*

sainte Vierge, si j'avais outragé la vérité ? — Cet enfant avait raison...

Oui, frères bien-aimés, comme son divin Fils, la sainte Vierge aussi déteste le mensonge... Soyons donc vrais dans nos discours ; sincères dans toutes nos paroles, afin de mériter ainsi de contempler, un jour, face à face, Dieu, qui lui-même est la Vérité éternelle... Ainsi-soit-il...

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quarante-sixième instruction.

—

HUITIÈME COMMANDEMENT.

Seconde instruction.

—

La médisance et la calomnie sont un défaut très-commun ; les suites en sont très-graves, il est difficile de les réparer.

Texte. — *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium... Non mentiemini :* Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement... (*Exode, ch.* XX, *vers.* 16 ; *Levit.*, XIX, 11.)

Exorde. — Dimanche dernier, mes frères, nous vous avons dit que le mensonge était toujours un péché ; nous vous avons montré combien les saints l'avaient en horreur ; nous avons ajouté qu'à leur exemple, nous devions faire tous nos efforts pour éviter ce vice et nous montrer toujours vrais dans nos paroles...

Cependant, pour être exact, je dois vous dire que, si tout mensonge est un péché, en tant qu'il est opposé à la vérité, il y a pourtant des mensonges qui sont des fautes plus graves que d'autres... On distingue, en effet, trois sortes de mensonges : le mensonge joyeux, le mensonge officieux et le mensonge pernicieux[1]. Par récréation, pour pour vous amuser, vous racontez une chose qui n'est pas vraie, qui égaye la société, sans nuire à la charité ni à la réputation du prochain : c'est ce qu'on appelle un mensonge joyeux... Je déguise la vérité, soit pour me rendre service à moi-même, soit pour obliger le prochain ; si, en la déguisant, je n'ai causé de tort à personne, ce sera alors le mensonge officieux... Un enfant s'excuse à l'école ou excuse l'un de ses camarades ; il nie une chose pour ne pas être puni, ou pour que les autres ne le soient pas : c'est un mensonge officieux... Mais la troisième sorte de mensonge, le mensonge pernicieux est incomparablement plus coupable, plus criminel devant Dieu. C'est celui qui est inspiré par la méchanceté, et qui cause à notre prochain du dommage soit dans ses biens, soit dans son honneur et sa réputation... Vous le comprendrez facilement, mes frères, si vous réfléchissez que le mensonge pernicieux blesse non-seulement la vérité, mais encore la justice et surtout la charité à l'égard de nos frères, charité qui nous est si fortement recommandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par ses Apôtres... C'est donc de cette sorte de mensonge que je vous parlerai dans cette instruction et dans celle qui doit la suivre...

Proposition. — Aujourd'hui, nous traiterons de la médisance et de la calomnie, de la calomnie surtout, vice ignoble et malheureusement trop commun, presque toujours mal confessé et presque jamais réparé... Ce sujet est bien sérieux et bien grave... il réclame toute votre attention... Dans l'instruction suivante, nous parle-

[1] Voir saint Augustin, livre *sur le Mensonge* et saint Thomas, *Somme theologique*, *secunda secundæ*, quæst. cx, art. 2.

rons du faux témoignage et du jugement téméraire, qui n'est autre chose qu'un faux témoignage qu'on se rend à soi-même au tribunal de sa conscience, à l'occasion des paroles, des actions, de la conduite du prochain...

DIVISION. — *Premièrement*, la médisance et la calomnie sont un défaut très-commun ; *secondement*, les suites en sont très-graves ; il est difficile de les réparer...

Première partie. — Je sais, mes frères, et vous ne l'ignorez pas vous-mêmes,si vous avez gardé quelque souvenir de votre Catéchisme,qu'il y a une différence essentielle entre la médisance et la calomnie... Si le mal que l'on dit du prochain est vrai, c'est une médisance ; s'il est faux, c'est une calomnie... Mais, comme notre pauvre nature est toujours portée à exagérer le mal, il est rare que la médisance ne touche pas à la calomnie ; et toujours. oui, toujours, la langue médisante appartient à un calomniateur... Voilà pourquoi, dans cette instruction, j'unirai ces deux défauts ; car, le plus souvent, ils n'en forment qu'un seul...

Frères bien-aimés, les païens eux-mêmes avaient en horreur ces esprits malveillants, qui se plaisent, en quelque sorte, à ronger la réputation du prochain. Un prince demandait un jour à un philosophe quel était l'animal le plus dangereux. Il en reçut cette réponse : Parmi les animaux domestiques, ce sont les flatteurs ; et, parmi les bêtes sauvages, ce sont les médisants... L'Écriture compare un calomniateur au serpent, qui se glisse sous l'herbe pour vous mordre ; et saint Paul ajoute que Dieu les déteste : *Detractores Deo odibiles*[1]. Comment donc ce vice haïssable est-il si répandu parmi les hommes?... C'est à cause de l'extrême facilité avec laquelle on peut s'y livrer, et peut-être aussi à raison de la complaisance que nous mettons à écouter les médisants et les calomniateurs...

Calomnier !... mais, pour un bon nombre d'esprits légers, envieux ou jaloux, c'est chose aussi facile que de

[1] *Epître aux Romains*, chap. I, vers. 30.

parler !...Ce vice est un défaut des lâches ; ce n'est jamais en face de celui qui en est l'objet, qu'on osera débiter une médisance, une calomnie... non, c'est par derrière, c'est dans l'ombre... Arrêtez cette pauvre femme qui va de maisons en maisons déchirer la réputation de son prochain ; interrogez ces hommes orgueilleux et jaloux, qui trouvent du mal à dire presque contre tout le monde ; dites-leur : « Je vous ai écoutés ; mais pour être bien sûr de la vérité de vos paroles, nous allons aller trouver celui ou celle dont vous avez médit : vous répéterez en leur présence ce que vous venez de me dire...» Jamais ils n'y consentiront... Non, c'est par derrière, c'est en lâches, c'est en traîtres que les calomniateurs attaquent leurs victimes ; vous n'êtes pas là pour vous défendre, il leur est facile de ternir votre probité, votre réputation, votre honneur... Ces misérables vous auront peut-être flatté en votre présence ; mais dès que vous serez absent, leur langage changera ; il vous arrivera ce qui est arrivé au saint homme Job : « Lorsque je les avais quittés, dit-il, leurs langues me déchiraient[1]... »

Ce qui rend encore ce vice si commun, c'est qu'il y a mille manières de le commettre... Tantôt, dans un éloge, on mettra une phrase qui le détruit... Cet homme est très-honnête, mais... ce serait une femme parfaite si... Et dans ces suspensions, sachez-le bien, il y a toujours de la médisance, et souvent de la calomnie... Vous êtes dans une réunion ; on fait l'éloge d'une personne... Un geste, un mouvement, un coup de coude, que sais-je! indiquent aux assistants que vous protestez contre cet éloge : c'est une médisance en action... Certains calomniateurs savent encore parfois joindre l'hypocrisie au mensonge : « Oh ! si je vous raconte une telle chose, disent-ils, ce n'est pas que j'en veuille à cette personne, non, je l'aime... Et parfois, sous cette formule mielleuse, ils cachent les plus perfides inventions... Que d'exemples fournirait la vie des Saints !...

[1] *Cum ab eis recessissem detrahebant mihi.* (Job, ch. XIX, vers. 18.)

Mais j'ai hâte d'ajouter que ce qui rend ce vice si commun, c'est surtout la complaisance avec laquelle on écoute les médisants et les calomniateurs, la facilité avec laquelle on les croit... Nous devrions tous imiter l'exemple de saint Augustin. Il ne pouvait entendre blesser la réputation du prochain par des médisances et des calomnies... Pour détourner de ce vice ceux qui fréquentaient sa demeure, et qu'il admettait à sa table, il avait fait écrire en gros caractères ces paroles dans le réfectoire : Que celui qui aime à parler mal des absents sache bien qu'il ne doit point s'asseoir à cette table... Un jour, l'un de ses amis s'étant oublié, et faisant des médisances contre une personne absente, le Saint l'interrompit brusquement : — « Mon ami, lui dit-il,il faut que vous quittiez cette table, ou que j'efface cette inscription... »

Si les médisants et les calomniateurs recevaient toujours un semblable accueil de ceux qui les entendent, faut convenir, frères bien-aimés, que ce vice serait beaucoup moins commun... Que voulez-vous, dit-on, j'écoute ce qu'on me dit, mais je n'en crois rien, je suis loin d'applaudir à ces personnes méprisables qui disent du mal de tout le monde... Vous n'en croyiez rien !... Est-ce bien sûr ?... Vous n'applaudissez pas !... Est-ce bien vrai ?... Mais votre silence même et l'attention avec laquelle vous écoutez la calomnie, sont une approbation !...

Mettez-vous à la place de ceux dont on déchire la réputation en votre présence : ne seriez-vous pas bien aise qu'on vous défendît, en faisant taire cette langue de vipère qui vous calomnie... Que si vous n'êtes pas assez courageux pour le faire, sachez du moins détourner adroitement la conversation... Le fameux Thomas Morus, cet héroïque chrétien, qui subit le martyre en Angleterre, eut toujours une extrême horreur pour la médisance et la calomnie. Dès qu'il s'apercevait qu'on attaquait la réputation du prochain, il changeait subitement l'entretien ; il interrompait la langue qui médisait, d'une

manière brusque et subite... — Pensez-en ce que vous voudrez, disait-il, quant à moi, je trouve la maison où nous sommes bien construite ; avouez que l'architecte qui en en a donné le plan était habile... On dit aussi que la foire d'hier était belle... — Et le pauvre calomniateur, ainsi coupé au milieu de son récit, se retirait déconcerté et confus... Oui, je le répète, frères bien-aimés, ce défaut serait incomparablement moins commun, si l'on refusait d'écouter les médisants et les calomniateurs. La médisance, dit saint Paulin, n'est si fréquente que parce que presque tout le monde l'écoute avec plaisir[1]...

Seconde partie. — J'ai ajouté, frères bien-aimés, que les suites de la médisance et de la calomnie étaient très-graves, et qu'il était difficile de les réparer. Je ne vous dirai pas qu'il cause du dommage au calomniateur, à celui qui l'écoute, et de plus à celui qui en est l'objet. Non, je n'insiste pas sur ce point ; et cependant l'arme qui, à chaque coup, ferait trois victimes, serait, selon moi, une arme bien dangereuse...

Mais, une comparaison va vous faire comprendre la malice et les effets désastreux que peut produire, et que produit souvent ce vice si commun, et pourtant si méprisable et si infâme... Voici un étang, une pièce d'eau ; jetez une pierre ; autour de cette pierre se forme comme un petit cercle ; mais l'eau tout entière s'ébranle, les cercles s'agrandissent, et toute cette masse d'eau a été mise en mouvement. C'est l'effet produit par la médisance ou la calomnie ; quelques personnes l'écoutent ; elles répètent à d'autres ce qu'elles ont entendu ; puis, un village, une ville toute entière ont bien vite recueilli ces propos, et se sont peut-être saturés de ce subtil et infernal poison...

Hélas ! pour juger de la vérité de ces réflexions, nous n'avons qu'à ouvrir l'Évangile... Voyez-vous, le jour des Rameaux, notre divin Jésus descendant à Jérusalem,

[1] *Idcirco in multis fervet hoc vitium, quia pene ab omnibus libenter auditur*, (*Apud* saint Léonard de Port-Maurice.)

monté sur une ânesse. Une foule immense l'acclame et redit ses louanges. On jonche de verdure le chemin sur lequel il doit passer, ce sont des cris de joie, des hymnes de triomphe ; la foule entière s'écrie : « Hosanna, au fils de David. Béni soit celui qui nous arrive au nom du Seigneur... » Le Dimanche des Rameaux est passé, nous sommes au Vendredi matin. Écoutez cette même foule hurlant, devant le tribunal de Pilate, ces mots sinistres : « Otez-le, crucifiez-le... » Quoi donc a produit ce changement ? c'est bien le même Jésus... Oui, c'est bien vous, ô doux Rédempteur de nos âmes. Mais vos ennemis, inspirés par la haine et par la jalousie, vous ont calomnié auprès de cette foule... Ils ont dit : C'est un hypocrite, c'est un séducteur, et beaucoup d'autres choses encore que les Évangélistes, sans doute, ont rougi d'écrire... Et, grâce à la calomnie, les ennemis du Sauveur avaient pu faire, de cette foule si dévouée, une troupe de sauvages et d'ingrats...

Mon Dieu, frères bien-aimés, c'est de l'Évangile, non, je n'exagère pas ; et ce spectacle, vous le savez, se reproduit plus d'une fois... Cet ouvrier honnête jouissait de l'estime ; cette fille était sage et allait contracter une union avantageuse ; un calomniateur s'est mis à la traverse, et l'avenir de l'un et de l'autre a été brisé... Que d'autres exemples encore je pourrais citer ; mais je crois, par ce que j'ai dit, vous avoir fait suffisamment connaître les suites graves, et presque toujours irréparables, de la médisance et de la calomnie... Pourtant, de même que le voleur ne peut obtenir son pardon qu'en restituant le bien dont il s'est emparé, ainsi, point de pardon pour celui qui s'est rendu coupable de médisance et de calomnie à l'égard du prochain, sans une réparation suffisante...

Laissez-moi, à ce sujet, vous raconter deux traits, qui m'ont toujours frappé, et qui sont rapportés par des auteurs bien sérieux... Un gentilhomme espagnol vint un jour trouver le vénérable Alphonse de Castro, religieux franciscain : — Père, lui dit-il, je m'accuse d'avoir ca-

lomnié une noble dame en me vantant, devant plusieurs personnes, d'avoir été l'objet de ses faveurs, tandis qu'il n'en était rien. — Mon cher ami, lui dit le sage confesseur, votre faute est bien grave, il est probable que vous n'en obtiendrez jamais le pardon, car vous ne consentirez pas à faire la pénitence nécessaire, la réparation indispensable. — Quelle est donc, mon père, cette réparation que je dois faire? — C'est de convenir, répondit avec autorité le Père Alphonse, devant tous ceux qui vous ont entendus, que cette dame est vertueuse, que vous l'avez calomniée... Toutes les autres pénitences qu'on vous imposerait, seraient vaines; il y a là une injustice : il faut qu'elle soit réparée; sans cela point de pardon pour vous. — Que fit ce malheureux?... L'histoire ne le dit pas...

Voici le second trait; c'est saint Vincent-Ferrier qui le raconte. La miséricorde divine, dit-il, avait pardonné à un calomniateur ses nombreuses médisances: il avait dû les expier en purgatoire; mais on priait pour lui; le temps de ses peines fut abrégé. Il va pour entrer dans le Paradis: Non, lui dit-on, vous avez encore une réparation à faire. Il faut demander pardon à celui que vous avez calomnié. Et le Saint ajoute : « Vous pouvez me croire; car c'était moi que cet homme avait diffamé, et c'est à moi-même que son âme est venue demander pardon !... »

Dites-moi, frères bien-aimés, a-t-elle lieu bien souvent cette réparation absolument nécessaire?... Il en est peut-être, parmi vous, qui ont été victimes de médisances et de calomnies; est-on jamais venu vous faire des excuses ou des réparations!... vous dire : Tel jour, je vous ai calomnié, je viens vous en demander pardon; non, jamais, n'est-ce pas?... Vous comprenez donc alors combien il est vrai que les suites de la médisance et de la calomnie sont graves, et combien il est difficile d'en faire une pénitence convenable, qui, satisfasse la justice de Dieu, et qui répare l'honneur blessé du prochain...

Péroraison. — Frères bien-aimés, je m'arrête; je crois vous avoir suffisamment montré que la médisance et la

calomnie étaient des vices très-communs ; et je vous ai dit que nous ne devions point favoriser ces défauts, en prêtant une oreille attentive à ceux qui disent du mal de leur prochain... Hélas ! ces langues mauvaises, que vous écoutez avec complaisance, vous auront à peine quitté qu'elles s'exerceront de même envers vous !... Défiez-vous-en : elles sont fausses, elles sont menteuses, elles ne respectent personne... Je vous ai montré, de plus, qu'il était bien difficile de réparer le dommage causé au prochain par la médisance ou la calomnie. Même à l'heure de la mort, on ne comprend pas toujours la gravité de ce péché ; puis, l'on n'a ni le courage ni les moyens de donner au prochain la satisfaction à laquelle il a droit...Puis, allez donc arrêter les suites de la calomnie? Impossible !... Oh ! ces suites funestes doivent poursuisuivre une âme jusques en enfer et aggraver son supplice à chaque heure... Voulez-vous conserver votre conscience en paix pendant la vie et à l'heure de la mort ?... Suivez ce conseil de saint Augustin : Ne parlez jamais ni peu ni beaucoup des fautes d'autrui... Soyez bon, indulgent et miséricordieux pour les autres, et Dieu, soyez-en assurés, se montrera bon et miséricordieux à votre égard... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quarante septième instruction.

—

HUITIÈME COMMANDEMENT.

Troisième instruction.

—

Faux témoignages et jugements téméraires, défendus par le huitième commandement.

Texte. — *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium... Non mentiemini...* Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement (*Exode*, ch. XX, vers. 16 ; *Levit.*, XIX, 11.)

Exorde. — Mes frères,avez-vous parfois réfléchi à une chose, qui m'a toujours semblé mystérieuse et frappante... C'est le rôle que la langue joue quand il est question de la santé du corps... Un médecin arrive auprès d'un malade atteint d'une pleurésie, d'une fièvre typhoïde, ou de n'importe quelle maladie, ayant son siége dans nos organes intérieurs. Presque toujours, la question qu'il fera au malade sera celle-ci : « Montrez votre langue... » Et, d'après l'inspection de notre langue, il jugera, presque d'une manière certaine, de la gravité du mal dont nous sommes atteints... Si les bords sont rouges et luisants : « Vous avez beaucoup de fièvre, dira-t-il ; l'inflammation est grande. » Si au contraire, notre langue est épaisse, terne, obscurcie, il dira : « Les humeurs sont en mouvement, il faut, à l'aide de médica-

ments, chasser ces mucosités qui vous tourmentent. » Enfin, si le chancre, si une sorte de gangrène se manifeste sur notre langue ; à ses yeux,notre état sera grave : nous serons sérieusement malades et peut-être en danger de mort...

Frères bien-aimés, j'en dirai autant de l'âme... C'est par la manière dont nous usons de notre langue, qu'on peut juger aussi de l'état de nos consciences... Nous avons l'habitude de mentir, de déguiser la vérité : c'est une sorte d'inflammation qui n'est encore qu'un prélude de fièvre, le présage d'une maladie... Mais voici venir la médisance, la calomnie, dont nous parlions Dimanche dernier : « Prenez garde ! nous dira le médecin de nos âmes, notre confesseur, si nous sommes francs avec lui ; prenez garde ! il y a dans votre cœur de la légèreté, de la jalousie, de la haine peut-être à l'égard du prochain ; votre langue me paraît bien chargée... Il faut chasser bien loin de vous la mauvaise habitude que vous avez de médire contre votre prochain, et de calomnier ceux qui, devant Dieu, sont vos frères... Oui. Mais le chancre, la gangrène qui atteint la langue, à quoi la comparerons-nous?... Selon moi, on pourrait la comparer au faux témoignage. à ce mensonge accompagné de parjure,rendu contre la vérité,devant les juges de la terre...

Proposition. — C'est, mes frères, du faux témoignage, faute toujours grave et mortelle, que je vais parler ce matin... Pour compléter mon sujet, je dirai aussi quelques mots sur le jugement téméraire, qui n'est autre chose qu'un faux témoignage,qu'on se porte à soi-même devant le tribunal de sa conscience, sur le compte du prochain...

Division. — Donc, *premièrement :* le faux témoignage est un péché très-grave ; *secondement :* le jugement téméraire peut facilement aussi devenir une faute mortelle : telles sont les deux pensées sur lesquelles je vais m'arrêter... La conséquence à tirer de cette instruction, frères bien-aimés, ce sera qu'il faut toujours être vrai dans ses paroles et charitable dans ses pensées...

Première partie. — Et, tout d'abord, rappelons-nous une question et une réponse du Catéchisme... Lorsque nous étions sur les bancs, on nous a demandé : « Qu'est-ce que faire un faux témoignage? » Nous avons répondu : « C'est déposer en justice contre la vérité. » Le faux témoignage est-il vraiment une faute grave?... Oh! personne n'en doute, et la loi humaine elle-même punit d'une manière sévère ceux qui se rendent coupables de ce crime... Mais interrogeons de plus saint Thomas, le prince des théologiens[1]...Le voici: il va nous répondre... — Illustre docteur, j'ai été appelé en justice ; mais j'ai voulu soulager l'accusé : c'était un de mes amis, un de mes parents ; j'ai levé la main, il est vrai ; mais je n'ai pas dit tout ce que je savais ; mon témoignage a été non-seulement incomplet, mais contraire à la vérité : je l'ai fait pour un bien ; serais-je donc si coupable qu'on le dit?... — Ecoutez sa réponse... « Celui qui rend un faux témoignage est à la fois, parjure, injuste et menteur... toujours il commet une faute grave... Le faux témoignage, ajoute-t-il, renferme trois difformités : celle du parjure... vous levez la main devant le Christ ; vous le prenez à témoin que vous allez dire la vérité, et vous ne la dites pas... Il contient une injustice... En ne disant pas la vérité, vous empêchez que l'innocent soit justifié, ou qu'un coupable soit puni... Enfin, il renferme un mensonge ; et nous l'avons dit dans une des instructions précédentes, le mensonge est toujours un vice détestable... »

L'Ecriture sainte flétrit, dans plus d'un endroit, ce vice hideux. Une histoire qu'elle raconte, montre les terribles effets qu'il peut produire, et les châtiments qui l'atteignent souvent, même sur cette terre.

Un prinee cruel et impie, appelé Achab régnait à Samarie sur le peuple juif. Une vigne, qui se trouvait près de son palais, tenta sa convoitise... Le propriétaire, appelé Naboth, refusa de la vendre... « C'est un héritage

[1] *Somme théologique : Secunda secundæ,* quæst. LXI, art. 2.

qui me vient de mes pères, dit-il, je tiens à la conserver... » Que fit Jézabel, la femme d'Achab, plus impie et plus cruelle que son époux... Elle écrivit aux juges : « Tâchez de trouver deux faux témoins, qui accusent Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu, et mal parlé du roi... » Il y eut des juges assez iniques pour obéir à cet ordre ; ils trouvèrent, dit la sainte Ecriture, deux enfants du diable... C'est ainsi que le Saint-Esprit lui-même appelle les faux témoins, — vous entendez bien, — deux enfants du diable[1], qui rendirent, contre ce pauvre homme, le faux témoignage qu'on réclamait... L'infortuné Naboth fut condamné d'après leurs dires menteurs ; on le traîna hors de la ville, et il expira sous une grêle de pierres... Oui ; mais écoutez de suite !... Le prophète Elie, qui vivait alors, alla, sur l'ordre de Dieu, trouver l'impie Achab... « Vous avez tué cet homme, dit-il, pour vous emparer de son héritage?... Or, voici ce que je viens vous annoncer... Dans cette même vigne où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront le vôtre ; et Jézabel, votre femme, qui a suscité contre lui le faux témoignage, sera bientôt dévorée par ces mêmes animaux... » Et, peu de temps après, la prédication du prophète était confirmée par les événements...

Le faux témoin, frères bien-aimés, comme le calomniateur, c'est quelque chose de plus dangereux, de plus coupable qu'un brigand, qu'un voleur de grand chemin... Celui-ci n'en veut qu'à notre argent, ne s'attaque qu'à notre vie ; le faux témoin s'attaque de plus à notre honneur... On a vu plus d'une fois des hommes innocents porter leur tête sur l'échafaud, par suite de faux témoignages qu'on avait faits contre eux... Un assassin n'eut fait que leur ôter la vie ; mais les faux témoins faisaient plus : ils leur enlevaient à la fois, et leur vie, et leur honneur, et celui de leur famille... Voyez donc, dans l'histoire de la Passion de notre divin Sauveur, le moyen

[1] *Et adductis duobus viris, filiis diaboli*, etc. (IIIe liv. des Rois, Ch. XXI, vers. 13.)

dont se servent ses ennemis pour le faire condamner... Ils appellent deux faux témoins... Jésus-Christ a dit, en parlant de son corps : « Détruisez ce temple, je le rebâtirai dans trois jours... » Aucun des auditeurs ne s'est trompé sur le sens de ces paroles ; ses ennemis eux-mêmes les ont comprises selon leur véritable sens... La preuve ? C'est qu'ils vont eux-mêmes dire à Pilate : Ce séducteur a dit qu'il ressusciterait au bout de trois jours... Mais, pour ameuter le peuple, qui aime le temple, il faut dénaturer le sens des paroles du Sauveur, lui faire dire qu'il s'est vanté de pouvoir le détruire et le rebâtir en trois jours... Et des faux témoins se trouvaient là pour affirmer ce mensonge... Dans toutes les condamnations iniques, dont l'histoire a conservé le souvenir, depuis celle du Sauveur jusqu'à celle de l'infortuné Louis XVI, toujours les faux témoins apparaissent... Race ignoble, digne de l'exécration de la terre et de tous les châtiments de l'autre vie!...

Et ici, frères bien-aimés, il ne faut point admettre de légèreté dans la matière. Celui qui lève la main devant Dieu pour mentir, soit afin de nier une dette, soit pour soulager un coupable ; celui-là, soyez-en sûr, a perdu le sens de l'équité. Il n'a de respect ni pour Dieu, ni pour la vérité, et il est capable de faire également un faux témoignage, pour s'emparer de vos biens ou perdre un innocent...

Seconde partie. — Pourtant, je dois le dire, dans nos campagnes, on a généralement horreur de ce défaut, et le mépris public s'attacherait à tout homme assez peu délicat pour mentir en face de la justice humaine... Mais, frères bien-aimés, nous portons tous en nous-mêmes un petit tribunal, qu'on appelle la *Conscience*. Les juges qui y président, ce sont nos préventions à l'égard du prochain ; puis ces passions inhérentes à notre pauvre nature... Hélas! elles sont à la fois juges et témoins ; et Dieu seul sait si ce sont toujours des juges équitables et des témoins sincères... Je veux parler du jugement téméraire, qui n'est autre chose, comme je le

disais, qu'un faux témoignage que nous portons en nous-mêmes sur le compte du prochain... Ce défaut excessivement commun, et qui, dans beaucoup de circonstances, est un péché grave, est également défendu par ce commandement : *Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement...*

Ecoutez comme notre divin Sauveur flétrit, dans l'Evangile[1], cette funeste tendance que nous avons tous à juger mal de notre prochain : « Ne jugez pas sévèrement vos frères, dit-il, si vous ne voulez pas être vous-mêmes jugés un jour avec sévérité... La mesure d'indulgence, de bonté, de charité, que vous aurez appliquée à votre prochain, ce sera celle que le juge supreme vous appliquera lui-même... Si vous avez été sans miséricorde à son égard, ne comptez pas sur la miséricorde... Qui donc êtes-vous, pauvres hommes, pour vous charger de juger, ne fût-ce que dans votre intérieur, ceux qui appartiennent à Dieu, qui sont ses enfants... Vous apercevez un fétu de paille dans l'œil du prochain, et vous ne voyez pas une poutre qui obscurcit le vôtre... De quel droit allez-vous dire à votre frère : « Laissez-moi enlever la paille que j'aperçois dans votre œil, quand un obstacle beaucoup plus grave obscurcit votre vue?... Vous êtes de misérables hypocrites! Enlevez d'abord la poutre qui crève vos yeux; alors on verra si vous devez souffler sur la paille, qui est dans l'œil de votre prochain... »

Voyez, frères bien-aimés, avec quelle énergie notre doux Jésus s'élève contre les jugements téméraires... Et, si nous voulions bien réfléchir, nous comprendrions combien cette appréciation sévère est juste et méritée... Une comparaison va vous le faire comprendre... En votre absence, sans même que vous ayez été consulté, sans même que vous ayez le droit de vous défendre, un tribunal, une cour d'assises, si vous le voulez, vous déclare coupable et vous condamne... Grand Dieu! mais nos cœurs

[1] Saint Matth. chap. VII, *ad initium.*

bondiraient d'indignation en face d'une telle **iniquité...** Tout, en nous, notre liberté, notre dignité, notre cœur, notre âme, protesteraient contre une pareille injustice!... Et nous aurions raison... Eh bien! rentrons en nous-mêmes ; voici un tribunal dressé dans notre *Conscience:* c'est notre orgueil, c'est notre amour-propre qui, presque toujours, en est le président... La haine, l'envie, certains mauvais propos, que nous n'avons nullement vérifiés, des soupçons injustes, que sais-je ! se présentent comme autant de témoins, pour noircir la réputation du prochain!... Et, sur leurs dénonciations, bien souvent calomnieuses, nous disons en nous-mêmes : « tel homme est uu voleur ; telle personne se conduit mal... » Misérable! mais cet homme et cette personne ne sont pas là pour se défendre ; vous les accusez et les condamnez en leur absence... Ils ont droit, comme enfants de Dieu, comme vos frères, ils ont droit à plus de justice de votre part!...

Voilà, frères bien-aimés, ce qui constitue surtout la malice du jugement téméraire... C'est à la fois une injustice, un faux témoignage et une usurpation des droits de Dieu ; car, Dieu seul connaît les motifs qui ont inspiré cette action que nous blâmons, seul aussi il s'est réservé le droit de juger les hommes, et seul encore il connaît le fond des cœurs... Voici une femme agenouillée devant l'Arche d'alliance, ses larmes coulent en abondance, elle vient demander une grâce au Seigneur ; son cœur est trop agité pour qu'elle puisse prononcer une parole ; ses lèvres seules font quelque mouvement... Le grand-prêtre Héli s'avance près d'elle : « Retirez-vous, lui dit-il, vous êtes ivre... » Et Anne, cette pieuse femme, la mère du prophète Samuel, car c'était elle, répondait humblement : « Non, monseigneur, je n'ai bu ni vin ni rien qui puisse énivrer ; je suis seulement une femme désolée, et je suis venue répandre mon âme devant le Seigneur[1]...

[1] Livre des Rois, chapitre Ier, vers. 14 et 15. Le texte est plus énergique : *Usquequo ebriaris?* — dit le grand'prêtre, *digere paulisper vinum quo mades...*

Voyez, mes frères, comme le grand'prêtre avait mal jugé... Dieu en jugeait tout autrement : il exauçait les vœux de cette pieuse épouse, et lui accordait l'objet de sa prière, en la rendant mère du prophète Samuel...

Défiez-vous, frères bien-aimés, de ceux qui sont portés à juger sévèrement leur prochain... Ordinairement, ils sont coupables des vices qu'ils aiment à reprocher aux autres... L'homme habitué au vol ne croit plus à la probité de personne... Ces hommes libertins, ces femmes légères ne croient pas qu'on puisse être chaste, et, avec la grâce de Dieu, vaincre ces passions dont ils sont les esclaves... Cela se voit de nos jours ; cela s'est vu de tout temps... Nous lisons, dans la vie de saint Jean l'Aumônier, qu'un vénérable solitaire, appelé Vitalius, s'entretenait souvent avec les courtisanes, et qu'il en avait converti un grand nombre... Un misérable osa le calomnier, et poussa l'insolence jusqu'à lui donner un soufflet, en le traitant de vieillard impudique. Plusieurs firent, au sujet de ee saint abbé, des jugements téméraires ; mais Dieu le justifia d'une manière évidente : il mourut de la mort des saints... Son calomniateur, frappé d'une maladie terrible, ne put guérir qu'en se rendant dans la pauvre cellule du religieux. Le corps du saint abbé était demeuré agenouillé dans l'attitude de la prière ; et la foule put lire ces mots. miraculeusement gravés sur le pavé : « Peuple d'Alexandrie, ne jugez pas à la légère votre prochain ; laissez à Dieu le soin de le juger lui-même[1]... »

PÉRORAISON. — Frères bien-aimés, encore un trait, une histoire, tirée de la Vie des Saints, et je termine. Je voudrais non-seulement vous inspirer de l'horreur pour le mensonge, la calomnie et le faux témoignage, mais vous prémunir contre cette légèreté coupable, qui nous porte presque toujours à juger en nous-mêmes le prochain avec injustice et sévérité... Le jugement téméraire est

[1] J'ai dû puiser ce trait et le suivant dans l'excellent ouvrage du Père de Saint Jure. *Connaissance et amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

souvent une faute grave, et rarement on l'accuse comme on devrait l'accuser...

Un ami de saint Philippe de Néri vint un jour le voir à Rome ; le saint l'accueillit avec bonté et le logea même dans son monastère. Le soir, à l'heure de la récréation, saint Philippe s'amusa avec quelques visiteurs ; il fit même quelques plaisanteries, et se livra au rire et à la gaieté. L'ami, dont nous parlons, en fut extrêmement scandalisé : Quoi ! se disait-il en lui-même, un homme que je croyais si austère et si saint, faire des plaisanteries et se livrer ainsi au rire et à la gaieté !... Impossible je suis trompé sur son compte !... Philippe n'est pas l'homme que je pensais !... Le lendemain, il alla se confesser à ce même saint Philippe de Néri... Mais, était-ce oubli, était-ce honte, il ne parla pas du jugement téméraire qu'il avait fait la veille...Le saint,auquel Dieu avait donné le don de lire dans les cœurs, s'en aperçut... « Frère,lui dit-il,il faut être bien sincère dans nos confessions, ne pas négliger d'accuser même la moindre faute ; pourquoi ne dites-vous pas qu'hier vous avez fait un jugemement téméraire à mon sujet?... C'est une faute, et vous devez vous en confesser... » Cet homme comprit alors que celui auquel Dieu donnait de telles lumières, était véritablement un saint... Il pleura sa faute et en obtint facilement le pardon...

Frères bien-aimés, lorsque nous serons tentés de manquer de charité dans nos jugements à l'égard du prochain, rappelons-nous ces paroles de notre divin Sauveur. « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés ; la mesure de miséricorde et d'indulgence que vous aurez employée envers votre frère, sera celle qui vous sera accordée par le juge suprême... » Et puisque tous, frères bien-aimés, nous aurons besoin que Dieu se montre clément et miséricordieux à notre égard,... faisons, je vous en prie, tous nos efforts pour être doux, charitables et indulgents dans nos jugements envers le prochain... Oh ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

—

Quarante-huitième instruction.

—

NEUVIÈME COMMANDEMENT.

Instruction unique.

—

Mauvais désirs, mauvaises pensées, quand et comment ils deviennent des fautes ; avec quel soin nous devons en préserver notre âme...

Texte. — *Non concupisces uxorem proximi tui...* Vous préserverez votre cœur de mauvais désirs (*Deutéron.*, chap. vers. 21.)

Exorde. — Mes frères, lorsque, plus jeunes, vous fréquentiez le Catéchisme, on vous a fait cette question : Qu'est-ce que le péché? Vous avez répondu : Le péché est une pensée, une parole, une action ou une omission contre la loi de Dieu... Mais, avons-nous saisi suffisamment le sens de cette réponse?... Je comprends, et tout le monde en convient, qu'on puisse pécher par parole : la médisance, la calomnie, le faux-témoignage, le blasphème ; cent autres fautes encore, qu'on pourrait citer, et dont personne ne conteste la malice, le prouveraient au besoin... Je m'explique encore que Dieu puisse être offensé par nos actions : personne n'oserait prétendre que l'adultère, le vol, l'homicide, sont des actes innocents... Mais je me demande comment le péché pourrait aussi être une pensée... Je cherche... Ah! je crois en voir

la raison principale... C'est que l'homme est composé d'un corps et d'une âme;... c'est que toute action mauvaise a sa source dans notre pensée, dans notre volonté, qui sont des facultés purement intérieures;... et Dieu, en défendant soit de désirer, même intérieurement, des choses que la pureté défend, soit de convoiter injustement le bien d'autrui, a voulu étouffer en nous le mal dans son germe;... Peut-être aussi a-t-il voulu nous dire qu'il lisait au fond de nos cœurs ; que sa loi était infiniment supérieure à la loi des hommes... Car les juges de la terre ne peuvent prononcer que sur les actions extérieures, mais Lui, de son œil divin, scrute jusqu'au dernier repli de nos consciences, et il juge les pensées de l'homme comme ses actions...

Voilà pourquoi, après avoir, dans le sixième commandement, défendu toutes les actions contraires à la pureté, il a voulu, par un commandement spécial, nous prémunir contre les pensées ou les désirs opposés à cette sainte vertu... Le sens de la vérité et de la vertu était tellement obscurci, même chez le peuple juif, au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'en face des Scribes et des Pharisiens, qui ne croyaient plus qu'aux fautes extérieures, notre divin Sauveur fut obligé de promulguer de nouveau, de la manière la plus énergique, cette loi qui défend les mauvais désirs et les mauvaises pensées[1]...

Proposition. — C'est donc, mes frères, sur ce commandement : Vous ne désirerez point l'épouse de votre prochain, ou en d'autres termes : Vous bannirez de vos cœurs les pensées et les désirs contraires à la pureté, que je vais vous donner quelques courtes explications...

Division. — Nous dirons : *Premièrement*, ce qu'il faut entendre par mauvais désirs et mauvaises pensées; quand elles deviennent des fautes : *Secondement*, avec quel soin nous devons en préserver notre âme.

Première partie. — Je voudrais d'abord, par une ou

[1] Saint Matth. *Ch.* v, *vers.* 27 et 28.

deux comparaisons, vous faire bien comprendre la malice des péchés intérieurs, et comment ce sont nos pensées, notre volonté, qui donnent à nos actions toute leur perversité[1]...

C'était pendant la dernière guerre...Un village avait été envahi par l'ennemi ; craignant le pillage, un riche propriétaire avait caché une assez forte somme d'argent. Un voisin, qui jusque-là passait pour honnête homme l'avait aperçu ; profitant de l'ombre de la nuit, il va pour s'emparer de cette somme ; mais le possesseur prévoyant, l'avait enlevée et placée dans une cachette plus sûre... Que pensez-vous de ce voisin?...— N'est-il pas aussi coupable devant Dieu que s'il avait pu réellement accomplir son larcin? — Oui, dites-vous. — Et je vous répondrai : Pourtant il n'a pas volé. — Vous me direz : Ce n'est pas sa faute : il en avait bien la volonté...— Un autre exemple : Un ami vient vous visiter ; une montre, un objet quelconque flatte sa vue, excite sa convoitise : Ah! si j'étais sûr, pense-t-il en lui-même, qu'on ne le sût pas, comme j'aimerais à m'emparer de cet objet... Dites-moi, si vous pouviez lire dans sa pensée, le croiriez-vous encore honnête homme? lui donneriez-vous votre confiance?... J'en doute ; et même je ne le crois pas...

Vous voyez donc qu'il y a des péchés intérieurs, des pensées et des désirs coupables ; quand même ils n'auraient pas été mis à exécution... Faites l'application de ces deux histoires au sujet qui nous occupe... Un obstacle imprévu a fait manquer à cette personne un rendez-vous... La crainte d'être vue ou déshonorée empêche telle ou telle autre de mettre à exécution des pensées, des désirs dans lesquels son cœur se complaît... Ange de Dieu, qui lisez dans son âme, dites-nous si elle est encore chaste et innocente aux yeux de Dieu!... Non, répondra son bon ange, le mal habite dans son cœur ; et, malgré sa réserve extérieure, je puis vous dire, moi, qui suis à

[1] Voir saint Augustin, *ouvrage inachevé*. Liv. v, ch. 23, tom. xxxii, pag. 430. (Edit. Vivès.)

ses côtés, moi qui connais toutes ses pensées, qu'elle ressemble à ces sépulcres, dont les dehors sont magnifiques, mais qui dans l'intérieur renferment la corruption et la pourriture...

Quand et comment les mauvaises pensées deviennent-elles des fautes?... Ici encore, je vais me servir d'une comparaison : je l'emprunte à la vertu de Charité. Vous n'ignorez pas que cette belle vertu nous commande d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ; de n'avoir ni haine ni rancune contre lui?... Voici un homme qui nous a fait beaucoup de mal, soit dans nos biens, soit dans notre honneur ; la pauvre nature humaine est là : nous sommes mécontents ; vite surgissent en nous des pensées de haine... Si, nous arrêtant à ces pensées, nous souhaitons du mal à notre ennemi : nous commettons une faute grave... Si, sans aller jusqu'à lui souhaiter du mal, nous nous complaisons dans celui qui peut lui arriver, notre faute est moins grave : mais c'est encore une faute... Que si, au contraire, nous rappelant le précepte de Dieu qui nous commande le pardon, qui nous défend d'avoir le moindre sentiment de haine et d'aversion contre nos ennemis, nous chassons de notre cœur, sans nous y arrêter, ces pensées de haine et de vengeance, nous ne sommes point coupables... Elles se présentent de nouxeau : nous les chassons encore ; dans ce cas, loin d'avoir offensé Dieu, nous avons acquis du mérite...

Appliquez cette comparaison à la vertu de pureté...Mon Dieu ! je le disais il y a quelque temps, tous, mêmes les plus saints, peuvent être tentés au sujet de cette belle vertu ; car depuis le péché d'Adam, notre premier père, la concupiscence, dit l'Apôtre saint Paul, est en quelque sorte rivée à nos os... La *Vie des Saints* nous apprend que les âmes les plus héroïques ont souvent été les plus éprouvées par ces sortes de tentations... Une pensée, un mauvais désir se présente à l'esprit ; si l'on y consent volontairement, si l'on s'y complaît longuement et avec plaisir, c'est une faute grave... S'agit-il de simples imaginations, sur lesquelles on s'arrète sans répugnance,

c'est une faute encore ; mais cette faute peut être plus ou moins grave...Mais,au contraire,si on repousse fortement et avec constance ces folles pensées...Quelle différence !... C'est saint Bernard se plongeant dans l'eau glacée... c'est saint Benoît se roulant au milieu des épines...Oh ! alors,loin d'avoir commis une faute, on a acquis un grand mérite devant Dieu !... Et Jésus pouvait dire à ces saintes âmes et à toutes celles qui, dans des conditions semblables, savent résister à ces pensés importunes, ce qu'il disait à sainte Catherine de Sienne... Tourmentée par d'effrayantes tentations, la chaste sainte avait lutté plusieurs heures... Après ce combat, le doux Jésus daigna se manifester à cette âme qu'il aimait tant.— Où étiez-vous donc,lui dit-elle, quand vous m'avez ainsi délaissée, ô cher époux de mon âme? — J'étais avec toi, Catherine, répondit le Sauveur. — Comment pouviez-vous être avec moi, quand j'avais des pensées aussi mauvaises et de si folles imaginations? — Y prenais-tu plaisir? — Au contraire, répondait la vierge, je souffrais une peine terrible. — En cela consistait ton mérite, ma fille, j'étais dans ton cœur, je te fortifiais ; j'aimais à voir tes combats et ta vertu s'affirmer ainsi en face des tentations[1].

Concluons donc, mes frères, en disant qu'il y a des péchés purement intérieurs : péchés de pensée, de désir ou de volonté ; que ces péchés peuvent être très-graves ; que toutes pensées, tous désirs mauvais, dans lesquels l'âme se complaît et que l'on entretient avec plaisir dans son cœur, sont des fautes ; et, qu'au contraire, toute tentation, même intérieure, que nous avons soin de repousser, devient pour nous une source de mérite devant Dieu...

Seconde partie. — Quelques mots maintenant, mes frères, sur les précautions que nous devons prendre pour préserver notre âme de ces péchés de pensées, doublement dangereux, et parce que, bien souvent, on néglige de s'en confesser, et parce qu'ordinairement ils sont une

[1] Voir la vie de cette sainte.

pente rapide qui conduit facilement aux péchés d'action... Tenez, ici, encore une comparaison... Vous avez vu, et presque tous nous avons connu des personnes atteintes de cette maladie hideuse et redoutée, qu'on appelle un cancer, et qui, après avoir rongé peu à peu certaines parties de notre corps, finit par attaquer un organe essentiel à la vie, et se termine toujours par la mort... Qu'était-ce, dites-moi, que cette maladie à l'origine?... « Les médecins instruits vous répondront : » Un simple petit bouton, une dureté à peine perceptible, très-facile à enlever dans son principe... Nous n'avons pas été appelés à temps ; le mal a pris des racines : un ulcère hideux s'est formé, et notre art est resté impuissant... » Frères bien-aimés, c'est là l'histoire de beaucoup de maladies... Un mal de tête assez léger se fait sentir ; une douleur de côté, assez faible d'abord, se déclare ; si on néglige d'y apporter remède dès le commencement, elles deviennent, vous le savez, des maladies presque toujours mortelles...

Ainsi en est-il de ces fautes dont nous parlons : une pensée légère s'empare de l'âme et l'occupe, elle devient mauvais désir ; le mauvais désir conduit bien vite aux actions criminelles,et puis c'est fini...Le cancer de l'âme est déclaré ; la passion s'en mêlant, les mauvaises habitudes surviennent et la maladie est mortelle... Oui, mortelle, je le répète... malgré la miséricorde du bon Dieu, malgré l'amour que Jésus-Christ conserve pour nos âmes... Oui, en dépit de ce remède infaillible que Jésus-Christ nous a préparé dans l'auguste sacrement de la Pénitence, on meurt pour l'éternité : on se damne : et ce malheur irréparable a souvent commencé par une mauvaise pensée, un mauvais désir, qu'on n'a pas su rejeter... La Foi est perdue, la vierge Marie a été oubliée ; on a étouffé les remords ; Dieu s'est lassé ; toute lumière a cessé de luire sur cette pauvre âme... En profanant son corps par tant d'iniquités ; est-ce qu'elle a fait tort à quelqu'un?... Est-ce qu'elle a offensé Dieu?... Pourquoi s'accuser de choses

qui, à ses yeux, ne sont plus un crime?.. Et par suite de ces pensées sataniques, la confession elle-même, en supposant que l'on se confesse encore, est presque toujours un sacrilége!... Or cette perturbation de la conscience, ce trouble de la Foi, cette ignorance coupable sont, je le répète encore, le résultat d'un mauvais désir qu'on n'aura su ni repousser, ni accuser en confession... C'est ce petit bouton dont je vous parlais, qui s'est transformé en hideux cancer...

Oh! vous tous qui m'écoutez, frères et sœurs bien-aimés, n'oubliez pas cette considération, je vous en prie... Lorsque vous vous approchez du sacrement de Pénitence, ayez soin de vous examiner sur les péchés de pensées... Si malheureusement vous n'avez pas l'habitude d'user de ce sacrement, gravez, oui, gravez bien dans votre âme l'enseignement que je vous ai donné,afin qu'il puisse vous profiter, ne fût-ce qu'au moment de la mort...

Oh! comme Dieu nous a aimés! Quand il a dit dans ce commandement : Vous repousserez loin de vous les mauvaises pensées et les mauvais désirs!... C'était, je le redis, le médecin intelligent qui voulait couper en nous le mal dans sa racine...

Donc, s'opposer au commencement, résister avec énergie : c'est la première précaution que nous avons à prendre pour nous préserver de ces fautes à la fois insinuantes, perfides et funestes... Vous êtes assis auprès d'un foyer : une étincelle embrasée tombe sur vos habits vous la secoueriez plus vivement encore... Qu'arriverait-il si vous négligiez ce soin?... L'étincelle brûlerait vos vêtements, ou vous causerait à vous-même une plaie profonde ; pourtant, ce n'est qu'une étincelle!... Ainsi, repoussez, sans raisonner, toute pensée légère ; si vous discutez avec elle, elle ne tardera pas, soyez-en-sûrs, à vous causer une blessure profonde... Ces pensées importunes, disait saint Jean-Chrysostome, sont comme les chiens : si vous les chassez, ils s'en vont ; si vous les nourrissez, ils demeurent... Dans une instruction précédente, j'ai indiqué comme préservatifs : la fuite des occasions... sous ce

terme, j'entendais : ne jamais lire de mauvais livres, ne jamais écouter de chansons légères ; éviter les mauvaises compagnies et les fréquentations dangereuses... J'ai signalé également la fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie,comme un excellent moyen, non-seulement de rentrer en paix avec Dieu, mais de vaincre toutes les tentations...

Péroraison. — Mais laissez-moi, en terminant, vous citer les paroles d'un saint, saint Léonard de Port-Maurice : « Ce qu'il y a de vrai, disait-il[1] en parlant du sujet qui nous occupe, c'est que tous les moyens que nous avons indiqués pour triompher de ce vice si commun, pour résister aux tentations intérieures et les surmonter, ne réussiront pas, si vous n'y joignez la prière... Ce serait témérité de penser que, de nous-mêmes et sans le secours de Dieu,nous pouvons vaincre ces passions,triste héritage de notre premier père ; mais Dieu est avec nous : il est plus fort que Satan... » ... Dans ces tristes combats, dit saint Augustin, deux adversaires sont en présence : la chair et l'esprit ; celui-là des deux,qui aura un secours obtiendra facilement la victoire ; or, Dieu ne demande pas mieux que de venir à notre aide ; mais il faut recourir à lui, le prier avec humilité et avec confiance ; disons-lui seulement du fond de notre cœur : « Mon Jésus, aidez-moi, venez à mon aide, » et, soyons-en sûrs, nous triompherons des tentations même les plus dangereuses[2]...

C'est le moyen dont usaient les saints, c'est celui qu'ils ont toujours conseillé... Un moine, nommé Isaac[3], tourmenté par les plus violentes tentations et presque réduit au désespoir, vint un jour trouver saint Jean Climaque, et lui fit connaître en pleurant les rudes assauts qu'il avait à soutenir. — Mon fils, lui dit le saint, ayons recours à Dieu par la prière. — Ils se prosternèrent ensemble, et Isaac recouvra le calme et la paix... Oui, la

[1] *Sermons pour les Missions.*
[2] *Apud Lohner.*
[3] Vie des Pères du désert.

prière est le moyen le plus efficace de triompher de ces pensées importunes et de ces mauvais désirs, qui peuvent surgir même dans l'esprit des plus saints.

Pourrais-je, dans un pareil sujet, vous oublier, douce Vierge Marie!... Heureuses les âmes qui portent vos saintes livrées!... Heureuses celles qui, au moment de la tentation, pressant sur leur cœur votre médaille ou votre scapulaire benits, se recommandent à votre puissant patronage, et vous disent avec la confiance et la piété la plus tendre : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous... Combien de fois, ô vous qui êtes forte comme une armée rangée en bataille, vous avez repoussé les efforts du démon!... A combien d'âmes tourmentées, ô Vierge immaculée, vous avez rendu le calme et la paix!... Mère très-chaste, soyez-en bénie, et daignez être notre protectrice à toujours... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE DIEU.

Quarante-neuvième instruction.

DIXIÈME COMMANDEMENT.

Instruction unique.

La convoitise injuste des biens du prochain enfante l'injustice et l'avarice ; c'est ce qui a causé tant de guerres iniques.

Texte. — *Non concupisces... bovem, asinum et universa quæ illius sunt.* Bien d'autrui tu ne convoiteras pour les avoir injustement. (*Deuter.*, ch. v, vers. 21.)

Exorde. — Mes frères, dans l'instruction précédente, je vous ai montré qu'il y avait des péchés de pensées,

des péchés purement intérieurs, qui pouvaient être très-graves... Ce qui fait le mal d'une action, c'est surtout le désir, la volonté, l'intention avec laquelle on la fait... Une supposition va mettre cette vérité dans tout son jour... Voici d'un côté un homme pervers et méchant ; de l'autre, un idiot, un de ces pauvres insensés, comme le bon Dieu permet qu'il en naisse quelquefois, afin que nous comprenions bien, que ce ne sont ni nos pères ni nos mères qui nous donnent l'intelligence et la raison... Le premier a essayé d'incendier une maison ; mais il n'a pas réussi... Le second, ce pauvre idiot dont je parlais, a réellement mis le feu ; sans savoir qu'il faisait mal...La preuve : c'est qu'il souriait niaisement, en voyant la flamme dévorer une maison, qui était peut-être celle de son père... Lequel des deux vous paraît coupable? — Le premier, n'est-ce pas ? — Pourtant,le crime qu'il méditait n'a pas réussi ! — Il n'importe : il avait le désir et la volonté de le commettre, et il est criminel devant Dieu et même devant les hommes, si ces derniers ont pu connaître sa volonté, son intention...

Du reste, le premier péché fut un péché de pensée, un péché purement intérieur... Dis-nous, ô Lucifer, pourquoi, toi et les démons qui t'accompagnent, vous avez été chassés du ciel ? — Une pensée de révolte, de convoitise en fut cause !... Nous voulions nous substituer à Dieu, nous convoitions, en quelque sorte la divinité, bien qui n'appartient qu'à lui seul ! — Et toi, Ève, mère du genre humain, prends garde, cet arbre appartient au Créateur, qui se l'est spécialement réservé !... Malheureuse femme, que fais-tu ?... — Je regarde seulement comme ces fruits sont beaux. — Oui, mais dans ton regard, je lis ton désir, je vois que tu convoites ces fruits qui ne t'appartiennent pas. — Or, vous savez, mes frères, quelles furent les suites de cette convoitise ; et l'on pourrait dire que le premier péché, commis dans le Paradis terrestre, fut la violation anticipée de ce commandement : *Biens d'autrui tu ne convoiteras pour les avoir injustement...*

Proposition. — Mon intention, ce matin, est, tout en vous disant qu'il nous est défendu de désirer injustement le bien d'autrui, de vous montrer les tristes effets produits par la violation de ce commandement divin, beaucoup plus important qu'on ne le suppose ordinairement... Essayons...

Division. — *Premièrement*, la convoitise illégitime du bien du prochain produit, dans les âmes l'injustice et l'avarice ; *secondement*, elle fut la cause de tant de guerres iniques qui ont désolé le monde.

Première partie. — Disons tout d'abord, frères bien-aimés, qu'il s'agit de désirs injustes... Si l'on a l'intention d'acquérir le bien d'autrui par des voies légitimes, il est clair que l'on ne commet aucune faute ; sans cela, toutes les ventes, tous les contrats seraient des péchés ; ce qui, certes, n'est pas vrai... Un champ, tout autre objet est à vendre ; vous voulez l'acheter ; ni la religion, ni la justice ne s'y opposent : vous désirez l'objet du vendeur ; lui, de son côté, désire votre argent ; ici, il n'y a aucun préjudice pour le prochain ; ce désir est légitime des deux côtés... Nous pouvons encore désirer certains avantages qui sont arrivés aux gens de notre condition : un héritage, un succès, que sais-je !... Si nous le faisons sans jalousie et sans trop d'âpreté, ce désir n'est pas une faute...

Cette explication étant donnée, essayons de montrer comment on peut convoiter injustement le bien du prochain... J'arrête cet homme avare et envieux ; ce sera même, si vous le voulez, une fille ou une femme trop coquette ; je lis dans leur cœur, que, sans la crainte des gendarmes et des châtiments que la loi humaine inflige aux voleurs, ils voudraient bien, s'ils n'étaient pas aperçus, s'emparer, l'un de cet argent qu'il a vu enfermer dans un meuble ; l'autre, de ces rubans, de cette pièce d'étoffe qui l'ont séduite dans un magasin : désirs injustes, faute très-grave, qui, devant Dieu, diffère bien peu du vol...

Mais moi, dira cet autre, je ne suis pas coupable. —

Voyons, mon cher frère, que vous est-il arrivé?... — Un pauvre avait un sillon à ma convenance, je désirais beaucoup l'avoir, il ne voulait pas me le vendre. — Jusques ici, en effet, je ne vois rien de mal ; continuez. — Mais je m'y suis pris adroitement : j'ai su que cet homme avait des dettes ; je suis allé trouver son créancier : je l'ai déterminé à se faire rembourser le plus tôt possible. Alors, ce pauvre homme, ainsi pressé, est venu m'offrir son champ, que j'ai payé bien au-dessous de sa valeur. — Eh bien, mon ami, il y a là une fraude : vous avez convoité injustement le bien de votre prochain ; le moyen par lequel vous l'avez acquis est répréhensible devant Dieu, comme devant toute conscience honnête...

Charles VII, roi de France, régnait trop longtemps au gré de son fils, qui fut depuis, Louis XI. Que fait ce fils ingrat?... il se révolte contre son père, cherche à le détrôner pour s'emparer lui-même du royaume... Charles VII, craignant d'être empoisonné, fut tellement attristé de cette révolte, qu'il se laissa mourir de faim...

Frères bien-aimés, de pareils exemples d'ingratitude ne sont pas rares, même dans nos campagnes. Qu'il se rencontre de ces enfants qui convoitent injustement les biens de leurs parents et souhaitent leur mort, pour devenir les possesseurs de ces biens !... D'autres fois ce sont des oncles, des tantes ; on espère recueillir leur héritage !... mais ils s'osbtinent à vivre ; cependant avec quelle ardeur des héritiers avides désirent assister bientôt à l'enterrement de ces bons parents !... Eh bien, je vous le dis, ces enfants ingrats, comme ces héritiers avides, sont coupables : ils convoitent injustement un bien qui ne leur appartient pas...

Que d'autres encore j'aurais à vous citer... Ce cultivateur désirant une mauvaise récolte, pour vendre plus cher le froment entassé dans ses greniers... Ces ouvriers soupirant après des incendies ou quelque calamité publique, afin que l'ouvrage soit plus abondant et mieux rétribué... Ces négociants s'efforçant, par des moyens tortueux, d'attirer à eux la clientèle de leurs confrères ;...

tous ceux-là et d'autres encore pèchent contre ce commandement : *Biens d'autrui tu ne convoiteras pour les avoir injustement...*

Inutile de vous montrer que, dans tous ces manquements à la loi de Dieu, il y a de l'injustice : vous le comprenez facilement...Mais, le plus souvent, cette convoitise injuste des biens du prochain est inspirée par l'avarice?.... Qu'est-ce donc que l'avarice?.... Un mot seulement... C'est un amour désordonné des biens de ce monde qui fait que nous négligeons les biens du ciel pour nous attacher avec âpreté aux richesses de la terre... Ce vice est le père de bien des crimes ; il a porté beaucoup d'enfants à laisser mourir leurs vieux parents, faute de soins... L'avarice non-seulement est cause de ces convoitises injustes; mais que de fraudes, que de vols, que d'injustice elle a inspirés! que de meurtres elle a fait commettre!... Un exemple seulement... Saint Charles, comte de Flandre, est vénéré comme martyr. — A-t-il souffert la mort pour la Foi? — Non, il est mort assassiné par des marchands avares, aux convoitises desquels il s'était opposé[1]... Dans une année de grande disette, ces hommes avides se mirent à accaparer le grain, le tinrent caché pour le faire monter à un prix fabuleux... Le comte usa de mesures vigoureuses envers ces avares : il leur ordonna de mettre en vente le froment qu'ils avaient amassé... Des mesures si justes lui méritèrent le titre de Père des pauvres; mais elles lui valurent la haine de ces marchands qu'il avait empêchés de s'enrichir aux dépens du peuple... Ces hommes avides formèrent un complot contre sa vie, et l'assassinèrent au moment même où il assistait à la sainte Messe... Voilà, mes frères, où peut conduire le désir de s'enrichir injustement aux dépens du prochain...

Seconde partie. — Mais la violation de ce commandement : *Biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injuste-*

[1] Confer. saint Léonard de Port-Maurice... Voyez la vie de ce Saint dans l'Histoire de l'Eglise.

ment, produit encore des effets plus désastreux, quand ce sont des princes, des rois qui sont possédés de ce désir injuste... Alors vous verrez des guerres iniques, ce sera la terre buvant le sang des pauvres soldats, ce seront les mères versant sur le sort de leurs chers enfants d'intarissables larmes...Voyez-vous ce jeune homme à la fleur de l'âge...il s'appelle Alexandre; il est chef d'un petit royaume qu'on nomme Macédoine. Cette province ne suffit pas à son ambition, et, comme un voleur qui désire s'emparer du champ de son voisin, il convoite injustement la conquête d'un vaste royaume qu'on appelle la Perse... Arrête, insensé, que vas-tu faire?... Immoler peut-être un million d'hommes pour satisfaire ton ambition... Quel droit as-tu sur ces provinces dont tu veux t'emparer? Sois juste; modère tes convoitises coupables et insensées!... Mais il n'écoute pas. Il part à la tête d'une armée aguerrie ; trois ou quatre batailles, dans lesquelles les cadavres de plusieurs centaines de milliers d'hommes jonchèrent le sol, l'ont rendu maître du royaume qu'il avait ainsi convoité... Ses désirs sont-ils satisfaits? va-t-il du moins s'arrêter?... Frères bien-aimés, est-ce que l'avare, dès qu'il est en possession, même d'une manière injuste, du sillon qu'il avait désiré et satisfait? Ne jette-t-il pas encore des regards de convoitise sur ceux qui l'avoisinent?... Ne veut-il pas toujours s'étendre plus loin, plus loin encore?... C'est l'histoire de ce fameux conquérant; il a pris goût au bien d'autrui, et il convoite avec plus d'âpreté encore ce dont il n'est pas maître... Voici des provinces tranquilles, situées aux confins du monde, qui vivent en paix sous l'autorité tutélaire de princes estimables, il faut qu'il les soumette. Sans aucun prétexte, il leur déclare la guerre ; son désir effréné de s'emparer du bien d'autrui le pousse jusques aux confins de l'Océan, à l'autre bout du monde; et cette convoitise qui le dévore n'est pas encore satisfaite...Est ce tout, s'écrie-t-il, comme désappointé[1]?... Oui, malheureux, c'est

[1] Voyez Quinte Curce et l'*Histoire Ancienne* de Rollin.

tout!... Reviens maintenant mourir à la fleur de l'âge, à Babylone, empoisonné peut-être par tes amis, dans une orgie...Ton fils même ne jouira pas de tes conquêtes injustes; ton royaume divisé sera bientôt sans pouvoir, car les conquêtes injustes durent peu, et Dieu a dû te demander compte de tant de sang répandu pour satisfaire ta passion insensée...

Frères bien-aimés, s'il est des guerres justes et légitimes, il en est un bon nombre, qui sont, je le répète, de la part d'un prince ou d'une nation toute entière, la violation flagrante de ce commandement : *Les biens d'autrui tu ne convoiteras pour les avoir injustement*... C'est, pour parler de guerres plus modernes, la Russie, la Prusse et l'Autriche, se partageant la Pologne, comme trois fripons se partagent un trésor longtemps convoité... C'est le premier des Napoléons, s'emparant de Rome, et traînant Pie VII, légitime souverain de cette ville, en captivité... Dois-je vous parler d'événements plus récents, dont le souvenir vous est encore présent et attriste vos cœurs?... Ce sera encore, si vous le voulez, les États du Souverain-Pontife, notre vénéré Pie IX, envahis par un voisin ambitieux et sans conscience, qui les convoitait depuis longtemps... Hélas ! le malheureux, il vient de mourir!... fut-il du moins véritablement repentant!... Voilà, mes frères, où conduit les princes et même les nations le mépris et l'oubli de ce commandement divin : *Vous ne désirerez pas le bien de votre prochain.*

Que j'aime beaucoup mieux saint Louis, roi de France!... Obligé de faire la guerre aux Anglais, il fut vainqueur ; mais, loin d'abuser de sa victoire, le pieux roi en usa avec douceur et équité... Chose peut-être unique dans l'histoire : il rendit aux ennemis certaines provinces que son père, Philippe-Auguste, avait conquises, et dont la possession ne lui paraissait pas suffisamment justifiée... Aussi, là-haut, Dieu l'a récompensé de sa justice : il lui a donné un trône plus brillant que celui qu'il possédait ici-bas, une couronne plus étincelante que celle qu'il possédait sur cette terre. Je doute que ja-

mais une telle récompense soit le partage de tant de conquérants fameux,... Non, quels qu'ils soient, l'auréole des Saints n'ornera pas leurs fronts...

PÉRORAISON. — Avais-je raison, frères bien-aimés, de vous dire que cette convoitise injuste à l'égard des biens du prochain ; que ces biens soient, comme le dit la Bible, un bœuf, un âne, un coin de terre ou un royaume entier ; que cette convoitise, dis-je, enfante des maux immenses pour les nations, quand elle domine ceux qui les gouvernent, en devenant la source de guerres injustes ; et qu'elle pousse le simple particulier à devenir avare, injuste, et voleur de désir et de volonté...

Repoussons donc, frères bien-aimés, ces désirs coupables qui nous porteraient à convoiter injustement le bien d'autrui... Hélas ! une seule pensée devrait nous suffire pour réprimer toutes ces convoitises : Que sont donc ces biens que nous désirons ?...Des biens frêles et périssables, que bientôt il nous faudra quitter ; moins nous nous y serons attachés, plus la séparation nous sera facile... Convoitons ce beau Paradis ; désirons ces biens éternels dont la jouissance durera toujours ; ravivons notre Foi, et répétons souvent avec un grand Saint : « Hélas ! que la terre me paraît peu de chose, lorsque je contemple le ciel !... »

C'est ce ciel que Jésus-Christ nous invite à chercher avant tout, quand il nous dit : « Ne soyez pas si attachés aux choses de la terre ; cherchez d'abord le royaume de Dieu, le reste vous sera donné par surcroît. Que vous servirait de gagner l'univers si vous veniez à perdre votre âme ?... » O bon Jésus, que devons-nous donc faire pour la sauver, cette âme, et obtenir la vie éternelle ?... Écoutez ce qu'il nous a dit : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata :* si vous voulez entrer un jour en possession de cette vie éternelle, observez fidèlement, sans en accepter un seul, tous les commandements de Dieu... Vous avez entendu sa réponse, frères bien-aimés; faisons tous nos efforts, pour mettre en pratique le conseil qu'il nous donne, et le bonheur du ciel, la vie éternelle, sera notre partage... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES

COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

Instruction préliminaire.

—

Pouvoir législatif de l'Église : l'Église a le droit de commander ; ses ordonnances sont très-sages.

Texte. — *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus*... Considérez comme un païen et un publicain celui qui refuse d'obéir à l'Église... (*Saint Matth., Ch.* XVIII, *vers.* 17.

Exorde. — Jusques ici, mes frères, nous vous avons expliqué les Commandements de Dieu : il nous reste maintenant à parler des commandements de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, qui est pour nous une véritable mère... Jésus-Christ nous a confiés à elle... Par notre Baptême, nous sommes devenus membres de cette société divine, et nous nous sommes soumis à son autorité, à ses lois... Un trait d'histoire va rendre claire, même pour les enfants, cette vérité...

Saint Louis, roi de France, pendant une maladie dangereuse, avait fait le vœu, s'il guérissait, d'aller en Terre-Sainte combattre les infidèles et arracher à leur puissance, s'il le pouvait, le tombeau du Sauveur Jésus... Avant de partir pour ce lointain voyage, il fit venir les officiers qui gouvernaient ses provinces : — Je pars, leur dit-il, ; mais je donne à ma mère toute l'autorité dont elle a besoin pour me remplacer... — Laissez-moi vous rappeler ici, mes frères, que la mère de saint Louis était cette noble femme, dont je vous ai plus d'une fois parlé,

qu'on appelle la reine Blanche, celle qui l'avait élevé d'une manière si chrétienne, et qui, cherchant à lui inspirer une vive horreur du péché, lui disait un jour : « Mon fils, je vous aime, vous n'en doutez pas, et pourtant j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que de vous savoir coupable d'un seul péché mortel... »

C'était donc à cette mère, à cette reine, aussi remarquable par ses talents que par sa piété, que saint Louis confiait son royaume ; c'était entre ses mains qu'il déposait son autorité... « Oh! ma mère, lui disait-il, gouvernez à ma place ; faites, pendant mon absence, les lois que vous jugerez les plus utiles au bien de mes sujets ; ils vous obéiront. Je leur en fais un devoir ; et, s'ils osaient se révolter contre vous, ce serait contre moi-même qu'ils se révolteraient ;... Car, je le déclare, en méconnaissant votre autorité, c'est la mienne qu'ils méconnaissent... » Assuré de laisser son royaume entre des mains sages et fermes, le saint roi partait ; et nos aïeux obéissaient à cette bonne reine Blanche, comme de fait, ils auraient obéi au roi lui-même. Et ils n'ignoraient pas qu'elle ne voulait que leur bonheur.

PROPOSITION. — Frères bien-aimés, mon intention est de vous montrer ce matin que, de même que saint Louis, partant pour la Terre-Sainte, avait laissé toute son autorité à sa mère, de même Jésus-Christ, remontant au ciel pour s'asseoir à la droite du Père éternel, a chargé son Église de gouverner, de conduire et de diriger les âmes qu'il avait rachetées...

DIVISION. — *Premièrement*, l'Église a le droit de nous commander ; *secondement*, ses ordonnances sont très-sages, parce qu'elle est inspirée par le Saint-Esprit, et ne veut que le plus grand bien de nos âmes...

Première partie. — Je dis d'abord que l'Église a le droit de nous commander, à nous qui sommes devenus ses membres par le sacrement de Baptême, à nous qu'elle a pardonnés au sacrement de Pénitence, à nous qu'elle a nourris de la sainte Eucharistie, à nous qu'elle a, pour ainsi dire, baignés si souvent dans ces flots de

la grâce divine, dont elle possède le vaste réservoir... Oui, elle a le droit de nous commander, je le répète ;... et c'est pour nous un devoir de lui obéir... Arrière ces niais, ces ignorants ou ces impies qui font cette sotte réflexion, que peut-être vous avez entendue plus d'une fois. — Les commandements de Dieu, je les respecte ; mais les commandements de l'Église, je m'en soucie peu, parce que ce sont les hommes qui les ont faits...

D'abord, soyez sûrs d'une chose : ceux qui parlent ainsi n'observent guère mieux les commandements de Dieu que ceux de l'Eglise... C'est bien un commandement de Dieu celui qui dit : *les Dimanches tu sanctifieras*... Dites-moi si ceux qui tiennent le langage que je rappelais, sont bien fidèles à sanctifier le Dimanche? Et, si je prenais ainsi l'un après l'autre les préceptes du Seigneur, je vous montrerais facilement qu'ils les laissent de côté, aussi bien que les commandements de l'Église.

Eh bien, oui, ce sont des hommes qui ont fait ces commandements!... Eh puis après? Veuillez donc me dire ce que vous en concluez?... Nos évêques sont des hommes ; le Souverain-Pontife lui-même est un homme ; saint Pierre, saint Paul et tous les autres Apôtres étaient des hommes ! Oui, mais des hommes inspirés de Dieu, auxquels Jésus-Christ a remis son autorité, et qu'il a chargés du gouvernement de son Église!... Écoutez.

Un jour ce bon Sauveur, transporté d'indignation contre certaines villes, au sein desquelles il avait opéré une foule de miracles, et qui cependant ne s'étaient point converties, disait à ses Apôtres : « On pourra bien méconnaître votre autorité, dédaigner vos enseignements, mépriser vos préceptes, comme on a méprisé les miens ; secouez alors la poussière de vos pieds, abandonnez ces hommes rebelles, moi je serai votre vengeur : car celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise, ainsi que le Dieu suprême dont je suis l'envoyé[1]. » Voyez, frères bien-aimés, quand on méprise

[1] Saint Matthieu, ch. XVIII.

les commandements de la sainte Église et des Souverains-Pontifes, c'est Jésus-Christ lui-même qu'on méprise!...Je ne l'invente pas : c'est bien dans l'Évangile!...

Une autre fois, était-ce dans le désert? était-ce sur les bords de la mer de Tibériade? Je ne sais... Les Apôtres, réunis autour de leur divin Maître, venaient de l'interroger, et il leur dit ces solennelles paroles : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, considérez-le comme un païen,comme un publicain... Je vous le dis en vérité, vous êtes les héritiers de ma puissance ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel[1]... » Et plus tard,après sa Résurrection, affirmant de nouveau ce pouvoir qu'il avait donné à ses Apôtres et à son Église, il ajoutait : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; comme mon Père m'a envoyé je vous envoie ; allez, votre autorité est la même que la mienne[2]. »

Frères bien-aimés, ne voyons-nous pas que, par ces paroles si claires et si énergiques, Jésus-Christ donnait à ses Apôtres et, dans leur personne, à la sainte Église catholique, le droit de commander aux fidèles et de les gouverner?... Donc, quand nous obéissons à l'Église, c'est à Jésus-Christ même que nous obéissons... Et que prétendent donc ceux qui se croient en droit de mépriser les commandements de l'Église, sous prétexte qu'ils ont été faits par des hommes? Voudraient-ils par hasard que chaque matin, Dieu leur envoyât un ange, pour leur révéler ce qu'ils doivent faire?... Hélas! pour ce messager divin,ce serait sans doute une besogne ingrate!.. S'ils n'écoutent pas la sainte Église, s'ils ne suivent pas les lumières de leur conscience, ils mépriseraient également les avertissements et les commandements, qui leur seraient donnés sous n'importe quelle forme...

Oui, l'Église a reçu de Jésus-Christ, nous venons de

[1] Saint Matthieu, ch. XXVIII, vers, 18 et suiv.
[2] Saint Luc, ch. X, vers. 1 à 16.

le montrer, le pouvoir de nous donner des commandements ; et ces commandements nous devons les observer comme les commandements de Dieu... Que penseriez-vous d'un enfant qui, en l'absence de son père, se révolterait contre sa mère et dédaignerait ses ordres?... — Pauvre femme, en vain vous cherchez à le prendre par le cœur; votre douceur l'encourage, en quelque sorte, dans sa rébellion ; vainement vous lui dites que telle est la volonté de son père. — Il n'est pas là, vous répond-il avec insolence, et je n'obéis pas à une femme. — Malheureux enfant! mais, cette femme, c'est ta mère : elle est dépositaire de l'autorité paternelle ; se révolter contre elle, c'est refuser d'obéir à ton père lui-même!... — Frères bien-aimés, vous comprenez facilement que la conduite de tout Chrétien, qui refuse de se soumettre à l'autorité de la sainte Église, ressemble à celle de ce fils ingrat, de cet enfant dénaturé... C'est bien compris, je pense?

Seconde partie. — Frères bien-aimés, j'ai ajouté que les commandements de l'Église étaient très-sages ; ils n'ont qu'un but : celui de nous faire arriver plus sûrement à cette patrie bienheureuse où Dieu nous attend...

Un père de famille travaillait loin de sa demeure ; mais ses labeurs avaient été récompensés par une certaine aisance. Il invite sa femme et son fils à venir la partager... La mère, sage et prévoyante, prit toutes ses mesures pour que son enfant encore faible ne courût aucun danger pendant le trajet, qui devait être assez long... — « Mon fils, dit-elle avant de se mettre en route, soyez chaudement vêtu : le temps est froid, le vent souffle fort. — Et, docile aux ordres de sa mère, l'enfant prenait ses vêtements les plus chauds... De temps en temps, pendant le voyage, la mère faisait arrêter son fils dans quelques hôtelleries semées sur leur route ; l'enfant y prenait la nourriture dont il avait besoin pour poursuivre son chemin... Sa mère était heureuse de le voir, malgré son jeune âge, marcher d'un pas agile et ferme... Tout à coup elle lui fit prendre un

sentier un peu rude et escarpé, cependant une grande route était au bas : — Mère,dit l'enfant, pourquoi ne pas suivre cette voie qui paraît si large et si facile ? — Mon ami, elle est fréquentée par des voleurs, et plusieurs voyageurs y ont perdu la vie. — Et l'enfant, docile aux conseils maternels, suivait le sentier escarpé, et il arrivait,sans avoir couru de dangers, grâce à la prévoyance de sa mère, il arrivait dis-je, dans les bras de son père, qui le serrait avec transport sur son cœur...

Frères bien-aimés, cette parabole, mais c'est l'histoire des Commandements de l'Église!... Vous allez le comprendre, j'en suis sûr!... Le bon Dieu, notre véritable père est là-haut, dans le Paradis; il nous attend, il a des richesses immenses, un bonheur infini à nous donner... « Sainte Eglise, dit-il, amène-moi mes enfants, guide-les dans ce voyage, qu'on appelle la vie... » Et la sainte Église, comme une bonne mère, en nous commandant de sanctifier les fêtes, d'assister à la sainte Messe chaque dimanche, veut en quelque sorte, que nous vêtissions notre âme par la prière, vêtement chaud qui doit nous préserver de cette froide et glaciale indifférence, au sein de laquelle nous avons à vivre... Et pour que notre âme ne défaille pas, elle veut qu'au moins chaque année, en recevant les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, nous reprenions les forces dont nous avons besoin pour ne pas tomber épuisés sur la route... C'est bien,me direz-vous...Mais comment expliquez-vous les commandements qui ordonnent le jeûne du Carême, l'abstinence du Vendredi?... Frères-bien-aimés, les aises de la vie, la bonne chère, la satisfaction des sens sont une sorte de grande route dans laquelle, trop souvent, se rencontrent la gourmandise, la sensualité, l'impureté, qui, comme des voleurs de grand chemin, s'emparent de notre âme et la font mourir à la grâce... Ce jeûne, cette abstinence, c'est le sentier un peu escarpé que l'Église, comme une mère prévoyante, nous oblige à prendre, afin d'arriver plus sûrement au terme de notre voyage...

Voilà, mes frères, ce que sont les Commandements de l'Église ; des moyens, des industries véritablement maternelles, pour nous faire persévérer dans la voie qui doit nous conduire au ciel, voie dans laquelle nous avons été placés, le jour de notre Baptême... Oh ! si l'on savait, si l'on comprenait combien la sainte Eglise de Jésus-Christ aime les âmes! combien elle a à cœur de voir chacun de ses membres devenir un Saint !...Comme on aimerait ses commandements !... On comprendrait qu'ils sont saints et salutaires !... Et, pour en revenir encore à la comparaison d'une mère,... car, ô sainte Eglise de Jésus-Christ, je ne puis en trouver ni de plus vraie ni de plus juste ; vous êtes bien pour nous une véritable mère ;...c'est sur votre cœur que nous avons été bercés ; c'est dans vos bras que nous avons été instruits ; tout ce que nous sommes, le peu que nous pouvons valoir devant Dieu,oui, c'est à vous que nous le devons, ô sainte Eglise, notre mère... Si donc, vous mères qui m'écoutez, vous pouviez prévoir que ce fils chéri, que cette fille que vous aimez tant, serait bientôt atteinte d'une maladie mortelle, quelles seraient vos alarmes !... Ne prendriez-vous pas les précautions les plus efficaces pour détourner de vos chers enfants le danger qui s'annonce ?... Le remède qui devrait entraver la maladie fût-il amer, que vous obligeriez vos enfants à le prendre... C'est, je le répète, ce qu'a fait, ce que fait la sainte Eglise catholique dans les Commandements qu'elle nous a donnés... L'assistance à la sainte Messe le Dimanche ; la Confession, la Communion au moins une fois l'année, le jeûne et l'abstinence, sont comme des remèdes,qu'elle emploie en quelque sorte d'avance pour empêcher notre âme de tomber dans l'état du péché mortel ou d'y demeurer indéfiniment... Hélas ! vous le savez, l'âme de chacun de nous est exposée à cette terrible maladie... Oh ! sainte Eglise de Jésus, que vous êtes sage en nous prescrivant, en nous commandant des remèdes assez efficaces pour pour nous en préserver !...

Péroraison. — Frères bien-aimés, nous lisons dans la

sainte Ecriture, qu'un jour le saint homme Tobie, infirme et déjà avancé en âge, se croyant sur le point de mourir, fit venir son fils pour lui donner ses derniers avis, et lui faire ses recommandations suprêmes. « Mon fils, lui dit-il entre autres choses, chaque jour de votre vie, soyez penétré de respect, d'affection pour votre mère[1].

Il me semble, frères bien-aimés, que, du haut des cieux, le jour où nous recevons le Baptême, et surtout le jour où nous avons le bonheur de faire notre première communion, Jésus-Christ nous tient le même langage au sujet de la sainte Eglise : « Chrétien, nous dit-il, aime ta mère ; respecte cette sainte et auguste société dont tu es devenu le membre lorsqu'on t'apporta sur ces fonts sacrés ; crois toutes les vérités qu'elle t'enseigne ; elle les tient de ma bouche divine, elle les proclame avec une autorité infaillible... Obéis aux lois qu'elle te donne, aux commandements qu'elle t'impose ; c'est moi qui parle par la bouche de ses pasteurs : désobéir à l'Eglise, c'est méconnaître ma propre autorité, c'est me désobéir à moi-même... »

O sainte Eglise du Christ, épouse Immaculée du Sauveur, oui, je veux à toujours vous aimer, vous respecter, vous être soumis... Sainte directrice de nos âmes sur cette pauvre terre, heureux qui se jette dans vos bras, et qui se laisse conduire par vos sages conseils !... Qu'il est doux ! qu'il est consolant, au milieu de ces temps orageux et bouleversés, de pouvoir s'abriter sous vos ailes !...vous seule pouvez donner le calme et la paix... Oui, sainte Eglise de la terre, je vous aime de toute l'ardeur de mon âme, je veux observer avec fidélité vos saints Commandements. Par la voix d'un de vos prêtres vous recueillerez, je l'espère, mes dernières paroles ; vous me donnerez les consolations suprèmes... Vous bénirez encore ma tombe... Mère tendre, par vos prières vous procurerez à ma pauvre âme le soulagement dont

[1] Tobie, ch. IV. vers. 3.

elle aura besoin dans les flammes du Purgatoire. Aidée de vos suffrages puissants, ô mère bien-aimée, et comptant sur la miséricorde de Dieu, j'espère qu'il me sera donné d'être un jour membre de cette Eglise triomphante, qui louera et bénira le Seigneur pendant l'éternité tout entière... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

—

Deuxième instruction.

—

PREMIER COMMANDEMENT.

—

Avec quelles dispositions nous devons assister à la sainte Messe chaque Dimanche ; avantages que procure cette assistance.

Texte. — *Memento ut dies Sabbati sanctifices.* Les Dimanches Messe entendras et les Fêtes de commandement (*Exode*, Ch. xx, v. 8.)

Exorde. — Mes frères, s'il est un spectacle qui mérite l'admiration des hommes et des anges, c'est celui d'un ménage chrétien et bien uni... Le père et la mère ne forment ensemble qu'un cœur et qu'une âme ; voyez comme ils s'accordent pour élever leurs enfants dans la crainte de Dieu... Père, vous pouvez commander, votre épouse sera le soutien, la gardienne de votre autorité : elle fera respecter vos ordres. Et, dans ces familles bien ordonnées, les commandements de la mère sont égale-

ment soutenus et appuyés par l'autorité de son époux... Ensemble, ils travaillent à préserver l'âme de leurs enfants des funestes atteintes du vice ; ensemble, ils s'efforcent de faire croître, dans ces jeunes intelligences le sentiment du devoir et de la vertu... Oh ! oui, je le répète, c'est beau cette union d'un père et d'une mère, qui se comprennent, qui s'entendent, qui se concertent pour élever chrétiennement leurs enfants !...

Frères bien-aimés, c'est là le spectacle admirable que nous offre la sainte Église catholique, toujours unie, toujours d'accord, ne formant qu'un corps et qu'une âme avec Jésus-Christ son divin chef... Comme lui, elle veut la sanctification de nos âmes et nous élever pour le ciel... Dieu nous dit : *Les Dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement* ; et l'Église, interprétant ce commandement du Père que nous avons au ciel, nous dit : Mon enfant, pour bien sanctifier le Dimanche, tu dois assister au saint sacrifice de la Messe... Et si, comme des enfants dociles, nous obéissons aux recommandations de la sainte Église, nous pouvons être assurés que là-haut, Dieu nous bénit, et que, selon le mot de la sainte Écriture, nous amassons un trésor pour le ciel [1]... Du reste, frères bien-aimés, j'aurai occasion de vous le dire, les Commandements de la sainte Église ne sont le plus souvent qu'un développement, une explication plus précise des Commandements de Dieu...

Proposition. — Nous allons, ce matin, dire quelques mots sur ce premier commandement : *Les Dimanches, Messe entendras, et les fêtes de commandement.* Déjà, je vous ai montré l'excellence du saint sacrifice de la Messe. Déjà, je vous ai dit que, pour sanctifier le Dimanche, c'était une obligation rigoureuse et étroite d'assister au saint sacrifice de la Messe... Je ne reviendrai pas sur ces deux vérités...

Division. — Voyons, en peu de mot : *Premièrement*, avec quelles dispositions nous devons assister à la sainte

[1] *Et sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem suam* (Eccli, ch. iii, v. 5.)

Messe ; *Secondement*, les avantages que procure cette assistance...

Première partie. — Frères bien-aimés, saint Paul, écrivant aux fidèles de Philippes, répétait certains enseignements,qu'il leur avait déja donnés plus d'une fois. « C'est peut-être ennuyeux, disait-il, de répéter toujours les mèmes choses ; mais je les redis parce que vous en avez besoin [1]... » Un scrupule me vient en commençant cette instruction...Il me semble, moi aussi, que je dois répéter ce que je vous ai dit plus d'une fois, c'est-à-dire que chaque fidèle, ayant atteint l'âge de raison, est obligé, sous peine de péché mortel, d'assister à la sainte Messe les Dimanches et les fêtes d'obligation... Que voulez-vous, c'est un commandement de l'Église !... Que nos chevaux restent à l'écurie... c'est bien... Mais nous, qui avons une âme raisonnable, créée à l'image de Dieu, rachetée par le sang du Sauveur, nous devons, chaque Dimanche, venir, dans cette enceinte sacrée, adorer celui qui reste là, dans la sainte Eucharistie, lui dire ; « Vous êtes mon Seigneur, vous êtes mon Roi, vous êtes le Dieu de ma première communion : daignez verser sur moi et sur toute ma famille, vos bénédictions pendant la semaine qui va s'ouvrir... » Oh ! je n'insiste pas ; vous savez tous que l'assistance à la sainte Messe est une obligation...

Voyons donc avec quelles dispositions nous devons assister à cet auguste sacrifice, qui, comme vous le savez, est le renouvellement, la continuation de celui qui eut lieu sur le Calvaire...

Une réflexion de saint Jean-Chrystome m'a toujours frappé. Pourrai-je bien vous la faire comprendre ?... Lorsqu'on veut parler à un prince, à un puissant de la terre, il faut choisir son temps, il est des instants où l'on est plus sûr d'être favorablement accueilli, et d'obtenir d'eux la grâce qu'on réclame... Or, d'après le saint docteur que je vous citais, le temps le plus favorable pour réclamer du Seigneur les secours dont nous avons besoin,

[1] Aux Philip. ch. III, v. 1,

c'est le moment où nous assistons au saint sacrifice de la Messe... C'est en cet instant surtout, disait-il aux fidèles qui l'écoutaient, que vos anges gardiens s'unissent à vous, supplient avec plus d'instance et d'efficacité la miséricorde du Seigneur de vous venir en aide[1].

Mais avec quelles dispositions devons-nous assister à la sainte Messe?... Frères bien-aimés, ici la réponse est facile. Le saint sacrifice de la Messe n'étant que la continuation, la reproduction du sacrifice de la croix, je vous demanderai quels eussent été vos sentiments, si vous aviez été sur le Calvaire, dans cet instant solennel où Jésus mourait pour le rachat de nos âmes?... Auriez-vous été du nombre de ceux qui insultaient à l'auguste Victime et ricanaient de ses tourments?... Non, sans doute... Evitons alors les conversations inutiles, la dissipation, quand nous sommes dans cette enceinte sacrée... Auriez-vous fait partie de cette foule indifférente, que la curiosité avait attirée au Calvaire, et qui, sans entrailles et sans cœur, assistait, l'âme froide, à l'agonie de notre doux Jésus?... Non, encore un coup, vous n'eussiez pas été de ce nombre... Eh bien! mes frères, évitons cette froideur, cette indifférence glaciale, quand nous assistons au saint Sacrifice de la Messe...

J'aime à penser que, si nous avions connu notre divin Sauveur, comme nous le connaissons, nous l'aurions suivi en versant des larmes, ainsi que ces pieuses femmes dont parle l'Evangile...C'est encore comme victime pour nos péchés qu'il s'immole sur cet autel; et il me semble l'entendre dire à chacun de nous ce qu'il disait à ces âmes pieuses: « Ne pleurez pas sur moi, mais plutôt sur vous-mêmes. » Donc, une première disposition pour bien assister au saint sacrifice de la Messe, c'est le regret de nos fautes, un désir sincère de les éviter à l'avenir... Sur la croix, vous le savez, avant de s'incliner pour mourir, il remplit le rôle de Libérateur. Heureux larron, vous

[1] *Tempore illo angeli Domino genuflectunt, et archangeli rogant, et habent sibi tempus id idoneum oblationem auxiliatricem* (Hom., 28 ad Pop. Antioch.)

expiriez à sa droite ; non-seulement il vous pardonna vos fautes, mais il vous promit le Paradis... A la sainte Messe, il est aussi puissant ; recourons à lui avec foi, avec confiance ; et soyons assurés qu'il accueillera notre prière... Et vous disciples bien-aimés ; vous surtout, auguste Vierge Marie, dites-nous quels sentiments vous animaient quand vous étiez là, debout auprès de la croix... Oh ! quel ineffable amour on apercevait dans les regards tendres et maternels que la Vierge jetait sur son divin Fils ; son âme, collée à l'âme de Jésus, en partageait tous les sentiments... Ainsi, frères bien-aimés, quand nous avons le bonheur d'assister au saint sacrifice de la Messe, soyons pénétrés de sentiments d'amour pour l'auguste victime qui s'offre sur l'autel ; unissons-nous à elle pour offrir au Dieu suprême les hommages et les adorations qu'il mérite... Regret de nos fautes, foi et confiance dans la bonté de notre doux Sauveur, amour, union de cœur avec Lui pour adorer et remercier son Père... Telles sont les dispositions avec lesquelles nous devons assister à la sainte Messe...

Seconde partie. — Voyons maintenant, mes frères, combien il serait avantageux pour nos intérêts temporels, mais surtout pour nos intérêts spirituels, d'assister avec piété, avec dévotion, au moins chaque Dimanche, au saint Sacrifice de la Messe.

J'ai dit intérêts temporels... L'idole de nos jours c'est l'argent...Combien d'hommes, oubliant leur âme se prosternent devant ce faux dieu, sans pouvoir obtenir ses faveurs ; car, les uns, malgré leur avarice et leur âpreté au travail, restent indigents. Que si d'autres obtiennent les biens de cette pauvre terre, ils ne savent pas en jouir ; ils n'en deviennent bien souvent que plus préoccupés et plus malheureux... Jetez les yeux autour de vous, et vous verrez combien cette réflexion est vraie, et combien sont vraies aussi les paroles du Prophète disant : « Rien ne manquera à ceux qui cherchent le Seigneur... » Et ces autres de Jésus-Christ, nous invitant, dans son Evangile, à désirer avant tout le royaume des cieux, nous promet-

tant que le reste nous serait donné par surcroît... Oui, frères bien-aimés, chaque jour des malheurs, des châtiments exemplaires viennent montrer que le bon Dieu est toujours le maître, qu'il ne laisse pas impunie la profanation du Dimanche, et que, sanctifier par l'assistance à la sainte Messe le jour qu'il s'est réservé, c'est attirer sur nous, sur nos familles, sur notre travail, ses bénédictions même temporelles...Que d'histoires je pourrais vous raconter à ce sujet ! En voici une, dont saint Léonard lui-même fut témoin, et qu'il avait coutume de citer en prêchant ses missions.

Trois négociants, dit-il, s'étaient rendus à une foire, qui se tenait dans un bourg, nommé Cisterno. Après avoir fait leurs emplettes, ils traitèrent ensemble du départ. Le lendemain était un Dimanche ; deux d'entre eux furent d'avis de partir dès le matin, afin d'arriver chez eux le soir même. — Mais où assisterons-nous à la sainte Messe, répondit le troisième ? — Oh ! pour cette fois nous nous en passerons. — Alors vous partirez seuls ; car moi je ne veux pas manquer au saint sacrifice de la Messe le Dimanche. — Le lendemain, de grand matin, nos deux négociants partaient sans avoir mis le pied dans une église. Bientôt ils arrivèrent près d'un torrent grossi par une pluie qui était tombée pendant la nuit. Le courant battait avec violence le pont de bois sur lequel il fallait le traverser. Ils s'engagent sur ce pont qui s'écroule sous leurs pas, et la rivière les engloutit... Peu d'heures après arrivait à ce même lieu le troisième voyageur, qui avait entendu la sainte Messe...Grand fut son étonnement d'apercevoir les cadavres de ses deux compagnons, que les paysans retiraient du torrent... Il remercia le Seigneur de lui avoir inspiré la pensée d'assister à la sainte Messe, et de lui avoir donné la force de résister aux plaisanteries, dont il avait été l'objet de la part de ces deux malheureux [1].

Voilà comment, frères bien-aimés, dans plus d'une

[1] Confer *Trésor caché*, chap. III, § 5.

circonstance, Dieu châtie ceux qui refusent d'obéir à ce commandement : *Les Dimanches Messe entendras* ;... voilà comment aussi il a plus d'une fois montré que nos intérêts, même temporels, nous prescrivaient l'assistance à la sainte Messe le Dimanche...

Mais, frères-bien-aimés, je comprends une objection qui s'élève dans vos esprits et que vous allez sans doute me faire. « Dieu, dites-vous, ne punit pas toujours d'une manière aussi frappante ceux qui violent ce commandement. On rencontre des hommes, peut-être même, dans certaines paroisses, des femmes, qui n'assistent jamais ou du moins très-rarement à la sainte Messe, le Dimanche ; et cependant Dieu ne les punit pas. Ils semblent prospérer, et l'on serait tenté de jeter sur eux un regard d'envie...» Oh ! comme cette objection est vieille !... Il y a des milliers d'années qu'un Prophète la mettait dans la bouche des pécheurs, en leur faisant dire : J'ai commis le mal ; j'ai désobéi à Dieu, et je ne vois pas qu'il m'en ait puni sur cette terre [1]. — Pauvres impies, pauvres ignorants, vous oubliez donc que Dieu a l'éternité pour châtier vos révoltes contre ses lois et celles de son Eglise ! — Ah ! frères bien-aimés, c'est surtout nos intérêts éternels que nous compromettons, quand, si facilement nous nous dispensons d'assister à la sainte Messe, le Dimanche... Savez-vous quelles sont les conséquences de l'oubli de ce devoir ?... Eh bien, je vous le dis, ici, devant Dieu : elles sont épouvantables, elles sont terribles !...Je n'y pense jamais sans être glacé d'effroi ;... et vous allez me comprendre... Donnez-moi deux malades à assister au moment de la mort,...à cet instant solennel où, pour l'un et pour l'autre, se dresse le tribunal de Dieu, et s'ouvrent les vastes horizons de l'éternité...L'un assistait à la sainte Messe chaque Dimanche... Oh ! celui-là, je puis presque en répondre ; sa mort sera chrétienne, sa confession sincère, et, Dieu aidant, le prêtre réveillera dans son âme quelque chose des sentiments de la première communion...

[1] **Eccli., ch. v, vers. 4.**

Voyons l'autre maintenant, qui, depuis vingt ans, trente ans peut-être, n'a pas assisté à la sainte Messe, le Dimanche...Ignorance totale des vérités les plus élémentaires de notre sainte Religion ; remords éteints, conscience nulle, Foi perdue ; vainement la parole du prêtre essaye de frapper ce cailloux, pas une étincelle n'en sort ; pas un mot, pas une parole consolante ne vient adoucir les angoisses de notre zèle, quand nous le préparons à ce départ solennel et suprême !...Frères bien-aimés, je m'arrête : mon âme est navrée ; les larmes me viennent aux yeux, quand je me représente ce triste spectacle, auquel j'ai assisté plus d'une fois dans le cours de mon ministère...Conclusion ; oui, il y va de vos intérêts éternels d'assister à la sainte Messe, le Dimanche ! — Souvenez-vous-en bien, l'affaire est importante... Et l'Eglise, notre mère, en nous disant : *Les Dimanches Messe entendras*, nous a fait l'un des commandements les plus utiles et les plus salutaires.

Péroraison. — Un mot encore, et je finis. Frères bien-aimés, l'assistance à la sainte Messe, chaque Dimanche, est à la fois un devoir et un acte de piété. Nous lisons dans la sainte Ecriture qu'un Prophète, jetant les yeux dans le temple de Jérusalem, apercevait des femmes se livrant à des actes d'idolâtrie, des hommes qui tournaient le dos à l'autel du Seigneur ; et Dieu lui-même se plaignait que de telles indécences fatiguaient son cœur[1]... Vous le savez, nos temples sont plus saints que le temple de Jérusalem : Jésus est là dans le tabernacle ; cette lampe est un prédicateur qui nous annonce sa présence. Jésus descend, chaque Dimanche, sur cet autel ; oh ! ne lui tournons pas le dos ; pensons à lui, je vous en conjure... Supplions-le, chaque Dimanche, de nous bénir, nous et nos familles pendant la semaine dans laquelle nous allons entrer... Puisse-t-il nous accorder la grâce de le bénir à notre tour et de le louer pendant l'éternité !..Ainsi-soit-il...

[1] Ezéchiel Chap. VII... En le lisant, il y a de quoi... frémir.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

—

Troisième instruction.

—

SECOND COMMANDEMENT.

Instruction unique.

—

Quelles sont les fêtes d'obligation ; manières dont nous devons sanctifier chacune de ces fêtes ; sentiments que leur retour doit nous inspirer.

Texte. — *Habebitis autem hunc diem in monumentum ; et celebrabitis eum solemnem Domino :* Ce jour sera pour vous un souvenir solennel ; n'oubliez-pas de le consacrer au Seigneur, jusqu'à la fin des temps. (*Exode*, *chap*. XII, *vers*. 14).

Exorde. — Frères bien-aimés, j'aurais pu traduire le passage que je viens de vous citer,par ces mots : Les fêtes tu sanctifieras, qui te sont commandées expressément ; et j'aurais eu le texte du second commandement de l'Eglise, sur lequel j'appellerai, ce matin, votre attention... Mais donnons d'abord quelques explications...

Nous appelons fêtes, certaines solennités religieuses, célébrées dans des jours,qui nous rappellent, soit quelque mystère de notre sainte Religion, soit l'anniversaire de la mort d'un saint... Leur origine remonte bien haut dans la nuit des temps ; et je m'arrête aux paroles que je vous citais en commençant... Dieu veut délivrer son peuple de l'esclavage de Pharaon ; déjà il a opéré plusieurs prodiges par son serviteur Moïse, pour montrer à ce prince que telle est sa volonté ; le roi endurci refuse toujours la délivrance demandée... C'en est fait ; la pa-

tience du Très-Haut est lassée ; il va frapper un coup terrible !... Et, cette fois, Pharaon dompté hâtera lui-même le départ des enfants d'Israël... Il fait dire à son peuple par Moïse : Préparez-vous au départ ; cette nuit, l'Ange exterminateur frappera de mort tous les fils aînés des Egyptiens ; demain vous serez libres ; mais n'oubliez pas cette faveur !...Que ce jour soit pour vous un souvenir solennel, et que vos enfants en célèbrent la mémoire jusques à la fin des temps... Voilà bien, mes frères, une fête commandée par Dieu lui-même ;... et cette fête n'était autre que ce que les Juifs appellent la Pâque... Malgré les diverses révolutions qu'ils eurent à subir, ceux d'entre eux qui étaient restés fidèles à la Loi, n'oubliaient jamais de célébrer cette fête... En voulez-vous la preuve ?... Comtemplez, à de longs siècles de distance, ce doux vieillard, cette femme pieuse et modeste et ce petit enfant de douze ans qui les accompagne : c'est saint Joseph, c'est la Vierge Marie, c'est le cher enfant Jésus... Fatigués d'une longue course, ils gravissent la colline qui conduit au temple de Jérusalem ; que vont-ils faire ?... Ils vont, selon leur coutume, dit l'Evangile [1], célébrer la fête de Pâques, s'unir aux fidèles qui prient dans le temple... Cette fois, ils ont trouvé Jésus assez fort pour l'associer à ce long et pieux pèlerinage... Vous voyez, frères bien-aimés, que l'origine des fêtes remonte bien haut...

Proposition et Division. — Mon intention, dans cette courte instruction, est de vous dire *premièrement*, quelles sont les fêtes d'obligation ; *secondement*, la manière dont nous devons sanctifier chacune de ces fêtes, et les sentiments que doit nous inspirer leur retour de chaque année.

Première partie. — Avant de vous parler des fêtes d'obligation, je voudrais vous dire quelques mots sur les fêtes de dévotion... On les appelle de dévotion parce qu'on n'est point obligé, sous peine de peché mortel,

[1] S. Luc, ch. II, vers. 41 et suivants.

d'assister à la sainte Messe et de s'abstenir d'œuvres serviles pendant ces jours... Les principales sont : la fête de la Circoncision, qui nous rappelle le jour où notre divin Rédempteur, encore tout petit, reçut cet adorable nom de Jésus, qui signifie Sauveur... La seconde, c'est la Purification de la sainte Vierge ou la Chandeleur, touchant anniversaire de la présentation de Notre-Seigneur au temple et de la purification de sa sainte Mère... La troisième, c'est l'Annonciation, jour mystérieux et à jamais béni, dans lequel l'archange Gabriel fut envoyé à Marie ; dans lequel, après que cette admirable Vierge eût donné son consentement, le Verbe divin prit un corps et une âme dans son chaste sein... Puis viennent la naissance de saint Jean-Baptiste ; la nativité de la sainte Vierge ; la conception immaculée de l'auguste Marie, et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer...

Bien que ces fêtes fussent supprimées, et qu'on ne fût plus obligé de les solenniser sous peine de péché mortel, les fidèles n'en continuèrent pas moins à les célébrer, et la piété leur donna ce nom touchant de fêtes de dévotion... Fêtes de dévotion... Oui, toute âme dévote qui a à cœur son salut, qui aime la sainte Vierge, et qui comprend les obligations qu'elle a envers Dieu, se fait un devoir d'assiter au moins à la sainte Messe pendant ces jours, qui nous rappellent de si consolants mystères... Ah ! frères bien-aimés, si ce n'est pas la loi stricte et rigoureuse, c'est du moins notre piété, notre cœur, notre dévotion, qui doivent nous porter à sanctifier ces saints jours...

Voyons maintenant les fêtes d'obligation... Elles sont au nombre de quatre : Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint. Je ne parlerai ni de Pâques, ni de la Pentecôte, vous savez tous que, tombant toujours un Dimanche, naturellement ces fêtes doivent être sanctifiées. Mais que de raisons, frères bien-aimés, ont dû faire conserver les belles fêtes que je citais plus haut?... Noël ! le jour de la réjouissance, le jour où la terre tressaillit à la naissance du Sauveur, qu'elle attendait depuis tant de siècles...

Noël!... jour et nuit solennels, où les Anges, quittant les cieux, s'inclinaient à l'envi sur le berceau de l'Enfant-Dieu, et proclamaient que sa naissance apportait une grande gloire à Dieu et la paix aux hommes de bonne volonté!...Non, l'impiété elle-même n'eût pas osé supprimer une telle fête!... L'Ascension, glorieux anniversaire du jour où le Roi Jésus faisait son entrée dans le ciel, escorté comme un triomphateur par tant d'âmes justes qu'il avait arrachées aux limbes!... Non, non, cette fête solennelle ne pouvait non plus être oubliée : la piété chrétienne eut protesté; elle reste donc fête d'obligation...

Et vous, auguste Marie, vous savez combien toutes les fêtes qui se rattachent à vous sont chères à nos cœurs;... mais il nous est doux de voir que l'anniversaire du jour, qui fut pour vous le plus triomphant et le plus glorieux, soit consacré comme une fête obligée... Votre Assomptiom glorieuse ne rappelle-t-elle pas à nos cœurs, que vous êtes la Reine du ciel? que, ressuscitée par la puissance de Dieu et transportée par la main des Anges, vous êtes allée, ô Souveraine pleine de majesté, vous asseoir sur ce trône glorieux, qui vous était préparé à côté de celui de votre Fils?...

Enfin, frères bien-aimés, la quatrième fête d'obligation, c'est la Toussaint, véritable fête de famille, dans laquelle nous honorons tous les élus, tous les bienheureux que Dieu a couronnés là-haut, dans son Paradis... Ames bénies, qui jouissez d'un bonheur qui ne finira jamais; l'Eglise de la terre n'oubliera aucune d'entre vous : elle veut vous honorer toutes; et, dans cette belle fête de tous les Saints, nous offrons nos hommages et nos félicitations à tous les habitants du ciel, depuis la splendide Vierge Marie jusqu'à l'âme qui sort en ce moment du purgatoire, et que Dieu accueille dans la demeure des prédestinés. — Voilà, mes frères, ce que sont les quatre fêtes d'obligation...

Seconde partie. — Disons la manière dont nous devons les sanctifier, et les sentiments que doit nous inspirer

chaque anniversaire qui nous les ramène... Certes, mes frères, vous n'ignorez pas, et je vous l'ai dit, que, pour sanctifier le Dimanche, deux choses sont nécessaires et indispensables : s'abstenir des œuvres serviles, et assister au saint sacrifice de la Messe... Pour solenniser, comme nous le devons, comme le veut l'Eglise, les fêtes d'obligation, nous devons, pendant ces jours, éviter les travaux défendus le jour du Dimanche, c'est-à-dire ceux qui ont rapport à l'agriculture : labourer, faucher, voiturer, etc., ainsi que l'exercice de certaines professions : bonnetiers, artisans, menuisiers, charrons et autres états, dans lesquels le corps est plus occupé que l'esprit et dont les travaux sont appelés œuvre servile... Déjà je vous ai donné des explications sur ce point ; inutile de m'y étendre plus longuement...

Qu'on soit obligé d'assister au saint sacrifice de la Messe, pour sanctifier dignement ces jours si solennels. Oh ! vous le comprenez facilement !... C'est pour vous, c'est à votre intention qu'est offert, ces jours-là, comme chaque Dimanche, l'auguste sacrifice. C'est donc une obligation sacrée de venir vous unir à nous, prier avec nous à chacune de ces grandes fêtes, et ce serait se rendre coupable d'une faute grave si l'on manquait de satisfaire à ce devoir...

Un troisième moyen de sanctifier les fêtes, moyen bien agréable au cœur de Jésus, bien salutaire à nos âmes, mais qui pourtant ne nous est pas imposé sous peine de péché mortel, ce serait de faire la sainte communion à chacune de ces grandes solennités, qui nous rappellent, soit d'adorables mystères, soit de doux et pieux souvenirs... Recevoir Jésus dans la sainte Eucharistie, le jour de Noël à la Messe de minuit, mais c'est l'adorer avec les bergers... Mieux encore, douce vierge Marie, vous le réchauffiez contre votre cœur, au jour de sa naissance ; car c'était pendant l'hiver, et il faisait bien froid dans la pauvre étable... Oh ! qui ne sentirait aussi le besoin de réchauffer en quelque sorte Jésus, le jour de sa naissance, par une communion fervente !... Ah ! Chrétiens, quelle

indifférence glaciale l'enveloppe, de nos jours surtout !...
Réchauffons-le dans nos cœurs, et soyons tous fidèles à sanctifier la fête de sa naissance, en nous approchant de Lui dans la sainte Eucharistie.

Et ne devrait-on pas aussi faire la sainte communion pour bien célébrer cette belle fête de l'Ascension ?... Jésus remonte au ciel pour nous y préparer une place. Cette place, tous nous désirons l'occuper un jour ; mais le bonneur du Paradis, c'est la possession de Jésus ; prenons donc un avant-goût de ce bonheur,en nous unissant à lui, en le possédant même dès ici-bas, puisqu'il veut bien se donner à nous.

Que dois-je maintenant vous dire de l'Assomption de la sainte Vierge ?... Devrions-nous aussi communier afin de mieux santifier cette belle fête ?... Oui, frères bien-aimés ; les saints n'y manquaient jamais... La meilleure manière d'honorer l'auguste Mère que nous avons au ciel, le plus sûr moyen de lui plaire, c'est d'aimer son divin Fils... Elle le disait un jour à une sainte[1] : « Ma fille, si tu veux m'être agréable, approche-toi souvent de mon divin Fils,caché dans la sainte Eucharistie... » Non, non ; ne nous faisons pas illusion, nous n'avons pas une véritable dévotion pour la sainte Vierge, si nous négligeons de communier le jour de ses fêtes, et particulièrement à cette fête plus solennelle, qu'on appelle l'Assomption.

Que dirai-je aussi de la fête de tous les Saints ?... Un mot seulement. Esprits bienheureux, saints Apôtres, saints martyrs, et vous, chastes vierges, enseignez-nous le secret divin qui vous a ouvert les portes du Paradis... Dites-nous comment nous pouvons vous honorer dignement, et mériter de devenir un jour les compagnons de votre bonheur... Frères bien-aimés, de cette immense multitude de voix, qui loueront l'Eternel pendant l'éternité, j'entends la même réponse : — Aimez Jésus de tout

[1] A sainte Gertrude... A combien d'âmes pieuses ne l'avez-vous pas dit, ou inspiré, ô douce Vierge Marie !...

votre cœur, et n'oubliez jamais que la meilleure manière de lui témoigner votre affection,c'est de le recevoir avec piété dans la sainte Eucharistie. — Oui, frères bien-aimés, pour rendre complète la sanctification de ces quatre belles fêtes qui sont d'obligation, s'abstenir des œuvres serviles, assister à la sainte messe, ne nous paraît pas suffisant pour une âme pieuse ; et il me semble sinon nécessaire, au moins désirable, qu'elle y ajoute la sainte communion.

Mais quels sentiments doit nous inspirer le retour de ces fêtes qui reviennent chaque année ?... Ici, frères bien-aimés, pour reposer votre attention, je vais vous raconter l'histoire d'un saint martyr ; elle nous servira de comparaison...

La ville de Naples reconnaît, pour son patron, saint Janvier, qui fut évêque de Bénévent, et qui souffrit le martyre pendant la persécution d'un empereur romain, appelé Dioclétien... Après avoir été jeté dans une fournaise ardente, sans que le feu lui causât aucune douleur, on l'avait exposé dans l'amphitéâtre au milieu des lions et des tigres affamés...Ces animaux,perdant leur férocité naturelle, vinrent se coucher à ses pieds... Le juge irrité, attribuant ces prodiges à la magie, condamna le saint à avoir la tête tranchée...De pieux fidèles recueillirent dans un vase quelques goutes du sang de ce saint martyr. La fiole qui les contient se trouve dans l'église cathédrale de Naples, ainsi que la tête de saint Janvier ; or, voici un prodige qui se renouvelle chaque année, le jour de la fête de ce saint, prodige vu et attesté par des protestants eux-mêmes, et qui en a ramené plusieurs à la Foi véritable [1]... C'est que, lorsque le sang désséché est mis en face des reliques du saint martyr, pendant plusieurs heures, il redevient écumant et vermeil comme s'il venait d'être versé... Aussi l'anniversaire de la fête de ce saint est-il impatiemment attendu et pieusement célébré...

[1] Voir la Légende de saint Janvier, dans le Breviaire, et saint Alphonse de Liguori *Vérité de la Foi. Démonstrations Evangéliques, tom.* XII, *pag.* 174.

Frères bien-aimés, l'anniversaire de nos saintes solennités et les mystères qu'elles nous rappellent, renouvellent aussi les mystères, les merveilles du jour où elles se sont accomplies ; des grâces particulières y sont attachées, soyez-en sûrs... Au jour de Noël, Jésus-Christ semble renaître ; au jour de l'Ascension, il paraît de nouveau remonter au ciel. Aussi, l'Eglise célèbre ces mystères dans sa liturgie, comme s'ils venaient de s'accomplir à l'heure même... Donc, au jour de Noël, sentiments de Foi sainte et naïve, comme si nous l'adorions avec les humbles bergers... Au jour de l'Ascension, sentiments d'admiration, tels que les ont éprouvés les Apôtres ; sentiments de pieuse allégresse, tels que les ressentaient les âmes que Jésus arrachait aux limbes... A vous aussi, Vierge Marie, nous offrirons, le jour de votre Assomption, les sentiments de vénération, de respect, d'allégresse, que ressentirent les anges en vous emportant triomphante dans les cieux... Ames bienheureuses, que nous honorons le jour de la Toussaint, votre pensée nous rappelle que vous êtes nos frères ; elle anime notre confiance, elle soutient notre courage ; car il nous semble vous entendre nous dire de là-haut : — Chrétiens, soyez fidèles, marchez sur nos traces : nous vous gardons une place près de nous... — Voilà, mes frères, les sentiments que doit toujours nous inspirer chacune de ces fêtes solennelles que l'Eglise nous commande de sanctifier...

Péroraison. — Frères bien-aimés, en terminant, résumons en peu de mots les obligations que nous impose ce second commandement de l'Eglise : *Les fêtes tu sanctifieras commandées expressément.* Ces fêtes, je vous l'ai dit, sont au nombre de quatre : Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint. Pour les sanctifier, nous devons, je le répète, nous devons, sous peine de péché mortel, assister à la sainte Messe, et nous abstenir des œuvres serviles... J'ai observé que, pour célébrer dignement ces saints jours, il serait désirable que nous y fissions la sainte communion... Chaque anniversaire de ces fêtes, ai-je ajouté, porte avec lui des grâces particulières et doit

inspirer des sentiments en rapport avec ces grâces...

N'oublions pas non plus ce qu'on appelle les fêtes de dévotion ; sanctifions aussi ces saints jours, du moins par l'assistance au saint sacrifice... Ah ! ne craignons pas d'en trop faire ; et, pendant que nous sommes sur cette pauvre terre, tâchons, en célébrant pieusement les fêtes de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, de nous préparer à jouir un jour, au ciel, de cette belle fête, qui durera l'éternité tout entière... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

Quatrième instruction.

TROISIÈME COMMANDEMENT.

Instruction unique.

Le précepte qui commande la confession annuelle est sage ; il oblige sous peine de péché mortel...

Texte. — *Non confundaris confiteri peccata tua.* N'ayez pas honte d'avouer vos péchés... (*Ecclésiastique, Ch. IV, vers.* 31.)

Exorde. — Mes frères, commençons cette instruction par poser un principe si clair, si manifeste, que nulle personne de bon sens ne saurait en nier l'évidence... Quel est celui que nous offensons, quand nous avons le malheur de pécher ? — C'est Dieu, me dites-vous ; puis-

que tout péché est un acte de désobéissance, de révolte contre sa loi. — Votre réponse est sage et conforme à la vérité...Mais laissez-moi vous faire encore une question. — Est-ce Dieu ou le pécheur qui a le droit de fixer à quelles conditions nos fautes nous seront pardonnées? — Le bon sens, d'accord avec la Foi, nous dit que la majesté de Dieu outragée peut seule dire à cette pauvre et chétive créature,qu'on appelle l'homme, à quelle condition il lui rendra son amitié et oubliera son insolente audace... Jugez-en par vous-mêmes... Un de vos enfants vous a outragé, il a méconnu votre autorité ; comme l'enfant prodigue, il n'a pas écouté vos remontrances ; et, dédaignant vos avis, il a fui la maison paternelle... Cet enfant ingrat, vous l'aimez encore... Mais cependant, comme le père du Prodigue, avant de l'embrasser, avant de le serrer dans vos bras, de le presser contre votre cœur, ne voudriez-vous pas qu'il se repentît, et qu'il vînt vous dire : « Pardonnez-moi, j'ai eu tort !... »

Frères bien-aimés, c'est ce que Dieu réclame ; c'est l'origine, c'est l'histoire de la confession... Avant, comme après Jésus-Christ, nul ne reçut jamais le pardon de ses péchés, sans en avoir éprouvé le regret, sans les avoir confessés... Voyez le saint roi David, ce modèle des pénitents, quand il veut obtenir son pardon ! — J'ai péché, dit-il au Seigneur, j'ai commis le mal en votre présence. Ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde[1]. — Voici un autre roi, appelé Manassès, qui se convertit dans sa prison[2] : « Seigneur, s'écrie-t-il, je confesse, en votre présence, que j'ai commis beaucoup d'iniquités ; soyez miséricordieux à mon égard, et daignez me les pardonner... » Jésus-Christ ne faisait donc qu'élever à la dignité de Sacrement cette nécessité indispensable de la confession, quand, instituant le sacrement de Pénitence, il disait à ses Apôtres et à leurs successeurs : « Les

[1] Psaume L. *Tibi soli peccavi* etc.
[2] Paralipomènes Liv. II. chap. XIII...

péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez... »

Proposition et division. — Mon intention, en vous expliquant, ce matin, le troisième commandement de l'Eglise : *Tous tes péchés tu confesseras,à tout le moins une fois l'an*, est de vous montrer : *Premièrement*, que ce précepte est véritablement sage et maternel ;*Secondement*, que nous sommes obligés de l'accomplir, sous peine de péché mortel.

Première partie. — Frères bien-aimés, oui le commandement de l'Eglise qui nous ordonne de nous confesser tous les ans, est une prescription sage et maternelle... Oh ! que ce sujet est important ; et comme je désire être bien compris[1] !... De même que nous sommes tous les enfants de ce Dieu tout-puissant, que nous devons saluer chaque matin et chaque soir, par ces paroles : *Notre Père qui êtes aux cieux*, ainsi nous sommes tous les enfants — (enfants hélas ! plus ou moins dociles,il est vrai).— de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine... Elle nous a reçus dans ses bras, pressés sur son cœur au jour de notre Baptême... Elle a, par ses prêtres, versé dans nos âmes les saintes et sublimes vérités du Catéchisme... Elle nous a, au jour de notre première communion, donné, sous les voiles de la sainte hostie, Jésus son divin fondateur, la source de toutes les grâces,le Rédempteur divin de nos âmes !... Elle nous a... mais pourquoi insister sur ce point,... tous nous savons bien que la sainte Eglise est pour nous une mère, et qu'elle a versé sur nous, comme sur des enfants chéris, les grâces dont elle est la gardienne et la dépositaire !...

Dites-moi, frères bien-aimés, ce que veut l'Eglise, ce que nous devons vivement désirer nous-mêmes ?...Sauver nos âmes, n'est-ce pas !... C'est bien là l'important, le seul nécessaire, comme l'enseigne Notre-Seigneur !... Laissons donc, pour un moment, la terre de côté ; re-

[1] Voyez dans le VI[e] volume de ce *Cours d'Instructions*, ce qui est dit sur la Confession, et le sacrement de Pénitence.

présentons-nous bien ce que les trois quarts de nous seront devenus, avant que l'horloge du temps ait sonné cinquante ans...Moi !...je serai mort depuis longtemps... mais vous?... De vous qu'en sera-t-il?... Voici la maladie, voici la vieillesse, voici la mort et ses angoisses... et, spectacle plus redoutable!...voici le tribunal du Souverain-Juge... Or, ici, vous le savez, point d'exemption, nul cas de réforme...Hommes et femmes,jeunes et vieux, nous devrons tous subir cette inexorable conscription de la mort, qui décidera de notre sort pour l'éternité...pour l'éternité, grand Dieu !...

Je vous regarde, vous fidèles qui m'écoutez ; les uns, parmi vous, accomplissent ce précepte de la confession annuelle ; les autres, pour des raisons que je ne veux pas approfondir en ce moment, croient pouvoir s'en dispenser... A ceux qui ne se confessent pas, l'Eglise semble dire : — « Prends garde, mon enfant, le péché règne dans ton cœur ; la grâce de Dieu n'y est plus ; ta conscience est moins délicate ; chez toi la Foi est diminuée ; tu cours un bien grand risque,si la mort venait te surprendre dans ce lamentable état... Ne laisse pas ainsi accumuler tes dettes, car tu deviendrais insolvable ; chaque année, visite les divers coins de ton âme,recours à la miséricorde du bon Dieu pour obtenir le pardon de tes fautes...» — Est-ce une prescription sage et prévoyante, frères bien-aimés? Ah ! oui, car si nous étions fidèles à la suivre, elle nous disposerait à faire une bonne mort, et nous empêcherait de devenir des réprouvés...

Quant à vous qui accomplissez ce précepte, vous en allez facilement comprendre la sagesse...Tout négociant, dit-on, qui fait régulièrement son inventaire, est probe, honnête ; chaque année, il sait s'il a gagné ou s'il a perdu, et il règle ses ventes ou ses achats d'après le résultat qu'il a constaté... Ainsi notre confession annuelle, si elle est bien faite, nous révèle l'état dans lequel est notre âme devant Dieu. Nos défauts sont-ils moins nombreux, nos fautes moins fréquentes?...Sommes-nous plus fidèles à sanctifier le Dimanche, plus exacts à remplir les devoirs

de notre condition ?...Autant de questions à examiner... Si nous constatons des pertes il faut tâcher de les réparer... Si, au contraire Dieu nous a fait la grâce de faire quelque progrès, nous devons prendre la résolution de persévérer dans cette voie... Mais comprenez-vous combien est sage, prudente et maternelle cette loi de l'Eglise qui nous oblige à faire chaque année l'inventaire de notre conscience ?...

Frères bien-aimés, une comparaison toute simple, peut-être trop familière, va vous faire mieux encore sentir cette vérité... Plusieurs voyageurs lourdement chaussés devaient gravir une montagne de terre glaise : leur but était un splendide château qu'on apercevait sur le sommet, et dont le dôme étincelait aux rayons du soleil... Cette montagne était escarpée, le sentier difficile et couvert de cette boue âpre et tenace qu'on rencontre dans certains terrains...Ces voyageurs partirent ensemble ; mais les uns, prévoyants, s'étaient munis de certains instruments pour détacher de temps en temps la boue qui se collait à leurs chaussures... Leur démarche alors devenait plus facile, leurs pas plus légers... Les autres, haletants, épuisés, traînant à leurs pieds un fardeau incommode qui les faisait glisser et tomber à chaque instant, n'avançaient que péniblement ; on dit même que beaucoup ne purent parvenir au but qu'ils s'étaient proposé...

Hélas ! frères bien-aimés, nous sommes ces voyageurs ; tous nous devons chercher à atteindre cette demeure splendide et resplendissante qu'on appelle le paradis. Le sentier est rude et escarpé, c'est Jésus-Christ qui nous l'enseigne,quand il dit : « La voie du ciel est étroite... » Les misères de notre pauvre nature, les passions surtout, s'attachent à nous comme une chaussure lourde et incommode ; nos péchés, ces fautes, que nous commettons chaque jour viennent encore comme une boue tenace embarrasser notre marche... Doux sacrement de la Pénitence, sainte et salutaire confession, vous êtes l'instrument divin, qui doit nous délivrer de ce fardeau incom-

mode, enlever ce limon du péché qui entrave nos pas, et nous faire monter d'un pied plus agile et plus sûr là-haut, vers la Patrie... Or, dans ce voyage qu'on appelle la vie, et qui doit aboutir au ciel, la sainte Eglise nous accompagne comme une mère prudente ; et, quand elle nous dit : « *Tous tes péchés tu confesseras à tout le moins une fois l'an,* » cela veut dire : « Mon cher enfant, débarrasse-toi de cette boue incommode, qui cause tes chutes et ralentit ta marche... »

Seconde partie. — Et maintenant sommes-nous obligés d'accomplir ce précepte ?... Est-ce pour nous un devoir de confesser nos péchés au moins une fois chaque année ?... Poser une pareille question devant vous, frères bien-aimés, qui m'écoutez, c'est presque y avoir répondu... Je vous regarde... Voyons... Parmi nous, il n'y a ni païens, ni juifs, ni mahométans, pas même un hérétique ; nous sommes tous, comme je le disais, les enfants de la sainte Eglise catholique, tous nous la reconnaissons pour notre Mère... Or, un enfant doit-il respect, soumission et obéissance à sa mère !... N'est il pas un rebelle, un ingrat, un mauvais cœur, le fils qui méconnaît l'autorité de sa mère et méprise ses ordres ?... Ces mots sont durs, mes frères ; et pourtant à combien de Chrétiens on pourrait les appliquer, quand il s'agit d'observer les commandements de la sainte Eglise...

Vous me direz peut-être : « Mais, ce commandement n'est qu'un conseil, qui peut être suivi seulement par quelques personnes pieuses qui vivent dans une position tranquille et recueillie ; mais pour nous, préoccupés de nos travaux, distraits par les soins de notre condition, nous ne sommes pas obligés de nous y soumettre ? »

Non, non, frères bien-aimés, il ne s'agit pas ici d'un simple conseil, et ce précepte de la confession annuelle n'admet point d'exception... Il atteint tout Chrétien baptisé qui est parvenu à l'âge de raison. Je dis tout Chrétien, depuis le Souverain-Pontife jusques à l'enfant qui fréquente le Catéchisme,... depuis le riche financier jusques au plus pauvre mendiant... Ceux qui gouvernent

les peuples n'y sont pas moins astreints que les plus humbles de leurs sujets... Et pour bien comprendre l'importance de ce devoir, combien est sérieuse et sacrée cette obligation, écoutez les peines dont l'Eglise menace ceux qui se dispensent de cette confession annuelle... « Qu'ils soient, dit-elle, bannis de l'assemblée des fidèles ; et qu'après leur mort, on leur refuse les honneurs de la sépulture chrétienne... » Sans doute, l'Eglise, comme une mère toujours tendre, n'applique pas ces châtiments ; mais ces menaces elle-mêmes nous montrent la gravité de la faute,commise par ceux qui négligent d'accomplir ce précepte de la confession annuelle...

Puis veuillez, je vous prie, réfléchir un instant, et vous verrez comment Dieu lui-même punit souvent ceux qui n'accomplissent pas ce précepte... Ils vieillissent loin des sacrements ; l'habitude de vivre dans le péché, sans se réconcilier avec Dieu, amoindrit la Foi dans leur âme et étouffe, en quelque sorte, le remords... On dit que certaines fontaines ont la propriété d'envelopper d'une couche de granit les objets qu'on y dépose [1] : ces objets deviennent alors froids, durs et imperméables comme le rocher... Ils sont devenus pierre... Ainsi l'âme, plongée si longtemps dans le péché, se couvre déjà de je ne sais quelle croûte d'indifférence, qui ressemble beaucoup à de l'impiété... Souvent bien souvent,le cœur est pétrifié ; rien ne saurait faire jaillir une étincelle de ce caillou... Est-on visité par l'épreuve,on blasphème,on dit : — Dieu n'est pas juste ! — Malheureux, Dieu n'est pas juste ! regarde donc comme tu le sers, ne t'accorde-t-il pas encore plus que tu ne mérites !..Vainement la mort frappe à côté de ces âmes endurcies ! Et, vous le savez, pour beaucoup, même dans la dernière maladie, il faut attendre que la main de la mort ait déjà, en quelque sorte,

[1] Fontaine de Saint-Allyre, d'autres disent Saint-Alyre, à Clermont... Mais écoutez : Suivant un docte : « *Les Mollusques pétrifiés et les bois silicifiés ne sont que des Pseudomorphoses.* Faut-il être si savant et si... bête ! (Dictionnaire d'Histoire Naturelle, article *Pétrification.*

flétri et éteint leur intelligence pour oser leur parler du bon Dieu, de sa miséricorde... et des sacrements qu'ils doivent recevoir... Ah! si l'Eglise ne refuse pas les honneurs de la sépulture au corps de ces chétiens ; il est certainement à craindre, mes frères, que Dieu refuse à leur âme, là-haut, les honneurs de son Paradis !...

Voyez, au contraire, comme la pratique de la confession annelle nous dispose à une mort chrétienne...Nous avons l'habitude de fréquenter les sacrements ; le prêtre, en nous abordant sur notre lit de souffrance, qui sera peut-être notre lit de mort, ne nous effrayera point, s'il nous engage à nous confesser, à communier. Comme nous avons la Foi, bien souvent ce sera nous-mêmes, qui lui témoignerons le désir de recevoir les sacrements. Et, presque toujours, Dieu accordera la faveur d'une mort chrétienne au fidèle qui accomplit exactement et pieusement ce précepte : *Tous tes péchés tu confesseras au moins une fois l'an*... Il faut donc, frères bien-aimés, que, devant Dieu lui-même, la violation de ce commandement soit une faute bien grave, puisque, le plus souvent il la punit par la diminution de la Foi, et surtout en retirant ses grâces au moment si solennel et si décisif de la mort...

Je connais les raisons que l'on donne,les excuses qu'on allègue pour se dispenser de cette confession annuelle. — J'ai trop d'occupations, — Tant pis pour vous ; la première de vos occupations doit être de sauver votre âme : c'est pour celle-là surtout que Dieu vous a créé et mis au monde. — J'ai des contrariétés, des haines. — Alors, venez vous confesser... On vous dira : Il faut pardonner ; et vous recevrez la grâce nécessaire pour oublier les injures qu'on vous a faites. — N'alléguez même pas certaines préventions plus ou moins injustes que vous pourriez avoir contre votre pasteur : vous êtes libre de vous adresser à qui vous voudrez, et tout prêtre, exerçant le saint ministère dans le diocèse, pourra vous absoudre. — Mais mon père, mon époux s'y oppose. — Ah !... D'abord permettez-moi de vous demander si, dans toutes les autres circonstances, vous êtes aussi obéissante à

votre père, aussi soumise à votre époux : puis, rappelez-vous bien que le salut est une affaire personnelle, qu'aucune âme ne sera damnée pour la vôtre, si vous êtes condamnée à l'enfer...Voyez donc comme toutes ces raisons sont vaines ! comme toutes ces excuses, et d'autres encore qu'on pourrait alléguer, sont frivoles et n'auront guère de poids dans la balance du Juge souverain, qui prononcera sur notre sort éternel !...

Péroraison. — Une réflexion encore et je termine. Bien que l'Eglise ne commande que se confesser une fois l'année, sous peine de péché mortel, elle désire cependant que nous nous approchions plus souvent du sacrement de Pénitence. C'est la coutume des âmes pieuses ; c'était la pratique des saints... Pourquoi, disait-on à sainte Catherine de Sienne, à sainte Colette, à saint Charles-Borromée, pourquoi vous approcher si souvent du tribunal de la Pénitence, vous êtes des justes et des saints ?... Ecoutons leur réponse. — « De même qu'une maison est d'autant plus propre qu'on la nettoie plus souvent, ainsi la confession fréquente rend notre âme plus pure. » — Cette réponse est vraie ; l'habit que vous auriez porté toute une année, sans le nettoyer, serait-il bien frais et bien propre ?... Ainsi nos âmes ne conserveront pas toujours la même ferveur, la même beauté devant Dieu et devant ses Anges, si nous nous contentons d'une confession annuelle... Frères bien-aimés, ne lésinons donc pas avec Dieu, faisons tout ce qui dépend de nous pour lui plaire. Il est assez généreux, assez grand et assez puissant, pour nous récompenser largement de nos efforts, dans cette belle demeure de l'éternité bienheureuse à laquelle nous aspirons tous... Ainsi-soit-il.

———

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

—

Cinquième instruction.

—

QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Instruction unique.

—

Obligation de communier à Pâques ; vanité des prétextes qu'on allègue pour se dispenser de cette obligation.

Texte. — *Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem non habebitis vitam in vobis.* En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. (*Saint Jean, Chap.* VI, *vers.* 54.)

Exorde. — Dites-moi, frères bien-aimés, ces paroles prononcées par notre divin Sauveur, peu de temps avant qu'il instituât la sainte Eucharistie, ne vous paraissent-elles pas bien claires et bien énergiques?... N'est-ce pas comme s'il disait : « Si vous ne vous approchez pas de moi par la sainte communion, votre âme sera morte à mes yeux, elle ne possédera point la vie de la grâce. » C'est ainsi que les premiers Chrétiens les avaient comprises. Aussi chaque fois qu'ils assistaient au saint sacrifice de la Messe, ils se faisaient un devoir de s'approcher de la Table sainte ; et, dans les temps de persécution, on achetait à prix d'or la permission de dire la sainte Messe dans les cachots qui renfermaient les Chrétiens arrêtés, afin d'augmenter et de fortifier dans le cœur des futurs martyrs cette vie de l'âme, cette énergie de foi qui de-

vaient les rendre victorieux sous le glaive des bourreaux, comme sous la dent des bêtes féroces !...

Cette dévotion des fidèles pour la sainte Eucharistie survécut à l'ère des persécutions. Nous voyons, par les sermons de saint Jean-Chrysostome, de saint Ambroise et de saint Augustin, que, de leur temps encore, chaque fidèle s'approchait, aussi souvent qu'il le pouvait, de la Table sainte... Plus tard, soit par suite des guerres qui désolèrent les Etats chrétiens, soit comme conséquence de cette disposition funeste de l'esprit humain, qui tend toujours à secouer ce qui gêne sa liberté, la ferveur première se ralentit, on s'approcha plus rarement des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie... On vit même, dès lors, quelques Chrétiens s'éloigner complétement de la Table sainte... Ce fut pour protester contre ce relâchement, que la sainte Eglise formula ce commandement : *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.*

Proposition et Division. — Je me propose, frères bien-aimés, de vous expliquer, dans cette instruction : *Premièrement*, que c'est un devoir pour tout chrétien,qui a atteint l'âge de discrétion,de communier dans la quinzaine de Pâques ; *en second lieu*, j'essayerai de vous montrer combien sont frivoles les prétextes qu'on allègue pour se soustraire à cette obligation...

Première partie. — Obligation pour tous les fidèles qui ont atteint l'âge de discrétion de faire la communion pascale... Frères bien-aimés, inutile de vous redire ce qu'il faut entendre par l'âge de discrétion. Cela veut dire que, dès qu'un Chrétien a été jugé capable de s'approcher pour la première fois de la Table sainte, c'est pour lui un devoir de communier, au moins une fois chaque année, dans le temps fixé par l'Eglise. Ce devoir est universel ; les riches comme les pauvres, les hommes comme les femmes : toutes les conditions y sont soumises... Les parents doivent veiller à ce que leurs enfants accomplissent ce devoir ; ceux qui sont supérieurs doivent en rappeler l'obligation à ceux qui sont sous leur dépendance...

J'ouvre l'histoire de Charlemagne, l'un des princes non-seulement les plus pieux, mais les plus puissants qui aient occupé le trône de France, car la souveraineté de ce grand empereur s'étendait sur l'Europe presque tout entière ; nombreux étaient ses serviteurs... Cependant, disent les historiens, malgré ses immenses occupations, et les soucis que lui causait le gouvernement de son vaste empire, il veillait lui-même à ce que chacun des hommes et des femmes employés à son service s'approchât de la Table sainte aux bonnes fêtes de Pâques... L'un de ses ennemis, encore païen et appelé Witikind, veut s'assurer par lui-même si ce qu'on lui avait rapporté de la Foi, de la piété de cet illustre prince et de son entourage était vrai...Il se déguise en mendiant, suit tous les offices de la semaine sainte, auxquels Charlemagne assistait lui-même... Le soir de la fête de Pâques, le faux mendiant fut reconnu par un seigneur français et amené devant le roi. — Quel motif, lui dit Charlemagne vous a porté à vous déguiser ainsi? — J'ai voulu voir les cérémonies de votre Eglise, la manière dont vous et les vôtres remplissiez vos devoirs de Chrétiens, et j'ai pensé que, sous ce déguisement de mendiant, il me serait plus facile de tout examiner sans être reconnu. — Eh bien, ajouta le prince, qu'avez-vous remarqué ? — Et le païen répondait : « J'ai vu, il y a deux jours, c'était le Vendredi-saint, que la tristesse était peinte sur votre visage ; aujourd'hui, jour de Pâques, je vous ai considéré encore avec plus d'attention. Au commencement de la cérémonie, vous étiez pensif et recueilli ; puis, quand vous vous êtes approché, avec les grands de votre cour, de la table qui est au milieu de l'église, j'ai vu éclater sur votre visage des marques d'une joie si intime, que je n'ai su à quoi attribuer un changement aussi subit... Mais ce qui m'a le plus surpris, ç'a été de voir que tous ceux qui s'approchaient de la Table sainte recevaient, dans la bouche, des mains du prêtre, un bel enfant, qui souriait aux uns, et paraissait ne s'approcher des autres qu'avec répugnance. Je me prosternai alors,

je versai des larmes ; et j'adorai, sans le connaître, votre Dieu qui, désormais, sera le mien... » — Que vous êtes heureux, s'écria Charlemagne, vous avez joui d'une faveur, que le ciel n'a accordée ni à moi ni à mes prêtres! — Et le prince pieux, après avoir fait donner au prétendu mendiant des vêtements dignes de son rang, lui expliquait lui-même le mystère de la sainte Eucharistie, le disposait au Baptême et devenait son parrain[1]!

Vous voyez, frères bien-aimés, que dès lors, comme toujours, c'était un devoir pour les Chrétiens de communier à Pâques, et que le grand Charlemagne s'y montrait fidèle lui-même... Mon Dieu, ce commandement de l'Eglise me paraît si juste, si raisonnable, si conforme à la volonté de notre divin Sauveur, qu'il m'est difficile de comprendre pourquoi tant de Chrétiens éprouvent je ne sais quelle répugnance à l'observer... Causons ensemble un instant...Vous avez la Foi, vous tous qui m'écoutez?... Oh! oui, car, si vous ne l'aviez pas, vous ne seriez pas venus pour assister au sacrifice de la Messe dans cette enceinte sacrée. — Qu'y a-t-il sous la sainte hostie? Que renferme le saint tabernacle? — Mais c'est Jésus-Christ tout entier, me dites-vous : son corps, son sang, son âme et sa divinité. — Est-il seulement présent dans cette Eglise, quand nous célébrons la sainte Messe? — Non, ajoutez-vous ; il est ici le jour et la nuit et cette petite lampe ne brille perpétuellement dans le sanctuaire que pour mieux affirmer sa présence! — C'est vrai, frères bien-aimés ; vous avez bien répondu ; voilà ce qu'enseigne l'Eglise, voilà ce que tous nous devons croire!...Une question encore? — Pourquoi lui, le Roi du ciel, le maître des anges, le souverain absolu de tout cet univers, reste-t-il ainsi enfermé dans nos tabernacles, et prisonnier sous les espèces sacrées? — Ici, vous seriez peut-être plus embarrassés pour répondre!... Eh bien, je vais vous dire que la raison de cet immense amour, qui le fait rester le jour et la nuit dans les humbles cha-

[1] Rohrbacher. *Hist. universelle de l'Eglise cath.*, tome XI, p. 187.

pelles de nos villages, comme dans les splendides cathédrales de nos grandes villes : c'est pour y être la vie, la nourriture de nos âmes... Il l'a dit lui-même : « Je suis la vie, *Ego sum vita...* » Il a dit, de plus : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, c'est-à-dire : si vous ne me recevez pas dans la sainte Eucharistie, vous n'aurez point la vie en vous ; vous serez morts à la grâce et esclaves du péché. » Est-ce clair ?... Comme je le disais en commençant, peut-on quelque chose de plus formel !.. Or, l'Eglise, comme une bonne mère, nous rappelle ce commandement : « Mon enfant, nous dit-elle, pour que ton âme vive devant Dieu, unis-toi, au moins une fois l'année, à ton divin Rédempteur, présent dans la sainte Eucharistie. » Ah ! frères bien-aimés, si nous voulions réfléchir, nous verrions combien nous sommes froids, lâches, indifférents et ingrats !... Jésus est là, dans ce tabernacle, les bras largement étendus pour nous embrasser ; son cœur brûlant veut s'unir au nôtre dans de saintes ardeurs... Il nous dit, avec une ineffable tendresse : « *Venez, mais venez donc, je suis le pain de vie...* Et nous détournons la tête, nous fermons les oreilles à ses tendres invitations, à son amoureux langage ; il faut que la sainte Eglise vienne nous dire : « Communie, au moins une fois l'an, ou sinon je te renie : tu n'es plus mon enfant, la vie n'est point en toi, le péché mortel souille ton âme... » Hélas ! que nous sommes de pauvres Chrétiens !...

Seconde partie. — Mais voyons donc, après tout, les raisons qu'on allègue pour se dispenser d'un devoir qui devrait nous être si doux. Oh ! je le sais, elles sont nombreuses ; les unes reposent sur la corruption du cœur ; les autres s'appuient sur l'ignorance ; quelques-unes, sur notre manque de courage ; toutes enfin renferment une ingratitude à peine concevable envers cet auguste mystère.

Ah ! dit-on, si je faisais mes Pâques, je voudrais les bien faire, ce ne serait pas comme telle ou telle personne : moi, je m'approcherais dignement de la Table sainte... Hypocrites et orgueilleux, croyez-vous donner

une raison qui vous excuse!... Non, non ; qui vous a établis, ô Pharisiens, les juges de votre prochain?...Dieu vous a-t-il révélé que telle personne communiait indignement!... Pauvres aveugles, vous avez une poutre devant les yeux,et peut-être la gangrène du vice dans le cœur!.. et vous essayez de juger ceux ou celles qui accomplissent leurs devoirs de Chrétiens!... Arrière, misérables : Dieu ne vous a point chargés du jugement de vos frères!...Et puis, quand même certains fidèles n'accompliraient pas, avec les dispositions requises, cet acte trois fois saint,que vous importe?... Vous voudriez,dites-vous,communier dignement!C'est bien,je vous approuve;faites tous vos efforts pour vous y bien disposer, pour communier comme saint Pierre,comme saint Jean; mais laissez à Dieu le soin de juger les Judas, s'il s'en trouve... Ah! croyez-moi, sondez d'abord le fond de votre cœur ; voyez bien si l'orgueil, l'avarice, ou certaines passions mauvaises, que je ne veux pas nommer, ne seraient pas cause de votre éloignement pour la sainte communion, et du langage peu charitable, que vous tenez à l'égard du prochain... Dans ce cas, cependant rien n'est encore désespéré ; accomplissez ce commandement : *Tous tes péchés tu confesseras*, et l'observation de celui dont je vous parle vous deviendra facile...

D'autres fois, frères bien-aimés, on s'imagine que ce commandement n'oblige pas... Cela vous surprend peut-être?... Eh bien, suivez-moi auprès d'un malade, que je vais préparer à paraître devant Dieu... Ce n'est pas un impie : il veut se confesser et se disposer à mourir en bon Chrétien... Il s'accusera d'avoir manqué à ses prières, d'avoir blasphémé, d'avoir travaillé le Dimanche, etc.; mais il ne lui viendra pas à la pensée de dire : Je m'accuse d'avoir été trente ou quarante ans sans me confesser et sans faire mes Pâques... Pourtant ce sont autant de péchés mortels, et remarquez que je le suppose bien disposé, et désirant faire une confession complète et sincère. — Frère, lui dis-je, pourquoi donc cet oubli? — Ah! je ne savais pas, je n'y pen-

sais pas, je ne croyais pas que ce fussent des fautes graves,dont je devais m'accuser. — Soyez-en sûrs, neuf fois sur dix, ceci nous arrive... Voyez, frères bien-aimés, comme, par suite de je ne sais quelle indifférence, on arrive à cette ignorance d'un devoir essentiel et important... Il semble que ce soit nous qui ayons fait ce commandement ; *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.* Mais non, il existait avant moi, avant vous, avant nous tous. Et le premier auteur de ce précepte est celui qui s'exprimait ainsi : *En vérité, en vérité, je vous le dis ; si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang*, c'est-à-dire si vous ne communiez pas, *vous n'aurez point la vie en vous.* Ces choses nous ont été dites si souvent ; comment pouvons-nous les oublier, au point de ne pas nous en accuser, même à l'heure de la mort!... Ah! je vous l'avouerai, c'est pour moi un prodige d'ignorance et d'oubli!...

On dit encore : je n'ai pas le temps, je ne suis pas assez tranquille ; mon époux, mes parents s'y opposent ; que penserait-on de moi ; je crains les railleries. Et mille autres raisons, plus vaines les unes que les autres, qu'on allègue pour se dispenser de la communion pascale... Vraiment toutes ces excuses font pitié, toutes ont pour base je ne sais quelle lâcheté indigne d'un chrétien... Vous n'avez pas le temps?... Est-ce bien sérieusement que vous parlez?... Quoi! dans une année, vous ne pouvez pas trouver deux heures pour vous acquitter d'un devoir si important... Allons donc, c'est une plaisanterie!... Ce temps de remplir un devoir essentiel, Dieu vous le donne, sachez-le bien... Tous les autres motifs : persécutions de la part des parents, railleries du côté des impies, ne sont que des prétextes, qui n'excuseront point notre lâcheté devant Dieu !...Après tout,considérez donc ce que vous êtes, et ce qu'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu de l'Eucharistie?... Mais nous sommes tous de pauvres pécheurs, indignes de paraître en sa présence ; nous ne valons quelque chose que par l'ineffable amour qui a porté cet adorable Sauveur à nous ra-

cheter!... Et Lui, l'Eternel, le Très-Haut, le Dieu suprême, dans son ineffable tendresse, il est là, nous attendant, nous invitant à venir, au moins une fois l'année, nous unir à lui par la sainte communion ;... Il nous fait les plus tendres avances, et nous restons sourds à ses pressantes invitations!... Mais nous devrions, si nous avions la Foi, si nous avions tant soit peu de cœur, franchir les mers, braver les flammes, affronter tous les dangers pour jouir d'un pareil bonheur!... Non, non, je le dis avec douleur et l'âme navrée, nous, qui refusons d'accomplir ce commandement : *Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement*, nous n'avons pas de cœur, nous sommes des lâches; nous ne connaissons pas Jésus, nous ne méritons pas qu'il soit pour nous un Sauveur!...

Péroraison. — Frères bien-aimés, je veux, en terminant, vous citer un trait, qui vous apprendra comment les âmes droites et les cœurs vaillants comprennent cette obligation de la communion pascale, et se montrent fidèles à remplir cet important commandement... Cette fois, je ne l'emprunterai pas à l'histoire des saints ; non, je le prendrai dans la vie d'un homme illustre, mort il y a quelques années à peine, dans les sentiments de la piété la plus vive : c'est Berryer, l'un des plus beaux talents et des plus nobles caractères qui aient illustré la tribune française, qui va nous le fournir[1].

C'était en dix-huit cent soixante-huit, pendant la quinzaine de Pâques, un homme d'Etat s'entretenant avec cet illustre orateur,lui disait : — « Vous allez sans doute faire vos Pâques? » — « Oui, répondit simplement Berryer, même je les ferai deux fois : ici, à Paris, dans ma paroisse ; puis, j'irai communier une seconde fois dans le village ou je possède un château, afin de montrer par mon exemple à nos chers paysans qu'ils doivent eux-mêmes accomplir ce devoir. » — Après une réponse

[1] Voyez la relation du P. de Pontlevoy, qui fut le confesseur de Berryer.

aussi franche, l'interlocuteur n'osa pas plaisanter ; on dit même qu'il ajouta :— « Oui, Berryer, vous avez raison ; si tous nous en faisions autant, la France serait sauvée... — » Et moi, frères bien-aimés, je vous dis : oui, si tous vous aviez le courage de recevoir au moins à Pâques la sainte Eucharistie, vous attireriez sur vous et sur vos familles les bénédictions les plus abondantes ; la paix, l'union, la concorde, régneraient parmi vous ; vous seriez plus heureux pendant les jours que vous avez à passer sur cette terre, et vous sauveriez vos âmes pour l'éternité... Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

—

Sixième instruction.

—

CINQUIÈME COMMANDEMENT.

Instruction unique.

—

Comment les anciens fidèles observaient la loi du jeûne ; ce que nous avons à faire pour être fidèles à cette loi...

Texte. — *Bona est oratio cum jujunio et eleemosyna.* La prière, le jeûne et l'aumône sont trois œuvres agréables au Seigneur (*Tobie. Ch.* XII, *vers.* 5).

Exorde. — Frères bien-aimés, je vais, ce matin, vous parler de ce commandement de l'Eglise : *Quatre-temps,*

Vigiles, jeûneras et le Carême entièrement...J'aurai besoin de toute votre attention, afin de vous montrer ce qu'il signifie,comment et jusques à quel point il nous oblige...

On appelle Quatre-Temps trois jours pris vers le commencement de chaque saison. Ces jours doivent être sanctifiés par la prière, le jeûne et la pénitence, afin d'attirer sur nous les grâces du Seigneur pendant la saison dans laquelle nous entrons... Ce jeûne a encore un autre but... Comme c'est presque toujours aux Quatre-Temps qu'ont lieu les ordinations des prêtres,et des autres ministres qui doivent servir au saint autel, c'est aussi pour attirer, sur ceux que Dieu appelle à cette vocation sainte, les lumières dont ils ont besoin, que sont recommandées, pendant ces jours, la mortification et la prière... Voilà pour les *Quatre-Temps*...

Vous savez tous qu'on appelle *Vigile* ou *veille* le jour qui précède une de nos grandes solennités... Pour mieux nous disposer à célébrer saintement ces fêtes, l'Eglise réclame de nous l'abstinence et le jeûne... Mères qui m'écoutez, si vous avez la Foi, si vous aimez véritablement vos enfants, cette conduite de la sainte Eglise ne vous surprendra nullement, j'en suis sûr... Supposez que ce fils bien-aimé, que cette fille chérie vont faire demain leur première communion, ne ferez-vous pas vos efforts pour qu'ils se préparent dignement à ce beau jour?... C'est ainsi qu'agit envers nous la sainte Eglise, notre mère... Nos fêtes chrétiennes, par les mystères qu'elles nous rappellent, doivent être pour nous des jours saints et solennels ; elle nous y fait penser,elle veut que nous nous préparions à les célébrer pieusement.

Que vous dirai-je du Carême?... Une histoire que vous savez tous... Jésus-Christ, notre doux Sauveur, a quitté l'humble atelier de Nazareth... C'est fini, il n'exercera plus le métier de son père nourricier... Douce vierge Marie, déjà veuve de saint Joseph, vous ne verrez plus que rarement votre Jésus!... Demain va commencer sa mission publique! A cette pénible séparation, ô bonne Mère, j'ai vu couler vos larmes. Pourtant vous n'essayez

pas de le retenir ; non ; qu'il aille où l'appelle la volonté de son Père céleste... Il part le cœur ému ; il est baptisé par saint Jean ; l'Esprit-Saint le conduit au désert, où il jeûne pendant quarante jours... Frères bien-aimés, c'est pour imiter ce jeûne du Sauveur et pour nous bien disposer à la fête de Pâques, qu'a été établie cette sainte quarantaine de pénitence, que nous appelons le temps du Carême... Son observation, comme celle du jeûne des Vigiles et des Quatre-Temps, remonte aux premiers jours de l'Eglise, et ce sont les Apôtres eux-mêmes,—les Apôtres, héritiers immédiats des enseignements du Sauveur, qui ont fait ce commandement : *Quatre-Temps, vigiles, jeûneras et le Carême entièrement...*

PROPOSITION ET DIVISION. — Je vais donc vous dire : *Premièrement*, la manière dont les anciens fidèles observaient ce Commandement ; *Secondement*, tout en tenant compte des adoucissements que l'Eglise y a apportés, je chercherai à vous montrer comment et à quoi il nous oblige, selon les diverses conditions dans lesquelles la Providence nous a placés...

Première partie. — Vraiment, mes frères, je vous le dis, et je me le dis à moi-même, on est humilié quand, parcourant soit l'Ancien Testament, soit les Annales de l'Eglise, on remarque avec quelle ferveur ceux qui furent nos pères dans la Foi, ont fait pénitence de leurs fautes... Hélas ! ils devraient être nos modèles !... Ne parlons ni de Moïse ni d'Elie, qui jeûnaient et se mortifiaient lorsqu'ils voulaient obtenir quelque faveur du Seigneur... Oublions même la sainte veuve Judith, qui pourtant fut appelée la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de son peuple ; elle jeûna avant d'accomplir l'acte courageux qui devait sauver ses concitoyens... Citons d'autres exemples : « Prophète, dit un jour le Très-Haut à Jonas, va dans la grande cité de Ninive, annonce à ses habitants que la mesure de leurs crimes est comblée et que, dans quarante jours, je détruirai leur cité [1]. » Seigneur, cette

[1] *Malitia ejus ascendit usque ad cælum* ; c'est ainsi que lisant

ville coupable trouvera-t-elle un refuge contre votre colère?... Le prophète parcourt les rues; il annonce votre vengeance, et je l'entends proclamer, comme un héraut divin, cette terrible sentence : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite... » A cette nouvelle, les cœurs sont troublés, la terreur a envahi toutes les âmes... Que faire?... Les habitants cherchent un remède; un jeûne général est ordonné, tous y seront soumis, et le prince qui gouverne, et le sujet le plus pauvre, et le vieillard déjà incliné vers sa tombe, et l'enfant qui repose souriant dans son berceau... Couverts de cendres et les yeux mouillés de larmes, ils essayeront de fléchir la justice divine, et de faire révoquer le décret qui les condamne... Vous eussiez vu, disent les saints Pères, le changement le plus étrange se produire dans cette cité sensuelle et coupable... La nourriture la plus grossière remplaçait les vins exquis, les mets somptueux; au lieu de leurs ornements de pourpre et de soie, les femmes et les jeunes filles se revêtaient de bure et des étoffes les plus communes [1]... Et, par cette humiliation, par ce jeûne, les habitants de Ninive arrêtaient les effets de la colère du Seigneur... Hélas! frères bien-aimés, souvent, bien souvent, notre sensualité et des fautes de tout genre attireraient sur nous les fléaux du Seigneur; voilà pourquoi, prenant la voix du Prophète, l'Eglise nous dit : « Mes chers enfants, Dieu va vous punir, faites pénitence; jeûnez, humiliez-vous, si vous voulez qu'il vous pardonne : *Quatre-Temps, vigiles, jeûneras et le Carême entièrement...* »

Oh! je vous surprendrais, frères bien-aimés, si je vous racontais avec quelle exactitude, je vous dirai mieux, avec quelle austérité les anciens Chrétiens observaient ces jeûnes prescrits par l'Eglise... Ecoutez saint Jérôme [2], il

saint Jean-Chrysostome le texte que la Vulgate rend par ces mots : *Ascendit malitia ejus coram me.* (Jonas. chap. I, et saint Jean-Chrysostome, homélie 30, sur la *Genèse.*)

[1] Conf. de Lanuza, *Homil. quadrages., nomil. prima.*

[2] Epître à Eustochie...Je crois que c'est la 27e ou la 28e du saint docteur.

vous apprendra que sainte Paule, veuve romaine, riche, délicate, élevée au milieu de toutes les délices, étant tombée malade, ne voulut jamais, malgré les conseils des médecins, rompre le jeûne du Carême... Mais un exemple qui m'a toujours frappé, c'est celui de saint Grégoire le grand. Brisé par le travail et les austérités, ce saint d'une complexion délicate, était sujet à de fréquentes défaillances... Il tombe malade au commencement du Carême : — « Père, lui disent ses disciples, impossible à vous d'observer le jeûne, d'ailleurs les médecins vous le défendent. — Mes amis, répond le saint pontife, je vais prier le Seigneur, et je suivrai les inspirations de sa grâce. » — Il mande près de lui le moine saint Eleuthère, qui avait opéré déjà plusieurs miracles. — « Frère, soupire-t-il en versant des larmes, ce ne sont point mes souffrances, ni mes infirmités qui m'affligent ; que Dieu m'éprouve davantage encore, s'il le veut, je me soumets en tout à son adorable providence ; mais je vous supplie, vous dont les prières sont si puissantes, de réclamer pour moi une grâce, une faveur à laquelle je tiens beaucoup... — Quelle faveur donc puis-je demander pour vous, répondit Eteuthère. — C'est, ajouta le saint pontife, que Dieu, tout en me laissant souffrir, me conserve assez de forces pour observer le jeûne du Carême... » Et l'histoire nous apprend que saint Grégoire obtint non-seulement cette faveur, mais sa guérison complète...Dieu avait voulu récompenser la fidélité de son serviteur Grégoire à observer les saintes lois de l'Eglise[1]...

Seconde partie. — Mais savez-vous, frères bien-aimés, jusques à quelle heure se prolongeait le jeûne pour les anciens Chrétiens?.. Vous allez être surpris et étonnés... Pendant tout le Carême, ils ne rompaient le jeûne, ils ne prenaient de nourriture que vers six heures du soir, et ils ne faisaient, le plus souvent, que ce seul repas[2]... Voici un saint viellard, il s'appelle Fructueux, il est évêque de

[1] Voir *Dialogues de saint Grégoire*, livre III, chap. XXXIII.

[2] Voyez, dans l'homélie du P. de Lanuza, l'alinéa intitulé : *Jejunandi modus antiquus.*

Tarragone ; il a été arrêté pour la Foi ; depuis six jours, il languit dans la prison. Sa sentence est prononcée : on le conduit au supplice... Un Chrétien qui se trouve sur son passage, voyant son épuisement, lui offre un breuvage pour le fortifier. — « Non, dit le saint, c'est aujourd'hui jour de jeûne, et il n'est pas encore l'heure de le rompre... » Et, fidèle à la loi de l'Eglise, qu'il savait être la loi de Dieu, il allait s'appuyer lui-même au poteau près duquel il devait être brûlé [1]...

Frères bien-aimés, tout en maintenant cette loi du jeûne et de la mortification, l'Eglise y a apporté de grands adoucissements : elle permet à ceux que leur position, leur santé et leur genre de travail ne dispensent pas de cette loi du jeûne, elle leur permet, dis-je, de prendre leur repas au milieu de la journée, vers l'heure de midi ; et le soir encore ils peuvent, sans violer cette loi du jeûne, faire un repas moins confortable, qu'on appelle *collation*.

Mais, pour rendre cette instruction plus utile et plus pratique, je vais répondre à deux questions : Comment le jeûne peut-il avoir du mérite devant Dieu ; et jusques à quel point, vous, fidèles qui m'écoutez, êtes-vous soumis à cette loi de l'Eglise ?...

Frères bien-aimés, j'ai entendu plus d'une fois des impies et des Chrétiens ignorants s'élever contre ce commandement de l'Eglise, et contre celui que je vous expliquerai Dimanche prochain... « Qu'importe à Dieu, disaient-ils, que je mange ou que je boive ?...Peut-il être offensé si je fais quatre repas pendant le temps du Carême comme les autres jours ?... »

Puis ils souriaient d'un air triomphant, croyant que notre mère, la sainte Eglise, en nous disant : *Quatre-Temps, Vigiles jeûneras et le Carême entièrement*, n'avait aucune raison de nous imposer un pareil précepte... Ah ! misérables, leur dirai-je, rentrez dans votre cœur !... La main sur la conscience, dites-moi : N'y a-t-il pas en vous

[1] Conf. Dom. Cellier, tom. II, p. 388.

de l'orgueil, un amour excessif de vos aises, une pente à la gourmandise, peut-être un penchant à d'autres sensualités plus coupables encore?... C'est pour vous aider à vaincre ces tendences presque toujours criminelles, que l'Eglise vous a fait ce commandement...

Ecoutez un récit de l'Evangile... Jésus-Christ avait envoyé quelques Apôtres faire une mission... A leur retour, ils lui rendent compte des succès qu'ils ont obtenus, des difficultés qu'ils ont éprouvées. — Maître, lui dirent-ils, un démon nous a résisté : nous n'avons pu le chasser du corps de celui qu'il possédait [1]. — C'était mes frères, le démon de la sensualité et de la luxure... Et notre divin Sauveur leur disait en soupirant : — Hélas ! mes bons amis, ce genre de démons ne peut-être vaincu que par le jeûne et la prière. — Non, mes frères, Dieu n'a pas besoin de nos jeûnes ; il n'avait pas besoin non plus des austérités des saints...Mais nous, pour dégager nos cœurs de la matière, pour soulever quelque peu nos âmes vers le ciel, pour faire pénitence de nos fautes, nous avons besoin de pratiquer des bonnes œuvres et de nous imposer quelques privations... Or, le jeûne commandé par l'Eglise a pour but de nous rendre vainqueurs de certaines passions, ou, pour me servir du langage de l'Evangile, de certains démons, dont ce moyen seul peut nous faire triompher... Quoi ! quand les Prophètes de l'ancienne loi, quand tous les saints de la loi nouvelle, quand Jésus-Christ lui-même s'est mortifié et nous a recommanmandé le jeûne, nous oserions dire : A quoi bon ce commandement ?...Allons donc...nous sommes des ignorants ou des mauvais Chrétiens !...

Venons maintenant à ma seconde question... Comment, vous, mes bons amis, simples ouvriers exerçant un métier pénible, comment, vous qui, dans nos campagnes, arrosez si souvent la terre de vos sueurs, pouvez-vous satisfaire à cette loi du jeûne ?... Frères bien-aimés, si, par jeûne, vous entendez la privation de nourriture,

[1] Saint Matthieu, ch. XVII, vers. 20.

l'obligation de ne faire qu'un seul repas au milieu de la journée, je vous dirai sans détours que cette loi ne vous oblige pas, que, par votre position et vos travaux, vous en êtes légitimement dispensés... Mais prenons le mot *jeûne* dans un sens plus large... Il signifie (vous le savez bien, on vous l'a appris au Catéchisme) toutes les mortifications du corps ou de l'esprit... Vous avez bien compris ;... j'ai dit et je répète que, sous ce mot de jeûne, on entend toutes les mortifications volontaires, soit du corps, soit de l'esprit... Je suppose que, les jours où l'Eglise commande le jeûne, vous veilliez davantage sur vos paroles, sur vos pensées... Un jour de jeûne, dites-vous à vous memes : — Aujourd'hui, je ne ferai point de médisances, je m'abstiendrai de jugements téméraires. — Ce serait déjà une mortification de l'esprit... Si, allant plus loin, vous ajoutiez : — Ne pouvant ni jeûner, ni me mortifier, comme le font tant d'âmes ferventes pendant ces jours de pénitence, je veux du moins, pour remplacer le jeûne, être plus fidèle à offrir à Dieu mon travail, élever de temps en temps mon cœur vers lui, faire quelque prière de plus, et chaque fois que l'horloge sonnera, me rappeler sa présence... — Oh ! ce serait encore un jeûne de l'esprit, une mortification de la volonté bien agréable à Dieu...

Mais je me demande si vraiment, en dehors de ces mortifications spirituelles, nous ne pourrions pas, sans nuire à notre santé, faire quelque mortification corporelle et observer, selon notre pouvoir, ce commandement : *Quatre-Temps. Vigiles, jeûneras et le Carême entièrement,..* J'ai lu, dans la vie d'un sainte (sainte Rose de Lima, je érois), que, toute petite encore, les jours de jeûne, elle laissait quelque chose sur son assiette...On lui servait des fruits : volontairement elle s'abstenait de manger le plus beau... Un jour qu'on lui en demandait la raison, la pieuse enfant répondait naïvement : « Mais je le laisse pour le petit Jésus... » Frères bien-aimés, c'est l'intention, c'est la volonté que le bon Dieu demande ; et tous, si simples que soient nos repas, nous pouvons aussi

faire une mortification en l'honneur du petit Jésus...

PÉRORAISON. — Voyez, Chrétiens, à quoi se réduit, pour la plupart d'entre vous cette obligation du jeûne du Carême et des Quatre-Temps... Comme l'Eglise est bonne, comme elle adoucit ses lois d'austérité et de mortification !... Cependant, je ne veux point terminer cette instruction sans vous donner encore un enseignement utile ; écoutez... Dans l'ancienne loi, Dieu avait fait lui-même cette prescription : « *Si un homme, dit-il, a fait, en l'honneur du Seigneur, un vœu ou contracté une obligation qu'il ne puisse exécuter, il se présentera devant le prêtre qui, alors, sera son juge et lui dira ce qu'il doit faire* [1]... » Ainsi, frères bien-aimés, dans les doutes qui peuvent nous survenir au sujet de l'accomplissement de cette loi de l'Eglise, nous devons consulter nos confesseurs et nous soumettre à ce qu'ils ordonnent... Il est facile de se tromper soi-même ; on est mauvais juge dans sa propre cause... Heureux ceux qui invoquent souvent les lumières du guide que Dieu leur a donné !... Ceux-là ne risquent point de s'égarer ; Dieu lui-même leur parle par la bouche de ses ministres : « Faites, leur dit-il, seulement ce que vous pouvez faire ; ni la sainte Eglise, votre mère, ni moi-même, votre Rédempteur, ne demandons de vous des choses impossibles... » Suivons, frères bien-aimés, cette voie de la soumission et de l'obéissance, c'est la seule qui aboutisse au ciel, à cette partie bienheureuse que je vous souhaite à tous... Ainsi soit-il...

[1] Léviliq., ch. xxvii, vers. 8.

INSTRUCTIONS POPULAIRES

SUR LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE.

—

Septième instruction.

—

SIXIÈME COMMANDEMENT.

Instruction unique.

—

Sagesse et importance de ce commandement : Vendredi chair ne mangeras, etc.; obligation pour tous les fidèles de l'observer.

Texte. — *Qui autem abstinens est adjiciet vitam.* Celui qui pratique l'abstinence prolongera sa vie. (*Eccli.*, *Ch.* XXXVII, *vers.* 34.)

Exorde. — *Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi mêmement...*

Singulier commandement, mes frères, au sujet duquel ont beaucoup ricané les hérétiques et les impies... Et, parmi nous, peut-être, ne serait-il pas impossible de rencontrer certaines personnes, attachant très-peu d'importance à cette prescription, et la traitant avec une légèreté, qui n'est jamais permise ni à vous ni à moi, quand il s'agit d'un commandement de notre Mère, la sainte Église catholique, apostolique et romaine...

Si nous ne comprenons pas la raison des commandements qui nous sont donnés, tant pis pour nous, frères bien-aimés ; cela prouve notre ignorance... Essayons du moins de les observer, si nous voulons mériter un jour la récompense promise aux cœurs dociles !... Ecoutez

une histoire, une parabole, si vous l'aimez mieux. Un jeune homme, dit-on, avait, certain jour, donné la mort à l'un de ses camarades, fils d'une pauvre veuve... Etait-ce la colère, l'envie, ou simplement la légèreté qui l'avait porté à commettre ce meurtre?... Je l'ignore... On l'arrête, on l'emprisonne, on le juge : il est condamné à mort... Déjà l'échafaud est dressé ; mais il est repentant ; il réclame sa grâce... Pauvre jeune homme, oui tu vas l'obtenir, pourtant ce sera à une condition ; non, tu ne mourras pas ; mais, chaque semaine, tu iras deux fois saluer, avec respect, la mère de celui dont tu fus le meurtrier... Elle est bonne, elle ne te commandera rien d'impossible, sois fidèle à lui obéir, et la sentence de mort prononcée contre toi va être révoquée... Le condamné accepta avec bonheur ces conditions : il obtint grâce de sa vie, et se montra fidèle aux engagements qu'on lui avait proposés. N'eût-il pas été un ingrat et un insensé s'il eût agi autrement?... Or, frères bien-aimés, c'est notre histoire, et j'espère, en vous expliquant ce commandement si méconnu : *Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi mêmement*, vous montrer avec combien de justesse on pourrait nous appliquer à tous la parabole que je viens de vous raconter...

Proposition et Division. — Vous ne comprenez pas peut-être... Vous allez donc m'écouter avec attention, et je pense, avec la grâce de Dieu, vous faire bien sentir la sagesse et l'utilité de ce commandement : *Vendredi chair ne mangeras, ni le Samedi mêmement.Premièrement :* sagesse et importance de ce précepte ; *secondement :* obligation pour tous les fidèles de l'observer. Telles sont les deux pensées, qui feront le sujet de cette instruction.

Première partie. — Frères bien-aimés, nous ne connaissons pas assez ce rôle d'amour, de mère dévouée et bienveillante, que remplit, à l'égard de nos âmes, la sainte Eglise catholique... Oh! comment vous le faire comprendre!... Comment vous bien dire ce que je sens, ce que j'éprouve, quand je parle de cette admirable Eglise, noble épouse du Sauveur Jésus, et notre Mère à

tous?... Mère qui m'écoutez, votre fils est appelé par le sort, voulez-vous qu'il demeure cinq ans sous les drapeaux? — Non, direz-vous, j'aime mieux qu'il soit versé dans la réserve et qu'il ne reste que pendant quelques mois éloigné du foyer paternel.—C'est bien : je reconnais là votre cœur!... Et si vous aviez un moyen de dispenser votre fils de toute absence et de tout service militaire, oh! je sais avec quelle tendresse, avec quelle affection vous chercheriez à l'employer!...

Eh bien, la sainte Eglise, c'est la mère de nos âmes... Par le sacrement de Pénitence, grâces aux mérites du Sauveur Jésus qui nous sont appliqués, si nous avons les dispositions convenables, elle nous dispense de ce service pénible que nous serions obligés de faire à perpétuité là-bas, dans l'enfer... Ce n'est pas assez pour elle, l'amour qu'elle nous porte veut davantage ; elle redoute pour nous les peines et les tourments du purgatoire : — Mon enfant, nous dit-elle, sois docile ; chacun, dans ce pauvre monde, est soumis à un service plus ou moins dur ; mais toi, si tu le veux, tu feras ce service, ce volontariat dans ta famille... Par mortification, comme par obéissance, tu t'abstiendras de certains aliments les vendredis et les samedis ; si tu le fais, Dieu t'accordera des grâces pendant ta vie ; puis, après ta mort, ton âme languira moins longtemps dans les prisons du purgatoire. —

Voilà, mes frères, le but de ce précepte : c'est de nous imposer une expiation, un supplément de pénitence pour des fautes, auxquelles nous ne penserions pas sans la prévoyance de la sainte Eglise.

Cette simple donnée suffit, je crois, pour vous montrer la sagesse et l'importance de ce précepte ; nous ne songerions nullement à faire pénitence pour nos péchés, à offrir au bon Dieu la satisfaction qu'il réclame : l'Eglise nous y fait penser... Qu'avons-nous fait, dites-moi, quand nous avons commis un péché mortel?... Et qui de nous, la main, là, sur son cœur, en présence de Dieu, de la sainte Vierge, de son Ange gardien, oserait

dire : Je ne suis pas coupable, je n'ai nul besoin de pardon, je n'ai jamais commis de fautes graves... Ah! celui qui tiendrait un pareil langage serait un orgueilleux ; il ne dirait pas la vérité[1] ; ce serait un misérable pharisien !...

Donc, c'est convenu, nous sommes tous de pauvres pécheurs, tous nous avons besoin de la miséricorde du bon Dieu. Mais un péché mortel, frères bien-aimés, c'est Jésus-Christ mis à mort, c'est sa Passion renouvelée ; ce serait l'enfer, ce redoutable enfer, pour l'éternité tout entière... Et ici revient l'application de la parabole, par laquelle je commençais cette instruction. « Pauvres enfants, nous dit la sainte Eglise, vous êtes cause de la mort de Jésus, des souffrances terribles qu'il a endurées : ah! vous méritez le dernier supplice ;... mais, au nom de sa miséricorde, je vous pardonne ; seulement je vous impose, pour pénitence, comme marque de soumission et d'obéissance, de vous abstenir, deux fois par semaine, d'user de viande et d'aliments gras... »

Frères bien-aimés, dites-moi, y a-t-il donc quelque chose de trop sévère dans cette prescription? Oh! non, non, mille fois non... Quoi! si Dieu nous avait traités selon sa justice, nous serions là où le mauvais riche soupire depuis des siècles après une goutte d'eau, pour rafraîchir sa langue desséchée ; cette faible consolation, comme lui, nous l'attendrions inutilement pendant l'éternité tout entière... Et, au lieu de ces brasiers dévorants, au lieu de ces châtiments que nous avons mérités, de ces expiations qu'il nous faudrait subir, on nous dit : « Mes enfants, faites une petite mortification, Le vendredi et le samedi, ne prenez que telle sorte d'aliments ; Dieu sera content de vous ;... et la sainte Eglise, à laquelle vous aurez obéi, vous permettra de puiser plus largement dans les trésors d'indulgence et de pardon dont elle est l'auguste dépositaire... » Et nous, ca-

[1] Conf. S. Jean, 1re Epit., *passim*.

pricieux et insensés, comme des enfants mutins, nous raisonnons, nous discutons ces commandements que l'Eglise, notre Mère nous fait dans notre intérêt, par pitié, par condescendance pour nos pauvres âmes!... O sainte Eglise du Christ, ô doux Sauveur de nos âmes, oui, nous sommes des ingrats ; je le jure devant vous, nous ne méritons pas l'amour que vous nous témoignez... Pour nous, auguste Rédempteur, vous avez non-seulement prié et souffert, mais vous avez jeûné, vous avez savouré l'amertume du fiel, l'âcreté du vinaigre ; et nous, la moindre mortification nous pèse, nous ne voulons pas nous soumettre même à la plus légère, à la plus facile abstinence!...

Seconde partie. — Voyons maintenant, frères bien-aimés, si nous sommes obligés d'observer ce précepte : *Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi mêmement*, aussi strictement que les autres commandements de Dieu et de l'Église. J'ai essayé de vous montrer la pensée de l'Eglise lorsqu'elle nous prescrit le jeûne et l'abstinence, je vous ai dit, qu'elle nous les imposait comme une légère pénitence à faire dans ce monde, afin de nous préserver de pénitences incomparablement plus longues et plus difficiles, que nous serions exposées à faire, soit en purgatoire, soit même en enfer... J'aurais pu ajouter que ces mortifications servent aussi à modérer la violence des passions... Vous avez vu, frères bien-aimés, ces immenses convois lancés à toute vapeur sur nos voies ferrées... A l'arrière se trouve un mécanisme ingénieux qui, s'appuyant sur les roues du dernier wagon, permet de modérer leur vitesse et de les arrêter aux stations voulues... Eh bien, le jeûne et l'abstinence remplacent pour nos âmes ce mécanisme. La sensualité, l'amour des aises de la vie, et d'autres passions les entraîneraient à toute vapeur vers une vie toute animale ; l'Eglise, en nous disant : Jeûne et abstiens-toi ; modère cette folle vitesse qui nous conduirait à notre perte, et fait que nous nous disposons avec plus de recueillement à ces belles stations, qu'on appelle la fête de Noël et la fête de Pâques...

Mais, pendant que je vous parle, il se présente à ma pensée deux ou trois objections, que j'ai plus d'une fois lues dans des livres protestants, et entendu répéter par des catholiques ignorants... Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : « Mangez ce que vous trouverez ; ce qui entre dans le corps ne souille point l'âme ; la viande est aussi bonne le Vendredi qu'un autre jour. » Vous avez sans doute entendu vous-mêmes ces niaiseries et d'autres du même genre !... Grand Dieu, que ces objections sont bêtes !...et comme elles indiquent une grossière ignorance ou une mauvaise foi insigne !... L'Eglise ne nous dit pas que la viande ou les aliments gras sont plus mauvais le Vendredi qu'un autre jour, non ; elle nous dit : « Je suis ta Mère, j'ai le droit de te commander : et, pour le plus grand bien de ton âme, je veux que tu fasses telle mortification, certains jours... » Est-ce clair ?... Vous n'avez pas à raisonner ; nous n'avons pas à demander le pourquoi : notre devoir est d'obéir.

Mais remarquez donc, mes chers amis : le premier commandement fait à l'homme pour éprouver sa fidélité et son obéissance, fut aussi un précepte d'abstinence... Dieu plaça l'homme dans le Paradis terrestre, il le conduisit au pied d'un certain arbre. « Tu mangeras, lui dit-il, les fruits de tous ces arbres, à l'exception de celui-ci. » C'était absolument comme quand l'Eglise nous dit : « *Vendredi chair tu ne mangeras.* » Adam n'avait pas à raisonner : il n'avait qu'à se soumettre... Et nous aussi, quand l'Eglise commande, je ne connais pour nous qu'un devoir : c'est d'obéir... Prenons garde, frères bien-aimés, c'est Satan qui tout d'abord s'éleva contre ce précepte de l'abstinence imposé à nos premiers parents... « Pourquoi, dit-il sournoisement à Ève, pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce fruit ; il est bon ; je ne vois pas quel mal vous feriez en essayant de le goûter ; ce qui entre dans le corps ne souille pas l'âme ?... » Ève céda ; et vous savez quelles furent les conséquences de sa désobéissance, et comment Dieu vengea, sur Adam et sur sa postérité, sa souveraineté méprisée... C'est Satan,

je vous le dis, oui ; c'est lui aussi qui pousse tant de Chrétiens à mépriser cette sainte loi de l'abstinence !... « Quel mal y a-t-il à faire gras le Vendredi, à violer le jeûne du Carême ? Vraiment le bon Dieu s'inquiète bien de pareilles choses ?... » Eh bien, moi je vous dis : c'est le fruit défendu ; Dieu est là ; et si, désobéissant à la sainte Eglise, vous osez y toucher, il vengera sur vous, dans ce monde ou dans l'autre, son autorité méconnue !...

L'Église ! mais vous ne savez donc pas ce que c'est que l'Eglise, vous qui seriez disposés à faire litière de ses lois et de ses saintes ordonnances ?... Mais elle touche au ciel ; c'est là qu'habite Jésus-Christ, son divin chef ; c'est le Saint-Esprit lui-même qui lui révèle d'une manière infaillible chaque mot, chaque syllabe de ses décisions !... et nous oserions entrer en contestation avec elle ?... Eh ! qui sommes-nous donc ?... Non, non, frères bien-aimés, obéissons en toute simplicité à ses lois : c'est de beaucoup le meilleur et le plus avantageux pour nos âmes... Jeûnons, quand elle nous ordonne de jeûner ; abstenons-nous d'aliments gras, quand elle nous défend d'en user...

Tenez, je voudrais bien vous citer une petite histoire, dont je fus témoin, mais qui a dû se renouveler tant de fois, qu'elle peut être citée comme appartenant à tous. Un de mes voisins, moitié catholique, moitié protestant, ou plutôt n'étant ni l'un ni l'autre, aimait à discuter sur cette abstinence imposée par l'Eglise... Il avait un jeune arbre qu'il cultivait avec amour ; cet arbre répondant à ses soins, tout jeune encore, étalait cinq ou six magnifiques abricots. Or cet homme avait formellement défendu à sa petite fille, âgée de huit à neuf ans, d'y toucher. Mais hélas ! si l'abstinence déplaît à certaines personnes âgées, disons aussi que ce n'est pas la vertu dominante des enfants... Un jour, le pauvre père trouva son arbre dépouillé ; comme une nouvelle Ève, l'enfant s'était senti de l'attrait pour le fruit défendu. Colère du père, correction infligée à l'enfant : cela se comprend... Pourquoi donc, lui dis-je, tant d'indignation ? ces fruits n'ont pas

rendu votre enfant malade : ce qui entre dans le corps ne souille point l'âme ; qu'elle ait fait son repas avec ces fruits ou autre chose, peu importe? — Comment, s'écria ce père exaspéré, elle sait bien que je lui avais défendu d'y toucher : elle ne devait pas me désobéir. — Ah ! lui répondis-je, vous comprenez donc que la désobéissance est un mal, et que, quand l'Eglise nous dit : *Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi mêmement*, ce n'est pas parce que les aliments gras sont plus mauvais ce jour-là qu'un autre, mais c'est parce que nous refusons de lui obéir, que nous sommes coupables...

Péroraison. — En finissant, mes frères, je m'aperçois que j'ai oublié une observation qui pourtant me semble utile ; la voici...Dans ces lois du jeûne ou de l'abstinence, l'Eglise, si elle le juge à propos, est toujours libre de donner des dispenses. Le choléra, je suppose, s'abat sur une contrée ; la guerre, la famine, ou n'importe quel fléau en envahissent une autre ; alors, par l'autorité des pasteurs, ses interprètes légitimes, elle dispensera facilement de l'obligation du jeûne et de l'abstinence... Ceci vous explique pourquoi, par suite de certaines relations sociales plus fréquentes,ou de difficultés qui n'existaient pas autrefois, elle a fait dans quelques pays, certaines concessions sur l'abstinence du Samedi... Mais, n'allez pas à ce propos dire, comme certains niais, que la religion change. Les lois disciplinaires sont, en quelque sorte, le vêtement, la sauvegarde extérieure de la religion ; elles peuvent se modifier selon les circonstances... Demain, vous-mêmes, qui m'écoutez, vous aurez changé de vêtements, parce que les circonstances ne seront plus les mêmes...Que penseriez-vous de celui qui dirait que vous n'êtes plus vous-même, parce que vous aurez repris vos habits de travailleur?... Il serait aussi insensé que celui qui prétendrait que la religion change, parce que l'Eglise apporte parfois certains adoucissements à sa discipline.

Frères bien-aimés, ici se terminent nos explications sur les commandements de Dieu et de la sainte Eglise.

J'ai essayé, selon mon pouvoir, de vous faire comprendre les obligations qu'ils renferment... Faisons tous nos efforts pour les observer avec fidélité, et, selon le mot de notre adorable Sauveur, ce bonheur du ciel qu'on appelle la vie éternelle, sera notre partage : *Hoc fac et vives*... Ainsi-soit-il.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

Instructions populaires sur les commandements de Dieu

INSTRUCTIONS PRÉLIMINAIRES

PREMIER COMMANDEMENT

DEUXIÈME COMMANDEMENT

TROISIÈME COMMANDEMENT

QUATRIÈME COMMANDEMENT

CINQUIÈME COMMANDEMENT

SIXIÈME COMMANDEMENT

SEPTIÈME COMMANDEMENT

HUITIÈME COMMANDEMENT

NEUVIÈME COMMANDEMENT

DIXIÈME COMMANDEMENT

Instructions populaires sur les commandements de l'Eglise

PREMIER COMMANDEMENT

DEUXIÈME COMMANDEMENT

TROISIÈME COMMANDEMENT

QUATRIÈME COMMANDEMENT

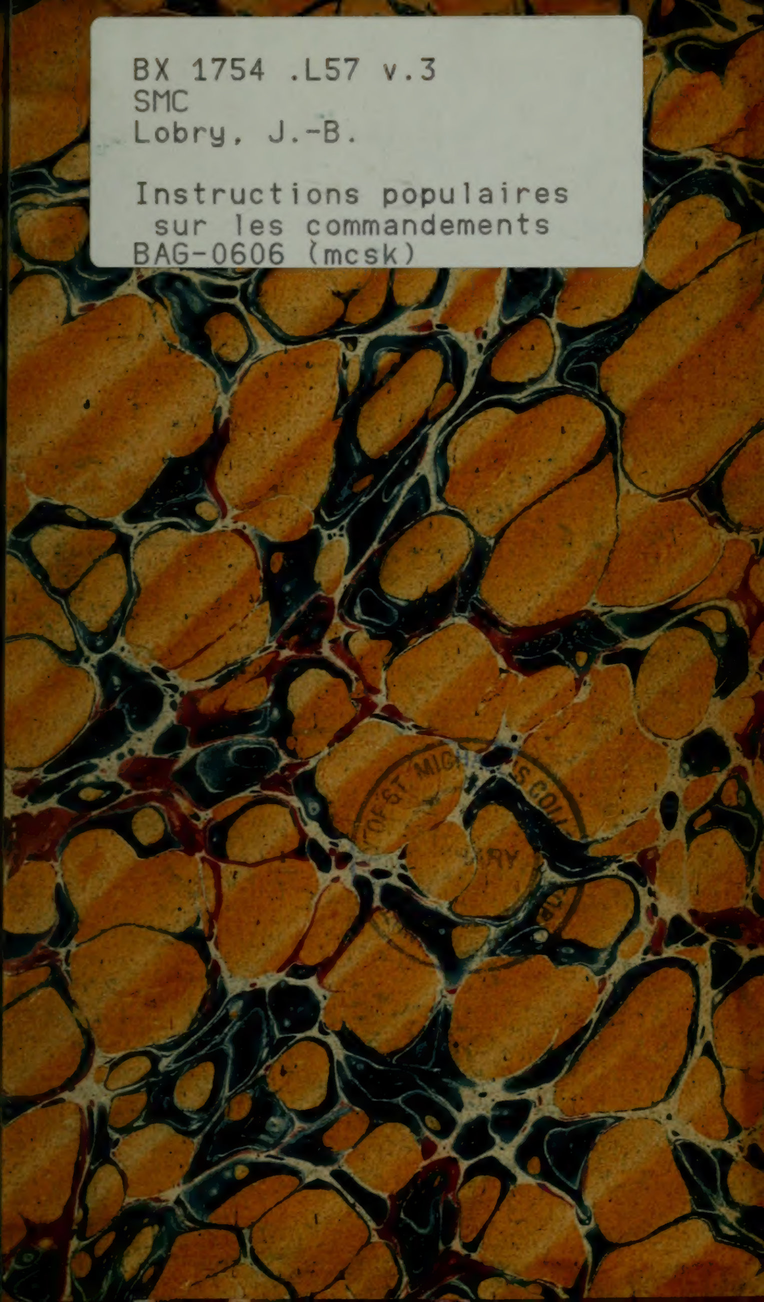
CINQUIÈME COMMANDEMENT

SIXIÈME COMMANDEMENT

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie Ve P. Larousse et Ce, rue Montparnasse, 19.




BX 1754 .L57 v.3
SMC
Lobry, J.-B.
Instructions populaires
sur les commandements
BAG-0606 (mcsk)

